


3. L. 10.
MALO MORI QUAM FOEDARI
MENTEM ALIT ET EXCOLIT
K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK
3.L.10



III

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES
SIÉGES ET BATAILLES
MÉMORABLES
DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,
OU
ANECDOTES
MILITAIRES
DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

TOME SECOND.

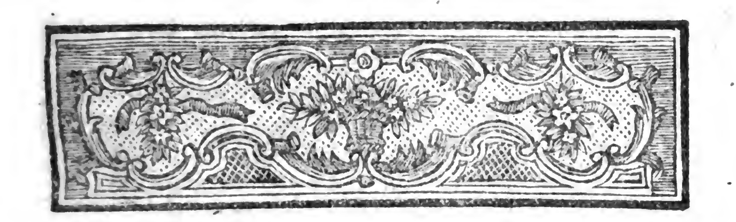


A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin.

M DCC LXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


K. K. HOFBIBLIOTHEK



DICTIONNAIRE DES SIÉGES *ET BATAILLES.*



[F A Ë]



AËNZA. (*bataille de*) L'an 541, les Romains, ayant placé leur camp près de Faënza, furent atteints par Totila, qui leur présenta bataille, à la tête de cinq mille hommes. Lorsque les deux armées étoient en présence, un Goth, d'une taille gigantesque, nommé *Valiaris*, s'avance hors des rangs, & défie au combat le plus brave des Grecs. Artabase, l'un des chefs, accepte le défi. Il court, à toute bride, sur ce terrible adversaire, & lui perce le côté droit avec sa lance. Le Goth demeurant ferme sur sa selle, Artabase lui porte un second coup dans le sein; mais la lance de Valiaris le blesse & lui coupe une artère. Il retourna vers les siens, perdant une

grande quantité de ſang, & mourut, trois jours après. Ce combat ſingulier fut ſuivi d'une bataille générale, dont le roi des Goths eut l'honneur, après avoir fait un grand carnage des ennemis, & pris tous leurs drapeaux.

FALÉRIES. (*ſiége de*) Après la priſe de Veïes, les Romains ſongerent à ſe venger des Faliſques, qui les avoient fort incommodés durant le ſiége. Camille fut chargé de cette guerre. Ce général, toujours heureux & toujours digne de l'être, battit les ennemis, & marcha contre leur ville, dont il forma le blocus. C'étoit une place très-forte, & en état de ſe défendre peut-être auſſi long-tems que Veïes; mais la vertu de Camille hâta la victoire. Un maître, à qui l'on confioit l'éducation des enfans des meilleures familles de la ville, lui amena tous ſes diſciples, qu'il en avoit fait ſortir, ſous le prétexte d'une promenade, & lui offrit de les lui livrer. Quelle heureuſe occaſion pour tout autre que Camille! Mais ce grand homme, déteſtant une telle perfidie, fit arrêter le traître. On le dépouilla, par ſon ordre: on lui attacha les mains derriere le dos; & les jeunes diſciples, armés de verges, reconduiſirent à Faléries leur digne pédagogue, en le fouettant de leur mieux. Les Faliſques, charmés d'un ſi rare exemple de juſtice, ſortirent auſſi-tôt pour remettre la place aux Romains, & faire la paix avec des ennemis ſi généreux. *An de R. 361, & 391 avant J. C.*

FALKIRK. (*bataille de*) Le prince Charles-Edouard menaçoit l'Angleterre d'une révolution nouvelle; & ſes longs ſuccès lui pro-

mettoient un thrône dont l'injuſtice & la rebellion avoient privé ſes ancêtres. Les milices Angloiſes n'oſoient ſe préſenter devant lui; &, quoiqu'il n'eût qu'environ huit mille hommes, il étoit ſur le point de voir tout le pays ſoumis à ſes loix. La cour de Londres fit des efforts. Le duc de Cumberland fut mis à la tête des troupes; & l'on conçut de nouvelles eſpérances. Par l'ordre du Duc, le général Hawley marcha à la rencontre de l'ennemi, avec douze mille ſoldats. Le 28 de Janvier 1746, les deux armées ſe rencontrerent près des marais de Falkirk. Attaquer les Anglois, les enfoncer, les vaincre, fut l'affaire d'un moment pour le prince Edouard. Les Dragons donnerent d'abord l'exemple de la fuite, & furent ſuivis de toute l'armée Angloiſe, ſans que les généraux & les officiers puſſent arrêter les ſoldats. Ils regagnerent leur camp, à l'entrée de la nuit. Pour achever ſa victoire, Edouard auſſi-tôt les aſſaillit dans leurs retranchemens. Il y pénètre, l'épée à la main: il y répand la terreur. Tout fuit, tout ſe diſperſe; & le triomphe du prince eſt complet. Les Anglois ne perdirent pas ſix cens hommes dans cette journée; mais ils laiſſerent leurs tentes & leurs équipages au pouvoir du vainqueur.

FESCAMP. (*ſurpriſe de*) Le maréchal de Biron avoit enlevé Feſcamp, port & citadelle dans le pays de Caux, aux ennemis de l'autorité royale. « Dans la garniſon qui en » ſortit, il y avoit, dit M. de Sully, un gen» tilhomme, nommé *Bois-Roſé*, homme de » cœur & de tête, qui remarqua exactement

» la place d'où on le chassoit ; &, prenant ses
» précautions de loin, fit ensorte que deux
» soldats qu'il avoit gagnés, furent reçus dans
» la nouvelle garnison que les Royalistes éta-
» blirent dans Fescamp. Le côté du fort qui
» donne sur la mer est un rocher de six cens
» pieds de haut, coupé en précipice, & dont
» la mer lave continuellement le pied à la
» hauteur d'environ trois toises, excepté
» quatre ou cinq jours de l'année, où, pen-
» dant la morte-eau, la mer laisse à sec, l'es-
» pace de trois ou quatre heures, le pied de
» cette falaise, avec quinze ou vingt toises de
» sable. Bois-Rosé, à qui toute autre voie étoit
» fermée pour surprendre une garnison atten-
» tive à la garde d'une place nouvellement
» prise, ne douta point que, s'il pouvoit
» aborder par cet endroit regardé comme
» inaccessible, il ne vînt à bout de son des-
» sein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la
» chose possible ; & voici comment il s'y
» prit.

» Il étoit convenu d'un signal avec les deux
» soldats gagnés ; & l'un d'eux l'attendoit
» continuellement sur le haut du rocher, où
» il se tenoit, pendant tout le tems de la
» basse marée. Bois-Rosé, ayant pris le tems
» d'une nuit fort noire, vint avec cinquante
» soldats déterminés & choisis exprès parmi
» des matelots, & aborda avec deux chalou-
» pes au pied du rocher. Il s'étoit encore
» muni d'un gros cable, égal en longueur à
» la hauteur de la falaise, & il y avoit fait,
» de distance en distance, des nœuds, & passé
» de courts bâtons, pour pouvoir s'appuyer

» des mains & des pieds. Le ſoldat, qui ſe
» tenoit en faction, attendant le ſignal depuis
» ſix mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il
» jetta du haut du précipice un cordeau, au-
» quel ceux d'en-bas lierent un gros cable
» qui fut guindé en haut par ce moyen, &
» attaché à l'entre-deux d'une embraſure avec
» un fort levier paſſé par une agrafe de fer,
» faite à ce deſſein. Bois-Roſé fit prendre les
» devants à deux ſergens, dont il connoiſſoit
» la réſolution, & ordonna aux cinquante
» ſoldats de s'attacher de même à cette eſ-
» pece d'échelle, leurs armes liées autour de
» leur corps, & de ſuivre à la file; ſe met-
» tant lui-même le dernier de tous, pour ôter
» aux lâches toute eſpérance de retour. La
» choſe devint d'ailleurs bientôt impoſſible;
» car, avant qu'ils fuſſent ſeulement à moitié
» chemin, la marée, qui avoit monté de plus
» de ſix pieds, avoit emporté les chaloupes,
» & faiſoit flotter le cable. La néceſſité de
» ſe retirer d'un pas difficile n'eſt pas tou-
» jours un garant contre la peur, lorſqu'on
» a autant de ſujet de s'y livrer. Qu'on ſe re-
» préſente ces cinquante hommes, ſuſpendus
» entre le ciel & la terre, au milieu des ténè-
» bres, ne tenant qu'à une machine ſi peu
» sûre, qu'un léger manque de précaution,
» la trahiſon d'un ſoldat mercénaire, ou la
» moindre crainte pouvoit les précipiter dans
» les abymes de la mer, ou les écraſer ſur les
» rochers. Qu'on y joigne le bruit des va-
» gues, la hauteur du rocher, la laſſitude &
» l'épuiſement; il y avoit dans tout cela de
» quoi faire tourner la tête au plus aſſuré de

» la troupe, comme elle commença, en effet, » à tourner à celui-là même qui la conduisoit. » Ce sergent dit à ceux qui le suivoient, qu'il » ne pouvoit plus monter, & que le cœur lui » défailloit. Bois-Rosé, à qui ce discours étoit » passé de bouche en bouche, & qui s'en » appercevoit, parce qu'on n'avançoit plus, » prend son parti, sans balancer. Il passe par-» dessus le corps de tous les cinquante qui le » précedent, en les avertissant de se tenir » fermes, & arrive jusqu'au premier qu'il » essaye d'abord de ranimer. Voyant que, » par la douceur, il ne peut en venir à bout, » il l'oblige, le poignard dans les reins, de » monter; &, sans doute que, s'il n'eût obéi, » il l'auroit poignardé & précipité dans les » flots. Avec toute la peine & le travail qu'on » s'imagine, enfin la troupe se trouva au haut » de la falaise, un peu avant la pointe du » jour, & fut introduite par les deux soldats » dans le château, où elle commença par » massacrer, sans miséricorde, le corps-de-» garde & les sentinelles. Le sommeil livra » presque toute la garnison à la merci de l'en-» nemi qui fit main-basse sur tout ce qui ré-» sista, & s'empara du fort. »

FÉSULES. (*siége de*) Bélisaire, toujours accompagné de la victoire, portoit les derniers coups à l'empire des Ostrogoths en Italie. L'an 539, pendant qu'il assiégeoit Auxime, il envoya Cyprien & Justin, deux de ses capitaines, attaquer Fésules. Mais la difficulté de l'accès rendoit l'attaque impraticable; & les Goths faisoient de fréquentes sorties dans lesquelles les succès furent d'abord

balancés. Enfin les Romains prirent la supériorité, & tinrent l'ennemi tellement renfermé dans la place, que, pressé par la famine, il se rendit à composition. Les vainqueurs allerent rejoindre leur général au siége d'Auxime.

FEZ. (*siége de*) Abdoulmoumen, second prince de la dynastie des Almohades, ayant été proclamé Souverain des Arabes de l'Afrique, voulut joindre à tous ses titres celui de Conquérant. L'an 1148, Fez, ville que sa grandeur, ses richesses, sa population rendoient importante, se vit investie par les armées nombreuses de ce redoutable monarque. Mais une triple enceinte, des tours de distance en distance, des fossés profonds, une foule de déserteurs, d'immenses provisions; tout enfin la mettoit en état de soutenir, & même de braver les efforts de cet ennemi terrible. Durant neuf mois, on ne cessa de former d'inutiles attaques; de livrer de sanglans combats; d'employer tour-à-tour, & sans succès, la violence & l'artifice. A l'orient de la ville couloit une riviere qui la traversoit d'un bout à l'autre. Comme elle étoit peu profonde, les habitans s'imaginoient n'avoir rien à redouter de ce côté-là. Abdoulmoumen fit faire des écluses sur cette espece de ruisseau. Il avoit, en même tems, préparé plusieurs bateaux plats chargés de troupes. Il lâcha les écluses; &, s'abandonnant avec sa petite flotte au courant de l'eau, il aborda près de la ville, & tenta, par le moyen des échelles, de gagner le haut des murailles. Les habitans effrayés accourent en foule; ren-

verſent tout ce qui leur réſiſte, & accablent les téméraires de pierres, de bitume, d'huile bouillante. Abdoulmoumen fait ſonner la retraite. Il étoit près de lever le ſiége, quand une trahiſon ranima ſes eſpérances. Quelques habitans, d'autres diſent quelques ſoldats de la garniſon, déſeſpérant du ſalut de la place, traiterent ſecrettement avec lui, & lui livrerent une des portes. Ses troupes entrerent dans la ville, l'épée à la main, &, dans leur premiere fureur, maſſacrerent tout ce qui ſe préſenta devant eux; puis, ſe répandant dans les maiſons, ils y commirent toute ſorte de déſordres. Plus de cent mille habitans périrent, & le butin fut immenſe.

FIDÈNES. (*priſes de*) 1. Les citoyens de cette ville avoient pillé des bateaux de vivres que les Cruſtuminiens envoyoient à Rome, dans un tems de famine. Romulus marcha contr'eux; battit leur armée; les pourſuivit juſqu'aux portes de Fidènes, qu'il emporta bientôt, & dont il fit une colonie.

2. Elle ſe révolta, & s'unit avec les Véïens, ſous le règne de Tullus Hoſtilius. Ce prince la preſſa vivement, pendant quelques jours, après leſquels elle ſe rendit à diſcrétion. Les auteurs de la révolte furent ſeuls punis; & la ville reſta ſoumiſe aux Romains, juſqu'à l'avènement d'Ancus Marcius au thrône, qu'elle voulut encore ſe ſoulever contre ſes vainqueurs. Le roi l'aſſiégea, & conduiſit des mines ſouterreines, depuis ſon camp, juſques ſous les murailles: c'eſt la premiere fois qu'il en eſt parlé chez les Romains.

3. Les Etruſques, ayant formé une puiſ-

sante Ligue contre les Romains, se présenterent devant Fidènes qui leur ouvrit ses portes. Quelque tems après, Tarquin l'Ancien, qui avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, vint attaquer cette ville, tant de fois rebelle, pour la punir de sa perfidie. Elle fit une longue & vigoureuse résistance; mais enfin elle fut prise d'assaut, & réduite, encore une fois, en colonie Romaine. *An de Rome 163.*

4. L'an de Rome 317, elle se donna à Tolumnius, roi des Véïens, &, ajoûtant à la révolte le crime le plus noir, elle tua des ambassadeurs Romains qui venoient se plaindre de sa défection. Plusieurs années après, elle fut punie de sa cruelle perfidie. Le dictateur Mamercus Emilius marcha contr'elle, avec une armée nombreuse. Les Fidénates, soutenus des Véïens, s'étoient campés à quelque distance de leurs murs. Le Dictateur fit donner le signal. On combattit de part & d'autre, avec une égale animosité. La vengeance fit faire aux Romains des efforts incroyables; & déja ils avoient ébranlé l'ennemi, lorsque tout-à-coup, les portes de la ville s'étant ouvertes, il en sort une troupe de gens armés de feux & de torches ardentes, qui se jettent avec fureur sur les assiégeans. Les Romains furent déconcertés; mais, le Dictateur ayant ranimé leur courage, ils arrachent aux rebelles ces torches qui les avoient étonnés, & mettent le feu par-tout. La déroute est générale. Les Véïens sont presque tous tués; & les Fidénates se réfugient dans leur ville. Le vainqueur y entre avec eux.

Le carnage fut grand. On livra Fidènes au pillage; & cette défaite la rendit plus sage.

FILINKAUSEN. *Voyez* WILLINGHAUSEN.

FINAL. (*prise de*) Un détachement de troupes Piémontoises, s'étant avancé vers la côte occidentale de l'Etat de Gènes, eut l'audace d'attaquer la ville de Final. Cette entreprise paroissoit téméraire. Il falloit forcer une place environnée de fortes murailles, défendue par une citadelle bâtie presqu'entièrement sur un rocher, & par deux forts qui protégeoient l'avenue de la montagne sur laquelle est élevé le château. En 1745, une escadre Angloise de treize vaisseaux avoit essayé vainement de bombarder cette ville importante. En 1746, les Piémontois se flaterent d'être plus heureux; &, en effet, la Fortune se plut à couronner leur hardiesse. Le 9 de Septembre, ils s'approcherent de la ville; l'attaquerent avec fureur; emporterent quelques ouvrages. Aussi-tôt la terreur se mit parmi les assiégés. D'abord la garnison de la ville se rend prisonniere de guerre. Celle des châteaux, animée par l'exemple de son commandant, veut résister. On la presse; on la fatigue; on l'oblige, le 16, de se soumettre à la discrétion du vainqueur.

FINISTERE. (*batailles du Cap*) Le conseil de Versailles sentant de quelle importance il étoit qu'on reconquît le Cap-Breton en Amérique, & que l'on mît M. de la Bourdonnaye en état de poursuivre ses conquêtes sur la côte de Coromandel, dans la presqu'isle de l'Inde, M. de la Joncquière partit des ports

du royaume, à la tête d'une flotte marchande, qu'il convoyoit avec une bonne escadre, pour remplir ce double objet. Cette destination n'avoit pas échappé au ministere Anglois. M. Anson, si fameux par son voyage autour du monde, se mit en mer; &, le 24 de Mai 1747, il atteignit la flotte Françoise à vingt-quatre lieues du Cap Finistère. Se voir & s'attaquer ne furent qu'une même chose. De part & d'autre on fit, pour triompher, les plus nobles efforts. Enfin la victoire se rangea du côté des Anglois. Ils prirent la plus grande partie des vaisseaux de guerre, & disperserent la flotte marchande, qui devint la proie de différens armateurs. Ainsi, par un de ces caprices de la Fortune, échoua le dessein de la cour de France, dans le tems qu'elle faisoit trembler tous ses ennemis dans le Continent. Ce succès de l'amiral Anson rendit aux Anglois leur premiere fierté, & les consola des malheurs qu'ils essuyoient en Europe. Le roi George II fit au capitaine victorieux une réception honorable, & lui dit ces flateuses paroles: « Milord, vous m'avez rendu un » grand service; & je vous en remercie. » Il l'éleva au rang suprême de Lord-Pair du royaume; & toute la nation imita le monarque, en célébrant les louanges du sujet.

Une nouvelle victoire remportée dans les mêmes lieux par l'amiral Hawke, mit, quelque tems après, le comble à l'allégresse de l'Angleterre. M. d'Estanduaire, chef d'escadre, étoit parti des ports de France pour escorter, jusques dans le Nouveau-Monde, une flotte marchande. M. Hawke le rencon-

tra avec des forces supérieures. En vain le capitaine François veut éviter le combat. L'Anglois l'environne, l'attaque & l'oblige de se défendre. Cette action fut aussi malheureuse que la premiere pour le pavillon François. Les vaincus perdirent six gros vaisseaux de roi : le reste gagna les ports d'Espagne; & ceux qui ne purent faire force de voiles tomberent au pouvoir des bâtimens que l'amiral envoya à leur poursuite après son triomphe.

FLEURUS. (*bataille de*) Le maréchal-duc de Luxembourg, digne éleve du Grand-Condé, s'étant avancé dans les Pays-bas, en 1690, attaqua, le 1er de Juillet, le prince de Waldeck, général des troupes Hollandoises, retranché dans la plaine de Fleurus, près de Charleroi. Le combat fut long & opiniâtre. L'infanterie des Etats-Généraux fit des prodiges, & résista durant plusieurs heures. Mais enfin, accablée par le nombre, & vaincue par le génie des François, elle chercha son salut dans une prompte retraite. Huit mille prisonniers, six mille morts, parmi lesquels on comptoit huit cens officiers, deux cens étendards, le canon, les bagages, le champ de bataille, la fuite des ennemis, furent les marques authentiques de la victoire.

FLORENCE. (*bataille & siége de*) 1. L'an 406 de J. C. Radagaise, ayant passé les Alpes avec une armée de deux cens mille Scythes, vint mettre le siége devant Florence. Huldin, roi des Huns, & Sarus, roi des Goths, tous deux alliés de l'Empire Romain, volerent au secours de la place. Ils tomberent à l'improviste sur un corps de troupes, qu'ils mirent

en fuite du premier choc, & forcerent le monarque François à se renfermer dans les montagnes de Fésule. Ils occuperent aussi-tôt tous les passages, & firent périr l'armée ennemie de faim, de soif & de maladie. Radagaise désespéré se déroba secrettement, & voulut se sauver seul ; mais il fut arrêté, chargé de chaînes, & décapité à la vue de ses soldats. Ce spectacle acheva de les abbatre. Ils se rendirent ; & leur nombre étoit si grand, qu'on les vendoit par bandes, comme de vils animaux, une piéce d'or par tête, c'est-à-dire treize à quatorze livres de notre monnoie.

2. Les Florentins, fatigués de la domination des Médicis, les chasserent enfin de leur ville. Le pape Clément VII, apprenant la disgrace de sa famille, entra dans les plus violens transports de colère. « Oui, s'écria » le fougueux pontife, j'aimerois mieux n'être » pas inhumé en terre sainte, que de ne pas » punir cette ville rebelle. » A quelles foiblesses ne porte pas le desir d'une aveugle vengeance ? Le saint pere étoit en guerre avec l'empereur Charles-Quint. Il sacrifie son ambition à son ressentiment. Il se hâte de faire la paix avec son mortel ennemi qui lui promet de l'aider à réduire Florence.

Les Florentins, voyant l'orage prêt à fondre sur leurs têtes, crurent le conjurer en envoyant une ambassade vers l'empereur ; mais ils se trompoient. Leurs députés furent mal reçus ; & Charles leur répondit qu'il ne vouloit point les entendre qu'ils ne se fussent soumis au souverain de Rome. Ils se prépa-

rerent donc à défendre leur liberté qu'ils estimoient plus que la vie, ne doutant pas qu'ils ne fussent bientôt assiégés. En effet, le prince d'Orange, vice-roi de Naples, rassembloit, par ordre de l'empereur, une armée qui fut prête à marcher dès que le pape l'ordonneroit. Ce pontife, plein de ses projets de vengeance, voyoit avec la joie la plus vive tant de gens s'armer pour servir sa colere. Rome retentissoit des cris de guerre & du bruit des tambours. Il sembloit que cette capitale du Monde Chrétien ne fût habitée que par des soldats. Le desir de saccager Florence étoit si grand dans les gens de guerre, qu'il y en eut qui, cités en justice, & craignant de ne pouvoir arriver à tems au rendez-vous de l'armée, protesterent, contre leurs parties, des dommages & intérêts du sac de cette ville opulente.

Cependant les Florentins faisoient toutes les dispositions capables de résister au torrent qui les menaçoit d'une ruine prochaine. Ils détruisirent leurs fauxbourgs qu'ils ne pouvoient se flater de conserver long-tems. Ils releverent les fortifications que le tems avoit détruites. Ils augmenterent celles qui subsistoient encore. Ils assemblerent des troupes de toutes parts, & firent prendre les armes à leur jeunesse. Le prince d'Orange vint camper dans le plaine de Ripoli, à un mille environ de la place. Quand les Espagnols furent arrivés à l'Apparità, d'où l'on découvre toute la ville & son territoire, ils commencerent à crier, en branlant leurs lances : « Florence ! Florence ! prépare tes superbes étoffes ; nous

» venons les acheter à la mesure de nos pi-
» ques ! » Malatesta Baglioni, général de la république, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la ville, après avoir assigné son poste à chaque capitaine, se présenta un jour, au lever du soleil, sur les fortifications, avec tous les joueurs d'instrumens, & tous les tambours. Durant plusieurs heures, il fit retentir les airs de symphonies guerrieres, comme pour provoquer les ennemis au combat; &, voyant que personne ne paroissoit, il les envoya défier par un Trompette. Cette sommation fut aussi inutile que le concert. Enfin, Malatesta, fatigué d'attendre, termina la comédie par une décharge de toute son artillerie, dont la quantité étoit prodigieuse. Les rivages & les collines d'alentour répéterent le bruit effrayant du canon. Un nuage épais de fumée déroba le jour; & les Florentins, animés par cet heureux commencement, pousserent des cris de joie: c'est tout ce que ce siége offre de mémorable. Après quelques mois d'attaques & de résistances, les assiégés, voulant se garantir du pillage, capitulerent, & consentirent à recevoir la forme de gouvernement qu'il plairoit à l'empereur de leur donner. Alexandre de Médicis, que l'on croit être fils du pape Clément VII, fut établi Grand-Duc, & reçu dans Florence, en 1531.

FONTAINE-FRANÇOISE. (*combat de*) Vélasco, connétable de Castille, & le duc de Mayenne soutenoient encore en Bourgogne les restes expirans de la Ligue. Henri IV, resolu de leur porter le dernier coup, se mit

à la tête de ſon armée, & les joignit près de Fontaine-Françoiſe, en 1595. Le monarque, s'étant avancé, à la tête de cinq cens chevaux pour reconnoître les ennemis, rencontra leur avant-garde, commandée par le duc de Mayenne. L'attaquer, l'enfoncer, la mettre en fuite, fut l'affaire d'un moment. Mais il courut les plus grands riſques : auſſi diſoit-il, en parlant de ce combat, que, dans toutes les autres occaſions où il s'étoit trouvé, il avoit combattu pour la victoire, mais qu'en celle-ci il avoit combattu pour la vie. Le Duc, ayant fait mille efforts pour rallier ſes troupes, fut obligé de ſe réfugier vers le connétable, pour le prier de venir arrêter le roi victorieux. « Ne ſçais-je pas bien ce que je » dois faire ? » répondit gravement l'Eſpagnol ; &, pour le lui prouver, il ne branla point. Henri, qui pourſuivoit les fuyards, parut dans ce moment. Vélaſco décampa, & laiſſa le roi maître de la Bourgogne.

FONTENAY. (*bataille de*) L'empereur Lothaire, toujours armé contre ſon pere, traita ſes freres avec plus de rigueur encore. Mais ces deux princes, ayant formé entr'eux une union redoutable, s'oppoſerent avec vigueur à l'ambition ſacrilége du perfide ; &, pour lui porter un coup terrible, ils s'avancerent juſqu'au bourg de Fontenay, dans l'Auxerrois, où l'empereur étoit campé. Le combat fut long, ſanglant, & tel qu'il devoit être entre des freres ennemis. Lothaire fut vaincu, mis en fuite, & obligé d'aller cacher ſa honte dans le fond de ſes Etats. On fit de ſes troupes un carnage horrible. Toute la fleur de la nobleſſe

nobleſſe Françoiſe, ces guerriers invincibles aux nations étrangeres, périrent dans cette affreuſe journée; &, ſi l'on en croit quelques auteurs, le nombre des morts fut de cent mille François, l'an 842.

FONTENOI. (*bataille de*) C'eſt à l'illuſtre M. de Voltaire qu'il appartient de raconter cette mémorable action, qu'il a ſi bien célébrée dans ſes vers.

» Le maréchal de Saxe étoit en Flandres, » à la tête de l'armée, compoſée de cent ſix » bataillons complets, & de cent ſoixante & » douze eſcadrons. Déja Tournai, cette an- » cienne capitale de la domination Françoiſe, » étoit inveſti. C'étoit la plus forte place de la » barriere. La ville & la citadelle étoient en- » core un des chefs-d'œuvres du maréchal de » Vauban; car il n'y avoit guères de place en » Flandres, dont Louis XIV n'eût fait conſ- » truire les fortifications.

» Dès que les Etats-Généraux des ſept Pro- » vinces apprirent que Tournai étoit en dan- » ger, ils manderent qu'il falloit hazarder une » bataille pour ſecourir la ville. Ces Républi- » cains, malgré leur circonſpection, furent » alors les premiers à prendre des réſolutions » hardies. Au 5 de Mai, les Alliés avance- » rent à Cambrou, à ſept lieues de Tournai. » Le Roi partit, le 6, de Paris, avec le Dau- » phin. Les aides-de-camp du roi, les mé- » nins du dauphin les accompagnoient.

» La principale force de l'armée ennemie » conſiſtoit en vingt bataillons & vingt-ſix » eſcadrons Anglois, ſous le jeune duc de » Cumberland, qui avoit gagné, avec le roi

» son pere, la bataille de Dettingue. Cinq
» bataillons & seize escadrons Hanovriens
» étoient joints aux Anglois. Le prince de
» Valdek, à-peu-près de l'âge du duc de Cumberland, impatient de se signaler, étoit à la
» tête de quarante escadrons Hollandois, &
» de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit escadrons.
» On faisoit la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été si long-tems défendue par
» les armes & par l'argent de l'Angleterre &
» de la Hollande. Mais, à la tête de ce petit
» nombre d'Autrichiens, étoit le vieux général Kœnigsec, qui avoit commandé contre
» les Turcs en Hongrie, contre les François
» en Italie & en Allemagne. Ses conseils devoient aider l'ardeur du duc de Cumberland
» & du prince de Valdek. On comptoit dans
» leur armée au-delà de cinquante mille combattans. Le roi laissa devant Tournai environ dix-huit mille hommes, qui étoient
» postés en échelle, jusqu'au champ de bataille; six mille, pour garder les ponts sur
» l'Escaut & les communications.

» L'armée étoit sous les ordres d'un général
» en qui l'on avoit la plus juste confiance. Le
» comte de Saxe avoit déja mérité sa grande
» réputation, par de sçavantes retraites en
» Allemagne, & par sa campagne de 1744.
» Il joignoit une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le secret, l'art de sçavoir différer à propos un projet, & celui
» de l'exécuter rapidement; le coup d'œil,
» les ressources, la prévoyance, étoient ses
» talens, de l'aveu de tous les officiers. Mais

» alors ce général, consumé d'une maladie
» de langueur, étoit presque mourant. Il étoit
» parti de Paris très-malade pour l'armée.
» L'auteur de cette Histoire l'ayant même ren-
» contré avant son départ, & n'ayant pu
» s'empêcher de lui demander comment il
» pourroit faire, dans cet état de foiblesse ?
» le maréchal lui répondit : Il ne s'agit pas
» de vivre, mais de partir.

» Le roi, étant arrivé, le 6, à Douai, se
» rendit, le lendemain, à Pontachin, auprès
» de l'Escaut, à portée des tranchées de
» Tournai. De-là, il alla reconnoître le ter-
» rein qui devoit servir de champ de bataille.
» Toute l'armée, en voyant le Roi & le
» Dauphin, fit entendre des acclamations de
» joie. Les Alliés passerent le 10 & la nuit
» du 11 à faire leurs dispositions. Jamais le
» Roi ne marqua plus de gaieté que la veille
» du combat. La conversation roula sur les
» batailles où les rois s'étoient trouvés en
» personne. Le Roi dit que, depuis la bataille
» de Poitiers, aucun roi de France n'avoit
» combattu avec son fils, & qu'aucun n'avoit
» gagné de victoire signalée contre les An-
» glois ; qu'il espéroit être le premier. Il fut
» éveillé le premier, le jour de l'action. Il
» éveilla lui-même, à quatre heures, le comte
» d'Argenson, ministre de la guerre, qui,
» dans l'instant, envoya demander au maré-
» chal de Saxe ses derniers ordres. On trouva
» le maréchal dans une voiture d'osier, qui
» lui servoit de lit, & dans laquelle il se fai-
» soit traîner, quand ses forces épuisées ne
» lui permettoient plus d'aller à cheval. Le

» Roi & son fils avoient déja passé un pont
» sur l'Escaut, à Calonne. Ils allerent pren-
» dre leur poste par-delà la Justice de Notre-
» Dame-aux-Bois, à mille toises de ce pont,
» & précisément à l'entrée du champ de ba-
» taille.

» La suite du Roi & du Dauphin, qui com-
» posoit une troupe nombreuse, étoit suivie
» d'une foule de personnes de toute espece,
» qu'attiroit cette journée, & dont quelques-
» uns même étoient montés sur des arbres,
» pour voir le spectacle d'une bataille.

» En jettant les yeux sur les cartes, qui sont
» fort communes, on voit d'un coup d'œil
» la disposition des deux armées. On remar-
» que Antoin, assez près de l'Escaut, à la
» droite de l'armée Françoise, à neuf cens
» toises de ce pont de Calonne, par où le
» Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le
» village de Fontenoi par-delà Antoin, pres-
» que sur la même ligne; un espace étroit,
» de quatre cens cinquante toises de large,
» entre Fontenoi & un petit bois qu'on ap-
» pelle *le bois de Barri*, fortifioient cette en-
» ceinte. Le champ de bataille n'avoit pas
» plus de cinq cens toises de longueur, de-
» puis l'endroit où étoit le Roi auprès du vil-
» lage de Fontenoi, jusqu'à ce bois de Barri,
» & n'avoit guères plus de neuf cens toises
» de large; de sorte que l'on alloit combattre
» en champ clos, comme à Dettingue, mais
» dans une journée plus mémorable.

» Le général de l'armée Françoise avoit
» pourvu à la victoire & à la défaite. Le pont
» de Calonne, muni de canons, fortifié de

» retranchemens, & défendu par quelques
» bataillons devoit servir de retraite au Roi
» & au Dauphin, en cas de malheur. Le
» reste de l'armée auroit défilé alors par d'au-
» tres ponts, sur le bas Escaut, par-delà
» Tournai.

» On prit toutes les mesures qui se prê-
» toient un secours mutuel, sans qu'elles puf-
» sent se traverser. L'armée de France sem-
» bloit inabordable ; car le feu croisé, qui
» partoit des redoutes du bois de Barri & du
» village de Fontenoi, défendoit toute ap-
» proche. Outre ces précautions, on avoit
» encore placé six canons, de seize livres de
» balle, au-deçà de l'Escaut, pour fou-
» droyer les troupes qui attaqueroient le vil-
» lage d'Antoin.

» On commençoit à se canonner, de part
» & d'autre, à six heures du matin. Le ma-
» réchal de Noailles étoit alors auprès de
» Fontenoi, & rendoit compte au maréchal
» de Saxe d'un ouvrage qu'il avoit fait, à
» l'entrée de la nuit, pour joindre le village
» de Fontenoi à la premiere des trois re-
» doutes entre Fontenoi & Antoin. Il lui ser-
» vit de premier aide-de-camp, sacrifiant la
» jalousie du commandement au bien de l'E-
» tat, & s'oubliant soi-même, pour un gé-
» néral étranger & moins ancien. Le maré-
» chal de Saxe sentoit tout le prix de cette
» magnanimité ; & jamais on ne vit une
» union si grande entre deux hommes que la
» foiblesse ordinaire du cœur humain pou-
» voit éloigner l'un de l'autre.

» Le maréchal de Noailles embrassoit le

» duc de Grammont, ſon neveu; & ils ſe
» ſéparoient, l'un, pour retourner auprès
» du Roi, l'autre, pour aller à ſon poſte,
» lorſqu'un boulet de canon vint frapper le
» duc de Grammont à mort. Il fut la pre-
» miere victime de cette journée.

» Les Anglois attaquerent trois fois Fon-
» tenoi; & les Hollandois ſe préſenterent à
» deux repriſes devant Antoin. A leur ſe-
» conde attaque, on vit un eſcadron Hollan-
» dois emporté preſque tout entier par le ca-
» non d'Antoin : il n'en reſta que quinze
» hommes; & les Hollandois ne ſe préſen-
» terent plus dès ce moment.

» Alors le duc de Cumberland prit une
» réſolution qui pouvoit lui aſſurer le ſuccès
» de cette journée. Il ordonna à un major-
» général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans
» le bois de Barri; de pénétrer juſqu'à la re-
» doute de ce bois, vis-à-vis Fontenoi, &
» de l'emporter. Ingolsbi marche, avec les
» meilleures troupes, pour exécuter cet or-
» dre. Il trouve dans le bois de Barri un ba-
» taillon du régiment d'un partiſan : c'étoit
» ce que l'on appelloit *les Graſſins*, du nom
» de celui qui les avoit formés. Ces ſoldats
» étoient en avant dans le bois, par-delà la
» redoute, couchés par terre. Ingolsbi crut
» que c'étoit un corps conſidérable. Il re-
» tourne auprès du duc de Cumberland, &
» demande du canon. Le tems ſe perdoit. Le
» prince étoit au déſeſpoir d'une déſobéiſſance
» qui dérangeoit toutes ſes meſures, & qu'il
» fit enſuite punir à Londres, par un conſeil
» de guerre, qu'on appelle *Cour Martiale*,

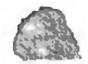
» Il ſe détermina ſur le champ à paſſer » entre cette redoute & Fontenoi. Le ter- » rein étoit eſcarpé. Il falloit franchir un ra- » vin profond : il falloit eſſuyer tout le feu » de Fontenoi & de la redoute. L'entrepriſe » étoit audacieuſe ; mais il étoit réduit alors » ou à ne point combatre, ou à tenter ce » paſſage.

» Les Anglois & les Hanovriens s'avan- » cent avec lui, ſans preſque déranger leurs » rangs, traînant leurs canons à bras par les » ſentiers. Il les forme ſur trois lignes aſſez » preſſées, & de quatre de hauteur chacune, » avançant, entre les batteries de canon qui » les foudroyoient continuellement, dans un » terrein d'environ quatre cens toiſes de » large. Des rangs entiers tomboient morts » à droite & à gauche : ils étoient remplacés » auſſi-tôt ; & les canons qu'ils amenoient » à bras, vis-à-vis Fontenoi & devant les re- » doutes, répondoient à l'artillerie Françoiſe. » En cet état, ils marchoient fièrement, pré- » cédés de ſix piéces d'artillerie, & en ayant » encore ſix autres au milieu de leurs lignes.

» Vis-à-vis d'eux ſe trouverent quatre ba- » taillons des Gardes Françoiſes, ayant deux » bataillons des Gardes-Suiſſes à leur gau- » che, le régiment de Courten à leur droite, » enſuite celui d'Aubeterre, & plus loin le » régiment du Roi, qui bordoit Fontenoi, le » long d'un chemin creux.

» Le terrein s'élevoit à l'endroit où étoient » les Gardes-Françoiſes, juſqu'à celui où les » Anglois ſe formoient.

» Les officiers des Gardes-Françoiſes ſe



» dirent alors les uns aux autres : Il faut aller
» prendre le canon des Anglois. Ils monte-
» rent rapidement avec leurs grenadiers ;
» mais ils furent bien étonnés de trouver
» une armée devant eux. L'artillerie & la
» mousqueterie en coucha par terre plus de
» soixante, & le reste fut obligé de revenir
» dans ses rangs. Cependant les Anglois avan-
» çoient ; & cette ligne d'infanterie, com-
» posée de Gardes-Françoises & Suisses, &
» de Courten, ayant encore sur leur droite
» Aubeterre & un bataillon du régiment du
» Roi, s'approchoit de l'ennemi. On étoit à
» cinquante pas de distance. Un régiment des
» Gardes-Angloises, celui de Cambel & le
» Royal-Ecossois étoient les premiers. M. de
» Cambel étoit leur lieutenant-général ; le
» comte d'Albermale, leur général-major ;
» & M. de Churchil, fils naturel du grand
» duc de Marlbouroug, leur brigadier. Les
» officiers Anglois saluerent les François, en
» ôtant leurs chapeaux. Le comte de Cha-
» banne, le duc de Biron, qui s'étoient avan-
» cés, & tous les officiers des Gardes-Fran-
» çoises leur rendirent le salut. Milord Char-
» les-Hai, capitaine aux Gardes-Angloises,
» cria : Messieurs des Gardes-Françoises, ti-
» rez. Le comte d'Anteroche, alors lieute-
» nant des grenadiers, & depuis capitaine,
» leur dit, à voix haute : Messieurs, nous ne
» tirons jamais les premiers ; tirez, vous-mê-
» mes. Les Anglois firent un feu roulant,
» c'est-à-dire qu'ils tiroient par division ; de
» sorte que le front d'un bataillon, de quatre
» hommes de hauteur, ayant tiré, un autre

» bataillon faiſoit ſa décharge, & enſuite un
» troiſieme, tandis que les premiers rechar-
» geoient. La ligne d'infanterie Françoiſe ne
» tira point ainſi : elle étoit ſeule ſur quatre
» de hauteur, les rangs aſſez éloignés, &
» n'étant ſoutenue par aucune autre troupe
» d'infanterie. Dix-neuf officiers des Gardes
» tomberent bleſſés à cette ſeule charge.
» MM. de Cliſſon, de Langey, de la Peyre
» y perdirent la vie; quatre-vingt-quinze ſol-
» dats demeurerent ſur la place; deux cens
» quatre-vingt-cinq y reçurent des bleſſures;
» onze officiers Suiſſes tomberent bleſſés, ainſi
» que deux cens neuf de leurs ſoldats, parmi
» leſquels ſoixante-quatre furent tués. Le co-
» lonel Courten, ſon lieutenant-colonel, qua-
» tre officiers, ſoixante & quinze ſoldats tom-
» berent morts, quatorze officiers & deux
» cens ſoldats bleſſés dangereuſement. Le pre-
» mier rang ainſi emporté, les trois autres re-
» garderent derriere eux, &, ne voyant qu'une
» cavalerie, à plus de trois cens toiſes, ils ſe
» diſperſerent. Le duc de Grammont, leur
» colonel & premier lieutenant, qui auroit
» pu les faire ſoutenir, étoit tué. M. de Lut-
» taux, ſecond lieutenant-général, n'arriva
» que dans leur déroute. Les Anglois avan-
» çoient à pas lents, comme faiſant l'exer-
» cice. On voyoit les majors appuyer leurs
» cannes ſur les fuſils des ſoldats, pour les
» faire tirer bas & droit. Ils déborderent
» Fontenoi & la redoute. Ce corps, qui,
» auparavant, étoit en trois diviſions, ſe
» preſſant par la nature du terrein, devint
» une colomne longue & épaiſſe, preſqu'iné-

» branlable par sa masse, & plus encore par
» son courage : elle s'avança vers le régiment
» d'Aubeterre. M. de Luttaux, premier lieu-
» tenant-général de l'armée, à la nouvelle de
» ce danger, accourut de Fontenoi, où il
» venoit d'être blessé dangereusement. Son
» aide-de-camp le supplioit de commencer
» par faire mettre le premier appareil à sa
» blessure : Le service du Roi, lui répondit
» M. de Luttaux, m'est plus cher que ma
» vie. Il s'avançoit vers le duc de Biron, à
» la tête du régiment d'Aubeterre, que con-
» duisoit son colonel de ce nom. Luttaux re-
» çoit, en riant, deux coups mortels. Le duc
» de Biron a un cheval tué sous lui. Le ré-
» giment d'Aubeterre perd beaucoup de sol-
» dats & d'officiers. Le duc de Biron arrête
» alors, avec le régiment du Roi qu'il com-
» mandoit, la marche de la colomne par son
» flanc gauche. Un bataillon des Gardes-An-
» gloises se détache ; avance quelques pas à
» lui ; fait une décharge très-meurtriere, &
» revient au petit pas se replacer à la tête
» de la colomne qui avance toujours lente-
» ment, sans jamais se déranger, repoussant
» tous les régimens qui viennent l'un après
» l'autre se présenter devant elle.

» Ce corps gagnoit du terrein, toujours
» serré, toujours ferme. Le maréchal de Saxe,
» qui voyoit de sang-froid combien l'affaire
» étoit périlleuse, fit dire au Roi, par le mar-
» quis de Meuze, qu'il le conjuroit de repas-
» ser le pont avec le Dauphin ; qu'il feroit ce
» qu'il pourroit pour remédier au désordre.
» Oh ! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il vou-

» dra, répondit le Roi; mais je reſterai où je
» ſuis.

» Il y avoit de l'étonnement & de la confuſion dans l'armée, depuis le moment de la déroute des Gardes-Françoiſes & Suiſſes. Le maréchal de Saxe veut que la cavalerie fonde ſur la colomne Angloiſe. Le comte d'Etrées y court; mais les efforts de cette cavalerie étoient peu de choſe contre une maſſe d'infanterie ſi réunie, ſi diſciplinée & ſi intrépide, dont le feu, toujours roulant & ſoutenu, écartoit néceſſairement des petits corps ſéparés. On ſçait d'ailleurs que la cavalerie ſeule ne peut guères entamer une infanterie ſerrée. Le maréchal de Saxe étoit au milieu de ce feu. Sa maladie ne lui laiſſoit pas la force de porter une cuiraſſe; il portoit une eſpece de bouclier de pluſieurs doubles de taffetas piqué, qui repoſoit ſur l'arçon de ſa ſelle. Il jetta ſon bouclier, & courut faire avancer la ſeconde ligne de cavalerie contre la colomne.

» Tout l'état-major étoit en mouvement. M. de Vaudreuil, major-général de l'armée, alloit de la droite à la gauche. M. de Puyſégur, MM. de Saint-Sauveur, de Saint-Georges, de Mézière, aides-maréchaux-des-logis, ſont tous bleſſés. Le comte de Longaunai, aide-major-général, eſt tué. Ce fut dans ces attaques que le chevalier d'Aché, lieutenant-général, eut le pied fracaſſé. Il vint enſuite rendre compte au Roi, & lui parla long-tems, ſans donner le moindre ſigne des douleurs qu'il reſſentoit, juſqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

» Plus la colomne Angloife avançoit, plus » elle devenoit profonde & en état de répa- » rer les pertes continuelles que lui caufoient » tant d'attaques réitérées. Elle marchoit tou- » jours ferrée au travers des morts & des » bleffés des deux partis, & paroiffoit for- » mer un feul corps d'environ quatorze mille » hommes.

» Un très-grand nombre de cavaliers fu- » rent pouffés en défordre, jufqu'à l'endroit » où étoit le Roi avec fon fils. Ces deux prin- » ces furent féparés par la foule des fuyards, » qui fe précipitoit entr'eux. Pendant ce dé- » fordre, les brigades des Gardes-du-Corps, » qui étoient en réferve, s'avancerent d'elles- » mêmes aux ennemis. Les chevaliers de » Suzy & de Saumery y furent bleffés à » mort. Quatre efcadrons de la Gendarmerie » arriverent, prefqu'en ce moment, de Douai, » &, malgré la fatigue d'une marche de fept » lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces » corps furent reçus comme les autres, avec » cette même intrépidité & ce même feu » roulant. Le jeune comte de Chevrier, gui- » don, fut tué. C'étoit le jour même qu'il » avoit été reçu à fa troupe. Le chevalier de » Monaco, fils du duc de Valentinois, y eut » la jambe percée. M. du Guefclin reçut une » bleffure dangereufe. Les Carabiniers don- » nerent. Ils eurent fix officiers renverfés » morts, & vingt & un de bleffés.

» Le maréchal de Saxe, dans le dernier » épuifement, étoit toujours à cheval, fe pro- » menant au pas au milieu du feu. Il paffa fous » le front de la colomne Angloife, pour voir

» tout de ses yeux, auprès du bois de Barri, » vers la gauche. On y faisoit les mêmes ma- » nœuvres qu'à la droite. On tâchoit en vain » d'ébranler cette colomne. Les régimens se » présentoient les uns après les autres; & la » masse Angloise, faisant face de tous côtés, » plaçant à propos son canon, & tirant tou- » jours par division, nourissoit ce feu con- » tinu, quand elle étoit attaquée; &, après » l'attaque, elle restoit immobile, & ne ti- » roit plus. Quelques régimens d'infanterie » vinrent encore affronter cette colomne, » par les ordres seuls de leurs commandans. » Le maréchal de Saxe en vit un dont les » rangs entiers tomboient, & qui ne se dé- » rangeoit pas. On lui dit que c'étoit le » régiment des Vaisseaux, que commandoit » M. de Guerchi: Comment se peut-il faire, » s'écria-t-il, que de telles troupes ne soient » pas victorieuses?

» Hainault ne souffroit pas moins. Il avoit » pour colonel le fils du prince de Craon, » gouverneur de Toscane. Le pere servoit » le Grand-Duc; les enfans servoient le » roi de France. Ce jeune homme, d'une » très-grande espérance, fut tué à la tête de » sa troupe; son lieutenant-colonel blessé à » mort auprès de lui. Normandie avança; il » eut autant d'officiers & de soldats hors de » combat, que celui de Hainault. Il étoit » mené par son lieutenant-colonel, M. de » Solency, dont le Roi loua la bravoure sur » le champ de bataille, & qu'il récompensa » ensuite, en le faisant brigadier. Des batail- » lons Irlandois coururent au flanc de cette

» colomne. Le colonel Dillon tombe mort.
» Ainſi aucun corps, aucune attaque n'avoit
» pu entamer la colomne, parce que rien
» ne s'étoit fait de concert & à la fois.

» Le maréchal de Saxe repaſſe par le front
» de la colomne qui s'étoit déja avancée plus
» de trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu
» & de Fontenoi. Il va voir ſi Fontenoi te-
» noit encore. On n'y avoit plus de boulets;
» on ne répondoit à ceux des ennemis qu'a-
» vec de la poudre.

» M. du Brocard, lieutenant-général d'ar-
» tillerie, & pluſieurs officiers d'artillerie
» étoient tués. Le Maréchal pria alors le duc
» d'Harcourt, qu'il rencontra, d'aller conju-
» rer le Roi de s'éloigner; & il envoya ordre
» au comte de la Marck, qui gardoit An-
» toin, d'en ſortir avec le régiment de Pié-
» mont. La bataille parut perdue ſans reſ-
» ſource. On ramenoit de tous côtés les ca-
» nons de campagne. On étoit près de faire
» partir celui du village de Fontenoi, quoi-
» que des boulets fuſſent arrivés. L'intention
» du maréchal de Saxe étoit de faire, ſi l'on
» pouvoit, un dernier effort mieux dirigé &
» plus plein contre la colomne Angloiſe. Cette
» maſſe d'infanterie avoit été endommagée,
» quoique ſa profondeur parût toujours égale.
» Elle-même étoit étonnée de ſe trouver au
» milieu des François ſans avoir de cavalerie.
» La colomne étoit immobile, & ſembloit ne
» recevoir plus d'ordres; mais elle gardoit
» une contenance fière, & paroiſſoit être
» maîtreſſe du champ de bataille. Si les Hol-
» landois avoient paſſé entre les redoutes

» qui étoient vers Fontenoi & Antoin ; s'ils
» étoient venus donner la main aux Anglois,
» il n'y avoit plus de ressource, plus de re-
» traite même ni pour l'armée Françoise, ni
» probablement pour le Roi & son fils. Le
» succès d'une derniere attaque étoit incer-
» tain. Le maréchal de Saxe, qui voyoit la
» victoire ou l'entiere défaite dépendre de
» cette derniere attaque, songeoit à préparer
» une retraite sûre. Il envoya un second ordre
» au comte de la Mark d'évacuer Antoin,
» & de venir vers le pont de Calonne, pour
» favoriser cette retraite, en cas d'un dernier
» malheur. Il fait signifier un troisieme ordre
» au comte, depuis duc de Lorges, en le
» rendant responsable de l'exécution. Le
» comte de Lorges obéit à regret. On déses-
» peroit alors du succès de la journée.

» Un conseil assez tumultueux se tenoit
» auprès du Roi. On le pressoit, de la part
» du général, & au nom de la France, de
» ne pas s'exposer davantage. Le duc de Ri-
» chelieu, lieutenant-général, & qui servoit
» en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva
» en ce moment. Il venoit de reconnoître la
» colomne près de Fontenoi. Ayant ainsi
» couru de tous côtés, sans être blessé, il se
» présente hors d'haleine, l'épée à la main,
» & couvert de poussiere. Quelle nouvelle
» apportez-vous, lui dit le maréchal ? Quel
» est votre avis ? » ... Ma nouvelle, dit le
» duc de Richelieu, est que la bataille est
» gagnée, si on le veut ; & mon avis est
» qu'on fasse avancer dans l'instant quatre
» canons contre le front de la colomne : pen-

» dant que cette artillerie l'ébranlera, la Mai-
» son du Roi & les autres troupes l'entoure-
» ront : Il faut tomber sur elle comme des
» fourrageurs. Le roi se rendit le premier à
» cette idée.

» Vingt personnes se détachent. Le duc de
» Péquigni, appellé depuis *le duc de Chaulnes*,
» va faire pointer ces quatre piéces. On les
» place vis-à-vis la colomne Angloise. Le
» duc de Richelieu court à bride abbatue, au
» nom du Roi, faire marcher sa Maison. Il
» annonce cette nouvelle à M. de Montesson
» qui la commandoit. Le prince de Soubise
» rassemble ses Gendarmes; le duc de Chaul-
» nes ses Chevaux-légers : tout se forme &
» marche. Quatre escadrons de la Gendar-
» merie avancent à la droite de la Maison
» du Roi. Les Grenadiers à cheval sont à la
» tête, sous M. de Grille, leur capitaine. Les
» Mousquetaires, commandés par M. de Ju-
» milhac, se précipitent.

» Dans ce moment important, le comte
» d'Eu, & le duc de Biron, à la droite,
» voyoient avec douleur les troupes d'An-
» toin quitter leur poste, selon l'ordre positif
» du maréchal de Saxe. Je prends sur moi la
» désobéissance, leur dit le duc de Biron. Je
» suis sûr que le Roi l'approuvera, dans un
» instant où tout va changer de face. Je ré-
» ponds que M. le maréchal de Saxe le trou-
» vera bon. Le Maréchal, qui arrivoit dans
» cet endroit, informé de la résolution du Roi
» & de la bonne volonté des troupes, n'eut
» pas de peine à se rendre. Il changea de sen-
» timent, lorsqu'il falloit en changer, & fit
rentrer

» rentrer le régiment de Piémont dans An-
» toin. Il se porta rapidement, malgré sa foi-
» blesse, de la droite à la gauche, vers la bri-
» gade des Irlandois, recommandant à toutes
» les troupes qu'il rencontroit en chemin de
» ne plus faire de fausses décharges, & d'agir
» de concert.

» Le duc de Biron, le comte d'Estrées,
» le marquis de Croissy, le comte de Lowen-
» dhal, lieutenans-généraux, dirigent cette
» attaque nouvelle. Cinq escadrons de Pen-
» thièvre suivent M. de Croissy & ses enfans.
» Les régimens de Chabrillant, de Brancas,
» de Brionne, d'Aubeterre, de Courten ac-
» courent guidés par leurs colonels. Le régi-
» ment de Normandie, les Carabiniers en-
» trent dans les premiers rangs de la colomne,
» & vengent leurs camarades tués dans la
» premiere charge. Les Irlandois les secon-
» dent. La colomne étoit attaquée à la fois
» de front & par les deux flancs.

» En sept ou huit minutes, tout ce corps
» formidable est ouvert de tous côtés. Le
» général Posomby, le frere du comte d'Al-
» bermasle, cinq colonels, cinq capitaines
» aux Gardes, un nombre prodigieux d'offi-
» ciers étoient renversés morts. Les Anglois
» se rallierent; mais ils céderent. Ils quitterent
» le champ de bataille sans tumulte, sans
» confusion, & furent vaincus avec honneur.

» Le roi de France alloit de régiment en
» régiment. Les cris de *Victoire !* & de *Vive
» le Roi !* les chapeaux en l'air; les éten-
» dards & les drapeaux percés de balles; les
» félicitations réciproques des officiers qui

» s'embrassoient, formoient un spectacle dont
» tout le monde jouissoit avec une joie tumultueuse. Le Roi étoit tranquille, témoignant
» sa satisfaction & sa reconnoissance à tous
» les officiers généraux, & à tous les commandans des corps. Il ordonna qu'on eût
» soin des blessés, & qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

» Le maréchal de Saxe, au milieu de ce
» triomphe, se fit porter vers le roi. Il retrouva un reste de force pour embrasser ses
» genoux, & pour lui dire ces propres paroles : Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitois
» de vivre aujourd'hui que pour voir Votre
» Majesté victorieuse. Vous voyez, ajoûta-t-il ensuite, à quoi tiennent les batailles. Le
» Roi le releva, & l'embrassa tendrement.

» Il dit au duc de Richelieu : Je n'oublierai
» jamais le service important que vous m'avez rendu. Il parla de même au duc de
» Biron. Le maréchal de Saxe dit au Roi :
» Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurois dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barri & de
» Fontenoi ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût
» des généraux assez hardis pour hazarder de
» passer en cet endroit.

» Les Alliés avoient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avoit environ deux
» mille cinq cens prisonniers. Ils n'en firent
» presqu'aucun sur les François.

» Par le compte exactement rendu au major-général de l'infanterie Françoise, il ne
» se trouva que seize cens quatre-vingt-un soldats, ou sergens d'infanterie, tués sur la place,

» & trois mille deux cens quatre-vingt-deux » bleſſés. Parmi les officiers, cinquante-trois » ſeulement étoient morts ſur le champ de » bataille ; trois cens vingt-trois étoient en » danger de mort par leurs bleſſures. La cavalerie perdit environ dix-huit cens hom» mes.

» Jamais, depuis qu'on fait la guerre, on » n'avoit pourvu avec plus de ſoin à ſoulager » les maux attachés à ce fléau. Il y avoit des » hôpitaux préparés dans toutes les villes » voiſines, & ſur-tout à Lille. Les égliſes » même étoient employées à cet uſage di» gne d'elles. Non-ſeulement aucun ſecours, » mais encore aucune commodité ne man» qua, ni aux François, ni à leurs priſonniers » bleſſés. Le zèle même des citoyens alla » trop loin. On ne ceſſoit d'apporter de tous » côtés aux malades des alimens délicats ; & » les médecins des hôpitaux furent obligés de » mettre un frein à cet excès dangereux de » bonne volonté. Enfin les hôpitaux étoient » ſi bien ſervis, que preſque tous les officiers » aimoient mieux y être traités que chez les » particuliers ; & c'eſt ce qu'on n'avoit point » encore vu.

» On eſt entré dans ces détails ſur cette » ſeule bataille de Fontenoi. Son importance, » le danger du Roi & du Dauphin l'exi» geoient. Cette action décida du ſort de la » guerre, prépara la conquête des Pays-bas, » & ſervit de contre-poids à tous les évè» nemens malheureux. Ce qui rend encore » cette bataille à jamais mémorable, c'eſt » qu'elle fut gagnée lorſque le général, affoi-

» bli & presqu'expirant, ne pouvoit plus
» agir. Le maréchal de Saxe avoit fait les dis-
» positions; & les officiers François rempor-
» terent la victoire (*a*). »

Parmi les officiers qui se distinguerent le plus dans cette bataille, on comptoit le célèbre & malheureux comte de Lally. Il enfonça des premiers la terrible colomne; prit un grand nombre d'officiers Anglois, & signala tellement sa valeur, que le roi le fit colonel sur le champ de bataille.

Pour reconnoître les services du maréchal de Saxe, que cet auguste monarque avoit

---

(*a*) « On est obligé d'avertir que, dans une
» Histoire aussi ample qu'infidèle de cette guerre,
» imprimée à Londres, en quatre volumes, on
» avance que les François ne prirent aucun soin
» des prisonniers blessés. On ajoûte que le duc de
» Cumberland envoya au roi de France un coffre
» rempli de balles mâchées & de morceaux de
» verre trouvés dans les plaies des Anglois.

» Les auteurs de ces contes puériles pensent ap-
» paremment que les balles mâchées sont un poi-
» son. C'est un ancien préjugé, aussi peu fondé
» que celui de la poudre blanche. Il est dit, dans
» cette Histoire, que les François perdirent dix
» mille hommes dans la bataille; que leur roi ne
» s'y trouva point; qu'il ne passa pas le pont de
» Calonne; qu'il resta toujours derriere l'Escaut.
» Il est dit enfin que le Parlement de Paris rendit
» un Arrêt qui condamnoit à la prison, au bannis-
» sement & au fouet ceux qui publieroient des re-
» lations de cette journée. On sent bien que des im-
» postures si extravagantes ne méritent pas d'être
» réfutées. »

déja comblé de biens, d'honneurs & de gloire, il lui accorda les honneurs du Louvre ; il lui donna à vie le château & le parc de Chambor ; il augmenta ses pensions de quarante mille francs par an.

Le lendemain de la bataille, le monarque vainqueur alla visiter la plaine, théatre de son triomphe. Il avoit à ses côtés le Dauphin, son fils, âgé de seize ans, jeune prince qu'il vouloit instruire dans le grand art de régner. Un calme affreux régnoit sur tout ce champ de carnage. Des morts entassés sur des morts ; des vainqueurs immolés sur des vaincus ; des guerriers mutilés ; des restes épars ; des mourans ; des blessés, dont les cris aigus inspiroient la compassion. Tout offroit un spectacle d'horreur pour un cœur sensible. Le Roi ne put retenir ses larmes. Il plaignit le sort des rois & des peuples ; &, se tournant vers son auguste fils : « Vous voyez, lui dit-il, ce que » produit la guerre. »

Dans le fort de la bataille, le Roi fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, & dit gaiement à M. de Chabrier, officier d'artillerie : « Renvoyez ces » boulets aux ennemis ; je ne veux rien avoir » à eux. »

Quand on fut sur le point de charger la redoutable colomne, Monsieur le Dauphin courut, de son côté, pour se mettre à la tête de la Maison du Roi. On l'arrêta. On lui dit que sa vie étoit trop précieuse : « Ce n'est pas la » mienne qui est précieuse, répondit-il, c'est » celle du général, le jour d'une bataille. »

FOURMIGNY (*bataille de*) En 1450,

une armée de plus de quatre mille Anglois, conduite par Thomas Kyriel, rencontra quelques bataillons François près de Fourmigny, petit village entre Carentan & Bayeux. On en vint aux mains ; &, après différens succès, les François, ayant été secourus par un nouveau corps de troupes, remporterent une victoire complette; & Kyriel fut fait prisonnier. Cet heureux exploit, qui rendoit facile la conquête entiere de la Normandie, inspira la joie la plus vive, & fut célébré par des processions solemnelles. Celle qui se fit à Paris étoit composée de quatorze mille enfans au-dessous de l'âge de quatorze ans. On voyoit parmi ces troupes innocentes « les enfans des » Mandians des quatre ordres de Paris. » C'étoient, sans doute, des prosélytes que ces bons religieux, zélés pour la propagation de leurs ordres, choisissoient dès le berceau. Peut-être aussi . . . car dans ce siécle ! . . . Mais les Annales ne disent rien qui puisse écarter l'équivoque.

FRANCFORT. (*bataille de*) Le felt-maréchal Soltikoff, général des Russes, après avoir battu les Prussiens, en 1759, pénétra jusqu'à Francfort-sur-l'Oder, où il fut joint par un corps d'Autrichiens aux ordres du baron de Lowdon. Le roi de Prusse craignoit pour Berlin. Il ramasse en diligence les débris de l'armée vaincue, qu'il réunit à la sienne, & marche à grandes journées aux ennemis, devant lesquels il se présente, le 12 du mois d'Août. Il prétendoit forcer les Russes ou à mettre bas les armes, ou à se jetter dans l'Oder. Sur les onze heures du matin, ses co-

lomnes débouchent des vallons & des bois, & réunissent leurs attaques contre l'aîle gauche des Alliés. Le feu du canon & de la mousqueterie fut terrible ; & cette impétuosité Prussienne, à laquelle les Russes n'étoient pas accoutumés, leur fit perdre bien du terrein. Soltikoff, pour arrêter ce désordre, rompt aussi-tôt sa seconde ligne, & la partage en plusieurs échelons, qui la rendent aussi impénétrable qu'un mur. Le Roi fait avancer son canon, qui tire sur elle à quarante pas. Lui-même, à la tête de ses escadrons, la charge jusqu'à sept fois, sans pouvoir l'enfoncer. Deux chevaux périssent sous lui ; & ses habits sont criblés de balles. C'en étoit fait des Russes. Leur constance s'affoiblissoit & ne pouvoit lasser l'ardeur de leurs ennemis, lorsque le baron de Lowdon fit changer la fortune. Il se détache de l'armée Russe ; va prendre en flanc les Prussiens vainqueurs ; les charge avec furie ; rompt leurs colomnes ; les enfonce de toutes parts ; répand la confusion dans leurs rangs ; en fait une horrible boucherie. En vain le monarque désespéré essaya de rallier ses troupes : on fut sourd à sa voix. La nuit favorisa sa fuite au milieu des bois & des marais ; & il laissa plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille.

FRAVENSTALD. (*bataille de*) Shullembourg & Renschildt, ces deux généraux fameux, qui sembloient participer à la fortune de leurs maîtres, se rencontrerent, le 13 de Février 1706, assez près de Punitz, dans un lieu nommé *Fravenstald* ou *Frawstadt*. Le premier avoit sous ses ordres vingt mille hom-

mes, tant Saxons que Moscovites. L'armée du second n'étoit pas de dix mille combattans. Le capitaine d'Auguste fit une disposition admirable ; mais à peine la bataille fut-elle engagée, que ses troupes prirent la fuite. Le carnage fut horrible. Plus de sept mille Saxons resterent sur la place. Huit mille treize furent pris avec trente-deux piéces de canon, quatre mortiers, onze mille mousquets, dont sept mille étoient encore chargés, & la plûpart des drapeaux & étendards. Une victoire si glorieuse & si complette ne coûta que trois cens soixante & treize hommes aux Suédois. Parmi les prisonniers, il se trouva un régiment entier de François qui s'étoient attachés au service d'Auguste, après la fameuse bataille de Hochstedt, & qui, dès ce jour même, passerent sous les drapeaux de Charles XII. Ce prince fut un peu jaloux de la gloire de Renschildt; &, dans un premier mouvement, il ne put s'empêcher de dire : « Renschildt ne » voudra plus faire comparaison avec moi. »

FRÉDÉRIKS-HALL. (*siége de*) Charles XII voulant faire, pour la seconde fois, la conquête de la Norwège, vint mettre le siége devant Frédériks-Hall, place importante, qu'on regardoit comme la clef du royaume, & située à l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche du Danemarck. On étoit au mois de Décembre 1718. L'hyver étoit excessif, & le froid tuoit une foule de soldats. Cependant les ouvrages avancerent promptement, & bientôt la ville fut serrée de très-près.

» Le 11 de Décembre, dit M. de Voltaire,

» le Roi alla, ſur les neuf heures du ſoir, vi-
» ſiter la tranchée ; &, ne trouvant pas la pa-
» rallele aſſez avancée à ſon gré, il parut très-
» mécontent. M. Mégret, ingénieur Fran-
» çois qui conduiſoit le ſiége, l'aſſura que la
» place ſeroit priſe dans huit jours. Nous
» verrons, dit le Roi ; & il continua de viſiter
» les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta
» dans un endroit où le boyau faiſoit un an-
» gle avec la parallele. Il ſe mit à genoux ſur
» le talus intérieur ; &, appuyant ſes coudes
» ſur le parapet, il reſta quelque tems à conſi-
» dérer les travailleurs qui continuoient les
» tranchées à la lueur des étoiles. »

Ce prince étoit expoſé, preſqu'à demi-corps, à une batterie de canons, pointée vis-à-vis de l'angle où il étoit, & qui tiroit à cartouches. Dans ce moment, ſes officiers le virent qui tomboit ſur le parapet, en faiſant un grand ſoupir. Ils s'approchent ; mais Charles n'étoit plus. Une balle, peſant une demi-livre, l'avoit atteint à la temple, & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts. En expirant, il avoit eu la force de mettre, par un mouvement naturel, la main ſur la garde de ſon épée. Mégret, homme indifférent & ſingulier, ſe contenta de dire, en voyant le monarque ſans vie : « Retirons-nous ; la piéce » eſt jouée. » Pour dérober aux troupes la connoiſſance de ce malheur, juſqu'à ce que le prince de Heſſe, beau-frere de Charles, en fût informé, on enveloppa le corps d'un manteau gris, & la tête d'une perruque & d'un chapeau. En cet état, on tranſporta le Roi ſous le nom du capitaine Carlsberg.

Ainſi mourut l'Alexandre de notre ſiécle, à l'âge de trente-ſix ans & demi. Plus conſtant dans ſes vertus que le roi de Macédoine, ſon unique défaut fut de les porter à l'excès; & l'on peut dire avec l'illuſtre hiſtorien qui nous a tracé ſes exploits, que c'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans foibleſſe. Après ſa mort, on leva le ſiége; & les Suédois ſe hâterent de faire la paix avec leurs ennemis.

FRÉTEVAL. (*journée de*) Philippe-Auguſte, étant en guerre avec Richard, roi d'Angleterre, fut ſurpris, l'an 1194, entre Belleſoge & Blois, près de Fréteval, par des troupes miſes en embuſcade. Le monarque Françios perdit non-ſeulement ſon bagage, ſa chapelle, & l'argent deſtiné à la paye de l'armée, mais encore ſon ſceau & les titres de la couronne. Le ſoldat vainqueur diſſipa une partie de ces papiers précieux. Richard ſe ſaiſit des autres, & ne voulut jamais les rendre. Il fallut en fabriquer de nouveaux.

FRIBOURG. (*bataille & ſiéges de*) 1. Le duc d'Enguien, après avoir rétabli l'honneur des armes Françoiſes dans la Flandre, traverſa le Rhin, en 1644, & pourſuivit les Allemands juſqu'auprès de Fribourg, où il les trouva retranchés, ſous les ordres du genéral comte de Merci. Leur armée, ſupérieure à la ſienne par le nombre, l'étoit encore par l'avantage de ſa poſition ſur deux éminences très-eſcarpées, & bordées d'artillerie. Condé avoit ſous lui deux maréchaux de France,

dont l'un étoit Grammont, & l'autre le fameux vicomte de Turenne, que ses services venoient d'élever au grade de maréchal, & qui jettoit, depuis sa tendre jeunesse, les fondemens de la réputation immortelle qu'il eut depuis. Le Prince, avec les deux généraux, attaqua, le 3 d'Août, sur les six heures du soir, le camp des Impériaux. Les vainqueurs de Rocroi y signalerent cette valeur sage & terrible que leur avoit inspirée le jeune & auguste général qu'ils avoient à leur tête. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. Il falloit gravir contre des rochers, des montagnes, des éminences; franchir des précipices; traverser des marais; parcourir des bois affreux, & vaincre partout l'ennemi, qui, le fer à la main, menaçoit l'audacieux qui vouloit l'attaquer. Jamais bataille ne fut plus terrible. On dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandant dans les retranchemens ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des assauts si difficiles. Ce combat de Fribourg, plus meurtrier que décisif, fut la seconde victoire du duc d'Enguien. Merci décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus furent la preuve & le fruit de ce nouveau triomphe.

2. Le maréchal de Créqui, devenu plus prudent par ses défaites, réparoit un jour de témérité par une suite de succès dûs à sa sagesse. Après avoir harcelé long-tems & même battu le duc de Lorraine, en 1677,

il fit, en sa présence, le siége de Fribourg, place forte, grande, belle, capitale du Brisgaw, & située avantageusement entre le Rhin & la Forêt-Noire. Il ouvrit la tranchée. Il foudroya la place, avec tant de promptitude, qu'il alloit livrer l'assaut, le 14 de Novembre, cinquieme jour du siége, lorsque le gouverneur vint demander à capituler.

3. L'armée Françoise, sous les ordres du maréchal de Coigni, vint mettre le siége devant Fribourg. On ouvrit la tranchée, le 30 de Septembre 1744; & l'on poussa les travaux avec toute l'activité dont les François sont capables. Le Roi, qui venoit de toucher aux portes du tombeau, joignit ses troupes, le 10 d'Octobre. Ce grand monarque étoit encore foible & convalescent; & cependant il se trouvoit par-tout, animant les soldats par sa présence, les encourageant par ses promesses. On fut obligé de détourner la riviere de Thréseim, & de lui ouvrir un canal de deux mille six cens toises. Mais à peine ce long & pénible travail fut-il achevé, qu'une digue se rompit; & l'on recommença. Il falloit saigner à la fois deux bras de la riviere. Il falloit travailler sous le feu des deux châteaux de Fribourg. Les eaux, considérablement gonflées par les pluies continuelles, dérangerent les ponts construits sur le nouveau canal. On les rétablit dans une nuit; &, le lendemain, on marcha au chemin-couvert sur un terrein miné, vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie qui lançoient, sans discontinuer, des foudres & la mort. Cinq gens grenadiers furent tués ou

blessés dans cette attaque terrible. Deux compagnies entieres périrent par l'effet des mines du chemin-couvert. Le jour suivant, on acheva d'en chasser les ennemis, malgré une grêle de bombes, de pierres & de grenades, qu'ils faisoient tomber, à chaque instant, du haut de leurs remparts & de leurs tours. Seize ingénieurs dirigeoient les opérations des guerriers : tous les seize furent dangereusement blessés. Une pierre atteignit le prince de Soubise, & lui cassa le bras. Dès que le Roi le sçut, il alla le voir. Il y retourna plusieurs fois. Il voyoit mettre l'appareil à ses blessures. Encouragés par cette sensibilité, les soldats redoubloient d'ardeur, en suivant le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, à la tranchée & aux attaques. Enfin le général Damnitz, gouverneur de Fribourg, arbora le drapeau blanc, le 6 de Novembre, & rendit le château, le 25. Toute la garnison fut faite prisonniere de guerre.

FRIEDBERG. (*bataille de*) Pendant que la France triomphoit aux plaines de Fontenoi, le roi de Prusse, son allié, s'engageoit dans une gorge de montagnes au fond de la basse Silésie, pour attaquer le prince Charles de Lorraine, qui commandoit les troupes de la Reine. Ce monarque joignit l'ennemi près du village de Friedberg, le 3 de Juin 1745 ; &, dès le lendemain, il fit ses dispositions pour engager le combat. Il fut long & opiniâtre ; mais la bravoure & la prudence du nouveau César lui firent remporter une victoire complette. Un aide-major, député de Fontenoi, de la part du roi de France, pour

annoncer au monarque l'heureux ſuccès de ſes armes, fut témoin de ce triomphe. Le vainqueur le chargea de dire à ſon maître, de ſa part, ces propres paroles : « J'ai ac- » quitté à Friedberg la lettre-de-change que » vous avez tirée ſur moi à Fontenoi. »

FRIGIDUS. (*bataille du*) Arbogaſte, qui vouloit s'élever à l'Empire, avoit décoré de la pourpre Eugène, vain & ridicule ſophiſte, pour régner ſous ſon nom. L'empereur Théodoſe lui déclara la guerre, & vint lui livrer bataille ſur les bords de la riviere nommée alors *Frigidus*, aujourd'hui le Vipao, dans le comté de Gorice, à douze lieues au nord-eſt d'Aquilée. Le carnage fut horrible. La nuit ſépara les combattans, avant que la victoire fût décidée. Théodoſe perdit une bonne partie de ſon armée ; & les ennemis ſe crurent vainqueurs. On conſeilla même à l'empereur de ſe retirer, pour lever de nouvelles troupes. « Non, non, répondit ce re- » ligieux prince, la Croix de Jeſus-Chriſt ne » fuira pas devant les dieux d'Eugène. » Il mit toute ſon eſpérance dans le ſecours du Ciel ; &, pour le mériter, il ſe retira dans une chapelle, où il paſſa la nuit en prieres. Vers le matin, le ſommeil le ſurprit ; & il vit en ſonge deux cavaliers dont les habits & les chevaux étoient d'une blancheur éblouiſſante. « Prenez les armes, lui dirent-ils ; » retournez au combat : nous combattrons à » votre tête. Nous ſommes Jean l'évangéliſte » & l'apôtre Philippe. » A ces mots, l'empereur s'éveille ; &, lorſqu'il regagnoit ſon camp, l'eſprit tout occupé de la céleſte vi-

ſion, on lui amena un ſoldat qui avoit eu le même ſonge. Auſſi-tôt il encourage ſes troupes, & marche avec confiance contre les nombreux bataillons de l'uſurpateur. On eût pris cette armée pour une poignée de déſeſpérés qui venoient s'enſevelir au milieu du carnage dont le champ de bataille étoit couvert. En ce moment, Théodoſe apperçoit derriere lui le comte Arbitrion prêt à le charger en queue, dès que le combat ſeroit engagé. Mais ce capitaine vient ſe ranger avec ſes troupes ſous les drapeaux de ſon prince légitime. Alors Théodoſe, ſautant à bas de ſon cheval, & s'avançant à la tête de ſes guerriers, met l'épée à la main, & vole ſeul à l'ennemi, en s'écriant : « Où eſt le Dieu de » Théodoſe ? » On s'empreſſe de le ſuivre. Tout-à-coup l'air ſe couvre d'une épaiſſe obſcurité. Un vent impétueux ſouffle dans le viſage des ennemis, & les met en déſordre. Ils ſont enfoncés de toutes parts, malgré les efforts d'Arbogaſte ; & ceux qui échappent au carnage, ſe proſternant devant Théodoſe, le ſaluent comme leur empereur, & demandent humblement la vie. Ce prince fait ceſſer le carnage, & leur ordonne de lui amener Eugène. Le tyran comptoit ſur la victoire. » Où eſt Théodoſe, s'écria-t-il, en voyant » ſes ſoldats ? Me l'amenez-vous enchaîné, » comme je vous l'ai commandé ? »... C'eſt » vous-même, répondent les guerriers, que » nous allons conduire à notre prince. » En même tems, ils lui arrachent la pourpre ; l'enchaînent ; l'entraînent avec eux, & le préſentent aux pieds du vainqueur. Un ſoldat

lui tranche la tête d'un ſeul coup d'épée. Arbogaſte, inſtruit du malheur de ſa créature, & craignant tout pour lui-même, termina ſa vie par deux coups d'épée. Cette mémorable victoire fut remportée le 6 de Septembre, l'an 394.

FRONTENAY. (*ſiége de*) En 1242, S. Louis, pouſſant vivement la guerre qu'il avoit déclarée au comte de la Marche, mit le ſiége devant Frontenay, ville forte alors, ſituée ſur les confins de la Saintonge & du Poitou. Cette place, qu'on regardoit comme imprenable, fut attaquée & défendue avec une égale valeur. Mais enfin, après quinze jours d'efforts, elle fut emportée d'aſſaut. On la raſa juſqu'aux fondemens : d'où lui eſt venu le nom de *Frontenay-l'abbatu*, qu'elle conſerve encore aujourd'hui.

FRUIDENTALL. (*priſe de*) Le roi de Pruſſe, ayant formé le projet de ſe rendre maître de la Siléſie, en 1741, fit inveſtir, par le felt-maréchal de Schewerin, la ville de Fruidentall, dans le duché d'Oppaw, ou de Troppaw, dont la conquête lui ouvroit l'entrée de la province qu'il convoitoit. Le général Pruſſien répondit au choix de ſon maître par une activité merveilleuſe. Il parut devant la place, lorſqu'on l'y attendoit le moins. La garniſon, qui n'étoit que de deux cens hommes, demanda, le lendemain, à capituler. On lui accorda des conditions aſſez honnêtes; & l'armée victorieuſe entra dans la place qui fut la premiere conquête du monarque Pruſſien en Siléſie. L'année ſuivante, par un traité, Frédéric la rendit à l'impéra-

trice.

trice-reine. Mais, en 1744, il s'en empara de nouveau, & la conserva.

FURNES. (*siéges de*) 1. En 1675, l'armée Françoise, étant entrée en Flandres, sous la conduite du prince de Condé, s'approcha de Furnes, pour en faire la conquête. Pendant qu'elle étoit en marche, le comte de Boutteville, depuis maréchal de Luxembourg, apperçut quelques soldats qui s'écartoient du corps. Il envoya dans le moment un de ses aides-de-camp, pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un seul qui continua son chemin. Le Comte, vivement offensé d'une telle désobéissance, court à lui, la canne à la main, & menace de l'en frapper. Celui-ci répond avec sang-froid, que, s'il exécutoit sa menace, il sçauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponse, Boutteville lui déchargea quelques coups, & le força de rejoindre son corps.

Quelque tems après, quand on eut construit les premiers ouvrages, & donné quelques attaques à la place, Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présenta; &, ayant mené avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, qui étoit des plus hazardeuses, avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles pro-

mises. Le soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement que, si l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompense, on le fit officier. Adressant ensuite la parole au Comte, il lui demanda s'il le reconnoissoit? Sur la réponse de Bouteville, qui ne se rappelloit pas de l'avoir jamais vu : « Eh bien ! lui dit-il, c'est moi qui » suis le soldat que vous maltraitâtes si fort il » y a quinze jours. Je vous avois bien dit que » je vous en ferois repentir. » Le Comte, plein d'admiration & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa ; lui fit des excuses, & le nomma officier, le jour même. Il se l'attacha bientôt après, en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le grand Condé, grand estimateur des belles actions, prenoit un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure & de générosité. En peu de tems, toute l'armée en eut connoissance. Animée par cet exemple, elle redoubla d'ardeur, & seconda les opérations de son auguste général. Bientôt Furnes fut obligée d'ouvrir ses portes, & de s'humilier devant les drapeaux victorieux de Louis XIV.

2. Le 29 de Juin 1744, après la prise d'Ypres & du fort de la Kenoque, Louis XV fit investir la ville de Furnes. M. le comte de Clermont fut chargé de ce siége, & fit faire deux attaques auxquelles les troupes se porterent avec cette ardeur qu'inspirent toujours la presence & l'exemple d'un prince du sang. La tranchée fut ouverte le 7 de Juillet; & la place capitula le 10.



[G A B]

GABAA. (*siége de*) Cette ville, l'une des plus fortes places des enfans de Benjamin, fut assiégée, quelque tems après la mort de Josué, par toutes les tribus, pour punir les excès de ses habitans. Un Lévite, dont la femme étoit belle, avoit été forcé de l'abandonner à leur brutalité. Ils la lui renvoyerent, après l'avoir outragée, pendant toute une nuit. Mais à peine étoit-elle arrivée à la porte de la maison où étoit son mari, qu'elle tomba morte. Le Lévite voulut se venger d'une maniere terrible. Il coupa le corps de sa femme en douze morceaux qu'il envoya aux douze tribus. Un spectacle si inouï fit horreur aux enfans d'Israël. Ils jurerent de venger avec éclat l'attentat commis en la personne du ministre de Dieu; &, la tribu de Benjamin ayant refusé d'entrer dans ce projet, ils l'envelopperent dans la proscription des citoyens de Gabaa. On consulta le Seigneur. Il ne désapprouva pas la guerre. On marcha donc contre la ville criminelle; mais les Benjamites furent vainqueurs. On consulta de nouveau le Seigneur. Il rendit le même oracle; & les Israëlites furent encore vaincus. Alors on eut recours aux prieres & aux jeûnes. Dieu, touché du motif qui les animoit: » Marchez contre eux, leur dit-il; demain je » vous les livrerai. » On reprit le chemin de Gabaa; on livra la bataille; la victoire se dé-

clara pour le parti le plus juſte. Les Benjamites furent taillés en piéces; la ville & tous les villages livrés aux flammes; &, de toute la tribu, il ne ſe ſauva que ſix cens hommes. *1432 avant J. C.*

GABÈNE. (*action dans la province de*) Le célèbre Eumène, ce digne officier d'Alexandre le Grand, & qui, par ſa prudence, avoit échappé aux plus grands dangers, ne put éviter les triſtes effets de la perfidie. Ce héros avoit pris ſes quartiers d'hyver dans la province de Gabène. Antigone, ſon infatigable ennemi, crut pouvoir l'y ſurprendre, parceque ſes troupes avoient voulu ſe diſperſer dans différentes villes éloignées les unes des autres. Mais Eumène, qui ſçavoit tout prévoir, avoit répandu de tous côtés des eſpions qui l'inſtruiſirent à propos de l'approche des ennemis. Pour tromper ſon rival, il plaça ſur les montagnes, du côté par où il arrivoit, les troupes qu'il trouva ſous ſa main; &, la nuit ſuivante, il leur fit allumer un ſi grand nombre de feux, qu'Antigone crut qu'il étoit campé dans cet endroit, avec ſon armée entiere, & en état de le recevoir. Il s'arrêta, &, par ce délai, donna le tems à ſon ſage adverſaire de raſſembler tous ſes ſoldats; mais il reconnut bientôt ſon erreur; &, plein de dépit, il réſolut d'en venir à une bataille. Son armée étoit compoſée de vingt-deux mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de ſoixante-cinq éléphans. Celle d'Eumène montoit à près de trente-ſept mille fantaſſins, & à plus de ſix mille cavaliers, outre cent quatorze éléphans. Les deux chefs rangerent leurs

ſoldats à-peu-près de la même maniere. Tous deux placerent leurs éléphans ſur une premiere ligne, le long du front de la bataille, & remplirent les intervalles de troupes armées à la légere. Eumène n'eut pas beſoin d'exhorter les ſiens à combattre avec courage. Les Argyraſpides, compagnie formidable par ſa valeur, & compoſée de vieux ſoldats qui, ſous Philippe & Alexandre, s'étoient couverts cent fois de lauriers dans les combats, donnoient aux troupes, par leurs exemples, de plus puiſſans motifs que n'auroient pu faire de vaines paroles. Ces braves guerriers ſe jetterent, tête baiſſée, ſur l'infanterie d'Antigone, & portant à ſes ſoldats épouvantés des coups terribles : « Scélérats, leur crioient-» ils, c'eſt contre vos peres que vous com-» battez. » Rien ne put leur réſiſter. Tout plia, dès le premier choc; &, malgré les efforts du général, tout ſe diſperſa, tout prit la fuite. La cavalerie d'Eumène ne ſoutenoit point cette victoire. Elle fut enfoncée. Antigone la pourſuivit ; &, à la faveur d'une grande pouſſiere, il enleva tous les bagages des Argyraſpides, leurs femmes, leurs enfans, leurs courtiſanes, leurs eſclaves, leur or, leur argent, & tout ce qu'ils avoient acquis à la ſuite d'Alexandre. Dans la bataille, Antigone avoit perdu cinq mille hommes, & Eumène n'en avoit eu que trois cens de tués; auſſi ſes ſoldats ſe retiroient-ils, en célébrant leur victoire par de grands cris de joie. Mais ces mouvemens d'allégreſſe ſe changerent bientôt en triſteſſe, quand ils ſe virent dépouillés de tout ce qu'ils poſſédoient. Leur déſeſpoir fut ſi

grand, que plusieurs députerent sur le champ vers Antigone, pour le prier de leur rendre ce qu'il leur avoit enlevé. Ce prince leur répondit que, non-seulement il leur accorderoit leur demande, s'ils vouloient leur livrer Eumène, mais qu'il récompenseroit encore ce service par une multitude de bienfaits. Il n'en falloit pas tant, pour porter au plus grand des crimes des cœurs déja ulcérés. Ces forcenés, oubliant leur propre gloire & leurs sermens, se jetterent sur leur infortuné chef, dans un tems où il ne se défioit de rien; &, pleins de fureur, ils lui ôtent son épée, & lui attachent les mains derriere le dos, avec sa propre ceinture. Dans cet état, ils le font passer à travers la phalange Macédonienne, rangée en haie sous les armes. Plusieurs déroberent leurs regards à un si triste spectacle. L'illustre prisonnier, sans s'étonner de sa disgrace, leur disoit, d'un ton majestueux : « Mes amis, » donnez-moi la mort; ou, si vous n'osez » souiller vos mains du sang de votre géné- » ral, rendez la liberté à l'une des miennes: » à cette condition, je prie les dieux de vous » délivrer des maux que vous attirez sur vos » têtes. » On hâta sa marche, pour éviter ces sortes d'apostrophes, capables de réveiller l'affection des soldats, ou du moins de faire naître des remords. Quand il fut arrivé au camp d'Antigone, toutes les troupes s'empresserent de le voir; & chacun lui témoignoit sa compassion & ses respects. On alla demander au général comment il vouloit qu'on gardât un si grand homme? « Comme un éléphant, » répondit-il, ou comme un lion. » Bientôt

après, il lui fit donner la mort dans sa prison. Ainsi périt dans les fers l'un des plus grands hommes qu'ait produits l'antiquité, & le plus digne de succéder à Alexandre. Issu d'un pere qui travailloit de ses mains dans une profession obscure, il ne rougit jamais de la bassesse de sa naissance, & s'avança par degrés jusqu'aux premieres places, sans s'oublier dans sa grandeur. Bon fils, bon pere, bon époux, excellent citoyen, ami constant, vertueux par goût & par choix, sa moindre qualité est de l'avoir emporté sur tous les capitaines de son siécle, & je dirois presque, sur Alexandre même, en courage, en prudence, en fermeté, en ressources, en finesses. *An du monde 3689.*

GABIES. (*prise de*) Les habitans de cette ville avoient aidé les Volsques dans leur rebellion contre les Romains. Tarquin le Superbe, après avoir puni ceux-ci par la prise de Suessa-Pométia, marcha avec son armée triomphante contre Gabies. Il y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit cru; mais ce prince, qui, pour faire réussir ses desseins, employoit sans scrupule la fourberie & l'injustice, eut recours à la ruse la plus singuliere pour se rendre maître de cette place. Sextus, l'aîné de ses enfans, de concert avec lui, se jetta dans la ville, en se plaignant amèrement de la cruauté de son pere, & en priant tous les citoyens de lui ouvrir un asyle contre sa fureur implacable. Les Gabiens, plus compatissans que précautionnés, le reçurent avec bonté; essuyerent ses larmes feintes; &, charmés ensuite de sa douceur & du zèle qu'il

témoignoit pour eux, ils lui donnerent le commandement de la ville. Quand il eut bien reconnu l'état de la place, & le caractere des principaux citoyens, il envoya à son pere une personne de confiance pour sçavoir sa volonté. Tarquin, pour toute réponse, se promenant dans son jardin, d'un air taciturne, s'amuse à abbatre les plus hautes tiges des pavots, & renvoie le député. Sextus entendit le mot de cette énigme. Il fit mourir, sous différens prétextes, ceux qui avoient le plus d'autorité à Gabies; &, s'en rendant le maître par cette cruelle adresse, il la livra enfin à son pere. Les Gabiens s'attendoient aux traitemens les plus durs & les plus inhumains. Ils furent agréablement trompés. Tarquin parut oublier son caractere, pour prendre celui de Roi. Il ne fit mourir ni exiler aucun d'eux. Il n'ôta à personne ni ses biens ni ses dignités; &, pour mettre le comble à ses bienfaits, il leur rendit leur ville & leur liberté. Ce prince rusé affectoit cette douceur pour s'assurer de plus en plus l'empire de Rome, en se procurant des appuis étrangers. Que ne traitoit-il ainsi les Romains? Son autorité, fondée alors sur l'amour & la reconnoissance, eût été inébranlable. Tarquin signa de sa main un traité d'alliance; &, ayant établi Sextus, son fils, roi ou chef de Gabies, il s'en retourna à Rome avec ses troupes. *L'an 528 avant J. C.*

GADELBUSCH. (*bataille de*) Le général Steinbock, étant entré dans le Mecklembourg, à la tête d'environ douze mille hommes, atteignit, le 20 de Décembre 1712,

près de Gadelbusch, un détachement de six mille Saxons, & toute l'armée Danoise, qui alloit joindre les Moscovites. Les Suédois étoient séparés de leurs ennemis par un marais, derriere lequel ces derniers étoient campés & couverts d'un bois. Les Alliés avoient donc l'avantage du nombre & du terrein; &, pour les attaquer, il falloit traverser un marécage immense sous le feu de leur artillerie. Steinbock, sans s'effrayer, donne le signal à ses braves soldats; passe d'un air intrépide; arrive en ordre de bataille, & engage un combat terrible. Après trois heures d'acharnement égal, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & laisserent sur le champ de bataille, qu'ils abandonnerent, plus de deux mille combattans. Plus de quatre mille tomberent entre les mains des vainqueurs, avec vingt-quatre piéces de canon, les tentes & une partie du bagage. Un fils du roi Auguste & de la belle comtesse de Konismar, connu sous le nom de *Comte de Saxe*, fit, dans cette célèbre journée, son apprentissage militaire.

GALLUCCIO. (*siége de*) Roger, roi de Sicile, s'étoit emparé de la Pouille. Le pape Innocent II lui déclara la guerre. Ce pontife forma le siége du château de Galluccio, & le pressa avec tant d'ardeur, qu'il étoit sur le point d'y entrer, lorsque le monarque parut à la tête de ses troupes. En vain le saint pere voulut échapper. Roger lui livra bataille; le vainquit; le fit prisonnier, l'an 1139. Telles furent les situations fâcheuses où s'exposerent les papes, dit un auteur Italien fort judicieux,

toutes les fois qu'ils ont voulu prendre les armes, & que, ſortant de leur place, ils ont prétendu, comme princes du monde, ſe donner en ſpectacle à la tête des armées, ſe couvrir d'un caſque, au lieu d'une tiare, & endoſſer la cuiraſſe, au lieu de l'étole & du ſurplis.

GAMALA. (*ſiége de*) Veſpaſien, après avoir pris Jotapat, vint aſſiéger Gamala, place forte de la Galilée. Les Juifs, qui s'y étoient enfermés, étoient pleins de valeur, & avoient réſolu de ſe défendre juſqu'à la mort. Le roi Agrippa s'étant approché des murs pour leur conſeiller de ſe rendre aux Romains, un Juif le frappa d'un coup de pierre, & interrompit par-là ſa longue & charitable harangue. Les Romains emporterent la ville d'aſſaut. Mais, comme les maiſons, dans leſquelles ils pourſuivoient les Juifs, n'étoient pas ſolidement bâties, elles s'enfoncerent ſous le poids de tant d'hommes. Les Romains furent écraſés; les aſſiégés reprirent courage, & l'ennemi fut obligé de ſortir de la ville. Cet échec ne ralentit pourtant pas la valeur impétueuſe de Veſpaſien. Il fit donner un ſecond aſſaut. Les légions, animées par la vengeance, forcerent tous les retranchemens. Rien ne put leur réſiſter. La ville fut priſe, après un mois de ſiége. Une partie des aſſiégés, ne voyant plus d'eſpérance, avoient jetté leurs femmes & leurs enfans, du haut en bas des rochers, & s'y étoient précipités après eux. Le reſte fut impitoyablement égorgé par le vainqueur; & il n'échappa à ſa furie que deux filles d'un certain Philippe, ancien général du roi Agrippa. *An de J. C. 68.*

GAND. (*siéges de*) 1. Jean de Croy, comte de Rœux, ayant reçu ordre des Etats de Hollande d'attaquer le château de Gand, défendu par les troupes de Philippe II, roi d'Espagne, vint en former le siége, le 20 d'Octobre 1576, avec une armée assez nombreuse. Cette citadelle, construite par l'empereur Charles-Quint, étoit composée de quatre bons bastions tournés en partie du côté de la ville, & en partie du côté de la campagne; mais elle étoit mal pourvue. Mondragoné, qui en étoit gouverneur, étoit absent; & son lieutenant remplissoit ses fonctions. Le comte de Rœux commença par élever une grande plate-forme, le plus près qu'il put de la ville, & ouvrit aussi-tôt la tranchée, du même côté, afin de déboucher promptement dans le fossé. Ensuite il établit sur la plate-forme son canon dont le feu plongeoit dans le château, qu'il avoit fermé si exactement de toutes parts, qu'il étoit impossible d'y faire entrer du secours. La femme de Mondragoné, dame remplie d'un courage au-dessus de son sexe, se défendit avec la plus héroïque valeur, & remplaça son mari avec une distinction digne de tous les éloges de la postérité. Cependant ces intrépides défenseurs étoient si peu secondés, qu'ils ne purent arrêter les efforts des Flamands. Ils céderent, après une bonne résistance; & le siége finit sans aucune action d'éclat.

2. Quelque tems après la bataille de Fontenoi, le maréchal de Saxe concerta la prise de Gand, dont les ennemis avoient fait leur magasin. Ils étoient campés à Bruxelles. Pour

les tromper, le général François fit faire plusieurs mouvemens à son armée, & prit tellement ses mesures, que le marquis du Chayla d'un côté, & le comte de Lowendhal de l'autre, devoient se trouver devant la ville à la même heure. On exécutoit les ordres du maréchal, lorsque l'entreprise fut près d'échouer par un de ces évènemens si communs à la guerre. Les Anglois, quoique vaincus à Fontenoi, n'avoient été ni dispersés ni découragés. Ils virent des environs de Bruxelles le péril évident dont Gand étoit menacé. Ils firent marcher enfin un corps de six mille combattans pour défendre cette ville qui n'avoit alors que six cens hommes de garnison. Cette troupe avançoit à Gand sur la chaussée d'Alost, précisément dans le tems que M. du Chayla étoit environ à une lieue de-là, sur la même chaussée, avec trois brigades de cavalerie, deux d'infanterie, composées de Normandie, Crillon & Laval, vingt piéces de canon & de pontons. L'artillerie étoit déja en avant, gardée par cinquante hommes; &, au-delà de cette artillerie, marchoit M. de Graffin, avec une partie de la troupe légere qu'il entretenoit à ses frais. Il étoit nuit. Une tranquillité profonde régnoit dans toute la campagne. Tout-à-coup les six mille Anglois paroissent, & fondent sur les Graffins, qui n'ont que le tems de se jetter dans une ferme, près de l'abbaye de la Mêle, dont cette journée a pris le nom. Les Anglois courent à l'artillerie, & s'en emparent. Tout étoit perdu. Le marquis de Crillon, qui étoit déja arrivé à trois cens pas,

voit les ennemis maîtres du canon qu'ils tournoient contre lui, ſur le point d'y mettre le feu. Il ſe décide auſſi-tôt ; & ſans ſe troubler, il s'élance d'un côté contre les Anglois, tandis que le jeune marquis de Laval s'avance avec un autre bataillon. On reprend le canon. On arrête les vainqueurs. A quelques pas de-là, une ſeule compagnie de Normandie ſe défend avec courage. Deux bataillons du même régiment viennent à ſon ſecours. Le jeune comte de Périgord, âgé de dix-ſept ans, les commandoit. Il attaque le premier, à la tête d'une compagnie de grenadiers, un bataillon Anglois, qui lui demande la vie. Dans cet inſtant, MM. du Chayla & de Souvré ſe montrent avec la cavalerie. Les Anglois ſont enveloppés de tous côtés. Il ſe livre un combat ſanglant, dans lequel M. de Graville reçoit une grande bleſſure. Enfin les ennemis ſe débandent, & abandonnent la victoire. M. d'Azincourt, capitaine de Normandie, avec quarante hommes ſeulement, fait priſonniers le lieutenant-colonel du régiment de Rich, huit capitaines, deux cens quatre-vingt ſoldats qui jetterent leurs armes à ſes pieds. Rien ne fut égale à leur ſurpriſe, quand ils virent qu'ils s'étoient rendus à quarante François. M. d'Azincourt conduiſit ſes priſonniers au marquis de Graville, tenant la pointe de ſon épée ſur la poitrine du lieutenant-colonel Anglois, & le menaçant de le tuer, ſi ſes gens faiſoient la moindre réſiſtance. Un autre capitaine de Normandie, M. de Montalembert, prend cent cinquante Anglois, avec cinquante ſoldats de ſon régiment. M. de Saint-Sauveur, capitaine

au régiment du Roi, cavalerie, met en fuite, sur la fin de l'action, trois escadrons ennemis. « Enfin le succès étrange de ce combat, dit M. de Voltaire, est peut-être ce qui fit le plus d'honneur aux François dans cette campagne, & qui mit le plus de consternation chez leurs adversaires. » Ce qui caractérise encore cette journée mémorable, c'est que tout y fut fait par la présence d'esprit, & par la valeur des officiers François.

On arriva devant Gand, le 11 de Juillet, au moment désigné par le maréchal de Saxe. On entre dans la ville, les armes à la main, sans la piller. On fait la garnison de la citadelle prisonniere; &, ce qui étoit le monument & le fruit de la victoire, on se saisit de cet amas prodigieux de vivres, de munitions, d'armes, d'habits, que les Alliés avoient déposé dans la place.

GANZAC. (*bataille de*) Chosroës II, roi des Perses, étoit campé à Ganzac, capitale de l'Atropatène, & nommée aujourd'hui *Tauris*, avec quarante mille hommes. L'empereur Héraclius, qui s'étoit mis à la tête de ses troupes pour combattre en personne cet infatigable ennemi, marcha contre ce prince. Une troupe de Sarasins, qu'il avoit à sa solde, tombe sur les gardes avancées des Perses; les taille en piéces, & jette tant d'épouvante, que Chosroës prend aussi-tôt la fuite avec ses troupes. Les Romains les poursuivirent avec ardeur; en tuerent un grand nombre, & entrerent triomphans dans Ganzac, qui n'osa leur fermer ses portes. *L'an 623.*

GAULOIS. (*défaite des*) L'an de Rome

397, le dictateur Sulpicius eut ordre de marcher contre les Gaulois. Pour éteindre le premier feu de cette nation courageuse, il resta long-tems dans son camp. Les soldats, insultés sans cesse par l'ennemi, demanderent le combat avec des cris séditieux. Il fallut se rendre; mais l'habile général, pour s'assurer de la victoire, eut recours à la ruse. Il fit préparer environ mille mulets, sur le dos desquels on mit deux piéces d'étoffe, & que les valets de l'armée, auxquels on avoit donné des armes, monterent avec ordre de s'aller cacher dans les bois, & de n'en sortir qu'au signal convenu. On ajoûta deux cens cavaliers pour faire réussir le stratagême. Cependant les deux nations en viennent aux mains. La valeur & même le succès est égal de part & d'autre. Tantôt les ennemis sont enfoncés : tantôt les Romains reculent. Sulpicius fait alors paroître sa fausse cavalerie, qui fond, en poussant de grands cris, sur les Gaulois ébranlés. Ceux-ci, croyant avoir à faire à une nouvelle armée, se retirent promptement dans leur camp. Les Romains l'avoient pris. Il fallut fuir vers les bois & les montagnes. Ils y furent accueillis par les valets qui en firent un grand carnage. Nul général, depuis Camille, ne remporta le triomphe sur les Gaulois à plus juste titre que Sulpicius.

GAURUS. (*journée du Mont-*) L'an de Rome 412, la République, ayant pris Capouë sous sa protection, déclara la guerre aux Samnites. Les deux Consuls se mirent à la tête des armées. Cornélius partit pour le Samnium, & campa près de Saticule. Valérius

entra en Campanie, & plaça ses troupes au pied du Mont-Gaurus. Les légions des Samnites vinrent l'y chercher. Plusieurs jours se passerent en escarmouches, parce que le Consul vouloit étudier ce nouvel ennemi. Enfin on donna le signal. Les Samnites firent une longue résistance; mais les Romains, déja fatigués, ayant ranimé leur ardeur, les ennemis ne purent plus soutenir leurs efforts. Ils prirent la fuite de toutes parts, & abandonnerent aux Romains la victoire & leur camp.

GAVIGNANA. (*bataille de*) L'armée de l'empereur Charles-Quint assiégeoit Florence, en 1530, afin d'y rétablir les Médicis. Ferruci, général de cette république, voulut la secourir avec trois mille hommes, une nombreuse artillerie, & toutes les munitions nécessaires. Il s'achemina vers Gavignana, pour se soustraire à trois corps de troupes qui le poursuivoient de trois côtés différens. Mais, tandis qu'il entroit dans la ville par une porte, le prince d'Orange, qui commandoit les Impériaux devant Florence, vint à sa rencontre, & entra par une autre porte dans Gavignana. A cette vue, Ferruci descend de cheval; prend une pique, & engage une action sanglante. Les succès sont variés. Les deux partis sont vainqueurs tour-à-tour. Le prince d'Orange reçoit deux coups d'arquebuse, qui lui donnent la mort. Les troupes qu'il conduisoit prennent la fuite; mais les autres corps étant survenus, recommencent le combat avec plus de fureur. En un moment, Ferruci est accablé par le grand nombre. Cependant il se bat avec tant de courage, qu'il repousse

repousse l'ennemi. Il se croyoit victorieux, & se reposoit un peu, appuyé sur sa pique, lorsque tout-à-coup quelques compagnies d'Allemands, qui n'avoient point encore combattu, viennent fondre sur lui, & le poussent vivement. Pour cette fois, la victoire & la fortune l'abandonnerent. Mais sa valeur, toujours constante, le soutint au milieu des dangers. Il immole tout ce qui s'offre à ses coups. Il combat comme un lion, & répand la terreur par-tout où il se trouve. Enfin, après avoir résisté, pendant plus de trois heures, à quatre armées réunies, après avoir vu tuer ou blesser presque tous ses soldats, resté presque seul, tout couvert de coups dont plusieurs étoient mortels, & ne pouvant plus soutenir le poids de ses armes, il se rendit. Le général ennemi, abusant de sa victoire, fit désarmer, sur la place de Gravignana, cet illustre guerrier; &, l'accablant d'injures, il lui enfonça son épée dans le corps. Ferruci, grand jusqu'au dernier soupir, lui dit avant d'expirer : « Lâche, tu tues un homme mort. »

GAZA. (*bataille & prises de*) 1. Cette ville étoit une des clefs de l'Egypte. Alexandre en forma le siége. Mais, quoiqu'il y employât toute la vigueur & toute l'application possibles, elle l'arrêta pendant deux mois. Pour se venger de deux blessures qu'il y reçut, il traita tous les habitans & les soldats avec la derniere cruauté. Alexandre avoit vaincu les Perses. Mais ses passions l'avoient vaincu lui-même; & leur tyrannie vengeoit l'Asie du joug que ce conquérant lui avoit imposé. Il fit passer dix mille hommes au fil de

l'épée, & fit vendre tout le reste avec leurs femmes & leurs enfans. Mais rien n'égale l'indigne traitement qu'il fit subir à Bétis, gouverneur de la place, guerrier plein de valeur, & qui fut pris, dans le dernier assaut, couvert de glorieuses blessures. Alexandre le fit comparoître devant son thrône : « Malheu-» reux, lui dit-il avec une joie insolente, tu » ne mourras pas comme tu l'as souhaité. At-» tends-toi à souffrir tous les tourmens que » la vengeance peut inventer. » Bétis, le regardant d'un air fier, ne répondit rien à ces menaces. « Voyez-vous, reprit le vainqueur, » voyez-vous cette arrogance muette ? A-t-il » fléchi le genou ? a-t-il dit une parole de » soumission ? Je vaincrai ce silence obstiné ; » &, si je ne tire de sa bouche aucun hom-» mage, j'en arracherai pour le moins des » gémissemens. » Enfin sa colere se tourna en rage. Il lui fit percer les talons ; y fit passer une corde ; l'attacha à un char ; &, pour imiter Achille qui, selon Homere, fit traîner trois fois le corps d'Hector autour des murs de Troye, il fit courir le char autour de Gaza, avec ce malheureux qui perdit bientôt le peu de vie que lui avoient laissé ses blessures. *An du monde 3672.*

2. Démétrius, fils d'Antigone, jeune prince à qui son habileté dans les siéges fit donner le surnom de *Poliorcète*, c'est-à-dire *preneur de villes*, perdit une grande bataille, dans les plaines de Gaza, contre Ptolémée, officier d'Alexandre, & qui s'étoit fait proclamer Roi d'Egypte. *An du monde 3692.*

3. Les Sarasins vinrent attaquer Gaza, en

633, ſous la conduite d'Amrou. Il y eut d'abord un pour-parler, dans lequel le gouverneur ayant demandé fièrement au Barbare ce qui l'amenoit en Syrie? « L'ordre de Dieu, » répondit-il; l'ordre de notre maître. » Le gouverneur, ayant eſſayé vainement de l'arrêter par ſurpriſe, pour terminer la guerre par la priſe du chef, fut obligé d'en venir aux mains. Ses troupes furent taillées en piéces. Les Saraſins lui couperent le retour; & Amrou fit dans Gaza, qui lui ouvrit ſes portes, une entrée triomphante.

GÉDÉON. (*victoire de*) Les Madianites & leurs Alliés, voulant dompter les Iſraëlites, raſſemblerent toutes leurs forces; paſſerent le Jourdain, & vinrent camper dans les plaines que ce fleuve fertiliſe. Le Peuple de Dieu ſe croyoit perdu, lorſque le Seigneur arma pour le ſauver les mains de Gédéon. Rempli de ce ſaint enthouſiaſme qui tranſportoit les prophètes, le miraculeux général ſonne de la trompette, & raſſemble bientôt une armée de trente-deux mille hommes. Avec ces troupes nombreuſes, il marchoit à l'ennemi. Le Tout-Puiſſant l'arrête, & lui dit de permettre aux timides & aux lâches de retourner chez eux. Gédéon obéit; & vingt-deux mille hommes ſe retirent. « C'eſt encore trop de troupes, dit le Seigneur. Menez les dix mille ſoldats qui vous reſtent ſur le bord du Jourdain, & ne gardez avec vous que ceux qui boiront de l'eau dans leurs mains, & ſans mettre les genoux en terre. » Il n'y eut que trois cens de ces braves. Avec cette armée, ſi foible en apparence, mais forte & invin-

cible par la protection du Dieu des batailles ; Gédéon se présenta devant les ennemis. Il partagea sa petite troupe en trois bandes, donnant à chaque soldat une trompette avec un pot de terre, qui renfermoit une lampe. Sur le minuit, ces guerriers, choisis par la main de l'Eternel, s'étant approchés du camp des ennemis par trois côtés différens, commencerent à sonner de la trompette & à briser leurs pots l'un contre l'autre. Incontinent une vive lumiere éclaira le champ de bataille. Le son effrayant des trompettes répandit la terreur parmi les Madianites. Le désordre se mit dans leur camp. « Le Seigneur tourna » leurs épées contr'eux-mêmes : ils se tuoient » les uns les autres. » Les chefs & la moitié des troupes prirent la fuite vers le Jourdain. Mais Gédéon en fit garder les passages ; & les Israëlites s'étant mis à les poursuivre de tous côtés, cette armée si formidable fut presqu'entièrement massacrée. *L'an 1258 avant J. C.*

GELBOË. (*bataille de*) Ce fut près de cette montagne de la Palestine, que les Philistins, sous la conduite du roi Achis, rangerent leurs troupes en bataille, pour combattre contre Saül. Cet infidèle monarque, abandonné de Dieu, y périt misérablement avec Jonathas & deux autres de ses fils ; & les ennemis, profitant de cette éclatante victoire, se rendirent maîtres de toute la campagne. *1054 ans avant J. C.*

GELDUBA. (*bataille de*) C'étoit ainsi que s'appelloit l'endroit où Vocula, général des Romains dans les Gaules, fut attaqué par

Civilis, chef des Bataves & des Gaulois révoltés, la soixante-neuvieme année depuis J. C. Les Barbares furent vaincus; & Vocula les poursuivit jusques dans le voisinage du camp Romain, nommé *Vétéra*, qu'ils assiégeoient. Là, il les battit encore une fois, & les força d'abandonner l'attaque des légions renfermées dans leurs retranchemens. *Voyez* VÉTÉRA.

GEMBLOURS. (*bataille de*) Dom Juan d'Autriche, nommé gouverneur de Flandres, à la place de Requesens, mort en 1576, arriva dans sa province, & commença son administration par un accord avec les rebelles. Cette paix ne fut pas de longue durée. Les perfidies des Espagnols révolterent les Flamands. Ils reprirent les armes; &, de part & d'autre, on se disposa à recommencer la guerre avec plus de fureur que jamais. L'armée des Etats fut rencontrée, près de Gemblours, par les arquebusiers Espagnols. Ils l'attaquerent; &, leur décharge étant faite, ils s'ouvrirent pour laisser passer les gendarmes dont le choc, plus ferme & plus serré, devoit produire plus d'effet. Au premier feu des arquebusiers, la cavalerie Flamande avoit présenté le front; &, après avoir bravement soutenu leurs efforts, elle sembloit attendre la gendarmerie avec courage; mais la résistance ne répondit point aux apparences. Le prince de Parme, qui commandoit cette troupe, se comporta avec tant de courage, que déja la cavalerie des Etats plioit, & paroissoit balancer à fuir. Sur ces entrefaites, arrive dom Juan avec le peu d'infanterie,

qui avoit fait assez de diligence pour se trouver à tems de combattre. L'ennemi, croyant alors avoir toute l'armée royale sur les bras, s'épouvante, & prend la fuite à toute bride. Vivement poursuivi par la cavalerie du Roi, il se précipite sur l'infanterie de l'arriere-garde de sa propre armée. Le choc s'étendit jusqu'au corps de bataille; & bientôt le désordre devint général. Il n'y eut que l'avant-garde qui ne souffrit aucune perte, parce qu'elle avoit beaucoup d'avance. Les Royalistes tuerent, dans cette occasion, plus de trois mille hommes. La victoire ne coûta que cent hommes à dom Juan. Trente drapeaux, quatre étendards, le canon, les équipages, le général des ennemis, divers autres officiers de distinction, & un grand nombre de prisonniers, furent les trophées de cet éclatant succès. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que six cens hommes au plus, de l'armée d'Espagne, commencerent l'action, & que leur nombre étoit à peine de douze cens, quand elle fut décidée en leur faveur, l'an 1578.

GÉMINIEN. (*prise du rocher*) Entre les précipices du Mont-Aurose en Mauritanie, s'élevoit une roche escarpée, qu'on appelloit *le rocher Géminien*. On y a bâti une tour fort petite à la vérité, mais qui, par son assiette, devenoit un refuge assuré. Yabdas, deux fois vaincu par Salomon, général de l'Empire, y avoit enfermé ses femmes & ses thrésors, sous la garde d'un vieil officier dont il connoissoit la rare fidélité. Les Romains, en visitant tous les détours de cette montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de la tour.

Un d'entr'eux ſe hazarda d'y monter, & ſervit d'abord de riſée aux femmes du roi des Maures. Le vieux commandant, le regardant entre les créneaux, l'invitoit, par raillerie, à redoubler ſes efforts. Le ſoldat, piqué de ces inſultes, fit tant, des pieds & des mains, qu'il approcha d'aſſez près pour s'élancer aux créneaux, & pour abbatre la tête au commandant, d'un coup de ſabre. Ses camarades, animés par ſon exemple, ſe ſoulevent mutuellement, & atteignent le haut de la tour. Ils enleverent les femmes & l'argent dont Salomon récompenſa leur valeur, l'an 539.

GEMMINGHEN. (*bataille de*) Le peu de ſuccès des troupes Eſpagnoles, à la journée d'Héligerlée, détermina le duc d'Albe à ſe mettre lui-même à la tête de ſon armée, pour chaſſer le comte Louis de la Friſe, & l'obliger de ſe réfugier dans l'Allemagne, après l'avoir battu. Louis étoit campé en-deçà de l'Embs, devant un gros village nommé *Gemminghen.* Pour l'atteindre, il falloit parcourir une longue digue qui s'étend depuis le village, près de quatre lieues, en remontant le long du fleuve. Le terrein étoit coupé d'un ſi grand nombre de canaux qui communiquoient à l'Embs, & dont les bords étoient ſemés de maiſons de payſans & le cours traverſé par une infinité de ponts à leur uſage, qu'il étoit auſſi difficile d'y pénétrer, que de ſe rendre maître de la digue. Le camp du Comte étoit d'ailleurs bien défendu. Derriere lui étoit le village. Il avoit le fleuve à ſa gauche; à ſa droite, la campagne bordée de bons retranchemens par-tout où le ſol le permettoit. En-

fin on ne pouvoit venir à lui de front que par la digue même, qui, en cet endroit, étoit un peu éloignée de la riviere, & qui, protégée de chaque côté par deux fortes redoutes, étoit hérissée d'artillerie dans l'intervalle qu'elles laissoient entr'elles. Une position si redoutable n'effraya point le Duc accoutumé, depuis long-tems, à moissonner des lauriers. Déterminé à faire tous ses efforts pour détruire l'armée de son ennemi, il ne craignit point de l'attaquer dans son fort. Les deux armées étoient à-peu-près de la même force. Le duc d'Albe avoit sous ses drapeaux douze mille hommes de pied, & trois mille chevaux. Louis étoit seulement plus foible en cavalerie. Le gouverneur commença par faire avancer un bon corps de cavalerie, sous les ordres de Ferdinand, son fils naturel, à qui il avoit confié le commandement de la cavalerie de son armée. Il lui enjoignit de s'emparer pied-à-pied de tous les ponts & de toutes les maisons qui se trouvoient sur sa route, pour couvrir sa retraite, s'il étoit forcé de la faire. De-là il porta plus loin cinq cens arquebusiers Espagnols, & cinquante chevaux, commandés par d'Avila, & suivis de deux détachemens, chacun de six cens hommes de pied Espagnols, partie arquebusiers, partie mousquetaires, à la tête desquels il avoit mis les mestres-de-camp Romero & Lodogno. Il les fit soutenir par les deux compagnies de gendarmes de César d'Avalos, & de Curtio Martinengue. Tel étoit ensuite l'ordre du reste de l'armée. Les Espagnols formoient l'avant-garde, les Allemands le corps de bataille, &

les Vallons l'arriere-garde qui étoit fermée par le furplus de la cavalerie. Toutes ces troupes étoient refferrées fur un front fort étroit, parce qu'on ne pouvoit marcher commodément que fur la digue. D'Avila s'étoit déja avancé. Il avoit rencontré d'abord un petit corps de troupes ennemies, qui, après avoir levé les éclufes, inondoient la campagne où l'eau étoit déja entrée en grande quantité. Le comte Louis avoit fait une faute confidérable, en ne coupant point les digues, dès le grand matin. C'étoit l'unique moyen d'arrêter le Duc. Mais il eft des inftans où les meilleurs généraux ne peuvent tout prévoir. Le plus habile eft celui qui commet le moins de négligences. D'Avila mit aifément en fuite les rebelles qui s'oppofoient à fon paffage. Il fit fermer & garder les éclufes avec toutes les précautions néceffaires ; &, peu de tems après, le Duc lui-même, accompagné de Vitelli, de Noircarmes & de quelques officiers, arriva à la vue du camp ennemi. Il y régnoit un grand défordre. L'approche foudaine de l'armée royale avoit rempli de terreur une grande partie des révoltés. La plûpart des foldats du Comte, levés à la hâte & mal payés, fe répandoient en reproches injurieux, & faifoient craindre un foulevement général. Les efpions du gouverneur l'informoient exactement de la difpofition des efprits. Cet habile capitaine faifit cet inftant favorable pour attirer l'ennemi au combat. Louis ignoroit que l'armée entiere fût déja arrivée. Se flatant de diffiper fans peine les Efpagnols qui s'étoient avancés, il raffemble fes troupes en

deux gros bataillons, autant que le permettoit un terrein si étroit, & leur ordonne de fondre brusquement sur les Royalistes. Ceux-ci les reçoivent avec une égale valeur. L'avant-garde de l'armée royale, s'étant alors approchée, anime les Espagnols par sa présence, autant qu'elle décourage les troupes de Louis. Ces dernieres, déconcertées par cette résistance imprévue, se battent d'abord en retraite; & bientôt, se voyant trop vivement pressées, elles prennent honteusement la fuite. Les Espagnols les poursuivent avec tant d'ardeur, que tous entrent pêle-mêle dans le camp du Comte. Les vainqueurs y font éclater la même bravoure; & les rebelles y montrent la même foiblesse. Ces lâches ne songent qu'à sauver leur vie, & sont immolés par l'ennemi qu'ils tâchent en vain d'éviter. Ce n'est plus un combat; c'est un horrible carnage. L'Espagnol, plus altéré de sang qu'avide de butin, & voulant venger la défaite d'Héligerlée, passe au fil de l'épée tout ce qui s'offre à ses yeux. Le nombre de ceux qui se noyerent fut considérable. Les fuyards, ne pouvant éviter autrement le fer victorieux, s'abandonnoient à l'impétuosité du fleuve qui, dans cet endroit, est très-large & dangereux par ses fréquens tourbillons. On dit même que le Comte le traversa à la nage, avec la plus grande peine. Il perdit sept mille hommes dans cette malheureuse journée, & abandonna au vainqueur tout son bagage, vingt étendards, dix gros canons, six autres canons qu'on appelloit du nom des six notes de musique, & qui avoient été pris dans le combat

d'Héligerlée. Ce ſuccès ſignalé ne coûta au duc d'Albe que ſoixante-dix hommes, ſuivant Strada, & même huit ſeulement, ſi l'on veut ſuivre le récit du célèbre préſident de Thou. On apprit à Groningue la victoire des Eſpagnols par la quantité de chapeaux qu'on reconnut être ceux des Allemands qui s'étoient noyés dans le fleuve, que le flux fit entrer dans le Dollart & porta dans la partie la plus proche de Groningue. *1568.*

GÈNES. (*révolution de*) La célèbre révolution arrivée à Gènes, en 1746, eſt un des faits les plus importans de l'Hiſtoire, & mérite l'attention d'un lecteur curieux. M. de Voltaire ſera notre guide; & nous ne ferons qu'abréger ſon récit. Gènes n'eſt pas une ville qui doive, comme Milan, porter ſes clefs à quiconque approche d'elle avec une armée. Outre ſon enceinte, elle en a une ſeconde de plus de deux lieues d'étendue, formée ſur une chaîne de rochers. Par-delà cette double enceinte, l'Apennin lui ſert par-tout de fortification. Quarante mille Autrichiens & vingt mille Piémontois s'avançoient vers le poſte de la Bocchetta; &, de tout tems, ce poſte étoit regardé comme imprenable; mais l'allarme, que l'approche de ce torrent avoit jettée dans la ville, diſſipa les troupes qui le défendoient. Des députés vinrent au-devant des Autrichiens; ſe ſoumirent; & Gènes conſternée ouvrit ſes portes à ſes tyrans. Elle fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'étoit la ruiner de fond en comble. Cette république ne s'étoit pas attendue, quand la guerre commença pour la ſucceſſion

de la maiſon d'Autriche, qu'elle en ſeroit la victime; mais, dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

Les Autrichiens uſoient avec rigueur du droit de la victoire. Les Génois, ayant épuiſé leurs reſſources, & donné tout l'argent de leur banque de S. George, pour payer ſeize millions, demanderent grace pour les huit autres; mais on leur ſignifia, le 30 de Novembre, de la part de l'Impératrice-Reine, que non-ſeulement il les falloit donner, mais qu'il falloit payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régimens répandus dans les fauxbourgs de Saint Pierre-des-Arènes, de Biſagno, & dans les villages circonvoiſins. A la publication de ces ordres, le déſeſpoir ſaiſit tous les habitans. Leur commerce étoit ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuiſée; les magnifiques maiſons de campagne, qui embelliſſoient les dehors de Gènes, pillées; les habitans traités en eſclaves par le ſoldat: ils n'avoient plus à perdre que la vie; & il n'y avoit point de Génois qui ne parût enfin réſolu à la ſacrifier, plutôt que de ſouffrir plus long-tems un traitement ſi honteux & ſi rude. Quelques ſénateurs fomentoient ſourdement & avec habileté les réſolutions déſeſpérées que les habitans ſembloient diſpoſés à prendre. Leurs émiſſaires diſoient aux plus accrédités du peuple: « Juſqu'à quand at-
» tendrez-vous que les Autrichiens viennent
» vous égorger entre les bras de vos femmes
» & de vos enfans, pour vous arracher le
» peu de nourriture qui vous reſte? Leurs

» troupes font difperfées hors de l'enceinte de » vos murs : il n'y a dans la ville que ceux » qui veillent à la garde de vos portes ; vous » êtes ici plus de trente mille hommes capa» bles d'un coup de main : ne vaut-il pas » mieux mourir, que d'être les fpectateurs » des ruines de votre patrie ? » Mille difcours pareils animoient le peuple; mais perfonne n'ofoit encore arborer l'étendard de la liberté.

Le 5 de Décembre, les Autrichiens tiroient de l'arfenal de Gènes des canons & des mortiers, pour l'expédition qu'ils méditoient en Provence; & ils faifoient fervir les habitans à ce travail. Le peuple murmuroit; mais il obéiffoit. Un capitaine Autrichien, ayant rudement frapé un habitant qui ne s'empreffoit pas affez, ce moment fut un fignal auquel le peuple s'affembla, s'émut & s'arma en un inftant de tout ce qu'il put trouver; pierres, bâtons, épées, fufils, inftrumens de toute efpece. Ce peuple, qui n'avoit pas eu feulement la penfée de défendre fa ville quand les ennemis en étoient encore éloignés, la défendit quand ils en étoient les maîtres. Le marquis de Botta, qui étoit à Saint-Pierre-des-Arènes, crut que cette émeute du peuple fe rallentiroit d'elle-même, & que la crainte reprendroit bientôt la place de cette fureur paffagere. Le lendemain, il fe contenta de renforcer les gardes des portes, & d'envoyer quelques détachemens dans les rues. Le peuple, attroupé en plus grand nombre que la veille, couroit au palais du Doge demander les armes qui font dans ce palais. Le Doge

ne répondit rien. Les domestiques indiquerent un autre magasin. On y vole : on l'enfonce ; on s'arme. Une centaine d'officiers se distribuent dans la place. On se barricade dans les rues ; & l'ordre qu'on tâche de mettre, autant qu'on le peut, dans ce bouleversement subit & furieux, n'en rallentit point l'ardeur.

Il semble que, dans cette journée & dans les suivantes, la consternation, qui avoit si long-tems atterré l'esprit des Génois, eût passé dans les Allemands. Ils ne tenterent pas de combattre le peuple avec des troupes régulieres. Ils laisserent les soulevés se rendre maîtres des portes Saint-Thomas & Saint-Michel. Le sénat, qui ne sçavoit pas encore si le peuple soutiendroit ce qu'il avoit si bien commencé, envoya une députation au général Autrichien, dans Saint-Pierre-des-Arènes. Le marquis de Botta négocia lorsqu'il falloit combattre.

Les Allemands, comptant sur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, s'avancerent à la porte de Bisagno, par le fauxbourg qui porte ce nom ; mais ils y furent reçus par des salves de canon & de mousqueterie. Le peuple de Gènes composoit alors une armée. On battoit la caisse dans la ville, au nom du peuple ; & l'on ordonnoit, sous peine de la vie, à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, & de se ranger sous les drapeaux de leurs quartiers. Les Allemands furent attaqués à la fois dans les fauxbourgs de Bisagno & de Saint-Pierre-des-Arènes. Le tocsin sonnoit en même tems dans tous les

villages des vallées. Les paysans s'assemblerent, au nombre de vingt mille. Un prince Doria, à la tête du peuple, attaque le marquis de Botta dans Saint-Pierre-des-Arènes. Le général & ses neuf régimens se retirerent en désordre. Ils laisserent quatre mille prisonniers & près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, & allerent au poste de la Bocchetta, poursuivis sans cesse par de simples paysans, & forcés enfin d'abandonner ce poste, & de fuir jusqu'à Gavi.

Cette nouvelle mit en feu le Conseil de Vienne; &, croyant être bientôt en état de reprendre Gènes, & de punir un peuple qu'il appelloit rebelle, il signifia au sénat qu'il eût à faire payer incessamment les huit millions restans de la somme à laquelle on l'avoit condamné, à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, à faire justice des séditieux. Ces orgueilleuses conditions affermirent de plus en plus les Génois dans la résolution de se défendre, & dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avoient chassés de leur capitale.

Cependant cette ville étoit menacée des plus grands périls. Elle n'avoit ni troupes régulieres aguerries, ni aucun officier expérimenté, ni argent, l'ame de la guerre, depuis que la guerre n'est plus qu'un négoce. Nul secours n'y pouvoit arriver que par mer, & encore au hazard d'être pris par une flotte Angloise, conduite par l'amiral Medley, qui dominoit sur les côtes. Le roi de France fit d'abord tenir au sénat un million, par un petit

vaisseau qui échappa aux Anglois. Les galeres de Toulon & de Marseille partirent, bientôt après, chargées d'environ six mille hommes. Enfin le duc de Boufflers vint animer par sa présence les défenseurs de Gènes. Sa sagesse rétablit par-tout l'ordre & l'abondance ; & la Religion seconda ses mesures. Par son ordre, les confesseurs refusoient l'absolution à quiconque balançoit entre la patrie & les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices qu'il encourageoit par son enthousiasme, en leur parlant, & par son exemple, en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnoient, tous les jours, pour chasser les ennemis de leurs postes, & mourut en exhortant les Génois à se défendre. Les dames Génoises, semblables à celles de l'ancienne Rome, mirent en gage leurs pierreries chez des Juifs, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires. Enfin la cour de Vienne, désespérant du succès de ses tentatives, ordonna qu'on levât le blocus. Le duc de Boufflers ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire. Il mourut le 27 de Juin 1747, le jour même que les ennemis se retiroient. Il étoit fils du maréchal de Boufflers, ce général si estimé sous Louis XIV, homme vertueux, bon citoyen. Il avoit les qualités de son pere.

GERBEROY. (*siége de*) Guillaume le Conquérant, en partant pour son expédition d'Angleterre, avoit déclaré Duc de Normandie son fils aîné Robert. Ce jeune prince, soutenu du roi de France, osa sommer son pere de le mettre en possession d'un Etat qu'il

lui

lui avoit cédé. « Ma coutume, répondit Guil-
» laume, n'eſt point de me dépouiller avant
» de me coucher. » De-là naquit, entre le pere & le fils, une guerre cruelle. Guillaume, juſtement irrité, vint aſſiéger Robert dans la ville de Gerberoy, en Beauvoiſis, que Philippe I lui avoit donnée pour retraite. Mais cette place étoit bien munie : auſſi fit-elle une vigoureuſe réſiſtance. Robert, qui, malgré ſes vices, avoit un grand courage, fit une ſortie dans laquelle, courant contre ſon pere, ſans le connoître, il lui porta un coup de lance ſi furieux, qu'il le déſarçonna, & le renverſa par terre. Un cri, que le vaincu fit en tombant, fit connoître au vainqueur toute l'horreur de ſa victoire. Il ſe jette à ſes pieds; le conjure de lui pardonner ſon crime; le releve en gémiſſant, & le fait monter ſur ſon propre cheval. Guillaume, outré de ſe voir à la merci de ſon fils, l'accabla de reproches, &, en ſe retirant, lui donna ſa malédiction. Cependant les amis des deux princes réveillerent dans ſon cœur les ſentimens de la nature, que la colere étouffoit. Robert fut reçu en grace, & jura de reſter tranquille, avec l'intention de violer au plutôt ſon ferment. *L'an 1079.*

GERGOVIE : (*ſiége de*) place très-forte, ſituée ſur une haute montagne dont toutes les approches étoient difficiles, & défendue par une foule de Gaulois pleins de valeur. Céſar, ſuivi de Vercingétorix, le plus habile guerrier des Gaules, & qui ne ceſſoit de rendre aux Romains tous les maux que ces Républicains faiſoient à ſa patrie, entreprit le ſiége

de cette importante ville, & forma sur le champ les attaques les plus vives. Mais, l'imprudente ardeur de ses troupes lui ayant causé une perte considérable, il fut obligé de se retirer, & d'aller chercher des conquêtes plus faciles. *An de Rome 700.*

GERMAINS. (*expéditions contre les*) Cette nation fameuse par sa valeur fit la guerre aux Romains, pendant plusieurs siécles, & vint enfin à bout de renverser & d'anéantir leur formidable puissance. Mais cet honneur lui coûta bien du sang, & la mit plus d'une fois elle-même sur le bord du précipice. On se contentera de choisir, entre toutes les expéditions formées contre les Germains, celles qui peuvent intéresser, soit par quelque trait qui caractérise les mœurs & le génie des deux peuples rivaux, soit par quelqu'exploit rare & singulier, digne d'attirer l'attention du lecteur.

Drusus, frere de Tibere, fut envoyé dans la Germanie par Auguste, pour châtier ses habitans de quelques courses au-delà du Rhin. Durant quatre ans, la Fortune, que la sage conduite du jeune prince avoit fixée sous les drapeaux Romains, se plut à couronner toutes ses entreprises. Dans la quatrieme campagne, les Germains, battus par-tout, donnerent une preuve horrible de leur férocité naturelle. Leurs femmes, selon l'usage, les avoient suivis au combat. Si l'on en croit Orose, ces cruelles marâtres, ne trouvant ni javelots ni d'autres armes de cette espece, saisirent leurs enfans à la mammelle ; &, transportées d'une aveugle fureur que la na-

ture condamne également dans tous les hommes, elles écraserent contre la pierre ces innocentes victimes, pour les lancer contre l'ennemi. *La 9e année avant J. C.*

Il suffit de rappeller ici la fameuse expédition de Caligula contre les Germains. Ce ridicule empereur se contenta de montrer à la Germanie ses légions & ses machines de guerre ; &, sans avoir vu l'ennemi, il osa triompher du plus vaillant peuple qui fût alors en Europe.

Ayant été vaincus par l'empereur Maximin, les Germains se jetterent dans un marais pour échapper aux vainqueurs. Mais l'empereur y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail ; & il tua de sa main quelques braves qui tournoient tête pour lui résister. Les Romains eurent honte d'abandonner leur Prince qui leur donnoit l'exemple de la témérité. Ils le suivirent en foule ; &, les Germains, qui se voyoient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense, il se livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut long-tems disputé. Les Romains y perdirent beaucoup de monde. Mais enfin l'avantage leur resta ; & l'armée des Barbares périt presqu'entiere. Le marais fut rempli de corps morts ; & les eaux furent teintes de sang. *An de J. C. 235.*

GERTRUIDEMBERG. (*siége de*) Cette place, avantageusement située à l'extrémité du Brabant, également défendue par l'art & par la nature, avoit été livrée aux Espagnols. Le prince Maurice entreprit de l'investir, en 1593. Il distribua à l'entour les divers quar-

tiers de son armée, qu'il protégea par une grande redoute, & qu'il lia l'un à l'autre par une sorte de cordon formé par des redoutes moins considérables, que des lignes profondes & des épaulemens prolongés dans toute la circonvallation réunissoient. Ces ouvrages le mettoient à l'abri des attaques du dehors. Il s'étoit aussi fortifié contre les sorties de la garnison, par une contre-vallation bien flanquée. Enfin, pour empêcher aux Royalistes toute communication extérieure, il remplit la Meuse, que dans cet endroit l'on appelle *la Merve*, d'un grand nombre de bâtimens. Quand tous les ouvrages furent achevés, il foudroya la place de toutes parts, avec une artillerie qui montoit à plus de soixante piéces de canon de gros calibre. Malgré cette effroyable tempête, la garnison, qui ne comptoit pas même douze cens hommes, se défendit avec la plus courageuse résolution. Elle fit de vigoureuses sorties. Le seigneur de Mazieres, qui la commandoit, lui inspiroit sa bravoure, & l'animoit par ses exemples. Malheureusement, un boulet de canon l'emporta. Le seigneur de Gessan fut mis à sa place, & se montra digne de ce choix. Le comte de Mansfeld, avec quatorze mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, essaya de lui donner du secours. L'armée des assiégeans n'étoit que de cinq mille hommes; mais les lignes, qui la couvroient, étoient si bien entendues, si redoutables par leur profondeur, & par toutes les défenses que le génie, l'esprit de ressource & la science des armes pouvoient fournir au général le

plus habile, qu'elles furent inacceſſibles à l'armée Eſpagnole. Elles étoient d'une aſſez vaſte étendue pour embraſſer pluſieurs villages ; & l'on y voyoit avec étonnement les laboureurs du canton cultiver leurs terres avec autant de ſécurité qu'en pleine paix. Enfin, ce qui fait l'éloge de Maurice, c'eſt que ces lignes, ſi fameuſes dans l'Hiſtoire des Guerres de Flandres, & ſi juſtement admirées par les plus ſçavans capitaines, furent l'ouvrage d'un prince âgé de vingt-ſept ans. Mansfeld, n'ayant pu réuſſir dans ſon projet, abandonna la ville à ſes propres forces. Ce fut une ſorte de ſurpriſe qui en termina le ſiége. Un ſoldat intrépide, s'étant gliſſé, au travers des ruines de la muraille, juſques ſur le rempart, apperçut qu'on y faiſoit mal la garde, & qu'une partie de ſes défenſeurs dînoit, tandis que les autres ſe livroient au ſommeil. Il fait ſigne à ſes camarades. Ils accourent : ils montent à l'aſſaut ; &, après un combat très-vif, ils obligent la garniſon, qui ſe voyoit ſur le point de ſuccomber, de faire des propoſitions pour ſe rendre. On lui accorda une honorable capitulation, le 24 du mois de Juin.

GIALOULAH. (*bataille de*) Les Saraſins, ſous les auſpices de Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, avoient conquis, en moins de deux ans, les vaſtes provinces de l'Empire de la Perſe ; & cet Etat redoutable, qui, pendant plus de huit ſiécles, avoit réſiſté à la puiſſance Romaine, avoit enfin ſubi le joug des diſciples de Mahomet. Iſdégerd, ſuivi des triſtes débris de ſa grandeur, s'étoit réfugié près de Gialoulah, ville du Khoraſan. Saëd le pour-

ſuivit au fond de ſa retraite. Il traverſa la Perſe entiere; &, ſans être arrêté ni par les montagnes, ni par d'immenſes ſolitudes, auſſi infatigable que ſes ſoldats, il atteignit le malheureux monarque; défit dans une ſanglante bataille tout ce qui lui reſtoit de troupes, & le força d'abandonner ſes Etats. Le roi fugitif alla chercher un aſyle à Ferganah, dans le Turqueſtan. *L'an de J. C. 637.*

GIBRALTAR. (*priſe de*) Les Anglois, ayant déclaré la guerre à l'Eſpagne, en 1704, voulurent faire la conquête de Gibraltar, qui paſſoit, avec raiſon, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de la terre. L'entrée de la mer eſt inacceſſible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la fortereſſe & du mole. Les bourgeois ſeuls de cette ville la défendroient contre mille vaiſſeaux & cent mille hommes; mais cette force même fut la cauſe de ſa priſe. Il n'y avoit que cent hommes de garniſon: c'en étoit aſſez; mais ils négligeoient un ſervice qu'ils croyoient inutile. Le prince de Heſſe avoit débarqué avec dix-huit cens ſoldats dans l'iſthme, qui eſt au nord, derriere la ville; mais, de ce côté-là, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouiſſances, s'approcherent dans des barques, ſous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroyer. Elle ne joua point. Ils montent ſur le mole; ils s'en rendent les maîtres: les troupes y ac-

courent. Il fallut que cette ville imprenable se rendît, le quatrieme jour du mois d'Août. En 1727, les Espagnols tenterent de la reprendre; mais ils firent, durant trois mois, des efforts inutiles. Gibraltar est encore un monument de l'audace heureuse des Anglois.

GIESSEN. (*siége de*) En 1760, le prince Ferdinand de Brunswick, pour obliger les François à repasser le Rhin, entreprit le siége de Giessen, petite place fortifiée à la hâte, & qui servoit de boulevard à Francfort, où étoit le quartier général de l'armée Françoise. Le maréchal de Broglie, qui connoissoit l'importance de ce poste, en avoit confié le gouvernement au baron du Blaisel, officier d'un mérite reconnu, & d'une intrépidité à toute épreuve. Il soutînt, avec la valeur la plus héroïque, tous les efforts des Alliés. Sommé de se rendre au prince Ferdinand, il répondit simplement qu'il étoit dans la place pour la défendre, & qu'il tâcheroit de le faire de façon à mériter l'estime de son Altesse; &, sur ce que l'aide-de-camp lui insinua que, par une obstination déplacée, il s'exposeroit peut-être à subir de fâcheuses extrémités, le baron ajoûta: « Il y a trente ans que je sers le Roi » mon maître, & quelque tems que je suis » guéri de la peur. Quand M. le prince Fer» dinand voudra, nous commencerons. » Le siége de Giessen ne se fit pas dans les formes. Le général des Alliés avoit prétendu s'en rendre maître, en la bloquant. Le maréchal, par l'habileté de ses manœuvres, dégagea à propos la ville, & força le prince de renoncer à son entreprise.

GIRONE. (*siége de*) Philippe le Hardi, étant entré en Catalogne, en 1285, s'avança vers Girone, ville forte, qu'il investit, la veille de S. Pierre & de S. Paul. Le roi d'Aragon y avoit mis une garnison nombreuse, sous le commandement d'un brave chevalier, nommé *Raimond Folch*, vicomte de Cardonne. La défense fut vigoureuse. Le Roi fit jouer un engin terrible, que les assiégés brûlerent « avec celui qui l'avoit fait, afin qu'il » n'en fît jamais un autre. » Quand le Roi le sçut, il en fut si courroucé, qu'il jura de ne point retourner en France, qu'il ne se fût rendu maître de la place, ou par assaut, ou par capitulation. Pour n'être point parjure, il redoubla ses efforts; &, après plus de deux mois d'un siége meurtrier, Girone se rendit. Philippe y fit son entrée, le 7 de Septembre, & y mit une bonne garnison.

GISORS. (*bataille de*) Louis le Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre, cherchoient, depuis long-tems, l'occasion de faire éclater leur haine mutuelle. Ils la trouverent dans l'année 1110. La forteresse de Gisors, située sur les frontieres de France & de Normandie, fut livrée à Henri par le gouverneur, nommé *Pagan*, ou *Payen*. Louis demanda la démolition du château, ou le combat corps-à-corps. Les deux armées, qui campoient dans la plaine, & qui n'étoient séparées que par l'Epte, applaudirent à ce défi. Il y avoit un mauvais pont sur la riviere. Quelques mauvais plaisans se mirent à crier » qu'il falloit que les deux rois se battissent » sur le pont qui tremble. » Le monarque An-

glois ne fit que rire de cette proposition, & ordonna la bataille; mais il fut vaincu & repoussé jusqu'à Meulan.

GIULNABAT. (*bataille de*) Les Aghuans, ou Afgans, peuples voisins du Caucase, s'étant révoltés contre les Persans, s'avancerent jusqu'à Giulnabat, bourg situé à quatre lieues d'Ispahan. Leur armée en vint aux mains avec celle de leurs maîtres, commandée par le Grand-Visir. D'abord les rebelles furent mis en déroute; & Mahmoud, leur chef, s'étant fait amener le plus agile de ses dromadaires, songeoit déja à la retraite, lorsque la perfide lâcheté du Grand-Visir arracha aux Persans une victoire presque certaine. Placé au centre de la bataille, avec le gros de l'armée, il ne fit aucun mouvement, pendant les premieres attaques; &, lorsqu'il parut ensuite s'ébranler, pour charger le front des Aghuans, il lâcha le pied, & se retira honteusement avec toutes ses troupes, avant même que les ennemis fussent à portée de le combattre. Les rebelles, étonnés de cette retraite, & craignant qu'elle ne couvrît quelques piéges dangereux, n'eurent pas la hardiesse de suivre les fuyards. Mais ils chargerent deux petits corps commandés par deux braves capitaines, appellés *Rosthom* & *Ali*, & les taillerent en piéces. Le premier de ces généraux fut tué sur le champ de bataille: l'autre fut blessé, & perdit un de ses freres. Tel fut le sort de ce combat, livré en 1723. Les Persans y perdirent deux mille hommes. Le nombre des morts fut à-peu-près égal, du côté des Aghuans; mais ils demeurerent maîtres du

champ de bataille, du thréfor de l'armée, de l'artillerie & du bagage.

GLATZ. (*prise de*) Le 7 de Janvier 1742, le prince Léopold d'Anhalt-Deffau, qui commandoit l'armée Pruffienne, fe préfenta devant la ville de Glatz, capitale du comté de ce nom, & la fit battre de toutes parts. Le gouverneur demanda, le 9, à capituler, & fe retira avec fa garnifon de cinq cens hommes dans le château avantageufement fitué fur une montagne. On ne croyoit pas qu'il pût y tenir long-tems. Mais, fon courage animant fes foldats, il prolongea fa défenfe jufqu'au 26 d'Avril, qu'il fe rendit, faute de vivres.

GLOGAW. (*fiége de*) L'empereur Henri V, étant entré en Pologne, en 1109, vint mettre le fiége devant Glogaw-fur-l'Oder. Cette ville étoit prefque fans fortifications; mais le courage de fes habitans fut un rempart impénétrable à tous les efforts des Impériaux. Cependant, les machines ayant renverfé la plus grande partie des murailles, les affiégés, qui craignoient d'être emportés d'affaut, demanderent à capituler, & promirent de fe rendre, fi, dans cinq jours, Boleflas III, leur prince, ne venoit les fecourir, avec une armée affez forte pour tenir la campagne, & combattre celle de l'empereur. Pour sûreté de leur parole, ils donnerent en ôtages les plus jeunes de leurs enfans. Auffi-tôt ils inftruifent Boleflas de ce traité, & le conjurent de venir délivrer des fujets fidèles. Ce prince raffembloit fes troupes; mais le délai étoit fi court, que la place ne pouvoit man-

quer de ſe rendre, avant qu'il pût ſe montrer. Il les engage à rompre ce traité; à profiter de la trève, pour relever leurs remparts; à ſacrifier même à la patrie, s'il eſt néceſſaire, leurs ôtages & leurs vies, plutôt que de ſubir le joug d'un ennemi ſuperbe. Dociles à ces ordres, ils creuſent des foſſés derriere les brèches; ils élevent des parapets; ils établiſſent des redoutes: par-tout ils font de larges coupures. Les femmes, oubliant leur foibleſſe, ſignalent leur zèle héroïque, & partagent les plus rudes travaux avec les hommes les plus robuſtes. Tout devient ſoldat, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, de condition. Tous les bras s'arment pour venger le bien public. Le cinquieme jour arrive. L'empereur ſe préſente à la tête de ſes troupes. Il croyoit entrer dans la ville: on le reçoit en ennemi. Dans l'inſtant, on monte à l'aſſaut avec fureur. Tout-à-coup on ſe voit arrêté par les fortifications nouvelles. On n'oſe franchir ces foſſés profonds; on craint d'attaquer ces redoutes; on recule: les aſſiégés pourſuivent les fuyards, & en font un horrible carnage. Henri fait ſonner la retraite; &, plein de colere, il ordonne, bientôt après, une nouvelle attaque. Pour cette fois, il crut avoir trouvé un moyen infaillible de ſe rendre maître de Glogaw, & de ſe venger de ſes perfides habitans, ſans riſquer ſes ſoldats. Il fit mettre au premier rang les ôtages qu'il avoit entre ſes mains. Il croyoit que la nature arrêteroit les bras des peres de ces malheureux enfans. Sa cruelle prudence fut trompée. L'amour de la patrie triompha de la tendreſſe paternelle. Ces gé-

néreux citoyens immolerent ce qu'ils avoient de plus cher, pour porter leurs coups jusques dans le sein de l'ennemi. Jamais attaque ne fut mieux soutenue. Les femmes en partagerent la gloire. Elles encourageoient leurs époux, & jettoient sur les assaillans une grêle de pierres, un torrent de poix ardente. Les Impériaux furent repoussés de toutes parts; & leurs assauts, quoique souvent réitérés, furent toujours inutiles. Boleslas survint. L'empereur fut vaincu & obligé de prendre honteusement la fuite, dépouillé de toutes les marques de sa dignité.

GLOGAU. (*prise de*) Le 23 de Décembre 1740, le roi de Prusse, ayant appris que le grand Glogau, la plus forte place de toute la Silésie, étoit mal approvisionnée, & qu'il ne pouvoit pas tenir long-tems, se contenta de le faire bloquer par le prince Léopold d'Anhalt-Dessau. Ce général l'attaqua, l'épée à la main, la nuit du 8 au 9 de Mars 1741. Les troupes, s'étant avancées, à minuit, jusqu'au pied du glacis, franchirent les premieres palissades; &, s'étant jettées dans le chemin couvert, elles en chasserent les ennemis. Cependant d'autres troupes, commandées pour l'attaquer, descendirent dans le fossé, malgré le grand feu des assiégés, & se préparerent à attaquer le corps de la place. Le rempart étoit haut de trente-quatre pieds. Il geloit depuis plusieurs jours; & le chemin étoit fort glissant. Ces difficultés ne rallentirent pas l'ardeur des Prussiens. Le prince Léopold & le margrave Charles arriverent des premiers au haut de la courtine. Les troupes,

qui ſuivoient, s'emparerent des deux baſtions voiſins. Léopold entreprit de forcer la porte du château; mais, le général Rayski ayant été tué, les grenadiers, qui défendoient cette porte, ſe débanderent. Elle fut enfoncée, & le prince entra dans le château & dans la ville. Deux autres attaques furent auſſi heureuſes; enſorte que les têtes de toutes les colomnes arriverent en même tems dans la place. La conſternation étoit ſi grande parmi les aſſiégés, que quatre grenadiers, qui avoient été des derniers à monter ſur le rempart, s'étant préſentés à la gorge d'un baſtion qui étoit défendu par un capitaine & cinquante-deux ſoldats, & leur ayant crié hardiment de mettre bas les armes, ceux-ci ſe rendirent priſonniers de guerre, & reſterent à la garde de trois des grenadiers, tandis que le quatrieme alla promptement chercher du ſecours. La garniſon étoit de mille hommes, avec vingt-huit officiers & l'état-major. Elle fut faite priſonniere de guerre. La ville ne fut point miſe au pillage; & les vainqueurs n'eurent que neuf hommes tués & trente-huit bleſſés.

GOMÉRA. (*attaque de la*) Une petite eſcadre Angloiſe, commandée par le chevalier Windham, rodoit, en 1743, aux environs des iſles Canaries. Elle oſa attaquer la Goméra, l'une des principales villes de ces contrées. On vit, en cette occaſion, juſqu'où les Anglois ſçavoient porter leur audace & leur fierté. Le chevalier, qui les conduiſoit, envoya cette ſommation ſinguliere au gouverneur de la place : « Charles Windham, par » la grace de Dieu, capitaine-commandant

» de trois vaisseaux de guerre, &c... demande au gouverneur de la Goméra la possession de sa ville & de ses forts, faute de quoi, il va les renverser, les réduire en cendres, le faire pendre, & passer la garnison & les habitans au fil de l'épée. » L'Espagnol, homme de bon sens & de courage, se contenta de faire cette réponse : « Diego Bueno, » Catholique Romain, commandant de cette isle, baise les mains au seigneur commandant chevalier Windham, & répond à ses propositions, que, pour ma patrie, pour ma loi & pour mon roi, je perdrai la vie; qu'ainsi le plus fort sera victorieux. Dieu vous garde. » Les effets suivirent de près la menace. Le feu du canon & de la mousqueterie fit un grand carnage des troupes qui avoient débarqué. Elles n'eurent rien de mieux à faire, que de regagner au plus vîte leurs vaisseaux qui eux-mêmes étoient exposés au grand feu de la place, & qui couroient risque d'être coulés à fond. Le téméraire Windham fut assez heureux pour n'être ni du nombre des morts, ni de celui des blessés. Il remit promptement en mer, n'emportant que la honte de son extravagance.

GOMPHI. (*prise de*) Cette ville de Thessalie osa fermer ses portes à César. Ce général, outré d'indignation, fit livrer l'assaut avec tant de vigueur, qu'il emporta la place, avant le soir, & l'abandonna au pillage. Les vainqueurs y trouverent toutes sortes de provisions, & sur-tout du vin en abondance. Depuis long-tems, ils vivoient fort mal & fort à l'étroit. Ils se dédommagerent de ce long

jeûne, & burent avec excès, ſur-tout les Germains. Cette débauche, en remuant les humeurs de ces corps naturellement robuſtes & vigoureux, rétablit leur ſanté notablement affoiblie par les maux qu'ils avoient ſoufferts; & ce qui auroit tué des hommes délicats, rendit à ces vieux ſoldats toutes leurs forces. Appien rapporte qu'une maiſon de Gomphi préſenta à ceux qui y entrerent un ſpectacle bien tragique; vingt corps morts de vénérables vieillards, étendus par terre, comme dans un aſſoupiſſement d'yvreſſe, ayant chacun ſa coupe à côté de ſoi: un ſeul paroiſſoit aſſis ſur un ſiége, tenant encore la coupe à la main; c'étoit le médecin, qui, après avoir préparé aux autres le poiſon, l'avoit pris lui-même à ſon tour. La crainte des maux affreux, qui accompagnent le ſac d'une ville priſe d'aſſaut, avoit opéré ce funeſte déſeſpoir. *An de Rome 704.*

GONDELOUR. (*priſe de*) Le trop célèbre M. de Lally, ayant été nommé gouverneur des Indes Françoiſes, donna d'abord une grande opinion de ſon courage; & ſes premieres expéditions furent pour les Anglois des coups terribles. La ville de Gondelour incommodoit beaucoup, par ſon voiſinage, les poſſeſſions Françoiſes. Il en fit le ſiége, en 1759. Les attaques furent pouſſées avec tant de vigueur, qu'en peu de jours la place ouvrit ſes portes, & la garniſon ſe rendit priſonniere.

GORDION. (*priſe de*) Alexandre, étant entré dans la Phrygie, attaqua & prit la ville de Gordion qui en étoit la capitale. Il voulut

voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. L'oracle promettoit l'Empire de l'Asie à celui qui pourroit le délier. Alexandre, avide de toute espece de gloire, essaya vainement de le faire. Alors, prenant son épée : « Il n'importe, dit-il, comment » on le dénoue ; » & il le coupa. De cette maniere, il éluda ou accomplit l'oracle, dit Quinte-Curce. *An du monde 3671.*

GORGO. (*bataille de*) Pérose, roi des Perses, enfermé dans des défilés par Achanouar, roi des Huns Nephtalites, avoit été forcé de conclure un traité par lequel il reconnoissoit ce prince pour son Souverain. Mais à peine fut-il sorti d'entre les mains de ses ennemis, qu'il oublia ses sermens pour songer à la vengeance. Les Huns lui envoyerent des députés pour le sommer de tenir ses promesses. Le Barbare, sans respect pour le droit des gens, les fit massacrer impitoyablement, & se mit en campagne à la tête de ses troupes. Les principaux seigneurs d'entre les Huns, apprenant sa marche, allerent en grand tumulte trouver leur prince, lui reprochant de se laisser jouer par un ennemi perfide. Quelques-uns même oserent l'accuser de s'entendre avec les Perses, pour la perte de sa nation. « Eh ! qu'avez-vous donc perdu » jusqu'à ce jour, leur dit froidement Achanouar ? » ... Le tems, s'écrierent-ils ! c'est » le tems qui décide des succès. » Le Roi retint cette fougue, & chercha tous les moyens de surprendre son ennemi. Il sçavoit que Pérose ne pouvoit entrer dans son pays, que par une grande plaine, nommée *Gorgo*, bordée

à

à droite & à gauche, de montagnes escarpées. Il envoya secrettement un grand nombre de pionniers, pour couper d'un profond & large fossé toute la largeur de cette plaine, laissant seulement au milieu le passage de dix cavaliers de front. On couvrit ensuite ce fossé de branchages, & d'une légere couche de terre. Lorsqu'il apprit que Pérose entroit dans la plaine de Gorgo, premiere ville des Huns du côté de la Perse, il fit marcher ses bataillons. Quand l'armée fut arrivée au lieu où le traité avoit été juré, il brûla de l'encens, suppliant le Ciel de se déclarer contre les parjures. Un cavalier portoit au bout d'une pique, à la tête des troupes, l'original du traité & les objets sacrés sur lesquels Pérose avoit prêté le serment. A la suite de cet étendard, l'armée marchoit en bon ordre. Le Roi fit faire halte à quelque distance de la tranchée; & alors il instruisit les siens de son stratagême. Il donna ordre à quelques escadrons de défiler dans la plaine au-delà du fossé, pour attirer l'ennemi; de prendre la fuite dès qu'ils le verroient approcher, & d'observer surtout de bien enfiler le sentier, en ne marchant que sur dix de front. L'ordre s'exécute. Les Perses les poursuivent, sans soupçonner aucun piége. Leur ardeur les emporte. Tout-à-coup la terre se dérobe sous leurs pieds. Ils se précipitent dans le fossé, hommes & chevaux. Les rangs fondent & disparoissent. Ils s'écrasent : ils se percent mutuellement, & ne s'apperçoivent de leur chute, que lorsqu'enterrés dans cet abyme, brisés, fracassés, entassés les uns sur les autres, ils se sentent

arracher ce qui leur reste de vie par les traits qui pleuvent sur eux, par les pierres énormes dont on les accable, & qui achevent de combler ce vaste sépulcre. Pérose y périt avec trente de ses fils. On perdit alors la plus belle perle qui fût connue dans l'univers. Elle servoit de pendant d'oreille à Pérose, suivant l'usage des rois de Perse. On la chercha vainement pendant plusieurs jours. Cette horrible défaite, arrivée l'an 485, fit sur l'esprit des Perses une impression si vive, qu'on défendit, par une loi solemnelle, de jamais poursuivre les ennemis dans leur pays, même après la victoire la plus complette. Que ne proscrivoit-on le parjure & la perfidie par une premiere loi ? cette seconde eût été inutile.

GORGONES. (*défaite des*) On réunira sous ce titre tous les exploits de Persée, l'un des premiers & des plus illustres héros de la Grèce. Grand capitaine, il connoissoit toutes les ruses de la guerre; soldat intrépide, jamais l'ennemi le plus terrible ne put effrayer son courage. La prudence dirigeoit sa bravoure. Sage dans ses projets, prompt à les exécuter, sa présence subite & la terreur de son nom étonnoient, déconcertoient ses ennemis, & les rendoient comme immobiles.

Selon la fable, Polydecte, roi de l'isle de Sériphe, pour se débarrasser avec honneur de Persée qu'il avoit élevé, lui persuada d'aller faire la guerre aux Gorgones. C'étoient trois sœurs appellées *Méduse*, *Sthéno* & *Euryale.* Elles régnoient dans les isles Gorgades, voisines du Cap-Verd, & possédoient des thrésors immenses. Elles n'avoient pour

elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient tour-à-tour. Leurs mains étoient d'airain, & leurs cheveux hérissés de serpens. Leur aspect étoit si effroyable, que tous ceux qui les appercevoient étoient transformés en rochers. Notre héros voulut délivrer la terre de ces monstres terribles. Une entreprise si généreuse méritoit bien la protection des dieux : aussi s'empresserent-ils de la seconder. Minerve fit présent à Persée de son miroir ; & ce meuble précieux de la toilette de la déesse lui servit de bouclier. Mercure lui attacha des aîles aux pieds & à la tête. Vulcain lui forgea un cimeterre auquel rien ne pouvoit résister. La tête de Méduse fut tranchée d'un seul coup, & de son sang naquit le fameux cheval Pégase, si souvent invoqué par les poëtes. Persée porta depuis cette tête avec lui dans toutes ses expéditions ; & ce glorieux monument de sa victoire lui servit à pétrifier ses ennemis. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard des habitans de l'isle de Sériphe, qu'il changea en rochers. Ce premier triomphe fut le prélude d'une infinité d'autres exploits aussi mémorables. Il passoit par la Mauritanie : Atlas, roi du pays, refusa de le recevoir. Persée, pour le punir de son peu de courtoisie, lui montra la tête du monstre ; & l'incivil Atlas, étonné, interdit à la vue des serpens affreux dont elle étoit environnée, fut changé en montagne. Ensuite il enleva les pommes d'or, qu'un énorme dragon gardoit dans le jardin des Hespérides. Enfin il mit le comble à ses hauts faits, en domptant le monstre marin, auquel la belle Andromède

étoit expofée toute nue. Voilà ce que dit la fable. Sous ces fictions ingénieufes, la vérité fe montre. Le miroir de Perfée, c'eft fa prudence; fes aîles, c'eft fon activité, ou, fi l'on veut, c'eft le vaiffeau qui le tranfporta dans le pays des Gorgones; fon redoutable & divin coutelas, c'eft fa valeur victorieufe. Cet œil, cette dent unique donnée aux trois fœurs, marque leur grande concorde. La tête de Médufe, coupée d'un feul coup, ce font les richeffes de cette Mégere, enlevées dès la premiere bataille. Atlas pétrifié n'eft qu'un prince vaincu par le héros, & pourfuivi dans les montagnes où il périt. Perfée fe montra dans le monde vers l'an 1348 avant Jefus-Chrift.

GORLITZ. (*prife de*) En 1745, le roi de Pruffe, s'étant avancé vers les frontieres de la Bohême & de la Siléfie, voulut faire la conquête de Gorlitz, capitale de la haute Lufuce. Le 24 de Novembre, lorfqu'il fe préfenta devant cette ville, la terreur de fes armes, qui l'avoit devancé, en avoit déja chaffé la garnifon Autrichienne. Il y entra fans réfiftance. Il y trouva des magafins immenfes, avec une grande quantité d'équipages que les ennemis avoient laiffés, pour n'en être pas embarraffés dans leur retraite.

GOTTINGEN. (*fiége de*) En 1760, le maréchal-duc de Broglie mit le comble à fes habiles manœuvres par le fiége de Gottingen qu'il emporta prefque fans effort. Cette place, qui eft de l'électorat d'Hanovre, tenoit fort au cœur du prince Ferdinand. C'étoit affez qu'il eût vu les François envahir la Heffe;

mais il ne pouvoit se consoler d'avoir laissé entamer les domaines du monarque Britannique. Cette considération le porta à redoubler ses soins pour rentrer dans la ville. Il résolut de la bloquer ; & il la serra de si près, qu'il y avoit à présumer que la garnison devoit se rendre, faute de vivres. Il fut trompé dans ses espérances. M. de Broglie trouva le moyen de faire passer sous ses yeux deux grands convois qui entrerent dans Gottingen. La rigueur de la saison se faisant sentir de plus en plus chaque jour, les ordres furent donnés aux troupes, qui formoient le blocus, de se replier & d'entrer en quartiers d'hyver. Ainsi les François, pendant cette campagne, eurent la gloire de conquérir toute la Hesse, en obligeant le général Hanovrien de rétrograder en leur présence, & de faire échouer toutes ses entreprises, quoique conduites avec une habileté à laquelle on ne peut refuser les plus grands éloges.

GOVERNO. (*journée de*) L'an 1526, une armée considérable d'Allemands entra en Italie, pour combattre les troupes de la Ligue nouvellement conclue entre le pape, François I, les Vénitiens & les Florentins, pour arrêter l'ambition de Charles-Quint. Elle étoit commandée par George Franisperg, général fameux par sa valeur, mais si plein de lui-même, qu'à chaque pas il tiroit de son sein un cordeau d'or, avec lequel il vouloit, disoit-il, enchaîner le saint pere. Il en avoit d'autres, de soie cramoisie, à l'arçon de sa selle, destinés pour les cardinaux. Aux approches de cet homme terrible, les généraux

des Puiſſances liguées prirent conſeil entr'eux. Jean de Médicis, le plus illuſtre & le meilleur capitaine de toute l'Italie, fut d'avis de n'en point venir à un combat, mais de harceler les Allemands par des eſcarmouches continuelles, & de les conſumer ainſi peu-à-peu. Il exécuta lui-même ce qu'il conſeilloit avec tant de prudence. Ayant joint les ennemis dans le Mantouan, il leur fit tant de mal & leur inſpira tant de crainte, qu'ils l'appelloient en leur langue *le grand Diable*. Enfin il vint à bout de les enfermer dans le parc de Governo, lieu très-fort, mais où ils ſe voyoient réduits à mourir de faim, s'ils s'obſtinoient à y demeurer. Dans cette extrémité, ils reçurent, de la part du duc de Ferrare, un ſecours de pluſieurs barques chargées de vivres, dans l'une deſquelles étoient cachées trois piéces d'artillerie. La premiere de ces trois piéces partit d'elle-même, & atteignit à la jambe Jean de Médicis qui ſe retiroit, vers la nuit, dans ſon camp, ſe regardant déja comme victorieux. Cet illuſtre guerrier mourut de ſa bleſſure, & délivra les ennemis de la plus vive terreur. Ses troupes, dont il étoit adoré, furent ſi conſternées de ſa perte, qu'elles prirent le deuil, & furent appellées *les Bandes noires*.

GOVERNOLO. (*priſe de*) Après la victoire & la conquête de Luzara, & la reddition de Guaſtalla, en 1702, le duc de Vendôme fit aſſiéger Governolo, ville du duché de Mantoue, que ſa ſituation ſur le Mincio & ſes fortifications rendoient importante. Cette place ſoutint, durant cinq jours, les terribles

attaques des François. Le ſixieme, épuiſée par les efforts qu'elle avoit faits pour ſe défendre, elle ſe ſoumit au vainqueur, ſans oſer attendre plus long tems que le prince Eugène vînt la ſecourir.

GRAMPIUS. (*journée du Mont-*) Elle fut fatale à la liberté des habitans de la grande Bretagne, qui y furent vaincus par Agricola, malgré les efforts qu'ils firent, ſous la conduite de Galgacus, leur chef. Le général Romain ſoumit entièrement l'iſle, dont il fit le tour, par le nord, avec ſa flotte, l'an 84 de Jeſus-Chriſt.

GRANDE-VILLE. (*priſe de la*) C'étoit le nom d'une des plus fortes places de la domination de Carthage. Les troupes de cette république tenoient Syracuſe aſſiégée. Agathocle, qui s'en étoit fait tyran, conçut pour la délivrer le plus grand & le plus hardi de tous les projets. Il partit avec une petite flotte, mais montée par des gens déterminés, & cingla vers l'Afrique. A peine fut-il débarqué, qu'il fit brûler les vaiſſeaux, pour impoſer à ſes ſoldats la néceſſité de vaincre ou de mourir. Après quelques jours de route, après avoir encouragé ſes troupes par un riche butin, il les mena vers la Grande-Ville Les citoyens, ſurpris & déconcertés, ne firent pas beaucoup de réſiſtance, & ouvrirent au tyran le chemin de la capitale. L'allarme y fut telle, qu'on crut auſſi-tôt que les armées de la république avoient été défaites, & la flotte entièrement diſſipée. On marcha cependant à la rencontre des Grecs qui remporterent encore la victoire. Ce qu'Agathocle

avoit prévu arriva. Les Carthaginois désespérés leverent le siége de Syracuse, pour aller au secours de leur patrie. *An du monde 3686.*

GRANIQUE. (*journée du*) Alexandre le Grand, ayant résolu de faire la guerre aux Perses, & de venger les injures faites à la Grèce par le Grand-Roi, s'avança dans les terres de cet Empire, & se disposa à passer le Granique, riviere de Phrygie. Darius l'attendoit à l'autre bord avec une armée de cent mille hommes de pied, & de dix mille chevaux. Le roi de Macédoine, sans s'effrayer de ce nombre, ranime la confiance de ses troupes, & leur ordonne de dîner amplement, parce qu'elles souperoient, le lendemain, aux dépens de l'ennemi; puis, prenant ses armes, il se met à la tête des plus braves, & se jette le premier dans l'eau. Bientôt il est suivi du reste de l'armée excitée par l'intrépidité de son prince. Les Perses étonnés reculent & se dissipent. Alexandre les poursuit, l'épée dans les reins. Mais, tandis qu'il se livre à l'impétuosité de son courage, Spithobate, gendre de Darius & Satrape de l'Ionie, pique vers lui; l'attaque, & lui porte un coup qui le blesse légèrement. Alexandre se retourne, & le tue. Rosacès, frere du Satrape, se met en devoir de venger sa mort; &, prenant de côté le roi de Macédoine, il lui décharge sa hache sur la tête; fend son bouclier, & pénètre jusqu'à ses cheveux. Il alloit redoubler. Clitus, d'un coup de sabre, lui coupe la main, & sauve la vie à son maître. Ce péril du roi enflamma de colere les Macédoniens. Ils se jetterent avec fureur sur les ennemis, & rem-

porterent, après bien des efforts, une victoire glorieuse. Vingt mille hommes de pied, & deux mille cinq cens chevaux resterent sur la place, du côté des Barbares; & les vainqueurs ne perdirent que deux cens hommes. *An du monde 3670, & 334 avant J. C.*

GRANSON. (*bataille de*) Charles le Hardi, duc de Bourgogne, vouloit soumettre la Suisse, pour s'assurer un passage libre en Italie. Il s'avance vers Granson, petite ville située sur le lac de Neufchâtel, défendue par cinq cens Suisses seulement; en forme le siége, & la prend à discrétion, après une vigoureuse résistance. Quatre cens soldats de la garnison furent pendus aux arbres voisins, & les autres noyés dans le lac. Cependant une armée de Suisses voloit au secours de la place. On le dit à Charles: « Ils ne sont pas si fous, ré» pondit-il; » & il continua sa marche. La principale force de son armée consistoit en cavalerie. Il devoit par conséquent choisir les plaines; mais, plein de mépris pour les Suisses, son orgueilleuse présomption l'engagea dans des défilés. Bientôt il reconnut sa faute. Les Suisses arrivent, attaquent, enfoncent & renversent le premier corps où Charles combattoit en personne. Le second prend la fuite. Les vainqueurs le poursuivent, l'accablent, le taillent en piéces, le dissipent. La déroute est générale. Charles lui-même prend la fuite, avec son fou, qui crioit, en courant après lui: « Monseigneur, nous voilà bien anniba» lés. » L'artillerie, les équipages, la vaisselle & le thrésor du Duc resterent au pouvoir des Suisses. Ces vaillans Républicains, bien dif-

férens alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui, connoiſſoient ſi peu le prix d'un ſi riche butin, qu'ils déchirerent les tentes les plus précieuſes pour s'en faire des habits. L'argenterie du Duc fut priſe pour de l'étain, & vendue pour peu de choſe. Un ſoldat, ayant trouvé le gros diamant du prince vaincu, enfermé dans un étui, le prit pour un morceau de verre, & ne daigna pas d'abord le ramaſſer. Il s'en repentit, un moment après; le mit dans ſa poche, & le donna à un prêtre pour un florin. Celui-ci le céda pour trois livres. Cependant c'eſt aujourd'hui le ſecond diamant de la couronne; & les connoiſſeurs l'eſtiment cent quatre-vingt mille livres.

Sur le champ, les vainqueurs attaquerent Granſon, & l'emporterent d'aſſaut. Leurs malheureux compatriotes, victimes de leur foibleſſe, furent détachés des arbres où les avoit fait expirer la cruauté du duc de Bourgogne. Un pareil nombre de Bourguignons prirent leur place, & expierent, par une fin déplorable, l'inhumanité de leur prince. *L'an 1476.*

GRASSE. (*attaque de*) A la fin de l'année 1746, les Autrichiens & les Piémontois, ayant paſſé le Var, entrerent en Provence, ſous la conduite du général Brown, & ſe préſenterent devant Graſſe, ou Grace, ville qu'un commerce paiſible avoit rendue très-floriſſante. Au premier coup de canon, les bourgeois, qui n'étoient pas guerriers, capitulerent, & l'ennemi exigea une contribution de ſoixante mille livres; ſomme conſidérable pour cette petite ville, & qui eût ſans doute appauvri ſes habitans, ſi elle n'eût trouvé une

ressource dans la charité peu commune de M. de Surian, son évêque. Ce prélat, digne des premiers siécles de l'Eglise, digne du beau nom de Pasteur, racheta son troupeau, en payant généreusement pour lui la somme demandée.

GRAVE. (*siége de*) Le comte Charles de Mansfeld, ayant reçu ordre du prince de Parme de bloquer avec un gros corps de troupes cette forte ville, défendue d'un côté par la Meuse, & de l'autre par une enceinte bien fortifiée, commença ses opérations, vers le 1er d'Avril 1586. Bientôt on accourut de tous côtés au secours de la place. Le 16 d'Avril, il y eut un sanglant combat entre les Anglois qui vouloient pénétrer dans la ville par la grande digue qui s'étend le long de la Meuse, & les Espagnols qui s'opposerent à ce dessein. Ces derniers furent mis en déroute, & perdirent sept capitaines, divers autres officiers, & plus de deux cens soldats. Cependant ils resterent en possession de la digue. Le prince de Parme, piqué de cet échec, assembla de plus grandes forces, & vint lui-même au siége. On établit, en peu de jours, deux batteries de douze piéces de canon chacune. La premiere, qui étoit de l'autre côté de la Meuse, tiroit sur la partie de la ville qui regardoit la riviere. La seconde la battoit en ruine, du côté de la campagne, & étoit dirigée sur un ouvrage flanqué, qui étoit la meilleure défense des ennemis. Néanmoins la place pouvoit tenir long-tems. Déja le comte de Leicester, qui commandoit les troupes Angloises envoyées par Elizabeth, & qui s'étoit

rendu à Arnheim, ville voiſine de Grave, donnoit aux aſſiégés les meilleures eſpérances, quand le baron de Hémert, Anglois, gouverneur de la ville, propoſa de capituler. Le prince de Parme, pour récompenſer ſa trahiſon, lui accorda les conditions les plus honorables; mais Leiceſter punit le lâche comme il le méritoit, en lui faiſant trancher la tête.

Le 18 de Juillet 1602, Grave fut encore inveſtie par le prince Maurice; elle ne ſe défendit pas mieux. On eſſaya inutilement de la ſecourir. Les Royaliſtes, après bien des tentatives, furent battus, & les aſſiégés obligés de ſe rendre, le 20 de Septembre.

GRÉBENSTEIN. (*combat de*) Le 24 de Juin 1762, les maréchaux d'Eſtrées & de Soubiſe, généraux de l'armée Françoiſe en Allemagne, furent attaqués & battus par le prince Ferdinand, chef des troupes alliées, près de Grébenſtein & de Villemſtadt. Les Grenadiers de France, les Grenadiers Royaux & le régiment d'Aquitaine furent très-maltraités dans cette journée malheureuſe, où les vaincus virent emmener près de deux mille priſonniers, ſans oſer les défendre.

GRENADE. (*ſiége de*) Ferdinand V, roi d'Aragon, époux de la fameuſe Iſabelle, ſe préſenta, le 9 de Mai 1491, devant la ville de Grenade, avec une armée de quarante mille hommes de pied & de dix mille hommes de cavalerie, preſque tous chevaliers. Grenade étoit alors la ville la plus peuplée, la plus riche & la plus belle de toute l'Eſpagne. Située dans une plaine de quinze lieues couverte de ſources & de ruiſſeaux qui la fer-

tilisoient, on regardoit cette heureuse capitale comme le lieu le plus frais, le plus sain, le plus délicieux & le plus abondant de l'Europe. Aussi les Grenadins se vantoient-ils que le paradis étoit placé sur leur zénith. Bâtie sur deux collines, au milieu desquelles coule la petite riviere du Darro, elle étoit environnée d'une double enceinte de murailles élevées, fortifiées, de distance en distance, par mille trente tours, & présentoit un front redoutable. Le côté de la ville, qui regardoit la plaine, comme le plus exposé, étoit celui où il y avoit le plus d'ouvrages : ce n'étoient que fortifications entassées les unes sur les autres, & que batteries qui en rendoient l'accès impraticable. Sur le sommet des deux collines, s'élevoient deux citadelles, appellées *l'Alhambra* & *l'Albaycin*. La premiere & la plus grande contenoit dans son enceinte le palais des rois Maures : c'étoit, sans contredit, le plus bel édifice & le plus fortifié de l'univers. Il étoit si vaste, qu'il sembloit former une seconde ville. L'Albaycin étoit moins grand, mais aussi fortifié, & séparé par une épaisse muraille du reste de la place. Une armée de trente mille Maures, commandée par le roi Abou-Abdoullah, nommé par les Chrétiens *Boabdil*, une multitude innombrable de citoyens guerriers, & d'immenses magasins de vivres & de munitions, sembloient rendre Grenade inexpugnable. Ferdinand ne l'attaqua point suivant les règles ordinaires. Point de lignes, point de tranchées, point d'artillerie. Il environna son camp de murs & d'ouvrages ; & son unique soin fut d'affa-

mer la place. Il ſe ſaiſit de tous les paſſages. Il détacha divers corps de troupes qui brûlerent les moiſſons, arracherent les arbres, & changerent en un inſtant ce ſéjour délicieux en un déſert ſec & aride. Différens partis de Maures parurent dans la plaine, & voulurent s'oppoſer aux ravages que faiſoient les Chrétiens. L'eſpace entre le camp & la ville étoit un champ de bataille où l'on en venoit, tous les jours, aux mains, avec différens ſuccès. Les chevaliers, de part & d'autre, faiſoient des prodiges de valeur; mais la garniſon, toujours repouſſée dans ſes fréquentes ſorties, périſſoit en détail. Le ſiége, ou plutôt le blocus, duroit depuis pluſieurs mois, & les Maures ſe flatoient que l'approche de l'hyver obligeroit les Chrétiens à ſe retirer; mais ils ſe tromperent. Iſabelle ſe rendit au camp, & vint animer par ſa préſence le courage conſtant de ſon époux. Pendant la nuit, le feu prit à la tente de cette princeſſe, & ſe communiqua ſi loin, que le camp parut entièrement embraſé. Le Roi ſortit en chemiſe, l'épée à la main, craignant une ſurpriſe des ennemis; &, pendant qu'on éteignoit les flammes, le duc de Cadix rangea une partie des troupes en bataille, pour tenir en reſpect les Maures qui n'oſerent profiter de cet accident. Pour ſe garantir de nouveaux malheurs, on conſtruiſit dans le camp, par le conſeil de la reine, une quantité de maiſons à l'épreuve du feu. On bâtit une ville pour en prendre une autre. Cet ouvrage immenſe fut commencé & achevé en moins de ſoixante jours. Le camp des Chrétiens, changé tout-à-coup en une place

fermée de murailles, & défendue par un fossé profond, fut appellé *Santa-Fé*, & fit perdre courage aux Maures, qui virent avec douleur que rien n'étoit capable de rebuter les Castillans. La famine commençoit à se faire sentir. Elle augmenta bientôt par la rigueur de l'hyver. Enfin, privés de tous secours, & pressés de plus en plus par ce terrible fléau, les assiégés envoyerent des députés à Ferdinand. Ils en obtinrent une trève de soixante jours. Abou-Abdoullah s'attendoit à quelque occasion de vaincre ou de mourir. Il la chercha, sans la trouver. Les maux augmenterent; l'espérance s'éteignit : il fallut subir un joug détesté. Mais à peine ce monarque infidèle eut-il signé le traité, qu'il s'en repentit, & ne put soutenir l'idée de descendre du thrône, sans entrer en fureur. Cependant il n'osa remuer. Les gens de guerre paroissoient résolus de périr, plutôt que de devenir les sujets des Chrétiens. Les habitans couroient en foule aux tombeaux de leurs ancêtres; remplissoient les mosquées, & imploroient, avec des cris lamentables, le secours de Dieu & de Mahomet. Un Alfaqui fanatique se met à courir dans les rues, pour faire rompre le traité, criant : « Citoyens, vous êtes trahis. » Le roi & tous les grands sont Chrétiens » dans le cœur : armez-vous de courage & » d'espérance, Dieu & Mahomet vous sauveront par mon bras; égorgeons les traîtres. » Vingt mille hommes le suivent, & remplissent Grenade de trouble & d'effroi. Abou-Abdoullah eut besoin de toute son éloquence pour ramener le calme. Il harangua,

les larmes aux yeux, & prouva, d'une maniere convaincante, que le ſeul parti qu'on eût à prendre, étoit de ſe conformer à la capitulation ; mais, en même tems, dans la crainte d'être la victime de la douleur & du déſeſpoir de ſes ſujets, il ſe hâta de livrer tous les forts, & paſſa dans le camp des vainqueurs. Ferdinand ne lui permit pas de deſcendre de cheval. Il le traita, pour la derniere fois, en Souverain, & l'embraſſa. Pendant cette entrevue, les Caſtillans arboroient l'étendard de la croix & celui de Caſtille ſur les citadelles de Grenade. Abou-Abdoullah rentra comme ſimple particulier dans ſa capitale, d'où il étoit ſorti en roi. Enſuite il prit la route de l'Alpucharra, dont on lui avoit donné pluſieurs places pour ſon apanage. Quand ce malheureux prince fut arrivé près du Padul, dans un endroit d'où l'on découvre, pour la derniere fois, la ville de Grenade, il ſe mit à contempler cette grande ville, dont les palais brilloient au loin. A cette vue, il s'écria, fondant en larmes : « O » Dieu tout-puiſſant ! »... Tu fais bien de pleu» rer, lui dit la Sultane, ſa mere, qui étoit » à ſes côtés ; tu fais bien de pleurer, comme » une femme, ce que tu n'as pu défendre » comme un homme. »

La conquête de Grenade acheva celle de toute l'Eſpagne qui rentra ſous la puiſſance des Chrétiens, après avoir reſté ſept cens quatre-vingt-deux ans ſous la domination des Arabes.

GRODNO. (*priſe de*) Charles XII, après avoir déthrôné Auguſte, & placé la couronne de

de Pologne sur la tête de Stanislas, après s'être enrichi des dépouilles de la Saxe, entra dans la Moscovie, à la tête de plus de quarante-trois mille hommes, & s'avança vers Grodno, dans le mois de Janvier 1708. Le Czar étoit dans cette ville avec plus de deux mille hommes. A la nouvelle que les Suédois arrivent, ce prince se hâte de sortir par la porte du nord, tandis que Charles, qui avoit pris les devants avec six cens gardes, y entre par la porte qui est au midi. Peu de tems après, un transfuge vint apprendre au monarque Russien qu'il n'a quitté la place qu'à une poignée de soldats, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Aussi-tôt il détache quinze cens chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Ces cavaliers arriverent jusqu'à la premiere garde, sans être reconnus. Les trente soldats, qui la composoient, soutinrent, pendant un demi-quart d'heure, l'effort des Moscovites. Ils commençoient à plier, lorsque le Roi survint, & chassa l'ennemi. Toute l'armée le joignit ensuite, & acheva la victoire en poursuivant long-tems & en massacrant les sujets du Czar.

GROLL. (*siége de*) Cette ville du comté de Zutphen, située sur la petite riviere de Slinck, qui lui sert de défense dans la partie qu'elle arrose, avoit été prise par le prince Maurice, le 26 de Septembre 1597. Spinola voulut s'en rendre maître, en 1606; &, le 3 d'Août, il en commença l'attaque avec une vivacité étonnante. Il ne fallut que trois

jours pour avancer la tranchée jusqu'au fossé de la demi-lune. On essaya de le passer ; & l'on en vint à bout, à l'aide de certains ponts de madriers couverts de toile, & soutenus par de petits tonneaux que l'ingénieur Targoné avoit inventés. La demi-lune tint pourtant pendant plusieurs jours, malgré cet avantage ; & il ne laissa pas d'en coûter bien du sang & de la peine pour l'emporter. Les assiégeans, s'étant rendus maîtres de cet ouvrage, s'attacherent aussi-tôt au corps de la place. Leur artillerie étoit bien servie, & en ruina en peu de tems les fortifications. Les assiégés, après s'être défendus avec bravoure, ne crurent pas pouvoir soutenir plus long-tems l'attaque sans témérité, & se rendirent, le 14 d'Août. Le prince Maurice voulut reprendre cette place, au mois d'Octobre suivant. Mais l'approche de Spinola, qui vint lui présenter bataille, lui en fit lever le siége. Ce fut le dernier exploit de cette guerre fameuse, qui duroit depuis quarante-six ans. Les deux partis, également épuisés, songerent enfin à la paix ; & la république de Hollande, reconnue pour Etat libre & indépendant, consentit à traiter avec ses anciens tyrans.

GRONINGUE. (*siéges de*) 1. Cette ville, avec son gouverneur le comte de Renneberg, étoit rentrée sous l'obéissance de Philippe II, son souverain. Le prince d'Orange, à cette nouvelle, transporté de colere, assembla sur le champ une armée qu'il fit marcher contre Groningue, sous les ordres du comte d'Hohenloë. La place fut investie ; mais les commencemens de cette entreprise furent

traversés par tant de difficultés, que les assiégeans se virent forcés de convertir le siége en un blocus qui dura quatre mois. Cependant le général des rebelles se flattoit du plus heureux succès; mais l'arrivée imprévue de Martin Schenck détruisit ses espérances. Ce capitaine, qui s'étoit élevé par son propre mérite, & qui ne devoit rien à la naissance, s'avança pour combattre Hohenloë. Celui-ci, qui craignoit de se mettre entre deux feux, ne jugea pas à propos de l'attendre sous les murs de la place. Il vint à sa rencontre, avec d'autant plus d'espoir de le battre, qu'il étoit supérieur en forces. Il se trompa dans son attente. L'action s'engagea. Il fut défait, après un combat sanglant. Le siége fut levé; & ce triomphe couvrit de gloire l'armée royale & son illustre chef, le brave Schenck. *1580.*

2. Le mauvais succès d'Hohenloë n'empêcha point les Etats de faire de nouvelles tentatives sur Groningue. Le 22 de Mai 1594, le prince Maurice fut chargé de l'investir. Le premier soin de cet habile général fut d'environner ses quartiers de bonnes lignes de circonvallation & de contre-vallation, afin d'empêcher que les Royalistes ne forçassent ses retranchemens, pour secourir les assiégés. Bientôt il tourna ses efforts contre le corps de la place. Son artillerie étoit nombreuse. Il l'avoit dispersée autour de l'enceinte de la ville, pour la battre en plusieurs endroits. Les bourgeois, secondés par les troupes auxiliaires, faisoient la défense la plus courageuse. Ils avoient garni leurs murailles d'un grand nombre de piéces de canon, avec lesquelles ils

foudroyoient ſans ceſſe le camp ennemi, & retardoient beaucoup les travaux du ſiége. Leurs ſorties cauſoient encore plus de dommage aux aſſiégeans ; & il y en eut quelques-unes qui firent répandre beaucoup de ſang de part & d'autre. Mais, les troupes de Maurice s'étant avancées juſqu'au foſſé, ce général établit auſſi-tôt ſes batteries qu'il dirigea vers le ravelin de la porte ſituée à l'orient de la ville. Les aſſiégés, pour le défendre, y monterent ſix piéces de gros canon. L'attaque & la réſiſtance devinrent terribles. Les aſſiégeans firent une grande brèche, & livrerent l'aſſaut; mais ils furent repouſſés. Maurice attache le mineur à la muraille ; &, ne doutant pas que le ravelin ne ſoit bientôt renverſé, il ſe prépare à donner un ſecond aſſaut. Il ne fut pas plus heureux que le premier. Les Hollandois furent repouſſés une ſeconde fois. Enfin, la mine étant parfaite, on y mit le feu. Les aſſiégeans ayant feint alors de donner un troiſieme aſſaut, les aſſiégés accoururent pour s'y oppoſer ; mais, les premiers s'étant auſſi-tôt retirés, la mine creva dans l'inſtant même, & engloutit ceux qui s'étoient rendus ſur le ravelin pour le défendre. Les Hollandois revinrent à la charge, & n'eurent pas de peine à ſe loger ſur cet ouvrage. Cette perte, qui étoit d'une grande conſéquence, répandit la conſternation dans la ville. Le premier bourg-meſtre, nommé *Van-Balen*, perſuada aux bourgeois de ſe rendre. On ſe détermina donc à aller trouver Maurice. On convint avec ce prince, que la ville, & le pays dont elle eſt capitale, entreroient dans

la confédération, & se soumettroient aux loix générales de l'union des Provinces entr'elles, pour leur commune défense. Le traité fut bientôt fait. On permit à la garnison de sortir avec tous les honneurs de la guerre; &, le 22 de Juillet, Maurice fit son entrée dans sa nouvelle conquête, avec tout l'appareil d'un triomphe militaire. L'accession de la ville & de la seigneurie de Groningue à l'union d'Utrecht consomma l'établissement de la république des Provinces-Unies. Il ne lui est survenu aucun changement essentiel à sa constitution depuis cette époque.

GROTKAU. (*prise de*) Le roi de Prusse, étant entré en Silésie, en 1740, attaqua Grotkau, capitale d'une principauté du même nom, & l'emporta sans beaucoup d'efforts, quoique cette ville fût bien fortifiée, & avantageusement située dans une plaine, sur les bords de la Neiss. Il la conserva jusqu'au mois d'Avril de l'année suivante, que les Autrichiens la reprirent. Après la bataille de Molwitz, les Prussiens s'en emparerent encore, & en furent chassés une seconde fois. Enfin, le 8 de Septembre de la même année, Frédéric fit une derniere tentative pour y rentrer. Par son ordre, un détachement marcha vers Grotkau. Cinq cens Autrichiens, qui en formoient la garnison, l'abandonnerent; & les Prussiens en prirent possession, ainsi que des magasins considérables qu'ils y trouverent.

GRUMANTE. (*journées de*) 1. Le consul Néron vint à Grumante, en Lucanie, à la tête d'une armée de quarante-deux mille hommes, pour attaquer Annibal. Entre le

camp des Romains & celui des Carthaginois, étoit une plaine dominée par une colline toute découverte, & qui, ne paroiſſant point propre à des embûches, ne donna d'ombrage ni aux uns ni aux autres. Néron y fit paſſer un bon corps de troupes ; & , dès le grand matin , il rangea ſon armée en bataille. Annibal accepte le combat ; & , au premier ſignal, les Carthaginois ſe jettent ſur les Romains avec plus d'impétuoſité que d'ordre & de diſcipline. Il fallut reculer. Les ſoldats mis en embuſcade acheverent la déroute. Plus de huit mille hommes reſterent ſur la place. On fit ſept cens priſonniers : on enleva neuf drapeaux ; & cette victoire conſidérable , ſurtout parce qu'elle étoit remportée ſur Annibal, ne coûta que cinq cens hommes au Conſul. *An de Rome 545.*

2. Grumante, pendant la guerre Sociale, ſoutint un ſiége aſſez long, mais qui n'eſt mémorable que par l'action généreuſe de deux eſclaves. Voyant que la place étoit aux abois, ils ſe retirerent dans le camp des Romains. A peine y avoit-il quelques jours qu'ils y étoient arrivés, que la ville fut emportée d'aſſaut, & livrée au pillage. Nos deux héros courent auſſi-tôt à la maiſon de leur maîtreſſe ; la ſaiſiſſent avec une ſorte de violence, & l'emmenent , en la menaçant du geſte & de la voix ; & , lorſqu'on leur demandoit qui elle étoit ? « C'eſt une barbare, répondoient-ils, » dont nous voulons nous venger. » Ils la firent ainſi ſortir de la ville, & la conduiſirent dans une retraite sûre, où ils la cacherent avec grand ſoin ; puis, quand la fureur du ſolda-

fut paſſée, & que tout fut calme dans la ville, ils l'y firent rentrer, prêts à lui obéir comme auparavant. Elle leur donna la liberté ; récompenſe bien grande, à la vérité, mais fort au-deſſous du bienfait qu'elle avoit reçu de ces dignes eſclaves. *Vers l'an 90 avant J. C.*

GRUMBERG. (*bataille de*) Les armées de Pruſſe & de Hanovre preſſoient vivement le ſiége de Marpourg & de Caſſel ; &, ſans un prompt ſecours, ces deux villes alloient tomber au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal de Broglie voulut dégager ces places importantes, & dirigea ſon plan de maniere à en rendre le ſuccès immanquable. Le prince héréditaire de Brunſwick avoit appuyé ſon corps d'armée entre Grumberg & Landsbach. Sa poſition étoit avantageuſe ; mais il n'étoit pas difficile de le dépoſter. Le Maréchal fit marcher vers Grumberg MM. de Stainville & de Cloſen, chacun à la tête d'une diviſion, pour attaquer les ennemis de droite & de gauche, tandis qu'il en feroit autant au centre. Dès que les Alliés eurent deviné ſon deſſein, ils ſe réunirent au village d'Alzenheim, à côté de Grumberg, qui eſt couvert d'un étang & d'une multitude de ravins. Les Volontaires de l'armée filerent, à pied, le long du bois ; & le baron de Cloſen tourna le village à droite, pendant qu'une brigade de dragons marchoit à la digue de l'étang, qui eſt ſur la gauche.

Le 21 de Mars 1761, tout fut prêt pour le combat. La cavalerie Alliée, voyant que tout l'effort alloit tomber ſur elle, voulut chercher un aſyle dans les forêts voiſines. Par ce mou-

vement, qu'une terreur ſoudaine avoit occaſionné, elle découvrit ſon infanterie qui fut attaquée avec tant de vivacité & d'audace, qu'elle ſe vit entièrement rompue & miſe en déroute. Ce corps battu ſe rétablit, dans la plaine, à la faveur de ſa cavalerie qui fit ferme & repouſſa celle des François. Ceux-ci, ſe trouvant ſoutenus à propos, revinrent à la charge, & attaquerent avec la plus grande vigueur. Les Alliés ne purent réſiſter à cette impétuoſité : par-tout ils plierent. Les Volontaires & les Dragons ſe mirent à leur pourſuite, & les menerent battant juſqu'au village de Burgmünden, où ils repaſſerent l'Ohm en très-grande confuſion, après avoir abandonné toute leur artillerie, & laiſſant au pouvoir du vainqueur dix-neuf drapeaux ou étendards, avec deux mille de leurs priſonniers de guerre.

Une brigade de l'armée du Maréchal avoit eu ordre de tourner le bois, & de ſe porter dans la plaine que les ennemis avoient à traverſer pour arriver à Burgmünden. Si elle avoit pu exécuter ce mouvement, le corps entier du Prince héréditaire auroit été pris avec celui du général Lukner. Mais les mauvais chemins & l'inclémence de l'air ſauverent les Alliés d'une cataſtrophe que toute l'habileté du prince Ferdinand auroit eu bien de la peine à réparer.

Les jours ſuivans, il y eut pluſieurs autres eſcarmouches très-vives, qui preſque toutes ſe paſſerent à l'avantage des François. Ils eurent le bonheur de reprendre tout ce qu'on leur avoit enlevé, & de s'emparer de beau-

coup de canons & d'équipages. Marpourg & Caſſel ſe trouverent libres. Les Alliés avoient perdu beaucoup de monde à ces deux ſiéges ; & la famine, jointe au froid exceſſif, leur fut bien fatale. L'habileté des manœuvres & la juſteſſe des meſures du Maréchal victorieux lui mériterent des éloges de la part de ceux même qu'il avoit vaincus. Il fut mis en parallèle avec le vicomte de Turenne ; & il eut l'honneur d'avoir le Roi pour panégyriſte. C'eſt ainſi que s'exprime ce monarque, dans ſa Lettre à l'archevêque de Paris, pour faire chanter le *Te Deum :* « Les talens, l'activité » & la fermeté de mon couſin le maréchal-» duc de Broglie, & la valeur victorieuſe de » mes troupes, ont confondu les deſſeins de » l'armée Alliée contre ma puiſſance. » Il eſt doux & glorieux de ſervir ſous un prince qui ſçait apprécier le mérite, & lui décerner les diſtinctions flateuſes qui lui ſont dûes.

GUADELOUPPE. (*priſe de la*) Le chef d'eſcadre Moore, qui avoit ſous ſes ordres neuf vaiſſeaux de ligne, fit voile, dès les premiers jours de Janvier 1759, pour la Guadelouppe ; &, le 22, il parut devant cette iſle. Quoique le bourg de la Baſſe-Terre, qui en eſt le chef-lieu, fût ſi bien fortifié du côté de la mer, que, ſuivant l'opinion de l'ingénieur chargé de le reconnoître, il fût imprenable par cet endroit, le capitaine Anglois ne rabatit rien de ſa premiere réſolution. Il ordonna l'attaque ; & elle fut ſoutenue avec tant de vigueur, qu'après une canonnade de neuf heures conſécutives, les batteries de la place n'opposerent qu'un feu lent. La garniſon, pour

n'être pas faite prisonniere de guerre, abandonna le fort, & se retira avec les habitans dans les montagnes de difficile accès. Ils n'y tinrent que pendant six semaines, au bout desquelles ils se rendirent à des conditions honorables. Le retard d'une heure seulement les auroit conservés dans la possession de l'isle. Il leur arrivoit un renfort de deux mille six cens hommes commandés par M. de Beauharnois; mais il n'en étoit plus tems. Les François respecterent leur capitulation. C'est la troisieme fois que les Anglois se rendent maîtres de la Guadelouppe: la premiere fut en 1691; & la seconde, en 1703.

GUASTALLA. (*siéges & bataille de*)

1. Après la bataille de Luzara, en 1702, le duc de Vendôme forma le siége de Guastalla, petite ville, mais digne, par la force de ses remparts & l'avantage de sa situation, d'avoir pour conquérant un petit-fils de Henri IV. La terreur des habitans & de la garnison fut si grande, qu'après quelques attaques, ils ouvrirent leurs portes, & se soumirent au général François.

2. En 1734, après la bataille de Parme, les troupes combinées de France & de Sardaigne projetterent la prise de Guastalla. Cette expédition demandoit & beaucoup de prudence, & une grande activité. Les Impériaux avoient dans la place douze cens hommes d'élite. Ils pouvoient faire une longue & terrible résistance. Toutes les démarches étoient perdues, si l'on étoit apperçu. Toutes les mesures furent si bien concertées, que les assaillans attaquoient la ville, avant même qu'on

eût été inſtruit de leur approche. La garniſon étonnée n'oſa ſe mettre en déſenſe. Elle compoſa de bonne grace, & ſe rendit priſonniere de guerre. Le premier uſage que les Alliés firent de leur victoire fut de fortifier leur conquête, & de la mettre à l'abri des entrepriſes des ennemis.

Ces précautions étoient ſages; car, à peine les nouveaux ouvrages étoient-ils achevés, que, le 19 de Septembre de la même année, on vit arriver les troupes impériales ſous les ordres du comte de Conigzeg. L'armée des Alliés étoit commandée par le roi de Sardaigne, qui avoit pour lieutenans-généraux les maréchaux de Coigni & de Broglie. Se voir, s'approcher, s'attaquer, ne fut qu'une même choſe. Le combat fut long, ſanglant, opiniâtre: durant pluſieurs heures, la victoire fut incertaine; enfin les troupes de France & de Sardaigne, qui, combattant à l'envi, ſignaloient un courage héroïque, remporterent un glorieux triomphe, qui fut très-funeſte aux Impériaux.

3. Au mois de Mars 1746, le comte de Browne, général des troupes Autrichiennes, ſe préſenta devant Guaſtalla qui s'étoit ſoumiſe à Sa Majeſté Catholique. Il s'empara de tous les poſtes avantageux, & réſolut de faire un ſiége dans les formes. Pendant qu'il faiſoit dreſſer ſes batteries, il apprit que le marquis de Caſtellar venoit au ſecours de la place avec trois mille hommes. Sur le champ, il détacha le comte Nadaſti, avec un corps ſupérieur; ce qui donna lieu à une action très-vive. Les Eſpagnols, après avoir combattu

avec beaucoup de valeur, furent obligés de ſe retirer. On les pourſuivit; mais on ne put pas les inquiéter beaucoup dans leur marche. Le comte Caraffe, qui commandoit dans Guaſtalla, ſe voyant ſans eſpérance de ſecours, arbora le drapeau blanc, & ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, le 27 de Mars.

GUELDRES. (*priſe de*) Sur la fin de l'an 1702, les Alliés attaquerent la ville de Gueldres dans les Pays-bas. Cette place, avantageuſement ſituée ſur la riviere de Niers, dont les eaux rempliſſent ſes foſſés, & rendent, en quelque ſorte, inexpugnables les baſtions & les ouvrages qui l'environnent, étoit célèbre par les vains efforts que les Hollandois avoient faits trois fois pour la conquérir, en 1637, 1639 & 1640. Elle ſoutint, avec ſon premier courage, un blocus de quatorze mois, un bombardement de quinze jours, & ne ſe rendit que le 17 de Décembre 1703, après avoir encore diſputé, pendant deux mois, les débris de ſes remparts que trente piéces de canon & trente-ſix mortiers avoient réduits en poudre.

GUINEGATTE. (*bataille de*) L'empereur Maximilien menaçoit Thérouanne à la tête d'une armée de vingt-ſept mille hommes. Auſſi-tôt le maréchal Deſquerdes & le maréchal de Gié s'approcherent de ce prince pour faire échouer ſes projets. Les deux armées ſe rencontrerent près du village de Guinegatte. On ſe range en bataille de part & d'autre; on donne le ſignal, & l'on s'ébranle. Deſquerdes fit avancer ſes gendarmes, qui, tom-

bant sur la cavalerie Allemande, la culbuterent & la mirent en déroute. La victoire étoit gagnée, si le maréchal, dans ce moment décisif, se fût contenté de détacher un corps de cavalerie à la poursuite des fuyards, & eût attaqué avec le reste l'infanterie ennemie, qui lui prêtoit le flanc. Mais, emporté par son ardeur, ou, comme il est plus vraisemblable, dit le nouvel historien, ne pouvant contenir une troupe de guerriers beaucoup plus occupés du soin de faire des prisonniers, dont la rançon pouvoit les enrichir, que du gain de la bataille, il s'abandonna lui-même à la poursuite de la cavalerie ennemie, sans songer aux périls auxquels il exposoit le reste de son armée. Les Francs-Archers François, voyant la cavalerie Allemande entièrement dissipée, croient la bataille gagnée; se jettent sur les bagages, & ne songent qu'au butin. Le comte de Romont, qui commandoit l'infanterie de l'empereur, profite du désordre des François; attaque leur infanterie; la met en déroute; tombe sur les Francs-Archers; les taille en piéces, & ramene la victoire sous les étendards de son maître. Desquerdes, apprenant le malheur de ses troupes, fit sonner la retraite, & n'osa hazarder un second combat. Maximilien resta maître du champ de bataille; mais il paya ce stérile honneur par la perte de toute sa cavalerie, & d'un grand nombre d'officiers illustres. 1479.

GULIA. (*bataille de*) L'an 891, quatre-vingt-dix mille Normands débarquerent entre le Rhin & la Meuse, & porterent dans

tous les Pays-bas la mort & le ravage. Arnoul, roi de Germanie, rassembla son armée, & la fit marcher à l'ennemi. On se joignit près du torrent, nommé *Gulia*. On se battit une grande partie du jour avec une égale fureur; mais enfin les François, enveloppés de toutes parts, & accablés par le grand nombre, s'étant ouvert un passage au milieu des bataillons Normands, chercherent leur salut dans une prompte fuite. Quelques officiers de distinction voulurent résister; mais ils furent tués par les Barbares, ainsi que tous les prisonniers; & le camp fut livré au pillage.

GURAU. (*journée de*) Le roi Auguste, déthrôné, & toujours poursuivi par Charles XII, confia le commandement de son armée au comte de Schullembourg, capitaine de grande expérience, & qui déja s'étoit signalé par des exploits sans nombre. « Ce général, dit M. de Voltaire dont nous emprunterons le récit, avoit toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemands, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie. Il en osa faire l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par Charles XII & Stanislas, & par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne pût être entouré. Son premier rang mit un genou en terre. Il étoit armé de piques & de fusils. Les soldats, extrêmement serrés, présentoient aux chevaux des ennemis une espece de rempart hérissé de piques & de bayonnettes. Le second rang, un peu courbé sur

» les épaules du premier, tiroit par-dessus ;
» & le troisieme, debout, faisoit feu en
» même tems derriere les deux autres. Les
» Suédois fondirent avec leur impétuosité or-
» dinaire sur les Saxons qui les attendirent
» sans s'ébranler. Les coups de fusils, de pi-
» ques & de bayonnettes, effaroucherent les
» chevaux qui se cabroient, au lieu d'avan-
» cer. Par ce moyen, les Suédois n'attaque-
» rent qu'en désordre, & les Saxons se dé-
» fendirent, en gardant leurs rangs.

» Si Charles avoit fait mettre pied à terre
» à sa cavalerie, l'armée de Schullembourg
» étoit détruite sans ressource. Ce général
» ne craignoit rien tant. Il s'attendoit à tout
» moment que les ennemis alloient prendre
» ce parti ; mais ni le roi de Suède, qui
» avoit si souvent mis en pratique toutes les
» ruses de la guerre, ni aucun de ses gé-
» néraux n'eurent cette idée. Ce combat iné-
» gal d'un corps de cavalerie contre des fan-
» tassins, interrompu & recommencé à plu-
» sieurs reprises, dura trois heures. Les Sué-
» dois perdirent plus de chevaux que d'hom-
» mes. Schullembourg ceda enfin ; mais ses
» troupes ne furent pas rompues. Il en fit
» un bataillon quarré long ; & , quoique
» chargé de blessures, il se retira en bon
» ordre, en cette forme, au milieu de la
» nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois
» lieues du champ de bataille. A peine com-
» mençoit-il à respirer dans cet endroit, que
» les deux rois paroissent tout-à-coup der-
» riere lui.

» Au-delà de Gurau, en tirant vers le

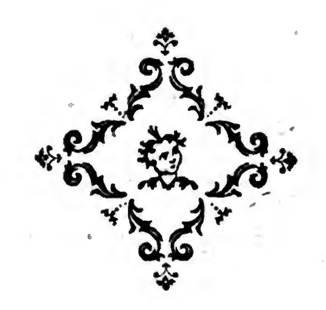
» fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, au
» travers duquel le général Saxon ſauva ſon
» infanterie fatiguée. Les Suédois, ſans ſe
» rebuter, le pourſuivirent par le bois même,
» avançant avec difficulté par des routes à
» peine praticables pour des gens de pied.
» Les Saxons n'eurent traverſé le bois que
» cinq heures avant la cavalerie Suédoiſe.
» Au ſortir de ce bois, coule la riviere de
» Parts, au pied d'un village nommé *Rurſen*.
» Schullembourg avoit envoyé en diligence
» raſſembler des bateaux. Il fait paſſer la ri-
» viere à ſa troupe qui étoit déja diminuée
» de moitié. Charles arrive dans le tems que
» Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais
» vainqueur n'avoit pourſuivi ſi vivement
» ſon ennemi. La réputation de Schullem-
» bourg dépendoit d'échapper au roi de
» Suède. Le Roi, de ſon côté, croyoit ſa
» gloire intéreſſée à prendre Schullembourg
» & le reſte de ſon armée. Il ne perd point
» de tems. Il fait paſſer ſa cavalerie à la nage.
» Les Saxons ſe trouvoient enfermés entre
» cette riviere de Parts & le grand fleuve de
» l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie,
» & qui eſt déja profond & rapide en cet
» endroit. La perte de Schullembourg paroiſ-
» ſoit inévitable. Il eſſaya encore de ſe tirer
» de cette extrémité, par un de ces coups
» de l'art, qui valent des victoires, & qui
» ſont d'autant plus glorieux que la fortune
» n'y a point de part. Il ne lui reſtoit plus
» que quatre mille hommes. Un moulin, qu'il
» remplit de grenadiers, étoit à ſa droite;
» un marais à ſa gauche. Il avoit un foſſé
» avant

» avant lui; & ſon arriere-garde étoit ſur
» le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pon-
» tons pour traverſer ce fleuve; mais, dès
» la veille, il avoit commandé des radeaux.
» Charles arrive; attaque auſſi-tôt le mou-
» lin, perſuadé qu'après l'avoir pris, il fau-
» dra que les Saxons périſſent, ou dans le
» fleuve, ou les armes à la main, ou que du
» moins ils ſe rendent à diſcrétion avec leur
» général. Cependant les radeaux étoient
» prêts; les Saxons traverſoient l'Oder à la
» faveur de la nuit; &, quand Charles eut
» forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée
» ennemie. » Cette ingénieuſe retraite, faite l'an 1705, mérita les éloges des deux monarques, & l'admiration de toute l'Europe. Charles, qui avoit fait tant de merveilles, & qui paſſoit, avec raiſon, pour le plus grand guerrier de ſon ſiécle, étonné, & comme interdit, ne put s'empêcher de s'écrier : « Aujourd'hui Schullembourg nous a
» vaincus ! »

GYTHIUM. (*priſes de*) Le frere du proconſul Quintius, dans la guerre des Romains contre Nabis, tyran de Sparte, mit le ſiége devant Gythium, place importante, & port des Lacédémoniens. Elle ſe défendit longtems avec ſuccès; mais les légions Romaines, ſecondées par les troupes du roi Eumène & des Rhodiens, remporterent enfin la victoire; & le tyran fut obligé de demander la paix. *An. R. 557.*

2. Nabis profita du traité fait avec les Romains, pour reprendre les villes qu'il avoit

perdues, & dont plusieurs étoient possédées par les Achéens. L'an 192 avant Jesus-Christ, il vint assiéger Gythium qui étoit de ce nombre. Le célèbre Philopémen accourut aussitôt, avec une flotte, au secours de la place, & attaqua le tyran. Mais, comme il n'avoit point d'expérience dans la marine, il fut vaincu. Il eut bientôt sa revanche sur terre, & remporta une grande victoire sur Nabis, qu'il ne put cependant empêcher de prendre la ville assiégée.





[H A G]

HAGUENAU. (*siéges de*) 1. En 1675, le célèbre Montécuculi, général des troupes de l'empereur, vint mettre le siége devant Haguenau, ville forte de l'Alsace, avantageusement située entre les deux rideaux qui règnent le long des prairies, à droite & à gauche de la riviere de Motter. Il pressa ses attaques avec toute la vivacité dont il étoit capable; & peut-être que la place eût été obligée de se rendre, lorsque M. le Prince vint, le 22 d'Août, à son secours. Alors tout changea de face. La fortune, qui paroissoit devoir favoriser Montécuculi, se rangea sous les drapeaux de la France; & le général de l'Empire, trop foible pour se mesurer avec un rival toujours heureux, prit sagement le parti de la retraite.

2. En 1706, Le prince de Bade s'étoit campé près de Haguenau, & avoit fait des lignes sur la Motter. M. de Villars entreprit de lui faire abandonner ce camp; & il y réussit. Il sçut tromper la vigilance du prince Allemand; &, par des évolutions sçavantes, il dérangea tellement le plan de ses opérations, qu'il l'obligea non-seulement de décamper, mais même d'abandonner ses tentes, ses munitions, presque tout son bagage, & de repasser le Rhin. Ce succès, qui peut-être eût satisfait plus d'un grand général, ne contenta point encore M. de Villars. Il voulut,

en quelque ſorte, mettre le comble à ſa victoire par un nouveau triomphe ; & la conquête de Haguenau tenta ſon courage. Il aſſiégea cette ville ; livra aſſauts ſur aſſauts ; & ſes efforts furent ſi heureux, qu'il s'en rendit maître, au bout de huit jours. La garniſon fut faite priſonniere de guerre.

HAÏ. (*ſiége de*) Joſué, pour ſe rendre maître de cette place occupée par les Chananéens, uſa d'un ingénieux ſtratagême. Profitant des ténèbres de la nuit, il mit un corps de troupes en embuſcade près des murailles, dans un lieu profond & couvert, avec ordre d'entrer dans la ville, & d'y mettre le feu, quand il leur donneroit le ſignal. Le jour venu, le général marche lui-même avec le gros de l'armée, comme pour donner l'aſſaut. Les habitans veulent le prévenir. Ils ſortent avec fureur. Les Iſraëlites feignent de la crainte ; lâchent le pied, & ſont vivement pourſuivis. Dans ce moment, les troupes poſtées en embuſcade entrent dans la ville dépourvue de défenſeurs, & répandent partout un fatal incendie. Les Chananéens ceſſent la pourſuite, & volent au ſecours de leur patrie. Les Hébreux les environnent, & les paſſent au fil de l'épée. *1451 avant J. C.*

HALBERSTAT. (*ſurpriſe d'*) En 1760, le marquis de Stainville, officier d'une capacité peu commune, excellent ſur-tout pour ces occaſions où il faut ſurprendre l'ennemi, & déployer ſoudain toutes les reſſources du courage, fut chargé de faire une courſe juſqu'aux portes d'Halberſtat, afin d'arrêter les couriers qui paſſoient par-là, pour aller du

camp du roi de Prusse à celui des Alliés, ou en Angleterre. Le capitaine François avoit à ses ordres quatre régimens de dragons, & quelques troupes légères. Les Alliés n'eurent pas la moindre connoissance de cette marche, dont la possibilité ne leur étoit jamais venue à l'esprit. M. de Stainville, après avoir pris toutes les patrouilles qui se trouvoient hors des portes, entra dans Halberstat; y leva, sans le moindre obstacle, les contributions qu'il en avoit exigées; emmena des ôtages, pour la sûreté de ce qui n'étoit pas payé; alla culbuter trois ou quatre cens Hanovriens postés dans un village voisin; intercepta des couriers chargés de dépêches où l'on vit le plan d'opérations qu'avoient formé les cours de Londres & de Berlin; &, lorsqu'il ne lui resta plus rien à faire, il s'achemina vers l'armée Françoise, commandée par le maréchal de Broglie, & la rejoignit, sans avoir perdu qu'un très-petit nombre de soldats.

HALIARTE. (*prise d'*) Les Romains, commandés par le préteur Lucrétius, se consolerent de l'échec qu'ils venoient de recevoir sur les bords du fleuve Pénée, par la prise de cette importante place dont ils se rendirent maîtres après un siége pénible, & qu'ils ruinerent jusqu'aux fondemens, après en avoir pillé les richesses. *Avant J. C. 171.*

HALICARNASSE. (*prise d'*) Alexandre, s'étant rendu maître de Milet, attaqua sur le champ Halicarnasse. Jamais on ne se défendit avec plus de courage que le firent les citoyens. La constance seule, ou, pour mieux

dire, l'opiniâtreté du roi de Macédoine, triompha de tous les obstacles qu'il rencontra dans ce siége ; & tout autre que lui y auroit échoué. La ville fut rasée jusqu'aux fondemens. *An du monde 3670.*

HAM. (*siége de*) L'ambition, la rivalité, les haines ébranloient de plus en plus le thrône François. L'autorité du monarque n'étoit plus qu'un vain phantôme ; &, sous le nom du foible Charles VI, le duc de Bourgogne régnoit en effet. Ce prince, revêtu d'une puissance sans bornes, & voyant en ses mains les rênes de l'Etat, entra dans le Vermandois, en 1411, & se présenta devant la ville de Ham. Cette place, prodigieusement fortifiée, & défendue par une nombreuse garnison, sous les ordres du connétable d'Albret, soutint les premieres attaques avec le plus grand courage. Les assiégeans, avec leurs *ribauldequins*, especes de couleuvrines, dont l'effet étoit terrible, la réduisirent bientôt à l'extrémité. D'Albret, jugeant sa perte inévitable, propose de capituler. On le refuse. Poussé par un génereux désespoir, il sort à la tête de ses troupes ; fond sur les Bourguignons ; écarte, renverse, écrase tout ce qui s'oppose à son passage, &, par cette audace imprévue, étonne tellement les ennemis, qu'ils ne songent pas à le poursuivre. La ville se rend. Les soldats du duc de Bourgogne s'y précipitent, le fer & la flamme à la main ; pillent, violent, massacrent, brûlent, détruisent, & ne cessent de se livrer aux excès de leur fureur aveugle, que quand la place ne leur offre plus qu'un triste monceau de cen-

dres. Six moines ſeulement, précédés de leur prieur, portant la Croix, échapperent à la mort : tant étoit grand alors le reſpect qu'on portoit à la beſace !

HARBOURG. (*priſe d'*) En 1757, au milieu de l'hyver, le prince Ferdinand de Brunſwick attaqua les François dans Harbourg ſitué preſque vis-à-vis Hambourg, ſur la rive occidentale de l'Elbe. Le marquis de Péreuſe, officier de conſidération, commandoit dans la place. Quoique pris au dépourvu, il fit la plus belle défenſe. Les Hanovriens, ne pouvant le forcer ſuivant la méthode ordinaire, convertirent le ſiége en blocus. Il ſe termina par la reddition de la place, dont la garniſon promit de ne pas ſervir durant toute la guerre contre l'Angleterre ni contre ſes Alliés.

HARFLEUR. (*ſiéges de*) 1. Henri V, roi d'Angleterre, ayant déclaré la guerre à la France, deſcendit en Normandie, & ſe préſenta devant Harfleur dont il forma le ſiége. Cette ville n'avoit pour défenſeurs que quatre cens hommes d'armes, commandés par de braves officiers. Cette petite garniſon fit des ſorties vives & fréquentes, quoique ſans eſpérance de pouvoir tenir long-tems, faute de munitions. La poudre leur ayant manqué, & n'eſpérant aucun ſecours, ils ſe rendirent enfin, & ſortirent vêtus de leurs ſimples pourpoints, ſous la promeſſe de ſe rendre priſonniers à Calais, « ſi le roi d'An» gleterre n'étoit combattu & défait » avant que d'y arriver. Les vainqueurs prirent poſſeſſion de leur conquête, d'où ils chaſſerent la plûpart des habitans. *L'an 1415.*

2. Le 8 de Décembre 1449, le comte de Dunois voulut reprendre Harfleur. Il l'investit avec un corps de dix mille hommes, tandis que vingt-cinq gros vaisseaux l'environnoient du côté du port. Jean Bureau, maître de l'artillerie, avoit fait fondre de grosses *bombardes* d'un calibre extraordinaire. Le roi Charles VII se rendit en personne au siége, pour voir l'effet de ces nouvelles machines. Il y donna des preuves d'un courage héroïque. Plusieurs fois on le vit dans les tranchées & dans les mines, « la salade en tête, & » son pavois à la main, » s'exposer comme le moindre soldat. La garnison Angloise étoit forte de deux mille hommes. Cela n'empêcha pas le gouverneur de capituler, le 24 du même mois. Ainsi la valeur des François triomphoit, tous les jours, d'un ennemi superbe.

HARLEM (*siége de*) par les Espagnols, en 1572 & 1573. Depuis l'année 1568, que Ferdinand de Tolede, duc d'Albe, avoit été chargé, par Philippe II, roi d'Espagne, du gouvernement de la Flandre, l'esprit de rebellion, prêt à s'éteindre, avoit fait les progrès les plus rapides. Les remedes violens, qu'on avoit employés pour pacifier ces provinces, étoient devenus, au contraire, la source & le prétexte d'une infinité de révoltes. Le duc d'Albe, l'un des plus grands capitaines de son siécle, mais d'un caractere dur, sévere, impitoyable, après avoir lassé les bourreaux par des exécutions sans nombre, avoit accablé du poids de ses armes victorieuses plusieurs villes & forteresses dont les

malheureux Flamands s'étoient servis comme d'autant de boulevards, pour défendre leur vie & leur liberté. Roterdam, Mons, Tergoës, Malines, Zutphen, Naërden, prises ou saccagées par les Espagnols, n'avoient pas rendu les rebelles plus traitables ; & déja même les provinces de Zélande & de Hollande avoient presqu'entièrement secoué le joug. Le duc d'Albe, persuadé qu'un coup de vigueur pourroit seul les faire rentrer dans le devoir, envoya son fils aîné, Frédéric de Tolede, mettre le siége devant Harlem, l'une des plus grandes & des plus fortes places de la Hollande, située entre Amsterdam & Leyde.

Frédéric obéit, & commença les opérations du siége, au mois de Décembre 1572. Il avoit sous ses ordres douze mille hommes, tous soldats d'élite; une artillerie nombreuse, & plusieurs grands capitaines, compagnons des travaux & de la gloire du duc d'Albe. Ses premiers soins furent de serrer étroitement la ville, & d'empêcher que le prince d'Orange, qui s'étoit avancé jusqu'à Leyde, n'y fît entrer aucun convoi. Mais les assiégés ne comptoient pas moins sur leurs propres forces que sur celles du dehors ; & plusieurs sorties vigoureuses firent pressentir aux Espagnols les peines & les fatigues que devoit leur coûter ce siége. Ils en furent plus particulièrement convaincus, le 21 de Décembre, après un assaut très-meurttier, qui leur emporta beaucoup de monde. Le feu d'une batterie dressée contre le ravelin de la porte de la Croix avoit été si vif, que cet ouvrage se trouvoit fort endommagé. Les ingénieurs Es-

pagnols, ayant repréſenté la facilité de donner un aſſaut de ce côté, François de Vargas avoit été chargé de ſoutenir avec un corps de troupes l'approche d'un pont portatif, qui fut jetté ſur les foſſés. Auſſi-tôt les Eſpagnols s'y précipitent en foule; mais, la brèche n'étant pas aſſez large pour aſſurer l'aſſiette de ce pont, il devient non-ſeulement inutile, mais funeſte même aux aſſiégeans. Ceux qui s'étoient hâtés d'y monter ſont renverſés dans les foſſés : les autres demeurent expoſés au feu de l'ennemi. L'impuiſſance d'avancer & la honte de reculer les tranſportent d'un déſeſpoir infructueux. Ils attendent & reçoivent la mort en forcenés, ſans vouloir quitter leur place, juſqu'à ce qu'enfin les ordres réitérés du général & les cris de leurs officiers les arrachent avec peine de ce lieu fatal.

Les Eſpagnols, n'ayant pu ſe rendre maîtres du ravelin par la force ouverte, eurent recours à la ſappe & aux mines. Dès le 17 de Janvier, ils étoient parvenus à le ruiner totalement. Les aſſiégés n'avoient rien négligé pour parer ce coup redoutable. Ils n'en furent point étonnés; & l'ennemi, croyant trouver la porte dégarnie, fut ſurpris, au contraire, de la voir environnée & ſoutenue de foſſés, de murailles, & d'autres ouvrages. D'un autre côté, la rigueur de la ſaiſon cauſoit autant de dommage aux aſſiégeans, qu'elle étoit favorable aux aſſiégés. Ceux-ci vivoient dans une abondance de toutes choſes, parce qu'à la faveur des glaces qui couvroient, depuis quelque tems, la mer de Harlem, (on appelle ainſi un grand lac au midi de la ville,) les

paysans des campagnes voisines, très-adroits à se servir de patins, ne cessoient de leur apporter des vivres & des munitions de toute espece. Tout cela se faisoit à la vue des Espagnols qui non-seulement souffroient extrêmement du froid, mais qui manquoient même des choses les plus nécessaires à la vie. Les maladies causées par le besoin emportoient, chaque jour, un grand nombre de leurs plus braves soldats. Ils continuoient cependant leurs travaux avec autant de vigueur que de constance. Loin de se laisser abbatre par la longueur & par les difficultés du siége, ils ne s'occupoient que des moyens de le faire réussir ; & la vengeance, puissant motif pour des Espagnols, excitoit merveilleusement leur courage.

La perte d'un grand nombre de leurs compagnons n'étoit pas ce qui les irritoit le plus. Les insultes, les affronts, les représailles cruelles des habitans de Harlem les avoient, en quelque sorte, transportés de rage & de fureur. Un jour, les assiégeans s'étant avisés de faire jetter par-dessus les murailles la tête d'un officier Hollandois, mort les armes à la main, en conduisant un convoi dans la ville, les assiégés répondirent à cette bravade par douze têtes d'Espagnols, qu'ils lancerent, dans un baril, au milieu du camp, avec cette inscription : « Tribut du dixieme (*a*) en- » voyé par les habitans de Harlem au duc

---

(*a*) Cet impôt, inconnu jusqu'alors aux peuples de la Flandre, avoit été la principale cause de leur révolte.

» d'Albe, avec les intérêts pour le retard du » paiement. » Le récit de toutes les cruautés de cette nature, qui se commirent de sang froid de part & d'autre, nous meneroit trop loin.

L'hyver continuoit d'être très-rigoureux. Encouragés par les nouveaux renforts qu'ils avoient reçus, les assiégés faisoient de fréquentes sorties, dans lesquelles ils avoient presque toujours l'avantage. Frédéric de Tolède, voyant ses troupes s'affoiblir considérablement, résolut de redoubler ses efforts, pour obliger du moins les ennemis à se défendre. Il fit donner à-la-fois plusieurs assauts où les Espagnols se comporterent avec la derniere intrépidité. Mais par-tout les Hollandois opposerent une résistance opiniâtre, & repousserent les assaillans, après en avoir fait un grand carnage.

Quoique Frédéric n'eût qu'à se louer de la conduite de ses troupes, il commençoit à désespérer du succès; & plusieurs même de ses principaux officiers opinoient à la retraite, lorsque le duc d'Albe, instruit des dispositions du conseil de guerre, envoya des ordres rigoureux à son fils de s'ensevelir sous les murs de la ville, plutôt que de lever le siége. Il lui fit passer, en même tems, les secours d'hommes & de vivres dont il avoit besoin; &, la saison étant devenue un peu moins rude, Frédéric ne songea plus qu'à signaler son obéissance & ses talens militaires.

Le dégel avoit rendu le lac navigable. Il fut bientôt couvert de vaisseaux dont les uns portoient des rafraîchissemens aux assiégés,

les autres s'efforçoient d'empêcher cette communication. Les combats sur l'eau devenoient, de jour en jour, plus fréquens. La ville d'Amsterdam, qui tenoit pour les Espagnols, leur fournissoit des flottes entieres. Plusieurs batailles navales, dont ils eurent presque toujours l'honneur, contribuerent beaucoup à leur faire supporter courageusement les pertes qu'ils ne cessoient d'essuyer sous les murs de Harlem. Celle du 28 de Mai fut une des plus considérables. Les assiégés, commandés par leurs plus braves chefs, étoient venus fondre sur la partie des retranchemens ennemis défendus par les Allemands. Ils en firent un carnage horrible; pillerent leur bagage; brûlerent leurs tentes; se saisirent de leurs drapeaux & de leur artillerie, & rentrerent victorieux dans la ville, ayant à peine perdu huit à dix hommes.

Malgré ces avantages des Hollandois, comme les Espagnols étoient, en quelque sorte, maîtres de la mer, la disette commençoit à se faire sentir dans Harlem. Tous les passages étoient exactement fermés. Peu s'en fallut cependant que les assiégés ne triomphassent de tous ces obstacles. Ils avoient, dit-on, dressé un grand nombre de pigeons qui portoient des lettres au prince d'Orange, & qui rapportoient ses réponses. Par l'entremise de ces nouveaux couriers, ils concerterent avec lui les moyens d'approvisionner la place; mais la vigilance des assaillans rompit toutes leurs mesures. Le désespoir leur en suggéra d'autres. Ils inonderent toute la campagne, en faisant plusieurs saignées à la riviere de

Sparen, qui coule dans la ville. Heureux, si les ressources qu'ils se promettoient eussent été plus abondantes, ou de plus longue durée! Elles furent bientôt épuisées par l'industrie & par les travaux des Espagnols.

Les armes & le courage leur restoient encore. Ils sçurent les rendre plus d'une fois funestes à leurs opiniâtres ennemis. Tout étoit soldat dans Harlem. Hommes, femmes, vieillards, tous se disputoient la gloire de défendre la patrie. On rapporte qu'une dame, d'une illustre naissance, nommée *Kennaw-Hasselaar*, âgée d'environ cinquante ans, prit les armes, & fit tant par ses discours pleins d'éloquence & de feu, que trois cens femmes se rangerent autour d'elle, résolues de le disputer en valeur aux plus braves soldats. En effet, on les vit, dans les postes les plus périlleux, affronter la mort, & soutenir lesplus grandes fatigues ; & , dit l'historien Strada, ces nouvelles Amazones ne furent pas moins un modèle de bravoure & d'intrépidité pour leurs concitoyens, qu'un objet d'admiration pour leurs ennemis.

Il n'étoit cependant point possible, après tant d'efforts réitérés, que les habitans de Harlem pussent se flatter encore d'une longue résistance. Depuis sept mois que duroit le siége, ils avoient vu périr l'élite de leurs guerriers. Une famine cruelle désoloit la ville, dont les fortifications n'étoient plus qu'un amas de ruines. Il fallut enfin songer à se rendre. On députa, pour cet effet, quelques bourgeois à Frédéric; mais le fier Espagnol étoit bien éloigné de laisser échapper une vengeance

assurée. Il refusa toute espece de composition. Lorsque cette réponse fut rapportée aux malheureux habitans de Harlem, la fureur & le désespoir s'emparerent de tous les cœurs. D'un consentement unanime, ils résolurent de tenter une derniere sortie, & de vendre du moins chèrement leur vie aux Espagnols. Ce projet parvint aux oreilles de Frédéric. Il en frémit; &, moins par compassion pour les assiégés que par la crainte de quelque nouvel échec, il envoya leur promettre un traitement plus favorable qu'ils n'oseroient l'espérer, s'ils vouloient s'en remettre à sa clémence. Il les fit assurer, en particulier, de les garantir du pillage. Sur cette promesse, la ville se rendit, le 13 de Juillet 1573. Mais le vainqueur, tenant en apparence la parole qu'il avoit donnée, ne perdit rien du plaisir de la vengeance; &, s'il parut épargner aux habitans les horreurs du pillage, ce ne fut que pour les livrer de sang froid à la rage des boureaux. Il en fit périr plus de deux mille par les formalités de la justice; & ces exécutions horribles mirent le comble à la haine des Flamands contre les Espagnols.

HASLOU. (*journée de*) Les Normands, l'an 882, s'étoient retranchés sur les bords de la Meuse, aux environs de Haslou. Charles le Gros entreprit de les forcer dans leur camp. Il en forma le siége; y fit donner plusieurs assauts sanglans, meurtriers, mais inutiles. Les élémens semblerent combattre pour les Barbares. Un orage furieux, s'élevant tout-à-coup, abbatit un pan de muraille, & renversa les tentes de l'armée impériale. Bien-

tôt la peste se mit dans l'un & l'autre camp, & y causa d'horribles ravages. Effrayées de tant de maux, les deux nations parlerent d'accommodement. On fit un traité, mais honteux pour la France, & qui valoit mille fois mieux qu'une victoire pour les Barbares. On convint qu'ils resteroient maîtres des pays dont ils étoient actuellement en possession; qu'on les dédommageroit de leurs pertes; que Godefroi, l'un de leurs rois, se feroit Chrétien, & se marieroit avec la princesse Gisèle, fille du roi Lothaire & de Valdrade. Ainsi fut établi, au centre de la France, cet ennemi barbare, dangereux, insatiable, dont il avoit été, & fut encore long-tems le fléau le plus terrible.

HASTEMBECK. (*bataille d'*) Les François avoient uni leurs armes à celles de la reine de Hongrie. Le maréchal d'Estrées, qui les commandoit, avoit déja passé le Wéser. Il suivoit pas-à-pas le duc de Cumberland, qui s'efforçoit de couvrir l'électorat d'Hanovre, avec une armée de cinquante mille hommes, composée d'Hanovriens, de Hessois & de quelques régimens Prussiens. Enfin il le joignit, le 29 de Juillet 1757, dans une position très-avantageuse. Il avoit à sa droite le Wéser, la ville d'Hamelen un peu en arriere. Le village d'Hastembeck & une redoute couvroient son front. Entre le village & le fleuve sont des marais impraticables. Sa gauche, qui s'étendoit jusqu'aux bords d'un bois épais, étoit protégée par une batterie de canon. Le Maréchal le fit attaquer par la gauche. Elle fut culbutée & renversée. M. de Contades

Contades chargea la droite, & triompha de tous les obstacles. Malgré la difficulté du terrein, le village fut emporté. Pendant ce tems-là, les grenadiers de France débouchoient le long des haies. La cavalerie, en plusieurs colomnes, suivoit & soutenoit cette redoutable infanterie, pour tomber, de concert avec elle, sur le centre de l'ennemi. Tout annonçoit une victoire presqu'unique. Tout-à-coup les grenadiers Hannovriens, qui avoient quitté le champ de bataille, y reviennent avec fureur; rétablissent le combat, & font un feu terrible sur une brigade Françoise qui s'avançoit. Cette même brigade est, en même tems, chargée, comme ennemie, par un corps des siens. Elle perd son avantage; elle recule. On croit aussi-tôt qu'un corps supérieur d'Hanovriens s'est emparé des hauteurs pour tourner l'armée victorieuse. On suspend la poursuite des ennemis, qui plioient par-tout. Le duc de Cumberland profite de cêtte erreur pour sauver ses troupes. Il évite le feu de l'artillerie Françoise, qui, après avoir franchi tous les ravins, alloit foudroyer les Alliés de toutes parts. Il vint à bout de faire sa retraite, sans danger, à la vue des vainqueurs. Il ne perdit que cinq mille hommes; mais il fut obligé d'abandonner l'Electorat à la discrétion des François. Les princes de Condé & de la Marche-Conti signalerent dans cette journée leurs premieres armes. On pleura la mort du comte de Laval-Montmorenci, & d'un brave officier de la maison de Bussy, qui périrent en combattant à la tête des soldats. Un coup de fusil, qu'on crut long-tems mortel, perça

le comte du Châtelet, de la maiſon de Lorraine, fils de cette célèbre marquiſe, dont le génie s'eſt trouvé preſque de pair avec celui du grand Newton, qu'elle a commenté. On rappelloit le maréchal d'Eſtrées, pendant qu'il gagnoit la bataille. Le duc de Richelieu, qui lui ſuccéda, combattit encore le duc de Cumberland, & le pouſſa juſqu'à l'embouchure de l'Elbe, où il le força de capituler avec toute ſon armée.

HASTINGS. (*bataille d'*) L'an 1066 de J. C. fut ſignalé par la révolution la plus ſurprenante. Guillaume, duc de Normandie, qu'une longue ſuite de victoires fit ſurnommer *le Conquérant*, conçut le hardi projet de s'emparer de l'Angleterre. Pour autoriſer ſes armes, il intéreſſa la cour Romaine, offrant de rendre tributaire du ſiége apoſtolique le royaume qu'il alloit conquérir. Alexandre II, qui ceignoit alors la triple couronne, ſaiſit cette occaſion d'augmenter ſon pouvoir, &, ſans chercher d'autre preuve du droit de Guillaume, lui donne un étendard béni, un cheveu de S. Pierre, & une bulle d'excommunication contre quiconque oſeroit s'oppoſer à ſon entrepriſe. Muni de ces foudres ſacrés, Guillaume partit de Saint-Valeri avec une flotte de neuf cens voiles, ſans compter les frégates & les bateaux de moindre grandeur. Son armée étoit de cent mille hommes, François, Aquitains, Bretons, Manceaux & Normands. Le Duc, débarqué ſur les côtes de Suſſex, fait mettre le feu à tous ſes vaiſſeaux, pour annoncer au ſoldat qu'il falloit vaincre ou mourir. Il marche enſuite à la rencontre du

roi qu'il venoit déthrôner, c'étoit Harald II, prince courageux & digne du ſceptre, & le joint près de Haſtings. Ce fut-là que ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de l'Angleterre. En voici la deſcription tirée de Mathieu Paris. » Les Anglois, dit ce célèbre » moine, avoient paſſé toute la nuit à ſe ré- » jouir & à boire. Dès la pointe du jour, » encore fumans de débauche, ils marchent » avec ardeur à l'ennemi. Les fantaſſins, tous » armés de haches, & ſerrés les uns contre » les autres, uniſſent leurs boucliers, & en » forment un mur impénétrable. Les Nor- » mands, qui s'étoient occupés, toute la » nuit, à confeſſer leurs péchés, après s'être » nourris, le matin, du pain des forts, atten- » doient l'ennemi d'un air aſſuré. Guillaume » demande ſes armes : on les lui apporta ; » mais l'empreſſement de ſes officiers occa- » ſionna quelque changement dans les piéces » de ſon armure, qu'ils placerent à contre- » ſens. Le Duc, riant de leur mépriſe, dit » à haute voix : J'accepte l'augure ; voilà qui » m'annonce que mon duché va ſe changer » en royaume... Il fait enſuite chanter la » chanſon de Rolland, pour animer ſes ſol- » dats, & les mene au combat. On ſe battit » de part & d'autre avec un courage égal, » pendant la plus grande partie du jour, ſans » que la victoire penchât d'aucun côté. Guil- » laume alors fait prendre la fuite à ſes trou- » pes. Les Anglois, ſe croyant vainqueurs, » ſe débanderent pour pourſuivre les fuyards. » Alors les Normands font volte-face, & » font à leur tour reculer les Anglois. Ceux-

» ci se retranchent sur une colline. Les Nor-
» mands veulent y monter; mais ils sont re-
» poussés. Tant qu'Harald fut vivant, les An-
» glois se soutinrent dans ce poste. Ce prince
» remplit dans cette journée tous les devoirs
» d'un brave soldat & d'un grand capitaine.
» Il renversoit tout ce qui se présentoit de-
» vant lui. Guillaume, de son côté, payoit
» de sa personne. Il eut trois chevaux tués
» sous lui. Enfin Harald, atteint d'un coup de
» flèche à la tête, tomba mort. Un soldat,
» le voyant étendu sur le champ de bataille,
» lui coupa la cuisse. Guillaume, indigné de
» cette action, chassa ce soldat de l'armée.
» Les Anglois, après la mort de leur roi,
» prirent la fuite. » Tel fut le succès de ce mémorable combat, qui dura plus de douze heures, & dans lequel il périt soixante-sept mille Anglois & six mille Normands. Pour en conserver le souvenir, Guillaume bâtit une église avec une abbaye, au lieu même où Harald avoit été tué. Le temple fut dédié à S. Martin, & l'abbaye reçut le nom de *la Bataille*. Ce monastere eut le singulier privilége de servir d'asyle & de franchise à quelque scélérat que ce pût être. Tout plia devant l'armée victorieuse. Douvres, quoique défendue par une nombreuse garnison, se rendit, sans aucune résistance. Cantorbéri suivit son exemple. Londres sembloit promettre une plus belle défense; mais elle étoit remplie d'évêques & de prêtres. Dès que le conquérant se montra, portant devant lui l'étendard béni, tous vinrent lui offrir la couronne, qu'il accepta sans peine; & l'archevêque

d'Yorck, quelque tems après, lui donna l'onction sacrée des rois.

» Guillaume, dit le sçavant abbé Velly, » plus sage qu'Alexandre, qui prenoit les fa- » çons de vivre des peuples qu'il avoit vain- » cus, ordonna que les Anglois se conforme- » roient aux usages des Normands; qu'ils » porteroient le même habit; que, comme » eux, ils se raseroient la barbe; qu'ils se » gouverneroient par les mêmes loix; que » l'idiome Normand, qui étoit un François » mêlé d'un peu de Danois, seroit la seule » langue du pays; qu'on ne plaideroit, qu'on » ne prononceroit les sentences, qu'on n'ex- » pédieroit les actes que dans ce langage » barbare; ce qui dura jusqu'au règne d'É- » douard III... L'élévation de Guillaume sur » le thrône des Anglois est l'époque de la » grandeur & de la puissance de l'Angleterre » qui cependant le déteste. Les mœurs s'y » adoucirent par le commerce des François. » Les arts & les sciences commencerent à y » fleurir : de-là cette célébrité dont elle » jouit, & le grand rôle qu'elle fait aujour- » d'hui dans l'Europe. »

HAVANE. (*conquête de la*) Au nord de l'Amérique méridionale, à l'entrée du golfe du Mexique, s'éleve la fameuse isle de Cuba, qui peut avoir environ deux cens cinquante lieues de longueur. La Havane, sa capitale, est située sur la côte qui regarde la Floride, à vingt-cinq degrés de latitude septentrionale. Son port est très-renommé, & si bien fortifié par l'art & par la nature, que cette place peut être regardée comme imprenable. Il reçoit

la mer par une embouchure fort étroite, mais assez profonde. Au milieu, les rivages s'éloignent en forme de cercle, & viennent ensuite se réunir au pied de la ville. Les montagnes qui l'environnent le défendent contre l'agitation des vagues, & contre la fureur des tempêtes ; ensorte que les vaisseaux y sont comme dans un golfe sûr, sans avoir besoin ni de cables ni d'ancres. Aux deux côtés de l'embouchure sont deux pointes très-escarpées, avec deux châteaux assez bien fortifiés pour fermer le passage à une très-grande flotte. La citadelle, construite dans une situation des plus avantageuses, protege également & le port & la ville.

Telle étoit la place dont les Anglois projetterent la conquête en 1762. Ils s'en approcherent, le 6 de Juin, au matin, sous les ordres de l'amiral Pocock, & du milord-comte d'Albemarle. Les Espagnols n'oublierent rien pour empêcher la descente. Mais, comme on avoit partagé leur attention, en feignant de débarquer à l'ouest de la Havane, elle se fit heureusement à six milles à l'est du fort Moro. Ce premier succès fut suivi d'un second, puis d'un troisieme, coup sur coup. On battit un corps qui, couvert d'un fort qui défendoit le passage de la riviere de Coximar, présentoit un front redoutable. Ensuite on attaqua, & l'on prit deux vaisseaux de guerre Espagnols, qui cherchoient à gagner l'isle de Saint-Domingue. Enfin on s'approcha du fort Moro, dont la prise entraînoit la soumission des autres & de la ville même. On vit alors combien la passion des richesses est capable d'ani-

mer une nation dont tous les membres ſont çommerçans, & pour qui la guerre n'eſt qu'un négoce. Une partie des thréſors de l'Eſpagne étoit renfermée dans la ville. La conquérir, c'étoit s'enrichir à jamais. L'amour de l'or enflamma tous les cœurs. Le ſoldat avide ne vit plus les obſtacles. Docile à ſes généraux, qui le conduiſoient à la fortune, il étoit réſolu de vaincre ou de périr. On attaque Moro par mer & par terre. Le feu prend aux travaux; & la flamme conſume, en un inſtant, les fruits d'un mois de fatigue. On ferme les yeux ſur cet accident : on redouble d'ardeur. Tous, officiers & ſoldats, mirent la main à l'ouvrage : on rétablit les batteries. La place eſt foudroyée de nouveau avec plus de fureur. Ses murs s'écroulent; & les Eſpagnols, étonnés d'une attaque ſi vive & ſi opiniâtre, ſe garantiſſent des malheurs inſéparables d'un aſſaut, en ouvrant aux Anglois les portes de la Havane, le 12 du mois d'Août. Les vainqueurs y entrerent, le lendemain. La garniſon ſortit devant eux avec tous les honneurs de la guerre, & fut reconduite en Eſpagne, mais ſans pouvoir tranſporter avec elle les richeſſes dont le dépôt lui avoit été confié. Elles devinrent le prix de la valeur; & il n'y eut ni matelot ni ſoldat qui n'en eût aſſez pour le reſte de ſes jours.

HÉLIGERLÉE. (*bataille d'*) Le comte Louis de Naſſau, frere du prince d'Orange, étant entré en Friſe avec une armée bien pourvue de munitions de toute eſpece, & qui montoit à-peu-près à dix mille fantaſſins & trois mille cavaliers, voulut ſe rendre maî-

K iv

tre de Groningue, dont la conquête lui paroissoit facile. Mais les sages précautions du duc d'Albe firent échouer ses efforts. Le comte d'Aremberg, l'un des plus grands seigneurs de Flandres, & capitaine célèbre, commandoit dans ces contrées, & avoit sous ses ordres un régiment Allemand. Le comte de Mégue, gouverneur de Gueldres & de Zutphen, provinces voisines de la Frise Flamande, en avoit un autre. Le Duc opposa ces deux corps au comte Louis, & les fit joindre par le régiment Espagnol de Bracamonté, en y ajoûtant plusieurs compagnies de cavalerie, & un train de six piéces d'artillerie de campagne. Cette armée s'approcha des révoltés, sous les ordres du comte d'Aremberg. Le comte de Mégue étoit encore en marche. Le comte Louis fortifioit alors la ville de Dam. Les Royalistes l'obligerent d'en sortir, & d'aller choisir un meilleur poste auprès de l'abbaye voisine d'Héligerlée. Le comte d'Aremberg n'étoit point assez fort pour attaquer l'ennemi avantageusement campé; & c'étoit commettre la faute la plus grande, que d'en venir aux mains dans l'absence du comte de Mégue. Mais les Espagnols, enflés d'un petit succès qu'ils avoient eu la veille, forcerent leur général à engager l'action, le 24 de Mai 1568. Les Espagnols formoient la premiere ligne. Les Allemands composoient la seconde. On choisit le terrein le plus propre pour placer la cavalerie, sans s'arrêter à ce que prescrivoit l'ordre de bataille. L'artillerie, placée dans l'endroit le plus découvert, tiroit sur le flanc de l'ennemi. Le comte Louis

connoissoit tous ses avantages. Saisissant avec joie les espérances que lui offroit la Fortune, il s'empressa de disposer ses troupes. Il plaça à la droite, où il étoit plus facile de manœuvrer, la cavalerie commandée par le comte Adolphe de Nassau, son frere. L'infanterie fut mise à la gauche, & étoit défendue par une petite hauteur que le Comte garnit d'un bon corps de Mousquetaires. Le centre se trouvoit entre un bois qui étoit par-derriere, & un marais qui étoit sur le devant. L'artillerie des Espagnols fit d'abord beaucoup de ravage. Les Mousquetaires, qui défendoient la colline, furent assaillis avec tant de vigueur, que les Royalistes s'en crurent les maîtres. Déja ils s'avançoient avec la plus fiere intrépidité, lorsqu'ils s'apperçurent bientôt de leur erreur. Enfoncés dans des marais fangeux, ils faisoient de vains efforts pour s'en arracher ; & ceux qui venoient les en tirer ne faisoient que s'y plonger eux-mêmes. Cependant l'infanterie des rebelles frappoit sur eux à coup sûr, & en faisoit un grand carnage. Le comte Louis, les ayant fait tourner par sa cavalerie, les enferma de toutes parts; acheva de les rompre, & les mit sans peine en déroute. Six cens Espagnols perdirent la vie dans ce combat, où il ne périt presqu'aucun Allemand. Le reste se rendit à l'ennemi, qui leur fit quartier, sous la condition qu'ils ne serviroient plus l'Espagne. L'artillerie, les bagages, la caisse militaire, devinrent la proie du vainqueur. D'Aremberg, oubliant les devoirs d'un général, se battit en soldat déterminé. Si l'on en croit Strada, ce sei-

gneur, quoique bleſſé d'un coup de feu, attaqua au plus fort de la mêlée le comte Adolphe; déchargea ſur lui ſon piſtolet, & le perça d'un coup d'épée. Adolphe ne mourut point ſans vengeance. Enflammé d'une noble colere, il porta pluſieurs coups mortels à ſon terrible ennemi; & tous deux ils expirerent l'un auprès de l'autre. La mort d'Adolphe fut la ſeule diſgrace du comte Louis, dans cette journée glorieuſe. Un corps de cavalerie, envoyé par le comte de Mégue, fut témoin de la défaite des Royaliſtes, & ſervit à aſſurer la fuite de ceux qui s'étoient diſperſés.

HELLESPONT. (*bataille au paſſage de l'*) Gaïnas, qui s'étoit révolté contre l'empereur Arcadius, de concert avec Tribigilde, ayant été déclaré ennemi de l'Empire, eſſaya de traverſer l'Helleſpont, pour entrer en Afrique dont il eſpéroit ſe rendre maître On lui oppoſa Fravite, perſonnage habile, qui, dans un corps foible & valétudinaire, portoit une ame vigoureuſe & ſaine. Les deux armées demeurerent campées pendant quelque tems, le détroit entre deux. Fravite profita de cette inaction, pour diſcipliner ſes troupes novices encore dans l'art des combats. Il ſçut bientôt en faire des guerriers pleins de courage, & qui ne deſiroient que l'occaſion de ſignaler leur bravoure naiſſante. Gaïnas avoit epuiſé ſes ſubſiſtances. Dépourvu de tout, il voulut enfin riſquer le paſſage dont Fravite s'étoit emparé, & qu'il fermoit avec une flotte. L'ennemi fit faire à la hâte un bon nombre de bateaux pour le tranſport des hommes & des

chevaux ; &, les ayant chargés de troupes, il les abandonna dans le détroit, avec ordre de gagner, à force de rames, le bord opposé. Fravite les laissa d'abord avancer. Quand il les vit en désordre, emportés par le courant, il se mit à la tête de sa flotte ; &, prenant le dessus du vent qui souffloit avec force, il alla heurter de sa proue le premier bateau, & le coula à fond avec toute sa charge. Ses gens imiterent sa manœuvre. Les Goths à découvert, percés de flèches, tâchoient en vain d'aborder les vaisseaux ennemis, qui, semblables à des tours flottantes, brisoient, renversoient, abymoient tout ce qu'ils choquoient. Bientôt l'Hellespont fut couvert de débris & de cadavres, au travers desquels les vaisseaux Romains achevoient leur victoire, en massacrant tous ceux qui s'efforçoient de se sauver à la nage. Gaïnas prit la fuite, & trouva bientôt une mort qu'il vouloit éviter, & qu'il méritoit. Uldès, chef des Huns, acheta au prix de sa tête l'amitié des Romains. *L'an 400 de J. C.*

HELSIMBOURG. (*bataille d'*) Pendant le séjour de Charles XII à Bender, la Régence de Stockholm mit à la tête des troupes le maréchal de Steinbock. Le 10 de Mars 1710, ce général joignit les Danois près d'Helsimbourg avec huit mille hommes d'anciennes troupes, & environ douze mille de nouvelles milices. C'étoient pour la plûpart des laboureurs qui, n'ayant pas eu le tems d'avoir l'ordonnance, vinrent sous leurs drapeaux, vêtus de leurs saraux de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des

cordes. Dès qu'ils furent en présence de l'ennemi, ils demanderent la bataille. Elle se donna. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillerent en piéces celui des Gardes du roi de Danemarck, dont il ne resta que dix hommes. La victoire fut complette. Les Danois, commandés par le général Rantzaw, laisserent quatre mille morts sur la place. L'on prit trois mille hommes, avec le canon, l'artillerie & le bagage. Steinbock n'eut que seize cens hommes mis hors de combat.

HÉNARÈS. (*journée de l'*) Sertorius s'étoit retiré en Espagne, & rendoit cette province heureuse par un gouvernement équitable. Les Characitains ne vouloient point reconnoître son autorité. Ce peuple, établi près de la petite riviere de l'Hénarès, n'habitoit point dans des villes ni dans des bourgades. Il occupoit une colline assez haute, qui avoit un grand nombre d'antres & d'enfoncemens tournés vers le nord. La campagne, qui étoit au pied de la colline, n'étoit qu'une espece de boue argilleuse & friable, qui se résolvoit aisément en poussiere. Sertorius ordonna à ses soldats de prendre le plus qu'ils pourroient de cette terre poudreuse, & d'en faire un grand amas vis-à-vis la colline. Les Barbares crurent d'abord qu'on prétendoit élever une terrasse pour les attaquer, & se moquerent des vains efforts des Romains. Mais ils changerent bien de langage, le lendemain matin, lorsqu'ils virent que le petit vent, qui s'étoit élevé avec le soleil, leur apportoit une grande quantité de poussiere. Ce fut bien pis encore, quand le vent,

devenu plus violent, forma d'épais nuages de poudre, que les soldats de Sertorius avoient soin d'augmenter en remuant cette terre. Bientôt les cavernes des Barbares furent si pleines de cette incommode poussiere, qu'ils en étoient étouffés. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours; mais au troisieme ils furent obligés de se rendre. *77 ans avant J. C.*

HENNERDORFF. (*combat de*) Au mois de Novembre 1745, le roi de Prusse, ayant rencontré le régiment de Saxe-Gotha près de Hennerdorff, dans la haute Lusace, entre Gorlitz & la riviere de Queiss, l'attaqua vivement; &, après une résistance assez longue, il remporta une victoire complette. Ce monarque fit prisonniers près de onze cens soldats & trente-un officiers; enleva quatre piéces de canon, trois drapeaux, deux étendards, & quatre paires de tymbales.

HÉRACLÉE. (*siége d'*) Après la victoire remportée sur Antiochus le Grand, roi de Syrie, au Pas des Thermopyles, le consul Acilius engagea les Etoliens, alliés de ce prince, à rentrer dans le devoir, & à s'unir, comme auparavant, à la république Romaine. Ses remontrances furent méprisées; & l'obstination des Etoliens, pour être vaincue, avoit besoin de la violence. Le Consul forma donc le siége d'Héraclée, la principale de leurs villes, place très-forte, d'une grande étendue, & capable de faire une longue & vigoureuse défense. Durant vingt-quatre jours de suite, sans interruption ni jour ni nuit, Acilius fit jouer ses balistes, ses catapultes, & toutes les autres machines de guerre, qu'il

avoit en grand nombre, & fit attaquer la ville par quatre endroits différens. Les assiégés se défendoient avec un courage, ou plutôt avec une fureur que rien ne pouvoit intimider; &, quoique la garnison fût peu nombreuse, ils rétablissoient les murs abbatus, brûloient les machines, renversoient les travaux, & faisoient des sorties si vives, que les Romains étoient toujours enfoncés. Le Consul, fatigué par tant d'obstacles, changea de méthode. Il faisoit cesser l'attaque sur le minuit, & ne la faisoit recommencer que le lendemain matin, sur les neuf heures. Les Etoliens, persuadés que cette inaction avoit sa cause dans la lassitude des assiégeans, profitoient du repos qu'on leur laissoit, & se retiroient en même tems que les Romains. Au bout de quelques jours, le Consul, ayant fait retirer ses troupes à l'ordinaire, fit attaquer la ville, trois heures après, lorsque les assiégés étoient plongés dans le sommeil. L'assaut ne se donnoit qu'à trois endroits seulement; mais un corps de troupes choisies étoit placé à un quatrieme côté, & y attendoit le signal pour monter sur les murailles. Les Etoliens allarmés s'éveillent tout-à-coup, & courent de tous côtés où le bruit les appelle. Au point du jour, on donna le signal au quatrieme corps de troupes. Il se mit en mouvement, & monta sans peine sur les remparts, parce que les assiégés s'étoient tous rassemblés dans les lieux où paroissoient les Romains. La place fut emportée dans le moment; & les ennemis se réfugierent précipitamment dans la citadelle qui ne tint pas long-tems, & qui se

rendit à la premiere attaque. La ville fut livrée au pillage. *An du monde 3813.*

HERDOUÉE. (*bataille d'*) Cette ville avoit quitté le parti des Romains, pour se donner à Annibal. Le proconsul Cn. Fulvius, qui vouloit la reprendre, s'étoit campé dans le voisinage, où il se tenoit peu sur ses gardes. Le général Carthaginois fut instruit de sa négligence. Il arriva à l'improviste, & présenta la bataille que Fulvius, plein d'audace & de présomption, accepta sans balancer. Le combat fut vif, & la victoire long-tems disputée. Dans le feu de l'action, Annibal détacha sa cavalerie, dont une partie alla fondre sur le camp des ennemis, & l'autre attaqua parderriere ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Les Romains, se voyant environnés de toutes parts, ne songerent plus qu'à tâcher d'échapper. Les uns prirent la fuite; les autres combattirent jusqu'à la mort. Le plus grand nombre, qui se montoit à treize mille hommes, resta sur la place. La mort de Fulvius fut le prix de son imprudence. *L'an de Rome 542.*

HERSAN. (*bataille de*) Les Impériaux & les Turcs, qui se faisoient une guerre sanglante, s'étant rencontrés dans la plaine de Hersan, en 1687, se préparerent à disputer la victoire. D'abord on escarmouche de part & d'autre, mais d'une maniere vive & terrible, qui annonçoit combien l'action alloit être cruelle. Le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci se laisse prendre son étendard. Le prince de Commerci demande à l'instant au duc de Lor-

raine, général de l'armée, la permiſſion d'aller en enlever un autre aux infidèles. Ses inſtances réitérées font qu'il obtient enfin ce qu'il deſire. Il part : il vole avec une ardeur extrême. Il apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye : il court à lui, le piſtolet à la main ; tire de fort près ; manque ſon coup, & jette ſon piſtolet à terre, pour tirer ſon épée. Le Muſulman profite de cet inſtant pour lui enfoncer dans le flanc ſa zagaye. Le prince la ſaiſit froidement de la main gauche, & de la droite aſsène un ſi terrible coup d'épée ſur la tête de ſon adverſaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune prince arrache lui-même de ſon corps la zagaye ; porte le fruit de ſa victoire, encore tout enſanglanté, à ſon général ; fait appeller ſon cornette, & lui dit, ſans s'émouvoir : « Voilà, monſieur, un » étendard que je vous confie. Il me coûte » un peu cher ; & vous me ferez plaiſir de le » mieux conſerver que celui que vous vous » êtes laiſſé enlever. » Cette réprimande ſinguliere eſt preſqu'autant admirée que l'action même. L'empereur, dans la vue de récompenſer ce jeune héros d'une maniere digne de lui, fit placer l'étendard, avec des cérémonies extraordinaires, dans le temple principal de ſa capitale. L'impératrice, de ſon côté, en fit de ſa propre main un autre qu'elle envoya au prince de Commerci, pour remplacer celui que ſa compagnie colonelle avoit perdu.

Bientôt la mêlée devient générale. L'acharnement fut terrible. Les Ottomans firent des prodiges de valeur ; mais enfin, après une longue

longue & opiniâtre résistance, ne pouvant plus soutenir les efforts victorieux des Allemands, ils prirent la fuite, abandonnant le champ de bataille couvert de morts & de mourans, de riches dépouilles, de canons, de mousquets, de drapeaux, & de tous les trophées d'un glorieux triomphe.

HESDIN. (*siége de*) En 1639, le roi Louis XIII forma le siége de Hesdin, qu'il pressa vivement. Charles de la Porte, marquis de la Meilleraie, conduisoit les opérations, sous les auspices du monarque. En peu de tems, la brèche fut praticable. Le 30 de Juin, on ordonne l'assaut. On dresse les échelles. Le Roi monte des premiers, ayant à ses côtés MM. de la Meilleraie & de Puységur. Ce dernier avoit une canne à la main. Louis la prend; &, la présentant à la Meilleraie : « Je vous fais Maréchal de France, » lui dit-il; voilà le bâton que je vous en » donne : les services que vous m'avez ren» dus m'obligent à cela; vous continuerez à » me bien servir. » Le nouveau Maréchal répond qu'il n'est pas digne de cet honneur. » Trève de complimens, reprend le Roi : » je n'ai pas fait un Maréchal de meilleur » cœur que vous. » Au moins jamais on n'en avoit fait d'une façon plus glorieuse.

HIMERE. (*siéges d'*) 1. En conséquence d'un traité conclu avec Xerxès, roi des Perses, dont l'objet étoit d'exterminer entièrement les Grecs, les Carthaginois entrerent en Sicile, l'an du monde 3520, avec une armée de trois cens mille hommes, une flotte de deux mille vaisseaux, & de plus de trois

mille petits bâtimens de charge, sous la conduite d'Amilcar, le plus célèbre capitaine de son tems. Ce général voulut signaler ses armes par la prise d'Himère, place très-forte, & en forma le siége. Thérou, qui la défendoit, se voyant serré de très-près par l'ennemi, députa à Syracuse vers Gélon qui s'en étoit rendu maître. Il accourut aussi-tôt à son secours avec une armée de cinquante mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage & l'espérance aux assiégés qui, depuis ce tems-là, se défendirent très-vigoureusement. Gélon connoissoit bien le métier de la guerre : il excelloit sur-tout dans les stratagêmes. On lui amena un courier chargé d'une Lettre des habitans de Sélinonte, ville de Sicile, pour avertir Amilcar que la troupe de cavaliers, qu'il leur avoit demandée, arriveroit un certain jour. Gélon en choisit dans son armée un pareil nombre qu'il fit partir vers le tems dont on étoit convenu. Ayant été reçus dans le camp, comme amis, ils se jetterent sur Amilcar qu'ils tuerent, & mirent le feu aux vaisseaux. Gélon, dans ce moment, attaqua avec toutes ses forces les Carthaginois qui se défendirent d'abord fort vaillamment. Mais, quand ils apprirent la mort de leur général, & qu'ils virent leur flotte en feu, ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible; & plus de cent cinquante mille resterent sur la place. Le reste de cette armée si nombreuse fut obligé de se rendre à discrétion. Cette défaite consterna & découragea Carthage qui demanda la paix.

2. L'an 3592, les Carthaginois, dont l'am-

bition convoitoit la Sicile, reporterent la guerre dans cette province, & en donnerent le soin à Annibal, petit-fils d'Almicar. Ce général, animé d'un vif desir de venger sa famille & sa patrie, se présenta devant Himère ; y fit donner l'assaut, & s'en rendit maître. Il traita les habitans avec la derniere cruauté ; donna le pillage de la ville à ses soldats, & la fit raser entièrement, 240 ans depuis sa fondation. Trois mille prisonniers furent égorgés, par son ordre, dans l'endroit même où son aïeul avoit été tué par les cavaliers de Gélon. Il prétendoit appaiser & satisfaire les manes de cet infortuné capitaine par le sang de ces malheureuses victimes.

HIPPIS. (*bataille de l'*) L'an 550, les Romains, étant entrés en Lazique, sous la conduite de Gubaze & de Dagisthée, rencontrerent Choriane, l'un des meilleurs généraux de Chosroès, sur les bords de l'Hippis, petite riviere qui baigne la contrée appellée *Muchirise*. Le combat fut sanglant & opiniâtre. Les Perses prirent la fuite, après avoir perdu Choriane ; & les vainqueurs les poursuivirent jusqu'à leur camp, où ils furent arrêtés par un Alain d'une force & d'un courage extraordinaires. Ce Barbare, fermant de son corps l'entrée du camp, qui étoit fort étroite, tirant sans cesse des flèches avec une vivacité surprenante, & déchargeant d'horribles coups de cimeterre sur ceux qui l'approchoient, disputa long-tems le passage. Enfin il fut terrassé d'un coup de lance. Le camp fut pris ; & l'on y fit un grand carnage.

HIPPONE. (*siége d'*) Cette ville, située

ſur le bord de la mer, étoit l'une des plus fortes places de la Numidie. Genſeric, roi des Vandales, qui s'étoit jetté dans cette province de l'empire Romain, vint y aſſiéger le général Boniface, vers la fin de Mai de l'an 430. Les Barbares conduiſirent leurs opérations avec toute la vivacité poſſible. Durant les trois premiers mois du ſiége, le grand S. Auguſtin, renfermé avec ſon troupeau dans les murs d'Hippone, ne ceſſa de relever le courage des citoyens. Il nourriſſoit les pauvres; il inſtruiſoit les foibles; il veilloit; il prioit; il montroit à tous une patrie plus heureuſe, où le fer des Vandales ne pouvoit pénétrer. Enfin, ſuccombant à tant de pieux travaux, il tomba malade, & rendit entre les bras du Tout-Puiſſant cette ame tendre & ſublime qu'il avoit décorée des plus éclatantes vertus. Après la mort du ſaint prélat, les citoyens, remplis de ſon eſprit, ſoutinrent avec courage les aſſauts de Genſeric, juſqu'au mois d'Août de l'année ſuivante. Le roi Barbare, preſſé par la famine, & rebuté par tant de réſiſtance, ſe retira, après quatorze mois d'inutiles efforts. Mais, l'année ſuivante, ayant défait Boniface, il retourna devant Hippone, dont les habitans épouvantés avoient pris la fuite, & la réduiſit en cendres.

HIRAH. (*bataille d'*) Arzémidokht, reine de Perſe, voulant chaſſer les Saraſins de ſes Etats, prit dans toute ſa cavalerie douze mille chevaux d'élite, qu'elle envoya, l'an 634, ſous la conduite de Mahran, habile capitaine, contre ces Barbares campés dans l'Irak, près

de la ville d'Hirah. A peine se fut-on rencontré, qu'on en vint aux mains avec fureur. La victoire balança long-tems. Les Persans & les Infidèles plierent tour-à-tour. Le combat, commencé sur le midi, duroit encore au soleil couchant, lorsque Mahran & Almothanna, chefs des Arabes, s'étant joints dans la mêlée, se porterent des coups terribles. Le général Persan fut tué; & sa mort termina cette sanglante bataille.

HOCHSTEDT. (*batailles d'*) Le maréchal de Villars, ayant joint l'électeur de Baviere, se hâta d'entraîner ce prince au-delà du Danube. Mais, quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voyant que le moindre échec laisseroit ses Etats à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, maréchal général des Impériaux, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit se réunir à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donawert. « Il faut les prévenir, » dit le capitaine François à l'Electeur; il » faut tomber sur Styrum, & marcher tout-» à-l'heure. » Le prince temporisoit. Il répondit qu'il en devoit conférer avec ses généraux & ses ministres. « Je suis votre mi-» nistre & votre général, lui repliquoit Vil-» lars. Vous faut-il d'autre conseil que moi, » quand il s'agit de donner bataille? » Le Prince, occupé du danger de ses Etats, reculoit encore. Il se fâchoit contre le général. » Hé bien! lui dit Villars, si votre altesse » électorale ne veut pas saisir l'occasion avec » ses Bavarois, je vais combattre avec les » François; » &, sur le champ, il ordonne

l'attaque. Le Prince indigné, & ne voyant dans ce François qu'un téméraire, fut obligé de combattre, malgré lui : c'étoit dans les plaines d'Hochſtedt, ſur la gauche du Danube, ville du duché de Neubourg. Le marquis d'Uſſon, qui s'étoit approché du camp ennemi, par ordre du Maréchal, avec un gros détachement, commença l'action, le 20 de Septembre 1703. Mais, n'ayant pas donné le ſignal au moment dont on étoit convenu, il ſuccomboit ſous les efforts des Impériaux, & cédoit au grand nombre, lorſque les armées Françoiſe & Bavaroiſe vinrent à ſon ſecours, & le dégagerent. Cet incident, que le comte de Styrum n'avoit pas prévu, mit le déſordre dans ſes lignes. Il vint pourtant à bout de les rétablir, & ſe mit en devoir de combattre avec toutes ſes troupes. Après la premiere charge, on vit un effet de ce que peut dans les batailles le caprice de la Fortune. Les ſoldats Allemands & François, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite en même tems ; &, durant quelques minutes, le maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul ſur le champ de bataille. Dans cette circonſtance critique, capable de faire perdre la tête aux plus grands généraux, Villars ſe poſſéda tout entier ; &, faiſant entendre ſa voix, il rallie ſes ſoldats ; les ramene à l'ennemi, que cette déroute volontaire avoit diſperſé çà & là. Il le charge ; il le diſſipe ; il gagne une victoire complette. La bataille dura ſept heures ; & le comte de Styrum y perdit plus de trois mille hommes avec toute ſon artillerie composée de trente-trois piéces de fonte, & tous ſes bagages. On

fit plus de quatre mille prisonniers; & les vainqueurs ne perdirent pas deux cens hommes. Après le maréchal de Villars, l'électeur de Baviere eut toute la gloire de cette action. Tous les régimens François firent des prodiges. Parmi les officiers généraux qui signalerent leur valeur, on compte particulièrement le marquis de Lévy, commandant de la cavalerie, & MM. de Conflans, Bouzols, Massembach, brigadiers; de la Vrilliere, d'Heudicourt, Choiseul, le chevalier de Tressemanes, major général; M. de Beaujeu, maréchal-des-logis de la cavalerie, & le brave Kercado. Ce dernier entra seul au milieu de l'infanterie ennemie, qu'il auroit massacrée du premier choc, si l'on avoit pu le soutenir. Le frere du maréchal de Villars contribua beaucoup, par son ardeur, au triomphe du général.

2. L'année suivante, la France vit flétrir ces lauriers dans la même plaine où elle les avoit cueillis; & la précipitation aveugle du maréchal de Tallard fit disparoître, en un instant, la gloire dont la sage activité de l'immortel Villars avoit couvert la nation. Le duc de Marlborough, ayant été joint par le prince Eugène, après avoir battu les Bavarois & les François à Donawert, les suivit jusques dans les plaines d'Hochstedt & de Bleinheim où ils s'étoient retranchés. L'armée de France, en comptant les troupes de l'électeur de Baviere, étoit de quatre-vingt-deux bataillons, & de cent soixante escadrons; ce qui faisoit à-peu-près soixante mille combattans, parce que les corps n'étoient

pas complets. Soixante-quatre bataillons, & cent cinquante-deux escadrons composoient l'armée ennemie, qui n'étoit forte que d'environ cinquante mille hommes.

La plaine qui fut le théatre de la bataille, s'étend depuis Munster jusqu'à Dillingen, l'espace de deux lieues, & est coupée par plusieurs ruisseaux qui la rendent assez marécageuse, comme la plûpart des campagnes de l'Allemagne. La riviere de Warnitz la borne vers l'orient : elle est fermée à l'occident & au nord par des bois fort épais, & le Danube coule à son midi. Le camp des Alliés étoit adossé à une partie du bois, & avoit devant le village de Bragstet avec un gros ruisseau. Leurs batteries étoient derriere Niéderklau & Schoubach, deux villages au milieu de la plaine, vis-à-vis des batteries Bavaroises & Françoises. Un ruisseau les séparoit. Le camp des François & des Bavarois s'étendoit derriere, & bien près de leurs batteries, depuis le village de Bleinheim vers le Danube, jusqu'à celui de Lutzingen, au bord d'un bois. Le 12 du mois d'Août, dès le grand matin, les Alliés firent quelques mouvemens. Eugène & Marlborough jetterent un pont sur le Kessel, ruisseau de la plaine. On tira sur les ouvriers; ce qui retarda l'ouvage, qui ne fut achevé que sur les deux heures après minuit. Les deux généraux monterent alors à cheval, & commencerent à régler leur marche. Leur armée se forma sur neuf colomnes, les Impériaux à la droite, sous les ordres du prince Eugène; les Anglois & les Hollandois à la gauche commandée

par Marlborough; &, le 13, à ſix heures du matin, ils ſe trouverent devant le camp des François. Tout y étoit tranquille. Tallard, Marſin, l'électeur de Baviere, n'avoient pas cru qu'on oſeroit les attaquer. Ils firent tirer deux coups de canon pour rappeller les fourrageurs; & l'armée Françoiſe ſe rangea en bataille à la tête de ſon camp.

Le marquis de Feuquières compte douze fautes capitales, que firent les trois généraux, avant & après la bataille. Une des plus conſidérables étoit de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir ſéparé les deux corps de l'armée. Le maréchal de Villars, ayant appris cette diſpoſition, la trouva inexcuſable, & dit que, ſi le maréchal de Tallard vouloit combattre, il ſeroit infailliblement défait. Ce général ſe mit à l'aîle droite. L'Electeur & le maréchal de Marſin ſe placerent à la gauche.

Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Françoiſe, un eſprit actif, pénétrant, fécond en expédiens & en reſſources; mais il avoit un malheur bien dangereux pour un général. Sa vue étoit ſi foible, qu'il ne diſtinguoit pas les objets à vingt pas de lui. D'ailleurs ſon courage, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laiſſoit pas à ſon eſprit une liberté aſſez entiere. Marſin n'avoit juſques-là jamais commandé en chef; &, avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avoit, diſoit-on, l'expérience d'un officier, plus que d'un général. L'électeur de Baviere étoit regardé moins comme un grand capitaine, que comme un prince

vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. Les Alliés avoient un ruisseau à traverser. On ne leur opposa, pour en disputer le passage, que trois escadrons commandés par M. de Zurlauben. Ils chargerent avec beaucoup de vigueur les Danois & les Hanovriens. Ceux-ci se replierent avec perte, & reculerent jusqu'à trois fois; mais cette poignée de François, qui faisoit des prodiges, ne fut point soutenue. Elle eut bientôt une armée entiere sur les bras, & fut contrainte de se retirer. C'étoit à ce passage qu'il falloit attendre l'ennemi. Tallard & Marsin négligerent cet avantage. Leur artillerie, qui jouoit avec beaucoup de fracas, ne suffit pas pour empêcher l'ennemi de passer le ruisseau avec des planches, des pontons & des fascines. Le général Wickles attaque deux moulins qui servoient de redoute au village d'Oberklau, & les emporte. La résistance n'y fut pas aussi grande qu'on auroit pu la faire. Les François mirent le feu aux moulins, & se retirerent dans Oberklau qu'ils défendirent avec valeur. Quatre régimens Hollandois y furent taillés en piéces; il ne revint pas cinquante hommes de celui de Goor. Tout ce qui se présenta d'ennemis fut tué, dispersé, ou pris. Le prince de Holtein-Ploën, qui conduisoit l'attaque, y fut blessé & fait prisonnier.

Le prince Eugène se trouvoit dans un endroit où les bords du ruisseau étoient escarpés, & l'eau embarrassée de joncs. La moin-

dre réſiſtance l'eût empêché de le franchir. On ne lui en oppoſa aucune. Tallard l'attendoit ſur la hauteur du village de Lutzingen, avec ſon artillerie à la tête de l'armée. L'infanterie Pruſſienne & Danoiſe fit ſon attaque avec beaucoup de vivacité; mais la cavalerie Impériale prit honteuſement la fuite. Le feu des François l'avoit tellement effrayée, que le prince Eugène ne put jamais la ramener au combat. Les Danois & les Pruſſiens, qui n'étoient pas ſecondés, furent enfoncés de même, & n'écouterent plus la voix de leur général qui eut un cheval tué ſous lui, en faiſant tous ſes efforts pour les rallier. Un inſtant après, la cavalerie revint à la charge, ſous les ordres du duc de Wirtemberg; & elle enfonça à ſon tour la cavalerie Françoiſe. Mais cet avantage ne fut pas de longue durée. Elle fut chargée & culbutée une ſeconde fois..

Cependant Marlborough s'apperçut que, l'infanterie Françoiſe étant diſtribuée dans les villages, il ſeroit aiſé de couper la communication que ces corps devoient avoir entr'eux, & qu'il n'étoit queſtion que de rompre & de repouſſer leur cavalerie. Il fit attaquer le village d'Oberklau, pour la ſeconde fois. Il en ſortit un feu ſi terrible de grenades, de canons à cartouches & de mouſqueterie, que la terre ſe trouva en un inſtant toute couverte de morts. Les Anglois, qui formoient cette attaque, furent un peu déconcertés: cependant ils ne ſe débanderent pas. Ils firent un mouvement en arriere, pour ſe mettre hors de la portée du canon, & de

maniere que l'infanterie du village ne pouvoit plus donner aucun ſecours à la cavalerie Françoiſe. Ce fut peut-être ce qui décida le ſort de la bataille. Par cette manœuvre, les eſcadrons ſe trouverent expoſés ſeuls à toute la cavalerie & à toute l'infanterie des Alliés. Tallard, qui auroit dû faire agir ſon infanterie, entrelaça dans ſes eſcadrons huit bataillons de nouvelles levées, & fit tirer par manches. Ce petit corps culbuta la premiere ligne des Anglois. Que n'eût pas fait l'infanterie entiere ? Juſqu'à ce moment, l'armée Françoiſe pouvoit s'attribuer la victoire. Un inſtant changea la face des choſes. Les cavaliers François, accablés par le nombre, furent contraints de céder. Ils ſe retirent vers le village d'Hochſtedt, abandonnant huit bataillons qui ſont incontinent écraſés par l'ennemi. Ils ſont pourſuivis juſques dans les marais. La Gendarmerie ſe jette dans un coude du Danube, au-deſſus du village de Soudern. Elle fait face ; elle réſiſte à une armée entiere & victorieuſe. La brigade de Grignan vole à ſon ſecours. Elle redouble ſes efforts ; renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & vient à bout de faire retraite.

Tallard avoit poſté dans le village de Bleinheim vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'étoit une petite armée ſéparée, & déſormais l'unique reſſource des François. Il envoie M. de Maiſoncelle leur ordonner de ſe retirer. Cet officier trouve le village inveſti par les troupes de Marlborough. Le Maréchal, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier ſa cavalerie. La foibleſſe de ſa vue lui fait

prendre un escadron ennemi pour un François. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étoient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général étoit pris, le prince Eugène, trois fois repoussé, gagnoit enfin l'avantage. La déroute étoit déja totale, & la fuite précipitée dans le corps d'armée du Maréchal captif. « La consternation & l'a-
» veuglement de toute cette droite étoient
» au point qu'officiers & soldats, dit un écri-
» vain célèbre, se jettoient dans le Danube,
» sans sçavoir où ils alloient. Aucun officier
» général ne donnoit d'ordre pour la retraite :
» aucun ne pensoit ou à sauver ces vingt-sept
» bataillons & ces douze escadrons des meil-
» leures troupes de France, enfermés si mal-
» heureusement dans Bleinheim, ou à les
» faire combattre. Le maréchal de Marsin fit
» alors la retraite. Le comte du Bourg, de-
» puis maréchal de France, sauva une petite
» partie de l'infanterie, en se retirant par les
» marais d'Hochstedt; mais ni lui, ni Marsin,
» ni personne ne songea à cette armée qui
» restoit encore à Bleinheim, attendant des
» ordres & n'en recevant point. Elle étoit
» d'onze mille hommes effectifs. C'étoient les
» plus anciens corps. Il y a vingt exemples de
» moindres armées qui ont battu des armées de
» cinquante mille hommes, ou qui ont fait des
» retraites glorieuses. Mais l'endroit où l'on
» se trouve posté décide de tout. Ils ne pou-
» voient sortir des rues étroites d'un village,
» pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de
» bataille devant une armée triomphante, qui
» les eût, à chaque instant, accablés par un

» plus grand front, par ſon artillerie, & par
» les canons même de l'armée vaincue, qui
» étoient déja au pouvoir du vainqueur. L'of-
» ficier général, qui devoit les commander,
» le marquis de Clairambaut, fils du maré-
» chal de Clairambaut, courut demander les
» ordres au maréchal de Tallard. Il apprend
» qu'il eſt pris. Il ne voit que des fuyards :
» il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le
» Danube.

» Sivieres, brigadier, qui étoit poſté dans
» ce village, tente alors un coup hardi. Il
» crie aux officiers d'Artois & de Provence
» de marcher avec lui. Pluſieurs officiers,
» même des autres régimens, y accourent.
» Ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait
» une ſortie d'une place aſſiégée. Mais, après
» la ſortie, il fallut rentrer dans la place. Un
» de leurs officiers, nommé *Deſnonvilles*,
» revint à cheval, un moment après, dans
» le village, avec milord Orknay d'Hamil-
» ton. Eſt-ce un Anglois priſonnier que vous
» nous amenez, lui dirent les officiers, en
» l'entourant? ... Non, meſſieurs : je ſuis
» priſonnier moi-même; & je viens vous
» dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que
» de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà
» le comte d'Orknay qui vous offre la capi-
» tulation. » Toutes ces vieilles bandes fré-
» mirent. Navarre déchira & enterra ſes dra-
» peaux. Mais enfin il fallut plier ſous la né-
» ceſſité; & cette armée ſe rendit ſans com-
» battre. »

Environ douze mille morts, quatorze mille
priſonniers, tout le canon, un nombre pro-

digieux d'étendards, de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cens officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalerent cette journée. Mais la victoire coûta bien du ſang. Près de cinq mille Alliés reſterent ſur la place, & près de huit mille furent dangereuſement bleſſés.

On dit que l'empereur Léopold fit ériger une pyramide dans le champ de bataille, ſur laquelle on avoit gravé, en lettres d'or, le détail de l'action. Ce fait, quoique rapporté par toutes les relations, toutes les hiſtoires, eſt révoqué en doute par l'hiſtorien déja cité dans cet article. L'Angleterre ſe livra aux tranſports de la joie la plus vive. Marlborough fut préconiſé par tous ſes compatriotes. On éleva des monumens à ſa gloire : on ajoûta à ſes titres ; & le célèbre Adiſſon chanta ſon triomphe.

HOLOFFIN. (*bataille d'*) Le roi de Suède, toujours accompagné par la victoire, s'avançoit à grands pas vers le Boriſthène. Sur ſa route, il rencontra, le 14 de Juillet 1708, trente mille Moſcovites retranchés dans Holoffin & aux environs. Sans attendre le reſte de ſon infanterie, il ſe jette, à la tête de ſes gardes, dans le canal de Vabitz, bordé des deux côtés par un marais, & court à l'ennemi, ayant ſouvent de l'eau juſqu'aux aiſſelles. Il avoit ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais, pour prendre les Moſcovites en flanc. Ceux-ci, ſurpris qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suédoiſe.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors ce prince monta à cheval; mais, » quelque tems après, dit M. de Voltaire, » il trouva dans la mêlée un jeune gentil-» homme Suédois, nommé *Gullenstiern*, » qu'il aimoit beaucoup, bleffé & hors d'é-» tat de marcher. Il le força de prendre son » cheval, & continua de commander à pied » à la tête de son infanterie. De toutes les » batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit » peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit » essuyé les plus grands dangers, & où il » avoit montré plus d'habileté. » Les vaincus, après deux heures & demie de combat, laisserent sur le champ de bataille quatre mille morts, & douze piéces de canon; & Charles ne perdit pas trois cens hommes. Le Czar, étonné des progrès rapides de son ennemi, fit hazarder quelques propositions de paix. » Nous en parlerons à Moscou, » répondit Charles. Quand on rapporta ces paroles hautaines au monarque Russien : « Mon frere » Charles, dit-il, prétend faire toujours l'A-» lexandre; mais je me flatte qu'il ne trou-» vera pas en moi un Darius. »

HONAÏN. (*bataille de*) Quelques tribus d'Arabes avoient pris les armes pour s'opposer aux progrès rapides de Mahomet. Ce prétendu prophète, informé de leurs mouvemens, marcha contre eux, l'an 629, à la tête de douze mille combattans, & les rencontra près de Honaïn, entre la Mecque & Taïf. Dès la premiere charge, les Musulmans plierent & furent mis en déroute. Mahomet, dans

dans son Alcoran, attribue cette défaite à la présomption de ses soldats qui se confioient en leur multitude. Cependant il vint à bout de rallier ses troupes fugitives, & de les ramener au combat. Alors la fortune changea. Les Musulmans, honteux de s'être laissés vaincre, firent d'heureux efforts; & les ennemis furent vaincus à leur tour. Mahomet assura ensuite que sa victoire étoit dûe à une légion d'anges, dont l'invisible secours avoit soutenu ses bataillons déconcertés.

HOTÉRAGE. (*bataille d'*) Genlis, seigneur François, agent principal des Huguenots dans la Flandre, & lié très-étroitement aux intérêts du prince d'Orange, étoit venu à bout de rassembler en France, avec une diligence extrême, un corps très-considérable d'infanterie & de cavalerie, & venoit au secours du comte Louis de Nassau, assiégé dans Mons par l'armée du roi d'Espagne. Fréderic de Tolede, qui la commandoit, ayant appris que ce capitaine commençoit à déboucher d'un bois voisin du château d'Hotérage, s'avance aussi-tôt, &, faisant attaquer son avant-garde, l'oblige de s'éloigner du bois & du château. Ce ne fut d'abord qu'une légere escarmouche; mais l'action ne tarda pas à s'engager, & devint bientôt générale. Les François, forcés de soutenir le choc & de combattre, formerent deux gros bataillons de leur infanterie, & les appuyerent de leur cavalerie, suivant que la position du bois & du terrein put le permettre. L'infanterie du Roi fut également partagée en deux corps, & sa cavalerie avantageusement postée. Vitelli

se faisoit porter sur un brancard, à cause de la blessure qu'il avoit reçue, peu de jours avant, au siége de Mons; &, malgré ses souffrances & le danger auquel il s'exposoit, il fit lui-même les dispositions du combat. Julien Romero, mestre-de-camp Espagnol, d'une valeur & d'une expérience éprouvées, conduisit l'avant-garde. L'affaire dura peu. Les François ne croyoient pas se trouver si-tôt en présence de l'ennemi, & n'étoient pas préparés à se battre. Vigoureusement assaillis par les Espagnols, ils firent d'abord quelque résistance; mais leur premier feu se rallentit aussi-tôt. Le désordre se met dans leurs rangs. Ils prennent la fuite. Ils perdirent beaucoup en cette rencontre. De six ou sept mille hommes que conduisoit Genlis, le tiers périt dans l'action, ou fut fait prisonnier. Presque tous les drapeaux furent enlevés. Genlis lui-même fut pris avec le seigneur de Génissac qui commandoit la cavalerie, & le Rhingrave, capitaine Huguenot très-qualifié. Le baron de Renti & le seigneur de Jumelles, colonels d'infanterie, furent tués. C'étoient les principaux officiers de cette armée. Tout ce qui ne périt pas dans l'action, dispersé par la crainte, ou réduit à un petit nombre par le massacre qu'en firent les paysans, étoit hors d'état de pouvoir servir désormais le parti Protestant. Genlis fut conduit au château d'Anvers, & y mourut presqu'aussi-tôt de maladie. L'armée royale souffrit peu, & ne perdit aucune personne de distinction. Ce combat se livra le 19 de Juillet 1572.

HULST. (*siéges de*) 1. Cette ville, située

dans un terrein enfoncé, étoit très-importante, parce qu'elle commandoit le pays d'alentour. Le prince Maurice en forma le siége, en 1591; &, après s'être rendu maître des forts qui en défendoient l'approche, il l'obligea de capituler.

Elle ne fut pas long-tems sans voir encore à ses portes les horreurs de la guerre. En 1596, au commencement de Juillet, l'archiduc Albert, nommé, depuis peu, gouverneur de Flandres, vint l'investir avec une bonne armée. Il avoit à combattre le comte de Solms à la tête d'une garnison de deux mille sept cens hommes. Il fit attaquer les forts voisins, & vint à bout de les emporter, après bien des efforts. On s'attacha sur-tout à pousser les travaux de la tranchée dans l'endroit où la ville étoit défendue par trois ravelins, & un cavalier fort élevé, du haut desquels on foudroyoit les assiégeans. Rôna, ce baron si connu par sa valeur, avoit la direction du siége, sous les ordres de l'Archiduc. Un matin qu'il concertoit quelqu'attaque, un boulet de canon, qui partit du cavalier, lui emporta la tête & la vie. Pour réparer cette perte, on nomma mestre-de-camp-général le comte de Varas. Ce capitaine habile établit contre les trois ravelins, & contre les ouvrages qui les soutenoient, une forte batterie dont le feu étoit très-vif. En même tems, on combla le fossé, malgré la vive résistance des assiégés; & les Espagnols monterent à l'assaut. Il fut assez heureux, & l'on emporta les ouvrages. Dans l'intervalle qui les séparoit, le comte de Va-

tras fit placer dix piéces de canon pour renverser une courtine qui étoit vis-à-vis. On eut recours à la sappe & à la mine pour détruire les remparts, & l'on combla les fossés profonds, qui en empêchoient l'accès; mais il en coûta bien du sang. L'artillerie ennemie tonnoit sans cesse, & les foudres meurtrieres, qu'elle lançoit de toutes parts, écrasoient tous les audacieux qui osoient approcher. Ils se servoient aussi de grenades qui, éclatant trois ou quatre fois, immoloient une infinité de victimes. Cependant les Royalistes se logerent au pied des remparts, mais non sans livrer un sanglant combat, durant lequel, dit Grotius, les guerriers, placés sur un terrein inégal, & que le sang des morts & des blessés rendoit glissant, se formoient un point d'appui des membres encore palpitans de leurs camarades pour se soutenir, & porter plus sûrement des coups mortels à leurs ennemis. On se disposoit à donner un dernier assaut, lorsque l'Archiduc, ayant appris que l'ennemi s'étoit couvert, derriere le rempart, d'une bonne coupure, que la brèche étoit minée, & que le projet des assiégés étoit de faire sauter en l'air les aissaillans, lorsqu'ils s'y seroient établis, fit retarder l'attaque de quelques jours, jusqu'à ce qu'on eût contre-miné le terrein. Tel étoit l'état du siége, quand le comte de Solms parla de se rendre à des conditions honorables. L'Archiduc en accepta la proposition sur le champ, & accorda sans peine au gouverneur, à la garnison & aux habitans de Hulst, la capitulation la plus avantageuse. Elle fut signée, le 18 d'Août; & la

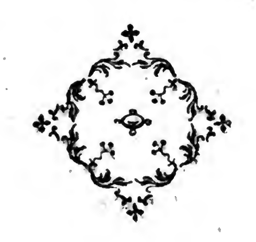
place fut remiſe auſſi-tôt aux Eſpagnols. Cette conquête leur coûtoit plus de deux mille hommes, & même plus de cinq mille, ſi l'on en croit les Annales de Hollande.

2. En 1747, un détachement de l'armée Françoiſe, s'étant porté vers la ville d'Hulſt, en forma le blocus, & la preſſa vivement. On ſomma le gouverneur de rendre la place & les forts qui en dépendent. La terreur des armes Françoiſes étoit ſi grande, que le commandant n'oſa réſiſter. La capitulation fut ſignée, le 11 de Mai, & quatre-vingt-dix-ſept officiers furent faits priſonniers avec ſeize cens quatre-vingt-un ſoldats.

HYDASPE. (*bataille de l'*) Alexandre voulut paſſer ce fleuve; mais, outre que l'entrepriſe étoit dangereuſe, à cauſe de la rapidité du courant, Porus, le plus vaillant & le plus puiſſant roi des Indes, l'attendoit à l'autre bord, avec une armée nombreuſe & aguerrie. Sa prudence le rendit ſupérieur à ces difficultés. Les Indiens ſuivoient toutes ſes opérations; &, s'imaginant que le deſſein des ennemis étoit de tenter le paſſage au lieu où ils étoient campés, ils n'oſoient ſe répandre dans la campagne. Alexandre, pour entretenir cette erreur, fit ranger ſes troupes en bataille, ſur les bords de l'Hydaſpe, tandis que lui-même, à la tête d'un corps choiſi d'infanterie & de cavalerie, il franchiſſoit le fleuve plus haut, & ſans riſques. Le roi des Indes en fut averti, lorſqu'il n'étoit plus tems de s'y oppoſer. Il envoya d'abord un bon détachement ſous la conduite de ſon fils. Il fut défait, & le jeune prince tué. Porus cou-

rut alors avec toute fon armée au-devant d'Alexandre qui mit une partie de fa cavalerie à la tête de l'aîle droite, & l'autre au-deffous, l'étendant en demi-cercle dans la plaine. Il rangea de même fon aîle gauche en ligne courbe, & la compofa de fa redoutable phalange. Porus, qui avoit un grand nombre d'éléphans, fe plaça fur le premier à gauche, & mit les autres fur la même ligne, jufqu'à l'aîle droite, à la diftance de cinquante pieds les uns des autres, & remplit les intervalles d'infanterie. On eût dit une longue muraille, dont ces terribles animaux formoient les tours, & les fantaffins les courtines qui menoient de l'une à l'autre. Le roi de Macédoine fit charger l'ennemi par fon infanterie, & lui-même avec la cavalerie l'attaqua brufquement à l'aîle droite. Porus voulut prévenir ce mouvement; mais la marche lente des éléphans dérangea fon ordre de bataille, & entr'ouvrit tous les rangs. Les Macédoniens fe firent jour à travers ces intervalles, & obligerent l'Indien à changer de pofition pour leur faire tête. Cependant Alexandre prit en queue l'armée Indienne, qui, fe trouvant ferrée de deux côtés, plia, prit la fuite, & abandonna le champ de bataille, la victoire & fon roi à la difcrétion de l'ennemi. Vingt mille fantaffins & trois mille cavaliers refterent fur la place. Tous les chariots furent brifés, & tous les éléphans pris ou tués. Porus, qui, plus intrépide que le grand roi Darius, s'étoit défendu courageufement jufqu'à l'entiere défaite de fes troupes, fe voyant fans reffources, fe

rendit au vainqueur. Alexandre admira sa taille qui étoit de sept pieds & demi, son port majestueux, & sa noble fierté qui, jusques dans les fers, sembloit encore donner la loi. Il demanda d'un air gracieux à cet illustre prisonnier, comment il vouloit qu'on le traitât? « En Roi, répondit-il. »... Mais, ajoûta Alexandre, » ne demandez-vous » rien davantage? »... Non: ce seul mot dit » tout. » Charmé de cette grandeur d'ame, Alexandre lui rendit ses Etats, auxquels il ajoûta plusieurs autres provinces; & Porus reconnoissant lui demeura fidèle jusqu'à la mort. Cette célèbre victoire, qui ne coûta pas quatre cens hommes au roi de Macédoine, fut le terme de la vie du fameux Bucéphale, ce cheval belliqueux, compagnon des triomphes d'Alexandre, & pour lors âgé de trente ans. Le Roi le pleura comme un ami; lui fit de magnifiques funérailles, & bâtit une ville en son honneur, qu'il nomma *Bucéphalie.* (*An du monde 3677.*)





[I C H]

IAXARTE. (*journée de l'*) Alexandre, toujours avide de triomphes, cherchoit sans cesse de nouveaux peuples qu'il pût soumettre à son Empire. Ses victoires le conduisirent sur les bords de l'Iaxarte. Les Barbares, qui habitoient le pays arrosé par ce fleuve, descendirent tout-à-coup de leurs montagnes, & vinrent attaquer brusquement les Macédoniens. Après avoir fait un grand nombre de prisonniers, & tué beaucoup de monde, ils regagnerent leurs retraites; & le roi alla en personne les assiéger. Mais, dès la premiere attaque, il fut blessé d'une flèche à l'os de la jambe; & le fer demeura dans la plaie. Les soldats l'emportent aussi-tôt; &, tremblant pour une vie qui leur étoit si chère, ils s'assemblent tous autour de lui pour le conduire en sûreté dans sa tente. Les Barbares en eurent avis. Le lendemain, ils envoyerent des ambassadeurs au Roi qui les fit entrer sur le champ, &, ôtant le bandage & l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe, sans leur témoigner la grandeur de son mal. Les députés, étonnés de cette grandeur d'ame, excuserent de leur mieux leurs concitoyens, & demanderent au Prince l'honneur d'être ses sujets. Il les traita avec bonté, & les laissa vivre suivant leurs usages. *An du monde 3675.*

ICHNÉE. (*bataille d'*) Ce fut à quelques lieues de cette ville, située dans les déserts

de la Méſopotamie, que Craſſus, ce Romain ſi fameux par ſes richeſſes & par ſa défaite, livra aux Parthes une funeſte bataille dans laquelle il perdit la vie, & couvrit ſa patrie d'un éternel opprobre. Sa préſomption lui avoit fait eſpérer une victoire facile; & déja ſon avarice comptoit les riches dépouilles de l'ennemi. L'arrivée ſoudaine & le grand nombre des Barbares le déconcerterent pourtant un peu; mais, reprenant bientôt ſon premier caractere, il voulut, malgré l'avis du célèbre Caſſius, engager le combat. Suréna, qui commandoit les Parthes, voulant inſpirer aux Romains une fatale confiance, ne ſe montra point d'abord avec cet appareil terrible ſous lequel un traître l'avoit annoncé à Craſſus. Les premiers rangs de ſes troupes cachoient de nombreux bataillons derriere eux, pour dérober aux yeux de l'ennemi leur multitude immenſe. Leurs armes étoient couvertes de cuirs qui empêchoient qu'on ne les vît briller. Les Romains, honteux d'avoir craint un ennemi qui paroiſſoit ſi foible, avoient banni leur premiere terreur, & ſe promettoient un glorieux triomphe. Ils s'engagerent inconſidérément dans un poſte déſavantageux, & ſe rangerent en bataille. Ce fut alors que Suréna donna le ſignal à ſon armée. Auſſi-tôt toute la plaine retentit d'un bruit effroyable de tambours, accompagnés de clochettes, ce qui faiſoit un mêlange de ſons ſourds & aigus, qui jetta le trouble dans le cœur des Romains qui n'y étoient point accoutumés. Un inſtant après, tous les ſoldats de Suréna jetterent les ſurtouts qui cou-

vroient leurs armes; & les Parthes, hommes & chevaux parurent tout resplendissans de fer & d'acier : spectacle imprévu, non moins propre à troubler les regards, que le bruit de leurs tambours ne l'étoit à épouvanter les oreilles. Crassus détacha sur les ennemis ses gens armés à la légere, qui n'allerent pas loin; car, se trouvant accueilli d'une grêle de flèches, ils se replierent sur les légions où ils commencerent à jetter l'épouvante. Les Parthes s'avancerent à leur tour, mais avec plus de succès; car les Romains étoient si serrés, qu'il n'étoit presque pas possible qu'aucun coup portât à faux. Quelque mouvement qu'ils fissent, il leur étoit funeste. S'ils se tenoient dans leur poste, ils essuyoient la décharge de l'ennemi, sans avoir même la consolation de se venger. S'ils s'avançoient, le Parthe fuyoit, & les accabloit dans sa fuite, parce que la fuite étoit pour ces Barbares un nouveau moyen de combattre plus sûrement. Dans cette extrémité, le fils de Crassus, jeune homme plein de valeur, s'élança avec impétuosité sur les Parthes, à la tête de deux ou trois mille braves, & les enfonça dès le premier choc; mais bientôt ils revinrent à la charge. Le jeune guerrier, qui s'étoit cru vainqueur, fut vaincu à son tour & serré de si près, que, pour éviter de tomber vivant entre les mains des ennemis, il se fit tuer par son écuyer, après avoir fait les plus généreux efforts. Les Parthes lui couperent la tête, & la donnerent en spectacle aux Romains. Crassus, sans se livrer à sa douleur à la vue de ce triste objet, consoloit & encourageoit ses soldats,

mais ſans pouvoir ranimer leur valeur. On ſe battit juſqu'au ſoir, toujours avec le même déſavantage pour les Romains. Enfin, lorſque le ſoleil ſe couchoit, les Parthes ſe retirerent, en diſant qu'ils laiſſoient à Craſſus une nuit pour pleurer ſon fils. La conſternation des Romains annonça aſſez leur défaite. Craſſus fit en vain tous ſes efforts pour ſe ſauver. Suréna, l'ayant engagé à une conférence, le fit tuer. Après ſa mort, toute ſon armée ſe diſſipa. *L'an 53 avant J. C.*

IGLAW. (*priſe d'*) En 1742, le roi de Pruſſe envoya un détachement pour former le blocus d'Iglaw, ville de Moravie, aux confins de la Bohême, entre Polna & Feltſch. A l'approche de ces troupes, que précédoit la terreur, la garniſon Autrichienne abandonna la place; & le détachement, victorieux ſans combattre, prit poſſeſſion de cette conquête facile, le 14 de Février.

ILLITURGIS. (*bataille & priſe d'*) 1. Aſdrubal, Magon & Amilcar, tous trois généraux de Carthage, & commandant chacun une armée conſidérable, aſſiégeoient enſemble cette ville d'Eſpagne, fidèle aux Romains. Les deux Scipions, à qui leur valeur mérita le glorieux ſurnom de *foudres de guerre*, & qui rendoient à Carthage tous les maux qu'Annibal cauſoit à Rome en Italie, paſſerent au milieu des trois camps ennemis, & jetterent du ſecours dans Illiturgis; puis, marchant avec la même fierté vers le camp d'Aſdrubal, ils ſe mirent en devoir de l'attaquer. Les deux autres généraux vinrent au ſecours de leur collégue. Les Carthaginois

étalerent aux yeux de l'ennemi ſoixante mille combattans bien armés. Les Romains n'étoient pas plus de ſeize mille hommes; mais ils étoient accoutumés à remporter des victoires: auſſi les Scipions donnerent auſſi-tôt le ſignal. Ce fut moins une bataille qu'une horrible boucherie. Les Romains tuerent plus de ſeize mille hommes; firent plus de trois mille priſonniers, & ſe rendirent maîtres des trois camps: ainſi fut levé le ſiége d'Illiturgis, l'an de Rome 537.

2. Pluſieurs années après, cette ville ſe rendit aux Carthaginois. Scipion l'Africain vint la punir de ſa révolte. Les habitans, avertis de loin par les reproches de leur conſcience de ce qu'ils avoient à craindre, avoient fait tous les préparatifs néceſſaires pour ſe bien défendre. Hommes & femmes, vieillards & enfans, tout étoit ſoldat, tout étoit déterminé à vendre chèrement ſa vie. L'armée Romaine, qui avoit dompté l'Eſpagne, ſe vit plus d'une fois repouſſée par la ſimple bourgeoiſie d'une ſeule ville. Scipion, irrité de ces mauvais ſuccès, reproche aux ſoldats leur peu de vigueur, & prend lui-même une échelle pour monter à l'aſſaut. Le danger où s'expoſoit ce général, adoré de ſes troupes, les anima d'une telle ardeur, que les légions furent, en un inſtant, ſur les remparts. Le déſordre ſe met parmi les aſſiégés. Les aſſiégeans les pourſuivent & en font un horrible carnage. En même tems, la citadelle eſt emportée ſans réſiſtance. Tous les citoyens furent paſſés au fil de l'épée. On mit le feu aux maiſons, & l'on détruiſit tout ce que

l'incendie avoit épargné : tristes effets d'une vengeance implacable, & qui ternit peut-être la gloire du grand Scipion ! *An de Rome 546.*

IMMÆ. (*bataille d'*) Après la conquête de Tyane, l'empereur Aurélien se hâta d'attaquer l'armée de Zénobie, campée près d'Immæ, bourgade de Syrie, voisine d'Antioche. La cavalerie Romaine, aussi-tôt qu'on eut donné le signal, feignit de fuir ; attira l'ennemi dans un terrein désavantageux, l'attaqua, le fatigua, le vainquit, &, par cet heureux stratagême, décida du sort de la bataille. *An de J. C. 272.*

INDIENS. (*expéditions contre les*) I. L'Inde, cette vaste contrée de l'Asie, si célèbre autrefois par le nombre, la valeur & les richesses de ses habitans, fut le théâtre sanglant de bien des guerres; & l'avarice ou la gloire y conduisirent les plus grands conquérans du monde. Une femme osa la premiere y porter la terreur de son nom ; & l'immortelle Sémiramis fit voir à l'univers que les vertus guerrieres peuvent être de tous les sexes. Cette Princesse, que les charmes de sa personne avoient placée sur le thrône d'Assyrie, avoit l'ame aussi grande que sa puissance. Suivant les glorieuses traces de Ninus, son époux, elle essaya de reculer les limites de son Empire par de nouvelles conquêtes. Dans cette vue, elle amassa des troupes innombrables, & fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans, parce qu'elle avoit appris que les peuples qu'elle alloit combattre avoient un grand nombre de ces pesans & terribles animaux, si utiles alors dans

les batailles. Quand la Princeſſe eut fait tous ſes préparatifs, elle tourna ſes pas vers l'Ethiopie. Rien n'oſa réſiſter à ſes armes victorieuſes. Les peuples étonnés ouvroient les portes de leurs villes. Chacun s'empreſſoit de fléchir ſous le joug Aſſyrien. Cette marche triomphante conduiſit la Reine ſur les bords de l'Inde, fleuve fameux, qui borne le pays auquel il donne ſon nom. Le roi des Indes, à cette nouvelle, envoie des ambaſſadeurs à Sémiramis, pour lui demander ce qu'elle venoit faire dans ſes Etats, & ce qui l'engageoit à troubler la paix de ſes peuples? L'audience ne fut pas longue : « Allez, dit » l'intrépide Princeſſe aux députés du Roi, » rapporter à votre maître que, dans peu, » Sémiramis ſatisfera ſa curioſité. » Auſſi-tôt elle ſe diſpoſe à traverſer le fleuve ſur un grand nombre de barques. En vain les ennemis s'oppoſent à la deſcente. Ils prennent la fuite, après un combat ſanglant; perdent plus de mille bateaux, & laiſſent au pouvoir des vainqueurs plus de cent mille priſonniers. Animée par cet heureux ſuccès, déja Sémiramis ſe croyoit maîtreſſe des Indes. Elle laiſſe ſoixante mille hommes pour garder un pont de bateaux qu'elle avoit fait conſtruire, & s'avance dans le pays avec le reſte de ſon armée; c'eſt ce que demandoit le Roi qui, dans ce deſſein, avoit pris la fuite. Quand il l'eut fait courir, durant pluſieurs jours, & qu'il la vit bien éloignée du fleuve, il s'arrête, & range ſes troupes en bataille. Cette réſolution ſubite déconcerte d'abord notre illuſtre guerriere. Mais, ce premier mouvement faiſant place

au courage, elle accepte le défi; se met à la tête des escadrons, & donne le signal. Ce combat fut plus terrible encore que le premier. De part & d'autre, la valeur fit les plus grands efforts; mais les éléphans Indiens, ayant enfoncé sans peine les chameaux de la Reine, mirent le désordre parmi ses bataillons. Sémiramis employa les prieres & les menaces pour rallier ses troupes. La crainte fut plus puissante que ses exemples & ses paroles. Le Roi, la voyant dans la mêlée, s'avance contr'elle, & la blesse en deux endroits, mais sans que ces plaies fussent mortelles. La vîtesse de son cheval la dérobe à la vive poursuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont, le désordre & la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de soldats. La Princesse recueillit ceux qui purent se sauver; rompit le pont, & revint dans ses Etats, après avoir perdu plus des deux tiers d'une armée qui, selon Ctésias, étoit de trois millions d'hommes. *Vers l'an 2090 avant Jesus-Christ.*

2. Plusieurs siécles après Sémiramis, Sésostris, le plus fameux des anciens rois d'Egypte, conçut le grand dessein de conquérir le monde entier. Ce Prince avoit reçu une éducation toute guerriere. Les premiers jeux de son enfance avoient été des combats. Tous les jeunes-gens nés, le même jour que lui, partageoient ses pénibles amusemens, & s'accoutumoient, avec lui, dès l'âge le plus tendre, à mener une vie dure & laborieuse. Quand le jeune héros eut atteint cet instant

de la vie où les passions se développent, son grand courage parut dans tout son éclat. Le Roi, son pere, le mit à l'épreuve dans une guerre contre les Arabes; & l'apprentissage du Prince fut un coup capable d'immortaliser les plus grands maîtres. Les Arabes, jusqu'alors indomptables, subirent le joug des Egyptiens, & se soumirent au tribut que le vainqueur voulut leur imposer. A peine Sésostris fut-il monté sur le thrône que la mort de son pere avoit laissé vacant, qu'il se hâta de remplir sa glorieuse destinée. Il leve une armée de six cens mille fantassins, & de vingt-quatre mille cavaliers, sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre, & subjugue l'Ethiopie, tandis qu'une flotte de quatre cens voiles, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'Histoire, le rendoit maître de toutes les isles & de toutes les villes placées sur les bords de la mer Rouge. A son approche, les nations de l'Asie venoient lui faire hommage. Les Indiens seuls oserent résister à un Prince dont le nom & la fortune jettoient l'effroi dans tous les cœurs. Leurs efforts ne furent point heureux. Sésostris triompha de tous leurs Rois; s'enrichit de leurs dépouilles, & poussa ses conquêtes au-delà du Gange, plus loin que ne fit depuis le grand Alexandre. Pour perpétuer la gloire de ses exploits, il fit ériger dans tous les pays où son bonheur l'avoit conduit, de superbes pyramides, avec cette inscription fastueuse: « Sésostris, Roi des » Rois, Seigneur des Seigneurs, a conquis » ces contrées par ses armes invincibles. » Heureux ce Prince, s'il n'eût pas terni l'éclat de

de son mérite par un orgueil aveugle & ridicule ! Quand il alloit au temple, ou qu'il entroit dans la ville, il faisoit atteler à son char les rois & les chefs des nations vaincues. Il se croyoit bien grand, en se faisant ainsi traîner par les maîtres & les seigneurs des autres peuples. L'historien Diodore met au nombre des plus éclatantes actions de Sésostris cette folle & inhumaine vanité. *Vers l'an 1718 avant J. C.*

3. Hérodote rapporte que Darius Ochus, roi de Perse, entra dans les Indes avec une armée nombreuse, & réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On seroit curieux de voir comment ce Prince, si peu fortuné dans la guerre des Scythes, a pu réussir dans cette importante expédition. L'historien n'en dit pas un mot. Tout ce qu'il nous apprend, c'est que l'Inde faisoit le vingtieme des gouvernemens de l'Empire des Perses, & qu'il payoit, tous les ans, un tribut de près d'onze millions.

4. Les triomphes du grand Alexandre n'eussent pas été complets, si, comme le digne successeur de Bacchus & d'Hercule, il n'avoit attaqué, vaincu, subjugué les peuples belliqueux des Indes. Il parcourut en conquérant toutes les provinces de cette vaste contrée ; il assiégea ; il prit toutes les villes qui voulurent résister à ses armes invincibles ; il défit les rois les plus vaillans & les plus dignes de lutter contre sa puissance ; enfin il enrichit toute son armée d'un immense butin. La plûpart de ces victoires furent peu sanglantes & très-faciles. Quelques-unes exigerent bien des

fatigues ; & ce fut dans ces occasions périlleuses qu'il s'écria : « O Athéniens ! à quels » dangers je m'expose pour mériter vos élo» ges ! » Ainsi le mobile de tant de grandes actions étoit un peu d'encens donné par un peuple inconstant, capricieux, qui n'érigeoit des statues au mérite, que pour les briser indignement.

Alexandre n'employa que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays renfermé entre l'Indus & l'Hydaspe, appellé encore *Pengab*, c'est-à-dire *les Cinq Eaux*, à cause des cinq rivieres qui l'arrosent. Avant de partir, le roi de Macédoine voulut donner aux siécles à venir un témoignage éclatant de son ridicule orgueil. Il fit dresser, en l'honneur des dieux, des autels hauts de soixante & quinze pieds. Il fit tracer un camp qu'il environna de fossés de cinquante pieds de profondeur, sur dix de largeur. Enfin il ordonna à tous ses soldats de dresser & de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept pieds & demi de long, & pour les chevaux, des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Après ce nouveau trait de folie, il quitta les Indes ; alla voir l'Océan, & arriva dans la Perse, l'an du monde 3678, & 326 avant J. C.

INDISTAVISUS. (*bataille d'*) Arminius, ce fameux chef des Germains, y fut défait par Germanicus ; &, forcé de prendre la fuite, après avoir montré toute l'intrépidité d'un brave soldat & la sagesse d'un grand capitaine, il s'ouvrit un passage à travers les bataillons Romains, & se barbouilla le visage

de son propre sang, pour n'être pas reconnu. Les Barbares perdirent un grand nombre de personnages illustres dans cette journée, sans compter une multitude de soldats. Cependant, quelques jours après, irrités de ce que les vainqueurs avoient fait un trophée de leurs armes, ils revinrent à la charge. Mais le général Romain les battit encore; leur tua la fleur de leur jeunesse, & illustra par cette double victoire la plaine que Tacite appelle *Indistavisus*, & que Juste-Lipse croit être voisine de Bréman. *L'an 16 de J. C.*

INGOLSTADT. (*prise d'*) En 1743, sur la fin de Juillet, les Autrichiens formerent le siége d'Ingolstadt, l'une des plus fortes places de la Baviere, & la seule qui restât à l'empereur dans cet Electorat. Le comte de Granville, officier d'une valeur reconnue, commandoit la garnison de cette ville. Il fit de ses soldats autant de héros. Son exemple même rendit les habitans guerriers. En vain les assaillans firent les plus grands efforts. Il soutint leurs attaques avec ce courage qu'aucun revers ne peut ébranler, qu'aucun succès ne peut éblouir. Mais cette bravoure pleine de prudence ne put sauver la ville. Il la rendit, le 2 de Septembre, à des conditions honorables. Par cette capitulation, il fut dit qu'Ingolstadt & le château seroient conservés à l'empereur, sans que les Hongrois pussent en enlever autre chose que des munitions de guerre & l'artillerie.

INTERCATIE. (*prise d'*) Après la ruine de Cauca, Lucullus, toujours entraîné par son aveugle cupidité, vint attaquer Intercatie,

autre ville des Vaccéens, défendue par d'excellentes fortifications, & par une garnison de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux. Le Consul employa d'abord les exhortations, & offrit des conditions raisonnables. « Nous ignorons sans doute, lui » dit-on en l'insultant, la bonne foi dont » vous vous êtes piqué à Cauca? » Les assiégés se tinrent sous leurs murailles, se contentant de harceler l'ennemi. Un Espagnol d'une taille énorme, & couvert d'une riche armure, vint défier les Romains. Le jeune Scipion, tribun légionnaire, ne pouvant souffrir cette insolence, s'avance fièrement contre ce rival, l'attaque, le terrasse & le tue. Le vainqueur, peu de jours après, soutint l'honneur de cette victoire, en montant le premier sur le mur dans un assaut donné à la ville, mais sans succès. Le siége traînant en longueur, & la maladie faisant de grands ravages de part & d'autre, on parla d'accommodement. Les assiégés ne voulurent se fier qu'à la parole de Scipion. L'accord fut fait. On fournit au Consul dix mille casaques de soldats, du bétail, cinquante ôtages, mais point d'or ni d'argent, seul objet des travaux de Lucullus. *151 ans avant J. C.*

INVERNESS. (*prise d'*) En 1746, le prince Edouard, étant entré en Ecosse pour remonter sur le thrône de ses peres, vint camper devant les murs d'Invernefs, dans la province de Murray. Le comte London, général des troupes Angloises, s'étoit enfermé dans cette forte place, située sur la riviere de Nefs, avec quinze cens hommes, dans le

dessein de surprendre quelques-uns des quartiers du Prince. Il sortit ; &, croyant marcher à la victoire, il se montra tout-à-coup aux ennemis. Il alloit attaquer. Les Ecossois le préviennent, & fondent sur ses troupes avec tant d'impétuosité, qu'ils le mettent en fuite du premier choc. Il se retire dans Invernesss, ayant à peine la moitié de ses soldats. Le prince Edouard le suit, & assiége la ville. London, trop foible pour la défendre, l'abandonne au vainqueur, & ses Anglois sortent par une porte, tandis que les Ecossois entroient par l'autre. Maître de la place, Edouard le fit poursuivre par un détachement. En vain il voulut échapper. Après avoir traversé trois *firths*, ou bras de mer, il fut atteint, le 10 d'Avril, sur les bords de celui de Dornoch. Il venoit de le passer ; & les troupes du Prince, qui n'avoient point de barques, ne pouvoient en faire autant. Elles rassemblerent trente-quatre bateaux de différens endroits, & franchirent le firth, à la faveur d'un brouillard. Milord London fut le premier qui s'apperçut de leur passage. Aussitôt il détacha cinq ou six cens hommes pour s'opposer à leur débarquement. Le duc de Perth, qui commandoit les Ecossois, voyant le mouvement du Milord, fit mettre les bateaux en ligne, afin que tout son monde pût débarquer en bataille ; &, lorsque ses soldats furent assez près de terre pour n'avoir que trois ou quatre pieds d'eau, le Duc se jetta à la mer le premier ; & sa petite armée le suivit en bon ordre. Il se préparoit à une action vive & sanglante ; mais, lorsqu'il étoit près

de se précipiter sur les ennemis, ils prirent la fuite, effrayés, sans doute, de la fermeté des Ecossois, & se débanderent de toutes parts. Le fruit de cette double victoire fut la possession tranquille d'Invernefs, dont le prince Edouard fit démolir le château, & la conquête de Dornoch, dont la garnison, composée de trois mille hommes, se rendit prisonniere de guerre. La déroute du comte London fut telle, qu'il ne s'en sauva que les trois chefs.

IPRES. *Voyez* YPRES.

IPSUS. (*bataille d'*) Ce fut près de cette ville de Phrygie que se donna, l'an du monde 3703, un grand combat entre les armées d'Antigone & de Démétrius son fils, & des quatre princes confédérés, Ptolémée, Cassandre, Séleucus, Lysimaque, qui vouloient abbatre la trop grande puissance de leur rival. Les troupes d'Antigone montoient à plus de soixante mille hommes de pied, dix mille chevaux, & soixante-quinze éléphans. Ses adversaires avoient soixante-quatre mille fantassins, dix mille cinq cens cavaliers, quatre cens éléphans, & six vingt chariots armés de faulx. Ces deux grands corps resterent quelque tems en présence, comme pour s'épier, & choisir l'instant favorable de s'attaquer avec avantage. Mais Démétrius, trop impatient pour arrêter plus long-tems l'ardeur qui l'animoit, fait sonner les trompettes; donne le signal du combat, & fond, à la tête de sa cavalerie, sur les bataillons ennemis, qu'il rompt par ce premier choc, & qu'il met en fuite. Cette prompte victoire le trahit. S'a-

bandonnant en aveugle à cette impétuosité qui est toujours funeste dans un général, parce qu'en s'exposant, il expose toute son armée dont le salut dépend du sien, le jeune prince se mit à poursuivre trop chaudement les fuyards, & se laissa ravir un triomphe qu'il tenoit déja dans ses mains, s'il avoit sçu profiter de son avantage; car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie; & il se vit arrêté par les éléphans ennemis, qui lui opposerent une barriere impénétrable. Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de cavalerie, feignit de vouloir les attaquer, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour les effrayer, & pour leur donner le tems de passer dans son parti. C'est ce qu'ils firent pour la plûpart. Le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, un gros détachement alla tomber avec fureur contre Antigone qui soutint quelque tems leur effort. Mais enfin, accablé de traits, & percé de coups, il tomba mort, après s'être défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. A cette triste nouvelle, Démétrius rassembla ce qu'il put de troupes, & se retira à Ephèse, avec cinq mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, seuls débris de sa grande armée. Le fameux Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna par-tout Démétrius; renversa tout ce qui se présenta devant lui, & fit voir dans cette premiere action, qui lui servit comme d'apprentissage, tout ce qu'on devoit espérer de lui dans la suite.

IRA. (*journée d'*) Ce fut près de cette

montagne de la Grèce que se donna un grand combat entre les Messéniens & les Lacédémoniens, qui se faisoient la guerre pour la seconde fois. Les Lacédémoniens avoient été battus plusieurs fois, & rebutés par tant de pertes, qu'ils consulterent l'oracle qui leur dit de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil & les conduire. Ils députerent vers Athènes; & cette ville, allarmée de la puissance où s'élevoit Lacédémone, leur donna Tyrtée, bon poëte, mais mauvais général, & très-mal fait de corps. Les Lacédémoniens le reçurent comme un envoyé du ciel. Le succès ne répondit pas d'abord à leur attente. Il furent battus trois fois consécutivement; & ils vouloient se retirer, lorsque Tyrtée les anima tellement par sa poësie pleine de feu, qu'il les détermina à mourir plutôt que de se deshonorer par une fuite honteuse. On retourna donc au combat. Il fut très-sanglant, & la victoire long-tems disputée. Mais enfin les Messéniens céderent; &, après plusieurs années de résistance, ils furent tellement vaincus, qu'ils abandonnerent leur pays. Cette seconde guerre, terminée l'an du monde 3334, avoit duré quatorze ans, & même dix-huit, si l'on en croit quelques auteurs.

ISAFLIENS. (*défaite des*) Firme, prince Africain, s'étoit révolté contre Valentinien, & avoit attiré sur lui les armées de ce prince, commandées par Théodose. Ce général, après plusieurs victoires, avoit obligé le rebelle à fuir de contrée en contrée. Il apprit bientôt qu'il étoit allé chercher un asyle chez les Isafliens, peuple barbare, mais terrible

dans les combats. Il le poursuivit dans cette nouvelle retraite ; &, comme il entroit dans le pays, le roi Igmazen vint hardiment à sa rencontre. « Qui es-tu, demanda-t-il au gé- » néral Romain, & qui t'amene ici ? » Théodose, jettant sur le Barbare un regard plein de cette fierté Romaine si commune dans les beaux tems de la république, mais qu'on ne connoissoit plus dans la vieillesse de l'Empire : » Je suis, lui dit-il, un des officiers de Va- » lentinien, maître de l'Univers. Je viens » chercher un brigand que tu receles ; &, si » tu ne le remets entre mes mains, malheur » à toi ! malheur à ta nation ! » Un discours si menaçant enflamma la colere d'Igmazen. Le lendemain, dès le point du jour, il présenta la bataille. Le front de son armée étoit composé de près de vingt mille hommes. La seconde ligne, encore plus nombreuse, devoit peu-à-peu s'étendre pendant le combat, & enfermer les Romains qui n'étoient guères plus de trois mille. On s'ébranle de part & d'autre : on se choque ; on se donne la mort avec fureur. Les Romains, couverts de leurs boucliers, soutiennent sans reculer les efforts des Barbares. Enfin les ténèbres de la nuit purent seules séparer les combattans. Bientôt les Isafliens, épuisés par leurs fréquentes défaites, songerent à faire la paix. Firme en étoit le prix. On l'arrêta ; mais ce rebelle évita le supplice qu'il méritoit, en terminant volontairement sa vie. *L'an 374.*

ISPAHAN. (*siége d'*) Après la bataille de Giulnabat, les Aghuans se presenterent devant Ispahan, capitale de la Perse, & en

formerent le siége. Après deux mois de blocus, la ville fut réduite aux plus tristes extrémités. La viande manqua d'abord; & l'on fut obligé de tuer les chameaux, les mulets, les chevaux & les autres bêtes de charge. La famine devint si cruelle, que, quand on eut épuisé ces foibles ressources, on se trouva réduit à manger des feuilles & des écorces d'arbre; des racines broyées, auxquelles on mêloit un peu de son pour en faire du pain; des cuirs bouillis, des chiens & des chats, & même de la chair humaine. Les rues & les places publiques étoient couvertes de cadavres. Quelques misérables se jettoient avidement sur les moins décharnés, & leur coupoient les cuisses pour les dévorer. On enleva dans les maisons plusieurs enfans qui servirent de pâture à leurs cruels ravisseurs. On vit même des peres & des meres qui se nourrirent de ces funestes alimens. La mortalité devint si grande, que, de plus d'onze cens mille ames qui étoient dans Ispahan, il n'en restoit pas cent mille à la fin du siége. Tant de maux obligerent les Persans à se soumettre aux rebelles. Leur roi ouvrit les portes de la capitale; vint s'humilier devant Mahmoud, & lui céda son Empire.

ISSUS. (*batailles d'*) 1. C'est la fameuse journée d'Issus, qui décida du sort de Darius, roi des Perses, & qui mit, en quelque sorte, le grand Alexandre en possession du vaste Empire de ce prince. Le roi des Perses, à la tête de six cens mille hommes, tous superbement armés, vint chercher le monarque Macédonien, près de la petite ville d'Issus,

& se campa dans un terrein tout-à-fait désavantageux. L'ordre de bataille, de part & d'autre, fut tel qu'on le devoit attendre de deux grands généraux; mais les Macédoniens étoient pleins de courage, & animés par la présence d'un prince qui leur donnoit l'exemple, & qui partageoit avec eux les plus grands dangers. Les Perses, au contraire, énervés par les délices, & déja vaincus par leur timidité, n'avoient de valeur que dans la personne de quelques seigneurs intrépides; &, à proprement parler, il n'y avoit dans toute cette grande armée que trente mille hommes en état de résister à Alexandre. C'étoient des Grecs que Darius avoit pris à sa solde. Aussi furent-ils les seuls qui disputerent long-tems la victoire; & il n'y eut que la phalange Macédonienne, ce vaste corps hérissé de piques, & qu'il étoit impossible de pénétrer, qui put les enfoncer & les mettre en déroute. Darius prit la fuite, quand il vit que tout étoit désespéré: ses richesses, ses femmes, sa mere, son camp, il abandonna tout au vainqueur pour ne sauver que sa personne. Alexandre s'acquit encore plus de gloire par la maniere dont il traita les Princesses, que par la célèbre victoire qu'il venoit de remporter. Il eut, à leur égard, & la tendresse respectueuse d'un fils, & l'attachement fidèle d'un époux, & l'amour intéressé d'un pere. Sa grande ame leur rendit leurs chaînes si douces, que le tems calma dans le cœur de Sysigambis la douleur qu'elle ressentit de la mort de Darius, son fils; mais elle ne put survivre à la perte d'Alexandre.

An du monde 3671.

2. Niger s'étoit fait proclamer Empereur par son armée. Sévere, qui régnoit alors, fit marcher ses légions contre le rebelle. Après plusieurs combats considérables dans lesquels Niger fut toujours battu, les armées des deux rivaux se rencontrerent près d'Issus, & en vinrent aux mains. Niger fut encore défait, & laissa vingt mille des siens sur la place. Cette victoire fut décisive pour Sévere; & son rival, vaincu & fugitif, termina bientôt sa vie par une mort tragique. *An de Jesus-Christ 194.*

ISTRIE. (*bataille dans l'*) Les Istriens, peuple belliqueux établi dans cette partie de l'Italie que nous appellons l'*Etat de Venise*, avoient allumé contr'eux la vengeance des Romains. Le consul Manlius entra dans leur pays, & campa à cinq milles de la mer. Pour assurer les convois, & soutenir les fourrageurs, il plaça plusieurs corps de troupes autour de son camp. Les Istriens avoient suivi l'armée ennemie par des chemins de traverse, sans en être vus, épiant l'occasion de l'attaquer avec avantage. Ayant remarqué que les corps-de-garde, qui environnoient le camp, étoient peu nombreux, & gardoient peu d'ordre, ils fondirent sur l'un d'eux, à la faveur d'un brouillard qui, laissant paroître une lumiere sombre, grossissoit les objets, & présentoit aux yeux des Romains l'apparence d'une armée beaucoup plus considérable que n'étoit réellement celle des Barbares. Les soldats effrayés s'enfuirent dans le camp où ils causerent encore plus de terreur qu'ils n'en avoient eux-mêmes apporté. Les cris que l'on jette aux portes,

l'obscurité qui augmente encore le tumulte, l'agitation des soldats qui, s'empressant de tous côtés, s'embarrassent & tombent les uns sur les autres ; tout fait craindre, même aux plus éloignés, que l'ennemi ne soit entré dans les retranchemens. Une voix, poussée au hazard, exhorte les troupes à fuir du côté de la mer. Ce fut comme un signal ; tout prit la fuite, jusqu'au Consul. Il ne resta que M. Licinius Strabon, tribun légionnaire, avec environ cinq ou six cens hommes. Ce brave Romain soutint seul avec sa généreuse troupe l'effort de l'ennemi qui n'entra dans le camp, qu'après que l'intrépide officier eut été tué avec tous les siens. Les Istriens & leur roi Ebulon se mirent aussi-tôt à table, & se livrerent à la bonne chère pour célébrer leur triomphe, & jouir de leur victoire. Manlius s'apperçut de cette faute. Sans perdre de tems, il arrête la fuite de ses troupes, & les reconduit à l'ennemi déja vaincu par le vin ou le sommeil. Huit mille Barbares resterent sur la place ; & leur roi évita la colere du vainqueur par la fuite. *178 ans avant J. C.*

ITALIQUE. (*journée d'*) Hirtuléïus, questeur de Sertorius, officier plein de valeur, mais moins prudent que son général, rencontra Métellus près d'une ville nommée *Italique*, sur le Guadalquivir. Dès le lever du soleil, il fit sortir ses troupes de ses retranchemens, & présenta la bataille. Métellus lui laissa supporter tout le poids de la chaleur excessive jusqu'à midi. Alors il sortit de son camp avec des soldats frais & bien disposés ; &, sçachant que les meilleures

troupes des ennemis étoient au centre, il fit beaucoup avancer ses aîles, pendant que son corps de bataille demeuroit derriere. Par ce moyen, les deux aîles d'Hirtuléïus ayant été facilement défaites, il attaqua le centre de trois côtés à la fois. Le combat fut terrible. Les chefs se ménagerent si peu, que Métellus reçut un trait dans sa cotte d'armes, & Hirtuléïus dans le bras. Mais enfin ce dernier prit la fuite, laissant vingt mille hommes des siens sur la place. *76 ans avant J. C.*

ITHOME. (*bataille d'*) La huitieme année de la premiere guerre de Sparte contre les Messéniens, commencée l'an du monde 3261, se donna près de cette ville un sanglant combat, dans lequel Euphaès, treizieme descendant d'Hercule, & roi de Messénie, fut couvert de blessures qui le mirent au tombeau, peu de jours après.

Quelques années se passerent encore en différentes batailles; mais enfin les Messéniens, réduits à la derniere extrémité, notablement affoiblis par de fréquentes défaites, épuisés par vingt années de guerre, sans espérances & sans ressources, abandonnerent Ithome que les Lacédémoniens détruisirent entièrement. Ce ne fut point assez pour leur vengeance. Ils obligerent les vaincus à jurer qu'ils leur seroient toujours fidèles: vain serment extorqué par la crainte, & que les Spartiates, par leur dureté, rendirent bientôt inutile! Un des articles de ce traité portoit que tous les Messéniens, hommes & femmes assisteroient en habits de deuil aux funérailles des rois & des principaux citoyens de La-

cédémone. C'étoit, ſans doute, une marque de dépendance, & un hommage rendu à la nation triomphante.

ITUQUE. (*combat d'*) Viriathus continuoit à étonner l'univers par le ſpectacle intéreſſant de ſon intrépide courage. Le conſul Fabius, envoyé contre lui, avec une armée de près de vingt mille hommes, ſe hâtoit d'arriver à Ituque dans la Bétique, avec une partie de ſes troupes. Le général Eſpagnol vint à ſa rencontre avec ſix mille hommes aguerris & accoutumés à vaincre. Les Romains ſoutinrent, avec peine, le premier choc de l'ennemi. Ils tinrent ferme pourtant; & le Conſul pourſuivit ſa marche, toujours ſuivi par Viriathus. Enfin il l'attaqua; le vainquit, & le mit en fuite. Mais l'Eſpagnol, attentif à tout, ayant apperçu du déſordre parmi les troupes qui le pourſuivoient, retourne contr'elles; les défait; tue trois mille Romains, & pourſuit le reſte juſqu'aux portes du camp, où les vaincus ſe renfermerent, ſans que ni le conſul ni les autres officiers puſſent obtenir d'eux qu'ils marchaſſent contre l'ennemi qui, content de ſa victoire, ſe retira dans la Luſitanie. *142 avant J. C.*

IVOI. (*ſiége d'*) En 1552, Henri II, roi de France, étant entré dans les Pays-bas, à la tête d'une armée formidable, ſe préſenta devant Ivoi, ville alors très-forte. Les travaux furent pouſſés avec cette vivacité qui toujours a caractériſé les François. Bientôt la brèche fut praticable; & peut-être que la place ſe fût ſoumiſe, dès ce moment, à la domination du monarque aſſaillant, ſi le

courage du brave comte de Mansfeld, qui la défendoit, n'eût opposé mille obstacles à l'impétuosité de l'ennemi. Après bien des attaques inutiles; après bien des combats sanglans, mais infructueux, les assiégeans fatigués résolurent enfin de brusquer la fortune dans un assaut général. On alloit le donner; & Mansfeld se disposoit à le soutenir, lorsque treize mille Allemands, qui composoient sa garnison, refuserent de seconder sa valeur intrépide. En vain il veut se faire obéir: prieres, promesses, menaces, rien n'est entendu. Désespéré, le gouverneur fait venir un gentilhomme François, son prisonnier, & lui dit, en présence des troupes; « Allez, je » vous donne la liberté, & vous prends à » témoin du tort qu'on fait aujourd'hui à » l'empereur & à moi. Ivoi, assiégée, il y » a quelques années, par le duc d'Orléans, » fut vaillamment défendue par un forgeron, » à la tête de quelques paysans, & ne se rendit, à l'extrémité, qu'à des conditions très» honorables; & moi, homme de naissance, » capitaine expérimenté, je me vois forcé, » par la honteuse lâcheté de mes soldats, de » subir humblement les loix que l'ennemi » voudra m'imposer! Toutes les fois que » vous rappellerez dans votre mémoire la » grace que je vous accorde, n'oubliez pas » de me justifier contre les calomnies de ceux » qui voudroient noircir ma réputation. » Quand il eut prononcé ces mots, il fit arborer le pavillon blanc, & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Les fortifications de la place furent entièrement démolies. Ivoi

fut,

fut, en 1662, érigé en duché, sous le nom de *Carignan*, par Louis XIV, en faveur d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons.

IVRÉE. (*prise d'*) En 1704, le duc de Vendôme, dont le nom & la fortune faisoient trembler l'Italie, se présenta devant Ivrée, capitale du Canavez. Située entre deux collines, sur la Doire, ou Doria, défendue par un ancien château & une bonne forteresse, cette ville importante paroissoit imprenable. Elle l'eût été, en effet, pour tout autre capitaine que le général François. Ce Prince belliqueux fit jouer ses foudres dès le 17 de Septembre. Jusqu'au 28, une pluie de feu ne cessa de tomber sur la place qui, ne pouvant plus résister à ce bombardement continuel, & aux attaques réitérées des assiégeans, se rendit enfin, ainsi que le château & la forteresse. Onze bataillons, qui s'y étoient enfermés, furent arrêtés prisonniers de guerre.

IVRI. (*bataille d'*) Le duc de Mayenne, s'étant rendu maître de Pontoise, en 1590, alla mettre le siége devant Melun. Henri le Grand vint aussi-tôt au secours de la place avec un petit détachement. Le Duc, qui ne vouloit point livrer bataille, se retira : le Roi en fit autant. Mais à peine fut-il éloigné, que le Duc se présenta de nouveau devant la ville, & força le monarque à la venir délivrer une seconde fois. Toutes ces marches, toutes ces contre-marches produisirent le siége de Dreux, que le Roi entreprit dans les formes. Le duc de Mayenne, puissamment secondé par les Espagnols, ayant appris le des-

ſein de Henri, voulut le faire échouer avec une armée de plus de ſeize mille hommes; mais le Roi l'avoit prévenu, & marchoit à lui, à la tête d'environ dix ou douze mille combattans. Ils ſe rencontrerent dans les plaines d'Ivri; &, pour cette fois, le Duc, malgré toute ſa répugnance, fut obligé de donner bataille.

Le 14 de Mars, au matin, les deux chefs rangerent leurs troupes avec toute l'intelligence dont ils étoient capables; & bientôt on donna le ſignal. On étoit près d'en venir aux mains, lorſque Henri, levant les yeux au ciel: « Seigneur, s'écria-t-il, ôtes-moi la vie » avec la couronne, ſi je dois être du nom» bre de ces rois que tu donnes en ta colère; » agrées que je ſois aujourd'hui la victime de » tes ſaintes volontés: fais que ma mort dé» livre la France des calamités de la guerre, » & que mon ſang ſoit le dernier qui ſoit ré» pandu en cette querelle. » Auſſi-tôt il ſe fait donner ſon habillement de tête, ſur la pointe duquel il y avoit un panache de trois plumes blanches; &, l'ayant pris, avant que de baiſſer la viſiere: « Mes compagnons, » dit-il à ſon eſcadron, ſi vous courez au» jourd'hui ma fortune, je cours auſſi la vô» tre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. » Gardez bien vos rangs, je vous prie. Si la » chaleur du combat vous les fait quitter, » penſez auſſi-tôt au ralliement; c'eſt le gain » de la bataille: vous le ferez entre ces trois » arbres que vous voyez là-haut à main droite, » (c'étoient trois poiriers;) &, ſi vous per» dez vos enſeignes, cornettes & guidons,

» ne perdez point de vue mon panache blanc. » Vous le trouverez toujours au chemin de » l'honneur & de la victoire. » Après avoir exhorté de la forte ses braves guerriers, ce grand monarque alla trouver le colonel Thische ou Théodoric Schomberg. Cet officier commandoit quelques compagnies de Reîtres, soldats mutins, mais intrépides, qui l'avoient obligé, la veille de la bataille, d'aller demander au Roi les payes qui leur étoient dûes. Henri, plein de colère, avoit répondu à Schomberg : « Comment, colo- » nel Thische, est-ce le fait d'un homme » d'honneur de demander de l'argent quand » il faut prendre les ordres pour combattre ? » Le colonel s'étoit retiré tout confus, & dévoroit en silence dans sa tente cette mortifiante disgrace. Lorsqu'on étoit sur le point de s'ébranler, le Roi se ressouvint de cette faute; &, voulant la réparer, il courut à Schomberg, & lui dit : « Colonel, nous » voici dans l'occasion; il se peut faire que » j'y demeurerai. Il n'est pas juste que j'em- » porte l'honneur d'un brave gentilhomme » comme vous. Je déclare donc que je vous » reconnois pour homme de bien, & inca- » pable de faire une lâcheté. » En disant ces mots, il l'embrasse avec bonté, & le serre entre ses bras. « Ah ! Sire, s'écrie le colo- » nel, les larmes aux yeux, me rendant » l'honneur que vous m'aviez ôté, vous » m'ôtez la vie ; car j'en serois indigne, si » je ne la mettois aujourd'hui pour votre ser- » vice. Si j'en avois mille, je les voudrois » toutes répandre à vos pieds. » Dans ce

moment, on ſonne la charge. Schomberg part comme un trait; fond ſur l'ennemi comme un lion furieux, & meurt les armes à la main. Tous les bataillons, tous les eſcadrons le ſuivent, en criant: « Vive le Roi ! » & le combat devient général. Il fut long; il fut opiniâtre; &, durant quelques heures, les différens corps étoient attaqués & enfoncés tour-à-tour, ſans que la victoire ſe déclarât pour l'un ou pour l'autre parti. C'étoit à la valeur, à l'intrépidité de Henri que le Ciel avoit réſervé le triomphe. Le comte d'Egmont, à la tête d'un formidable bataillon hériſſé de piques, s'avançoit, en bon ordre, contre l'eſcadron du Monarque, compoſé de gentilshommes. Henri l'attend, le reçoit, l'attaque, & ſe mêle, avec quelques braves, au milieu de cette forêt de lances. Trois Cornettes veulent l'envelopper. Il s'élance ſur eux: il les immole. Mais, dans cet inſtant, la terreur ſaiſit tous ſes ſoldats. Un page qui portoit, comme lui, un panache blanc, ayant été tué, le bruit court auſſi-tôt que le Roi eſt mort; & l'eſcadron commençoit à plier, lorſqu'on apperçut le monarque au milieu d'un gros d'ennemis, maſſacrant les uns, écartant les autres, donnant par-tout des marques d'un courage invincible. On s'empreſſe de le joindre: on l'environne; on l'imite. En moins d'un quart d'heure, ce corps redoutable eſt diſſipé, après avoir perdu le comte d'Egmont. En un moment, la déroute devint générale, malgré les efforts du duc de Mayenne qui couroit çà & là pour rétablir le combat. Sa voix ne fut point en-

tendue. La terreur boucha toutes les oreilles. Ligueurs, Efpagnols, Flamands, Reîtres, Wallons, infanterie, cavalerie, tout prit la fuite pêle-mêle. Dans ce défordre affreux, Henri parcouroit les rangs, & crioit : « Sau» vez les François, Compagnons ! & main» baffe fur l'étranger ! » Il reçut les Suiffes à compofition, & les renvoya avec bonté dans leur pays. Il traita comme fes fujets, comme un bon pere, tous les rebelles qui furent faits prifonniers. On pourfuivit les vaincus jufqu'au pont d'Ivri ; & l'on en fit un grand carnage. Toute l'infanterie & plus de deux mille chevaux refterent fur la place. Quatre cens prifonniers de marque, le canon, le bagage ennemi, vingt cornettes & foixante enfeignes décorerent le triomphe du monarque. Le maréchal de Biron, qui commandoit le corps de réferve, ne combattit point ; mais il contribua beaucoup à la victoire, en fe préfentant avec fes bataillons dans tous les endroits où fon fecours pouvoit être néceffaire. Après l'action, comme tous les foldats répétoient fans ceffe : « Vive le Roi ! » ce général s'approcha de Henri, &, d'un ton vif ; « Ah ! Sire, » lui dit-il, cela n'eft pas jufte. Vous avez » fait aujourd'hui ce que Biron devoit faire ; » & Biron a fait ce que devoit faire le Roi. » Ce grand évènement confterna la Ligue ; & le parti du Prince légitime devint formidable.





JABÈS. (*siége de*) Saül venoit de monter sur le thrône d'Israël, lorsque Nahas, roi des Ammonites, entreprit le siége de Jabès, ville capitale du pays de Galaad. Après une assez vive résistance, les habitans effrayés demanderent à capituler. L'infidèle répondit que toute la composition qu'il vouloit faire, étoit de leur arracher à tous l'œil droit, pour les rendre l'opprobre de l'humanité. Cependant il leur accorda sept jours pour solliciter du secours auprès de leurs freres. Tous se mirent à pleurer au récit de la triste situation de Jabès. Mais Saül, qui s'étoit retiré dans son pays après son sacre, assembla sur le champ une armée de trois cens mille hommes, fondit tout-à-coup sur les Ammonites, & délivra la ville dont ils se croyoient déja les maîtres. Cette victoire fut le premier acte que Saül fit de sa royauté, l'an 1094 avant J. C.

JAPHA. (*prise de*) Pendant que Vespasien emportoit Jotapat, Trajan, l'un de ses premiers officiers, fut envoyé contre Japha, dont les habitans montroient une audace bien au-dessus de leurs forces. Trajan s'empara d'abord, sans beaucoup de difficulté, de la premiere enceinte; car la ville en avoit deux; & ceux qui s'étoient retirés dans la seconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entrassent avec leurs concitoyens, les malheureux, qui se trouverent enfermés

entre les deux enceintes, y furent maſſacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réſerver au fils de ſon général l'honneur de la priſe de Japha. Il manda l'état des choſes à Veſpaſien qui donna mille fantaſſins & cinq cens chevaux à Tite, pour aller mettre fin à l'entrepriſe. La ſeconde enceinte fut forcée par eſcalade. Les vainqueurs paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Les femmes & les enfans reſterent priſonniers. *An de J. C. 68.*

JARGEAU. (*priſe de*) Auſſi-tôt après la levée du ſiége d'Orléans, en 1429, le duc d'Alençon, à la tête d'un corps de ſix mille hommes, &, ce qui valoit une armée, accompagné de l'intrépide Jeanne d'Arc, vint aſſiéger Jargeau, où le comte de Suffolk & ſes deux freres Guillaume & Poll s'étoient renfermés avec douze cens hommes. D'abord on emporta les fauxbourgs ; puis on dreſſa des batteries ; &, en peu de jours, la brèche fut praticable. « Avant, gentil duc, à » l'aſſaut, » dit alors la Pucelle au duc d'Alençon. Au même inſtant, ils partent comme des éclairs, & ſont ſuivis de leurs guerriers. Le combat eſt terrible. Les ennemis, du haut de leurs remparts, font des efforts incroyables. Jeanne les brave. Sa voix & ſes exemples animent les François. « Ne craignez rien, dit-elle au Duc : ne ſçavez-vous » pas la promeſſe que j'ai faite à votre épouſe » de vous ramener ſain & ſauf ? » Cependant on fait pleuvoir une grêle de traits ſur l'héroïne. L'un déchire ſa banniere qu'elle faiſoit flotter au haut de ſon échelle, & qu'elle

alloit arborer ſur la brèche. L'autre l'atteint à la tête, & ſe briſe ſur ſon caſque ; mais la violence du coup la renverſe au pied de la muraille. Devenue plus terrible par ſa chute : » Or ſus, amis ! amis, ſus, ſus ! s'écria- » t-elle. Notre-Seigneur a condamné les An- » glois. Ils ſont à nous. Bon courage ! » Aux cris de la guerriere, les François ſont tranſportés ; ils s'empreſſent ; ils ſe précipitent. Gagner la brèche, culbuter les ennemis dans la ville ; les maſſacrer, les écraſer, les pourſuivre l'épée dans les reins ; en immoler onze cens, forcer Suffolk, Guillaume Poll & les autres à ſe rendre priſonniers, fut l'action d'un inſtant.

JARNAC. (*bataille de*) Catherine de Médicis, qui vouloit terraſſer les Huguenots, en écraſant le prince de Condé & l'amiral de Coligny, leurs chefs, avoit mis à la tête des troupes royales le duc d'Anjou, ſon fils. Ce jeune général avoit pour conſeillers le maréchal de Tavanes, capitaine plein de prudence, de bravoure, d'intrépidité, & que cinquante ans de ſervice rendoient recommandable, le maréchal de Coſſé, guerrier galant & courageux, & le duc de Biron. Par l'avis de ces lieutenans habiles, le Duc chercha l'occaſion de combattre le prince hérétique, avant que le duc de Deux-Ponts eût réuni ſes troupes à celles des Huguenots. Il la trouva bientôt ; &, le 13 de Mars 1569, il joignit les rebelles auprès de Jarnac, dans l'Angoumois. L'action dura long-tems, & ne fut pas meurtriere. Les Réformés, qui furent battus, ne perdirent que quatre cens hommes,

& les vainqueurs deux cens. Le combat s'étoit engagé contre l'avis du prince de Condé; mais, dès qu'on se fut mêlé, il agit en héros. Il fut pris couvert de glorieuses blessures; &, son cheval s'étant abbatu sous lui, deux gentilshommes le mirent au pied d'un buisson. Un moment après, le baron de Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, l'ayant apperçu, s'approcha, & lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Cette action détestable, qui, sans être avouée, resta impunie, fut généralement attribuée au Duc. Le corps du Prince fut mis sur une ânesse, & porté à Jarnac. On le rendit ensuite à ses parens; & il fut inhumé à Vendôme dans le tombeau de sa maison. Henri IV, qui n'étoit encore que prince de Béarn, & âgé de seize ans, ayant vu l'ordonnance des deux armées, dit aux deux généraux de son parti, qu'il n'y avoit pas moyen de livrer la bataille, & qu'on la perdroit infailliblement, parce que les forces des Princes étoient éparses, & celles du duc d'Anjou parfaitement ordonnées. On fit peu d'attention à cet avis d'un enfant; & l'on fut vaincu.

JASSI. (*prise de*) Le comte de Munich, que la Czarine avoit mis à la tête de ses troupes, ayant pénétré dans la Moldavie, en 1739, voulut faire la conquête de Jassi, capitale de cette province. Cette entreprise paroissoit téméraire. Il falloit traverser le Niester; combattre & vaincre une grande armée de Turcs, campée près de Choczin; prendre cette ville, & faire de nouveaux efforts pour triompher des plus grands obstacles. Les

Ruſſiens, Munich à leur tête, paſſerent le fleuve à la vue des Ottomans; ſe préſenterent, le 8 d'Août, devant les lignes de Choczin; les attaquerent; les forcerent; diſſiperent les infidèles; eſcaladerent la place, &, conduits par la victoire, formerent le ſiége de Jaſſi. Là, le général Ruſſien déploya tous ſes talens. L'art & le génie préſiderent à ſes opérations. Des batteries, habilement dirigées contre les remparts, contre les moſquées, contre les maiſons, ne firent bientôt de cette grande ville, qu'un vaſte amas de débris. En vain les Turcs voulurent-ils l'écarter par des ſorties vives & fréquentes. Munich les ſerra de ſi près, que, pour éviter la mort qui les menaçoit de toutes parts, ils furent obligés de ſe rendre à diſcrétion.

JÉNISHÉHIR. (*priſe de*) En 1401, le fameux Tamerlan, étant entré dans l'Aſie mineure, campa dans la plaine de Jénishéhir, ou Néapolis. A l'approche de ce conquérant terrible, les habitans ſe préparerent à ſe défendre. Mais le célèbre Naſruddin-Hoja leur perſuada de ſubir le joug, & s'offrit d'aller trouver Tamerlan de leur part. Près de partir pour cette ambaſſade, l'Eſope Turc ſe mit à ſonger en lui-même, quel préſent il pourroit faire à cet ennemi redoutable, pour l'engager à traiter favorablement ſes concitoyens. » Un avis, ſe dit-il à lui-même, eſt toujours » bon; il faut que je conſulte ma femme. » Il la va donc trouver, & lui dit : « Quels » fruits te ſemblent devoir être plus agréa- » bles à Tamerlan, des figues ou des coings ?... » Des coings, répondit-elle : ils ſont plus

» beaux & plus gros; ils plairont davantage...
» Quelqu'utile que ſoit un conſeil, repliqua
» Naſruddin, il n'eſt jamais ſage de ſuivre
» celui d'une femme; je porterai des figues. »
Il part; il arrive : on l'introduit; il paroît aux pieds de Tamerlan, & lui fait ſon offrande. Il étoit chauve & nue tête. Ce prince lui fit jetter ſes figues à la tête. A chaque coup, Naſruddin crioit, ſans cependant paroître ému : « Dieu ſoit loué! » Cette ſaillie excita la curioſité de Tamerlan qui lui en demanda la raiſon. « Je remercie Dieu, repondit l'am-
» baſſadeur, de ce que je n'ai point ſuivi le
» conſeil de ma femme; car, ſi, comme elle
» le vouloit, j'avois offert à Votre Majeſté
» des coings au lieu de figues, mon préſent
» m'auroit tué. » Bientôt Naſruddin plut à Tamerlan, & devint très-familier avec ce Prince. Quelques jours après, il lui apporta dix concombres cueillis dans leur primeur. Le monarque lui donna dix écus d'or. Naſruddin revint à la charge; remplit de concombres un chariot, & s'achemina vers la tente de Tamerlan pour les lui offrir. Le garde de la porte refuſa de l'introduire, à moins qu'il ne lui promît de partager avec lui la récompenſe de ce nouveau préſent. Naſruddin y conſent; paroît devant le Prince, & ſe proſterne devant ſon thrône. Mais, pour cette fois, Tamerlan lui fit un accueil bien différent du premier. Il ordonna que Naſruddin eût à recevoir autant de coups de baſtonnade qu'il y avoit de concombres. Il y en avoit cinq cens. Naſruddin ſe ſoumit; &, après avoir reçu, ſans rien dire, deux cens cin-

quante coups de baton, il se mit à crier qu'il avoit reçu sa part, & qu'il espéroit que le Roi feroit justice du reste au garde de la porte, suivant les conditions faites entr'eux. On va chercher le garde. Il avoue son marché, & reçoit, non sans se plaindre, les autres deux cens cinquante coups de bâton. Tamerlan, à la considération de Nasruddin, pardonna aux habitans de Jénishéhir; & ce Prince, pour mettre le comble à son bienfait, lui dit de lui demander ce qu'il voudroit, avec promesse de n'être point refusé. Nasruddin ne demanda que dix piéces d'or, pour en bâtir un monument qui pût, disoit-il, passer à la postérité. On lui compta cette somme modique, & il en fit construire une porte de pierre au milieu d'un champ. Cette phantaisie frappa bientôt les yeux. On lui en demanda la raison? « La postérité la plus reculée, répondit-il, conservera la mémoire » de cette porte aussi sûrement que celle des » victoires de Tamerlan; &, tandis que le » monde rira de ce monument qui rappellera » les actions de Nasruddin, le souvenir des » exploits de Tamerlan tirera les larmes des » yeux, d'un bout du monde à l'autre. »

JÉRICHO. (*siége de*) Après l'entrée des Hébreux dans le pays de Chanaan, & le passage du Jourdain, la premiere ville qui les arrêta fut Jéricho. Cette ville étoit environnée de fortes murailles, & défendue par de bonnes troupes. Le Seigneur traça lui-même à Josué l'ordre de l'attaque. Durant six jours, on fit six fois le tour de la ville. L'armée marchoit la premiere; ensuite l'arche d'al-

liance, autour de laquelle étoient les ſacrificateurs qui ſonnoient de la trompette : tout le reſte du peuple ſuivoit les ſacrificateurs. Le ſeptieme jour, on fit ſept fois, dans le même ordre, le tour de Jéricho, tandis que les aſſiégés, ſpectateurs tranquilles, tournoient en ridicule ces fréquentes proceſſions. Mais voici que tout-à-coup le peuple pouſſe un grand cri. Les murailles tombent, & l'armée entre dans la ville. Les vainqueurs, enflammés d'une fureur religieuſe, immolent tous les habitans. Ils n'épargnerent que Rahab, célèbre courtiſane, parce qu'avant le ſiége, elle avoit caché dans ſa maiſon des eſpions envoyés par Joſué. *L'an 1451 avant J. C.*

JÉRUSALEM. (*ſiéges de*) 1. Après la mort de Joſué, les tribus de Juda & de Siméon, ayant réuni leurs forces, vinrent fondre ſur cette place, dès-lors très-importante, avec une formidable armée. Ils prirent la ville baſſe ; &, fidèles aux ordres de Moïſe, ils égorgerent tout ce qui s'offrit à leur ſainte fureur. La haute ville, nommée *Sion*, arrêta leur victoire ; & tous les efforts des Hébreux, durant près de quatre ſiécles, échouerent contre cette citadelle. La gloire de l'emporter étoit réſervée au célèbre David. Ce pieux héros, ayant éte proclamé Roi par toutes les tribus, voulut ſignaler ſon avènement au thrône par la priſe de Jéruſalem. Les Jébuſéens, qui l'habitoient, bien convaincus que leur ville étoit imprenable, n'oppoſerent à l'armée ennemie que les aveugles, les boiteux & les eſtropiés. David, outré de l'inſulte, leur fit payer cher ce téméraire orgueil.

Il fit donner un assaut général. Joab, que ses vertus, ses crimes & sa naissance ont rendu si fameux, monta le premier sur la brèche, à la tête d'une troupe de braves; renversa les infidèles; les poursuivit jusques dans la forteresse, où il entra avec eux, & en ouvrit les portes à son roi. David chassa les habitans; fit réparer les murs; augmenta les fortifications; &, ayant établi sa demeure dans cette ville, elle devint la capitale du royaume des Juifs. *1048 ans avant J. C.*

2. Sous le règne de Roboam, petit-fils de David, Sésac, roi d'Egypte, forma le siége de Jérusalem avec un terrible appareil. Il menaçoit de la détruire de fond en comble, si l'on osoit s'opposer au succès de ses armes. Le peuple, indigné de ce superbe langage, vouloit attaquer l'ennemi du Seigneur & de sa ville sainte; mais Roboam, aussi lâche guerrier que monarque impérieux, intimidé par l'infidèle, lui ouvrit les portes de sa capitale qu'il vit piller sans oser remuer, après avoir subi un joug honteux, mais digne de lui. *971 ans avant l'ère chrétienne.*

3. Dès la premiere année du règne d'Achaz, roi de Juda, Rasin, roi de Syrie, & Phacée, roi d'Israël, se présenterent devant Jérusalem. Leur dessein étoit de déthrôner Achaz, & de mettre à sa place un monarque qui ne fût pas de la maison de David. Dieu fit avorter l'ambitieux projet des princes ligués. La vue des fortifications les effraya; &, après quelques vains efforts, ils se retirerent honteusement.

Quelque tems après, un ennemi bien plus

redoutable vint attaquer la ville ſainte. C'étoit Sennachérib, roi d'Aſſyrie. Ezéchias avoit refuſé de payer à ce prince le tribut auquel Achaz, ſon pere, foible monarque, s'étoit vu forcé de conſentir. Le roi d'Aſſyrie, après avoir ſoumis l'Ethiopie, marcha contre Ezéchias, & l'aſſiégea dans ſa capitale. Jéruſalem étoit perdue; & tout le royaume alloit tomber entre les mains d'un vainqueur ſuperbe & irrité. Mais la piété du roi fut le ſalut de ſes Etats. L'ange du Seigneur frappa, pendant la nuit, l'orgueilleux Sennachérib; lui tua quatre-vingt-cinq mille hommes, & l'obligea de ſauver ſa vie par une fuite précipitée.

4. Depuis long-tems, les prophètes annonçoient à l'infidèle Sion les maux qui alloient tomber ſur ſa tête criminelle. Le tems des vengeances arriva. Nabuchodonoſor, roi de Babylone, vint l'aſſiéger; la prit de force; la livra au pillage; mit le roi Joachim dans les fers, & le relâcha enſuite, à condition qu'il lui payeroit tribut; mais ce prince inſenſé viola bientôt ſes promeſſes. Il voulut ſecouer le joug. Nabuchodonoſor reparut: Jéruſalem fut repriſe; & Joachim expia par ſa mort ſa perfidie & ſa révolte.

L'impie Sédécias, un de ſes ſucceſſeurs, fier de l'alliance contractée avec l'Egypte, contre l'aveu du prophète Jérémie, oſa tenter, comme lui, de ſe ſouſtraire à l'Empire des Chaldéens. Nabuchodonoſor l'apprend; ſe met en campagne; ravage la Judée; ſe rend maître des plus fortes places, & aſſiége Jéruſalem pour la troiſieme fois. Le roi d'E-

gypte vole au fecours de fon allié. Nabuchodonofor marche contre lui ; l'atteint ; le bat, & l'oblige d'aller cacher fa honte au fond de fes Etats. Jérufalem, qui s'étoit livrée aux transports d'une joie folle, fe voit en proie à de nouvelles terreurs. Le roi de Babylone recommence le fiége ; & Sédécias fe détermine à le foutenir en homme qui a tout à gagner & rien à perdre. La ville eft bloquée. Les ennemis arrêtent tous les convois & ravagent la campagne. Un peuple immenfe s'étoit renfermé dans cette capitale. La circonvallation le réduifit bientôt à la plus affreufe difette. On donnoit pour un grain de froment ce qu'on avoit de plus précieux. L'eau même, qu'une féchereffe extraordinaire avoit rendue très-rare, l'eau s'achetoit au poids de l'or. La pefte, non moins redoutable que la famine, caufoit de terribles ravages. Les rues étoient jonchées de corps morts, laiffés fans fépulture, & dont l'odeur fétide tuoit les vivans. La défolation & le défefpoir étouffoient tous les fentimens de la nature. On vit des meres tendres égorger leurs enfans, pour les arracher à tant de maux, & expirer enfuite fur leurs cadavres fanglans.

L'ennemi cependant preffoit vivement la place. Le bélier frapoit les murs de toutes parts. On avoit élevé de vaftes tours de bois, du haut defquelles on lançoit des pierres énormes, qui écrafoient ceux que la famine & la pefte avoient épargnés. Dans cette cruelle extrémité, les Juifs s'opiniâtroient encore à ne point fe rendre. Sédécias, cachant fes allarmes fous un vifage affuré, les encourageoit

par

par ses paroles, & les animoit par ses exemples. Plus l'ennemi étoit ardent, plus ils étoient furieux. Ils opposoient la force à la force; & l'art détruisoit ce que l'art avoit élevé. Dix-huit mois se passerent de la sorte, sans qu'on voulût entendre Jérémie qui conseilloit sans cesse d'ouvrir les portes aux Chaldéens, & d'empêcher, par des soumissions, la ruine de la sainte cité. Enfin les ennemis firent une grande brèche. Il fallut céder. Sédécias sortit, avec les gens de guerre, par une porte dérobée; mais il fut atteint, chargé de chaînes, conduit en captivité, après avoir vu massacrer ses enfans, après avoir été lui-même privé de la lumiere du jour, qui trop long-tems avoit éclairé ses sacriléges. Le vainqueur fit son entrée triomphante dans Jérusalem; enleva toutes les richesses du temple, ces superbes monumens du règne de Salomon; immola la plus grande partie des habitans; emmena le reste en esclavage, après avoir réduit en cendres & le temple & les principaux quartiers de la ville. Telle fut la premiere destruction de Jérusalem que l'idolatrie de ses rois & l'impiété de ses habitans livrerent à la vengeance d'un Dieu juste & jaloux, l'an 588 avant la naissance du Messie, 1468 ans après sa fondation par le célèbre Melchisédec, & près de cinq siécles après la conquête qu'en avoit fait David sur les Jébuséens.

Plusieurs années après, Zorobabel la rebâtit, avec la permission de Cyrus, roi de Perse; & Néhémie en releva les fortifications. Elle se soumit au grand Alexandre; &,

quand la mort eut enlevé ce conquérant, elle ſoutint pluſieurs ſiéges, mais peu mémorables, & qui ſe terminerent au pillage du temple, juſqu'au grand Pompée.

5. Les Juifs, ayant refuſé de recevoir l'armée Romaine, qui marchoit contre Ariſtobule, Pompée, plein de colere, ſe préſenta devant la capitale. La vue de cette place que la nature & l'art ſembloient avoir fortifiée de concert pour la rendre imprenable, lui fit craindre, pour la premiere fois, l'inconſtance de ſa fortune qui, juſqu'à ce jour, avoit couronné tous ſes exploits. Il étoit dans cette inquiétude, lorſque les Juifs, renfermés dans la ville, ſe diviſerent en deux factions. Les uns, favorables aux Romains, s'étant trouvés les plus forts, ouvrirent les portes à Pompée; & les autres, partiſans d'Ariſtobule, ſe retirerent dans le temple, dont auſſi-tôt le général Romain forma le ſiége. Il éleva de grandes terraſſes ſur leſquelles il fit placer des tours garnies de baliſtes & d'autres machines de guerre, dont le jeu continuel écartoit ceux qui défendoient les murs. Mais les Juifs, que rien n'étonnoit, rendoient inutiles, par leur valeur, tous les efforts des Romains. Ils ſe défendirent avec tant d'art & d'intrépidité, que, durant trois mois, l'ennemi ne put forcer qu'une ſeule tour. Enfin la vigoureuſe opiniâtreté des légions triompha. Le temple fut pris d'aſſaut. Cornélius Fauſtus, fils du dictateur Sylla, ſuivi de quelques braves, entra le premier par la brèche. On maſſacra tous ceux qui oſerent ſe montrer. Pluſieurs ſacrificateurs furent immolés durant les fonctions de leur

miniſtere. Tous ceux qui purent ſe ſouſtraire à la fureur du ſoldat, ou ſe précipiterent du haut des rochers, ou mirent le feu à tout ce qui les environnoit, & ſe jetterent dans les flammes. Douze mille Juifs périrent dans cet inſtant funeſte. Pompée reſpecta les richeſſes du temple, & mit le comble à ſa victoire par ce trait de générosité. *63 avant J. C.*

6. Hérode le Grand avoit été déclaré roi des Juifs par les Romains; mais Jéruſalem ne vouloit point le reconnoître. Ce prince, aidé de Soſius, envoyé par Antoine avec quelques légions, marcha contre cette ville à la tête d'une nombreuſe armée. Il en forma le ſiége; éleva trois plates-formes qui dominoient les murs, & du haut deſquelles on faiſoit tomber une grêle de traits & de pierres ſur les aſſiégés, & fit battre continuellement les remparts avec le bélier, & d'autres machines de guerre, qu'il avoit fait apporter de Tyr. Mais les Juifs, toujours intrépides, mépriſoient la mort, & ne cherchoient qu'à la donner à l'ennemi. Abbatoit-on un mur? Ils en élevoient auſſi-tôt un autre. Creuſoit-on une mine? Ils la rendoient inutile par une contre-mine, & ſe trouvoient tout-à-coup au milieu des aſſiégeans, lorſqu'ils y penſoient le moins. Ce fut ainſi que, ſans être abbatus, ni par les fréquens aſſauts, ni par la famine qui ſe faiſoit cruellement ſentir, ils ſoutinrent pendant cinq mois les efforts réunis des Romains & des Juifs partiſans d'Hérode. Enfin la ville & le temple furent emportés d'aſſaut. On vit alors paroître par-tout l'affreuſe image de la mort. Les Romains ſe baignoient dans

le sang d'un ennemi trop opiniâtre ; & les Juifs du parti du roi, étouffant tout sentiment d'humanité, immoloient à leur fureur tous ceux de leur nation qu'ils rencontroient dans les rues, dans les maisons, & même dans le temple. Hérode obtint pourtant, à force de prieres, de promesses & de menaces, la cessation de cette horrible boucherie ; &, pour empêcher le pillage de la ville & du temple, il offrit généreusement aux Romains de le racheter de ses propres biens. Cette prise de Jérusalem arriva 37 ans avant J. C. au même jour que Pompée l'avoit emportée d'assaut, vingt-sept ans auparavant.

7. Vers la fin du règne de Néron, sous le pontificat de Mathias, fils de Théophile, commença la fameuse guerre des Juifs contre les Romains. La tyrannie, les vexations, les sacriléges des gouverneurs en furent la cause ; &, fatiguée de gémir si long-tems sous le joug d'une domination étrangere, la nation Juive crut n'avoir plus de ressources que dans son désespoir. La fortune sembla d'abord lui être favorable. Les Romains furent battus plusieurs fois. Mais Vespasien, que le tyran de Rome avoit chargé de cette guerre, sçut bientôt, par son habileté & par sa prudence, fixer le bonheur sous ses étendards. Après avoir conquis toute la Palestine, il se disposoit à bloquer Jérusalem, lorsque son armée récompensa ses vertus de l'Empire. Le nouvel empereur donna à Tite, son fils, la commission de dompter les rebelles, & de former le siége de la capitale.

Jérusalem, bâtie sur deux montagnes très-

efcarpées, étoit divifée en trois parties; la ville haute, la ville baffe & le temple; & chacune avoit fes fortifications particulieres. Le temple étoit comme la citadelle des deux villes. Plufieurs murailles épaiffes & fort élevées en rendoient l'accès impraticable. A côté, s'élevoit une forterefſe qui le défendoit, & qu'on nommoit *Antonia*. Un triple mur, qui occupoit l'efpace de trois cens ftades, enfermoit la ville entiere. Le premier de ces murs étoit flanqué de quatre-vingt-dix tours très-hautes & très-fortes: celui du milieu n'en avoit que quatorze, & l'ancien foixante. Les plus belles de ces tours étoient celles d'Hippicos, de Phazaël & de Mariamne, qui n'étoient prenables que par famine. Au feptentrion, étoit encore le palais d'Hérode, qui pouvoit paffer pour une forte citadelle. Ainfi, pour fe rendre maître de Jérufalem, il falloit former fucceffivement plufieurs fiéges; &, fi l'on emportoit quelque partie, le plus fort reftoit encore à faire. Telle étoit la place que Tite vint attaquer avec des foldats accoutumés à vaincre; &, malgré leur valeur, peut-être auroient-ils échoué, fi les plus cruelles divifions n'euffent déchiré les entrailles de cette ville infortunée.

Une troupe de brigands & d'affaffins, que l'impunité avoit raffemblés, s'étoient jettés dans Jérufalem, & avoient à leur tête Eléazar, de race facerdotale. Ces fcélérats, qui fe donnoient le beau nom de *Zélateurs*, fouilloient le temple par les plus grands crimes, & faifoient fouffrir aux citoyens tous les malheurs d'une ville prife d'affaut par l'ennemi

le plus cruel. Bientôt cette faction se divisa, & tourna ses armes contre elle-même. Un malheureux, nommé *Jean de Giscala*, avoit supplanté Eléazar, & s'étoit rendu seul chef des Zélateurs. Celui-ci, jaloux de l'autorité de son rival, se sépara de lui, &, s'étant fait un grand nombre de partisans, s'empara de la partie intérieure du temple, d'où il dominoit sur les troupes de Jean. D'un autre côté, Simon, fils de Gioras, que le peuple, dans son désespoir, avoit appellé à son secours, s'étoit emparé de l'autorité, & tenoit en son pouvoir presque toute la ville entiere. Ces trois séditieux se faisoient une guerre horrible & continuelle, dont le peuple étoit toujours la triste victime. On ne trouvoit plus de sûreté dans sa maison; & il étoit impossible de sortir de la ville dont les factieux gardoient tous les passages. On tuoit tous ceux qui osoient se plaindre, ou parler de se rendre aux Romains. La crainte étouffoit la parole, & la contrainte renfermoit les gémissemens au fond des cœurs. Lorsque Tite eut reconnu la place, qu'il eut fait avancer son armée, & commencer les travaux, ces tyrans, voyant le danger qui les menaçoit tous également, suspendirent leurs divisions, & réunirent leurs forces pour conjurer l'orage. Ils firent coup sur coup plusieurs sorties si furieuses, qu'ils enfoncerent les Romains. Mais ces légers désavantages ne purent ralentir l'ardeur des assiégeans. Tite fit une seconde fois le tour de la ville, pour connoître par quel endroit il faudroit l'attaquer; &, après que sa sagesse eut pris toutes les précautions

néceſſaires pour réuſſir, il fit jouer ſes machines; mit ſes béliers en batterie, & ordonna l'attaque par trois côtés différens. Après bien des efforts, &, malgré la vive réſiſtance des aſſiégés, il emporta le premier mur au bout de quinze jours. Animé par ce ſuccès, il fit attaquer le ſecond; commanda de pointer le bélier contre une tour qui le ſoutenoit; obligea ceux qui la défendoient à l'abandonner, & la fit tomber. Cette chute le rendit maître du ſecond rempart, cinq jours après avoir pris le premier. Mais à peine jouiſſoit-il de cet avantage, que les aſſiégés fondent ſur lui; l'enfoncent, & regagnent le mur. Il fallut donc l'attaquer de nouveau. On le battit, pendant quatre jours, en pluſieurs endroits à la fois; & les Juifs furent enfin obligés de céder. Tite ne vouloit point leur perte. Pour les porter à rentrer dans le devoir en les intimidant, il fit à leurs yeux la revue de ſes troupes. Jamais ſpectacle n'avoit été plus capable d'inſpirer la terreur. Mais les ſéditieux ne purent ſe réſoudre à penſer à la paix. Le général Romain, s'en étant apperçu, partagea ſon armée pour former deux attaques du côté de la forteresſe Antonia. Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, il voulut encore eſſayer de ramener les rebelles. Il leur envoya l'hiſtorien Joſeph, comme plus propre que tout autre à les perſuader, parce qu'il étoit Juif, & qu'il avoit tenu dans ſa nation un rang conſidérable. Ce bon patriote leur fit un long & pathétique diſcours, pour les conjurer d'avoir pitié d'eux-mêmes, du peuple, du temple & de leur patrie. Il leur fit

voir les malheurs qui les attendoient, s'ils n'écoutoient point un avis sage. Il leur rappella adroitement tous les maux qui avoient accablé leurs peres, quand ils avoient cessé d'être fidèles à Dieu, & les merveilles que ce Maître absolu de la nature avoit opérées en leur faveur, lorsqu'ils lui furent attachés. Il finit sa harangue, comme il l'avoit commencée, en répandant un torrent de larmes. Les factieux se moquerent de son zèle. Plusieurs furent persuadés ; &, cherchant à se sauver, ils vendirent ce qu'ils avoient de plus précieux, pour une petite quantité de piéces d'or, qu'ils avalerent, de peur que les tyrans ne les leur enlevassent, & se retirerent vers les Romains. Tite les reçut avec bonté, & leur permit d'aller où ils voudroient. Comme il s'en échappoit tous les jours, quelques soldats s'apperçurent de cet or qu'ils avoient avalé. Aussi-tôt le bruit courut, dans le camp, que ces transfuges avoient le corps tout rempli de richesses. Ils en saisirent quelques-uns ; leur fendirent le ventre, pour vérifier ce bruit & chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice. Deux mille de ces malheureux périrent de la sorte. Tite en conçut une telle horreur, qu'il auroit fait tuer tous les coupables, si leur nombre n'eût point excédé celui des morts. Cependant ce prince pressoit vivement le siége. Après avoir fait élever de nouvelles terrasses, pour remplacer celles que les ennemis avoient détruites, il tint conseil avec ses principaux officiers. La plûpart proposerent de donner un assaut général ; mais Tite, qui n'étoit pas

moins avare du sang des soldats, que prodigue du sien, fut d'un sentiment contraire. Les assiégés se détruisoient eux-mêmes; qu'étoit-il besoin d'exposer tant de guerriers courageux à la fureur de ces forcenés? Il forma donc le projet d'environner la place d'un mur qui ne permît plus aux Juifs de faire des sorties. L'ouvrage fut distribué entre toutes les légions, & fini en trois jours. Ce fut alors que les factieux, pour la premiere fois, désespérerent de leur salut.

Si les maux du dehors étoient grands, ceux qui consumoient l'infortunée Jérusalem n'étoient pas moins terribles. Qui pourroit peindre, s'écrie Joseph, les tristes effets de la famine qui dévoroit ces malheureux? Elle croissoit de jour en jour; & la fureur des séditieux, plus redoutable encore que ce fléau, croissoit avec elle. Rien de sacré pour eux: ils arrachoient tout aux infortunés citoyens. Une porte fermée signifioit qu'il y avoit des vivres: ils l'enfonçoient, & leur tiroient presque les morceaux de la gorge, avec une violence brutale. On frappoit les vieillards: on traînoit les femmes par les cheveux, sans égards pour l'âge, le sexe ou la condition. On n'avoit nulle pitié de l'innocent qui pouvoit à peine bégayer. Ceux à qui il restoit encore quelque nourriture, s'enfermant dans le plus secret de leurs maisons, avaloient le grain sans l'écraser, ou se remplissoient de viandes cruës, de peur que l'odeur n'attirât chez eux ces inquisiteurs inhumains. On voyoit se traîner d'un pas chancelant des hommes enflés, ou plutôt des phantômes, le visage

deſſéché, les yeux creux, & tomber tout-à-coup où la faim leur donnoit la mort. On n'avoit plus ni la force ni le courage d'enſevelir les cadavres, tant le nombre en étoit grand ! On ne voyoit plus de larmes : les malheurs publics en avoient tari la ſource. On n'entendoit plus de ſoupirs : la faim avoit étouffé tous les ſentimens de l'ame. Une multitude affamée couroit çà & là, & ſe jettoit avidement ſur ce qui ne ſeroit pas à l'uſage des bêtes les plus immondes. Enfin, & c'eſt le dernier trait de cet affreux tableau, une femme noble & riche, après avoir été dépouillée de ſes biens, & par la miſere & par les factieux, laſſe de ne préparer à manger que pour ces brigands inſatiables, privée elle-même de toute eſpece de vivres, & conſumée d'une faim dévorante, ſe porta, dans ſa fureur & dans ſon déſeſpoir, au plus horrible, au plus inouï des attentats. Etouffant dans ſon cœur le cri de la nature, elle arrache de ſon ſein l'enfant qu'elle nourriſſoit de ſon lait; &, jettant ſur cet innocent des yeux farouches & terribles : « Malheureux, lui dit-» elle, dans la guerre, dans la famine, dans » la ſédition, hélas ! pourquoi es-tu né ? » Pourquoi vis-tu encore ? Quel ſort t'at-» tend ? la ſervitude. La famine la prévient; » & les implacables tyrans qui nous oppri-» ment ſont encore plus redoutables que l'une » & l'autre. Meurs !... Sois en même tems » & la nourriture de ta mere, & la furie de » ces brigands, & la fable de l'univers. » A ces mots, cette mere furieuſe égorge ſon fils; le fait cuire; en mange une partie, & cache

le reſte avec ſoin. Les ſéditieux, attirés par l'odeur de cette viande abominable, accourent de toutes parts; menacent cette femme de la tuer, ſi, dans le moment, elle ne leur montre le mets qu'elle a préparé. « Je vous » en ai gardé une bonne part, » dit-elle, en leur montrant les malheureux reſtes de ſon enfant. A ce ſpectacle, ils reculent d'horreur. Humains pour la premiere fois, ils demeurent immobiles. Ils n'en peuvent croire leurs yeux. « C'eſt mon fils, continue la femme » d'un air tranquille; c'eſt moi qui l'ai tué : » vous en pouvez bien manger après moi. » Êtes-vous plus délicats qu'une femme, ou » plus tendres qu'une mere? Si la férocité » n'a pas étouffé chez vous tous les ſcrupules, » ſi vous avez horreur d'une telle viande, » j'acheverai de la dévorer. » Foibles & timides pour cette fois ſeule, ces ſcélérats abandonnent une maiſon ſouillée d'un tel crime, & maudiſſent cette action déteſtable. Le bruit s'en répandit auſſi-tôt par toute la ville. Chacun en eut horreur, comme s'il l'eût commiſe. On ſouhaitoit la mort. On envioit la condition de ceux que la famine avoit enlevés, avant que de voir un ſemblable déſaſtre. La nouvelle en vint juſqu'aux Romains. Tite ſe hâta de terminer tant de maux par un aſſaut général.

On voulut eſcalader le temple. Les aſſiégés repouſſerent les Romains. On mit le feu aux portiques; & la flamme gagna juſqu'aux galeries, ſans que les Juifs ſe miſſent en peine de l'éteindre. Enfin ils voulurent faire un dernier effort, & ſe délivrer, s'il étoit poſſi-

ble, d'un ennemi qui les pressoit si vivement, ou périr les armes à la main, & vendre chèrement le peu de vie qui leur restoit. Ils sortirent avec impétuosité par une porte du temple ; se jetterent sur les Romains ; les enfoncerent ; & sans doute ils les auroient poursuivis jusques dans leur camp, si Tite, qui voyoit ce combat, du haut de la forteresse Antonia, dont il s'étoit rendu maître, n'eût volé promptement au secours des vaincus. Les nouvelles troupes firent changer la fortune. Les Juifs sont accablés par le nombre, & contraints de se renfermer dans le temple, dont le prince ordonne l'assaut pour le lendemain. Mais, dans ce moment, un soldat, sans en avoir reçu l'ordre, & comme poussé par un mouvement surnaturel, se fait soulever par un de ses compagnons, & jette par une fenêtre de ce vaste & superbe édifice une piéce de bois toute enflammée. Le feu prend aussi-tôt. Les Juifs s'en apperçoivent ; jettent de grands cris, & font d'inutiles efforts pour arrêter le progrès de l'incendie. Tite lui-même accourt avec son armée pour aider les rebelles. Le soldat furieux ne songe qu'à repaître sa vengeance, & trompe les desseins de son général. Enfin la flamme consuma tout ; & ce temple fameux fut réduit en cendres, la seconde année du règne de Vespasien. Les Romains firent un grand carnage. Les factieux, par une nouvelle attaque, retarderent leur perte de quelques instans, & se cantonnerent dans la ville & dans les trois tours d'Hippicos, de Phazaël & de Mariamne. Les vainqueurs se disposerent à les assiéger ;

mais, à la vue des machines, les rebelles intimidés chercherent leur ſalut dans une prompte fuite, & laiſſerent les Romains maîtres de tout. Ils pillerent la ville; tuerent des milliers d'habitans, & mirent le feu par-tout. Tite fut déclaré *Imperator ;* dénomination auguſte, qu'il avoit méritée par ſa rare valeur. Il entra dans Jéruſalem en triomphe; admira la beauté & la ſolidité des fortifications qu'il fit abbatre, à la réſerve des trois tours qu'avoient tenues les factieux. Onze cens mille hommes périrent dans ce ſiége mémorable : quatre-vingt-dix-ſept mille furent faits priſonniers. Jean fut trouvé dans des égouts, où ce ſcélérat s'étoit caché pour échapper aux Romains, & condamné à une priſon perpétuelle. Simon fut obligé de ſe rendre, après avoir défendu vaillamment ſa liberté. Il ſervit à décorer le triomphe du vainqueur; puis on l'exécuta publiquement à Rome. Eléazar, qui avoit échappé, s'étant retiré dans une forteresſe, fut obligé de ſe donner la mort. Ainſi périrent d'une maniere cruelle ces barbares qui avoient cauſé la chute de leur patrie. Jéruſalem fut ruinée, pour la ſeconde fois, l'an de J. C. 72, & 2177 depuis ſa fondation. Tite, après avoir récompenſé la valeur de ſes ſoldats, retourna dans la capitale du monde, où il reçut les honneurs d'un glorieux triomphe.

8. L'an 615, ſous l'Empire d'Héraclius, une multitude innombrable de Perſes, ſous la conduite de Sarbar, vint comme un torrent inonder la Paleſtine, & porta le ravage, le meurtre & l'incendie juſqu'aux portes de Jé-

rusalem dont elle s'empara. Près de cent mille Chrétiens périrent dans cette ville. Mais, ce qui leur fut plus sensible mille fois, fut la perte de la vraie Croix que Sarbar emporta dans un étui scellé du sceau de Zacharie, alors patriarche de Jérusalem. Le saint sépulcre & les églises devinrent la proie des flammes. On sauva l'éponge qui avoit été présentée à J. C. dans son sacrifice, & la lance dont son divin côté avoit été percé. Nicétas les racheta pour une grosse somme d'argent, & les envoya à Constantinople, où les fidèles les baignerent de leurs larmes.

9. L'empereur Romain rentra bientôt dans la ville sainte. Mais à peine l'avoit-il réparée, qu'en 637, les Sarasins vinrent l'assiéger, sous les auspices du fameux Khaled, le plus redoutable général de l'Arabie. Les premieres attaques durerent dix jours; & les Chrétiens se défendirent avec le courage le plus héroïque. Pendant quatre mois, il ne se passa aucun jour sans quelque combat sanglant. Mais enfin les malheureux citoyens, sans espérance de secours, céderent à l'opiniâtreté des Barbares, & prirent le parti de capituler, par l'entremise du patriarche Sophrone, avec le Calife Omar en personne. Voici quelles furent les conditions de ce traité fameux, qui servit depuis de modèle aux Musulmans. « Au » nom de Dieu très-misericordieux. De la » part d'Omar-Ebn-Alkhettab, aux habitans » d'Ælia. » (L'empereur Elien avoit rebâti Jérusalem; & cette ville, selon l'usage, avoit pris le nom de son restaurateur.) « Ils seront » protégés. Ils conserveront leurs vies &

» leurs biens. Leurs égliſes ne ſeront point » démolies ; mais ils n'en éleveront point de » nouvelles, ni dans la ville, ni dans ſon » territoire : eux ſeuls en auront l'uſage. Ils » n'empêcheront pas les Muſulmans d'y en- » trer ni jour ni nuit. Ils en ouvriront les » portes aux paſſans & aux voyageurs. Si » quelque Muſulman, qui voyage, paſſe par » leur ville, ils ſeront obligés de l'entretenir » *gratìs* pendant trois jours. Ils n'enſeigne- » ront point l'Alcoran à leurs enfans. Ils ne » parleront pas ouvertement de leur religion, » & n'engageront perſonne à l'embraſſer. Ils » n'empêcheront pas leurs parens de ſe faire » Muſulmans, s'ils en ont envie. Ils témoi- » gneront du reſpect aux Muſulmans, & ſe » leveront lorſque ceux-ci voudront s'aſſeoir. » Ils ne ſeront pas vêtus comme les Muſul- » mans. Ils ne porteront pas les mêmes bon- » nets, ni les mêmes ſouliers, ni des turbans. » Ils ne partageront pas leurs cheveux comme » eux. Ils ne parleront pas la même langue, » & n'auront pas les mêmes noms. Ils n'i- » ront point à cheval avec des ſelles. Ils ne » porteront aucune ſorte d'armes, & ne ſe » ſerviront point de la langue Arabique dans » les inſcriptions de leurs cachets. Ils ne ven- » dront point de vin. Ils garderont la même » ſorte d'habillement par-tout où ils iront ; » & ils porteront toujours des ceintures. Ils » n'érigeront point de croix ſur leurs égliſes ; » & ils ne montreront point ouvertement » leurs croix & leurs livres dans les rues des » Muſulmans. Ils ne ſonneront point leurs » cloches : il ſe contenteront de les tinter.

» Ils ne prendront chez eux aucun domesti-
» que, qui aura servi un Musulman. »

Il fallut ratifier cet acte de servitude; &, dans cet instant douloureux, le patriarche ne put s'empêcher de dire, en versant un torrent de larmes: « Ah! c'est bien ici l'abo-
» mination de la désolation prédite par le
» prophète Daniel. » On ouvrit les portes aux infidèles qui prirent possession de leur conquête.

10. Durant plus de quatre siécles, Jérusalem fut obligée de subir le joug des ennemis de son Dieu. Cette cité sainte avoit passé des Sarasins aux Turcs Selgiucides; & le Calife d'Egypte venoit, en dernier lieu, de la soumettre à sa domination, lorsqu'en 1099, les Croisés, au nombre de vingt-deux ou vingt-trois mille hommes, se présenterent devant ses remparts pour la délivrer. Elle étoit défendue par trente mille infidèles, que vingt mille habitans capables de porter les armes pouvoient seconder dans le besoin. La valeur des Chrétiens suppléa à leur nombre. Ils ne compterent point leurs ennemis: ils n'écouterent que leur zèle. L'avant-mur fut emporté du premier assaut, & la ville du second, après cinq semaines de siége. On ne fit aucun quartier aux infidèles. Tout ce qui n'étoit pas Chrétien fut impitoyablement égorgé. Quand le fanatisme ne trouva plus de victimes, le vainqueur fit succéder tout-à-coup la religion à la vengeance. La piété calma la fureur. On quitte le casque, la cuirasse & l'épée. On se revêt de l'habit de pélerin. On va, nuds pieds, en procession, se prosterner devant le saint

faint fépulcre qu'on arrofe de fes larmes. Enfuite on procéda à l'élection d'un Duc, ou Roi de Jérufalem; & Godefroi de Bouillon fut proclamé d'une voix unanime.

11. Ce nouveau royaume ne fit, pour ainfi dire, que fe montrer à l'univers; car, en 1187, le fameux Sultan Salahédin, ou Saladin, vint attaquer Jérufalem avec une armée redoutable. Ce monarque infidèle fit donner fucceffivement plufieurs affauts terribles, que la valeur des Chrétiens rendit inutiles. Mais, comme ils n'avoient aucune efpérance de fecours, ils envoyerent demander au Sultan comment il vouloit les traiter, s'ils fe rendoient? « Comme vos ancêtres ont traité » les Mufulmans, répondit Saladin. Vous fe» rez tous égorgés, fans diftinction d'âge ni » de fexe. » Cette réponfe défefpérante fit prendre aux affiégés la réfolution de périr les armes à la main, ou de fe faire jour à travers le camp ennemi. Le Sultan connoiffoit le courage des Chrétiens. Perfuadé qu'en y ajoûtant le défefpoir, ils feroient un affreux carnage des Mufulmans, il leur accorda enfin des conditions plus recevables. La reine Sibille, la nobleffe & les gens de guerre, eurent permiffion de fortir en armes & avec efcorte, pour aller en telle ville qu'ils voudroient. Le refte du peuple eut auffi la liberté d'emporter fes meubles, en payant par tête une certaine taxe. Ainfi fut prife, après quatorze jours de fiége, la ville de Jérufalem. Avec fa liberté, expira le royaume qui portoit fon nom, & qui ne dura que quatre-

vingt-huit ans. Depuis cette époque fatale, elle est restée au pouvoir des infidèles.

JOANNESBERG. (*bataille de*) Les François, commandés par les maréchaux d'Estrées & de Soubise, s'étoient retranchés près des salines de Friedberg en Hesse. L'armée des Alliés, conduite par le prince héréditaire de Brunswick, voulut les déloger de ce poste important, qui leur assuroit la communication de leurs différens corps. Déja elle s'étoit avancée jusqu'à Joannesberg, à trois quarts de lieues du camp François, lorsque le prince de Condé, qui commandoit la division, vint à sa rencontre. Le 30 du mois d'Août 1762, à dix heures du matin, les François s'ébranlerent & commencerent l'action. Ils furent d'abord enfoncés; mais, s'étant ralliés tout-à-coup à la voix de leur auguste général, ils firent une seconde attaque si brusque & si bien soutenue, que les Alliés ne purent résister, abandonnerent l'avantageuse position où ils étoient, & laisserent le prince de Condé maître du champ de bataille. L'action avoit duré quatre heures, sans être trop meurtriere. La perte fut à-peu-près égale de part & d'autre; mais les vaincus abandonnerent aux François quinze cens prisonniers, quinze piéces de canon, douze cens chevaux & un régiment entier d'Anglois, qui, s'étant égaré dans un bois, fut obligé de déposer ses armes aux pieds du vainqueur.

JOSSEAU. (*combat de*) En 1745, le comte de Lautreck, ayant pénétré dans la vallée de Pragelas, pour opérer une diver-

ſion en faveur des projets de dom Philippe, rencontra, le 11 d'Octobre, un gros détachement de Piémontois, qui s'étoit retranché au village de Joſſeau. Il les attaqua dans leurs lignes; les força, après un combat aſſez vif; tua cent trente hommes; fit quatre cens priſonniers, & mit le reſte en fuite.

JOTAPAT. (*ſiége de*) Les Juifs s'étoient révoltés contre les Romains, & Veſpaſien avoit été chargé de les ſoumettre. Ce général entra dans la Paleſtine, & voulut ſignaler ſes armes par la priſe de Jotapat, la plus forte place de la Galilée, & défendue par l'hiſtorien Joſeph, qui s'y étoit renfermé avec de bonnes troupes. Jotapat étoit preſqu'entièrement bâti ſur un rocher très-eſcarpé. De trois côtés, des vallées d'une profondeur effrayante en défendoient l'approche. Un ſeul endroit étoit acceſſible; mais Joſeph l'avoit fait environner de fortes murailles, capables de faire échouer les efforts de l'ennemi. Le capitaine Romain vit bien, après quelques aſſauts, qu'il avoit à combattre & contre la nature, & contre des guerriers déterminés. Il eut recours à toutes les reſſources de l'art : il épuiſa toutes les ruſes; il fit jouer toutes les machines. D'abord il entreprit d'élever une grande terraſſe du côté le moins fortifié; puis il diſpoſa cent ſoixante baliſtes qui tiroient inceſſamment contre ceux qui défendoient les murailles. Rien n'étonnoit les Juifs. Enflammés de courage, ils faiſoient des ſorties vives & fréquentes; ils ruinoient des ouvrages qui avoient coûté bien des ſueurs; enfin ils mettoient en fuite quiconque oſoit s'approcher trop près de leurs

remparts. Néanmoins ils ne purent empêcher la confection de la terrasse. A l'abri d'une multitude de claies, les travailleurs Romains bravoient les traits ennemis; mais Joseph la rendit inutile, en élevant un mur qui la dominoit.

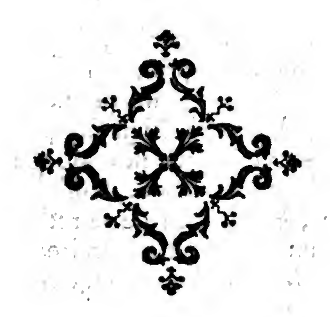
Le succès ne répondoit ni aux desirs ni à l'attente de Vespasien; & l'industrieuse activité du gouverneur faisoit échouer tous ses efforts. Il essaya d'affamer la ville. Les assiégés avoient du bled en abondance; mais ils manquoient d'eau; & les Romains s'en doutoient. Joseph, pour les tromper, fit suspendre aux créneaux des murs quantité d'habits tous dégouttans d'eau. Ce stratagême, dont Vespasien ne soupçonnoit point l'artifice, l'affligea tellement, qu'il en revint aussi-tôt à la voie de force. Cependant il falloit de l'eau. Joseph sçut en trouver. A l'occident de la ville étoit une ravine si creuse, que les Romains négligeoient de la garder. Il écrivit aux Juifs du dehors de lui apporter, de nuit, par cet endroit, & l'eau, & toutes les provisions dont il avoit besoin; mais, afin que, s'ils étoient apperçus, on les prît pour des animaux, & non pour des hommes, il les avertit de se couvrir de peaux toutes velues. Ce moyen dura assez long-tems. Enfin les Romains s'en apperçurent, & fermerent le passage. Alors les assiégés, réduits à la derniere extrémité, ne consulterent plus que leur désespoir. Pour empêcher leurs sorties continuelles, Vespasien fit donner un nouvel assaut. Dans cette action, un Juif, nommé *Saméas*, ayant saisi une pierre énorme, la

jetta avec tant de violence ſur un bélier, qu'il rompit la tête de cette machine. Auſſi-tôt il ſaute du haut des remparts au milieu des ennemis étonnés. Il ſaiſit cette tête, trophée de ſa vigueur; il la porte d'un air intrépide jusqu'au pied du mur. Il n'étoit point armé. Une grêle de traits pleuvoit ſur lui. Il eſt bleſſé de cinq coups de flèches; mais rien ne fut capable d'abbatre ſon courage. Il remonta ſur la muraille, & il y demeura à la vue des deux armées, jusqu'à ce que la douleur de ſes plaies le fît tomber avec cette tête de bélier, qu'il ne voulut jamais quitter. Cependant Veſpaſien, qui preſſoit l'attaque & ſe portoit aux endroits les plus périlleux, fut bleſſé d'une flèche tirée de la ville. Cet accident mit les Romains en fureur; ayant formé comme un mur impénétrable avec leurs boucliers, ils s'avancerent vers la place, & ſe diſpoſerent à l'emporter d'emblée, lorſque Joſeph, qui les attendoit, fit jetter ſur ce formidable bataillon des chaudieres d'huile bouillante. L'ennemi, dévoré par l'activité de cette liqueur brûlante, fut obligé de ſonner la retraite. Veſpaſien, que tant d'obſtacles enflammoient de plus en plus, fit hauſſer ſes plates-formes; &, par ſon ordre, on dreſſa au-deſſus de vaſtes tours que l'on avoit garnies de fer, pour les mettre à l'épreuve du feu. Au point du jour, il ordonnoit de faire marcher contre les murailles ces fortereſſes de bois, lorſqu'un transfuge vint lui apprendre que les Juifs, accablés de fatigue, s'étoient livrés au ſommeil, ſans qu'aucun d'eux veillât. Le général Romain, au comble de

ses vœux, se hâte de profiter de cette heureuse circonstance. Il entre dans la ville par une brèche faite dans le dernier assaut; tue tout ce qu'il rencontre; ne pardonne qu'aux femmes & aux enfans, & fait douze cens prisonniers. Quarante mille hommes périrent dans ce siége qui dura quarante-sept jours.

Joseph n'attendit pas que sa patrie fût en cendres, pour songer à sa conservation. Il se réfugia dans une profonde caverne, avec quarante compagnons, dans le dessein d'échapper aux vainqueurs après le sac de Jotapat. Mais il fut découvert; & Vespasien, qui vouloit conserver un homme de ce mérite, lui envoya deux Tribuns pour lui offrir la vie sauve, s'il vouloit se rendre. Joseph dit qu'alors il se sentit inspiré par un mouvement divin, qui n'étoit, sans doute, autre chose que l'amour de la vie, & qu'il accepta l'offre du général Romain. Mais ses compagnons, qui n'avoient pas l'avantage d'être inspirés, ayant appris sa résolution, se livrerent aux plus violens transports de fureur. Ils l'environnerent tous ensemble; &, lui faisant les plus terribles menaces, ils voulurent le forcer à se donner la mort. Dans cette extrémité, Joseph prit un parti hazardeux, mais unique. Il leur persuada de ne point imposer à chacun la triste néceffité de se tuer lui-même: « Tirons au sort, » leur dit-il. Le premier que le sort marquera, sera tué par le suivant, & ainsi » des autres jusqu'à la fin. Nous mourrons » tous, & personne n'aura trempé les mains » dans son propre sang. » La proposition

fut acceptée ; &, ſoit par hazard, dit l'hiſtorien, ſoit par une providence ſpéciale, les choſes s'arrangerent de façon que Joſeph reſta ſeul avec un autre, qu'il vint à bout d'engager à prendre confiance aux promeſſes des Romains. Il ſe livra donc, avec lui, à Nicanor qui, accompagné d'une troupe de ſoldats, avoit eu la patience d'attendre la fin d'une ſi longue tragédie. Veſpaſien conçut une grande eſtime pour ſon priſonnier, & le traita toujours avec beaucoup d'égard. *L'an de J. C. 68.*





[K A L]

KALISK. (*bataille de*) Lorſque le roi Auguſte traitoit ſecrettement de la paix avec Charles XII, ſon vainqueur, le prince Menzikoff, généraliſſime des armées Moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, & le preſſa d'aller à l'ennemi. En vain le prince déthrôné voulut-il retenir cette ardeur indiſcrette : il fallut marcher à l'ennemi ; & bientôt on joignit le général Maderfeldt qui campoit à Khalisk, près du Palatinat de Poſnanie, à la tête de dix mille hommes. Le prince Moſcovite renouvella ſes inſtances pour donner la bataille. Enfin Auguſte, après bien des prétextes, prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour l'inſtruire du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer. Cet avis produiſit un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Maderfeldt crut qu'on lui tendoit un piége pour l'intimider ; & ſur cela ſeul il réſolut de riſquer le combat. Les Moſcovites vainquirent, ce jour-là, les Suédois en bataille rangée, pour la premiere fois. Cette victoire, que le roi Auguſte remporta preſque malgré lui, fut complette. Il entra triomphant dans Varſovie ; fit chanter le *Te Deum*. Mais ce ſuccès ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe ; & Charles, pour ſe venger, devint plus inflexible ſur tous les articles du traité. *L'an 1706*.

KAMINIEK. (*siége de*) Mahomet IV, ayant passé le Danube avec une armée de cent cinquante mille hommes, dont le fameux Visir Kiuperli étoit l'ame, entra dans la Podolie, &, sur la fin de Juillet 1672, campa dans les plaines de Kaminiek, capitale de cette province. Cette ville, plus forte encore par la nature que par l'art, étoit le rempart de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Un rocher escarpé lui sert de base. Une riviere, le Smotricz, l'environne de ses ondes. Un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Toute la noblesse du pays, hommes, femmes, enfans, s'y étoit réfugiée à l'approche des Turcs. La garnison étoit foible, mais brave; & le gouverneur, homme habile & intrépide, sçavoit vaincre & mourir. Pendant près d'un mois, Kiuperli foudroya tous les ouvrages avec une artillerie nombreuse. Il ne restoit plus que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit accessible que par un pont; & l'habile Visir étoit effrayé de tout le sang Musulman qui couleroit dans un assaut. Il employa la bombe qui, tombant avec fracas sur des milliers d'habitans resserrés dans un lieu si étroit, accumuloit les morts sur les mourans. Les cris des femmes & des enfans énervoient le soldat & la défense. Cependant on ne parloit pas encore de se rendre. Kiuperli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit sçavoir aux assiégés que, s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout seroit passé au tranchant du cimeterre, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mammelle. Cette menace,

accompagnée de toutes les dispositions qui annonçoient un assaut général, glaça tous les cœurs; & l'on battit la chamade.

Le 29 du mois d'Août, « un major d'ar-
» tillerie, au désespoir de voir rendre une
» place qu'on auroit pu mieux défendre, ne
» voulut pas survivre à une si grande perte.
» Il y avoit une grosse tour à l'entrée du
» pont, qui servoit de magasin à poudre. Il
» y ajusta une mèche allumée, & monta sur
» la plate-forme, d'où il voyoit les Turcs
» entrer dans la place, & les Polonois ac-
» courir pour adoucir les vainqueurs. Le ma-
» gasin sauta, & l'engloutit dans ses ruines
» brûlantes, avec tout ce qui se trouva à une
» certaine distance, Turcs & Polonois. Les
» Polonois qui échapperent eurent bien de
» la peine à se faire pardonner un crime dont
» ils étoient innocens. Mahomet ne changea
» rien aux articles de la capitulation. Mais
» la consternation fut grande, lorsqu'on le
» vit entrer à cheval dans l'église cathédrale,
» comme autrefois Mahomet II dans Sainte-
» Sophie, à Constantinople. Les Polonois,
» indignés de cette profanation, ne se rap-
» pelloient pas que les Chrétiens, plus d'une
» fois, avoient traité de même les mosquées
» Turques. » Les Polonois essayerent plusieurs fois, mais toujours inutilement, de reprendre Kaminiek. Cette ville leur fut rendue, en 1699, par le traité de Carlowitz.

KARIXFERGUS. (*attaque de*) En 1760, le célèbre M. Thurot, capitaine plein de hardiesse & d'intelligence, capable de faire des entreprises d'éclat, fut chargé de tenter

quelques descentes, soit en Ecosse, soit en Irlande, dont les côtes lui étoient exactement connues. Il n'avoit sous ses ordres que trois frégates bien équipées, & montées de soldats hardis & déterminés. Il fut assez audacieux pour débarquer aux environs de Karixfergus, en Irlande, pour attaquer cette place où il y avoit quatre compagnies de vieilles troupes, & assez heureux pour forcer cette garnison à se rendre prisonniere de guerre. M. le duc de Bedfort, viceroi d'Irlande, ne pouvant parer à toutes les descentes que les François faisoient avec tant de rapidité dans ce royaume, dépêcha un exprès au capitaine Elliot, commandant près de Kinsale un nombre de bâtimens égal à celui des ennemis; &, en l'informant du danger, il lui enjoignoit de venir incessamment à son secours. L'avis fut reçu le 24 de Février. Le 26, les frégates Angloises mouillerent à la baie de Karixfergus, d'où étoit partie la petite escadre Françoise. Le 27, M. Elliot marcha à la poursuite de l'ennemi; &, le lendemain, l'ayant découvert à neuf heures, il cingla droit contre lui, sans lui donner le tems de se reconnoître; l'attaqua, &, en moins d'une heure & demie, le mit hors de combat. Le capitaine François ayant été tué d'un coup de canon, l'escadre se rendit prisonniere. En France, on donna de sinceres regrets à la perte de M. Thurot. Ses talens, son expérience, son courage, son zèle, méritoient une plus longue carriere; mais elle a été assez brillante pour lui assigner une place distinguée dans l'Histoire. Il a porté l'effroi jusqu'au sein de

l'Angleterre éblouie par ses propres victoires. Il a montré à sa patrie ce que peut un bon officier dans sa marine.

KELL. (*siéges de*) 1. Le maréchal de Villars, ayant passé le Rhin, en 1703, voulut s'ouvrir le chemin de la Baviere, & vint assiéger le fort de Kell, situé à la tête du pont de Strasbourg. La tranchée fut ouverte le 25 de Février; & l'infatigable général poussa les approches avec tant de vigueur, que la garnison, composée de trois mille hommes, capitula le 9 de Mars.

2. Le fort de Kell fut encore assiégé par les François, en 1733. Il fit quelque résistance. Mais enfin il fut obligé de fléchir pour la seconde fois; &, le 28 d'Octobre, la garnison en sortit par capitulation, sur les sept heures du matin. Les vainqueurs trouverent dans cette forteresse vingt-six canons, beaucoup de poudre, de boulets, de grenades, & tous les trophées d'un brillant triomphe.

KENOQUE. (*prise du fort de la*) En 1744, après la conquête d'Ypres, Louis XV envoya le duc de Boufflers, avec un détachement, pour s'emparer du fort de la Kenoque. L'entreprise n'étoit pas facile. Le célèbre maréchal de Vauban avoit fait de la Kenoque, sous le règne précédent, une forteresse réguliere, & capable de braver les efforts du plus redoutable ennemi. Elle est flanquée de quatre bastions revêtus de pierres de taille; & deux demi-lunes, placées du côté où il n'y a pas d'inondation, achevent de la rendre presqu'inexpugnable. On vit alors combien étoit grande la terreur que les

rapides succès des armes Françoises avoient inspirée à l'ennemi. Le duc de Boufflers ouvrit la tranchée le 8 de Juin au soir ; & le lendemain, à une heure après-midi, le commandant arbora l'étendard de paix, & se rendit, sans oser résister davantage.

KESSELDORFF. (*bataille de*) En 1745, le roi de Prusse, s'étant avancé dans la haute Saxe, vers les rives de l'Elbe, attaqua, le 15 de Décembre, les troupes Saxones, retranchées au village de Kesseldorff. L'armée des Saxons étoit de cinquante-cinq mille hommes. Le monarque Prussien n'avoit que trente-six mille soldats ; mais, malgré l'infériorité du nombre, il n'hésita point de donner le signal du combat. Il fut terrible & opiniâtre. Longtems on vit balancer la victoire. Enfin le génie de Frédéric triompha. Près de douze mille Saxons perdirent dans cette bataille ou la vie ou la liberté. L'artillerie, les munitions, le bagage, le camp, tout fut emporté. Douze cens Prussiens tués, & deux mille cinq cens blessés furent le prix de ce succès glorieux.

KEYNTON. (*bataille de*) Le comte d'Essex, général des troupes rebelles d'Angleterre, s'avançoit, entre Keynton & Ed-Géhill, à la tête de dix-huit mille hommes. Le roi Charles I marcha sur l'heure à sa rencontre ; &, le 2 de Novembre 1642, sur le midi, de part & d'autre on donna le signal. Le combat dura jusqu'à la nuit, & fut très-opiniâtre. La cavalerie royale, commandée par le prince Robert, neveu du roi, attaqua celle des Parlementaires avec tant de furie,

qu'elle la rompit entièrement. La bataille étoit gagnée, si le Prince, au lieu de poursuivre inutilement les fuyards, eût tombé tout-à-coup avec ses guerriers victorieux sur l'infanterie ennemie, qui, chargée en tête & en flanc, auroit infailliblement suivi la déroute de la cavalerie. Le comte d'Essex vit la faute du Prince; &, pour en profiter, il fit attaquer dans le moment, par son corps de réserve, le centre de la bataille du Roi, qui bientôt prit la fuite. Les ténèbres firent cesser le carnage; &, ce qui doit étonner, sans doute, le comte d'Essex abandonna le champ de bataille aux Royalistes, avec un grand nombre de canons, d'étendards, & les meilleurs bagages. Des deux côtés, cinq mille morts resterent sur la place. Les Rebelles perdirent plus de soldats, & le Roi plus d'officiers.

KEYSERWERT. (*siége de*) Les Etats de Hollande, voulant éloigner les François de leurs frontieres, ordonnerent au prince de Nassau-Saarbrug de former le siége de Keyserwert. Ce général obéit; &, vers la fin de Mars 1702, il bloqua la place avec son armée. Elle étoit défendue par le marquis de Blainville, de la maison de Colbert. Au premier bruit de cette tentative, le comte de Tallard vint se poster en-deçà du Rhin avec un camp-volant. Sa position étoit si avantageuse, qu'il pouvoit, quand il le jugeoit à propos, & foudroyer le camp Hollandois, & ravitailler la ville. Elle capitula cependant le 15 de Juin, mais après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte, & quand le canon eut

pulvérifé tous les remparts. Jamais capitulation ne fut plus honorable. Non-feulement la garnifon fortit avec toute la diftinction poffible ; mais il fut ftipulé que ce qui pouvoit refter encore de fortifications feroit rafé aux dépens des affiégeans, & qu'ils donneroient des ôtages qui répondroient de l'exécution de cet article & des autres. N'étoit-ce pas donner la loi en cédant au vainqueur ?

KHAÏBAR. (*prife de*) Les Juifs qui habitoient l'Arabie ne cefferent de traverfer les projets ambitieux de Mahomet. L'an 628 de J. C. ils prirent les armes, & fe raffemblerent de toutes parts dans le territoire de Khaïbar, ville très-forte. L'*Apôtre de Dieu* marcha contre ces opiniâtres ennemis qu'il avoit déja vaincus plufieurs fois ; diffipa leur armée, & les affiégea dans leur ville. Il y fit donner un affaut dans lequel Ali fignala fa valeur ; & Khaïbar fut emporté. Mais cette conquête devint funefte au vainqueur. Mahomet alla loger chez un des principaux citoyens, appellé *Hareth*, dont la fille, nommée *Zaïnab*, voulant fe venger du nouveau légiflateur, lui fervit une épaule de mouton empoifonnée. A peine Mahomet eut-il goûté ce mets mortel, qu'il le rejetta avec horreur. Cependant l'activité du poifon fut telle, que, depuis ce moment, il fut toujours valétudinaire, & mourut au bout de trois ans. On demanda à Zaïnab pourquoi elle avoit empoifonné des mets deftinés pour la bouche facrée du grand prophète ? « J'ai voulu voir, » répondit-elle, s'il l'étoit en effet. »

KIERNAL. (*bataille de*) Le fameux

Nadir-Shah, (Thamas-Kouli-Khan) après avoir usurpé le thrône de Perse, entra dans l'Inde, par le Candahar, en 1739, dans la vingt-unieme année du règne de Mohammed-Shah. Trouvant peu de résistance dans cette province, il marcha droit à Lahor, dont il s'empara avec la même facilité. Ensuite il s'avança jusqu'à Kiernal, entre Delhi & Lahor; & ce fut-là que les Mogols, commandés par leur empereur, lui livrerent une sanglante bataille qu'ils perdirent. Mohammed vaincu demanda la paix. Pendant qu'on en régloit les conditions, ce monarque imprudent se transporta au lieu de l'entrevue. Le roi Persan, qui s'y étoit rendu le premier, vint le recevoir à la porte de la tente, dans laquelle on avoit préparé un grand festin. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir, après quelques propos indifférens, changea de ton tout-à-coup, & tint au Mogol ce discours terrible, que les Européens lui mettent dans la bouche: » J'admire ton indolence; j'admire le soin » que tu prends de tes Etats. As-tu pu me » laisser venir jusqu'ici? Quand je me dispo- » sois à pénétrer dans l'Inde, ne devois-tu » pas envoyer une armée à Kabul, pour me » disputer les passages? Ne devois-tu pas toi- » même marcher contre moi jusqu'à Lahor? » Ton imprudence me surprend encore plus » que ta lâcheté. Quoi! tu oses te présenter » à ton ennemi? tu viens traiter avec un » prince qui te fait la guerre? Ne sçais-tu » pas que, se mettre à la discrétion de son » ennemi, c'est la plus grande faute d'un Sou- » verain? Si j'avois quelque mauvais dessein
» sur

» fur toi, qui m'empêcheroit de l'exécuter ?
» Je connois tes fujets : grands & petits, ce
» font des lâches ou des traîtres. Mon def-
» fein n'eft pas de t'enlever une couronne
» qu'il me feroit facile d'ajoûter à la mienne.
» Je veux voir ta capitale ; je veux y refter
» quelques jours. » En difant ces mots, il mit la main fur l'Alcoran, & jura qu'il entreroit dans Dehli. En effet, il s'y rendit, bientôt après, avec Mohammed ; livra cette grande ville au pillage, & réduifit toute la nation dans un état peu différent de l'efclavage. On rapporte qu'un Dervis, touché des malheurs de fa patrie, ofa préfenter à Nadir la requête fuivante : « Si tu es dieu, agis en dieu. Si
» tu es prophète, conduis-nous dans la voie
» du falut. Si tu es roi, rends les peuples
» heureux, & ne les détruis pas. » Nadir répondit : « Je ne fuis pas dieu, pour agir
» en dieu ; ni prophète, pour montrer le
» chemin du falut ; ni roi, pour rendre les
» peuples heureux. Je fuis celui que Dieu en-
» voie contre les nations fur lefquelles il veut
» faire tomber le poids de fa vengeance. »

KIOVIE. (*fiéges de*) 1. Boleflas Chrobri, roi de Pologne, ayant défait Jaroflaw, duc de Ruffie, dans une grande bataille, en 1008, vint affiéger Kiovie. C'étoit alors une ville immenfe, & mieux fortifiée que la plûpart des places de ce tems-là. Bientôt la famine y fit les plus terribles ravages ; & les habitans fupporterent d'abord avec conftance toutes les horreurs de ce fléau deftructeur. Ils ne céderent qu'à la derniere extrémité, & lorfqu'il ne leur reftoit plus, pour ainfi dire, qu'un

léger souffle de vie. Ils se livrerent à la discrétion du vainqueur qui ne pilla que le thrésor ducal, rempli d'immenses richesses.

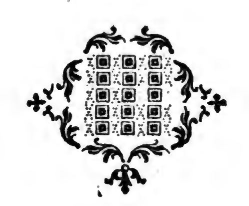
2. Un autre Boleslas, second du nom, attaqua Kiovie, en 1075, avec autant de bonheur, mais plus de peine. Les assiégés faisoient à chaque instant des sorties furieuses, qui formoient presque des batailles complettes; car tous les braves de la Russie s'étoient jettés dans cette ville, pour la sauver ou pour y périr. Malgré leur résistance, on fit les approches de la place. On éleva des machines. La brèche fut ouverte; & tout se disposoit à un assaut. On n'en livra point. La famine commençoit à consumer la ville. Le Roi se contenta de la bloquer exactement; &, pour se mettre hors d'insulte, il fortifia son camp de tous côtés. Après plusieurs mois d'attente, les citoyens de Kiovie, sans ressources, sans espérances, ouvrirent enfin leurs portes. Le vainqueur les traita avec bonté; & ses bienfaits furent le seul appareil de son triomphe.

KNOTSEMBOURG. (*siége de*) C'étoit un fort bâti par les Hollandois, vis-à-vis de Nimègue, qu'ils n'avoient pu prendre. L'artillerie de ce château tiroit sans cesse, battoit en ruine la partie de la ville qui lui étoit opposée, & en avoit détruit toutes les maisons. Sa garnison maîtrisoit le cours du fleuve, sans que les habitans pussent rompre ces entraves. Elle dévastoit encore tous les environs de la ville; &, si les Royalistes ne se hâtoient de s'emparer de Knotsembourg, il falloit que Nimègue tombât entre les mains des Rebelles. Au mois de Juin 1591, le duc

de Parme vint assiéger ce fort que le prince Maurice, qui soupçonnoit le dessein du général Espagnol, avoit bien pourvu de troupes & de vivres. Il entoura ses quartiers d'une bonne circonvallation, & fit tous ses efforts pour avancer la tranchée. Il vint à bout d'établir des batteries, mais qui causerent peu de dommage, parce que les remparts du fort n'étoient formés, dans toute leur épaisseur, que d'une terre encore molle. Les assiégés firent plusieurs sorties très-vives, & qui leur réussirent toujours. Enfin, après bien des fatigues, & tenu en échec par l'armée du prince Maurice, le duc de Parme songea à faire retraite. Elle paroissoit impossible, parce qu'il falloit repasser le Vahal en présence de l'ennemi. Mais l'habileté du duc le tira d'embarras. Il fit creuser en peu d'heures une large tranchée qui fut prolongée, à droite & à gauche, jusqu'au bord de la riviere, & flanquée de redoutes destinées à protéger l'embarquement de ses troupes, si le Prince entreprenoit de l'inquiéter. Ensuite, le 26 de Juillet, il passa le Vahal sans opposition, à couvert de ces défenses. Maurice sentit la difficulté de le troubler dans un passage si bien concerté, & n'osa le tenter. Quelques mois après, Nimègue, abandonnée à elle-même, se rendit au général Hollandois.

KONIGSTEIN. (*prise de*) L'électeur de Mayence ayant fait, en 1745, son accommodement avec la reine de Hongrie, le maréchal de Maillebois, pour faire sentir à ce prince le mécontentement du roi, fit investir, le 27 de Mars, par un détachement de

troupes Françoises, le fort de Konigstein; l'un des remparts de l'Electorat. C'est une petite ville qui n'a presque point de murs, mais qui est défendue par un château qui consiste en un vieux corps de bâtiment à l'antique, flanqué de quelques petites tours. Au milieu de ce château, s'éleve une grosse tour quarrée, laquelle est environnée d'une terrasse qui a près de cinquante pieds de large, soutenue par un gros mur de trente pieds de haut, & flanqué de quatre grosses tours. Une telle conquête n'étoit pas facile; & le moindre officier, avec une poignée de gens, pouvoit faire échouer les efforts du plus grand général. Mais à peine le gouverneur de la place eut-il vu flotter les drapeaux de la France, qu'il songea à la retraite; &, pour éviter les foudres des assaillans, il abandonna une forteresse qu'il avoit juré de défendre jusqu'à la mort, & chercha un asyle dans Mayence.





[L A]

LA CANÉE. (*prise de*) Une escadre Maltoise avoit enlevé une caravane qui alloit de Constantinople au Caire. La sublime Porte, irritée de ce brigandage, jura d'en tirer une vengeance éclatante. Aussi-tôt on équipa une flotte nombreuse, & l'on fit voile pour l'isle de Crète. On débarque; on s'avance dans les terres, & l'on se jette sur la Canée, place importante, & bien défendue. Durant deux mois, les Turcs firent les plus grands efforts, & livrerent inutilement sept assauts généraux. Enfin, le 12 d'Août 1645, les assiégés, accablés de fatigues, manquant de vivres, exposés de toutes parts aux canons des infidèles, ouvrirent leurs portes, & laisserent entrer un ennemi auquel ils ne pouvoient plus désormais résister.

LA CAPELLE. (*siége de*) En 1594, le comte de Mansfeld assiégea cette ville située sur les frontieres de Picardie & du Hainaut. C'étoit alors une place très-forte, de forme quarrée, défendue par de bons bastions placés à ses quatre angles, & par plusieurs autres ouvrages qui couvroient ses courtines, & environnée d'un large fossé. La garnison étoit foible & mal pourvue; mais elle ne se laissa point intimider, & se prépara à soutenir l'assaut avec courage. Le général Espagnol le livra; mais il ne fut pas heureux. Ses troupes furent repoussées avec beaucoup de

perte. Il en préparoit un second, lorsque les assiégés capitulerent, le 9 de Mai. On leur accorda des conditions honorables & la liberté de se retirer.

LACÉDÉMONE. (*siéges de*) 1. Pyrrhus vint se présenter devant Lacédémone, & croyoit emporter, sans coup férir, cette cité fameuse. Mais les Spartiates lui opposerent un mur impénétable, en offrant leurs corps à ses coups. Les femmes & les filles le disputerent aux hommes en courage. Elles partagerent leurs travaux; armerent elles-mêmes les jeunes gens, qui combattirent avec tant de valeur que le roi d'Epire fut obligé de se retirer honteusement. *L'an 272 avant J. C.*

2. Les Romains ayant déclaré la guerre à Nabis, tyran de Sparte, Q. Flaminius, général de l'armée Romaine, vint l'assiéger dans cette ville, qu'il emporta en grande partie. Ce succès étonna tellement le tyran, qu'il vint humblement demander la paix, *195 ans avant J. C.*

LAGNY. (*siéges de*) 1. Le duc de Bedfort, qui tenoit en ses mains la puissance du jeune Henri VI, son neveu, voyoit avec dépit la fortune de Charles VII, roi de France, prendre chaque jour un nouvel ascendant. Toutefois, pour cacher sa foiblesse, il entreprit, en 1432, la conquête de Lagny, ville alors très-importante, qu'il avoit déja manquée trois fois. Par son ordre, Arondel, Warwick, Lisle-Adam & le bâtard de Saint-Paul, les meilleurs généraux de l'Angleterre, formerent une quatrieme tentative. Après avoir rompu le pont, & détruit le boulevard

qui protégeoit la ville de l'autre côté de la Marne, ils livrerent plusieurs assauts, où ils furent repoussés avec une si grande perte, que leurs soldats découragés déserterent en foule, & les obligerent de se retirer. Le Régent, outré de cet affront, jura d'en tirer vengeance. Il fait un amas prodigieux de machines, & vient avec six mille combattans investir Lagny, résolu de n'en pas lever le siége qu'il ne s'en soit rendu maître. Ambroise de Lore, avec huit cens hommes, défendoit la place. L'artillerie Angloise la foudroya. On livra plusieurs assauts que les assiégés repousserent toujours avec autant de bonheur que de courage. L'espoir d'un prochain secours redoubloit leur zèle. Cependant ils n'auroient pu éviter de subir un joug odieux. Un siége de cinq mois les avoit réduits aux dernieres extrémités, lorsque les maréchaux de Boussac & de Rais, le bâtard d'Orléans, Gaucourt, Xaintrailles & Villandras rassemblerent dans l'Orléanois huit cens hommes, avec lesquels ils passerent la Seine à Melun; arriverent devant Lagny; forcerent un des quartiers ennemis, & firent entrer un convoi dans la ville, sous la conduite de Gaucourt. Ce contre-tems fâcheux étonna tellement le duc de Bedfort, qu'oubliant ses sermens téméraires, il décampa avec tant de précipitation, que l'armée laissa la moitié de ses bagages, quantité de munitions, & toute la grosse artillerie qui consistoit en canons & bombardes. L'effet de ces dernieres étoit si prodigieux, que l'une d'elles rompit d'un seul coup l'arche du pont de Lagny.

2. Pendant que Henri le Grand assiégeoit Paris, en 1590, pour forcer des sujets rebelles & fanatiques à reconnoître son droit à la couronne, le duc de Parme, qui, par ordre du roi d'Espagne, étoit venu au secours des Ligueurs, voulut essayer de délivrer la capitale. Afin d'exécuter ce projet, ce général habile s'approcha de Lagny, dont le sieur La Fin étoit gouverneur pour le monarque François. Cet officier, qui ne s'attendoit point à cette attaque soudaine, n'avoit sous ses ordres que quinze compagnies d'infanterie Françoise. Sans considérer sa foiblesse & la force des ennemis, il ne songea qu'à se défendre. Il commença par abandonner les fauxbourgs qui, séparés de la ville, & situés au-delà de la Marne, du côté par où l'ennemi s'acheminoit, ne pouvoient être défendus sans la plus grande témérité. Ensuite il fit rompre le pont, & se renferma dans l'enclos de la place. Cependant le duc de Parme paroît avec son armée redoutable. Il s'établit dans les fauxbourgs; &, pour fermer tous les passages, il fortifie son camp de tranchées, de fossés, de redoutes & de demi-lunes. Henri, tenu en échec par l'avant-garde Espagnole, sous les ordres du marquis de Renti, ne pouvoit pénétrer le dessein des Ligueurs, ni croire qu'en sa présence ils osassent attaquer une ville très-bien fortifiée. Tandis qu'il s'occupoit de ces pensées, le Marquis s'ébranle pour aller joindre son général. Le Roi le fait suivre aussi-tôt par Biron & de la Nouë. On s'atteint; on se choque; on se bat jusqu'au soir, & la nuit seule sépare les guerriers, sans que

la victoire se fût déclarée ni pour l'un ni pour l'autre parti. Durant ce combat, le Duc, qui profitoit de tous les instans, faisoit foudroyer la place avec douze piéces de canons. La Fin se moqua d'abord de toutes les batteries Espagnoles, parce qu'il espéroit que la riviere lui serviroit de rempart, si celui de la ville étoit renversé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il apperçut au pied des murailles les troupes Italiennes & Walonnes prêtes à monter à l'assaut ! La trompette donne le signal. Les guerriers dressent leurs échelles. Les assiégés volent sur les remparts : tout annonce un combat sanglant & terrible. Les Espagnols, animés par cette fureur martiale, qui distingue les vieux soldats, se précipitent sur les fortifications ; écartent, renversent, immolent tout ce qui s'oppose à leur bravoure. Les défenseurs de Lagny, soutenus par cet invincible courage qu'inspire un beau désespoir, font les plus grands efforts, &, d'un bras redoutable, frappent, accablent, massacrent l'ennemi qui veut triompher. La victoire chancèle. La Fin couroit par-tout où sa présence étoit nécessaire. Ce brave François sembloit se multiplier pour engager la fortune à se déclarer en sa faveur. Afin de hâter le succès, il entreprend de rafraîchir ceux qui, depuis plusieurs heures, soutenoient vigoureusement l'assaut. Les nouveaux guerriers arrivent, mais en désordre. L'ennemi s'en apperçoit. Il redouble d'ardeur : tout cède. La ville est emportée. Le vainqueur entre dans le château ; & l'infortuné La Fin, digne d'un meilleur sort, est contraint de se rendre pri-

ſonnier avec les triſtes reſtes de ſa garniſon. La priſe de Lagny fut d'autant plus ſenſible à Henri, que ce monarque fut témoin lui-même de cette conquête. Suivi de toute ſon armée, il s'approchoit du duc de Parme, dans le deſſein de ſecourir la place aſſiégée; mais le général Eſpagnol fit des diſpoſitions ſi ſçavantes, que le Roi n'oſa rien entreprendre, & fut obligé de fuir, en quelque ſorte, devant ſon ennemi victorieux.

3. Durant les guerres civiles, qui déchirerent la France, Lagny fut, dit-on, aſſiégée par un comte de Lorges, ſans doute l'un des parens du fameux Montgommeri. Les habitans ſe défendirent avec courage. La populace, toujours extrême dans ſa conduite, ſe livrant aux tranſports d'une aveugle fureur, jetta par-deſſus les remparts des ſacs remplis d'orge, pour outrager l'ennemi. De Lorges, juſtement indigné, preſſa ſes attaques; donna aſſaut ſur aſſaut, & vint enfin à bout d'entrer dans la ville. Il voulut tirer une vengeance éclatante, & apprendre à tous les ſiécles qu'il n'eſt jamais permis d'inſulter un cœur généreux. Par une ſévérité qui tient de la barbarie, il ordonna à ſes ſoldats de maſſacrer tous les hommes en état de porter les armes, & d'abuſer de toutes les filles & femmes. Les guerriers n'obéirent que trop fidèlement; &, quand ils quitterent leur conquête, ils laiſſerent à toutes leurs maîtreſſes des preuves parlantes de leur victoire. Les fruits de ces brutales amours ſervirent à repeupler la cité, qui ne ſe rappelle jamais cette anecdote ſans rougir. Depuis cette triſte époque, ſi quelqu'un

a l'imprudence de demander, en plaisantant, » Combien vaut l'orge? » la populace, dont le caractere féroce & brutal n'a point changé, se porte à la vengeance la plus singuliere. Les plus vigoureux se saisissent du moqueur qui vainement implore leur indulgence; &, avec de grands cris, ils le plongent, à plusieurs reprises, dans un grand bassin d'eau, qui se trouve au milieu de la ville. On a vu plusieurs de ces malheureux inconsidérés perdre la vie, quelque tems après cette triste pénitence, dont les officiers municipaux n'avoient pu les garantir. Une licence si effrénée mériteroit bien l'attention d'un ministere plein de sagesse, qui n'a pour but que la conservation & la sûreté du citoyen.

LAGOS. (*combat naval de*) Le sieur de la Clue, après avoir passé le détroit de Gibraltar, en 1759, avec une flotte destinée à favoriser les projets de la France contre l'Angleterre, fut séparé de son escadre par un coup de vent, & forcé de cingler vers la côte de Lagos. L'amiral Boscawen l'épioit avec quatorze vaisseaux Anglois. Dès qu'il eut apperçu la disgrace du capitaine François, il voulut en profiter. Le 17 d'Août, il donna le signal; &, ses vaisseaux se précipitant à pleines voiles, il engagea le combat. La partie n'étoit point égale. Il ne restoit à M. de la Clue que sept bâtimens; cependant l'action n'en fut ni moins vive ni moins terrible. Le commandant François opposa la plus vigoureuse résistance au feu de l'ennemi. Un boulet de canon lui emporta la jambe; il se fit descendre à terre. Son vaisseau, démâté & brisé, fut

obligé de ſe rendre. Des ſept navires, deux furent brûlés, l'*Océan* & le *Redoutable*; trois furent pris, le *Centaure*, le *Téméraire* & le *Modeſte*. Le *Guerrier* & le *Souverain* chercherent leur ſalut dans la fuite, & furent aſſez heureux pour arriver ſans danger à Lisbonne.

LAMIA. (*bataille & ſiége de*) Après la mort d'Alexandre le Grand, les Grecs formerent une puiſſante Ligue pour recouvrer leur liberté. Antipater, lieutenant de ce Prince, entra dans la Grèce avec treize mille hommes, & fut vaincu par Léoſthène, général des Athéniens, chefs de la confédération. Antipater ſe retira dans la ville de Lamia en Theſſalie, pour y attendre des ſecours qui lui venoient d'Aſie. Les vainqueurs l'y aſſiégerent : l'attaque fut vive, & la réſiſtance non moins vigoureuſe. Enfin déſeſpérant de prendre la place de vive force, Léoſthène l'environna d'un mur de contrevallation, &, par ce moyen, lui coupa les vivres. La diſette ſe fit bientôt cruellement ſentir dans la ville; & les aſſiégés ſongeoient à ſe rendre, lorſque Léonat approcha de Lamia, & marcha droit aux Athéniens avec vingt mille hommes d'infanterie & deux mille cinq cens chevaux. Le combat fut ſanglant; & la victoire incertaine ne ſe déclaroit encore pour aucun parti. Mais, dans ce moment, Léonat tomba mort, couvert de bleſſures. La déroute devint générale; & les vainqueurs en firent un grand carnage. Les Athéniens preſſerent Lamia plus vivement que jamais; enſorte qu'Antipater, fruſtré de ſes

eſpérances, fut obligé de ſe rendre par capitulation. *An du monde 3682.*

LAMPSAQUE. (*priſe de*) Alexandre le Grand marcha contre cette ville pour punir la rebellion de ſes habitans. Mais à peine en formoit-il le ſiége, qu'il vit venir à lui Anaximène, célèbre rhéteur, & dont il avoit écouté les leçons. Se doutant de ce qui l'amenoit, il lui jura, en termes formels, qu'il ne lui accorderoit point ſa demande: « Seigneur, lui dit Anaximène, toute la grace » que je vous demande, c'eſt de détruire » Lampſaque. » Par cet ingénieux détour, il ſauva ſa patrie. *An du monde 3670.*

LANCI. (*ſiége de*) Q. Pompéïus, ayant été déclaré Conſul, fut envoyé dans l'Eſpagne. Il aſſiégea inutilement Numance; délivra Sédétanie d'une troupe de brigands qui la ravageoient, & vint attaquer Lanci. Les Numantins envoyerent au ſecours de cette importante place quatre cens jeunes gens qui y furent reçus comme des libérateurs deſcendus du ciel. Quelque tems après, ſe ſentant fort preſſés, ils offrirent de ſe rendre, demandant la vie pour toute condition. On exigea que les Numantins fuſſent livrés: cette propoſition fut d'abord rejettée. Mais enfin, manquant de tout, ils ſe déterminerent à obéir. Les Numantins l'apprennent; entrent en fureur, &, pour punir cette indigne trahiſon, attaquent les habitans; en tuent un grand nombre, & excitent un horrible tumulte. Le Conſul en profite pour eſcalader les murs, & ſe rend maître de la ville. Tous les citoyens furent paſſés au fil de l'épée; & les Numan-

tins, reſtés au nombre de deux cens, eurent la liberté de retourner chez eux. *141 avant Jeſus-Chriſt.*

LANDAU. (*ſiéges de*) 1. En 1702, le roi des Romains, à la tête des troupes alliées, vint ſe préſenter devant Landau, l'une des plus fortes villes de l'Alſace. Cette place importante a la figure d'un octogone allongé, composé de ſept tours baſtionnées, & de courtines qui les joignent. Ces ouvrages ſont couverts de huit contre-gardes qui, avec les tenaillons qui ſont devant les courtines, forment une ſeconde enceinte ſéparée de la premiere par le foſſé. Au-delà ſe voit un autre grand foſſé défendu de tous côtés par des demi-lunes, un chemin couvert, & un glacis. Au-delà du glacis, du côté des montagnes, il y a un avant-foſſé fort large, qui règne preſque tout autour de la place, & dans lequel ſont des redoutes, dont l'une couvre une écluſe, & l'autre couvre le pont qui communique de la ville à un fort bâti ſur la hauteur. Ce fort eſt une eſpece d'ouvrage à couronne, composé de deux demi-baſtions & de trois baſtions entiers, qui forment quatre fronts de fortification. Les deux fronts, qui ſont ſur la hauteur, ſont couverts chacun d'une demi-lune de terre. Tous les autres ouvrages ſont défendus par tout ce que l'art a imaginé pour rendre les villes inexpugnables. Landau paroiſſoit l'être; & le brave M. de Mélac, qui la défendoit contre les efforts des Allemands, ſoutint long-tems avec le plus grand ſuccès leurs inutiles aſſauts. Le canon pulvériſoit bien quelques ouvrages; mais les fortifi-

cations étoient si multipliées, si compliquées, qu'à chaque pas on trouvoit de nouveaux obstacles. Il falloit former un nouveau siége. Durant près de quatre mois, on ne cessa de former des attaques, & de foudroyer la place qui se rendit enfin, le 11 de Septembre, faute de vivres & de munitions.

2. L'année suivante, M. de Tallard attaqua Landau. Le prince de Hesse entreprit de secourir la place. On en vint aux mains à Spire, ou Spierbach. Le général François remporta la victoire, le 15 de Novembre; &, le lendemain, Landau ouvrit ses portes. Après que la bataille d'Hochstedt eut forcé les François à repasser le Rhin, le roi des Romains, & le prince de Bade traverserent aussi ce fleuve, & vinrent assiéger Landau. M. de Laubanie commandoit dans la ville. Ce brave officier la défendit en héros; &, quoiqu'il eût perdu les deux yeux pendant les attaques, il ne se rendit, le 23 de Novembre, qu'après six semaines de la plus vigoureuse résistance.

3. En 1713, M. de Villars fit investir Landau par le maréchal de Besons, le 22 de Juin. La place se défendit avec un courage capable de déconcerter tous autres guerriers que des François. Ils furent repoussés à diverses attaques; & le général ne put réduire la ville que le 20 d'Août.

LANDEN. (*bataille de*) Après les célèbres victoires de Fleurus & de Steinkerque, le maréchal de Luxembourg voulut mettre le comble à sa gloire par un nouveau triomphe. Il chercha les ennemis qui avoient à leur tête le roi Guillaume III; &, les ayant

rencontrés, le 28 de Juillet 1693, près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles, il se disposa à les combattre. Il comptoit sous ses ordres cent cinquante-cinq escadrons, & soixante-quinze bataillons des meilleures troupes de France. Il avoit pour lieutenans-généraux les maréchaux de Villeroi & de Joyeuse, le prince de Conti, le duc de Chartres, depuis Régent du royaume, & le duc de Bourbon. L'armée des Alliés n'étoit composée que de cent douze bataillons & de cinquante-un escadrons, tous soldats d'élite. Une foule de princes & de grands capitaines la conduisoient, & partageoient avec le roi d'Angleterre la fatigue & les soins du commandement. Depuis long-tems, l'on n'avoit vu deux armées si redoutables; & toute l'Europe fixoit ses regards sur ces deux grands corps, dont la destinée alloit régler celle de l'Etat.

Le Maréchal rangea ses troupes en bataille. L'infanterie de la droite occupa le village de Landen; & celle de la gauche s'avança vers le village de Neer-Winde. Entre ces deux villages, dont la bataille prit le nom, il fit former une ligne de cavalerie, composée de sept escadrons. Derriere, il en plaça une autre d'infanterie, afin que ces troupes différentes pussent se soutenir réciproquement. Guillaume, ayant remarqué que le terrein étoit ouvert depuis Winden jusqu'à Neer-Landen, fit faire un retranchement derriere lequel il mit une partie de son infanterie. Quatre-vingt piéces de canon bordoient ce terrible rempart. Il étendit son aîle droite depuis le village d'Elixem & le château de Wang, jusqu'au

jusqu'au village de Neer-Winde. Elle étoit protégée par des haies épaisses, des chemins creux, un ruisseau profond. L'aîle gauche, couverte du ruisseau de Landen, s'étendoit jusqu'à Neer-Landen, d'où, faisant un coude, elle retournoit derriere l'infanterie placée au retranchement, afin de la soutenir. Trois lignes de cavalerie faisoient face aux villages de Laren & de Neer-Winde.

Lorsque le jour du 29 eut éclairé cette sçavante disposition, Luxembourg étonné balança quelques momens sur le parti qu'il devoit prendre. Mais, l'amour de la gloire saisissant tout-à-coup son ame, il fait donner le signal. Les François s'avancent sur deux lignes, & bravent durant deux heures le feu de l'ennemi. Sur les six heures, ils se rangent en plusieurs colomnes; &, d'un air fier, ils descendent dans la plaine pour attaquer le retranchement & la droite des Anglois. On s'entre-choque : on se frappe avec fureur. Le combat est terrible, & la mêlée sanglante. On enfonce; on recule tour-à-tour. Enfin, l'électeur de Baviere, qui commandoit à la droite, ayant mis en mouvement un grand corps qui n'avoit point encore combattu, tombe sur les François avec tant de furie, qu'il les oblige de se retirer. Ils se jettent sur l'aîle gauche, & font mille efforts pour emporter le village de Neer-Landen. Ils y rencontrent une résistance aussi vive. Cependant vingt-deux bataillons, formés en deux colomnes, se précipitent sur le château de Wang. Les Anglois le défendent avec courage. Ils repoussent plus d'une fois les assail-

lans. Enfin, épuisés, ils abandonnent ce poste. Les François s'y retranchent. Tout-à-coup l'ennemi revient à la charge. Le vainqueur est vaincu & chassé. Luxembourg survient. Il rallie les fuyards. Seize bataillons arrivent sous les ordres du duc de Bourbon. L'Anglois se retire pour la seconde fois : il fuit. Guillaume l'arrête : il retourne au poste abandonné ; charge les François, & les dissipe encore. Enfin, après un troisieme combat, aussi sanglant, aussi opiniâtre que les précédens, Wang est emporté avec le retranchement. Les soldats de Guillaume se réfugient sous le canon de Neer-Winde. On les poursuit : on les attaque dans leur asyle. Deux fois les assaillans triomphent ; & deux fois ils sont repoussés. Enfin le prince de Conti, secondé du maréchal de Villeroi, des ducs de Chartres & de Bourbon, & suivi des Gardes-Françoises & du régiment de la Sarre, fait une derniere tentative. Elle est heureuse. La cavalerie entre par les brèches. Les Alliés sont mis en déroute. Guillaume, désespéré, fait sa retraite, & abandonne enfin la victoire. Peu de journées furent plus meurtrieres. Il y eut environ vingt mille morts ; douze mille des Alliés, & huit mille François. C'est à cette occasion qu'on disoit qu'il falloit chanter plus de *De profundis* que de *Te Deum*. Deux mille prisonniers, soixante-seize piéces de canon, huit mortiers, douze paires de tymbales, & quatre-vingt-cinq étendards ou drapeaux, furent les trophées du triomphe de Luxembourg que le prince de Conti appelloit, pour cette raison, *le grand Tapissier*.

de Notre-Dame. Le général écrivit en ces termes au Roi, pour lui apprendre sa victoire : « Sire, M. d'Artagnan dira à Votre » Majesté comme tout s'est passé. Les enne- » mis ont fait des merveilles ; mais vos trou- » pes ont encore mieux fait. Les Princes de » votre sang s'y sont surpassés. Pour moi, » toute la part que j'ai dans cette journée, » c'est d'avoir donné le combat au prince » d'Orange, (c'est ainsi qu'on nommoit en » France Guillaume III,) & de l'avoir battu, » ainsi que Votre Majesté l'avoit expressé- » ment ordonné. »

Il est malheureux pour la gloire de Luxembourg, qu'il en ait senti tout l'éclat. Turenne parloit bien autrement, après la célèbre bataille des Dunes : « Les ennemis sont venus » à nous, disoit ce grand homme à son » épouse ; ils ont été battus : Dieu en soit » loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée. » Je vous donne le bon soir, & je m'en vais » coucher. » Un grand capitaine, après un exploit mémorable, doit laisser à la renommée le soin de faire son éloge.

LANDRECIES. (*siéges de*) 1. L'empereur Charles-Quint, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, vint, en 1543, se présenter devant Landrecies, ville des Pays-bas, dans le Hainaut François. Cette place étoit médiocrement fortifiée. Bâtie sur la Sambre, dans une plaine basse & très-unie, un fossé rempli d'eau & quelques ouvrages faisoient toute sa défense. Mais elle comptoit dans son enceinte trois mille fantassins aguerris, & deux cens cavaliers d'é-

lite, que les exemples & l'intrépidité du sieur La Lande, leur commandant, rendoient invincibles. En vain le monarque Allemand fit-il foudroyer la ville avec cinquante piéces de canon; en vain épuisa-t-il toutes les ressouces de sa formidable puissance, pour faire réussir ses attaques multipliées : Landrecies fut l'écueil de sa fortune; & ce prince, qui prétendoit envahir toute la France, vaincu devant une bicoque, fut obligé d'en abandonner la conquête, après six mois d'inutiles efforts.

2. En 1637, les François, sous la conduite du cardinal de la Valette, se rendirent maîtres de Landrecies. Il y eut trois différentes attaques; & la ville fut foudroyée par huit batteries de canon. Les Espagnols la reprirent, le 18 de Juillet 1647, parce qu'elle ne put être secourue. Ils la retinrent jusqu'en 1655, que les maréchaux de Turenne & de la Ferté s'en emparerent, le 14 de Juillet. Elle ne soutint contre eux que dix-huit jours de tranchée ouverte; & ils la prirent à la vue de l'armée d'Espagne, commandée par le prince de Condé, qui fut obligé d'être le spectateur oisif des exploits de ses compatriotes.

3. Landrecies fut encore assiégée, en 1712, par le prince Eugène. Le maréchal de Villars voulut secourir la place; mais, trouvant le général de l'Empire trop bien retranché, il résolut de forcer le poste de Dénain, qui favorisoit le passage des convois que les ennemis faisoient venir de Marchiennes à Landrecies. Dénain fut effectivement forcé, puis

Marchiennes ; & ce double ſuccès délivra Landrecies, le 2 d'Août. L'attaque de cette ville fut la derniere entrepriſe des Alliés. Durant le ſiége, on n'entendoit parler d'autre choſe, dans l'armée des Alliés, que des quartiers qu'ils eſpéroient aller paſſer en France. Ils ſe croyoient déja maîtres de ce royaume. La journée de Dénain, en diſſipant cette yvreſſe, leur apprit à être plus modeſtes.

LANDSHUT. (*bataille de*) Le général-baron de Laudhon, l'un des plus habiles capitaines de la reine de Hongrie, entra tout-à-coup dans la Siléſie, en 1760, & s'occupa, dès qu'il eut pris poſte, à tendre un piége au général Fouquet qui commandoit pour le roi de Pruſſe dans cette province. Pour l'y attirer plus sûrement, il fit tous les mouvemens qui pouvoient lui perſuader que ſon deſſein étoit de lui couper la communication entre Schweidnitz & Breſlaw ; &, feignant d'en vouloir à la fortereſſe de Glatz, il manda la groſſe artillerie qu'il fit enſuite arrêter en pleine marche, juſqu'à nouvel ordre. Dans ces circonſtances, M. Fouquet ſe crut heureux de pouvoir retourner à Landshut, & de s'ouvrir par-là les différens chemins qui conduiſent en Bohême, à Glatz, & vers la Queiſs. Là, il trouva des retranchemens tout faits, que les Croates avoient abandonnés. Il groſſit enſuite ſon armée d'une partie de la garniſon de Schweidnitz. Son corps d'armée conſiſtoit en dix-huit bataillons & dix-ſept eſcadrons poſtés ſur huit ou dix hauteurs bien retranchées. Ces retranchemens n'étoient pas de ſimples redoutes. C'étoient des ouvrages

solides, bien revêtus, bien paliſſadés, ayant des ponts-levis, de profonds foſſés, & garnis d'une ligne de communication. Ces difficultés n'effrayerent point les Autrichiens qui, ſous la conduite de M. de Laudhon, ſe croyoient invincibles; &, quand ils partirent des environs de Glatz, pour venir attaquer ce camp formidable, ils y volerent comme à un triomphe aſſuré. Le ſignal fut donné, à deux heures & demie du matin, le 23 de Juin, par quatre coups d'obuſier. Dans l'inſtant, les attaques commencerent de tous côtés avec tant de réſolution, que, dans l'eſpace de trois quarts d'heure, les deux retranchemens les plus redoutables furent franchis. Les Autrichiens ſe formerent auſſi-tôt dans les lignes tracées entre les deux montagnes; chaſſerent l'ennemi de hauteur en hauteur, & le relancerent même de la ville où il s'étoit jetté. Les bataillons furent enfoncés & renverſés les uns ſur les autres. Enfin, vers les huit heures, la cavalerie & l'infanterie furent obligées de jetter les armes en pleine campagne, & de demander grace. De tout ce corps d'armée, à peine s'en échappa-t-il quatre ou cinq cens hommes. Il auroit manqué quelque choſe à cette mémorable journée, ſi la priſe de Glatz ne l'eût ſuivie de près. Les gros bagages de l'armée vaincue y étoient enfermés comme dans un aſyle inexpugnable; & la réſiſtance que pouvoit faire la garniſon laiſſoit au roi de Pruſſe le tems de venir la ſecourir. Mais M. de Laudhon, ayant quitté bruſquement ſon armée, pour venir voir ce qui ſe paſſoit au ſiége de cette place, ne voulut point s'aſ-

treindre aux régles génerales des ingénieurs. De concert avec M. de Rouvroi, colonel d'artillerie, il résolut de tenter la prise de la place, en faisant donner l'assaut à la flèche qui couvroit les ouvrages. Elle fut emportée. Bientôt les assiégeans & les assiégés se trouverent pêle-mêle dans le chemin couvert; & les Autrichiens, ayant suivi, l'épée dans les reins, les Prussiens qui fuyoient, entrerent avec eux dans la ville qui offrit au vainqueur des magasins & des équipages en abondance. Cette conquête se fit un mois après la bataille.

LANGRES. (*bataille de*) Les Allemands s'étoient avancés jusqu'au voisinage de Langres, où Constance-Chlore avoit placé son camp. Ce prince fut surpris; &, ayant osé hazarder la bataille, il fut repoussé, & forcé de reculer vers la place dont il trouva les portes fermées. On le tira par-dessus les murailles avec des cordes. A peine étoit-il rentré dans la ville, que les troupes qu'il avoit demandées, à l'approche des Barbares, arriverent. Constance les apperçoit; sort de la ville; fond sur les ennemis qui jouissoient de leur triomphe; leur tue plus de six mille hommes, &, dans l'espace de six heures, se voit alternativement vaincu & victorieux. *L'an de J. C. 301.*

LANUVIUM. (*bataille de*) Quelque tems après la prise de Rome, & la défaite des Gaulois, les Volsques, les Eques & les Etrusques, croyant profiter du malheureux état où la guerre avoit réduit cette ville, prirent les armes, & se mirent en campagne. Camille fut nommé Dictateur; &, ayant par-

tagé ſes troupes en trois corps, il partit avec l'un d'eux, & s'avança vers Lanuvium où étoient campés les Volſques. Le nom du Dictateur les épouvanta tellement, qu'ils ſe tinrent renfermés dans leur camp, après l'avoir fortifié avec de bonnes paliſſades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers. Camille, profitant d'un vent favorable, qui donnoit contre les ennemis, fit préparer beaucoup de feux. Au lever du ſoleil, le vent ſoufflant avec violence, il fait commencer une fauſſe attaque qui attire tous les Volſques: en même tems, on jette dans les retranchemens une multitude de dards enflammés, qui cauſent bientôt un affreux incendie. La flamme & le fer firent périr preſque toute l'armée ennemie, & les Romains, pour ſauver le butin, ſe mirent eux-mêmes à éteindre le feu. *An de Rome 366.*

LAON. (*ſiége de*) Après la mort de Louis V, Hugues Capet fut reconnu roi de France, & devint la tige de cette longue ſuite de monarques fameux qui, depuis près de huit cens ans, gouvernent ce royaume avec tant de gloire. Les deſcendans de Charlemagne firent d'inutiles efforts pour remonter ſur le thrône de leurs ancêtres. Charles, duc de Lorraine, oncle du dernier Roi, & frere de Lothaire, mit ſur pied une armée nombreuſe, & vint former le ſiége de la ville de Laon. La place, avantageuſement ſituée, défendue par de bonnes troupes, &, ce qui valoit mieux encore, par le grand courage de la reine Emme & de l'évêque Aſcelin, ſembloit promettre une longue & vigoureuſe réſiſtance.

Le Prétendant l'attaqua avec tant de vivacité qu'il s'en rendit maître en peu de jours. La Reine & le Prélat demeurerent prisonniers, & le vainqueur les traita avec une dureté qui nuisit beaucoup à ses affaires. Hugues se mit aussi-tôt à la tête de ses Fidèles, & vint attaquer son rival jusques dans sa nouvelle conquête. Charles se défendit en héros, pendant deux mois. Enfin il fit une sortie si à propos, qu'il pénétra jusques dans le camp des Royalistes; brûla quelques quartiers, & passa au fil de l'épée tout ce qui voulut s'opposer à sa victoire. Le carnage fut si grand, & la défaite si entiere, que Hugues, forcé de chercher son salut dans la fuite, n'échappa qu'avec peine à la poursuite de l'ennemi; mais Charles ne jouit pas long-tems de sa gloire. Des traîtres le livrerent au Monarque, qui le fit enfermer dans la tour d'Orléans, où il mourut, en 993.

LARANDE. (*prise de*) Perdiccas, officier d'Alexandre le Grand, étant entré dans la Cappadoce avec une grosse armée, vint former le siége de Larande. Il n'est mémorable que par l'horrible résolution que prirent les habitans. Ils se voyoient hors d'état de résister, & n'espéroient aucun quartier du vainqueur. Ils enfermerent dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux; y mirent le feu, &, après avoir combattu comme des lions, se jetterent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage. L'avidité du soldat vint à bout d'arrêter l'incendie. Le butin fut immense. *An du monde 3682.*

LARINE. (*journée de*) Le dictateur Fabius, obligé de se rendre à Rome, avoit recommandé à Minucius, son général de la cavalerie, de ne point combattre Annibal pendant son absence. Le premier soin de Minucius fut de chercher l'occasion de manquer à ces ordres. Annibal étoit campé près de Géraunium dans l'Apulie. Le nouveau général, pour mieux exécuter son projet, s'approcha des ennemis, & vint se poster dans le territoire de Larine. De-là il tomba sur les fourrageurs Carthaginois, & en tua un grand nombre. Ce petit succès augmenta beaucoup l'opinion avantageuse qu'il avoit de son mérite. Le bruit en vint à Rome. La sage lenteur de Fabius y avoit aliéné tous les esprits. On crut voir dans son lieutenant cette activité & cette noble hardiesse qui jusques-là avoient fait l'honneur des armes Romaines. Le peuple, excité par ses Tribuns, égala le pouvoir de Minucius à celui du Dictateur. Ces deux capitaines partagerent leurs troupes, & camperent assez près l'un de l'autre; Fabius sur une hauteur d'où il pouvoit voir toutes les démarches de son collégue, & Minucius dans un poste moins avantageux. Annibal, qui connoissoit le caractere présomptueux du général de la cavalerie, lui présenta la bataille, & le fit tomber dans une embuscade. Il auroit été entièrement vaincu, si le Dictateur ne fût accouru à son secours. Le général Carthaginois se retira dans ce moment, en disant « que ce » nuage, qui paroissoit sur les hauteurs, étoit » enfin tombé, avec un terrible fracas, & » avoit causé un grand orage. » Minucius ré-

para glorieusement sa faute, en restituant à Fabius l'autorité dont le peuple l'avoit chargé, & en faisant l'aveu sincere de sa témérité. *An de Rome 535.*

LATMUS. (*siége de*) Artémise, reine d'Halicarnasse, princesse qui s'acquit tant de gloire à la journée de Salamine, vint mettre le siége devant cette petite ville de Carie, qui étoit à sa bienséance. La place étoit forte, & en état de résister long-tems. L'ingénieuse Reine eut recours à la ruse. Elle mit ses troupes en embuscade; &, sous le prétexte de célébrer la fête de la Mere des Dieux, elle se rendit dans un bois consacré à la Bonne Déesse, & peu éloigné de Latmus. Une foule d'eunuques, de femmes, de trompettes & de tambours accompagnoient la Princesse. Les habitans, se croyant en sûreté, accoururent pour voir cette cérémonie religieuse. Mais, durant ce tems, les troupes d'Artémise s'emparerent de la ville, & défrayerent leur Reine du beau spectacle qu'elle venoit de donner.

LAURENTE. (*bataille de*) 1. Quelques années après la ruine de Troie, Enée, prince du sang royal des Dardanides, qui s'étoit échappé d'entre les mains des Grecs, avec vingt-deux vaisseaux, vint aborder en Italie, suivi de six cens hommes, tristes compagnons de ses disgraces. Il y fut humainement accueilli par Latinus, roi de Laurente, qui lui donna Lavinie, sa fille, avec un vaste terrein pour bâtir une ville. La Princesse avoit été promise à Turnus, roi des Rutules. Ce héros, jeune & brave, piqué de cet affront

ſanglant, prit les armes, & déclara la guerre à ſon heureux rival. Enée mit dans ſes intérêts le bon roi Evandre, prince qui régnoit ſur ces contrées où, dans la ſuite, le fameux Romulus jetta les fondemens de ſa ſuperbe ville. Il lui donna quelques légions commandées par ſon fils Pallas. Des Tyrrhéniens, qui faiſoient alors la guerre au cruel Mézence, leur roi, ſe rangerent encore ſous ſes étendards. Turnus avoit pour lui ce même Mézence, & l'intrépide Camille, redoutable héroïne dont le courage égaloit celui des plus vaillans guerriers. On en vint aux mains. La victoire parut d'abord pencher pour le roi des Rutules. Niſus & Euryales, jeunes guerriers unis par l'amitié la plus étroite, & dévoués au pieux Enée, furent tués, en combattant à ſes yeux pour ſa querelle. Pallas, fils d'Evandre, eut le même ſort. Ces pertes cauſerent au monarque Troyen une douleur très-vive, & des regrets qui durerent long-tems. Epris d'une noble fureur, il s'élance au milieu des bataillons ennemis; frappe tout ce qu'il rencontre, & répand des flots de ſang pour appaiſer les manes de ſes généreux défenſeurs. L'impie Mézence, & ſon fils Laurus, prince digne d'un meilleur pere, tombent ſous ſes coups. Le perfide Aruns ôte indignement la vie à la brave Camille. Les plus grands guerriers, de part & d'autre, expirent dans la chaleur de ce combat terrible. Cependant les Troyens, enfoncés d'abord, reprennent courage à la vue d'une bleſſure que reçoit Enée, & dont Vénus, ſa mere, le guérit dans l'inſtant. Le danger de leur chef

les enflamme de colère. Semblables à des lions affamés, ils fondent avec impétuosité sur l'infanterie Rutule; l'enfoncent; la mettent en déroute, & remportent une victoire complette. Turnus désespéré fait proposer au prince Troyen de se battre en duel. Enée y consent, & se prépare à ce nouveau triomphe. Les deux rivaux paroissent dans le champ de bataille, & fixent sur leurs personnes les regards étonnés de la multitude. La gloire, l'honneur, l'espérance de vaincre, & Lavinie sur-tout, qui devoit être le prix de la victoire, les animoient au combat, & redoubloient leur intrépide courage. Après plusieurs coups portés avec beaucoup d'adresse & de force, Enée renversa son rival, & le priva de la lumiere, vers l'an 1204 avant J. C. Enée monta bientôt après sur le thrône de Latinus, son beau-pere, & devint, si l'on en croit les anciennes Annales, la tige des Romains, qui l'ont toujours regardé comme le premier fondateur de leur nation.

LAURONE. (*journée de*) Le grand Pompée, jeune encore, armé par les ennemis du vaillant Sertorius, alla chercher ce grand homme en Espagne, & l'atteignit devant Laurone que Sertorius assiégeoit. Pompée s'en approcha, dans le dessein de secourir la place, & d'en faire lever le siége; &, ayant remarqué une colline qui devoit donner un grand avantage aux assiégeans, il voulut s'en emparer; mais son sage ennemi le prévint, & s'y logea. Il resta donc derriere, & ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir Sertorius enfermé entre la ville & son armée. Il s'en

vanta même, & invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiéger ceux qui les assiégeoient. Sertorius, l'ayant sçu, ne fit qu'en rire. « Nous » apprendrons, dit-il, à l'écolier de Sylla, » (c'est ainsi qu'il appelloit Pompée,) qu'un » général doit plus regarder derriere que de- » vant soi. » En effet il avoit laissé dans le camp, d'où il étoit parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenoient Pompée en échec, & ne lui permettoient pas de l'attaquer, sans s'exposer à avoir les ennemis, en même tems, en tête & en queue. Le présomptueux général s'apperçut trop tard de sa témérité, & se trouva singulièrement embarrassé. Le mauvais succès d'un fourrage qu'il avoit entrepris, acheva de le déconcerter. Ses gens tomberent dans une embuscade dressée par l'ennemi. Aussi-tôt une légion courut à leur secours; mais elle fut elle-même enveloppée, & périt presque toute entiere avec son commandant. Les assiégés, voyant bien qu'ils ne pouvoient rien espérer de Pompée, se rendirent à discrétion. Sertorius leur laissa la vie, mais brûla leur ville, non par cruauté, (jamais on ne fut moins cruel,) mais pour apprendre à Pompée à ne point se croire le plus habile & le plus redoutable des guerriers, (*77 ans avant J. C.*) Il est bien triste pour l'humanité de donner de pareilles leçons à des généraux.

LAWFELD. (*bataille de*) Le maréchal de Saxe fixoit ses regards sur Mastricht; & le grand objet de cet immortel capitaine étoit

de couronner les conquêtes de Louis par la prise de cette importante ville. Mais, pour réussir dans ce projet, il falloit livrer une grande bataille; il falloit remporter une grande victoire. Le Roi, pour animer ses guerriers par sa présence, s'étoit mis à la tête de ses troupes. Les Alliés, sous les ordres du duc de Cumberland, s'étoient retranchés entre l'armée du monarque & la ville. Leur unique attention étoit de couvrir les places les plus exposées; & le poste qu'ils occupoient ne pouvoit être plus avantageux pour faire échouer le dessein des François. Le village de Lawfeld couvroit le front de cette armée. Les revêtemens terrassés, qui faisoient une espece de citadelle de chaque verger de ce village; les flancs naturels, qui s'y trouvoient, & qui donnoient des feux croisés à ceux qu'on y avoit placés; l'élite des troupes Angloises, Hanovriennes & Hessoises, qui le défendoit, avec quelques régimens Hollandois; toute l'armée qui les soutenoit, une pluie froide & presque continuelle, qui rendoit le terrein glissant, au point qu'on pouvoit à peine marcher; enfin mille autres obstacles dont il falloit triompher pour forcer les retranchemens de Lawfeld, sembloient rendre les ennemis de la France inexpugnables. Louis, sans s'effrayer de ces difficultés, ne voit que la victoire. Il ordonne la bataille. Le soutien de son thrône, le vengeur de sa couronne, le plus grand homme de son Etat, Maurice obéit, & la prépare. L'action commença, le 2 de Juillet 1747, à dix heures du matin, & dura jusqu'au soir. Un corps de troupes,

que les ordres du comte de Clermont rendoient invincible, fondit ſur le village fortifié. Le maréchal de Saxe, à la tête de quelques brigades, tomba lui-même ſur les retranchemens. Ils furent défendus avec autant de vigueur qu'ils étoient attaqués. Les Anglois ſur-tout s'y diſtinguerent par la plus brave réſiſtance. Eux ſeuls balançoient encore la victoire, lorſque les cris de triomphe annoncerent la priſe de Lawfeld. Ils céderent alors à la valeur Françoiſe, & ſe retirerent en bon ordre ſous les murs de Maſtricht. Le comte d'Eſtrées les pourſuivit, & fit un grand nombre de priſonniers, entre leſquels on comptoit le général Ligonier. Ce capitaine fut conduit au Roi. « Général, lui dit ce grand Monar-» que, ne vaudroit-il pas mieux ſonger ſérieu-» ſement à la paix, que de faire périr tant de » braves gens? » Il le fit manger à ſa table; &, quoiqu'il fût né ſon ſujet, il daigna diminuer la peſanteur de ſes chaînes, par la bienveillance qu'il lui témoigna. Dix mille ennemis étendus ſur le champ de bataille, vingt-neuf piéces de canon, deux paires de tymbales, une foule de drapeaux & d'étendards atteſterent le triomphe des François. Ils eurent à pleurer le comte de Baviere, frere naturel de l'empereur Charles VII, le marquis de Froulai, le colonel Drillon, le brigadier d'Erlach, & pluſieurs autres guerriers de ce nom & de ce mérite. Le jeune marquis de Ségur, dont la deſtinée étoit d'être couvert de glorieuſes bleſſures, eut un bras emporté. Le Roi dit au comte de Ségur, ſon pere : « Votre fils méritoit d'être invulnéra-» ble. »

» ble. » Le Roi coucha, le ſoir, à la Commenderie du Jonc, où le duc de Cumberland avoit couché la veille.

LEMNOS. (*bataille de*) Après les victoires de Lucullus au ſiége de Cyzique, Mithridate, ſans ſe décourager, mit une grande flotte en mer. Mais le général Romain, l'ayant atteint dans la rade de Lemnos, l'attaqua ſi vivement, qu'il prit trente-deux vaiſſeaux de guerre, avec pluſieurs bâtimens de charge, & fit priſonniers les trois généraux qui commandoient la flotte. *73 ans avant J. C.*

LENCIA. (*priſe de*) Après avoir dompté les Cantabres, Agrippa conduiſit ſon armée victorieuſe contre les Aſtures, nation auſſi féroce. Mais la perte d'une grande bataille, & la priſe de Lencia, leur principale ville, les contraignirent à ſe ſoumettre. L'heureux ſuccès de cette expédition mit fin à la guerre d'Eſpagne, qui duroit depuis deux cens ans. *25 ans avant J. C.*

LENS. (*ſiége & bataille*) 1. Le fameux maréchal de Gaſſion, l'un des plus habiles capitaines de ſon ſiécle, entreprit, en 1647, le ſiége de Lens, malheureuſe bicoque ſituée dans l'Artois. Elle fut priſe, le 3 d'Octobre, après dix jours de tranchée ouverte. Mais cette conquête dut coûter des larmes à la France, puiſqu'elle y perdit l'un de ſes plus intrépides défenſeurs. Gaſſion, ayant ordonné à un ſergent d'aller arracher le pieu d'une paliſſade, & le voyant balancer par la crainte du péril, il s'y expoſa lui-même, avec plus de courage que de prudence; &, en s'efforçant d'arracher le pieu, il reçut un coup de

moufquet à la tête. Ce général n'avoit que trente-huit ans, & avoit déja mérité les glorieux furnoms de *Foudre de guerre*, de *Fléau des Flamands*, & du plus redoutable ennemi des Efpagnols, dont il étoit la terreur.

2. A peine la petite ville de Lens fut-elle au pouvoir des François, que les Efpagnols fongerent à la reprendre; & l'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, vint en former le blocus, en 1648. La Régente & Mazarin porterent auffi-tôt leurs regards fur l'Artois; &, fe livrant à la terreur, ils ne trouverent que le prince de Condé capable d'arrêter les progrès & de renverfer les deffeins d'un ennemi formidable. Condé, l'unique reffource de la patrie, dans ces inftans d'allarmes, fe met à la tête de ces braves foldats, compagnons de fes triomphes, & les conduit fur l'heure à l'Archiduc. Son armée n'étoit compofée que de huit mille hommes d'infanterie & de fix mille de cavalerie. Le Prince commandoit la droite, Grammont la gauche, Châtillon le corps de bataille, & d'Erlach la réferve. En rangeant les corps en bataille, l'augufte général ne leur recommanda rien tant que de fe regarder marcher les uns les autres, afin de mieux obferver les diftances & les intervalles; de combattre toujours, infanterie & cavalerie, fur la même ligne; de n'aller à la charge que lentement & au petit pas; enfin, d'effuyer le premier feu de l'ennemi fans tirer. A la vue de ces préparatifs qui annonçoient une action générale, l'armée fe livra à des tranfports de joie & d'allégreffe, interrompant fon général par

mille cris de « Vivent le Roi & M. le Prince ! » L'infanterie jettoit ses chapeaux en l'air : la cavalerie mit le sabre à la main, comme s'il eût été question de charger sur le champ. Cette espece de folie militaire avoit pour cause un sentiment bien vif, la vengeance. Les Espagnols, fiers de leurs petits succès, avoient osé insérer dans la Gazette d'Anvers, qu'après avoir cherché vainement les François par-tout où ils devoient être, sans les rencontrer, ils avoient enfin pris le parti de jetter des Monitoires pour les trouver. Cette ridicule rodomontade n'étoit-elle pas plus que suffisante pour ajoûter à la haine nationale, qui divisoit alors les deux peuples ?

Si les François témoignoient une si grande impatience de combattre, les Espagnols ne faisoient pas paroître moins d'ardeur. Léopold comptoit sur une victoire éclatante : tout sembloit la lui promettre. Dix-huit mille combattans, dont il étoit l'ame ; trente-huit piéces de canon, & l'avantage du poste où il prétendoit recevoir la bataille. Le baron de Beck, général plein d'expérience & de valeur, partageoit avec le Prince les fatigues du commandement. De postillon, ou même de berger, Beck, devenu soldat, avoit passé par tous les grades militaires, & enfin étoit parvenu à la dignité de Maréchal-général-de-camp, & de Gouverneur du duché de Luxembourg. Son seul mérite avoit élevé l'édifice de sa fortune ; & son nom figuroit parmi les noms les plus illustres de l'Europe. La nuit du 18 au 19 d'Août, Lens se rendit à l'Archiduc ; &, lorsqu'au matin Condé parut, le

général Espagnol s'étoit placé dans la position la plus formidable. Son aîle droite, composée de tout ce qui restoit à l'Espagne de vieilles bandes nationnales, échappées au désastre de Rocroi, étoit appuyée à la ville de Lens même, & couverte, sur son front, de ravins & de chemins creux. Le corps de bataille occupoit plusieurs bourgs & hameaux naturellement retranchés par des haies vives & des fossés. Enfin l'aîle gauche étoit postée sur une éminence qu'on ne pouvoit aborder qu'après avoir franchi quantité de petits défilés.

Condé eut recours à toutes les ressources de son génie, pour arracher Léopold de ce poste avantageux. Escarmouches, canonnades furieuses, stratagêmes ; il employa tout, & rien ne réussit. A cette ardeur impétueuse, l'Archiduc n'opposa que le phlegme & la circonspection. Le jour manqua au prince François. Il auroit bien voulu camper à la vue de l'ennemi ; mais le terrein qu'il occupoit étoit si stérile & si ingrat, qu'on n'y trouvoit ni eau ni fourrages. Cependant il y avoit seize heures que les chevaux n'avoient ni bu ni mangé. Dans cette situation, il se voyoit obligé de rebrousser chemin, & de gagner le village de News, sur la route de la Barsée, où il trouveroit en abondance tous les secours nécessaires à une armée. Cette résolution prise, il délibéra s'il l'exécuteroit la nuit ou le jour. Mais, quoique le premier parti fût le plus sûr, il préféra le plus glorieux. Il voulut que le soleil éclairât sa retraite, dans l'espérance que l'ennemi, témoin d'un mouvement si hardi, le suivroit dans cette même

plaine, dont il souhaitoit faire un théâtre de victoire.

Au lever de l'aurore, le corps de réserve s'ébranla. Il étoit suivi de l'armée distribuée en six colomnes. La premiere ligne de la droite formoit l'arriere-garde, couverte & protégée par dix escadrons aux ordres du marquis de Noirmoustier. Le baron de Beck s'apperçoit le premier de cette marche audacieuse. Aussi-tôt il part avec les Cravates & toute la cavalerie Lorraine, la meilleure qu'il y eût au service de l'Espagne. Il franchit l'espace qui le sépare des François. Condé fait arrêter ses Gendarmes. Beck tombe sur l'arriere-garde. Noirmoustier le reçoit avec vigueur. Le combat est sanglant. Enfin les François sont enveloppés, enfoncés, massacrés. Dans cet instant, le Prince donne le signal à la Gendarmerie. Châtillon la conduit. Elle fond comme un torrent sur les Lorrains qui cherchent leur salut dans la fuite. L'Archiduc fait marcher la cavalerie à leur secours. Soudain ils reprennent courage, & retournent au combat. Bientôt cette masse énorme de cavalerie, se précipitant avec autant de furie que d'impétuosité sur les Gendarmes, les culbute, les disperse, & leur arrache la victoire. Le danger ne pouvoit être plus grand & plus manifeste. Condé, qui l'avoit prévu, se préparoit à soutenir tous les efforts de Beck avec huit escadrons. Il exhorte ses guerriers à combattre en François; & tous lui promettent de mourir à ses pieds, plutôt que de l'abandonner. Il s'avance, à la tête du régiment de son nom, pour recevoir l'ennemi. Tout-à-

coup ces mêmes hommes, qui venoient de lui promettre des prodiges de valeur, étonnés de la défaite des Gendarmes, du nombre, de la fureur & des cris de ceux qui les poursuivoient, perdent la tête & le courage. En un instant, le Prince se trouve seul sur le champ de bataille. En vain il appelle le soldat de la voix & de la main : le soldat est sourd à ses prieres, à ses menaces. Il est sur le point d'être pris. Un page, qui le suivoit, est arrêté à ses yeux. Il va rejoindre, en frémissant, quatre escadrons qui, honteux de s'être laissés emporter aux mouvemens contagieux de la frayeur, font halte à un rideau situé au pied d'une éminence sur laquelle les autres étoient allés chercher un asyle. Il les rallie avec les Gendarmes, & les fait tourner vers l'ennemi. Ce mouvement soudain & hardi étonne Beck qui, dans le désordre où l'a mis lui-même une poursuite trop vive, n'ose les charger. Il ramene sa cavalerie sur une hauteur, en attendant l'Archiduc. Il envoie à ce Prince aide-de-camp sur aide-de-camp, pour l'exhorter d'accélérer sa marche, lui exagérant le désordre & la frayeur des François, lui promettant de lui amener Condé prisonnier, le félicitant enfin d'une victoire aussi glorieuse que celles de Pavie & de Saint-Quentin.

Agréablement flatté, le crédule Léopold précipite, en quelque sorte, ses troupes, & quitte un poste inattaquable, pour achever son triomphe. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu du trouble & de la confusion, il vit tout en ordre parmi les François ! Ce n'étoit que

par des prodiges d'activité, de prévoyance & d'habileté, que le Prince avoit, en si peu de tems, réparé les suites funestes de l'échec qu'il venoit de recevoir. Tous les officiers géneraux vinrent se ranger à ses côtés, pour recevoir des ordres. « Messieurs, leur dit-il, » il faut vaincre ou mourir. » On obéit : chacun court à son poste. L'ame du grand Condé passe, pour ainsi dire, toute entiere dans le cœur des François. Le Prince ne changea rien au plan de la bataille ; seulement, de la premiere ligne de la droite, fatiguée & encore effrayée de sa déroute, il en fit la seconde. On a toujours regardé ce mouvement hardi & décisif comme une des principales causes de la victoire. Il caractérise la présence d'esprit, le sang froid & la connoissance profonde que Condé avoit du cœur humain. Il se fit avec la même précision & la même rapidité qu'une évolution ordinaire. Les deux lignes changerent de poste, en passant par les intervalles l'une de l'autre. A peine l'ennemi attentif s'apperçut-il de cette manœuvre audacieuse. Le Prince rallia avec la même facilité les Gendarmes qu'il plaça au centre. Ensuite il parcourut les rangs, en s'écriant : » Amis, ayez bon courage, & souvenez-» vous de Rocroi, de Fribourg & de Nort-» lingue ! » Il dit ; & l'air retentit de fanfares. A cette musique guerriere, succede un silence profond & menaçant. Condé & Grammont s'embrassent tendrement, & volent chacun à la tête de chaque ligne. Huit heures du matin sonnoient, lorsque l'armée Françoise descendit dans la plaine. L'artillerie la précede, fai-

ſant ſans ceſſe des décharges terribles ſur l'ennemi. Quand il n'y eut plus entre les deux armées que l'eſpace de cinquante pas, l'Archiduc donna le ſignal, en faiſant tirer trois coups de mouſquet. Le prince de Salve, à la tête de la premiere ligne de la gauche des Eſpagnols, s'avance au-devant de celle du Prince. Toutes deux ne ſont plus qu'à quatre pas l'une de l'autre, eſcadron contre eſcadron, homme contre homme. On eût dit que c'étoit un duel, & non une bataille. Chacun préſente le piſtolet, attendant, dans un profond ſilence & ſans aucun mouvement, que l'ennemi ait tiré. Condé avertit les ſiens qu'ils vont avoir un choc furieux à ſoutenir, mais que, ce danger eſſuyé, la victoire eſt à eux. Tandis qu'il parle, l'ennemi, plus impétueux, fait une décharge ſi terrible, qu'on eût dit que l'enfer en courroux entr'ouvroit ſes flancs ténébreux. Preſque tous les officiers du premier rang furent bleſſés ou démontés. Condé, à la tête du régiment de Villette, (autrefois de Gaſſion,) enfonce, l'épée à la main, l'eſcadron qui lui eſt oppoſé. Tous les autres l'imitent, & triomphent avec lui. La ſeconde ligne ennemie, compoſée des troupes Lorraines, s'ébranle, attaque, renverſe celle des François. Le Prince accourt; rallie les fuyards, & les ramene à la charge. L'action devient terrible. L'on enfonce & l'on eſt enfoncé tour-à-tour. Condé, comme un lion, ne connoît plus le danger. Il frappe l'ennemi d'un bras redouable. En une heure, il le charge douze fois. Il paſſe d'un lieu à l'autre avec la rapidité de la fou-

dre. Il ſemble ſe multiplier. Bientôt ces braves Lorrains tant de fois vainqueurs, épuiſés, abbatus, plient, reculent & prennent ouvertement la fuite, entraînant dans leur déroute l'aîle entiere & le corps de réſerve, dont le vainqueur fait un grand carnage.

De ſon côté, Grammont, après avoir ſoutenu, à bout portant, une charge terrible, étoit tombé ſur la premiere ligne de la droite des Eſpagnols, & l'avoit renverſée. Il enfonça enſuite & battit la ſeconde ligne, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il pourſuivit enfin les vaincus juſqu'au défilé de Lens où il rencontra Condé. Ces deux généraux, pour ſe féliciter de leur ſuccès, s'approchoient l'un de l'autre pour s'embraſſer tendrement. Mais les chevaux de ces deux guerriers, devenus furieux par la chaleur du combat, faillirent à ſe dévorer; & le danger auquel cette eſpece de duel expoſa le Prince & le Maréchal ne fut guères moins grand que celui qu'ils venoient de braver dans l'action.

Cependant le régiment des Gardes-Françoiſes, emporté au-delà de la ligne par un excès de courage, avoit attaqué & détruit un régiment Eſpagnol & deux régimens Allemands. Mais bientôt, pris en flanc lui-même par un corps de cavalerie que l'Archiduc conduiſoit en perſonne, il alloit être taillé en piéces, ſans Châtillon qui parut ſoudain à la tête des Gendarmes & des Gardes du Prince. Enfoncer la cavalerie Eſpagnole & la diſſiper ne fut que l'ouvrage d'un inſtant. Toute l'infanterie s'ébranla dans ce moment, & fondit ſur les bataillons ennemis, qui, décou-

ragés par l'entiere défaite des escadrons, étoient à moitié vaincus. En vain le général Beck, qui les commandoit, fit tout ce qu'on devoit attendre d'un capitaine blanchi sous les lauriers. Il vit lui-même la fuite de ses guerriers. Il fut pris, percé de coups, baigné de son sang, & conduit à Arras, où, peu de tems après, le désespoir lui donna la mort. L'Archiduc, ne voyant plus d'espérances, prit enfin la fuite avec le comte de Fuensaldagne, & chercha un asyle dans la ville de Douai. Le vainqueur fit grace aux débris de l'infanterie, qui s'étoient ralliés en un seul bataillon, & donna la vie à huit cens hommes renfermés dans Lens. Près de quatre mille morts resterent sur la place. Six mille prisonniers, huit cens officiers, tous les drapeaux, tous les étendards, au nombre de cent vingt, toute l'artillerie, tous les bagages, furent les trophées de la victoire. Il n'en coûta qu'une heure & cinq cens hommes au Prince pour anéantir cette armée si florissante, qui ne prétendoit pas moins que de pénétrer jusqu'à Paris.

» Turenne, dit M. de Voltaire, eut l'hon-» neur, dans cette journée, d'aider puissam-» ment le prince de Condé, & de contri-» buer à une victoire qui pouvoit l'humilier. » Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en » servant son émule. Il dégagea lui-même le » maréchal de Grammont, qui plioit avec » l'aîle gauche. Il prit le général Beck. » Nous ignorons où ce grand Ecrivain a pris cette anecdote. Tous les historiens que nous avons consultés n'en parlent point. Ils nous

difent, au contraire, que, dans le tems que Condé triomphoit en Flandres, Turenne triomphoit en Allemagne.

LENTAGIO. (*bataille de*) L'an 552, l'eunuque Narsès, général des armées de l'empereur Juftinien, arriva en Italie pour s'oppofer aux progrès de Totila. Son deffein étoit de ne point s'arrêter à des fiéges, & de terminer la guerre par une action décifive. Le roi des Goths étoit campé dans un lieu nommé *Tagines*, aujourd'hui *Pagina*, entre Urbin & Foffombrone. Narsès alla l'y chercher, & pofta fes troupes à quatre lieues de l'ennemi, dans la plaine de Lentagio, que les gens du pays appelloient alors, fans fondement, les *tombeaux des Gaulois vaincus par Camille*. Les Goths voulurent s'emparer d'un pofte défendu par cinquante Romains. Ils furent repouffés plufieurs fois, & obligés de fe retirer avec perte. Dans cette attaque, Paul & Aufilas, officiers de Narsès, fe fignalerent en héros. S'étant élancés hors des rangs, &, maniant leur arc avec une force & une adreffe incroyables, ils abbatoient autant d'hommes & de chevaux qu'ils tiroient de flèches. Quand leurs carquois furent épuifés, ils s'armerent de leurs épées; &, fe couvrant de leurs boucliers, ils foutinrent feuls l'effort des Goths, abbatant la pointe des lances à coups d'épée. Enfin Paul, voyant la fienne émouffée, la jette par terre; &, faififfant à deux mains la lance du premier cavalier qui court fur lui, il la lui arrache de vive force; il en défarme de même trois autres; & ce prodige d'audace & de vigueur

acheve de décourager les Goths. Après que Narsès eut dignement récompensé cet exploit, il rangea son armée en bataille, & donna le signal du combat. Avant qu'on s'ébranlât, de part & d'autre, Totila, pour gagner du tems, s'avança au milieu des deux armées. Sa bonne mine, sa contenance fiere & intrépide, la vigueur qui paroissoit dans toute sa personne, la richesse & l'éclat de ses armes & de ses habits étonnoient tous les regards. Il montoit un cheval vigoureux & parfaitement dressé, qu'il manioit, sur toutes les voltes, avec une merveilleuse adresse. Il lançoit en l'air sa javeline, en courant; la reprenoit par le milieu; la changeoit de main; se renversoit sur la croupe; fléchissoit son corps à droite & à gauche, avec tant de souplesse, qu'on voyoit bien que, dès son enfance, il s'étoit formé avec soin à tous les exercices militaires. On en vint aux mains, après cette comédie militaire. La fureur fut égale; mais les Goths, trop précipités dans leurs attaques, furent enfoncés avec une grande perte. Bientôt, ne pouvant plus soutenir la sage impétuosité des Romains, ils prirent la fuite de toutes parts. En vain Totila voulut les retenir, & par ses prieres & par ses exemples. Il ne fut point écouté. Il fut même obligé de fuir avec eux, pour la premiere fois de sa vie. Ce fut alors qu'Asbade, général des Gépides, qui le poursuivoit avec chaleur, le blessa mortellement. Cet accident acheva la déroute des Goths. Leur roi, contraint de s'arrêter à Capra, expira, quelque tems après. Telle fut la fin du fameux

Totila, prince que sa justice, sa sagesse & sa valeur doivent placer au rang des plus grands monarques.

LÉOPOLD. (*prise de*) Le roi Charles XII, voulant achever la conquête de la Pologne, s'avança, le 5 de Septembre 1704, du côté de Léopold ou Lemberg, capitale du grand Palatinat de Russie, ville dont les murs & les fortifications régulieres faisoient un des plus sûrs boulevards de la Pologne. Le Roi détacha d'abord un bon corps de troupes pour écarter quinze cens Polonois postés près d'une église, à portée de la place. Les Suédois obéirent avec tant d'ardeur, qu'ils entrerent dans les fauxbourgs, où ils se cantonnerent, malgré le canon de la ville. Le lendemain, Charles commanda quelques dragons & quatre cens cavaliers qui s'approcherent des remparts; y planterent leurs échelles; s'en emparerent, &, renversant tout ce qui s'offroit à leurs coups, se rendirent maîtres de Léopold. Les troupes victorieuses se rangerent en bataille dans la grande place. Là, ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonniere de guerre. La ville se racheta du pillage pour quatre cens mille écus; &, par l'ordre du Roi, les habitans apporterent quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselles, & de choses précieuses, qui appartenoieut à Auguste. L'on trouva encore cent quarante piéces de canon que les Suédois firent crever, faute de chevaux pour les emmener, excepté quatre marquées aux armes de Suède, & qu'on avoit données au sieur Galeski, gouverneur de la ville, dans

ſon ambaſſade de Suède. Charles ſignala tellement ſa valeur dans la priſe de Léopold, que ſes généraux ſe jetterent à ſes pieds pour le conjurer de ſe conſerver avec plus de ſoin. Mes
» amis, leur répondit-il, il eſt vrai que vous
» n'avez pas beſoin de mon exemple pour ſou-
» tenir l'honneur de la nation; mais il faut du
» moins que je faſſe comme vous autres, pour
» remplir les devoirs d'un roi de Suède. »

LÉRIDA. (*bataille & ſiéges de*) 1. Le maréchal de la Mothe-Houdancourt, étant entré, en 1642, dans la Catalogne, avec une armée de douze mille hommes, rencontra, près de Lérida, le marquis de Leganès, qui commandoit vingt-cinq mille combattans. S'appercevoir & s'attaquer ne furent qu'une même choſe. On ſe battit avec cette fureur qui régnoit entre les deux nations, avant qu'un heureux génie n'eût formé qu'une ſeule famille des royaumes de France & d'Eſpagne. Enfin, après un long acharnement, la victoire couronna les drapeaux François; & deux mille cinq cens Eſpagnols reſterent, dit-on, ſur la place. Leganès écrivit au roi Catholique qu'il avoit chaſſé les François de leur poſte, & pris leur canon. Philippe IV le crut d'abord; mais, détrompé à la fin de la campagne, il fit arrêter le général impoſteur, & le relégua dans ſa maiſon de Madrid, avec défenſe d'en ſortir.

2. Le 8 de Mai 1647, le prince de Condé quitta Barcelone, &, en ſix jours, arriva devant Lérida, dans le deſſein d'en former le ſiége. Cette ville fameuſe eſt ſituée ſur la Ségre. Un mur épais, divers baſtions, quel-

ques ouvrages à corne, un fossé large & profond, un beau château qui lui sert de citadelle, la rendent moins redoutable, que sa position sur un roc si vif & si dur, qu'il est presqu'impossible de le percer. Philippe IV en avoit confié la défense à dom Georgio Britt, Portugais, l'un des hommes de l'Europe qui avoit le plus de valeur, d'expérience, de réputation, de générosité, de politesse. Sa garnison étoit composée de quatre mille hommes d'élite ; & la place munie d'une artillerie nombreuse, & d'une si grande quantité de vivres & de munitions de guerre, qu'il eût été difficile de les épuiser en six mois de tranchée ouverte. L'armée Françoise ne montoit qu'à seize mille hommes, mal payés, &, par conséquent, mauvais soldats. Le maréchal de Grammont la commandoit sous les ordres du Prince : le comte de Marsin & le duc de Châtillon remplissoient les fonctions de lieutenans-généraux ; le marquis de la Moussaie, M. d'Arnauld, le comte de Broglio, le chevalier de la Valière, le marquis de la Trousse & le comte de Tavannes, celles de maréchaux-de-camp. Condé s'établit dans les lignes du comte d'Harcourt, qui, quelques mois auparavant, avoit inutilement bloqué Lérida. La paresse des Espagnols les avoit laissé subsister. Le Prince les assura par de nouveaux forts, & forma toutes ses dispositions. Dès les premieres attaques, le chevalier de la Valière, qui s'étoit flaté d'un prompt succès, fut tué ; & sa mort resta sans vengeance, parce qu'on attendoit, de jour en jour, la grosse artillerie qui n'arri-

voit point. Ce délai, dont l'avare Mazarin étoit la cause, faisoit languir le bouillant général dans une inaction douloureuse. Il frémissoit contre l'indigne ministre, ennemi de sa gloire. Pour surcroît de disgrace, la Sègre, grossie par la fonte des neiges des Pyrénées, déborde avec tant de violence, qu'elle entraîne avec ses eaux rapides les ponts de communication. A l'instant, Britt, qui suivoit d'un œil judicieux toutes les démarches, toutes les situations de l'ennemi, qui épioit toutes les occasions favorables, sort de la place, avec la plus grande partie de sa garnison; &, profitant de l'absence du Prince & du Maréchal occupés à prendre quelques châteaux, il fond sur le quartier de Marsin, abandonné à ses propres forces, & qui avoit envoyé la cavalerie fourrager à plusieurs lieues du camp. Dans cette circonstance funeste, Marsin s'arme de tout son courage. Tel qu'un lion furieux, qui brave les coups qu'on lui porte, il se présente d'un air intrépide à la garnison de Lérida, & soutient, pendant près de deux heures, tous les efforts des Espagnols. Animés par l'exemple de leur chef, les François font des prodiges. Ils repoussent le gouverneur : ils attaquent; ils renversent quatre cens chevaux embusqués dans les masures d'un fauxbourg. L'ennemi déconcerté cherche son salut dans la fuite. Les vaincus se jettent dans la riviere, & regagnent, à la nage, les remparts de leur ville. Cependant Condé revient au camp; rétablit les ponts, & dispose deux attaques. L'une, qu'il conduit lui-même, embrasse une vieille église,

église, changée en forteresse, & située à deux cens pas de la ville. L'autre, dirigée par Grammont, est dressée vers une chapelle non moins fortifiée que le temple. Le 27 de Mai, le régiment de Champagne, précédé des vingt-quatre violons du Prince (*a*), ouvrent la tranchée, en plein jour, avec toutes les démonstrations de la joie & de l'espérance. Tout répond d'abord aux voeux des assiégeans. Les progrès sont rapides. L'officier, le soldat même, animés par le succès, se livrent avec ardeur aux travaux pénibles de la guerre, que leur général partage avec eux; mais bientôt tout change. Le découragement succede tout-à-coup à cette allégresse martiale. Les obstacles, qui se rencontrent à chaque pas, dissipent la douce illusion qui, jusqu'alors, avoit séduit les esprits. En vain le Prince prie & menace; en vain il punit & récompense. Le guerrier immobile se refuse à d'inutiles fatigues. Britt, qui avoit vu tranquillement les premieres approches des François, s'apperçoit qu'il est tems d'agir. Il redouble le feu de son artillerie & de sa mousqueterie. Il prépare, chaque jour, des sorties terribles & meurtrieres. Plusieurs fois il nettoie la tranchée; il détruit les travaux; il renverse les batteries. Dans l'une de ces actions, qui fut la plus sanglante du siége, il se précipita sur la tranchée de Condé, suivi de plus de la moitié de sa garnison: en moins

(*a*) Dans toute l'Europe, on a traité cette action de fanfaronade. « On ne sçavoit pas, dit M. de Voltaire, que c'étoit l'usage en Espagne. »

de quelques minutes, il massacra tous les mineurs; brûla les fascines; encloua le canon; blessa à la tête & prit M. d'Arnauld. Déja le régiment Suisse de Bromme, effrayé d'un si grand désastre, avoit abandonné tous les postes, lorsque Condé accourt lui quatrieme. D'abord il force les Suisses, à grands coups d'épée, de retourner à la tranchée: il dégage Arnauld; regagne, à découvert & sous le feu prodigieux de la place, tous les postes abandonnés. Enfin il oblige le gouverneur à chercher un asyle dans Lérida. Cette victoire est d'autant plus remarquable, qu'elle fut remportée par ces mêmes Suisses qui, un peu auparavant, avoient paru si épouvantés : tant il est vrai que, pour l'ordinaire, les soldats ne sont que des machines dont toute la force consiste dans l'ame qui les dirige!

Le Prince, après cet exploit glorieux, se hâta de rétablir les ouvrages. Cinq jours entiers furent employés à ce pénible travail; & l'on se porta aux attaques avec une nouvelle ardeur. Britt, étonné de tant de constance, résolut de tout hazarder pour arrêter des progrès qui pouvoient bientôt lui devenir funestes. Le 11 de Juin, entre midi & une heure, c'est-à-dire, dans l'instant même que Condé quittoit la tranchée pour aller dîner chez le comte de Marsin, au-delà de la Sègre, la garnison presqu'entiere sort de Lérida, & tombe sur le régiment de Montpouillon, à la tête duquel le marquis de la Moussaie gardoit les travaux. Le succès des assiégés fut rapide. Une partie du régiment est taillée en piéces. L'autre se conserve par une

prompte retraite. La Mouſſaie défend preſque ſeul la batterie, n'ayant d'autre eſpoir que de périr, l'épée à la main. Au bruit effroyable, qui ſe fait entendre, le Prince, prêt à paſſer la riviere, s'arrête; prête l'oreille; diſtingue des clameurs; en devine la cauſe; donne ſes ordres, & court, à bride abbatue, vers la tranchée dont l'ennemi étoit le maître. Le premier objet qui frappe ſes regards, ce ſont ces mêmes Suiſſes qui, dans une autre occaſion, avoient pris la fuite, & qui, dans celle-ci, réparoient leur honneur par des faits d'armes héroïques. A la vue du Prince, ils rempliſſent l'air de cris d'allégreſſe. Leur fureur guerriere ſe ranime; &, dans la joie d'avoir Condé pour témoin de leurs exploits, ils témoignent tant d'audace & de fierté, que l'auguſte général n'eut beſoin que de leur ſecours, pour triompher des Eſpagnols, & regagner les poſtes perdus. Cependant l'infatiguable Britt, dangereuſement bleſſé, ſe faiſoit traîner en chaiſe ſur les remparts & à la brèche, encourageant le ſoldat, plus encore par ſes actions que par ſes paroles, augmentant ſans ceſſe le feu de ſon artillerie, paroiſſant enfin déterminé à s'enſevelir ſous les débris de ſa place. Il avoit raſſemblé une ſi prodigieuſe quantité de feux d'artifice & de grenades, qu'il vint à bout deux fois de brûler la galerie des aſſiégeans. Elle ne fut rétablie qu'avec beaucoup de peine. Une ſi opiniâtre réſiſtance avoit tellement découragé l'infanterie Françoiſe, qu'elle s'enfuyoit, dès qu'elle entendoit le funeſte cri d'*Alerte à la muraille!* qui partoit de la place, &

qui étoit toujours ſuivi d'un ſanglant combat.

Toutefois, malgré la défenſe héroïque du gouverneur, il eſt conſtant que Lérida eût ſuccombé, ſi le Prince eût recu de la France le nombre de troupes & la quantité de munitions qui lui avoient été promiſes, ou même ſi la déſertion cauſée par l'excès des chaleurs & des fatigues n'eût ruiné l'armée. Déja il étoit venu à bout de faire brèche à la contreſcarpe de la ville & à celle du château. Tout-à-coup il apprend que l'armée Eſpagnole, une fois ſupérieure à la ſienne, s'approche pour le combattre. Il n'y avoit pas à délibérer : il falloit ou emporter la place d'aſſaut, ou ſe réſoudre à lever le ſiége; cruelle alternative! Condé, que l'Europe s'étoit accoutumée à regarder comme invincible, doit-il céder à un ennemi qu'il a tant de fois vaincu? Quelle ſource de chagrins & d'amertume pour un conquérant qui ne reſpire que la gloire! Mais hazardera-t-il un aſſaut avec des troupes conſternées? & s'expoſera-t-il à la même deſtinée qu'Harcourt, pour être enſuite le triſte témoin de la perte de la Catalogne? Cette derniere réflexion décide le magnanime général. L'amour de la patrie l'emporte ſur celui de la gloire. Il aſſemble ſes capitaines, & leur expoſe ſon projet. Cette réſolution étoit deſirée depuis long-tems. Elle fut applaudie; & l'on ſe diſpoſa à la retraite avec tous les tranſports de la joie la plus vive. On la fit heureuſement, le 17 de Juin; & Britt, qui étoit ſorti de Lérida avec toute ſa garniſon, n'oſa attaquer l'arriere-garde. Ce capitaine,

durant tout le cours du siége, s'étoit distingué par des procédés généreux. Il ne laissa passer aucun jour sans envoyer des rafraîchissemens au Prince ; &, quand ce héros eut abandonné son entreprise, il lui écrivit qu'il se seroit fait une véritable joie de lui apporter les clefs de Lérida, si son devoir ne l'eût forcé de ne les remettre qu'entre les mains du roi qui lui en avoit confié la garde.

3. Lérida, depuis cette époque, fut regardée comme l'écueil des plus grands capitaines, & comme une ville imprenable. Mais, en 1707, le duc d'Orléans détruisit ce préjugé flatteur. Ce Prince s'en approcha, vers la fin de Septembre, avec une armée nombreuse, ayant sous ses ordres le marquis de Légal. Les remparts étoient bordés de quarante-cinq foudres de bronze, & de quelques mortiers qui lançoient une douzaine de grenades à la fois. On brava ces instrumens de mort ; &, la nuit du 2 au 3 d'Octobre, on poussa la tranchée, à la faveur d'un ravin, jusqu'à cinquante-cinq toises de la place. Le Prince fit battre en brèche ; &, pour menager le soldat, on fit les approches à la sappe. Dès le 12, tout fut disposé pour l'assaut. Le duc d'Orléans donne le signal, à l'entrée de la nuit. Aussi-tôt six compagnies de grenadiers, deux bataillons d'Auvergne, un bataillon de Bresse, un autre d'Angoumois, se disputent l'honneur d'arriver les premiers aux remparts. Les assiégés se défendent durant deux heures. Animés par l'exemple du prince de Darmstadt, gouverneur de la ville, ils firent des prodiges de valeur. Mais enfin, accablés par les François,

ils abandonnent les murailles, & cherchent un asyle dans le château. Le 13 au matin, les vainqueurs entrerent dans Lérida, où ils ne trouverent que des femmes, des enfans, des vieillards, dont les églises étoient remplies. Ils respecterent ces refuges sacrés, & la foiblesse des ennemis qui s'y étoient renfermés. Seulement la colere des soldats se tourna contre des moines qui avoient paru sur la brèche, les armes à la main. Toutefois ils n'exercerent leur vengeance que sur la cuisine des bons peres qu'ils forcerent de jeûner durant plusieurs jours. Après cette premiere conquête, le duc d'Orléans essaya celle du château qui fit une brave résistance, & qui ne capitula que le 11 de Novembre, lorsqu'on étoit près de faire jouer une mine & de donner l'assaut.

LESZNO. (*bataille de*) Le 7 d'Octobre 1708, le Czar, à la tête de cinquante mille hommes, atteignit près du village de Leszno, à deux lieues de Propoïsk, sur le Sofs, le général Lewenhaupt, qui alloit joindre le roi de Suède avec à-peu-près seize mille combattans & une grande quantité de provisions de guerre & de bouche. On en vint aux mains. Dès le premier choc, les Moscovites laisserent quinze cens morts sur la place, & prirent la fuite. Le Czar courut à l'arrieregarde, pour les arrêter, & cria à ses généraux : « Tuez les fuyards, & ne m'épargnez » pas moi-même, si je suis assez lâche pour » me retirer. » Les paroles & les ordres de ce Prince, devenu le digne rival de Charles XII, rétablirent en un instant la bataille. Mais le

général Suédois se contenta de son premier succès, & continua sa marche. Le lendemain, à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout; &, durant deux heures, on se battit avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent beaucoup de monde; mais ils garderent leurs rangs, & la victoire fut indécise. A quatre heures, la bataille recommença, pour la troisieme fois, avec plus de furie & d'acharnement, & dura jusqu'à la nuit. Enfin le nombre l'emporta. Les Suédois furent rompus, enfoncés, & repoussés jusqu'à leurs bagages. Lewenhaupt rallia ses troupes derriere ses chariots. Elles ne montoient plus qu'à neuf mille hommes. Le 9 au matin, il se retira dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon, & mis le feu à ses chariots. Les Moscovites vinrent encore l'attaquer; & le général Suédois perdit plus de quatre mille soldats. Mais le reste ne put être forcé; & Lewenhaupt fit sa retraite à la faveur de la nuit. Cette victoire du Czar lui coûta plus de vingt mille hommes, & lui procura plus de six mille chariots sauvés de l'incendie, & seize piéces de canon.

LÉTHÉ. (*journée du fleuve*) Il ne faut souvent qu'un simple abus du pouvoir, pour renverser les thrônes & les empires les mieux affermis. Rodrigue, ou Rodéric, roi d'Espagne, à peine délivré des guerres civiles, qui avoient agité les premieres années de son règne, s'abandonna sans réserve aux trompeuses douceurs de la volupté. Tout devint

la victime de la lubricité de ce Prince. La pudeur n'eut plus d'asyles. Encore, si, pour satisfaire ses passions brutales, il n'eût fixé ses regards que sur des objets vulgaires, il n'eût fait qu'amuser la censure, sans exciter la vengeance. Mais ce monarque téméraire osa porter une main profane & libertine sur les têtes les plus respectables, & souiller le plus beau sang de son royaume. Il séduisit la fille du comte Julien, l'un des plus puissans seigneurs de sa cour, & la renvoya, quelques jours après. Cette amante outragée, qui sans doute auroit pu pardonner à Rodrigue son audace, ne lui pardonna point son inconstance. Elle confia sa honte & ses malheurs à son pere. Julien, le plus fier & le plus vindicatif des hommes, ne balance pas un moment. Il s'adresse à Mousa-Ben-Nasir, gouverneur de l'Afrique, & conclut avec lui un traité qui livre aux Arabes l'Espagne, & hazarde toute l'Europe. Oppas, évêque de Séville, & frere de Vitiza, le plus mauvais prêtre & le plus mauvais citoyen d'Espagne, s'unit au comte pour perdre le roi & la monarchie, & vend aux infidèles sa foi & sa patrie.

Mousa, fier d'être le premier, parmi les Arabes, qui portât les armes des Califes en Europe, fait descendre en Espagne douze mille soldats d'élite, sous la conduite de Tarik-Ben-Ziad-Ben-Âbdoullah, officier d'un rare mérite, qui avoit servi avec distinction dans les guerres d'Afrique. Les vassaux, les créatures & les amis de Julien se rangent en foule sous les drapeaux de Mahomet. Héraclée, Algésire, & plusieurs autres villes cèdent au

torrent. Ces progrès réveillent enfin le voluptueux Rodrigue. Il se réconcilie d'abord avec Oppas & les fils de Vitiza, qui le trompent par leurs sermens perfides, & qui, pour le précipiter plus sûrement dans l'abyme, joignent leurs forces aux siennes. Ensuite, à la tête de plus de cent mille hommes, il s'avance fièrement vers les ennemis. Mais, dans cette multitude, on ne comptoit que des citoyens amollis par les délices, & presque point de soldats. Les Arabes, au contraire, tous vieux guerriers endurcis à la fatigue & aux coups, avides du sang chrétien, ne respirant que la propagation de l'Alcoran, ne connoissoient que la victoire ou la mort.

Les deux armées se rencontrerent sur les bords du fleuve Léthé. Durant sept jours, il y eut, de part & d'autre, des escarmouches très-vives, comme si chacun des deux peuples eût voulu essayer ses forces, avant que d'en venir à une bataille décisive. Enfin, le huitieme jour, un Dimanche 11 Novembre 714, les deux armées s'ébranlerent. Rodrigue, monté sur un char d'yvoire, la couronne sur la tête, & décoré des autres marques de la dignité royale, se place aux premiers rangs, & donne le signal. On s'entre-choque; on se mêle; on se frappe avec fureur. Le Roi donne par-tout l'exemple de la bravoure. On diroit qu'il n'a jamais sommeillé dans le sein des plaisirs. Les Goths, animés par son exemple, font des prodiges de valeur. Les infidèles n'osent résister à ces guerriers que le désespoir a rendus redoutables. Déja, culbutés, accablés de toutes parts, ils cédoient la vic-

toire, lorſque l'évêque Oppas & les fils de Vitiza vont tout-à-coup ſe ranger du côté des vaincus, pour accabler le monarque vainqueur. Les Goths, chargés à leur tour au milieu de leur triomphe, ſont frappés de terreur, ſe découragent & prennent la fuite. En vain Rodrigue veut les arrêter; prieres, promeſſes, menaces, tout eſt inutile. Il eſt lui-même emporté par le torrent des fuyards, & ſe ſauve ſur un cheval, ſans qu'on ait ſçu ce qu'il devint. On trouva ſeulement ſon char, ſa couronne, ſes brodequins & ſon manteau de pourpre dans un bourbier. Cette fameuſe bataille décida du ſort de l'Eſpagne & de l'empire des Goths, qui ſubſiſtoit dans ce royaume depuis plus de trois cens ans.

LEUCATE. (*attaque de*) Durant les troubles de la Ligue, en 1590, du Barri de Saint-Aunez, gouverneur, pour Henri le Grand, à Leucate, en partit, afin de communiquer un projet au duc de Montmorenci, qui commandoit dans le Languedoc. Il fut pris en chemin par les Ligueurs qui marcherent auſſi-tôt, avec les Eſpagnols, vers Leucate. Ils preſſerent ce gouverneur de leur livrer la place. Ils le menacerent même de le faire mourir, s'il n'engageoit Conſtance de Cézelli, ſa femme, qui s'étoit miſe à la tête de la garniſon, de faire ouvrir les portes. Il fut inébranlable. Conſtance, avertie du danger de ſon époux, répond que, ſi les Ligueurs veulent commettre une injuſtice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de ſon mari, en livrant une fortereſſe pour la conſervation

de laquelle il feroit gloire de mourir. Les assiégeans font plusieurs tentatives; &, dans toutes, ils sont repoussés. Irrités de cette courageuse résistance, qu'un ennemi généreux auroit admirée, ils exécuterent leur cruelle menace, & leverent le siége. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian, qui étoit du parti de la Ligue, & qui avoit été fait prisonnier. La généreuse Constance s'y opposa. Henri, qui sçavoit récompenser les belles actions, parce qu'il en faisoit lui-même, envoya à cette héroïne le brevet de Gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils.

2. En 1637, les Espagnols, commandés par le célèbre Sarbellon, formerent le siége de Leucate. Cette ville soutint avec toute la vigueur possible les attaques réitérées de ces redoutables assaillans que le duc de Halluin obligea de se retirer, après avoir employé vainement tout ce que peut la valeur pour emporter une place.

LEUCOFAO. (*bataille de*) L'an 596, les rois d'Austrasie & de Soissons se déclarerent la guerre, & en vinrent aux mains dans les plaines de Leucofao, en Gâtinois, lieu inconnu aujourd'hui. Le combat fut un des plus sanglans qui se soient donnés entre les princes d'un même peuple. Nous en ignorons le détail. L'Histoire nous apprend seulement que les rois, dont le plus âgé n'avoit que douze ans, marchoient à la tête de leurs troupes, & que la victoire couronna Clotaire & la régence de Frédegonde.

LEUCTRES. (*bataille de*) Lacédémone

déclara la guerre aux Thébains, qu'elle allarma un peu par cette résolution, à cause du peu de troupes qu'ils avoient sur pied. Mais le célèbre Epaminondas étoit à leur tête, & ce général valoit seul une grande armée. Lacédémone arma plus de vingt-quatre mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Epaminondas ne put ramasser que quatre cens chevaux, & six mille fantassins, avec le *bataillon sacré.* C'étoit un corps de trois cens jeunes gens unis d'une étroite & tendre amitié, engagés par un serment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à se défendre les uns les autres jusqu'au dernier soupir. On se mit en bataille dans la plaine de Leuctres, petit bourg en Béotie. Cléombrote commandoit la phalange Lacédémonienne, qui faisoit la force de son armée. Le général Thébain s'attacha à l'enfoncer; & il en vint à bout, après la mort de Cléombrote qui fut tué en combattant avec courage. Les Spartiates firent des efforts extraordinaires pour enlever le corps de ce Prince, l'un de leurs rois, & réussirent à l'emporter. Après ce glorieux avantage, ils vouloient retourner à la charge; mais les Alliés prirent la fuite avec tout le reste de l'armée. Quatre mille hommes resterent sur la place; & cette célèbre victoire ne coûta que trois cens hommes aux Thébains. (*An du monde 3633.*) La nouvelle, qui en fut portée à Sparte par les fuyards qui étoient en grand nombre, y causa une morne tristesse; & la douleur de cette fiere république étoit d'autant plus réelle, qu'elle se voyoit sans ressources. Les loix lui

défendoient d'employer les ſoldats qui avoient abandonné le champ de bataille; &, dans cette occaſion, pour obéir aux loix, elle s'expoſoit à périr, en ſe privant de tant de gens de guerre. Dans cette circonſtance critique, on choiſit le roi Agéſilas pour légiſlateur, avec un ſouverain pouvoir d'introduire dans les ordonnances ſacrées de Lycurgue tous les changemens qu'il lui plairoit. L'habile Prince, ſans y rien ajoûter, ſans en rien retrancher, ſans y rien changer, ſçut trouver le moyen de ſauver les fuyards & l'état. « Spartiates, dit-il dans l'aſſemblée, laiſſons pour » aujourd'hui dormir les loix, & que demain » elles reprennent toute leur autorité. » Quant à Epaminondas, ce grand capitaine fut juſtement préconiſé dans toute la Grèce dont, par cette victoire, il fut regardé comme le libérateur. Toutes les villes ſe répandoient en éloges: par-tout on exaltoit ſa gloire; mais ce héros modeſte, au milieu de ces applaudiſſemens, ſe contentoit de dire: « Ma joie » eſt celle que je ſçais qu'éprouveront mes » pere & mere, à la nouvelle de mon triom- » phe. » Quelle grandeur d'ame! quelle nobleſſe! Où trouvera-t-on aujourd'hui des fils qui reſſemblent à Epaminondas?

LEUTMÉRITZ. (*ſiége de*) En 1742, le prince de Lobkowitz, voyant que les François étoient rentrés dans Prague, & qu'ils avoient évacué la plûpart des poſtes qu'ils occupoient aux environs de cette place, détacha le comte de Wallis pour attaquer Leutméritz, ville voiſine, bâtie ſur la rive de l'Elbe. Le Comte alla camper avec toutes ſes

troupes devant la place, & fit fommer le marquis d'Armentieres, qui y commandoit, de la rendre. Le brave gouverneur répondit qu'il fe défendroit jufqu'à la derniere extrémité; &, fur cette réponfe, le comte de Wallis fit attaquer la ville par trois endroits à la fois. Malgré le feu vif & continuel de l'artillerie & de la moufqueterie, qui foudroyoit les remparts; malgré le peu de monde qu'avoit le marquis d'Armentieres, il foutint, pendant trois jours, les attaques des affiégeans, avec ce phlegme guerrier que rien ne déconcerte. Enfin, voyant les Croates près d'entrer dans la place, & les Autrichiens arrivés à la troifieme barriere du fauxbourg, il demanda à capituler. Sa garnifon, réduite à fept cens hommes, fortit avec tous les honneurs militaires.

Au mois de Novembre 1744, Leutméritz fut prife par le roi de Pruffe, qui y donna le rendez-vous aux troupes qu'il avoit à Prague, & qui l'abandonna, en fe retirant de la Bohême.

LEUZE. (*combat de*) L'armée des Alliés, commandée par le prince de Waldeck, & celle des François, conduite par le maréchal de Luxembourg, fe cherchoient dans les Pays-bas pour en venir aux mains. Le 18 de Septembre 1691, elles fe rencontrerent près de Leuze, fur les bords de la Denre, où le général Allemand étoit campé. A peine eut-il apperçu les François, qu'il voulut quitter Leuze, pour aller s'établir à Cambron, qui n'eft qu'à trois lieues & demie de-là; mais, avant qu'il eût paffé le ruiffeau de la Catoire,

ſon arriere-garde fut chargée par le maréchal de Luxembourg. Le choc fut rude. L'attaque & la réſiſtance furent également terribles. Enfin, après un long combat, dans lequel la Maiſon du Roi & la Gendarmerie ſe couvrirent de gloire, la valeur Françoiſe triompha; & le prince de Waldeck chercha ſon ſalut dans une prompte retraite. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur au Maréchal, qu'il n'avoit que vingt-huit eſcadrons contre ſoixante & quinze.

LEWE. (*priſe de*) En 1678, les François, maîtres de pluſieurs places du Brabant, voulurent arrondir leurs conquêtes, en s'emparant de Lewe, petite ville que ſa ſituation, ſes écluſes & les ouvrages qui l'environnent rendoient importante. M. de Bréteſch, colonel de Dragons, officier qu'une activité peu commune rendoit capable des plus grandes entrepriſes, exécuta ce projet preſqu'auſſi-tôt qu'il eut été conçu. Au milieu des ténèbres, il arriva devant la place; ſe ſervit de bateaux de joncs, & s'avança, par ce moyen, juſqu'aux paliſſades qui furent forcées ſans peine. Cette audace héroïque étonna les aſſiégés. Craignant de réſiſter à des ennemis que les plus grands obſtacles ne pouvoient arrêter, la garniſon ſe rendit, le 4 de Mai, au lever de l'aurore.

En 1705, les Alliés, ayant forcé les lignes que l'électeur de Baviere avoit fait faire au-delà de Louvain, firent aſſiéger Lewe. Cette place n'avoit alors que trois cens hommes de garniſon. Elle ne put ſe défendre, & ſe rendit à la premiere ſommation.

LEWES. (*bataille de*) Les barons d'Angleterre s'étoient révoltés contre Henri III, leur souverain, & lui faisoient une guerre ouverte, sous la conduite du comte de Leicester. Après quelques combats, qui ne furent pas décisifs, on en vint, en 1264, à une action générale dans la plaine de Lewes. Les Royalistes, encouragés par l'exemple & les exhortations du monarque, de son fils Edouard & de Richard, roi des Romains, combattirent avec beaucoup de courage. Les Confédérés n'en montrerent pas moins, & soutinrent le choc avec cette fermeté qu'inspire l'espérance certaine de la victoire. L'un & l'autre parti fait, pour la remporter, des efforts extraordinaires. On attaque; on résiste; on pousse; on repousse : le succès est longtems incertain. Enfin le prince Edouard, entraîné par une ardeur indiscrette, abandonne tout l'avantage qu'il avoit eu jusqu'alors, & poursuit vivement les troupes qu'il avoit mises en déroute. Le roi son pere, trop foible pour résister à l'impétuosité des Confédérés, plie, recule, se laisse enfoncer & prendre. Le roi des Romains subit le même sort. Le téméraire Edouard, revenant de la poursuite des fuyards, trouve le champ de bataille occupé par les Barons, & devient leur prisonnier. Ce triomphe rendit le Comte rebelle maître du gouvernement qu'il changea au gré de ses caprices.

LEYDE. (*siége de*) Dom Louis de Requesens venoit d'être déclaré successeur du duc d'Albe dans le gouvernement de la Flandre. Ce nouveau chef voulut signaler les commencemens

mencemens de ſon adminiſtration par un coup hardi. Il chargea François Valdès d'aſſiéger Leyde, l'une des principales villes de la Hollande, ſituée dans un terrein bas, &, pour ainſi dire, au milieu d'un labyrinthe d'eaux vives & d'eaux dormantes, qui coupent de toutes parts les campagnes qui l'environnent. Le Rhin, qui la baigne de ſes eaux rapides, contribue beaucoup à la rendre imprenable. Valdès avoit déja fait quelques tentatives pour ſe rendre maître de cette place importante, avant l'entrée du comte Louis dans la Flandre; mais il avoit échoué, & tous ſes efforts n'avoient ſervi qu'à manifeſter ſa foibleſſe. Il ſaiſit donc avec joie cette occaſion de réparer ſon honneur; &, sûr de triompher avec une armée courageuſe & formidable, il ſe préſenta, le 26 de Mai 1574, devant Leyde, dont il forma le blocus pour la ſeconde fois.

Les Rebelles avoient fortifié les paſſages les plus capables de retarder les progrès de l'ennemi, & de favoriſer l'entrée des ſecours. Deux villages, Alfen & Maſencluſe, attirerent ſur-tout leur attention. Le premier eſt bâti ſur un canal qui eſt traverſé d'un pont, & dont les écluſes peuvent ſuſpendre ou rétablir le cours de l'eau. On y mit quelques corps de troupes choiſies. Le ſecond, élevé ſur le chemin de Leyde, commande un des principaux paſſages. On s'y retrancha de même. Valdès ſurmonta ſans beaucoup de peine ces premiers obſtacles. D'abord il attaqua le pont d'Alfen, dont il emporta la redoute après un combat ſanglant. Le village ſe rendit auſſi-tôt, & Maſencluſe ſuivit ſon

exemple, quelques jours après. Enſuite le général Eſpagnol enferma la ville de plusieurs forts, dont le plus redoutable étoit celui de Lammène. Les bourgeois, réſolus de défendre leur patrie juſqu'à la derniere extrémité, voulurent chaſſer les Royaliſtes de ce poſte incommode. Ils firent une ſortie furieuſe, & tomberent ſur ceux qui le gardoient avec une telle impétuoſité, qu'ils furent ſur le point de s'en emparer; mais les Eſpagnols l'emporterent enfin; & les Rebelles, trop foibles, chercherent un aſyle ſous leurs remparts. Cet échec ne rallentit point leur courage intrépide. On répara les murailles; on conſtruiſit de nouveaux ouvrages; on épuiſa toutes les reſſources de l'art. Les femmes, animées d'un zèle magnanime, oublioient leur ſexe pour partager avec les hommes les travaux les plus pénibles. Afin de conſerver plus long-tems les vivres, on en reſtreignit d'avance la conſommation. Jean Vanderdoës, poëte fameux, connu dans la littérature ſous le nom de *Janus-Douza*, commandoit dans Leyde. Cet homme célèbre rempliſſoit avec une ardeur & une capacité rares, ſur-tout dans un ſçavant, tous les devoirs de ſa place. Il animoit, il ſoutenoit ſes concitoyens; il rempliſſoit leurs cœurs de ce zèle patriotique, qui fait braver la mort & les plus affreux dangers. Le ſeigneur de Liques, gouverneur de Harlem, les exhortoit à ſe ſoumettre aux conditions que le Roi leur offroit. « Nous ſçavons, répondirent ces généreux citoyens; nous ſçavons que le pro-
» jet des Eſpagnols eſt de prendre Leyde par

» famine. Nous n'en sommes point effrayés. » Quand nous aurons consumé tous nos vi» vres, nous mangerons notre bras gauche, » & nous nous défendrons avec le droit con» tre nos tyrans. La mort est mille fois plus » douce pour nous, que leur odieux despo» tisme. » Cependant la famine faisoit dans la ville de terribles ravages ; & , sans un prompt secours, elle ne pouvoit manquer de tomber au pouvoir d'un implacable ennemi. Les Etats de Hollande s'assemblerent ; & , après une longue & vive délibération, on résolut, de l'avis de Louis Boisot, amiral de la république, d'inonder toute la province.

Dès les premiers jours d'Août, on coupa en divers endroits les principales digues de la Meuse, ainsi que celles de l'Yssel, entre Roterdam & Goude ; & sur le champ, le flux ayant monté, les campagnes situées entre Roterdam, Goude, Delft & Leyde, furent couvertes d'eau. Une inondation aussi soudaine étonna singulièrement les Espagnols. Néanmoins leurs forts les mirent à l'abri ; & la place attaquée n'en resta pas moins étroitement assiégée. Les Rebelles, après avoir submergé une grande partie de leur pays, rassemblerent aussi-tôt tous les bâtimens dont ils avoient besoin pour porter à Leyde le secours qu'ils lui destinoient. Un grand nombre de vaisseaux furent construits en forme de galères, & garnis de rames, afin qu'ils fussent plus légers & plus propres aux manœuvres nécessaires pour forcer les passages, & pour attaquer les forts des Royalistes. En attendant que ces préparatifs fussent entièrement

achevés, Boisot voulut commencer l'entreprise. Les eaux n'étoient assez hautes que dans les canaux & les rivieres, dont les passages étoient bien gardés. Il ne put approcher de la ville. L'instant favorable n'étant pas arrivé, la Hollande attendoit avec impatience les grandes marées; & ce tems, jusques-là redouté, étoit alors l'objet de ses vœux les plus ardens. La délivrance de Leyde & de la province y sembloit attachée. Les Royalistes s'occupoient sans relâche à garantir leurs redoutes de l'inondation, en fermant leurs issues avec de la terre, du foin, & toutes les matieres qui pouvoient empêcher l'eau d'y pénétrer. Tout-à-coup, contre leur attente, l'Océan, se montrant, en quelque sorte, avec toute sa puissance, se déborda dans les campagnes, & fit des environs de Leyde une vaste mer. Les Rebelles mirent aussi-tôt à la voile; & leur flotte composée, dit-on, de cent cinquante navires chargés de vivres, s'avança dans la meilleure disposition. Il ne fut pas besoin de faire de grands efforts. Les Royalistes, consternés par cet accident imprévu, ne songerent qu'à se retirer dans des lieux sûrs. Toutefois, malgré leur promptitude, ils ne purent évacuer leurs redoutes où ils s'étoient renfermés, sans perdre beaucoup de monde. Exposés de toutes parts aux plus grands périls, poursuivis par l'eau & par l'ennemi, les uns étoient impitoyablement massacrés, les autres engloutis au milieu des flots. Strada rapporte qu'un capitaine Espagnol, ayant été atteint avec de grands crocs par ses habits, lorsqu'il se sauvoit, & attiré dans

une barque des ennemis, ſe releva tout-à-coup du fond de la barque où ils l'avoient jetté, &, à grands coups de hallebarde, tua trois des hommes qui l'avoient pris; força les autres de ſauter dans l'eau, & revint joindre ſeul, avec ſon bâtiment chargé de vivres, ceux de ſes camarades qui s'étoient mis en ſûreté. On croit que l'armée royale perdit dans cette triſte retraite quinze cens hommes, la plûpart Eſpagnols. C'eſt ainſi qu'après cinq mois de ſiége, Leyde eut la ſatisfaction de voir échouer les projets de ſes plus cruels ennemis, & eux-mêmes accablés des malheurs qu'ils lui préparoient. Néanmoins la mémoire de cet heureux évènement fut longtems empoiſonnée par le triſte ſouvenir de plus de ſix mille citoyens qui, durant le blocus, périrent de faim & de miſere.

LEYPSICK. (*priſes de*) 1. Sur la fin de l'année 1745, le prince d'Anhalt-Deſſau, général du roi de Pruſſe, ſe préſenta devant Leypſick, dans la haute Saxe, pour terminer la campagne par la conquête de cette grande & opulente cité. A peine ſe fut-il montré, que la ville ouvrit ſes portes, afin d'épargner ſes richeſſes par cette prompte ſoumiſſion.

2. Le prince Ferdinand de Brunſwick, à la tête de ſoixante mille Pruſſiens, étant entré dans la Saxe, en 1756, s'approcha de Leypſick, dans le deſſein de s'en rendre maître. La place n'étoit pas en état de réſiſter à ce torrent d'ennemis. Elle ſe rendit ſans réſiſtance. Le roi de Pruſſe accompagna cette invaſion d'un Manifeſte, dans lequel il déclara qu'il

étoit forcé à cette entreprise par les projets ambitieux de la reine de Hongrie, projets qu'il devoit sagement prévenir, en attaquant cette Souveraine dans ses Etats de Bohême, mais qu'il regardoit ceux de Saxe comme un dépôt sacré qu'il remettroit au roi de Pologne, aussitôt qu'il le pourroit faire, sans s'exposer.

En 1759, on somma les Prussiens de restituer Leypsick. Cette proposition les mit en furie; &, durant plusieurs mois, ils ne répondirent que par des menaces de brûler cette ville. Mais ils se calmerent bientôt; & leur disposition changea avec la situation de leur monarque. Le 6 d'Août, ils évacuerent la place au premier ordre que leur en donna le prince de Deux-Ponts, qui n'avoit avec lui qu'un simple détachement. Il leur accorda les honneurs de la guerre.

LÉZART. (*combat du Cap-*) En 1707, le célèbre Duguay-Trouin, ayant reçu de Louis XIV le commandement des vaisseaux le *Lys*, l'*Achille*, le *Jason*, la *Gloire*, l'*Amazone* & l'*Astrée*, sortit de Brest avec le comte de Forbin, chef d'escadre, qui avoit aussi sous ses ordres six vaisseaux de guerre; & tous deux allerent se poster à l'ouverture de la Manche, vers la hauteur du Cap-Lézart, pour y attendre une flotte considérable que l'Angleterre devoit envoyer en Portugal & en Catalogne. Ecoutons Duguay-Trouin lui-même faire le récit de sa victoire.

» Après avoir resté trois jours sans rien » rencontrer, il me parut que M. de Forbin » faisoit route du côté de Dunkerque, lieu » de son désarmement. Il étoit déja éloigné

» de moi d'environ quatre lieues, lorſque je » remarquai qu'il changeoit ſa manœuvre & » ſa route. Je jugeai qu'il avoit fait quelque » découverte ; &, courant de ce côté, j'ap- » perçus effectivement une flotte qui me parut » être de deux cens voiles. Le jour commen- » çoit à paroître. Je crus devoir m'approcher » de M. de Forbin, pour concerter enſem- » ble la maniere d'attaquer cette flotte ; & je » me preſſois de le joindre. Mais, ayant vu » qu'il avoit arboré le pavillon de chaſſe, je » mis auſſi-tôt toutes mes voiles au vent, & » chaſſai ſur la flotte. La legéreté de mon eſ- » cadre carénée de frais, me fit devancer » M. de Forbin d'environ une lieue ; & je » n'étois plus qu'à une bonne portée de ca- » non de cette flotte, quand il s'aviſa, au » grand étonnement de tous, de venir en » travers, & de prendre un ris dans ſes hu- » niers, par un tems où nous aurions pu por- » ter perroquets ſur perroquets. L'eſprit de » ſubordination, dont j'ai toujours été plus » jaloux que qui que ce ſoit, me fit, contre » mon gré, imiter cette manœuvre qui ſeule » nous fit manquer l'entiere deſtruction de » cette importante flotte. Elle étoit raſſem- » blée ſous le vent de cinq gros vaiſſeaux An- » glois, qui nous attendoient rangés ſur une » ligne. Le vaiſſeau le *Cumberland*, de qua- » tre-vingt-deux canons, qui étoit le com- » mandant, s'étoit placé au milieu ; le *Dé- » vonshire*, de quatre-vingt-douze canons, à » la tête ; & le *Royal-Oak*, de ſoixante & » ſeize canons, à la queue. Le *Cheſter* & le » *Ruby*, de cinquante-quatre à cinquante-ſix

» canons chacun, étoient matelots de l'avant » & de l'arriere du *Cumberland*.

» Impatient de voir que M. de Forbin ne » se pressoit pas d'arriver, & réfléchissant » que la journée s'avançoit beaucoup, puis- » qu'il étoit près de midi, & que nous étions » à la fin d'Octobre, (le 21,) je fis signal » à tous les vaisseaux de mon escadre de ve- » nir me parler les uns après les autres. J'or- » donnai à M. le chevalier de Beauharnois » d'aborder le *Royal-Oak*; à M. le cheva- » lier de Courserac, d'aborder le *Chester*; à » M. de la Moinerie-Miniac, d'aborder le » *Ruby*; &, comme je me réservois le com- » mandant, je donnai ordre à M. de la Jaille » de me suivre avec la *Gloire*, & de venir » me jetter une partie de son équipage, aussi- » tôt qu'il m'y verroit accroché, afin de me » trouver, par ce renfort, plus en état de » secourir les vaisseaux de mon escadre, que » je verrois pressés, ou même ceux de l'es- » cadre de M. de Forbin, qui pourroient être » assez hardis pour se mesurer avec le *Dé-* » *vonshire*. Mais aussi, comme il y avoit de » l'équité à songer un peu aux intérêts de mes » armateurs; &, prévoyant que nous trouve- » rions assez de difficultés à surmonter les » vaisseaux de guerre, pour n'être pas en état » de prendre & d'amariner les vaisseaux de » transport, je chargeai M. le chevalier de » Nesmond, qui commandoit la frégate l'*A-* » *mazone*, la meilleure de mon escadre, de » donner au milieu de la flotte, pourvu ce- » pendant qu'aucun des vaisseaux du Roi ne » se trouvât dans le cas d'avoir un besoin

» pressant de son secours. Ces ordres donnés, j'arrivai sur les ennemis ; &, faisant » coucher tout mon équipage sur le pont, je » donnai mon attention à bien manœuvrer. » J'essuyai d'abord, sans tirer, la bordée du » *Chester*, matelot de l'arriere du *Cumberland*, ensuite celle du *Cumberland* même, » qui fut des plus vives. Je feignis, dans cet » instant, de vouloir plier. Il donna dans le » piége ; &, ayant voulu arriver, pour me » tenir sous son feu, je revins tout-à-coup » au vent ; &, par ce mouvement, son beaupré se trouva engagé dans mes grands haubans, avant que de lui avoir riposté d'un » seul coup de canon ; ensorte que toute mon » artillerie, chargée à double charge, & ma » mousqueterie l'enfilant de l'avant à l'arriere, ses ponts & ses gaillards furent, » dans un instant, jonchés de morts. Aussi-tôt » M. de la Jaille, mon fidèle compagnon » d'armes, s'avança avec la *Gloire* pour exécuter ce que je lui avois ordonné ; mais, » ne pouvant m'approcher que très-difficilement, par rapport à la position où il me » trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cumberland* même, de long en long. Il est vrai » qu'il rompit son beaupré sur la pouppe de » mon vaisseau, dans le même moment que » l'ennemi achevoit de rompre le sien dans » mes grands haubans. Alors ceux de mes » gens, que j'avois nommés pour sauter à » l'abordage du *Cumberland*, s'efforcerent de » pénétrer à son bord ; mais très-peu y réussirent, à cause de son beaupré rompu, qui » rendoit l'approche de ce vaisseau aussi dif-

» ficile que dangereuse. MM. de la Calandre,
» de Blois, & Du-Ménage, officiers sur la
» *Gloire*, furent les premiers qui s'élancerent
» dedans, à la tête de quelques vaillans hom-
» mes. Il taillerent & mirent en fuite ce qui
» restoit d'Anglois sur le pont & sur les gaillards,
» & se rendirent maîtres du vaisseau. Alors,
» voyant qu'ils me faisoient signe avec leurs
» mouchoirs, & que l'on baissoit le pavillon
» Anglois, je fis cesser le feu, & j'empêchai
» qu'il ne sautât un plus grand nombre de
» mes gens à bord. Au même instant, je fis
» pousser au large, pour me porter dans les
» lieux où je pourrois être de quelqu'utilité.
» M. le chevalier de Beauharnois, qui mon-
» toit l'*Achille*, avoit abordé, de son côté,
» avec toute l'audace possible, le *Royal-Oak*;
» &, ses gens s'étant présentés pour sauter à
» l'abordage, il étoit près de s'en rendre maî-
» tre, lorsque le feu prit dans son vaisseau à
» des gargousses pleines de poudre. Ses ponts
» & ses gaillards en furent enfoncés; & plus
» de cent hommes y perdirent la vie. Il fit
» pousser au large, & fut assez heureux pour
» éteindre cet embrasement, après bien du
» travail. Mais, pendant ce tems-là, le *Royal-*
» *Oak*, dont le beaupré se trouvoit rompu,
» avoit profité de l'occasion, & s'étoit servi
» de toutes ses voiles pour se sauver.

» M. le chevalier de Courserac, qui com-
» mandoit le *Jason*, aborda aussi le *Chester*;
» &, ses grappins s'étant rompus, les deux
» vaisseaux se séparerent. M. le chevalier de
» Nesmond, qui le suivoit sur l'*Amazone*,
» voulut en profiter, & aborder à son tour

» ce vaiſſeau Anglois ; mais, n'ayant pas modéré ſa courſe aſſez à tems, il le dépaſſa malgré lui. Alors M. de Courſerac revint deſſus, & l'enleva à ce dernier abordage ; ce qui fit prendre à M. de Neſmond le parti d'exécuter l'ordre que je lui avois donné de fondre au milieu de la flotte ; & il enleva un aſſez grand nombre de ces bâtimens de tranſport. M. de la Moinerie-Miniac avoit, ſuivant ſa deſtination, abordé le *Ruby* ; &, dans le tems même qu'il y étoit accroché, M. le comte de Forbin vint à toutes voiles donner de ſon beaupré ſur la pouppe de cet Anglois qui ſe rendoit. M. de Forbin prétendit que c'étoit à lui qu'il s'étoit rendu, quoiqu'il n'eût pas jetté un ſeul homme à ſon bord. Cette prétention lui fit d'autant moins d'honneur, que le témoignage des Anglois ne lui étoit pas favorable, & que ce brave général auroit pû trouver, s'il l'avoit voulu, des occaſions plus glorieuſes d'exercer ſon courage.

» Auſſi-tôt que j'eus fait pouſſer mon vaiſſeau au large du *Cumberland*, j'examinai avec attention la face du combat ; & ma premiere penſée fut de courir ſur le *Royal-Oak*, que je voyois fuir en très-mauvais état, & que j'aurois certainement enlevé d'emblée, ſans beaucoup de danger & ſans effuſion de ſang. Cette action m'auroit peut-être fait plus d'honneur que le combat ſanglant que je rendis contre le *Dévonshire*. Je crois pouvoir avancer hardiment que, dans cette occaſion, l'intérêt de ma gloire particuliere céda à un motif plus généreux.

» Je vis que M. le chevalier de Tourouvre, » qui commandoit le *Blak-Owal*, vaiſſeau » de cinquante-quatre canons de l'eſcadre de » M. de Forbin, oſoit attaquer ce *Dévonshire* qui en portoit quatre-vingt-douze, » & que, ſuivi du *Salisbury*, monté par » M. Bart, il s'avançoit pour l'aborder avec » une intrépidité héroïque. Je remarquai » même qu'il avoit déja briſé ſon beaupré » ſur la pouppe de ce gros vaiſſeau, dont le » feu, infiniment ſupérieur, & l'artillerie formidable hâchoient en piéces ces deux pauvres vaiſſeaux. Touché de cet exemple de » valeur, je volai au ſecours de ce brave » chevalier, & je pris la réſolution d'aborder de long en long le *Dévonshire*. J'avois » déja prolongé ma civadiere; & j'étois ſur » le point de l'accrocher, quand je vis ſortir » de ſa pouppe une fumée ſi épaiſſe, que la » crainte de brûler avec lui me fit le battre » à portée du piſtolet, juſqu'à ce que j'euſſe » vu ce commencement d'incendie éteint. Il » me ſeroit difficile de tracer une peinture » ſenſible du feu terrible de canon & de mouſqueterie que j'en eſſuyai, pendant trois » quarts d'heure, attendant toujours que la » fumée de ſa pouppe fût un peu rallentie, » pour l'aborder. Il me mit, dans cette attente, plus de trois cens hommes hors de » combat. Enfin, déſeſpéré de voir périr » tous mes gens l'un après l'autre, je me réſolus, à tout évènement, de l'accrocher, » & fis pouſſer mon gouvernail à bord. Déja » nos vergues commençoient à ſe croiſer, » lorſque M. de Brugnon, l'un de mes lieute-

» nans, qui commandoit la mousqueterie & la » manœuvre, vint précipitamment me faire » remarquer que le feu, qui s'étoit fomenté » dans la pouppe du *Dévonshire*, se communiquoit à ses haubans & à ses voiles de » l'arriere. Frappé d'un danger si pressant, je » fis à l'instant changer la barre de mon gouvernail, & appareiller tout ce qui me restoit de voiles, détachant des officiers pour » aller sur le bout des vergues, couper avec » des haches mes manœuvres qui étoient » embarrassées avec celles de l'ennemi. A » peine m'en étois-je éloigné de la portée » du pistolet, que le feu se communiqua de » l'arriere à l'avant de ce gros vaisseau avec » tant de violence, qu'il fut consumé en » moins d'un quart d'heure. Tout son équipage périt au milieu des flammes & des » eaux, à l'exception de trois de ses matelots » qui se trouverent, après l'affaire, à bord » de mon vaisseau où ils étoient passés de » vergues en vergues, lorsqu'ils s'apperçurent » du motif qui me faisoit abandonner mon » abordage avec tant de précipitation. Ils » m'assurerent qu'il y avoit plus de mille » hommes dans ce vaisseau, lequel portoit, » outre son équipage, plus de trois cens officiers ou soldats passagers. Je n'eus pas de » peine à le croire, vu la vivacité avec laquelle son canon & sa mousqueterie étoient » servis. »

Tel fut le fameux combat du Cap-Lézart. Un des contre-maîtres de Duguay-Trouin s'y distingua par un acte d'intrépidité peu commune. Il sauta le premier à bord du *Cumber-*

land, par-dessus son beaupré rompu, & pénétra jusqu'au pavillon de pouppe, pour le baisser. Il en coupoit la drisse, quand tout-à-coup il voit quatre soldats Anglois, qui s'étoient tenus ventre à terre, s'avancer sur lui le sabre haut. Dans ce péril imprévu, il conserva assez de jugement pour jetter à la mer le pavillon Anglois, & pour s'y lancer ensuite lui-même. Il ramassa le pavillon; gagna à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque: il en coupa le cablot; &, se servant d'une voile qu'il trouva dedans, il arriva, vent arriere & d'un air triomphant, à bord de l'*Achille*. Ce brave homme, qui s'appelloit *Honnorat-Toscan*, fut fait maître d'épuipage, & récompensé d'une médaille d'or. Les vainqueurs prirent soixante bâtimens de transport, sans compter trois vaisseaux de guerre. Le continuateur de Rapin Thoyras, dans son Histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presqu'autant de tort aux affaires de l'Archiduc, que la bataille d'Almanza.

LIÉGE. (*siége de*) Les Liégeois s'étoient soulevés contre le duc de Bourgogne par les menées de Louis XI. Le Duc, outré de colère, fit arrêter dans Péronne le monarque François; l'obligea d'arborer la croix rouge de S. André, enseigne de la maison de Bourgogne, & de suivre son armée devant la ville rebelle. Liége, instruite de la tempête qui menaçoit ses remparts, se disposa à une vigoureuse résistance; &, quoiqu'elle n'eût que six cens hommes de garnison, le beau feu dont elle les voyoit embrasés lui faisoit espé-

rer de ſoutenir avec ſuccès les efforts d'un implacable ennemi qui avoit fait vœu de la renverſer de fond en comble.

Le maréchal de Bourgogne, ſuivi de l'avant-garde, ouvrit la tranchée, en 1468, & vint ſe loger dans un des fauxbourgs. Les aſſiégés, ſous la conduite de Jean Wild, prévôt de la ville, firent une ſortie par les brèches de leurs murailles; fondirent ſur les Bourguignons; en tuerent huit cens; jetterent l'allarme parmi le reſte, & mirent en fuite preſque toute l'infanterie. Wild, victorieux, ſe retira en bon ordre, & mourut, deux jours après, des bleſſures qu'il avoit reçues dans le combat. La mort de ce brave capitaine, le ſeul homme en état de commander, fut pour les Liégeois une perte irréparable. Au bruit de cet échec, le duc de Bourgogne, accompagné de Louis XI, ſe hâta de joindre ſes troupes vaincues. Il ſe logea, avec le monarque, dans quelques maiſons des fauxbourgs; & de-là, il ordonna pluſieurs attaques & pluſieurs aſſauts qui furent tous inutiles. Pluſieurs jours ſe paſſerent de la ſorte. Durant ce tems, les ſix cens hommes renfermés dans la ville, ſoldats intrépides & déterminés à périr ou à vaincre, firent une ſortie à la faveur des ténèbres & du ſilence. Leur projet étoit de ſe ſaiſir du Roi & du duc de Bourgogne. Les propriétaires des deux maiſons où ces Princes étoient logés, leur ſervoient de guides. Un chemin creux, pratiqué dans un rocher, qui conduiſoit juſqu'à cet endroit du fauxbourg, couvroit leur marche. Après avoir égorgé quelques ſentinelles qu'ils ren-

contrerent ſur leur route, ils arriverent au logis des deux Souverains, où tout étoit plongé dans la ſécurité la plus profonde. Heureuſement pour Louis & pour Charles, les Liégeois s'arrêterent à un pavillon où logeoit le comte du Perche, fils du duc d'Alençon. Ils manquerent le moment déciſif. Le bruit qu'ils firent répandit l'allarme. Trois cens hommes d'armes ſaiſiſſent leurs piques & leurs épées, & ſe préſentent à l'ennemi qui perd du tems à vouloir les forcer. Les deux Princes s'éveillent & ſe mettent en défenſe. Le tumulte devient horrible. Le bruit des armes, l'incertitude d'où provient le péril, & contre quel ennemi il faut combattre, les cris de » Vive le Roi ! vive le duc de Bourgogne ! » Tuez ! tuez ! » mille fois répétés dans une épaiſſe obſcurité, tout augmente la confuſion de cette affreuſe mêlée. Les Liégeois, certains déſormais de leur entiere défaite, combattent comme des lions. Ils ſe font tous maſſacrer, en vendant chèrement leurs vies. Le Roi & le duc de Bourgogne, l'épée à la main, à la tête de leurs gardes, ſe rencontrerent au milieu de la rue, & ſe raſſurerent par leur préſence, contre leurs ſoupçons réciproques. Ils ſe ſéparerent, après s'être mutuellement félicités de leur bonheur & de leur intrépidité dans une action ſi périlleuſe. L'infructueuſe tentative des habitans de Liége ne ſervit qu'à aigrir de plus en plus le courroux du prince Bourguignon. Sur le champ, il donna ſes ordres pour un aſſaut général; &, le dimanche 30 d'Octobre, dès le point du jour, un coup de bombarde & deux ſerpentines

tines donnerent le ſignal. A l'inſtant, quarante mille hommes s'avancent au ſon des trompettes juſqu'aux pieds des remparts, où perſonne ne ſe préſente pour en défendre l'accès. Preſque tous les citoyens avoient pris la fuite. Il ne reſtoit plus dans la ville que des femmes, des vieillards, des enfans; triſte, foible, malheureuſe multitude qui attendoit dans la conſternation & le ſilence le ſort déplorable qui la menaçoit. Les Bourguignons entrent dans la place ſans réſiſtance, en criant : « Ville gagnée ! vive Bourgogne ! » Le peuple ſe réfugie dans les égliſes pour ſe ſouſtraire à la fureur du ſoldat. Le Duc ſuit ſes guerriers d'un air triomphant. Louis XI ſuit le Duc, à quelque diſtance, portant la croix de S. André, &, répétant avec les vainqueurs : « Vive Bourgogne ! » La ville eſt livrée au pillage; & cette cité ſuperbe, qui, peu de mois auparavant, voyoit dans ſon ſein un peuple floriſſant & nombreux, devient le théatre de mille horreurs. Le ſoldat avare & cruel n'épargne rien. Maiſons, édifices publics, temples, rien n'eſt ſacré à ſes yeux. Les prêtres ſont immolés juſqu'aux pieds du Sanctuaire. Les vierges ſacrées ſont égorgées, après avoir ſervi de jouet à la licence ſacrilége du vainqueur. On arrache les citoyens des égliſes où ces infortunés embraſſoient vainement les autels. Les juremens, les imprécations, les accens plaintifs de la douleur aux abois, les gémiſſemens des femmes, des enfans; les cris funèbres du déſeſpoir; le meurtre, le viol, plaiſir abominable, bien digne de ces hommes de ſang, la

honte & l'effroi de toute espece, varioient, de rue en rue, le spectacle affreux de la nature outragée. La plûpart des habitans qui avoient pris la fuite périrent dans les bois, de faim & de froid, ou furent massacrés par des gens de leur parti, qui voulurent à ce prix acheter leur réconciliation avec le duc de Bourgogne. Ce prince n'avoit pas encore assouvi sa vengeance; &, comme s'il n'eût été Souverain que pour détruire, il fit précipiter dans la Meuse tous les prisonniers qui se trouverent dans l'impuissance de payer leur rançon. La ville, changée en un désert, n'offrant plus d'êtres sensibles sur lesquels cet impitoyable vainqueur pût exercer son inhumanité barbare, il tourna toute l'atrocité de son aveugle ressentiment contre les objets inanimés. Quatre mille hommes du pays de Limbourg, infâmes ministres de ses fureurs, furent commandés pour embraser les édifices, & démolir ceux que la flamme ne pouvoit dévorer. Ces scélérats ne furent que trop fidèles à ces ordres; & bientôt Liége n'offrit plus aux regards attendris qu'un triste monceau de ruines.

LIERRE. (*prise de*) Jamais on ne vit mieux qu'en 1756, combien l'impétuosité Françoise est capable d'inspirer de la terreur, lorsqu'elle est animée par la présence du monarque, & dirigée par d'habiles généraux. Il suffisoit qu'ils se montrassent. L'ennemi prenoit la fuite. Les villes ouvroient leurs portes. Tout s'empressoit de subir le joug, pour éviter de tomber sous les coups d'un ennemi généreux, qui traitoit les vaincus en amis &

en freres, quand, par une prompte soumission, on prévenoit son courroux. Louvain étoit emporté. Malines n'avoit présenté qu'une foible résistance. Pour être maître de tout le pays, il ne restoit plus à prendre que Lierre, Arschot, Hérentals & le fort Sainte-Marguerite. On court d'abord à Lierre. A peine fait-on quelque décharge de mousqueterie; la ville se rend; la garnison se disperse. On vole vers Arschot; on surprend les troupes qui s'y étoient renfermées; on les dissipe. Conduits par la victoire, les François se présentent devant Hérentals. Ils y sont reçus comme dans une ville amie. Enfin le fort Sainte-Marguerite acheve, en moins de huit jours, la conquête de presque tout le Brabant.

LIGNITZ. (*bataille de*) En 1241, une multitude immense de Tartares se répandit, comme un torrent, dans la Pologne, portant de tous côtés le ravage & la mort. Tout prenoit la fuite devant ces brigands insatiables & cruels. On abandonnoit les villes; on s'enfonçoit dans des cavernes profondes; on se fût caché dans les entrailles de la terre. Cependant Henri le Pieux, duc de Breslaw, au milieu de la terreur publique, songeoit à sauver la patrie menacée. Ce Prince assembla des troupes; &, secondé par les chevaliers Teutoniques, par les Polonois, par plusieurs Souverains, il osa marcher au-devant d'un ennemi formidable. Il le rencontra sur les bords de la riviere de Neiss, à un mille de Lignitz. Les Tartares, au nombre de plus de cent mille hommes, étoient partagés en cinq

colomnes. Henri, qui ne comptoit pas trente mille combattans ſous ſes drapeaux, obſerva la même diſpoſition, & fit donner le ſignal. A l'inſtant, un corps de troupes, composé de croiſés & de mineurs, s'élance ſur la premiere ligne des Barbares; l'enfonce du premier choc; la diſperſe, & la pourſuit dans la campagne. Cette victoire, trop prompte & trop facile, trahit les guerriers Chrétiens. Eloignés du centre de l'armée, ils ne ſont point ſoutenus. Les fuyards, honteux de céder à une poignée d'ennemis, reviennent à la charge; tombent ſur leurs vainqueurs; les enveloppent, & les maſſacrent preſque tous avec le duc de Moravie, leur chef. D'un autre côté, les Polonois, qui s'étoient jettés ſur un gros de Barbares, en faiſoient un horrible carnage. Déja ils l'avoient mis en déroute, & ils s'efforçoient pour l'empêcher de ſe rallier. Tout-à-coup on entend au milieu des vainqueurs une voix effrayante, qui crie pluſieurs fois: » Fuyez! fuyez! » La crainte s'empare des eſprits. On s'arrête; on ſuſpend ſes coups; on n'oſe plus combattre; on cède; on recule; on fuit enfin devant un ennemi près d'être accablé. Le trouble & la confuſion ſe mettent parmi les Teutoniques. Henri s'en apperçoit. Son unique reſſource eſt dans ſon courage. Il raſſure les Chevaliers; ſe met à leur tête, & ſe précipite avec eux ſur les Barbares qu'il fait reculer de nouveau. Déja l'armée Chrétienne pouſſoit des cris de victoire; mais les ennemis reviennent encore au combat. Le grand nombre des vivans ſupplée à celui des morts. Une grêle de traits dérobe

la clarté du jour. Les bataillons mêlés & confondus ſont aveuglés par des tourbillons de pouſſiere. On ſe frappe au hazard. On s'immole ſans ſe reconnoître. L'action devient terrible. Les Barbares cèdent encore, & les ſoldats de Henri réiterent leurs clameurs triomphantes. Dans ce moment, ſi l'on en croit les crédules hiſtoriens de la Pologne, un officier Tartare, magicien de profeſſion, déploie un grand étendard ſur lequel étoit tracée la lettre X. Le haut de la pique portoit une tête d'homme, noire & hideuſe, ayant les yeux enfoncés & ardens, ayant une barbe longue & affreuſe. De ce funeſte drapeau, violemment ſecoué, il ſort une fumée ſi épaiſſe, qu'en un inſtant elle dérobe les Barbares aux yeux des Polonois; & cette vapeur eſt ſi fétide, qu'elle étourdit ceux-ci, & les fait tomber à terre, privés de connoiſſance. Quoi qu'en diſent les auteurs de cette fable ridicule, ce ne fut point ce vain épouvantail, mais la mort de Henri, qui fit perdre une victoire preſque certaine. Ce Prince combattoit en héros au plus fort de la mêlée. Une foule d'ennemis le reconnut; l'attaqua; l'enveloppa. L'un des Barbares, plus hardi que les autres, s'approche de plus près. Henri veut punir le téméraire. Il leve ſon ſabre. Le Tartare ſaiſit cet inſtant; le perce de ſa lance au-deſſous du bras, & le terraſſe à ſes pieds. La chute du chef fut comme le ſignal de la déroute. Tout prend la fuite. Les uns ſont tués, avant de trouver des aſyles. Les autres ſe noient dans les rivieres. Le peu qui échappe répand dans toutes les provinces la conſter-

nation & le désespoir. Cette action fut aussi funeste à la Pologne, que la bataille de Cannes l'avoit été aux Romains. Les Barbares, pour connoître le nombre des vaincus, leur couperent à chacun une oreille, & en remplirent, dit-on, neuf grands sacs.

Affaire de Lignitz. L'inaction du comte de Daun durant le siége de Dresde, en 1760, n'est pas la seule faute que la postérité reprochera au Feld-Maréchal. Il étoit convenu avec M. de Laudhon d'attaquer, le 15 d'Août, le roi de Prusse, à cinq heures du matin. Le projet fut éventé par ce monarque, lequel, ayant quitté son camp secrettement, à l'insçu du Maréchal, se porta, avec quarante-cinq mille hommes, à la rencontre de M. de Laudhon, sur le chemin qu'il devoit nécessairement tenir. Le comte de Daun s'apperçut, à la pointe du jour, que sa proie lui étoit échappée. Avec un peu de diligence, il atteignoit les derrieres de l'armée Prussienne, & la mettoit entre deux feux. Malheureusement il crut ne devoir rien précipiter; &, pendant qu'il consumoit à ne rien faire un tems précieux, les Prussiens & les Autrichiens étoient violemment aux prises, même avant le jour, aux environs de Lignitz. « A peine le jour » avoit-il percé, dit M. de Laudhon, écrivant » au Maréchal; à peine m'étois-je remis en » mouvement pour occuper les hauteurs, » que je vis qu'elles étoient couvertes de » beaucoup d'infanterie, avec de l'artillerie. » Je ne pouvois me retirer; & je fus ainsi » obligé de m'engager. Je me mis à la tête » du corps de réserve, qui combattit avec

» tant de bravoure & de fermeté, que l'en-
» nemi se trouva forcé d'abandonner toutes
» les hauteurs, avec soixante-douze piéces de
» canon. Un brouillard me cachoit les véri-
» tables forces de l'ennemi. Tout d'un coup
» toute son armée, rangée derriere le bois
» de Humeln, s'avança; & le combat s'en-
» gagea avec beaucoup plus de violence qu'au-
» paravant... Vers les six heures, je vis que
» j'étois aux prises avec toute l'armée enne-
» mie. » M. de Laudhon fut contraint de songer à la retraite. Cette manœuvre est peut-être le plus beau trait de sa vie. On le plaignit à la ville, on le plaignit à l'armée d'avoir été sacrifié; & la guerre, qui devoit finir ce jour-là, ne fit que s'enflammer encore davantage, pour le malheur du genre humain.

LIHÉSI. (*bataille de*) Les Saxons s'étant révoltés, pour la quatrieme fois, en 778, Charlemagne vint dompter ces rebelles sur les bords de l'Eder, dans la Hesse, en un lieu nommé *Lihési*. Ils avoient à leur tête le fameux Vitikind, l'un des plus habiles capitaines de son siécle, & dont la liberté étoit l'idole. Le combat dura long-tems, & coûta cher aux deux partis. Mais enfin les François, animés par l'exemple de leur prince, firent des efforts si généreux, que les ennemis, enveloppés de toutes parts, demeurerent presque tous sur le champ de bataille. La nation consternée s'humilia de nouveau devant son vainqueur, & calma son juste courroux par les sermens les plus solemnels de fidélité, & d'obéissance.

LILLE. (*siéges de*) 1. La guerre s'étant allumée, en 1296, entre le comte de Flandres & Philippe IV, roi de France, le monarque se mit à la tête de ses troupes, &, après plusieurs victoires éclatantes, vint former le siége de Lille. Cette ville, dès-lors fort importante, étoit défendue par une garnison nombreuse & par des citoyens guerriers, qui, sous la conduite de Robert, fils du vassal rebelle, se croyoient invincibles. Aussi se défendirent-ils avec une opiniâtreté qui fit d'abord douter du succès des armes Françoises. Mais, après quelques mois de résistance, fatigués des terribles assauts qu'ils avoient essuyés, tristes témoins des horribles brèches que les machines de guerre avoient faites à leurs murailles, peu contens d'ailleurs du fils de leur Comte, qui n'avoit osé tenter aucune sortie, ils songerent sérieusement à sauver leurs biens du pillage, en ouvrant les portes au Roi. Robert prit la fuite avec ses créatures; & Philippe fit dans la ville son entrée triomphante.

2. Louis le Grand, après avoir conquis Tournay, Douay, & plusieurs autres places de cette importance, vint porter la terreur de ses armes victorieuses devant les remparts de Lille. C'étoit dès-lors la plus florissante ville de ces pays, & la seule bien fortifiée. Sa situation entre Gand, Anvers & Bruxelles la rendoit encore moins redoutable que les ouvrages qui fermoient son enceinte. Quatorze bastions royaux, un double fossé, une garnison de six mille hommes, & plus de cinquante mille habitans en état de combattre

avec courage, sembloient la mettre à l'abri de cet ascendant qui accompagnoit par-tout le monarque François. Louis ouvrit la tranchée le 19 d'Août 1667; &, dès le 22, on arriva à cent pieds du glacis. Le 24, on se logea sur le haut de la contrescarpe & dans le chemin-couvert, d'où l'on voyoit le fossé de la place. Le 26, les assiégés firent une sortie qui ne leur réussit pas; ce qui les fit résoudre à capituler le 27. Le Roi y entra le 28, fier d'avoir conquis en neuf jours une cité florissante. Ce prince, qui en connoissoit l'importance, a bien sçu la garder avec toute sa châtellenie, & se l'assurer par la paix d'Utrecht. Il en captiva les citoyens par ses bienfaits; &, pour les accoutumer à la domination Françoise, il recommanda sur toutes choses à la garnison de les traiter avec douceur. Un lieutenant aux Gardes, ayant reçu sans sujet un soufflet d'un bourgeois emporté, empêcha ses soldats de le mettre en piéces, & le mena lui-même au Bourg-mestre, à qui il demanda moins la justice, que le pardon de cette injure. Cette action généreuse gagna le cœur des Lillois; & le Roi, qui l'apprit, la récompensa dignement.

3. La fameuse succession d'Espagne avoit armé presque toute l'Europe; & la Flandre étoit depuis long-tems le théatre d'une guerre sanglante. Bientôt Lille vit à ses portes les drapeaux ennemis. Eugène & Marlborough, ces généraux couverts de lauriers, en entreprirent le siége, en 1708. Toute la terre traita de témérité ce projet hardi. Leur armée étoit foible. Cent mille François, sous les ordres

des ducs de Bourgogne & de Vendôme, pouvoient les accabler. Mais la mésintelligence, qui régnoit parmi les généraux de Louis XIV, rendit cette témérité heureuse. Lille, fortifiée par Vauban, étoit défendue par le maréchal de Boufflers qui, avec une garnison de huit mille hommes, s'étoit renfermé dans cette capitale de son gouvernement. Les Alliés ouvrirent la tranchée, la nuit du 22 au 23 d'Août, & foudroyerent les remparts avec quatre-vingt mortiers & cent vingt piéces de canon. L'armée Françoise essaya de forcer les retranchemens ennemis. On n'osa les attaquer, malgré l'avis du duc de Vendôme qui vouloit se précipiter sur les quartiers du prince Eugène, avant qu'il eût perfectionné ses lignes. On se retira, & l'on abandonna la place à ses propres forces. Boufflers n'en opposa que plus de résistance aux assiégeans qui, durant quatre mois, n'emporterent aucune piéce que par un combat dans les formes. Les habitans s'accoutumerent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnoit dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix, & qu'une bombe, qui tomba près de la salle de la comédie, n'interrompit point le spectacle. Le maréchal de Boufflers avoit mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande & superbe ville vivoient dans la sécurité la plus profonde. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis qui le laisserent maître des articles de la capitulation, les cœurs des citoyens qui le comblerent d'éloges, & les récompenses du roi. Quelques-uns de ces

politiques imbécilles, qui prétendent connoître le ſecret des cours, publioient alors, dans leurs conſeils privés, que le Maréchal n'avoit rendu Lille que ſur un ordre particulier de la cour. « Louis XIV, diſoient-ils, avoit promis de faire couronner la célèbre madame de Maintenon, ſi la capitale de Flandres étoit ſauvée. Les ennemis de cette dame illuſtre, pour faire échouer le deſſein du monarque, firent livrer la ville à l'ennemi. » On n'auroit point parlé de ce conte puérile, s'il n'avoit encore un grand nombre de partiſans. Au reſte, la conquête de Lille conſterna la France qui auroit pu l'empêcher. Les officiers attachés au duc de Vendôme en jetterent la faute ſur le Conſeil du duc de Bourgogne; & ce conſeil l'attribuoit toute entiere au duc de Vendôme. Un courtiſan du duc de Bourgogne pouſſa l'animoſité juſqu'à dire à Vendôme : « Voilà ce que c'eſt que de n'aller » jamais à la Meſſe; auſſi vous voyez quelles » ſont nos diſgraces. »... Croyez-vous, lui » répondit tranquillement le Duc, que Marlborough y aille plus ſouvent que moi? »

LILLO. (*ſiége du fort*) Après la conquête de Berg-op-Zoom, en 1747, le maréchal de Lowendhal voulut finir la campagne par celle du fort Lillo, l'un des boulevards des Pays-bas, à deux lieues au-deſſous d'Anvers. Pour juger de la grandeur de cet exploit, il eſt bon d'avoir une idée de cette forteresse qui, dans les ſiécles précédens, avoit bravé les efforts de l'Eſpagne. Lillo eſt bâti ſur l'Eſcaut qui contribue à le rendre imprenable. Son rempart eſt flanqué de ſix baſtions, entouré d'un

foſſé large & profond, & défendu par une contreſcarpe. Vis-à-vis, ſur l'autre rive du fleuve, s'éleve le fort de Liefskenshoëk. A une demi-lieue au-deſſous de Lillo, du côté d'Anvers, on voit un autre fort, appellé *Kruiſſchans*, ou Fort de la Croix, flanqué de quatre baſtions. Un peu au-deſſous de Lillo, toujours le long du fleuve, on trouve deux autres forts appellés *Blangaren* & *Frédéric-Henri*. A quelque diſtance de ce dernier, du côté de la terre, on apperçoit une redoute; & près de Lillo, on remarque une citadelle que l'on nomme *le vieux Lillo*. Ainſi, pour s'emparer d'une ſeule place, il falloit former pluſieurs ſiéges, & ſe diviſer en pluſieurs corps, pour donner à la fois divers aſſauts. On attaqua dans le même tems toutes ces forteresſes. En vain l'ennemi, à l'abri du canon ſous ſes remparts, vouloit écarter les François par un feu terrible : les guerriers braverent les foudres & la mort. On planta les échelles ſur les brèches : on monta ſur les ouvrages; on s'y maintint, malgré la réſiſtance des aſſiégés : enfin on emporta toutes ces citadelles avancées; & toutes les troupes ſe réunirent pour l'attaque de Lillo qui ſoutenoit encore le ſiége avec courage. On redoubla d'ardeur; &, le 12 d'Octobre, le gouverneur du fort, voyant que toutes les diſpoſitions étoient faites pour l'aſſaut, prit le parti d'arborer le pavillon blanc. On le fit priſonnier de guerre, avec ſept cens hommes qui compoſoient ſa garniſon.

LILYBÉE. (*ſiége de*) 1. C'étoit la plus forte place qu'euſſent les Carthaginois en Sicile; &

ſa perte devoit entraîner celle de tout ce qui leur reſtoit dans l'iſle. Les Romains n'oublierent rien pour s'en rendre maîtres, ni les ennemis, pour la bien défendre. Les Conſuls, ayant fait jouer leurs machines, abbatirent pluſieurs tours à coups de bélier. Les aſſiégés, ſerrés de fort-près, firent une ſortie, la flamme à la main, pour ruiner les ouvrages. Ils furent repouſſés avec perte; mais une autre fois, ayant profité d'un vent favorable, l'incendie qu'ils cauſerent fut ſi grand, que tous les efforts des aſſiégeans ne purent l'arrêter. Cet accident fit changer le ſiége en blocus. La nouvelle qui en vint à Rome, loin d'abbatre les eſprits, ſembla renouveller l'ardeur & le courage des citoyens. Dix mille hommes paſſerent le détroit, & allerent ſe joindre aux aſſiégeans. Cependant ce renfort ne hâta pas le ſuccès du ſiége. Les flottes Romaines, chargées de porter des vivres & des machines, furent ou défaites, à forte ouverte, ou brûlées par Carthalon qui les ſurprit. Enfin une tempête cauſa tant de dommage à la marine des Romains, qu'il ne leur reſtoit plus que deux vaiſſeaux. Ils renoncerent donc à la mer, ſans lever pourtant le ſiége de Lilybée. On fut pluſieurs années ſans rien faire de mémorable. C'étoient tous les jours de nouvelles ruſes de guerre, des piéges, des ſurpriſes, des approches, des attaques; mais rien n'étoit déciſif. Il fallut faire de nouveaux efforts pour équiper une nouvelle flotte. Le zèle des particuliers eut bientôt mis deux cens galères en mer. On en donna le commandement au conſul Lutatius

qui s'empara de tous les postes avantageux qui étoient aux environs de Lilybée. Il prévoyoit qu'il en faudroit incessamment venir à un combat : aussi n'oublia-t-il rien pour en assurer le succès. La flotte ennemie parut bientôt. Le dessein d'Hannon, qui la commandoit, étoit d'approcher d'Eryx, sans être apperçu des Romains, pour y décharger ses vivres, & prendre avec lui le vaillant Amilcar. Mais le Consul pénétra ses vues, & les fit échouer par sa présence subite. Il indiqua le combat pour le lendemain. Malheureusement le vent se trouva favorable aux ennemis. Il hésita s'il devoit donner la bataille. Cependant, faisant réflexion qu'il n'auroit à faire qu'à des vaisseaux chargés & pesans ; au lieu que, s'il attendoit le calme, il lui faudroit combattre contre l'élite de l'armée de terre, &, ce qui étoit encore plus formidable, contre le courage intrépide d'Amilcar, il ne délibéra plus ; il fit donner le signal. L'animosité des deux nations rendit le combat cruel & douteux ; mais l'infatigable valeur des Romains l'emporta. Les Carthaginois prirent la fuite. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, & soixante & dix furent pris avec tout l'équipage. Le nombre des prisonniers passa dix mille. Cette défaite désespéra Carthage. Elle demanda la paix, à quelque prix que ce fût. Rome la lui vendit cher. Un des articles du traité étoit l'évacuation de Lilybée & de toute la Sicile. Ainsi finit la premiere guerre Punique. *An de Rome 511.*

2. L'an de Rome 534, au commencement de la seconde guerre Punique, les Carthagi-

nois voulurent surprendre Lilybée, & vinrent se ranger près des isles Egates, à la faveur de la nuit. Mais M. Emilius, préteur de Sicile, instruit de leur projet, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour les bien recevoir. Ils approchoient de la ville, lorsqu'ils y furent apperçus au clair de la lune. La flotte Romaine cingla aussi-tôt vers eux. Dès la pointe du jour, on en vint aux mains. Les Carthaginois furent battus, & prirent la fuite, laissant au pouvoir des ennemis sept de leurs vaisseaux avec dix-sept cens prisonniers.

LIMBOURG. (*prises de*) 1. En 1578, le prince de Parme fut chargé de faire le siége de Limbourg, capitale d'un duché nommé comme elle, mais la plus affreuse capitale de l'univers. Elle est située sur une montagne presqu'isolée, dans un pays triste & aride. Cependant elle pouvoit tenir long-tems, parce qu'elle pouvoit aisément recevoir des secours d'Allemagne ; mais, intimidée à l'approche de l'armée Espagnole, elle se rendit au premier coup de canon. Le gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, se préparoit à s'y défendre. Il ne fut pas secondé par ses soldats qui, se trouvant en petit nombre & sans espérance d'être secourus, aimerent mieux se livrer à la discrétion de l'ennemi, que de s'exposer à la terrible vengeance d'un vainqueur impitoyable. Le Prince leur fit grace, & permit au gouverneur de se retirer où il lui plairoit.

2. Les François se présenterent devant Limbourg, en 1675, sous les ordres du duc d'Enghien. Louis XIV commandoit lui-même

l'armée d'obſervation, & empêchoit le ſecours. La ville fut obligée de ſe rendre, le 21 de Juin, après onze heures de tranchée ouverte; &, deux ans après, le Roi, prévoyant qu'il ſeroit obligé de la rendre par le traité de paix, en fit ſauter le château, ruiner les fortifications, & brûler les maiſons.

3. Les Eſpagnols la rétablirent, & en formerent une place importante. En 1703, le duc de Marlborough, après la priſe de Hui, marcha vers Limbourg, & en forma le ſiége. Le comte de Reinac, qui y commandoit, ſe défendit vaillamment juſqu'à la veille de l'aſſaut. Mais, le feu continuel de huit batteries ayant preſque réduit la ville en cendres, il ſe rendit priſonnier de guerre, le 27 de Septembre, avec toute ſa garniſon.

LIMERIK. (*ſiége de*) Ireton, gendre de Cromwel, pour achever d'écraſer, en Irlande, le parti des Royaliſtes, entreprit, en 1651, le ſiége de Limerik. Cette ville avoit pour gouverneur François Fannin, homme d'un grand courage, & qui ne démentit point le ſang de ſes ancêtres, que l'on fait deſcendre de Caïus Fannius, au ſixieme ſiécle. Ce généreux citoyen, fidèle à ſes maîtres, avoit fait bâtir, à ſes frais, les murs de la place qu'il défendoit. Durant quatre mois, il ſignala ſon courage par la plus héroïque réſiſtance. Enfin, le 19 de Novembre, ne pouvant plus arrêter les progrès de l'ennemi, il aima mieux s'enſevelir ſous les ruines des remparts élevés par ſes bienfaits, que de les livrer à l'uſurpateur. Cette conquête fut la derniere d'Ireton qui mourut, peu de tems après, & qui fut

fut enterré dans le tombeau des rois d'Angleterre.

LIMOGES. (*prise de*) Le connétable du Guesclin s'étoit emparé de Limoges, en 1370. Le prince de Galles, à cette nouvelle, ne put retenir les transports de sa colère. Il étoit sur-tout indigné de ce que cette ville avoit été livrée à ses mortels ennemis par les intrigues de l'évêque, « son compere, dit Froissard, son ami, son confident. Si en tint » moins de compte, & de tous autres gens » d'Eglise, où il ajoûtoit au-devant grand' » foi. » Il jura d'en tirer une vengeance terrible. La place fut assiégée. Les mineurs ayant fait tomber un pan de muraille, ce Prince entra par cette brèche. Il étoit porté sur un char; on se jettoit à ses pieds; on se prosternoit sur son passage; les femmes, les vieillards, les enfans, tous les malheureux citoyens poussoient des cris lamentables. Il fut sourd aux pleurs; il fut inexorable. Ses soldats, ou plutôt ses bourreaux, ne respecterent ni l'âge, ni le sexe, ni la condition. Tout fut massacré; & la ville, inondée de sang, fut livrée aux flammes. On arrêta l'évêque qui fut conduit devant le vainqueur, chargé de chaînes, & jetté dans un noir cachot. C'est ainsi qu'Edouard, séduit par une passion aveugle, flétrit, par ce dernier exploit, les lauriers qu'il avoit cueillis dans les plaines de Poitiers & de Navarette.

LINCOLN. (*bataille de*) Après la mort de Jean-sans-Terre, la grande Bretagne presqu'entiere s'étoit soumise au prince Louis, fils de Philippe Auguste. Mais ce Souverain,

mal affermi sur son thrône, s'en précipita lui-même par une sévérité déplacée. Il devint pour les Anglois un objet de haine. Les Barons, résolus de l'abandonner, rechercherent le jeune Henri. Une grande & terrible révolution se préparoit. Louis, pour la déterminer en sa faveur, entreprit le siége du château de Lincoln, qui étoit comme l'arsenal & la place d'armes de son compétiteur. Le comte du Perche, chargé de cette expédition, temporisa trop, & donna le tems au comte de Pembrok de venir au secours des assiégés. A son approche, les François s'enfermerent dans la ville, où ils furent assiégés à leur tour, d'un côté, par le général ennemi, de l'autre, par le gouverneur du château. Lincoln manquoit de fortifications. Les Anglois s'emparerent sans peine d'une de ses portes; &, de-là se répandant dans tous les quartiers, chaque rue devint un champ de bataille. De part & d'autre, on fit des prodiges de valeur. Mais enfin, la confusion s'étant mise parmi les François, ils furent enfoncés, poursuivis, taillés en piéces; & la victoire demeura au parti du jeune Roi. Le comte du Perche ne voulut point survivre à la défaite d'une partie de ses troupes, & à la captivité de l'autre. Il se fit tuer sur le champ de bataille, en combattant en héros. Le butin fut si considérable, que les Anglois appellerent cette sanglante journée *la Foire de Lincoln*. Dans le même tems, une petite flotte, qui venoit de Calais au secours de Louis, fut entièrement battue. « Ce » qui contribua le plus à notre victoire, dit » un historien Anglois, c'est que nous avions

» sûr nos vaisseaux une très-grande quantité » de chaux vive. Nous la jettions en l'air : le » vent favorable la poussoit dans les yeux des » François, & les aveugloit. » Après cette double perte, Louis se vit bloqué dans Londres. « Il faut s'en défaire, crioit une populace arrogante & lâche; c'est un prince François. » Il fut obligé de traiter avec Henri, dont l'armée s'approchoit, & de se retirer en France.

LINGHEN. (*prise de*) Le prince Maurice n'eut besoin que de se montrer pour se rendre maître d'Alpen, de Rhinberg, de Meurs, de Groll, de Brévoort, d'Euschede, d'Oldensel, d'Otmarse, & de tout ce qui obéissoit encore à l'Espagne au-delà du Rhin. Linghen seule, ville bien fortifiée, & qui avoit un bon château, l'arrêta quelques jours. Il en poussa le siége avec vigueur. Le comte Frédéric de Bergh, qui en étoit gouverneur, soutint l'attaque avec courage. Cependant il fut obligé de se rendre, après avoir obtenu des conditions honorables, le 12 de Novembre 1597. Les Provinces-Unies, pénétrées de reconnoissance, donnerent à Maurice & à sa postérité la seigneurie de Linghen avec ses dépendances; riche domaine, présent digne du prince à qui il étoit fait, & de la république qui le faisoit.

En 1605, cette place fut attaquée par Spinola qui y entra, le 18 d'Août, après huit jours de siége.

LINTZ. (*siége de*) Le 2 d'Octobre 1741, l'électeur de Baviere, aidé par les François, s'étoit emparé de la ville de Lintz, capitale

de la haute Autriche, & s'y étoit fait prêter le serment de fidélité. Il n'y resta pas long-tems tranquille. Au mois de Janvier suivant, le grand-duc de Toscane, depuis empereur, vint former le siége de la place, & l'attaqua vivement. Le comte de Ségur, qui y commandoit, la défendit autant qu'il étoit possible; mais, voyant qu'elle étoit déja presque ruinée par le feu continuel de l'artillerie, & embrasée en plusieurs endroits par les boulets rouges & les bombes, il arbora le drapeau de capitulation. Il sortit de la place, le 23, avec les honneurs de la guerre, mais à condition que le corps de troupes qu'il commandoit ne serviroit point, pendant un an, contre la reine de Hongrie.

LIPARI. (*siége de*) Cette ville, située dans l'isle de même nom, fut assiégée, l'an de Rome 500, durant la premiere guerre Punique. Pendant l'absence du consul C. Aurélius, un jeune officier, qui commandoit en sa place, forma une attaque imprudente. Les assiégés firent une vigoureuse sortie; lui tuerent beaucoup de monde; le pousserent jusqu'à son camp, & brûlerent tous les ouvrages. Le retour d'Aurélius répara ces pertes. La ville fut prise, & la plus grande partie des habitans passée au fil de l'épée. On épargna les descendans de Timasithée qui, pendant son règne dans l'isle, avoit rendu aux ambassadeurs Romains une coupe d'or qu'ils portoient à Delphes, & que des pirates leur avoient enlevée.

LIPSTAD. (*prise de*) Le prince de Soubise, en moins de huit jours, s'étoit rendu

maître de tout l'Etat de Clèves & de Gueldres. Les troupes Prussiennes, chassées d'asyles en asyles, cherchant vainement un refuge assuré, se retirerent enfin à Lipstad, petite ville, mais qui, par sa force & sa situation, pouvoit les mettre à l'abri de l'impétuosité Françoise. Elles n'y furent pas long-tems tranquilles. Le comte de Saint-Germain, à la tête d'un détachement, se présenta, le 16 d'Avril 1757, devant la place; fit quelques décharges; chassa l'ennemi; &, le 17, Lipstad ouvrit ses portes.

LISBONNE. (*siége de*) Alphonse I, fils de Henri de Bourgogne, qui avoit pris le titre de Roi de Portugal, crut qu'il ne le seroit véritablement qu'en s'emparant de la capitale de ce royaume. Cette ville faisoit depuis long-tems l'unique objet de son ambition. Ce prince, trop foible pour entreprendre tout seul cette conquête importante, appella, en 1147, les Allemands, les Anglois & les Flamands. Ces peuples belliqueux accourent à sa voix, & couvrent la mer, qui baigne le Portugal, de leurs flottes redoutables. Ils se placent à l'embouchure du port de Lisbonne, & bloquent cette ville par mer, tandis qu'Alphonse l'assiége par terre, avec une armée plus brave que nombreuse. Durant cinq mois, ce monarque livra plusieurs combats sanglans & plusieurs assauts terribles, sans que le succès couronnât ses efforts. Enfin, voulant faire une derniere tentative, il range ses soldats en bataille devant les remparts de la place, & fait toutes ses dispositions pour une attaque générale. « Guerriers,

» dit-il à ses troupes, je vous mene à la » gloire. Osez vaincre, & vous triompherez. Avancez fièrement au travers des pierres, des flèches, du feu : bravez la mort ; » & rien ne résistera à votre courage. Courez, amis, courez vous enrichir des dépouilles des Arabes. » Il dit ; & tous les soldats se précipitent contre les murailles. Ils gravissent aussi-tôt sur les ruines & sur les débris des brèches. Alphonse est à leur tête. En vain les assiégés opposent la force à la force : les Chrétiens les repoussent, & enfoncent une porte nommée *Alfama*. En un moment, ils se répandent comme un torrent dans la ville. Ils massacrent tous ceux qui se trouvent les armes à la main ; pillent les richesses des infidèles, & plantent sur toutes les tours l'étendard de leur prince. La prise de Lisbonne rendit bientôt Alphonse maître de tout le Portugal.

LISSA. (*bataille de*) Le roi de Prusse, après avoir obligé, par ses victoires, ses ennemis de sortir de la Saxe, de la Poméranie & de la Prusse, rassembla en diligence ses troupes dispersées, & s'avança fièrement vers les Autrichiens campés dans la plaine de Lissa en Silésie. Il les atteignit, le 5 de Décembre, & dans l'instant leur livra bataille. Un peu de patience, de la part des soldats de la Reine, suffisoit pour lasser les Prussiens, & les contraindre à s'en retourner. Ils perdirent tout l'avantage de leur position, en quittant les retranchemens qu'ils occupoient ; & ils marcherent à l'ennemi, comme à une victoire certaine. Par ce mouvement téméraire, ils

dégarnirent les endroits foibles, & fortifierent ceux qui n'en avoient pas besoin; &, dans la confusion qui accompagna leur manœuvre, ils se laisserent battre, enfoncer & culbuter par une armée inférieure & fatiguée.

LISSUS. (*siége de*) Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans l'Illyrie, vint mettre le siége devant la ville de Lissus, dont le château passoit pour imprenable. Un petit vallon séparoit la ville de cette forteresse. Le Roi y plaça, la nuit, l'élite de ses troupes, & les fit cacher sous les arbres qui étoient fort touffus & très-pressés en cet endroit. Le lendemain, il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitans se défendirent avec un grand courage. Philippe prit la fuite. Il fut vivement poursuivi; & la garnison du château, pour avoir part au butin, se joignit aux assiégés. Cependant ceux qui étoient en embuscade entrerent dans ce fort abandonné; &, Philippe ayant donné le signal, les fuyards tournerent visage, & poursuivirent les habitans jusques dans la ville, qui se rendit, peu de jours après, au roi de Macédoine. *An du monde* 3792.

LITANE. (*journée de*) L. Posthumius devoit passer par cette forêt, située dans la Gaule Cisalpine, avec tous les soldats qu'il commandoit. Si l'on en croit quelques auteurs, les Gaulois s'aviserent d'un stratagême inouï, pour le faire périr lui & son armée. A droite & à gauche du chemin que le général Romain devoit suivre, les Barbares avoient scié les arbres par le pied, de façon qu'ils demeuroient debout; mais le moindre

effort suffisoit pour les renverser. Quand l'armée, qui montoit à quinze mille hommes, se fut engagée dans le bois, les Gaulois pousserent ces arbres qui, tombant les uns sur les autres, écraserent les Romains d'une maniere si effroyable, qu'à peine y en eut-il dix qui échapperent. Postumius perdit la vie. Les Barbares prirent son crâne; le garnirent d'or; & on le fit servir de coupe pour les libations. Cet accident arriva à la république, l'an de Rome 536.

LIVRON. (*siége de*) Louis de Saint-Lary-Bellegarde, l'un des favoris de Henri III, fut envoyé par ce monarque, en 1574, contre les Huguenots du Dauphiné. Il étoit à la tête d'une bonne armée, & croyoit remporter de grands avantages. Dans cette persuasion, il attaqua la petite ville de Livron, qui n'étoit défendue que par les habitans. Mais il fut repoussé dans trois assauts; & les femmes trouverent sa conduite si méprisable, que, pour l'insulter, elles vinrent en foule filer leur quenouille sur la brèche. Ces bravades piquerent enfin le général Catholique. Il donna un nouvel assaut. Les femmes le soutinrent seules; le repousserent avec vigueur, & forcerent Bellegarde à lever le siége.

LOCRES. (*prise de*) Cette ville, qui s'étoit rendue à Annibal, fut, pendant plusieurs années, le sujet de bien des combats. Scipion l'Africain, ayant appris qu'un grand nombre de citoyens vouloient rentrer sous l'obéissance des Romains, y envoya trois mille soldats commandés par le propréteur Pléminius. Cette troupe fut reçue, de nuit, dans la ci-

tadelle, d'où elle fondit ſur les Carthaginois endormis. Dans le trouble & la confuſion d'une attaque ſi imprévue, ceux qui échapperent au carnage ſe réfugierent dans la ſeconde citadelle; car il y en avoit deux aſſez voiſines l'une de l'autre. Les habitans étoient maîtres de la ville qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui reſteroit vainqueur. Tous les jours, on ſe livroit de petits combats. Mais, lorſqu'Annibal marchoit au ſecours des ſiens, le peuple de Locres, indigné de l'avarice & de l'orgueil des Carthaginois, ſe déclara pour les Romains, & ſe livra à Pléminius. *L'an de Rome 547.*

LONDONDERY. (*ſiége de*) Le malheureux Jacques II, chaſſé d'Angleterre par Guillaume III, ſon gendre, s'étoit réfugié en France, où Louis XIV faiſoit armer en ſa faveur. Bientôt les puiſſans ſecours du monarque le mirent en état de deſcendre en Irlande, où les Catholiques formoient encore un parti qui paroiſſoit conſidérable. Londondery, ville bâtie par les Anglois, pour ſervir d'entrepôt & pour aſſurer leur commerce, étoit la ſeule place qui ne ſe fût pas déclarée en faveur de Jacques. Il en forma le ſiége. Londondery manquoit de vivres, de munitions, & n'avoit pas même un gouverneur. Valker, miniſtre Proteſtant, qui n'avoit jamais porté les armes, mais naturellement brave & intrépide, anima ſi bien les habitans, par ſon exemple & par ſes diſcours, qu'ils ſoutinrent avec vigueur les efforts des aſſiégeans, & donnerent le tems au général

Kirck, envoyé par Guillaume, de jetter du ſecours dans la place. Elle en avoit beſoin; car déja la famine avoit emporté plus de ſix mille perſonnes. Jacques fut obligé de renoncer à ſon entrepriſe, le 10 de Juin 1689; & ce premier échec, reçu devant une bicoque, fut le commencement de ſes nouvelles diſgraces.

LONGS-PONTS. (*action des*) Cécina, que Germanicus avoit laiſſé ſur les bords de l'Adrana, courut un grand danger avec ſes quatre légions. Il ſe hâtoit de gagner la chauſſée qu'on appelloit les *Longs-Ponts*, connue aujourd'hui ſous le nom d'*Etangs de Bourtaug*. Mais, embarraſſé par les bagages, il ne put faire grande diligence. Tout-à-coup Arminius, chef des Germains, vient fondre ſur lui avec ſes troupes, & engage un combat où les Romains couroient riſque de périr, ſi la nuit, ſurvenue à propos, n'eût forcé les vainqueurs à ſe retirer. La ſupériorité qu'avoient eue les Barbares augmenta leur ardeur. Ils paſſerent toute la nuit à inonder le pays; enſorte que Cécina, dont la valeur étoit à l'épreuve des bons & des mauvais ſuccès, fut obligé de faire filer ſes troupes par un paſſage étroit & de toutes parts environné de marais. L'armée, intimidée par la vive pourſuite d'Arminius, exécute mal les ordres du général, & s'enfonce dans la fange avec tous ſes bagages. Son courage cependant la tire de ce premier danger; & l'on vient à bout de gagner un terrein ſolide, où l'on dreſſe un camp. A peine ce grand ouvrage eſt-il achevé, qu'un accident renouvelle la terreur. Un che-

val, ayant rompu ſon licol, & courant çà & là, fut effrayé par les cris jettés pour le retenir; &, fuyant au grand galop, il renverſe ceux qui s'oppoſent à ſa courſe impétueuſe. Auſſi-tôt le bruit ſe répand que les Germains ont enfoncé les retranchemens. La peur ſaiſit les eſprits. Tous courent aux portes pour ſe ſauver. En vain Cécina fait tous ſes efforts pour retenir le ſoldat, employant les prieres, les menaces, ſaiſiſſant par le bras ceux qui fuyoient. Enfin il ſe couche par terre au travers de la porte. Le ſoldat, qui ne pouvoit ſortir ſans marcher ſur le corps de ſon commandant, s'arrête. Le calme revient peu-à-peu: le courage renaît dans les cœurs. Enfin les légions, honteuſes du ſujet de leur terreur, demandent à combattre l'ennemi. La victoire fut aiſée; & les Barbares perdirent beaucoup de monde. *15e année depuis J. C.*

LONGUEIL. (*ſiége de*) Pendant que Jean II languiſſoit à Londres dans une triſte priſon, ſes ſujets oppoſoient aux efforts des Anglois un courage invincible. Jamais on ne vit en France tant d'héroïſme que dans ce ſiécle malheureux. Nos Annales nous offrent dans de ſimples payſans des exemples de valeur, des actions de courage, qu'on trouve à peine dans la vie des plus célèbres capitaines. Environ deux cens villageois s'étoient renfermés dans Longueil, bourg ſitué vis-à-vis S. Corneille de Compiegne, déterminés à le défendre juſqu'à la derniere extrémité. Ils avoient élu pour général un d'entr'eux, appellé *Guillaume Lalouette.* Une compagnie Angloiſe, qui occupoit le château de

Creil, croyant défaire ſans peine cette poignée de ruſtres, vint les attaquer. Les ennemis entrerent en effet, ſans preſque trouver d'autre obſtacle que le chef avec quelques-uns des plus réſolus. Dès le commencement du combat, Guillaume Lalouette tombe mort, percé de coups. Il avoit avec lui un valet de ferme, d'une ſtature & d'une force de corps prodigieuſes, appellé le *Grand-Ferré.* Ce généreux domeſtique, ému par la vue de ſon maître expirant, s'attendrit; verſe des larmes, & devient un autre homme. Il ranime ſes camarades; ſe met à leur tête; ſaiſit une hache; tombe ſur les Anglois; en tue dix dès le premier choc; met le reſte en fuite; les chaſſe hors du bourg; les pourſuit; ouvre leurs rangs; arrache leur drapeau, & les diſſipe entièrement. Non content de ces premiers exploits, il dit à l'un des ſiens d'aller jetter le drapeau des ennemis dans le foſſé. Celui-ci refuſe, parce qu'un gros d'Anglois coupoit le ſeul paſſage qui pouvoit y conduire. Le *Grand-Ferré* ſe fait ſuivre par ſon homme; attaque ſeul les ennemis; les renverſe; s'ouvre le chemin; jette le drapeau dans le foſſé; revient au combat, & ne ceſſe de frapper, qu'après avoir tué quarante ennemis de ſa propre main, & mis le reſte en fuite. Quelques jours après, il remporta un ſemblable triomphe; mais, ayant bu de l'eau froide après ſa victoire, ce Samſon moderne tomba dangereuſement malade, & fut obligé de retourner à ſon village, nommé *Rochecour*, voiſin de Longueil. Les Anglois en furent inſtruits. Douze d'entr'eux entreprennent de le

ſurprendre dans ſon lit. La femme du malade les apperçoit, & court apprendre à ſon mari le danger qui le menace. A cette nouvelle, le guerrier ſaute de ſon lit ; s'arme de ſa hache ; vole dans ſa cour ; fond ſur l'ennemi, malgré leur nombre & ſa foibleſſe ; en immole cinq, & fait diſparoître les autres. Cette derniere victoire redoubla ſon mal. Il ſe mit au lit ; demanda les Sacremens, & mourût en Chrétien, après avoir combattu en héros, l'an 1358.

LOJA. (*ſiége de*) Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon, encouragé par ſes victoires, vint porter, en 1582, la terreur de ſes armes devant la ville de Loja, bâtie dans un vallon ſur le bord du Xénil qui baigne ſes remparts. Cette place, alors bien fortifiée, étoit défendue par trois mille hommes, tous ſoldats d'élite, &, ce qui valoit peut-être mieux qu'une grande armée, par le brave Ali-Attar, le plus habile capitaine des Arabes. Le monarque voulut ſe ſaiſir d'une montagne qui dominoit la ville. Un détachement conſidérable fut commandé pour cette expédition qui paroiſſoit facile. Le gouverneur s'apperçut de ce mouvement. Auſſi-tôt il partage ſa garniſon en deux corps. Le premier marche contre les Chrétiens poſtés ſur la montagne, & les charge avec tant de furie, qu'il les rompt du premier choc, & les met en déſordre. Les Eſpagnols, reſtés dans le camp, témoins de la défaite de leurs compagnons, volent à leur ſecours. Ali-Attar ſaiſit cet inſtant ; &, ſuivi du ſecond corps de troupes, il s'empare du camp, preſque ſans coup férir.

Les Chrétiens, au désespoir de voir tous leurs effets au pillage, veulent en chasser les Maures, & recommencer le combat. Mais ils rencontrent de tous côtés l'ennemi victorieux. Ils prennent la fuite, & mettent le comble au triomphe des infidèles.

LOKEM. (*prise de*) Cette petite ville, que sa position rendoit importante, fut investie, en 1606, par l'armée Espagnole sous les ordres du mestre-de-camp Borgia. Les Royalistes ayant gagné le fossé en deux jours, & mis du canon en batterie, elle se rendit le troisieme, qui étoit le 23 de Juillet. Le prince Maurice la reprit, au mois d'Octobre suivant.

LOKON. (*prise de*) Bernard Van-Galen, évêque de Munster, homme féroce, cruel, barbare, plus propre à porter la cuirasse & le mousquet, que la crosse & la mitre, prétendoit que les Etats-Généraux des Provinces-Unies avoient usurpé sur lui la seigneurie de Borkélo. Sur ce prétexte, il leur déclara la guerre; &, fier de se voir à la tête des soldats qu'il préféroit à son clergé, le fougueux prélat commença les hostilités, en faisant d'horribles ravages dans l'Over-Yssel. Les Hollandois, indignés, mirent sur pied une armée puissante; &, le fer & la flamme à la main, ils se jetterent sur la ville de Lokon, l'une des plus fortes de la domination de l'évêque. Le siége fut sanglant & difficile; mais enfin les assaillans triompherent & entrerent dans la place, le 14 de Décembre 1665. La plus grande partie des citoyens expira sous le glaive des vainqueurs, en mau-

diſſant un paſteur que le ciel leur avoit donné dans ſa colère.

LOUIS-BOURG. (*priſes de*) 1. Pendant que la guerre de 1741 animoit tous les princes de l'Europe, ce triſte fléau ébranloit auſſi les colonies du Nouveau-Monde. En 1746, un négociant de la nouvelle Angleterre propoſe à ſes concitoyens de lever des troupes pour aſſiéger Louis-Bourg, capitale de l'Iſle-Royale, ou Cap-Breton, ville petite, mais bien bâtie, bien fortifiée, & qui eſt la clef du Canada. On applaudit au projet; on ſe cotiſe; on ſoudoie quatre mille hommes: on les arme; on les embarque; on les tranſporte devant la ville ennemie, ſous la conduite du général Pepperel, & de l'amiral Warren. Elle pouvoit ſe défendre & rendre tous ces efforts inutiles; mais elle manquoit de munitions. Le commandant de la place ne capitula qu'après cinquante jours de la plus vigoureuſe réſiſtance. On le fit priſonnier avec toute la garniſon Françoiſe, qui fut reconduite dans ſon ancienne patrie. Durant quelques mois, cette priſe fut ignorée dans l'Europe, & même dans preſque tout le Nouveau-Monde. Auſſi pluſieurs vaiſſeaux, amis des François, qui croyoient trouver dans le port de Louis-Bourg un aſyle contre les attaques des armateurs Anglois, vinrent-ils ſe livrer d'eux-mêmes?

2. La paix rendit Louis-Bourg à la France; & la guerre lui enleva de nouveau cette place importante, en 1758. L'amiral Boſcawen, qui commandoit les forces maritimes de la grande Bretagne, & M. Amherſt, qui con-

duisoit celles de terre, voulurent signaler leur valeur par la conquête de cette forteresse. Afin d'en accélérer la reddition, ils s'assurerent de toutes les hauteurs qui dominent la ville; y placerent des batteries de canon & de bombes, & commencerent l'attaque par un feu continuel, qui fit bientôt taire celui des remparts. Les assiégés avoient coulé à fond dans le port trois vaisseaux de guerre, & autant de bâtimens marchands. C'étoit se priver des ressources qui pouvoient devenir nécessaires dans l'occasion; mais on voulut se battre en désespérés, en attendant que l'on reçût le secours qui devoit arriver de France. Enfin, le canon des assiégeans ayant ruiné toutes les défenses de la ville qui n'étoit qu'un amas de ruines, la garnison se trouvant épuisée de fatigues, & accablée par une résistance de près de quarante jours, il fallut prévenir l'assaut par une capitulation. Les articles en furent tels qu'il plut au vainqueur de les prescrire; &, le 26 de Juillet, les François se rendirent prisonniers de guerre.

LOURDE. (*siége de*) Le duc d'Anjou, étant entré dans le comté de Bigorre, en 1373, vint mettre le siége devant Lourde, occupée par les Anglois. Cette ville importante étoit extrêmement fortifiée; mais sa plus grande défense consistoit dans la valeur de Pierre Arnaud de Berne, parent de Gaston, comte de Foix, & gouverneur de la place. Ce brave seigneur opposa tant de courage aux efforts des François, que le duc d'Anjou, désespérant d'emporter la citadelle, eut recours à la négociation pour y entrer.

Gaston,

Gaſton, qui craignoit de voir les troupes de Charles V fondre ſur ſes Etats, offrit au Prince de le mettre en poſſeſſion de la ville. Il fait dire au gouverneur de le venir trouver. Arnaud obéit. « Il faut, lui dit le Comte, livrer » Lourde aux François, parce que je ne veux » pas me brouiller avec des ennemis ſi puiſ- » ſans. »... Monſeigneur, répondit généreuſement le gentilhomme, après quelques inſtans de ſilence, « vraiment je vous dois foi » & hommage; car je ſuis un pauvre cheva- » lier de votre ſang & de votre terre; mais » le châtel de Lourde ne vous rendrai je jà. » Vous m'avez mandé; ſi pouvez faire de moi » ce qu'il vous plaira; je le tiens du roi » d'Angleterre, qui m'y a mis & établi, & » à perſonne qui ſoit ne le rendrai, fors à » lui. » Une fermeté ſi noble, & ſi reſpectueuſe en même tems, irrita l'impérieux Gaſton. Furieux, ne ſe poſſédant plus, il tire ſon poignard: « Oh! traître, s'écria-t-il, as-tu dit » que non? Par cette tête, tu ne l'as pas dit » pour rien. » Auſſi-tôt il s'élance ſur l'infortuné gouverneur qui reçoit cinq coups, ſans ſe mettre en défenſe, & tombe aux pieds du Comte, qu'il arroſe de ſon ſang, ſe contentant de lui dire d'une voix expirante: « Ha! » monſeigneur, vous ne faites pas gentilleſſe. » Vous m'avez mandé, & me occiez! » De longs & de cuiſans remords vengerent cet indigne aſſaſſinat, qui ne produiſit pas toutefois la reddition de Lourde, dont le duc d'Anjou abandonna la conquête.

LOUVAIN. (*priſe de*) Louvain ſe glorifioit de n'avoir jamais été pris; &, quoique

les fortifications de cette ville ſoient peu de choſe, elle avoit vu, en effet, en 1635, les forces combinées de la France & de la Hollande échouer devant ſes portes. Mais, en 1756, le comte de Lowendalh, par l'ordre du maréchal de Saxe, lui fit perdre cette flateuſe prérogative. A l'approche du général François, les ennemis prirent la fuite, & la place ſe mit en devoir de reconnoître un vainqueur. Le Comte ſe contenta de la ſoumiſſion des habitans; &, ayant reconnu les environs de la ville, il y paſſa la nuit avec ſon détachement.

LOWOSITZ. (*bataille de*) Le comte de Brown, général des troupes Autrichiennes, & le roi de Pruſſe cherchoient, l'un à délivrer les Saxons bloqués dans le camp de Pirna, l'autre à forcer ce camp pour pénétrer enſuite dans la Bohême. Après bien des marches & des contre-marches, le 1er d'Octobre 1756, les deux partis ſe rencontrerent enfin entre Lowoſitz & Wilmina; &, dans le moment, ils en vinrent aux mains. Le combat fut ſanglant & terrible. On ſe diſputa longtems le terrein. Enfin la nuit vint ſéparer les guerriers qui, de part & d'autre, s'attribuerent la victoire. Les Pruſſiens perdirent beaucoup plus de monde que leurs ennemis; mais ceux-ci ſemblerent avouer leur défaite, en faiſant retraite peut-être avec trop de célérité. Au reſte ce fut du ſang inutilement répandu, puiſque cette bataille ne procura ni aux uns ni aux autres les avantages qu'ils s'en étoient promis.

LUCANIE. (*combat dans la*) M. Cen-

ténius Pénula, officier très-estimé, se présenta au sénat, & demanda qu'on le mît à la tête de cinq mille hommes, promettant de rendre quelque service important à la république, & d'employer avec succès contre Annibal les ruses dont ce Carthaginois s'étoit servi pour faire tomber dans ses filets les généraux & les armées des Romains. Ces avances furent acceptées aussi légèrement qu'elles étoient faites avec témérité. Au lieu de cinq mille hommes, on lui en accorda huit mille; &, plusieurs s'étant joints à lui pendant sa marche, il arriva dans la Lucanie avec le double des forces qu'il avoit en partant de Rome. Ce fut-là qu'il trouva Annibal. Dès que les deux armées furent en présence, on donna le signal, & l'on en vint aux mains. Le combat dura plus de deux heures. Les Romains firent des efforts extraordinaires, tant qu'ils eurent Centénius à leur tête. Mais, comme il s'exposoit sans se ménager, il trouva bientôt la mort; & aussi-tôt ses soldats lâcherent pied. A peine s'en sauva-t-il mille. *An de Rome 540.*

LUCÉRIE. (*batailles & prise de*) 1. Après la triste journée des Fourches-Caudines, le Sénat n'ayant pas ratifié l'indigne traité fait par les Consuls, les Samnites & les Romains se disposerent à continuer la guerre, les uns, pour conserver l'honneur de leur victoire, les autres, pour effacer la honte de leur défaite. Les Samnites furent vaincus, d'abord dans leur pays, par le consul Q. Publilius, puis, près de Lucérie où ils s'étoient jettés, par le fameux L. Papirius Cursor. Ce général,

après cette victoire, assiégea sur le champ Lucérie, & la serra de si près, que les Samnites demanderent à capituler. On leur proposa les mêmes conditions qu'ils avoient eux-mêmes proposées à Caudium. Sept mille soldats passerent sous le joug, n'emportant avec eux qu'un seul habit. Des historiens ont dit que Pontius, ce général si fier à Caudium, supporta aussi cette ignominie, & qu'il passa le premier sous le joug, dépouillé de toutes les marques du commandement *An de R.* 434.

2. En 458, cette ville fut assiégée par les Samnites. Le consul Atilius marcha sur le champ à son secours. Le combat se donna. Il fut douteux. Les Romains se retirerent découragés, & auroient pu être entièrement défaits, si les Samnites, qui n'étoient pas plus assurés qu'eux, ne se fussent mis en devoir de regagner leur pays. Mais leur route les conduisit près du camp des Romains. On se battit encore, mais sans ardeur. Cependant les Romains furent mis en fuite. Alors le Consul pria, menaça les fuyards, voua des temples, & recommença le combat. Le succès se déclara enfin pour les Romains; mais il leur coûta cher. Ils tuerent quatre mille huit cens Samnites; firent sept mille trois cens prisonniers, & perdirent eux-mêmes sept mille trois cens hommes.

LUCQUES. (*siége de*) Narsès attaqua cette ville, l'an 553, & la réduisit bientôt à l'extrémité. La garnison convint de se rendre, si, dans trente jours, elle n'étoit secourue par une armée considérable. Des ôtages furent délivrés en conséquence; mais, le terme

étant expiré, les Lucquois refuserent d'ouvrir leurs portes. Narsès, pour les intimider, fait conduire aux pieds des murailles les ôtages, suivis de plusieurs bourreaux & de tout l'appareil du dernier supplice. Avant de donner ses ordres pour l'exécution, il envoie sommer les assiégés de tenir leur parole, & leur fait dire que leur réponse va décider de la vie ou de la mort de leurs parens. Ces menaces sont inutiles. Alors les bourreaux, par l'ordre du général, frappent les malheureuses victimes qui leur sont livrées. On les voit tomber sous les coups. Les assiégés éclatent en regrets, & se reprochent le triste sort de leurs compatriotes. Mais le spectacle dont ils venoient d'être témoins n'étoit qu'une vaine illusion. Narsès, trop humain pour se souiller d'un sang innocent, avoit fait garnir le cou des ôtages de colliers de bois rembourrés, & les avoit instruits de ce qu'ils devoient faire. Ne doutant plus du succès de son artifice, il envoie promettre aux Lucquois de rendre la vie à leurs concitoyens, s'ils consentent à tenir leur engagement. Tous le promettent. Au même instant, les prétendus morts se relevent, & jettent les assiégés dans la plus grande surprise. Mais ceux-ci, bientôt après, confus de leur crédulité, reprennent la résolution de se défendre. Narsès piqué redouble ses efforts. Il livre assaut sur assaut. Les Lucquois résistent encore pendant trois mois, & ne se rendent enfin qu'après avoir obtenu tous les honneurs de la guerre.

LUNDEN. (*combat de*) Les rois de Suède & de Danemarck, qui se faisoient une guerre

cruelle, ſe rencontrerent près de Lunden, le 14 de Décembre 1676. On en vint ſur le champ aux mains. La mêlée fut terrible. La victoire incertaine balança long-tems entre les deux partis. Enfin elle ſe rangea ſous les drapeaux Suédois. Le roi de Danemarck prit la fuite, après avoir perdu ſept mille hommes, toute ſon artillerie, tout ſon bagage.

LUNI. (*bataille de*) Muget, roi des Saraſins, avoit ſurpris Luni, ville de Toſcane, l'an 1016. Benoît VIII, pontife auſſi guerrier que politique, voulut exterminer cet infidèle. Sur le champ, il équipe une flotte, & la fait cingler vers le port de Luni, afin que les Barbares, qu'il regardoit déja comme vaincus, ne puſſent s'enfuir par mer. Muget trompa cependant la vigilance du ſaint pere, & vint à bout d'échapper avec un petit nombre des ſiens. L'armée papale attaqua les bataillons Saraſins, &, après trois jours de combat, en fit un ſi horrible carnage, qu'il n'en reſta pas un ſeul. La reine, que ſon époux, auſſi peu galant que le héros de Virgile, avoit laiſſée derriere lui, tomba entre les mains des vainqueurs. Le pape, pour manifeſter ſon triomphe, envoya à l'empereur la coëffure de la princeſſe captive, toute éclatante de pierreries, & dont on faiſoit monter le prix à cent mille livres.

LUSITANIE. (*défaite des Romains en*) Paul-Emile, ſi fameux par la défaite de Perſée, roi de Macédoine, commandoit, en qualité de Proconſul, les armées de la république, en Luſitanie. Il fut attaqué & battu par les Barbares; laiſſa ſix mille hommes ſur

la place, & prit la fuite avec le reste de ses troupes. Une défaite ne doit pas décrier un capitaine; car souvent elle lui devient fort utile, en le portant à faire de généreux efforts pour la réparer. C'est ce qui arriva au général dont nous parlons. L'année suivante, il surprit les Barbares; leur tua dix-huit mille hommes; fit treize cens prisonniers, & s'empara de leur camp, (*189 ans avant J.C.*) Depuis ce tems, la victoire fut toujours fidèle à Paul-Emile; & sa sagesse, instruite par des revers, sçut fixer sous ses étendards l'inconstance de la fortune.

LUTZELBERG. (*bataille de*) Les François, maîtres de la Hesse, établirent, en 1758, leurs grands magasins à Cassel. S'en emparer par un coup de main parut au général Olberg un exploit également facile & glorieux. Il étoit assez près d'y réussir, lorsque, le 10 d'Octobre, il fut prévenu par la diligence du prince de Soubise, qui vint à sa rencontre, près du village de Lutzelberg. Dans cette armée, se trouvoient le prince de Saxe, sous le nom de *Comte de Luzace*, & M. de Chevert. Les différentes attaques se firent avec une telle harmonie, que toute l'armée Hessoise-Hanovrienne fut culbutée, écrasée & mise en fuite. Sans la nuit, qui survint fort à propos pour les vaincus, il n'en seroit pas échappé la vingtieme partie. Ils tâcherent de pallier leur défaite dans une relation artificieuse. Mais perd-on vingt canons, & passe-t-on dans les villes, l'infanterie & la cavalerie pêle-mêle, fuyant toujours avec précipitation, sans avouer que la déroute est com-

plette ? Ainsi fut réparée en partie la journée de Rosbach ; & les ennemis du Prince victorieux, réduits au silence, eurent encore la mortification de voir le Roi lui rendre justice, & l'honorer du bâton de Maréchal de France.

LUTZEN. (*bataille de*) Le grand Gustave, après avoir rempli toute la terre du bruit de ses armes victorieuses, & fait trembler plus d'une fois l'aigle de l'Empire, s'avança, le 16 de Novembre 1632, dans la plaine de Lutzen, pour attaquer le général Pappenheim, qui commandoit une armée nombreuse, derniere espérance de la puissance Germanique. Le combat fut terrible. Les Suédois mirent le comble à leur gloire ; & leurs efforts furent si heureux, que les Impériaux, dont le général étoit blessé à mort, se retirerent, à la faveur de la nuit, laissant sur le champ de bataille dix à douze mille hommes & vingt-une piéces de canon. Mais les vainqueurs perdirent leur monarque. Jamais mort n'a été racontée plus diversement que celle de ce grand Roi, le héros & l'effroi de son siécle. Les uns disent qu'il fut tué avant la bataille, en allant reconnoître un poste ; que, le cheval du Prince étant retourné dans le camp sans son maître, le duc de Wéimar, l'un des capitaines de l'armée Suédoise, l'apperçut, & reconnut le malheur de sa patrie ; que ce général, pour animer les soldats à la vengeance, leur annonça la perte qu'ils venoient de faire, en parcourant les escadrons. D'autres avancent que Gustave, après avoir tout renversé, tomba mort de deux coups de

piſtolets ; que les Allemands, s'en étant apperçus, ſe mirent à crier : « Le Roi eſt mort ! » le Roi eſt mort ! » & que ces clameurs ne firent qu'animer les Suédois, « & les tranſ-» porter de cette fureur & de cette rage dont » Homere dit qu'Achille fut ſaiſi, quand il eut » perdu Patrocle. » Enfin l'on a prétendu que le cardinal de Richelieu, commençant à redouter le roi de Suède, dirigea la main qui terraſſa ce héros. Mais, ſans nous arrêter à ces différentes opinions qui nous dérobent la vérité, diſons que la mort de ce monarque fameux conſola les vaincus, & les dédommagea, pour ainſi parler, de la perte de la bataille. L'année qui ſuivit ce grand évènement, le roi d'Eſpagne, qui en triomphoit, aſſiſta à une comédie intitulée, *La Mort du roi de Suède*, piéce en vingt-quatre actes, dont la repréſentation dura douze jours. C'eſt ainſi que la foibleſſe couronnée ſe joue du mérite abbatu.

LUXEMBOURG. (*ſiége de*) En 1684, le maréchal de Créqui mit le ſiége devant Luxembourg, l'une des plus fortes places des Pays-bas. Il avoit déja bombardé cette ville dès l'année précédente. Il ouvrit la tranchée le 8 de Mai ; & les travaux furent pouſſés avec tant de vigueur, avec tant de ſuccès, que le prince de Chimai, qui commandoit dans la place, ne put ſoutenir que pendant vingt-ſix jours les efforts multipliés des François. Il capitula le 4 de Juin ; & Luxembourg paſſa ſous la domination Françoiſe. Les Eſpagnols y rentrerent, en 1697, en vertu du traité de Riſwick.

LUZARA. (*bataille de*) Le 15 d'Août 1702, les troupes Françoises & Espagnoles, commandées par M. de Vendôme, sous les ordres du roi Philippe V, attaquerent les Impériaux près de Luzara, ville située sur les confins des duchés de Mantouë & de Guastalla. Le combat fut vif, opiniâtre & sanglant; &, après une mêlée de plusieurs heures, les deux partis se firent honneur de la victoire, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Cependant la prise de Luzara & de quelques autres places parut attester que la fortune avoit suivi les étendards de la France & de l'Espagne.

LYON. (*bataille de*) Albin s'étant révolté contre Sévere, l'an 197 de J. C. cet empereur marcha contre le rebelle qui s'étoit retranché près de Lyon. Le voir & l'attaquer ne fut qu'une même chose. Le combat fut terrible. La victoire balança & fut long-tems disputée. Enfin Albin prit la fuite & se réfugia dans Lyon. Les vainqueurs l'y suivirent; pillerent & ravagerent la ville; &, ayant trouvé le malheureux fugitif qui s'étoit percé de son épée & qui respiroit encore, ils lui couperent la tête, & terminerent cette guerre.





[M A C]

MACHÉROUTE. (*prise de*) C'étoit une place très-forte où s'étoit retirée une troupe de Juifs factieux, après la prise de Jérusalem. Le général Romain vint en former le siége ; &, remarquant que, du côté de l'orient, le roc sur lequel la place étoit bâtie, offroit un accès plus facile, il fit combler la vallée qui étoit au pied, & finit ce grand & pénible ouvrage, malgré les fréquentes & vigoureuses sorties des assiégés. Le succès néanmoins pouvoit se faire long-tems attendre, si une aventure particuliere n'eût amolli la résistance des Juifs. Ils avoient parmi eux un jeune officier très-brave, nommé *Eléazar*, qui étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer, toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que, dans une de ces occasions, Eléazar, plein de confiance, demeura quelque tems seul hors de la porte, s'entretenant d'en-bas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment ; &, s'approchant à petit bruit, il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Le général ordonne, sur le champ, qu'on le dépouille, & qu'on le frappe cruellement de verges vis-à-vis de la place. A cette vue, les assiégés,

qui chériſſoient Eléazar, pouſſent des gémiſſemens, & verſent des larmes. Pour accélérer l'effet de cette compaſſion, on dreſſe une croix, & l'on fait ſemblant d'y vouloir attacher le priſonnier. Alors ce ne fut qu'un cri de la part des Juifs; &, attendris à l'excès, ils envoyerent un député qui offrit d'ouvrir les portes, ſi l'on vouloit rendre Eléazar. Les Romains accepterent la condition; & la capitulation fut exécutée de bonne foi, de part & d'autre. Non-ſeulement les gens de guerre, qui occupoient la citadelle, la livrerent aux vainqueurs; ils les avertirent encore que le peuple s'enfuyoit de la ville baſſe. Sur cet avis, les Romains y entrerent, l'épée à la main; &, s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux & les plus alertes de ſe ſauver, ils arrêterent & maſſacrerent les traîneurs, au nombre de dix-ſept cens, & firent priſonniers les femmes & les enfans. La garniſon ſe retira avec Eléazar, ſuivant la convention. *An de J. C. 72.*

MADRAS. (*priſe de*) Le ſieur Mahé de la Bourdonnai, gouverneur des iſles de Bourbon & de Maurice, arrêtoit dans les Indes orientales les progrès rapides des Anglois. Cet habile officier ſe mit en mer avec neuf vaiſſeaux qu'il avoit armés en guerre, & ſur leſquels il avoit fait monter environ deux mille trois cens Blancs, & huit cens Noirs, qu'il avoit diſciplinés lui-même, & dont il avoit fait d'excellens canonniers. Une eſcadre Angloiſe, conduite par l'amiral Barnet, défendoit Madras, l'une des places les plus importantes de la province d'Arcate, & dans

laquelle étoient comme en dépôt toutes les richesses que l'Angleterre tire de ces pays éloignés. La Bourdonnai l'attaque ; la disperse, & se hâte d'aller mettre le siége devant Madras. Il débarque sans résistance, & fait approcher son canon devant les murailles de la ville mal fortifiée, & qui n'avoit que cinq cens soldats de garnison. L'établissement des Anglois consistoit dans le fort S. George, où étoient tous les magasins ; dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les Européens, & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négocians & d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, Juifs, Banians, Arméniens, Mahométans, Idolâtres, Nègres de différentes especes, Indiens rouges, Indiens de couleur bronzée : cette multitude alloit à plus de cinquante mille ames. Le gouverneur se rendit, après une molle défense. La rançon de la ville fut évaluée à onze cens mille Pagodes, qui valent environ neuf millions de France. Le vainqueur rétablit l'ordre dans la place ; calma les frayeurs des femmes, toutes réfugiées dans des temples & dans des pagodes ; les fit reconduire chez elles avec honneur, & rendit la nation triomphante, respectable & chere aux vaincus. *En 1746.*

MAGDEBOURG. (*prise de*) La ville de Magdebourg, s'étant déclarée pour le roi de Suède, fut investie par les généraux Tilly & Pappenheim, qui l'emporterent d'assaut, après deux mois de siége, le 9 de Mai 1631, & la livrerent au plus affreux pillage. Les Impériaux y commirent mille cruautés horribles ;

& c'eſt l'unique reproche que les hiſtoriens font à Tilly, l'un des plus ſages & des plus vertueux capitaines de ſon ſiécle. Prié deux fois de faire ceſſer le maſſacre, il répondit qu'il falloit attendre encore quelques heures, & que la ſaignée, quelqu'abondante qu'elle fût, ne l'étoit point encore aſſez pour calmer la fureur de ce peuple rebelle.

MAGÉDO. (*journée de*) Nécao, roi d'Egypte, voulant eſſayer la conquête de l'Aſie, marcha vers l'Euphrate, pour faire la guerre aux Mèdes & aux Babyloniens. Quand ſes troupes furent arrivées près de Magédo, ville de Juda, Joſias s'oppoſa à ſon paſſage. Le roi d'Egypte lui fit expoſer ſon deſſein, & l'aſſura que ce n'étoit point à lui qu'il en vouloit. Le roi de Juda ne voulut rien entendre, & ſe diſpoſa au combat. Mais, tandis qu'il marchoit de rang en rang pour animer les ſoldats, une main Egyptienne lui tira une flèche, & le bleſſa ſi rudement, qu'il s'en retourna ſur le champ à Jéruſalem, ſuivi de ſon armée. Il mourut bientôt après, l'an 3394. Il en avoit régné trente-un, dans l'exercice des vertus d'un véritable fils de David. Heureux s'il avoit eu plus de prudence !

MAGNÉSIE. (*journée de*) Scipion, ſurnommé depuis l'*Aſiatique*, frere de Scipion l'Africain, fut chargé de la guerre contre Antiochus le Grand, roi de Syrie. Ce général paſſa en Aſie avec une nombreuſe armée, &, ce qui valoit mieux encore, avec ſon illuſtre frere; rencontra l'ennemi près de Magnéſie, ville de la Carie, dans l'Aſie mineure, & lui livra bataille. Antiochus, qui

avoit compté ſur la valeur de ſes troupes qui montoient à près de cent mille hommes, fut entièrement défait. La plûpart de ſes ſoldats reſterent ſur la place ; & ce prince, dont la cupidité vouloit envahir l'Aſie, fut obligé de fléchir, & de demander, avec d'inſtantes prieres, la paix au peuple Romain *An du monde 3814.*

MAHANAÏM. (*journée de*) Ce fut près de cette ville de la Paleſtine qu'un fils dénaturé oſa marcher contre le meilleur des peres, pour lui arracher la couronne. Abſalom, à la tête d'une nombreuſe armée de rebelles qui l'avoient proclamé Roi d'Iſraël, ſuivit de près l'infortuné David qui fuyoit devant lui. Les troupes de ce monarque proſcrit & errant montoient à quatre mille hommes ; & ce petit nombre avoit donné au parricide l'eſpérance d'une victoire certaine & facile. Mais le Ciel vengea l'innocence opprimée ; & , malgré les ordres du Roi, qui avoit ſupplié ſes généraux d'épargner ſon coupable fils, Abſalom fut vaincu, mis en fuite, arrêté par ſa grande chevelure aux branches d'un arbre touffu, & tué par Joab dont il avoit été l'ami. Digne récompenſe d'un forfait ſi énorme !

MAHÉ. (*priſe de*) Rien ne pouvoit arrêter les progrès des Anglois en Amérique & dans les Indes ; & , depuis la conquête de Pondichery, ils étendoient, de jour en jour, leur domination en Aſie. Au mois de Février 1761, une eſcadre s'approcha de la côte de Malabar, & vint aſſiéger Mahé, ville de la compagnie Françoiſe, qui y fait un grand commerce de poivre. Cette place opulente

auroit pu résister, si ses défenseurs avoient eu le tems de prendre les précautions nécessaires. Mais, surpris par l'apparition soudaine de l'ennemi, ils furent obligés de se rendre, le 10 du même mois, après quelques jours de siége.

MALAGA. (*siége & bataille de*) 1. Ferdinand, roi de Castille & d'Aragon, pour achever d'abbatre la puissance des Maures en Espagne, entreprit, en 1487, le siége de Malaga. Des fortifications redoutables, un peuple nombreux & guerrier, firent espérer aux infidèles que les Chrétiens échoueroient devant les remparts de cette ville importante. Le monarque livra plusieurs assauts inutiles; &, sans doute, ses efforts eussent été infructueux, si la famine, plus terrible que le fer & le feu, n'eût combattu pour lui. Les assiégés, après avoir lutté long-tems contre ce fléau destructeur, après avoir épuisé les alimens les plus vils, se virent enfin réduits à capituler. Ferdinand les reçut à discrétion, & ne leur accorda que la vie. Les Mahométans possédoient Malaga depuis sept cens soixante-dix ans.

2. C'est à onze lieues au nord & sud de Malaga, que, le 24 d'Août 1704, une flotte Angloise de soixante-cinq gros vaisseaux & de quelques galiottes à bombes, attaqua celle des François, composée de vingt-quatre galeres & de cinquante vaisseaux, & commandée par M. le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, amiral de France, & par le maréchal de Cœuvres, vice-amiral. Le combat, qui commença sur les dix heures du matin, dura jusqu'à cinq heures du soir, & fut très-

très-violent, à cause du calme. Les ennemis, qui avoient le vent, se tinrent toujours si éloignés, qu'il fut impossible d'en venir à l'abordage. Toutefois cette journée leur coûta trois mille hommes tués ou blessés; & les François n'en eurent que quinze cens. Cette bataille indécise fut la derniere époque de la puissance maritime de Louis XIV.

MALINES. (*prise de*) Après la conquête de Bruxelles, en 1746, le prince de Soubise se mit à la tête des brigades de Piémont, d'Auvergne & du Roi, & s'avança vers Malines, que ses dentelles ont rendue fameuse. Cette place, quoique peu fortifiée, pouvoit cependant arrêter une armée plus considérable que n'étoit le détachement François. Mais, intimidée à l'approche d'un général que son activité & sa noble audace mettoient au-dessus des obstacles, elle prévint les horreurs de la guerre, en se soumettant de bonne grace aux conquérans des Pays-bas.

MALLEVILLE. (*siége de*) La Palestine, dit M. l'abbé Velly, n'étoit plus ce qu'elle avoit été sous le gouvernement des Juifs. Sa capitale, détruite par Vespasien, rebâtie par Adrien, ornée par Constantin, ruinée par les Perses, repeuplée par les Sarasins, prise & reprise autant de fois que ses voisins avoient changé de maîtres, gémissoit sous la tyrannie des Turcs appellés *Selgiucides*. Ennemi de toute religion, il n'y avoit point d'outrages que ce peuple, naturellement féroce, ne fît aux Chrétiens que la dévotion amenoit dans ces lieux consacrés par la naissance, les miracles, les souffrances & la mort d'un Homme-

Dieu. Un pélerin d'Amiens, touché de ces excès, dont il avoit été le témoin & l'objet, entreprit d'exciter le pape & les princes à joindre leurs forces pour exterminer ces Barbares. De retour à Rome, Cucupiètre, (c'étoit le nom du Picard, que nous appellerons *Pierre l'Hermite*,) parla d'une maniere si touchante, & peignit avec des couleurs si vives les malheurs de la ville sainte, que le pape Urbain II, pontife à vastes projets, l'envoya de province en province communiquer, par son imagination forte, l'ardeur de ses sentimens, & semer l'enthousiasme. Pierre se hâta de remplir sa mission. Un grand crucifix à la main, la tête & les pieds nuds, des habits déchirés, & la corde au col, il parcourut l'Italie, la France & l'Allemagne, inspirant à tous ceux qui l'écoutoient le zèle dont il étoit embrasé. Il promettoit, de la part de Rome, les plus amples indulgences; &, comme elles étoient très-nécessaires dans ce siécle corrompu, chacun s'empressa de les mériter. Ceux qu'un faux zèle de religion ou la passion des voyages emportoient, ceux que les remords d'une conscience allarmée tourmentoient, ceux que des créanciers impitoyables poursuivoient, ceux même que l'amour du libertinage & de la licence aveugloit, en un mot, des milliers de brigands, de scélérats, d'incestueux, d'adulteres, évêques, abbés, moines, seigneurs, marchands, ouvriers, laboureurs, vieillards, femmes, enfans, dociles à la voix du bon hermite, se liguerent à l'envi pour cette sainte entreprise; attacherent une croix d'étoffe rouge sur leur

épaule droite ; s'armerent d'épées & de bourdons, & se disposerent au départ, en jurant par S. Pierre de répandre jusqu'à la derniere goutte le sang des infidèles. Le nombre de ces premiers Croisés monta, si l'on en croit les auteurs du tems, à plus de six millions d'ames. On eût cru, dit une Princesse célèbre, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, alloit tomber sur l'Asie. Plus de quatre-vingt mille de ces pieux vagabonds se rangerent sous les drapeaux de Pierre l'Hermite, qui ne put se refuser à la vanité de commander une armée, en froc, en sandales, & ceint d'une grosse corde. Le dévot Général partagea ses troupes en deux corps. Il confia le premier à la fidélité d'un gentilhomme François, nommé *Gautier-sans-Argent*, qui vint échouer dans la Bulgarie où ces fanatiques avoient commis les plus horribles désordres. Pierre se mit à la tête du second, & s'avança jusqu'aux frontieres des Hongrois & des Bulgares, où ce guerrier solitaire forma le siége de Malleville, l'une des plus fortes places de la contrée, parce qu'on avoit refusé des vivres à ces soldats de Jesus-Christ, qui, malgré leur religieux dessein, se conduisoient en brigands déterminés. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage ; & tous ses habitans furent égorgés par l'ordre du pieux anachorète ; mais il ne jouit pas long-tems impunément du fruit de cette injuste victoire. Les peuples irrités tomberent sur lui avec toutes leurs forces ; lui tuerent dix mille hommes ; lui enleverent ses bagages, ses chariots, ses provisions & son argent. Cependant, ayant ramassé, non sans

beaucoup de peine, les débris de son armée; il fut assez heureux pour rejoindre Gautier devant Constantinople, avec vingt mille Enthousiastes qui mouroient de faim. *L'an 1096.*

MALPLAQUET. (*bataille de*) Le duc de Marlborough & le prince Eugène, voulant mettre le comble à leurs triomphes par la conquête de Mons, s'approcherent de cette ville, dans le dessein d'en former le siége. Aussi-tôt les François s'avancerent pour faire échouer ce projet hardi; &, le 11 de Septembre 1709, on se rencontra près des bois de Blangis & du village de Malplaquet. Les deux armées étoient chacune d'environ quatre-vingt mille combattans; mais celle des Alliés étoit supérieure de quarante-deux bataillons. Les François traînoient avec eux quatre-vingt piéces de canon; les Alliés cent quarante. Le duc de Marlborough commandoit l'aîle droite, où étoient les Anglois & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre. Le prince Eugène étoit au centre, Tilli & un comte de Nassau à la gauche avec les Hollandois. Les François avoient pour généraux Villars, l'immortel Villars qui commanda la gauche, & le maréchal de Boufflers, le meilleur citoyen de la France, qui prit la conduite de la droite. Ils retrancherent leur armée à la hâte; manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuses, dont la moitié étoit composée de nouvelles recrues, & convenable encore à la situation critique du royaume, qu'une défaite entiere eût mis aux derniers abois. Plusieurs Ecrivains, &

le maréchal de Saxe, entr'autres, ont prétendu que, si, au lieu de placer les guerriers derriere des retranchemens, on eût simplement fait des abbatis de bois vis-à-vis des trouées pratiquées dans les forêts, & que l'on eût posté dans ces trouées trois ou quatre redoutes, l'armée Françoise auroit remporté une pleine victoire, & que, si les Alliés avoient attaqué ces redoutes soutenues de plusieurs brigades, ils auroient vu périr l'élite de leurs troupes, sans pouvoir forcer ces postes avantageux.

Sur les huit heures du matin, on donna le signal du combat. Le soldat François, qui, ayant manqué de pain un jour entier, venoit de le recevoir, en jetta la moitié pour courir plus légérement à l'ennemi. On s'attaqua; on se frappa avec fureur. Après plusieurs assauts terribles, le retranchement des François fut emporté. La gauche des ennemis, où combattoient les Hollandois, fut presque toute détruite, & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. Marlborough, à la droite, faisoit & soutenoit les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer au général Anglois; & alors même ce centre fut chargé par le prince de Hesse-Cassel. Les retranchemens qui le couvroient tomberent devant l'ennemi vainqueur. Le régiment des Gardes, qui le défendoit, ne fit qu'une foible résistance. Villars, en accourant de sa gauche à son centre, reçut un coup de feu au-dessus du genou, & fut obligé de quitter le champ de bataille. Boufflers se vit alors l'unique res-

ſource de l'armée. Quatre fois, par ſon ordre, la Maiſon du Roi chargea la cavalerie des ennemis, & quatre fois la plia & la renverſa ſur ſon infanterie. Cependant le déſordre ſe mit dans les troupes Françoiſes. Boufflers s'en apperçut. Il ordonna la retraite. Aidé du prince de Tingri-Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ſes peres, le Maréchal la fit d'une maniere bien glorieuſe, puiſqu'il emmena tout le canon, pluſieurs étendards & drapeaux enlevés à l'ennemi, & que les vainqueurs ne firent pas trente priſonniers. La Maiſon du Roi, qui, durant la bataille, avoit donné des preuves éclatantes de ſa valeur invincible, forma l'arriere-garde. « C'étoit, » dit l'ingénieux M. de Saint-Foix, c'étoit le » lion qui ſe retire. Dès que l'ennemi, qui » nous ſuivoit, s'avançoit de trop près, elle » ſe retournoit; & auſſi-tôt il ſe replioit. Les » Mouſquetaires firent voir, dans cette jour- » née, à quel point l'honneur ſçait captiver » le naturel & commander au caractere. Cette » troupe, qu'on peint ſi vive, ſi ardente, » toujours empreſſée d'attaquer, & frémiſ- » ſant d'impatience ſous la main qui l'arrête, » reſta, pendant cinq heures, expoſée au feu » d'une batterie de trente piéces de canon. » Sa contenance parut toujours ferme & tran- » quille dans cette poſition & ces momens » critiques où il n'eſt pas même permis de » quitter ſon rang pour s'élancer contre la » foudre qui s'allume, & n'en être du moins » écraſé qu'en marchant pour l'attaquer. Ce » mouvement ſi naturel ſeroit regardé comme

» un instant de foiblesse. Il faut attendre la » mort, rester immobile devant elle, la voir, » l'envisager, pendant des heures entieres, » toujours prête à nous frapper, & frappant » sans cesse autour de nous. »

La bataille cessa vers les trois heures après midi. Depuis plusieurs siécles, on n'en avoit point vu de plus disputée, de plus meurtriere; & si les Alliés la gagnerent, c'est qu'ils se lasserent les derniers de combattre. La plaine étoit jonchée de près de trente mille morts ou mourans. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée mémorable : ses ennemis en laisserent vingt-un mille tués ou blessés. Aussi Louis XIV compta-t-il pour une victoire l'honneur de l'avoir disputée si long-tems & avec tant de succès : aussi le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assura-t-il le monarque, que, sans sa blessure, il auroit remporté le triomphe le plus glorieux, le plus complet. « J'en ai vu ce » général persuadé, dit M. de Voltaire; mais » j'ai vu peu de personnes qui le crussent. »

MALTE. (*siége de*) Après la conquête de Rhodes par Soliman II, les Chevaliers se retirerent dans l'isle de Malte, du consentement de l'empereur Charles-Quint qui leur accorda cet asyle. Entre les mains de cet ordre militaire, Malte devint bientôt le plus fort boulevard de la Chrétienté contre les entreprises des Turcs. Aussi ces infidèles s'empresserent-ils de détruire ce nouveau refuge de la Religion; & le fameux Dragut vint en former le siége, en 1565, avec une armée de plus de trente mille hommes. Il livra plu-

ſieurs aſſauts terribles, que les Chevaliers ſoutinrent avec leur bravoure ordinaire. Le général Ottoman y trouva la mort. Le Bacha qui lui ſuccéda, le terrible Muſtapha, attaqua vivement le fort Saint-Elme, le plus petit de la ville; & il l'emporta, après bien des fatigues. Mais, en y entrant, il ne put s'empêcher de dire : « Que ne fera pas le peré, puiſ-» que le fils, qui eſt ſi petit, nous coûte nos » plus braves ſoldats? » Il vit dès-lors que la conquête de Malte étoit humainement impoſſible. Il ne ſongea plus qu'à ſe retirer; mais, avant, il voulut donner une preuve de ſon caractere féroce & barbare. Pour intimider les Chevaliers qui étoient dans toutes les forteresſes de l'iſle, il fit prendre tous ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui conſervoient encore quelque ſouffle de vie. On leur ouvrit l'eſtomac; on leur arracha le cœur; &, pour inſulter à l'inſtrument de notre ſalut, dont ces malheureux guerriers portoient la marque ſur leurs habits, on fendit leurs corps en croix; on les revêtit de leurs ſubreveſtes; &, après les avoir attachés ſur des planches, on les jetta dans la mer. Ces cadavres défigurés furent portés dans la ville par les ondes. Le grand-maître, Jean de la Valette, ne put retenir ſes larmes. Animé d'une juſte indignation, il uſa de repréſailles; &, pour apprendre au Bacha à reſpecter les droits de l'humanité, il fit égorger, ſur le champ, tous les priſonniers Turcs; &, par le moyen du canon, on jetta les têtes toutes ſanglantes de ces infortunés, juſques dans le camp de leurs compatriotes.

MAMMA. (*bataille de*) Depuis la conquête de l'Afrique ſur Gélimer, les Maures, peuple perfide, amoureux d'une aveugle & brutale licence, ne ceſſoient de prendre les armes. Salomon, capitaine expérimenté, que Béliſaire avoit laiſſé dans cette contrée, n'étoit pas aſſez fort pour réprimer les rebelles. Il ſe contenta de garantir les places par de bonnes garniſons, & plaça dans la Bizacène, à la tête d'un corps de cavalerie, le vaillant Augan qui, dans mille rencontres, avoit ſignalé ſon courage, & le brave Rufin, porte-étendard de Béliſaire. Ces deux officiers, indignés de voir les campagnes ravagées, & les habitans traînés en eſclavage, ſe poſterent en embuſcade dans un défilé; ſurprirent les Barbares; les taillerent en piéces, & délivrerent tous les priſonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas, chef des Maures, accourt à toute bride; arrive ſur le ſoir, & enveloppe les vainqueurs. La ſupériorité du nombre l'emporte ſur la bravoure. Les Romains périſſent en combattant. Augan & Rufin, ſuivis de quelque cavalerie, ſe font jour à travers les eſcadrons; quittent leurs chevaux, & montent ſur une roche voiſine, d'où ils écartent les Maures à coups de flèches. Mais bientôt, leurs carquois étant épuiſés, ils ſe virent environnés d'une foule d'ennemis qui les accablerent. Augan ſe fit hacher en piéces, & combattit juſqu'au dernier ſoupir. Rufin, couvert de bleſſures, fut pris par un des chefs, qui, craignant encore ſa valeur, lui coupa la tête. Ce Barbare, frappé de l'air terrible & martial que cette tête conſervoit encore après la mort,

la porta dans sa demeure pour en donner le spectacle à ses femmes, aussi féroces que leur mari. Salomon, ayant appris la perte de ces deux guerriers, songea à la vengeance. Cependant il essaya de ramener les Maures, & manda à leurs rois « qu'ils eussent à rentrer » dans leur devoir; qu'ils songeassent à leurs » sermens, & à leurs propres enfans donnés » en ôtages, dont ils hazardoient la vie. Ils » répondirent à cette menace, qu'ils ne re- » doutoient pas les Romains; qu'ils étoient » libres; que c'étoit à leurs ennemis à mé- » nager leurs enfans, parce qu'ils n'avoient » qu'une seule femme; que pour eux, qui pou- » voient en avoir cinquante, ils ne crai- » gnoient pas de manquer de postérité. » Salomon marcha donc contre les Barbares qu'il trouva campés dans la plaine de Mamma, au pied d'une chaîne de montagnes. Les Maures étoient au nombre de cinquante mille hommes, & le général Romain n'en avoit que dix mille; mais, grace à la mauvaise disposition de l'ennemi, avec ce petit nombre, il lui fut supérieur. Les Barbares avoient une multitude innombrable de chameaux. Ils les rangerent en cercle, sur douze rangs; ensorte que ces animaux faisoient face de tous côtés, chaque file étant composée de douze. Les fantassins, qui étoient presque nuds, n'ayant pour armes qu'une épée, une rondache & deux javelots, remplissoient les intervalles. On mêla, suivant la coutume, avec les combattans, quelques femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, pour les animer, sans doute, par la vue de ce qu'ils avoient de plus

cher. La cavalerie, placée ſur le penchant des montagnes, laiſſoit un grand eſpace entr'elle & l'infanterie. Salomon donna le ſignal du combat. D'abord il ne fut pas favorable aux Romains. Leurs chevaux, effarouchés de l'aſpect & du cri des chameaux, prenoient la fuite, jettant par terre leurs cavaliers que les Maures perçoient à coups de dards. Salomon, avec toute la cavalerie, met pied à terre; fait ſerrer les rangs; & lui-même, à la tête de cinq cens hommes, il court entamer le cercle, tombant ſur les chameaux à grands coups d'épée. Tout prend la fuite. Les Romains pénètrent juſqu'au centre où étoient les femmes, & les font priſonnieres avec leurs enfans. En un inſtant, le déſordre devint général dans l'armée Barbare. Dix mille Maures reſterent ſur la place; & les vainqueurs revinrent à Carthage avec leur butin, l'an 536.

MANENVERDER. (*bataille de*) En 1629, le 24 de Juin, Guſtave-Adolphe, ayant voulu ſe ſaiſir d'un poſte dans la plaine de Manenverder, à la vue des Polonois, fortifiés d'un corps d'Allemands, que l'empereur avoit envoyé au ſecours du roi de Pologne, fut obligé d'en venir à un combat ſanglant. Le monarque Suédois, inférieur en forces, abandonna le champ de bataille, après s'être battu en ſoldat, & avoir couru riſque plus d'une fois d'être pris. L'hiſtoire du chapeau de ce Prince eſt trop ſinguliere pour ne pas trouver ici ſa place. D'ailleurs elle peut ſervir à faire voir quelle croyance méritent la plûpart de ceux qui écrivent l'hiſtoire. Le baron de Sirot rapporte qu'ayant été man-

qué d'un coup de carabine que lui tira le roi de Suède, il déchargea son pistolet sur ce Prince, sans le connoître; qu'il lui brûla les cheveux, & que le mouvement de tête que fit Gustave au passage de la balle, fit tomber son chapeau. Sirot s'en saisit; l'emporta; & les officiers Suédois prisonniers ne purent le voir, après la bataille, sans verser beaucoup de larmes, persuadés que leur Prince étoit mort. Un des historiens du grand Gustave ajoûte que ce fameux chapeau fut envoyé à Walstein. Un autre écrivain dit que ce fut un soldat Allemand, qui emporta le chapeau que le monarque avoit laissé tomber. Enfin, selon Puffendorf, ce fut un Polonois qui avoit saisi Gustave par le baudrier, & à qui il resta entre les mains, parce que ce Prince eut l'adresse de le faire couler par-dessus sa tête, & de le laisser tomber. Voilà, dit le sçavant & judicieux d'Avrigny; voilà bien des versions différentes sur un fait de nulle considération par lui-même, mais qui prouve combien Gustave s'exposoit dans les occasions.

MANTES. (*siége de*) Guillaume le Conquérant étoit devenu extrêmement gros & pesant; & ce Prince prenoit des remedes pour diminuer un embonpoint incommode. Philippe I, roi de France, en faisoit des railleries, & demandoit, en plaisantant: « Quand » donc ce gros homme relevera-t-il de ses » couches? » Le conquérant, naturellement emporté, fit dire au Roi que « quand il seroit » accouché, il iroit faire ses relevailles à » sainte Genevieve de Paris, avec dix mille » lances en guise de cierges. » L'effet sui-

vit de près la menace. Il entra dans le Vexin François ; &, mettant tout à feu & à ſang, il ſe préſenta devant la ville de Mantes, la prit d'aſſaut, & la réduiſit en cendres, l'an 1087. Cette action violente termina la vie & les projets de ce monarque, le héros de ſon ſiécle. Une fiévre le prit. Il tomba de cheval ; ſe bleſſa dangereuſement, & mourut, quelques jours après, à Rouen, à l'âge de ſoixante ans.

MANTINÉE. (*batailles de*) 1. L'amour du commandement avoit armé Lacédémone, Athènes & pluſieurs autres républiques de la Grèce contre la puiſſance Thébaine, que la valeur & la ſageſſe d'Epaminondas augmentoient de jour en jour. Les armées des deux partis ſe rencontrerent dans les plaines de Mantinée, ville d'Arcadie. Les Confédérés avoient plus de vingt-deux mille hommes, & les Thébains plus de trente-trois mille. Jamais les Grecs n'avoient combattu entr'eux avec des troupes plus nombreuſes ou plus aguerries. Epaminondas fit avancer ſon armée ſur une colline, le long des hauteurs, pour faire croire aux ennemis qu'il ne penſoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux, environ à un quart de lieue, il s'arrêta, & fit mettre bas les armes à ſes troupes, comme s'il avoit eu deſſein de camper dans cet endroit. Les ennemis y furent trompés ; &, ne comptant plus ſur le combat, ils quitterent leurs armes ; ſe diſperſerent dans le camp, & laiſſerent éteindre cette ardeur guerriere, qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des ſoldats, à la

vue d'une bataille prochaine. Cependant le général Thébain, ayant tout d'un coup, par un quart de converſion à droite, converti ſa colomne en ligne, plaça ſur le front de ſon aîle gauche un corps de troupes choiſies, qu'il commandoit en perſonne, & en fit une colomne, pour attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, qui faiſoit preſque toute la force des ennemis. Mais, afin d'empêcher les Athéniens, qui étoient oppoſés à ſon aîle droite, de venir au ſecours des Spartiates, dans l'attaque qu'il méditoit, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie & d'infanterie, & le poſta ſur des hauteurs, à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger ſa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, & leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc & en queue, s'ils avançoient pour ſoutenir leur droite. Il entre-mêla dans les rangs de ſa cavalerie des archers, des frondeurs & des gens de trait, afin qu'ils commençaſſent à mettre le déſordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de flèches & de javelots. Après avoir fait cette diſpoſition de toutes ſes troupes, il s'ébranla pour tomber ſur les Spartiates, avec tout le poids de ſa colomne. Ils furent étrangement ſurpris, & de ce mouvement ſoudain, & de cet ordre de bataille. Ils ſaiſiſſent leurs armes; brident leurs chevaux, & courent à la hâte reprendre leurs rangs. La cavalerie Thébaine enfonça d'abord celle des Alliés, & la força de ſe retirer derriere ſon infanterie. En même tems, Epaminondas attaqua la phalange qui le reçut

avec courage. On combattit, de part & d'autre, avec une ardeur & un acharnement incroyables. Chacun méprisoit le danger, & ne cherchoit qu'à se distinguer, en défendant la gloire & la liberté de sa patrie. Epaminondas, pour déterminer la victoire en sa faveur, crut devoir faire un effort extraordinaire, & payer de sa personne, sans ménager sa vie. Il se met à la tête des plus braves, & fond avec impétuosité sur les ennemis, où la mêlée est la plus vive. Du premier coup qu'il porte, il blesse le général Lacédémonien. Rien ne lui résiste : tout s'enfonce; tout prend la fuite. Dans cet instant de triomphe, quelques Spartiates, s'appercevant qu'il s'abandonnoit trop à son ardeur, se rallient, l'attaquent; & l'un d'eux lui porte dans la poitrine un coup mortel, qui le fait tomber. Le carnage recommence autour de ce héros; & les Thébains viennent à bout de l'enlever, pour le porter dans sa tente & y faire panser sa plaie. Les Spartiates, accablés de fatigues & affoiblis par la perte qu'ils avoient faite, & les Thébains, consternés du malheur de leur général, sonnent ensemble la retraite, & se retirent comme de concert. Cependant l'honneur du combat resta aux derniers. On visita la plaie d'Epaminondas. Le fer du javelot qui l'avoit frappé y étoit resté. Les chirurgiens déclarerent qu'aussi-tôt qu'on l'en auroit tiré, le géneral expireroit. Ce fut un arrêt cruel pour tous les assistans. Epaminondas, dans cette douleur générale, s'arma de toute sa constance. Il demanda si son bouclier s'étoit conservé? On le lui montra. Il s'informa ensuite

de l'état de la bataille. Apprenant que les Thébains étoient vainqueurs : « J'ai assez » vécu, s'écria-t-il; je meurs content; » &, faisant aussi-tôt arracher le fer de sa blessure, il rendit l'esprit. La puissance de Thèbes, ouvrage de ce grand homme, expira avec lui. Le chevalier Follard, dans la description qu'il fait de cette célèbre bataille, la donne comme le chef-d'œuvre de cet habile capitaine. *363 ans avant J. C.*

2. Les Achéens ayant déclaré la guerre à Machanidas, tyran de Lacédémone, Philopémen fut mis à la tête de leur armée, & se campa sur les terres de Mantinée. Le tyran s'avança fièrement contre l'ennemi, & présenta la bataille avec de nombreuses troupes. Le premier choc fut violent. Les Illyriens & les Cuirassiers, qui soutenoient les soldats étrangers de Philopémen, après une vigoureuse résistance, furent entièrement rompus, & s'enfuirent à la hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un quart de lieue. Tout paroissoit perdu du côté des Achéens; & les Spartiates vainqueurs célébroient déja leur triomphe. Mais on vit alors que le succès dans les combats dépend ordinairement de la sagesse des généraux. Philopémen, toujours maître de lui-même au milieu du tumulte de son armée, n'étoit attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, & dont on ne peut trop se donner de garde. Machanidas, au lieu de mettre à profit son avantage, se laisse emporter, en jeune homme, par l'ardeur de ses troupes,

troupes, & poursuit sans ordre les fuyards, pendant que le général Achéen va se poster sur le bord d'un fossé qui défendoit l'infanterie ennemie. Les Lacédémoniens, sans attendre le signal, & pleins de mépris pour un ennemi déja vaincu, s'avancent avec impétuosité vers les Achéens, jusques sur le bord du fossé, &, sans balancer, se jettent dedans pour les attaquer & les vaincre. C'étoit-là le moment décisif, que Philopémen attendoit depuis long-tems. Il fait sonner la charge. On court sur eux, piques baissées, avec des cris épouvantables; & les Lacédémoniens déconcertés prennent la fuite, après avoir perdu un grand nombre de soldats. Le tyran sentit alors sa faute. Il accourt, mais trop tard. Désespéré, il cherche son salut dans la vîtesse de son cheval; mais, lorsqu'il alloit franchir le fossé, Philopémen, qui l'avoit reconnu, lui lança un javelot, & l'étendit mort sur la place. Les Spartiates perdirent quatre mille hommes, outre un grand nombre de prisonniers, tout leur bagage & leur camp qu'ils abandonnerent aux Achéens. *An du monde 3798.*

MANTOUE. (*attaques de*) En 1702, le prince Eugène, voulant étendre ses conquêtes en Italie, fit former, par ses troupes, le blocus de Mantouë, ville forte par sa situation, & célèbre par la naissance du plus grand poëte de Rome. Cette expédition dura près de huit mois; &, peut-être qu'elle eût été heureuse, si, le 1er d'Août, les généraux François ne se fussent approchés, & n'eussent fait entrer dans la place des munitions de guerre &

de bouche. Ce ſecours, preſqu'ineſpéré, ranima le courage des aſſiégés, & déconcerta les ennemis qui, dès ce moment, renoncerent à leur entrepriſe, & diſparurent. Dans la ſuite, Mantouë eut encore diverſes attaques à ſoutenir. Les Impériaux s'en emparerent, en 1707, après que les troupes Françoiſes & Eſpagnoles eurent évacué toute la Lombardie, par une capitulation qui fut ſignée, le 13 de Mars. En 1735, le duc de Montemar fit le ſiége de Mantouë, & le preſſa vivement; mais les troupes combinées de France, d'Eſpagne & de Sardaigne le firent lever, en vertu de la ſuſpenſion d'armes qui ſe fit, la même année, entre les Puiſſances belligérantes; &, le 2 de Novembre, toutes les portes de la ville furent ouvertes.

MAOGAMALQUE, (*priſe de*) ville de Perſe, très-importante, & qui arrêta Julien, pendant quelque tems. Il en conduiſit le ſiége avec tant de vigueur, & encouragea tellement ſes troupes par l'exemple de ſa témérité, qu'il s'en rendit maître, l'an 363. Les ſentinelles s'étoient vantés, dans leurs chanſons militaires, que les Romains eſcaladeroient le ciel, avant que de prendre la place. Ils payerent cher cette raillerie; car le ſoldat, furieux, paſſa tout au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. De tout le butin, Julien ne ſe réſerva qu'un jeune enfant muet, qui ſçavoit, par ſes geſtes, énoncer clairement toutes ſes idées, & parler, en quelque ſorte, un langage intelligible à toutes les nations. A l'exemple de Scipion l'Africain, l'empereur ne voulut voir aucune des filles qu'on

avoit mises à part, quoiqu'elles fussent les plus belles du monde.

MARANGA. (*bataille de*) La victoire suivoit constamment les drapeaux de Julien l'Apostat; & les Perses, si long-tems la terreur de l'Empire Romain, trembloient à l'approche de ce prince redoutable. Après un grand nombre de succès éclatans, l'empereur rencontra les Barbares dans la plaine de Maranga. Les attaquer, les enfoncer, les dissiper fut l'affaire d'un moment. Ils ne purent tenir contre l'infanterie Romaine, à la tête de laquelle combattoit Julien. La victoire fut complette. Cependant les Perses ne perdirent point courage. Quelques jours après leur défaite, ils tomberent tout-à-coup sur les vainqueurs. Ils furent reçus avec intrépidité; & la valeur Romaine triompha encore. Julien, poussé par la victoire, s'attacha à poursuivre les fuyards; mais son ardeur aveugle lui devint funeste. Une flèche vient lui effleurer le bras, & entre bien avant dans le foie. On s'empresse pour le secourir. Son sang se perd: il s'évanouit. Etant revenu à lui, il demande le nom du lieu où il se trouve; &, comme on lui répond qu'il s'appelle *Phrygie*, il juge, sur une vaine prédiction de ses devins, que sa mort est prochaine, & s'écrie en soupirant: « O soleil! tu as perdu Julien! » La chute du prince rendit le courage aux Perses. Le combat recommença de toutes parts. L'acharnement devint terrible. La nuit seule sépara les guerriers couverts de blessures, épuisés de sang & de forces. Quelques heures après, Julien mourut en sophiste, comme il

avoit vécu, l'an 363. Il eſt faux que ce prince, en rendant les derniers ſoupirs, ait proféré ce blaſphême : « Tu as vaincu, Galiléen ! » La paſſion a imaginé cette anecdote.

MARATHON. (*journée de*) Ce fut l'an du monde 3514, que ſe donna cette fameuſe bataille qui affermit la grandeur d'Athènes, & humilia la fierté du roi des Perſes. L'armée de Darius, commandée par Datis, étoit de cent mille hommes & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix chefs, mais qui remirent toute leur autorité à Miltiade, parce qu'il étoit plus habile. Il ne trompa pas l'attente publique. Ce grand homme, afin de rendre inutile la multitude des ennemis, ſe campa au pied d'une montagne, & fit jetter, ſur les côtés, de grands arbres, pour empêcher que la cavalerie des Perſes ne pût l'incommoder. Datis ſentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable; mais, comptant ſur le nombre de ſes troupes, & ne voyant que de la témérité dans la conduite des Athéniens, il accepta le combat. Les Grecs ſe précipiterent ſur les deux aîles des Perſes, qu'ils enfoncerent & mirent en fuite; puis, accourant au ſecours de leur corps de bataille, qui plioit, ils environnerent les ennemis, & en firent un horrible carnage. Alors les Perſes prirent la fuite vers leur flotte. Les Athéniens vainqueurs les y pourſuivirent, en tuerent un grand nombre, & mirent le feu à pluſieurs de leurs vaiſſeaux. Six mille Perſes perdirent la vie dans le combat; & cette victoire ne coûta que deux cens hommes aux

Athéniens. Un ſoldat courut en porter l'heureuſe nouvelle à Athènes ; &, quand il fut arrivé à la maiſon des magiſtrats : « Rejouiſſez-vous, nous ſommes vainqueurs, » leur dit-il, & tomba mort à leurs pieds. Pour récompenſer Miltiade, dont la ſageſſe & la valeur venoient de délivrer Athènes & toute la Grèce, on fit peindre la bataille de Marathon ; & on le repréſenta à la tête des dix chefs, exhortant les ſoldats & leur donnant l'exemple : foible reconnoiſſance aux yeux de la cupidité & de l'avarice, mais noble & durable alors, parce qu'elle n'étoit accordée qu'au vrai mérite ! Ce tableau fameux étoit de la main du célèbre Polygnote, de l'iſle de Thaſos, l'un des premiers peintres de ſon tems. Ce grand artiſte, plus ſenſible à la gloire qu'à l'intérêt, avoit voulu contribuer à la reconnoiſſance publique par ſes talens, ſans les mettre à prix. Athènes le paya en monnoie de ſon goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement dans la ville, où il demeureroit & ſeroit traité, tant qu'il lui plairoit, aux dépens de la république. Que de grandeur ! que de généroſité ! Que ſont devenus maintenant tous ces ſentimens de nobleſſe ?

MARCHIENNE. (*priſe de*) Après la journée de Dénain, le maréchal de Villars fondit ſur Marchienne avec ſon armée victorieuſe. Cette petite ville, aſſez bien fortifiée étoit défendue par quatre mille hommes. On en preſſa le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours, le 30 de Juillet 1712, on les fit priſonniers ; & l'on ſe rendit maître de

toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées dans cette place par les ennemis, pour la campagne. On y trouva plus de cent piéces de canon, & cent bélandres, ou grands bateaux plats, chargés de toutes sortes de marchandises.

MARDICK. (*prise de*) En 1622, le roi d'Espagne fit bâtir un fort à Mardick, pour assurer la navigation & le commerce. Il étoit d'une grande importance: aussi fut-il plusieurs fois pris & repris, dans les guerres du dernier siécle, entre l'Espagne & la France. M. le duc d'Orléans en entreprit la conquête, en 1645; &, après quelques attaques, il s'en rendit maître, le 10 de Juillet. Les Espagnols y rentrerent pendant l'hyver; ensorte que, l'année suivante, le Prince fut encore obligé de l'assiéger dans les formes. Cette expédition fut meurtriere, & dura dix-sept jours, parce que les Espagnols, campés sous Dunkerque, rafraîchissoient la place. Mais la flotte Hollandoise, qui parut, hâta la reddition de cette forteresse qui ouvrit ses portes, le 24 du mois d'Août. Elle ne resta pas long-tems au pouvoir du vainqueur; & ses premiers maîtres trouverent bientôt le moyen de s'y rétablir. M. de Turenne fit investir Mardick, en 1657; & ce grand Général l'obligea de capituler, le 3 d'Octobre. La place fut remise aux Anglois, suivant le traité conclu avec Cromwel. Elle fut rendue aux François par la paix des Pyrénées; &, comme ils augmenterent considérablement les fortifications de Gravelines & de Dunkerque, ils démolirent Mardick qui devenoit inutile.

MARDIE. (*bataille de*) Après la bataille de Gibales, Constantin, qui vouloit mettre le comble à sa victoire par un nouveau triomphe, poursuivit Licinius, & l'atteignit dans la plaine de Mardie, en Pannonie. A peine fut-on en présence, que, de part & d'autre, on en vint aux mains. Le premier choc fut terrible; mais les soldats de l'usurpateur épuiserent bientôt leurs forces, déja notablement affoiblies par une fuite pénible. Animées par le succès, les troupes impériales redoubloient de courage. Enfin elles firent un dernier effort; & les rebelles furent dissipés ou massacrés comme un troupeau timide. Licinius se confondit dans la foule des fuyards; & y ayant eu le bonheur d'échapper au carnage, il chercha les moyens d'appaiser son vainqueur. Ce grand Prince lui pardonna ses coupables excès, & poussa même l'indulgence jusqu'à le maintenir sur le thrône qu'il avoit usurpé. Ce dernier exploit termina la guerre, l'an 314.

MARFÉE. (*bataille de la*) Les François mécontens, sous la conduite du comte de Soissons, s'étant assemblés près de Sedan, à la tête d'une armée, le maréchal de Châtillon eut ordre de les aller chercher pour leur livrer bataille. Châtillon obéit à la voix de Richelieu; &, le 6 de Juillet 1641, il rencontra l'ennemi campé dans les plaines de la Marfée. Aussi-tôt il présenta le combat qui fut accepté, & soutenu avec valeur. Après une foible résistance, les soldats de la premiere ligne du Maréchal reculerent en désordre, & se jetterent sur la seconde qui, par cette impulsion,

fut jettée vers l'artillerie. C'est-là qu'on se battit long-tems avec fureur; mais enfin les Cardinalistes prirent la fuite, laissant sur la place plus de cinq cens morts, &, entre les mains des vainqueurs, environ deux mille prisonniers. Lorsque l'armée des mécontens poussoit des cris triomphans, le comte de Soissons tomba mort au milieu de ses gardes & d'une troupe de gentilshommes, sans qu'on pût voir ni par qui, ni comment il avoit été tué : aussi les historiens ont-ils donné pour des certitudes ce qui n'étoit que simple conjecture. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la mort du Comte fit pour les vaincus, plus que n'auroit pu faire la victoire la plus complette.

MARGUS. (*bataille de*) Sabinien, général de l'armée Romaine en Illyrie, se disposoit, par l'ordre de l'empereur Anastase, à faire le siége du château de Herta, à la tête de dix mille hommes. Pitzia, général de Théodoric, accourut aussi-tôt à la tête seulement de deux mille fantassins & de cinq cens chevaux. Il atteignit les ennemis sur les bords du fleuve Margus, qui se jette dans le Danube, près de la ville du même nom. Malgré l'inégalité du nombre, il fait sonner la charge. Les Romains fuient, & laissent la victoire à leurs ennemis, l'an 505. Totonic & Vitigès donnerent dans ce combat les premieres preuves de cette haute valeur qui plaça le premier à la tête des troupes, & le second sur le thrône de sa nation.

MARIENDAL. (*journée de*) Le vicomte de Turenne avoit passé le Rhin pour aller barrer le chemin aux Impériaux qui marchoient

en Franconie. Ils s'étoient retirés à son approche; & le colonel Roze les avoit suivis, durant quatre jours. Sur son rapport, le Vicomte distribua les troupes en quartiers de rafraîchissement, du côté de Mariendal. Mais Roze ne s'étoit point apperçu que les ennemis avoient rebroussé chemin, dès qu'il avoit cessé de les observer. Tout-à-coup, le 5 de Mai 1545, dès cinq heures du matin, on vient dire aux François que le général Mercy s'avance à grands pas avec toute son armée. Turenne se leve à la hâte; ordonne de rassembler les quartiers, à une lieue & demie de Mariendal, & commande à Roze de s'y rendre pour y recevoir les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. Le colonel y court; &, voyant une assez vaste plaine, au-delà d'un bois de cinq à six cens pas de longueur, qui étoit à la tête de la grande-garde Françoise, il lui fait passer ce bois, & range dans la plaine quelques régimens qui s'étoient joints à lui. Le Vicomte survient, & voit la faute énorme de son lieutenant. Il se hâte de la réparer; & déja il ordonnoit de repasser le bois, lorsque l'avant-garde ennemie se montra dans la plaine. Il n'y avoit plus moyen d'éviter le combat. Turenne n'avoit que trois mille hommes d'infanterie, & sept ou huit régimens de cavalerie. Il forme son aîle droite de toute son infanterie qu'il place à l'entrée d'un petit bois à droite, & qu'il fait soutenir par deux escadrons seulement. Il compose son aîle gauche de tout le reste de sa cavalerie qu'il met sur une seule ligne, excepté deux escadrons dont il fait une espece de seconde

ligne. A peine avoit-il fini ces dispositions, que Mercy s'avance en bon ordre, soutenu du feu de son artillerie. Turenne attend l'ennemi, sans s'ébranler. Mercy, à la tête de son infanterie, fond sur le petit bois. En même tems, le Vicomte avec sa cavalerie se précipite sur l'aîle droite des Impériaux; l'enfonce; rompt tous les escadrons; ébranle même la seconde ligne, & prend douze étendards. Mais, dans ce moment, Mercy se rend maître du bois; & l'infanterie Françoise prend la fuite. Il ne restoit plus que l'aîle gauche, composée de cavalerie. Mercy fait avancer la sienne pour l'envelopper. Turenne, vainqueur, voit ce mouvement, & cesse de combattre, pour ne songer qu'à la retraite, dont il dresse le plan, en un instant. Il fait rallier son infanterie, & lui commande de marcher droit à Philisbourg. Il fait passer à sa cavalerie le Thauber & le Mein: il se met lui-même à la tête de l'arriere-garde; repasse le bois, & soutient avec les derniers escadrons tous les efforts de l'ennemi qui le poursuit avec chaleur. A la sortie du bois, un gros corps de cavalerie l'arrête, & lui bouche le chemin de Mariendal. Il n'y a pas moyen de reculer. Turenne prend son parti sur l'heure. Il s'élance contre ces cavaliers, & s'ouvre un passage, l'épée à la main. L'ennemi cessa de l'inquiéter alors; & le Vicomte acheva tranquillement cette retraite qui fut presqu'aussi glorieuse qu'une victoire. L'échec de Mariendal est le seul que M. de Turenne, commandant en chef les troupes du Roi, ait jamais reçu; &, comme il étoit infiniment modeste, on

ne louoit jamais dans la ſuite ſes grands exploits admirés de l'univers, qu'il ne rappellât cette défaite, dont il ſe faiſoit une eſpece de préſervatif contre la vanité, fruit ordinaire de la gloire & des applaudiſſemens.

MARIGNAN. (*bataille de*) A peine François I fut-il monté ſur le thrône, qu'il voulut ſignaler ſon courage par la conquête du duché de Milan & des autres Etats revendiqués, les armes à la main, par ſes prédéceſſeurs. Suivi de quarante mille hommes, du brave Lautrec & de l'intrépide Bayard, ce monarque paſſa les Alpes, &, le 13 de Septembre 1515, joignit vingt-ſept mille Suiſſes dans la plaine de Marignan, petite ville voiſine de Milan. On tenta d'abord les voies de la négociation; & déja l'on alloit conclure le traité, lorſqu'un prêtre, qui ſe mêloit de porter le mouſquet, Matthieu Schiſner ou Schaner, évêque de Scion, & cardinal Suiſſe, rompit tout-à-coup les conférences, & ſouleva ſes compatriotes contre les François. Excités par le ſermon guerrier du prélat, ils prennent les armes en tumulte; &, comme des forcenés, ils tombent incontinent ſur le camp du Roi. Ce Prince étoit à table; & ſes troupes, qui ne s'attendoient pas ſi-tôt à la bataille, ſe livroient aux douceurs d'un loiſir militaire. L'allarme ſonne. Le Roi ſe leve; donne ſes ordres; diſpoſe ſes guerriers; attend l'ennemi. Son avant-garde étoit couverte d'un large foſſé, & de ſoixante & douze piéces d'artillerie, gardées par les Lanſquenets. Le deſſein des Suiſſes étoit d'attaquer ce corps

redoutable pour enlever les canons, comme ils avoient fait à la journée de Novare, où la prise de l'artillerie leur avoit donné la victoire. Ils s'approchent, & soutiennent avec fermeté le feu terrible des François. Huit cens Lansquenets fondent sur eux avec plus de courage que de prudence. Ils les reçoivent sans s'ébranler ; les enfoncent ensuite ; les accablent ; les poursuivent jusques dans le camp ; s'emparent de quatre couleuvrines, & menacent d'une entiere défaite ces assaillans téméraires. Le Roi voit leur danger. Bayard accourt, & repousse l'ennemi. Mais ce généreux chevalier pensa payer bien cher son intrépide valeur. Il montoit un cheval très-vigoureux. L'animal, blessé, s'agite ; se débride, &, ne sentant plus son mords, prend sa course à travers les Suisses. Le péril étoit pressant ; & Bayard alloit tomber au pouvoir d'un ennemi impitoyable. Heureusement un sep de vigne arrête son coursier fougueux. Le chevalier se jette à terre ; dépouille son armure ; se dérobe aux regards de l'ennemi, & revient sans malheur au camp du Roi. Dans ce moment, deux mille Suisses passerent devant ce Prince qui les chargea vivement, & les mit en fuite. Ce ne fut pas sans un grand danger ; car son buffle fut percé, de part en part, d'un coup de pertuisane. La nuit sépara les combattans, & fit cesser le carnage. On la passa toute entiere sous les armes ; & le Roi dormit sur un affût de canon, à cinquante pas d'un bataillon Suisse. A son réveil, il fit toutes les dispositions nécessaires pour recommencer le combat. Les

Suiſſes revinrent à la charge, avec plus de furie que la veille. Mais ils furent ſi maltraités par le canon; & la gendarmerie Françoiſe, qui fondit ſur eux, les rompit tellement, que, vers les neuf heures du matin, ils commencerent à ſe retirer, laiſſant preſque la moitié de leur armée ſur le champ de bataille. Leur retraite leur fit plus d'honneur que toutes leurs victoires. Ils la firent au petit pas & en bon ordre, & repouſſerent un corps de troupes Vénitiennes, qui entreprit de les pourſuivre. Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles, dit que celle-ci étoit un combat de géants; & les autres, des jeux d'enfans. Cette victoire coûta quatre mille hommes, & força les ſuperbes Helvétiens de quitter le titre orgueilleux, qu'ils s'étoient donné, de Protecteurs & Dompteurs des Princes.

Avant le combat, François I dit à Bayard qu'il vouloit être fait chevalier de ſa main. C'étoit le plus grand honneur que le Roi pût faire, même à un prince de ſon ſang. « Alors » preint ſon épée Bayard, & dit: Sire, au- » tant vaille que ſi j'étois Roland ou Olivier, » Godefroy, ou Baudouin ſon frere; cer- » tes vous êtes le premier Prince que on- » ques feis chevalier. Dieu veuille qu'en » guerre ne preniez la fuite. » Après la cérémonie, le Chevalier Sans-peur & Sans-reproche fit une profonde révérence au Roi, & dit, en baiſant ſon épée: « Glorieuſe épée » qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire » chevalier le plus grand Roi du monde, tu » ſeras comme relique gardée; je ne t'em-

» ploierai jamais plus que contre les infidè-
» les & ennemis du nom Chrétien. »

MARLBOROUGH. (*prise du fort*) Le comte d'Estaing, après la conquête du fort Tapponoly, en 1761, marcha contre celui de Marlborough. C'étoit un quarré avec quatre grands bastions, situé sur une montagne près du rivage. Ses remparts sont de briques, bien épais & assez élevés. Les Anglois avoient fait des retranchemens en dehors pour en défendre l'approche de tous côtés. Un de ces ouvrages extérieurs s'étendoit jusqu'au vieux Bencole. Tous les chemins jusqu'à Sellibar, tous les lieux accessibles étoient retranchés. Il y avoit dans le fort, ou dans ses ouvrages extérieurs plus de quarante bouches à feu, sans compter plusieurs piéces de campagne. Il y avoit beaucoup de vivres & de munitions; deux cens hommes de troupes Européennes; trois cens Noirs, Cafres ou Sipayes, & quatorze cens Malais, tous armés : forces respectables, si elles eussent eu une ombre de valeur! Elles ne soutinrent pas deux canonnades. Le fort de Tapponoly les avoit tellement effrayées, qu'elles prirent la fuite au milieu de la nuit; & le gouverneur Anglois, craignant d'être fait prisonnier, en restant seul, se vit obligé de les suivre dans cette retraite précipitée. Les autres forts ne firent pas plus de résistance. Anglois, Asiatiques, tout se dispersoit. Les François étoient vainqueurs, avant même d'avoir été vus dans leurs approches. En moins de quelques mois, la Compagnie du Sud perdit ses riches comptoirs; & les magasins immenses, qu'elle y

avoit amaſſés, furent tranſportés en Europe.

MAROC. (*ſiége de*) Ishak, fils & ſucceſſeur de Tasfin, Sultan d'Afrique, toujours vainçu, toujours pourſuivi par l'heureux Abdoulmoumen, ſe voyoit dépouiller de tous ſes Etats; & il ne reſtoit plus à ce Prince, autrefois ſi puiſſant & ſi redoutable, que la ſeule ville de Maroc. Il chercha un aſyle dans ce dernier refuge; mais l'uſurpateur, profitant de ſa fortune, ne tarda pas à l'attaquer pour la derniere fois. Il vint ſe préſenter devant Maroc, avec ſon armée formidable, qu'il fit camper, à l'occident, ſur une petite hauteur. Les fortifications de la place, la multitude des citoyens, l'abondance des munitions, tout enfin fit d'abord prévoir à Abdoulmoumen que le ſiége ſeroit long & meurtrier. Les obſtacles irritent ſon grand courage. Pour prendre une ville, il en bâtit une autre, dans laquelle ſes guerriers bravent les rigueurs de la ſaiſon. Durant onze mois, il forme pluſieurs attaques: il livre un grand nombre de combats; tous ces efforts ſont inutiles. Cependant les vivres commencent à manquer dans la ville, & la famine fait périr plus de monde que le fer des aſſiégeans. Mais Abdoulmoumen ne peut tirer avantage de ce fléau terrible. Fatigué de voir échouer toutes ſes tentatives, il a recours à la ruſe. Il place une partie de ſes troupes au-delà de la ville qu'il a fait bâtir, & leur ordonne de ne s'ébranler qu'au ſignal qu'il leur feroit entendre. Il commande au reſte de ſes ſoldats de livrer un aſſaut à la place aſſiégée, de ſe retirer en-

ſuite, comme ſi la terreur s'étoit emparée de leurs eſprits, & de fuir du côté de l'embuſcade. Les guerriers obéiſſent. Ils courent en foule vers les murailles de Maroc; ils dreſſent leurs échelles; ils montent; ils s'empreſſent avec une ardeur ſimulée; mais bientôt ils cèdent aux efforts des aſſiégés: ils abandonnent les remparts. Les habitans tombent ſur eux de tous côtés. Ils prennent la fuite. Ils ſont pourſuivis juſqu'à leur camp, dont les tours & les fortifications ſont renverſées: enfin ils attirent l'ennemi dans l'embuſcade. Dans le moment, tout change. Une foule de gens armés paroît ſortir tout-à-coup du ſein de la terre. Les fuyards font volte-face. Les ennemis, qui s'étoient crus vainqueurs, ſont chargés, enveloppés, enfoncés, culbutés, vaincus, taillés en piéces. Très-peu rentrerent dans la ville où ils porterent la déſolation & la terreur. Toutefois les débris des citoyens réſolurent de ſe défendre juſqu'à la mort. La famine augmentoit tous les jours; & déja plus de cent mille perſonnes étoient devenues les triſtes victimes de la miſere publique. Ceux qui leur avoient ſurvécu, étoient ſi foibles & ſi languiſſans, qu'ils ne pouvoient donner la ſépulture aux morts. Parmi les troupes qui compoſoient la garniſon, il y avoit une compagnie de Francs que l'on appelloit les *Marantons*. Ces ſoldats, vaincus par les maux dont ils étoient accablés, ouvrirent au général ennemi la porte confiée à leur garde. En un moment, toute l'armée d'Abdoulmoumen ſe répandit dans la ville, & s'y livra aux plus horribles excès.

Ishak

Ishak fut fait prisonnier avec tous ses parens, & conduit au supplice. Le malheureux monarque, les yeux baignés de larmes, vouloit implorer la clémence du vainqueur: » Quoi ! seigneur, lui dit un Emir issu de » son sang, v[illegible] abaisseriez-vous à de timi- » des supplications ? Verrois-je, en ce jour, » le sublime Ishak remper bassement aux pieds » d'un barbare ! Non, Prince; mourons, & » mourons sans foiblesse. La vie est un far- » deau, quand on la doit au plus cruel de » tous les hommes. » Ces généreuses paroles mirent en fureur Abdoulmoumen. Il fit saisir ce seigneur intrépide, & le fit expirer sous le bâton. Ishak eut la tête tranchée. Dans ce prince finit la dynastie des Almoravides qui régnerent près de cent ans sur l'Afrique, & sur une partie de l'Espagne. *L'an de Jesus-Christ 1148.*

MARPURG. (*prise de*) En 1758, le duc de Broglie soutenoit dans la Hesse la réputation qu'il s'étoit si justement acquise; & ce grand Général, avec un simple détachement, causoit autant de terreur, qu'il eût pu faire à la tête d'une armée formidable. Au mois de Juillet, il s'approcha de Marpurg, place que sa situation au pied d'une montagne, & son château rendoient importante. Les travaux du siége furent poussés avec une ardeur si constante, que, malgré les obstacles que présentoit cette expédition, la ville fut obligée de capituler, le 6. Les François ne garderent pas long-tems cette conquête qui leur fut enlevée, le 10 de Septembre de l'année suivante, par les Hanovriens & les Hessois réunis.

MARSAILLE. (*bataille de la*) Le maréchal de Catinat, voulant secourir la ville de Pignerol, que le duc de Savoie assiégeoit, descendit les Alpes, à la tête de quarante bataillons, & de soixante-seize escadrons, & joignit le Prince dans la plaine de la Marsaille, le 3 d'Octobre 1693. On s'occupa, durant tout le jour, à faire les dispositions de la bataille que, de part & d'autre, on vouloit livrer le lendemain. A la gauche de l'armée Savoyarde étoit une montagne : à sa droite s'étendoit la plaine ; devant elle couloit la petite riviere de Chisole. Ce poste étoit avantageux ; mais le Duc voulut l'abandonner pour franchir, le premier, la riviere. Il commandoit l'aîle droite : le marquis de Léganez conduisoit la gauche. Le corps de bataille devoit combattre sous les auspices du prince Eugène. Catinat prit la conduite de l'aîle droite de son armée ; & le duc de Vendôme, secondé du Grand-Prieur, son frere, fut mis à la tête de la gauche. Le 4, sur les neuf heures du matin, on donne le signal : on s'ébranle ; on s'approche ; on se menace. Catinat & Vendôme fondent, en même tems, sur la premiere ligne des ennemis. Ils frappent : ils renversent tout ce qui s'offre à leur premier effort. Tout prend d'abord une fuite précipitée ; mais bientôt on vole au secours des vaincus. On les arrête : on les oblige de retourner au combat. Le désespoir, la fureur s'emparent de leur ame. On n'ose se mesurer avec ces guerriers devenus tout-à-coup redoutables. Les François sont culbutés à leur tour, & vivement poursuivis. Dans ce mo-

ment, Catinat, Vendôme & le Grand-Prieur surviennent; rallient les fuyards; enfoncent les deux lignes de l'aîle gauche; se précipitent sur la droite; l'attaquent; la pressent; l'environnent de toutes parts: rien ne leur résiste. L'ennemi déconcerté jette loin de lui ses armes devenues inutiles, & abandonne le champ de bataille, après quatre heures & demie de combat. Un instant auparavant, on prioit le duc de Schomberg de faire retraite avec son régiment. » Non, répondit-il, il faut vaincre ou mourir. » En disant ces mots, il reçoit à la cuisse une blessure qui le fait tomber. Son valet de chambre, appellé *la Sale*, se jette sur lui pour le sauver, en criant: « Quartier! » quartier! » Ses cris ne sont point entendus; & ce généreux serviteur est tué sur le corps de son maître. « Neuf ou dix mille ennemis » tués sur la place, dit Louis XIV dans sa » Lettre à l'archevêque de Paris; près de deux » mille faits prisonniers; trente-quatre piéces » de canon, & cent six drapeaux ou éten- » dards pris sur eux; le désordre avec lequel » les restes de leur armée dispersée se sont re- » tirés en divers endroits, ne laissent rien » à desirer à l'éclat de cette victoire. » Elle fut d'autant plus glorieuse, qu'en triomphant du duc de Savoie, Catinat avoit triomphé du prince Eugène, qui avoit disposé l'armée.

MARSEILLE. (*siéges de*) 1. Les habitans de Marseille s'étoient déterminés à ne point recevoir César dans leur ville, parce qu'ils avoient de grandes obligations à Pompée. Cesar, à qui ils n'étoient pas moins redevables, fut très-irrité de cet affront; &, sur

le champ, il mit le siége devant cette ingrate cité. Il fut long, parce que ce grand général ne le conduisit point en personne, & qu'il étoit passé en Espagne pour détruire un parti contraire à son ambition; mais, quand il se fut présenté de nouveau devant la place, elle se rendit. Le vainqueur se contenta de désarmer les citoyens, & ordonna qu'on lui apportât tout l'argent du thrésor public. *An de Rome 703.*

2. Maximien se faisoit un jeu de quitter la pourpre impériale, & de la reprendre. L'an de J. C. 309, il remonta, pour la troisieme fois, sur le thrône des Césars; &, afin d'engager les Gaules à se déclarer en sa faveur, il fit courir par-tout le bruit que Constantin étoit mort. Cette nouvelle n'eut pas le tems de s'accréditer. Constantin, à la tête d'une armée dont le zèle précipitoit la marche, se présente devant Marseille, où s'étoit retiré Maximien au bruit de son approche, & fait donner l'assaut. Cette ville étoit prise, si les échelles ne se fussent trouvées trop courtes. Cependant plusieurs soldats, s'élançant de toutes leurs forces, & se faisant soulever par leurs camarades, s'attachoient aux créneaux, & s'empressoient de gagner le haut du mur, lorsque l'Empereur, pour épargner le sang de ses troupes, & celui des habitans, fit sonner la retraite. Dans ce moment, Maximien se montre sur la muraille. Constantin s'en approche; &, d'un ton plein de douceur, il lui représente l'indécence & l'injustice de son procédé. Tandis que le vieillard se répand en invectives outrageantes, on ouvre, à son

infçu, une porte de la ville ; & l'on introduit les soldats ennemis. Ils se saisissent de Maximien ; le conduisent devant l'Empereur, & terminent cette guerre en un moment.

3. Le connétable de Bourbon, voulant mériter, par ses services, la faveur de Charles-Quint, à qui ce Prince perfide s'étoit vendu, entreprit le siége de Marseille, en 1524. Il assuroit que trois coups de canon étonneroient si fort ces bons bourgeois, qu'ils viendroient, la corde au col, lui présenter les clefs de leur ville ; mais ces braves citoyens résolurent de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Les femmes même les plus qualifiées partagerent avec les hommes les travaux les plus pénibles ; & l'ardeur de ces héroïnes fut si grande, que les contre-mines, faites du côté de l'attaque, furent appellées *la tranchée des dames*, pour en perpétuer le souvenir.

Un boulet de canon, parti de la ville, tua deux gentilshommes, & un prêtre qui célébroit la messe. Le connétable de Bourbon accourut au bruit que causoit cet accident, & demanda ce que c'étoit. Le marquis de Pescaire, rival de sa puissance, lui répondit : » Monsieur, ce sont les consuls de Marseille, » qui nous en apportent les clefs. » Bourbon méritoit cette raillerie sanglante. Depuis quarante jours, il s'épuisoit devant une place dont la conquête, selon lui, ne demandoit que sa seule présence. Furieux, il ordonna de redoubler le feu de son artillerie ; & bientôt il vint à bout de faire une brèche assez considérable pour donner l'assaut. Les ingénieurs, envoyés pour la visiter, rapporterent qu'il y

avoit un fossé profond, rempli de feux d'artifice, & défendu par un grand nombre de soldats. L'éternel ennemi du connétable, Pescaire vient en faire le détail au conseil de guerre, & ajoûte malignement : « Vous voyez, » Messieurs, que les Marseillois tiennent toute » prête une table bien couverte, afin de rece- » voir, comme il faut, ceux qui voudront » aller les visiter. Si vous avez envie d'aller » souper en paradis, courez-y ; à la bonne » heure. Pour moi, je n'ai pas envie d'y aller » si tôt : nous ferions mieux, je pense, de » retourner en Italie, où les François pour- » roient bien nous prévenir. » La haine qu'on portoit au duc de Bourbon fait applaudir à cet avis. D'ailleurs, François I venoit au secours de la ville assiégée, avec une armée de quarante mille hommes. Les Impériaux plierent bagage, & se hâterent de se retirer, avec la honte de n'avoir pu réussir.

MARTINIQUE. (*conquête de la*) Depuis long-tems, le conseil d'Angleterre méditoit la conquête de la Martinique, isle considérable des Antilles, qui barroit, en quelque façon, le chemin de la Jamaïque, & dont la position & la richesse peuvent la faire considérer comme le Pérou des François. L'amiral Rodney fut chargé de cette expédition ; & , pour que le succès en fût également prompt & certain, il avoit sous ses ordres plus de quarante vaisseaux montés de douze ou treize mille hommes de débarquement, sous les ordres du général Montckton. L'escadre Angloise se montra devant la Martinique, le 7 de Janvier 1762, & com-

mença ſes hoſtillités par le quartier du Marin. Deux mille hommes, qui y débarquerent, furent reçus bien chaudement par quatre cens Martinicains, & contraints de regagner leurs vaiſſeaux, avec la plus grande célérité. Le Général avoit cependant pratiqué une fauſſe attaque, qui devoit aſſurer le ſuccès de celle-ci. Pour réparer l'échec qu'il venoit de recevoir, & tenter une meilleure fortune, il s'avança vers l'anſe d'Arlets, & entra dans la riviere de la Caze-Navire. Là, il ne lui fut pas difficile de faire ſon débarquement, à la faveur d'une canonnade de cinq à ſix heures, qui foudroya tout le rivage. Il s'étendit enſuite le long de la Caze-Pilote, & ne perdit pas un moment pour s'établir ſur les hauteurs. Le Morne-Tartenſon fut enlevé, peu de tems après. Monckton ne marchoit qu'avec crainte & beaucoup de circonſpection dans un terrein coupé, & qu'on lui diſputoit à chaque pas, avec la plus grande valeur. Il avoit ſous lui dix-huit mille hommes de bonnes troupes réglées, tandis que les Martinicains ne pouvoient lui en oppoſer que treize à quatorze mille. C'étoient cinq cens Grenadiers Royaux, quatre mille cinq cens hommes de la milice du pays, deux mille Flibuſtiers, & ſix à ſept mille Nègres; troupe brave, qui connoiſſoit bien l'impétuoſité du courage, mais que l'habitude n'avoit pas également formée à la diſcipline militaire. M. le Vallot de la Touche étoit à la tête de ce corps, avec le titre de Gouverneur général, & une autorité illimitée. Il avoit à défendre ſon propre pays qu'il devoit connoître aſſez pour en tirer

tout le parti possible. Mais que peuvent la capacité & la bravoure contre des forces supérieures, & conduites aussi par une main également habile ?

Les François livrerent bien des combats qui leur coûterent beaucoup de sang. Ils disputerent chaque ravin, & ne furent jamais heureux. Du Morne-Tartenson, ils se retrancherent sur le Morne-Palate, & se virent de même forcés à l'abandonner. Le général Monckton n'eut bientôt plus qu'un poste de conséquence à attaquer ; c'étoit le Morne-Garnier, le dernier boulevard de l'isle ; mais, avant d'y parvenir, la prudence demandoit qu'on s'assurât des hauteurs du Fort-Royal. Monckton exécuta l'un & l'autre. C'étoit avoir vaincu toutes les difficultés. De-là, il marcha contre le fort, & se rendit maître de la citadelle, en moins de huit heures. Comme il sçavoit que M. de Blénac venoit à toutes voiles au secours de cette isle, il se hâta de faire les derniers efforts pour la réduire, afin de ne point avoir de nouveaux ennemis à combattre.

Cependant, à l'armée de France, on étoit partagé pour sçavoir si l'on devoit se cantonner au poste de la Jambette, afin de couvrir, par cette position, le quartier du Lamentin, ou se retirer au fort Saint-Pierre. Ce dernier parti prévalut. M. de la Touche le crut le plus avantageux ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il eut la douleur d'apprendre que les habitans du Lamentin venoient de capituler sans sa participation. Le danger étoit pressant pour eux ; & il ne le devint pas moins pour le

gouverneur lui-même, qui se vit bientôt forcé jusques dans son dernier retranchement. Tout annonçoit une attaque meurtriere : tout présageoit une défense opiniâtre. D'un côté, le général Anglois, résolu d'emporter cette place par le fer & par le feu ; de l'autre, le capitaine François, déterminé à s'ensevelir sous les dernieres ruines de sa patrie. Mais les habitans déciderent cette importante querelle. Il s'éleva des cris du sein de toutes les familles. Déja chacun croyoit voir ses foyers inondés de son sang. L'assaut, le bombardement ne présentoient que des horreurs. Les pleurs, les gémissemens, les requêtes adressées de toutes parts fléchirent enfin le gouverneur François ; & il fut assez sage pour préférer une capitulation honorable à une mort inutile. Tel fut le sort de la plus riche possession qui restoit à la France, dans ces mers de l'Amérique. Monckton la fit passer, en trente-six jours, sous le joug Anglois. Cependant la Martinique avoit des défenseurs. Ses habitans, citoyens & soldats, sçavoient cultiver leurs champs d'une main, & combattre de l'autre. Leur chef, connu par ses services, par son attachement à la patrie, avoit toute la confiance de ses compatriotes. C'étoit l'Hector qui devoit défendre Pergame, si Pergame eût dû trouver un bras capable de la défendre.

MARTOS. (*siége de*) Méhémed-Abou-Saïd, gouverneur d'Arjona, s'étant fait proclamer Roi de Grenade, voulut s'attirer la confiance des Maures par quelque conquête sur les Chrétiens. En 1238, ayant appris que le gouverneur de Martos, forteresse impor-

tante, étoit ſorti, ſuivi de ſa garniſon, pour alier ravager les campagnes des infidèles, il ſe préſenta tout-à-coup devant cette place. L'épouſe du gouverneur, femme hardie & courageuſe, fit auſſi-tôt fermer les portes, & ſe prépara à une vigoureuſe défenſe. Les autres femmes qui étoient dans la ville, s'étant toutes raſſemblées ſous la conduite de cette héroïne, firent pleuvoir des pierres, de la poix brûlante ſur les aſſaillans, & combattirent avec tant de vigueur, qu'elles donnerent à leurs époux le tems de venir à leur ſecours. Le roi de Grenade, craignant d'être attaqué par des troupes ſupérieures aux ſiennes, ſe retira avec la honte attachée aux projets mal exécutés.

MARTYROPOLIS. (*bataille & ſiége de*) 1. Un corps de ſix mille Perſes étoit campé ſur les bords du Nymphée, près d'Amide, dans le deſſein d'aller attaquer Martyropolis qui en eſt à dix lieues. Les Romains, renfermés dans cette place, en ſortirent pour prévenir l'ennemi. Lorſque le combat fut engagé, ils feignirent de prendre la fuite, mais en bon ordre & ſans rompre leurs rangs. Les Perſes s'étant débandés dans la pourſuite, ils retournerent ſur eux; en tuerent deux mille; enleverent leurs enſeignes, & firent leurs commandans priſonniers. Peu de tems après, ils revinrent devant Martyropolis; en formerent le ſiége, & mirent tout en uſage pour s'en emparer. Les murailles étoient foibles en pluſieurs endroits. La garniſon, quoique remplie de valeur, étoit dépourvue de vivres & de machines. La ville n'auroit pas tenu long-

tems, si le génie fécond d'un seul homme n'eût suppléé à tous ces désavantages. Aux tours que les Perses élevoient pour battre la ville, ce nouvel Archimède en opposoit de plus hautes encore. Il rendoit inutiles tous les assauts: il éventoit toutes les mines des assiégeans. Faute de machines à lancer des pierres, il démolissoit les édifices, & en faisoit transporter les colomnes sur la muraille, d'où, les précipitant avec force sur les ennemis, il en écrasoit un grand nombre. Enfin la perfidie d'un espion ruina tout-à-fait les espérances des Perses. Ce fourbe vint avertir Sittas, général Romain, campé à cinq ou six lieues de la ville, que les Perses attendoient un grand renfort de Huns. Sittas, après avoir vérifié cet avis, engagea l'espion, à force d'argent, à retourner au camp ennemi, pour dire au général que les Huns s'étoient laissés corrompre par les Romains, & qu'ils l'attaqueroient, au lieu de le secourir. Cette fausse nouvelle, jointe à celle qui annonçoit la mort de Cabade, roi des Perses, obligea le général Persan à lever le siége. *L'an 531.*

2. En 589, un des principaux habitans de Martyropolis, nommé *Sittas*, livra cette ville aux Perses. Durant l'absence de la garnison, il alla trouver ces éternels ennemis de l'Empire, & leur persuada d'envoyer quatre cens hommes qui se présenteroient comme déserteurs. Etant ensuite rentré dans la ville, il engagea ses concitoyens à recevoir ces transfuges; &, quand on leur eut ouvert les portes, ils chasserent tous les habitans, à l'exception des jeunes femmes & des esclaves.

Philippique, général de l'empereur Maurice dans ces contrées, fit en vain tous ses efforts pour reprendre Martyropolis.

MASSADA. (*siége de*) Jérusalem étoit prise; & toute la Judée vaincue s'étoit soumise à Tite. Il ne restoit plus que Massada, place forte, située sur un rocher très-escarpé, près du lac Asphaltide, & occupée par Eléazar, ce chef des Sicaires, dont la cruauté avoit tant fait de mal, durant le siége de la ville sainte. Flavius Sylva, général des troupes Romaines, entreprit le siége de cette ville, pour terminer la guerre des Juifs. Il la fit d'abord environner d'un mur, afin que personne n'échappât; &, ayant élevé plusieurs terrasses, il fit jouer ses machines, avec tant de force & de continuité, que les assiégés, quoique déterminés à tout, n'osoient plus paroître sur les murailles. La ville fut bientôt réduite à la derniere extrémité; & les assiégés ne pouvoient manquer de tomber en la puissance des Romains, au premier assaut qu'ils livreroient. Eléazar prit alors une résolution aussi désespérée que l'état de ses affaires. Voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il voulut du moins la rendre mémorable. Il assembla ses compagnons; leur parla long-tems & fortement sur le mépris de la vie & l'horreur de l'esclavage; &, pour finir en gens de cœur, comme ils avoient vécu, il leur persuada de se donner la mort, & de mettre le feu à la place. Ces furieux applaudirent à ce discours; &, encouragés par l'exemple de leur chef, ils tuerent leurs femmes & leurs enfans; se donnerent la mort l'un à l'autre;

& le dernier qui reſtoit, ayant regardé de tous côtés s'il n'y avoit pas quelqu'un qui eût beſoin de ſon ſecours, mit le feu à la ville, & finit cette ſanglante tragédie, en ſe donnant un coup d'épée. Une vieille femme cependant & une couſine d'Eléazar ſçurent ſe ſouſtraire à ſes regards, avec cinq enfans, & ſe cacherent dans les aqueducs. Le lendemain matin, les Romains, qui s'approchoient des murailles pour donner l'aſſaut, furent ſurpris du ſilence qui régnoit dans la ville. Ils firent jouer le bélier, jetterent de grands cris ; mais perſonne ne répondoit. Dans le moment, les deux femmes ſe montrerent, & firent au général le récit du déſeſpoir des aſſiégés. Il n'en voulut croire que ſes yeux ; &, à la vue de tant de morts péris d'une maniere ſi cruelle, tous les Romains verſerent des larmes. Ainſi finit cette fameuſe guerre où la nation Juive avoit fait tant d'efforts pour repouſſer loin d'elle le joug des Romains. Son acharnement cauſa ſa ruine ; & ce peuple choiſi ne fut plus qu'un peuple errant & vagabond, ſans ville, ſans rois, ſans temple & ſans autels. *An de J. C. 72.*

MASPHA. (*journée de*) Samuel avoit aſſemblé le peuple de Dieu pour célébrer un grand ſacrifice. Les Philiſtins, l'ayant appris, leverent des troupes, & vinrent attaquer à Maſpha toutes les Tribus réunies & occupées à louer le Seigneur. Mais le Dieu de Jacob tonna ſur les infidèles, avec un bruit effroyable ; les frappa de terreur ; & les Iſraëlites, vainqueurs par les bienfaits du Tout-Puiſſant, pourſuivirent les fuyards, en les taillant en

piéces, jusqu'aux frontieres de leur pays. Ce triomphe de Samuel rendit la liberté à son peuple qu'il gouverna pendant vingt ans.

MASTREICHT. (*siéges de*) 1. En 1576, la garnison Allemande que l'Espagne entretenoit dans Mastreicht, voulut, de concert avec les bourgeois, chasser les Espagnols, & se soumettre à la puissance naissante des Flamands révoltés. Mais Vargas, qui commandoit l'armée de Philippe II, ayant appris le danger de ses compatriotes, vola sur le champ à leur secours. La place est partagée par la Meuse. La plus grande partie porte le nom de *Mastreicht;* & la plus petite s'appelle *Vich*. Vargas, après avoir passé le fleuve, s'assura de cette derniere; repoussa les ennemis de dessus le pont qui réunit les deux villes, & les poursuivit l'épée dans les reins. Si l'on en croit Strada, souvent trop ami du merveilleux, chaque soldat Espagnol s'avança, forçant une femme de Vich de marcher devant lui, & de lui servir de bouclier, & tirant par-dessous ses bras sur les rebelles. Pendant que ceux qui défendoient le pont hésitoient de repousser les assaillans, de peur de tuer leurs compatriotes & leurs parentes, ils apprennent que les Royalistes ont pénétré dans la ville, d'un autre côté. A cette nouvelle, tout prit la fuite, le pont fut emporté, & l'infortunée ville livrée au plus affreux pillage.

2. Trois ans après cette fatale époque, le 8 de Mars 1579, Mastreicht, qui avoit enfin embrassé la confédération Flamande, fut investie par le prince de Parme, successeur de dom Juan d'Autriche, son oncle, dans le

gouvernement de la Flandre. Ce Général, après avoir mis ſes quartiers à l'abri de toute entrepriſe, s'étoit campé en face de la ville; &, comme c'étoit dans cette partie qu'on devoit former l'attaque, il y plaça ſa nombreuſe artillerie commandée par le ſeigneur d'Hierges. Mondragoné fut chargé de bloquer le côté de Vich. En très-peu de tems, la circonvallation fut ſi bien aſſurée, qu'il paroiſſoit impoſſible que les ennemis puſſent y pénétrer ni par force ni par ruſe. On ferma pareillement la Meuſe au-deſſus & au-deſſous de la ville, par le moyen de deux ponts de bateaux aſſez ſolides pour ôter à l'ennemi l'eſpérance d'entrer par eau dans la place. Ces ponts ſervoient, en même tems, de communication à l'armée répandue ſur l'un & l'autre bord de la riviere. Ces ſages diſpoſitions étant faites, on ouvrit la tranchée. La garniſon, qui n'étoit pas nombreuſe, ne pouvoit pas riſquer beaucoup de ſorties. Néanmoins, dès le commencement du ſiége, elle en fit quelques-unes avec beaucoup de ſuccès. Pluſieurs fois, elle détruiſit les travaux de l'ennemi: pluſieurs fois, elle jetta dans ſes quartiers la terreur & le déſordre. On avoit formé deux attaques; l'une à la porte de Bruxelles, & l'autre vis-à-vis la courtine qui ſe trouve au milieu de la porte d'Hoxter & de celle de la Croix. Lorſque les tranchées furent ſuffiſamment avancées, Hierges fit jouer ſes batteries, dont le feu terrible & continuel cauſa, en peu de tems, un horrible ravage. Déja les Royaliſtes étoient parvenus à la contreſcarpe, & tâchoient de déboucher dans le

fossé, pour le combler promptement, & pouvoir seconder les opérations de l'artillerie par de vigoureux assauts. La porte de Bruxelles étoit défendue par un bon ravelin, & par un grand cavalier établi sur le terre-plein du rempart. Ces portes, d'où les rebelles lançoient des foudres destructeurs, nuisoient beaucoup aux progrès des assiégeans. On les battit avec quelques piéces de gros canon, qui les pulvériserent avec tant de fracas, que les ennemis furent obligés de les abandonner. Cependant l'audace des assiégés croissoit avec le péril. A mesure que les Espagnols avançoient, ils redoubloient d'effort pour les repousser. Leur ardeur étoit infatigable. Sans se reposer ni jour ni nuit, ils étoient par-tout: par-tout ils bravoient, à l'envi, le danger. Les citoyens & les paysans le disputoient en zèle & en intrépidité aux soldats les plus aguerris. Les femmes même, si l'on en croit Strada, les femmes devinrent de redoutables guerrieres. On en forma trois compagnies, dont une partie fut occupée aux contre-mines, & les autres firent le service de la garnison, armées, & payant de leur personne sur le rempart, comme auroient fait les plus braves soldats. On les voyoit en foule partager avec joie les pénibles travaux des pionniers, & s'occuper avec ardeur, tantôt à réparer les anciennes fortifications, tantôt à en élever de nouvelles. Toutefois les Royalistes resterent maîtres du fossé, & la brèche parut assez praticable, pour qu'on tentât l'assaut. On donna le signal; mais les Espagnols, après les efforts les plus courageux & les mieux soutenus,

tenus, furent contraints de ſe retirer avec beaucoup de perte. On augmenta le feu des batteries ; on perfectionna les travaux du foſſé ; on employa toutes ſortes de moyens pour empêcher les ennemis de réparer les brèches faites aux remparts de la ville. Enfin on ſe prépara à livrer un ſecond aſſaut ; &, pour affoiblir la réſiſtance des Flamands, en les obligeant de ſe partager, on réſolut de le donner, en même tems, aux deux attaques. La trompette ſonne. On vole aux brèches ; on ſe heurte ; on ſe frappe ; on veut accabler l'ennemi qui ſoutient avec courage ce choc impétueux. La victoire balance. Herle, d'un côté, & de l'autre Tappin, ce célèbre François, défenſeur de Maſtreicht, s'illuſtrent par des prodiges de capacité & de valeur. On n'attaque plus de loin par des décharges de mouſqueterie & par le feu du canon. On combat corps-à-corps, la pique ou l'épée à la main. Durant cette horrible confuſion, le feu prend à des barils de poudre qu'on avoit approchés, de part & d'autre, à la portée des combattans ; &, dans le même inſtant, la terre eſt couverte de cadavres mutilés. Le combat, qui avoit été très-long & très-ſanglant, ceſſa tout-à-coup ; & les Royaliſtes furent encore obligés de battre la retraite, ſans avoir pu s'emparer de la brèche, & s'y établir. Cette tentative inutile coûta beaucoup aux Eſpagnols. Ils y perdirent un grand nombre d'officiers & des principaux chefs. Le ſeigneur d'Hierges y fut tué d'un coup de feu ; & la mort de ce brave capitaine couvrit de deuil toute l'armée royale.

Cependant la ville étoit dans le plus triste état. La plus grande partie de la garnison avoit péri sur les murailles : le reste manquoit de tout. Les maladies, la fatigue, les veilles, la famine faisoient les plus grands ravages. On ne comptoit plus sur les secours qu'avoit promis le prince d'Orange ; & les rebelles, déterminés à mourir plutôt que de se rendre, n'avoient de ressource que dans leur infatigable bravoure. Le ravelin, qui couvroit la porte de Bruxelles, nuisoit beaucoup aux assiégeans. Le prince de Parme résolut de s'en rendre maître, à quelque prix que ce fût. Il fit faire de nouvelles mines ; &, malgré les efforts des assiégés, le 24 de Juin, on parvint à les chasser de cet ouvrage qui avoit tenu plus d'un mois. Le Prince, profitant de cet avantage, fit élever encore plus haut le grand cavalier que l'on avoit construit en cet endroit, & en tourna le feu contre la place qu'il foudroya du haut de ce poste. Ces nouveaux tonnerres, joints aux foudres qui partoient sans cesse des autres batteries, ne laissoient aucun repos aux assiégés qui ne trouvoient de sûreté dans aucun endroit de la place. Dans cette fâcheuse situation, ils commencerent à désespérer de se soutenir plus long-tems, sans néanmoins songer encore à recevoir une capitulation honorable que le Prince leur offroit. Ce Général étoit tombé malade. Le siége parut en souffrir ; & l'attaque devint plus molle. Les assiégés, qui s'en apperçurent, se relâcherent de même de leur vigilance ordinaire. Le Prince, qui, de son lit, veilloit encore à tout, voulut tirer avan-

tage de ce moment de lenteur, & ordonna de livrer l'assaut. Le matin du jour désigné pour ce dernier effort, un soldat, s'étant glissé de bonne heure par une brèche mal réparée, ne trouva sur le mur que des sentinelles endormies. Il en instruit le Général. On le suit; on monte à la brèche, & la ville est enfin emportée. Le carnage fut si affreux, qu'on épargna à peine quatre cens personnes de tous les habitans & de la garnison qui les défendoit. On sauva pourtant la vie au généreux Tappin, par estime pour sa valeur. Les assiégeans perdirent dans ce siége deux mille cinq cens hommes. Mais un butin, qui leur produisit plus d'un million d'écus d'or, & la conquête d'une ville importante, étoient bien capables de les consoler.

3. Louis XIV parut, le 10 de Juin 1673, devant Mastreicht, avec une armée de quarante mille combattans. Cette place étoit pour le monarque François une clef des Pays-bas & des Provinces-Unies. Elle étoit défendue par une garnison de cinq mille hommes, & par un gouverneur intrépide, nommé *Farjaux*, né François, qui avoit passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. Le 17, on ouvrit la tranchée; & l'on dressa cinq batteries pour foudroyer la ville par cinq endroits différens. Vauban, qui conduisoit toutes les opérations du siége, se servit, pour la premiere fois, des paralleles inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il ajoûta les places d'armes que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour

les mieux rallier en cas de ſorties. Louis ſe montra, dans cette expédition fameuſe, plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avoit encore été. Il accoutumoit, par ſon exemple, à la patience dans le travail, ſa nation accuſée juſqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuiſe bientôt. Tant que dura le ſiége, il fut debout toute la nuit, depuis dix heures du ſoir, juſqu'à cinq heures du matin; &, après avoir ordonné tout ce qu'il croyoit néceſſaire pour les attaques, il ſe retiroit dans ſa tente pour prendre quelque repos, juſqu'au moment de ſon dîner. Au ſortir de table, il montoit à cheval pour faire le tour des lignes, & viſiter les quartiers: auſſi ſes guerriers, qui l'avoient pour témoin & pour compagnon de leurs travaux, ſe portoient-ils aux attaques avec une ardeur infatigable. La plus furieuſe fut celle du 24, qui ſe fit à la contreſcarpe de la porte de Tongres, avec les quatre bataillons du régiment du Roi, qui avoient le comte de Montbrun à leur tête. On y vit tour-à-tour les François & les Hollandois vainqueurs & vaincus, s'entre-diſputant une demi-lune avancée. La première compagnie des Mouſquetaires fut commandée pour fondre ſur cette demi-lune, tandis que la ſeconde ſe précipiteroit ſur les paliſſades entre ce poſte & l'ouvrage à corne. » On donne le ſignal, dit M. de Saint-Foix; » elles marchent; &, malgré la vigoureuſe » réſiſtance de l'ennemi, malgré le feu des » fourneaux qu'il fait jouer, & les éclats ter- » ribles des grenades qu'il jette ſans ceſſe, ces » ouvrages furent emportés preſqu'en même

» tems. » Il fallut livrer quatre combats sanglans ; & l'on ne triompha qu'au quatrieme, après avoir perdu beaucoup de monde. La nuit sépara les guerriers. « L'action du lendemain fut encore plus vive & plus meur» triere. On croyoit les logemens assurés ; » & les Mousquetaires étoient rentrés dans » le camp. L'ennemi fit jouer tout-à-coup » un fourneau que nous n'avions pas décou» vert dans la demi-lune : on dut craindre » qu'il n'y en eût d'autres. Farjaux, qui s'é» toit mis à la tête des meilleures troupes de » sa garnison, profitant de ce moment d'al» larme, rentra dans cet ouvrage, & en chassa » nos soldats. On commanda de nouveau les » Mousquetaires pour le reprendre ; & ils le » reprirent. Mais, après un combat des plus » sanglans & des plus opiniâtres, cinquante» trois Mousquetaires y furent blessés, & » trente-sept tués avec le comte d'Artagnan, » commandant de la premiere compagnie. » Les Mousquetaires qui en revinrent, dit » Pélisson, avoient tous leurs épées sanglan» tes jusqu'aux gardes, & faussées des coups » qu'ils avoient donnés. »

Tant d'attaques redoublées, & plus terribles les unes que les autres, faisoient périr les défenseurs de Mastreicht, sans déconcerter l'intrépide courage de ceux qui survivoient aux morts. Farjaux sur-tout vouloit se défendre jusqu'à la derniere extrémité. A peine lui restoit-il assez de monde pour former un corps capable de conserver ce qui restoit encore de fortifications. N'importe : il préfere un trépas glorieux à une vie qu'il devroit à son vain-

queur ; &, pour mourir ou triompher, il prend la résolution de faire une derniere tentative. Par son ordre, on creuse une mine : on y met le feu avec trop de précipitation. Le volcan éclate avec fracas ; mais les soldats de Farjaux sautent, au lieu des François. Cet accident découragea tout-à-fait les bourgeois qui, s'étant assemblés tumultuairement, forcerent leur gouverneur à parler de composition. Il fallut les satisfaire, & signer, le 29 de Juin, une capitulation aussi avantageuse qu'elle pouvoit l'être. Les débris de la garnison sortirent avec tous les honneurs de la guerre ; & les habitans furent maintenus dans tous leurs priviléges. Cette conquête coûta à la France près de huit mille hommes. Les assiégés en perdirent plus de trois mille.

4. Louis XIV, connoissant toute l'importance de sa victoire, mit dans la place une garnison de six mille hommes de pied, & de douze cens chevaux ; & Vauban fut chargé de rétablir les fortifications ruinées, & d'en élever de nouvelles. Ces précautions étoient nécessaires ; car, trois ans après, le 7 de Juillet, le prince d'Orange vint attaquer la ville, avec une armée de vingt cinq mille hommes, pendant que le duc de Villa-Hermosa d'un côté, & le comte de Waldeck de l'autre, retranchés dans des postes avantageux, observoient les démarches des François, & se tenoient prêts à les empêcher de secourir les assiégés. Le comte de Calvo commandoit dans Mastreicht en l'absence du maréchal d'Estrades, qui en étoit le gouverneur. C'étoit un Catalan qui s'étoit attaché à la France.

Le Roi n'avoit point de plus brave officier. Mais, comme toute sa vie il avoit servi dans la cavalerie, on le croyoit plus propre à la tête d'un parti que d'une garnison. C'est lui, dit-on, qui le premier imagina l'usage des faulx emmanchées à revers, instrument terrible avec lequel ses soldats, dans les sorties, coupoient jusqu'à trois hommes d'un seul coup. On ouvrit la tranchée, le 19: on dressa les batteries, le 22. Durant huit jours, on ne cessa de tirer. Enfin on fit une large brèche au bastion Dauphin, & l'on ordonna l'assaut pour le 30. Il fut terrible, mais inutile. Les ennemis se retirerent avec perte. Le lendemain, le Prince fit faire une seconde attaque qui fut plus meurtriere & aussi malheureuse. On fut obligé, afin d'enterrer les morts, de faire une suspension d'armes pour dix heures. Le Prince, sans se rebuter, fit donner un troisieme assaut, & vint à bout d'emporter enfin le bastion. A peine y étoit-il logé, que les François firent jouer deux mines, dont ils soutinrent le fracas par une sortie furieuse. Ils furent repoussés; & l'ouvrage resta à l'ennemi. Quelques jours après, on prit un autre bastion; & l'on s'approcha de la contrescarpe. Lorsque les Hollandois se disposoient à fondre sur cette partie, le feu prit tout-à-coup à la poudre & aux grenades des assiégés. On profita du désordre, & l'on se rendit maître de la contrescarpe. Ensuite on se prépara pour l'attaque de l'ouvrage à cornes. Deux fois on donna l'assaut, & deux fois on fut obligé de reculer avec perte. Alors les Dragons & la Cavalerie ayant mis pied à terre pour soute-

nir l'infanterie rebutée de tant d'obſtacles ; on fit un troiſieme effort. Il fut ſi terrible, que le chemin couvert fut jonché de cadavres ; & le ſang des morts teignit l'eau du foſſé. Mais les aſſaillans ſe virent contraints de regagner leurs premiers poſtes, après avoir perdu une foule de ſoldats. Cependant le maréchal de Schomberg ſe hâtoit de marcher au ſecours de la place. Le prince d'Orange, qui avoit déja perdu douze mille hommes, n'oſa l'attendre. Il décampa, la nuit du 26 d'Août, après quarante jours de tranchée ouverte ; &, pour faire plus de diligence, il embarqua ſur la Meuſe trente piéces de canon, cinq cens bleſſés, & une grande quantité de munitions. Au point du jour, la garniſon s'apperçut de la retraite des Hollandois. Elle ſauta par-deſſus les travaux ; ſe mit à leur pourſuite, & fit quelques priſonniers. Pour ſurcroît de malheur, les bateaux ennemis s'aſſablerent, & tomberent entre les mains d'un gros détachement qui, par l'ordre du Maréchal, côtoyoit les bords du fleuve.

5. « La paix eſt dans Maſtreicht, » diſoit le maréchal de Saxe : auſſi fut-ce par les préparatifs du ſiége de cette ville fameuſe, que s'ouvrit la campagne de 1748. Il falloit s'aſſurer tous les paſſages, forcer une armée entiere à ſe retirer, & la mettre dans l'impuiſſance d'agir ; c'eſt ce que fit Maurice avec un ſuccès qui a rendu ſon nom immortel. Comme il étoit à-la-fois néceſſaire de tromper l'ennemi, & de laiſſer ignorer ſon ſecret à ſes propres troupes, le Maréchal ne communiqua ſes vues qu'à M. de Crémille. D'abord

on fit croire aux Alliés qu'on en vouloit à Bréda. Maurice alla lui-même, à la tête de vingt-cinq mille hommes, conduire un convoi à Berg-op-Zoom, & feignit de tourner le dos à Mastreicht. En même tems, une autre division s'avança vers Tirlemont, sur le chemin de Liége; une autre marcha du côté de Tongres: une autre menaça Luxembourg; & toutes enfin prirent leur route vers Mastreicht, à droite & à gauche de la Meuse. Les ennemis quitterent précipitamment leurs postes pour couvrir les endroits menacés; abandonnerent d'immenses magasins, & ne virent le dessein du comte de Saxe, que quand il n'étoit plus tems de s'y opposer. Ainsi la ville se trouva investie des deux côtés de la riviere, sans que nul secours y pût entrer. Le siége fut poussé avec cette vivacité victorieuse qui caractérise la nation Françoise. Le baron d'Aylva, gouverneur de la place, & le comte de Marschall, commandant de la garnison Autrichienne, déployerent vainement toute leur habileté pour chicaner le terrein & rebuter les assiégeans. Ils alloient être contraints de subir la loi du plus fort, quand un courier, dépêché par le duc de Cumberland qui, quoiqu'à la tête de plus de quatre-vingt mille combattans, ne pouvoit remuer en faveur de Mastreicht, vint annoncer la cessation des hostilités, & vérifier le mot du maréchal de Saxe. Ce fut le dernier exploit de cette guerre qu'une paix long-tems desirée termina enfin, avec l'applaudissement de toute l'Europe.

MAXEN. (*affaire de*) Le comte de Daun avoit pris Dresde, en 1759; & cet habile

Général prétendoit conserver la possession de cette capitale qui couvroit la Bohême. Mais il falloit la préserver des coups du roi de Prusse, qui la menaçoit, & qui vouloit même établir ses quartiers d'hyver dans le voisinage de cette ville. Le monarque comptoit sur une victoire facile. Il craignoit même que le Maréchal, par une prompte retraite, ne lui dérobât l'honneur d'un glorieux triomphe. Enfin, il paroissoit plus occupé du soin de lui couper le retour en Bohême, que de la pensée de le combattre. Frédéric crut avoir pris des mesures si justes, qu'il ne craignit point d'annoncer que l'armée Autrichienne étoit tournée, & qu'elle n'avoit plus de moyen de se tirer avec honneur du mauvais pas où elle se trouvoit engagée. C'auroit été la premiere fois qu'on eût mis le Comte en défaut. Loin de rien perdre de ce phlegme & de cette circonspection qui font le désespoir de son ennemi, il forma tranquillement le hardi projet d'enlever, d'un seul coup, cette armée qui devoit le tourner. Elle étoit campée près de Maxen, sous les ordres de neuf généraux choisis, & pouvoit former un corps de dix-huit mille hommes. Dans le tems qu'elle se croyoit hors de tout danger, elle se trouva resserrée & enveloppée de toutes parts, n'ayant pour toute perspective que les fers ou la mort. Elle se rendit prisonniere, presque sous les yeux du Roi qui n'osa pas même remuer pour la dégager. Le général Finck, tous ses collégues, tous les officiers, tous les soldats, vaincus presque sans combattre, furent obligés de suivre les guerriers Autrichiens.

MAYENCE. (*siége de*) Le prince Charles de Lorraine, après avoir conſervé l'Empire à Léopold, après l'avoir fait triompher des Turcs & des Hongrois, fut choiſi, en 1689, pour balancer la fortune de Louis XIV. Ce général, illuſtré par une longue ſuite de victoires, vint ſe préſenter devant Mayence, ville très-mal fortifiée, & qui l'arrêta cependant près de deux mois. Le marquis d'Uxelles, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus ſages & les plus prévoyans, fit, pour défendre cette place, des diſpoſitions ſi bien entendues, que ſa garniſon n'étoit preſque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au-dedans, il fit vingt-une ſorties ſur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Quelquefois même il en faiſoit deux ou trois en un jour, à deux heures l'une de l'autre. Dans une ſeule, il reſta neuf cens Impériaux ſur la place; & les aſſiégés percerent juſqu'à l'endroit où l'on avoit ouvert la tranchée. Enfin, le 8 de Septembre, il fallut ſe rendre, faute de poudre, après ſept ſemaines d'une réſiſtance digne des plus grands éloges. « Cette défenſe, dit M. de » Voltaire, mérite place dans l'Hiſtoire, & » par elle-même, & par la maniere dont elle » fut reçue dans le public. Paris, cette ville » immenſe, pleine d'un peuple oiſif, qui veut » juger de tout, & qui a tant d'oreilles & » tant de langues avec ſi peu d'yeux, regarda » d'Uxelles comme un homme timide & ſans » jugement. Cet homme, à qui tous les bons » officiers donnoient de juſtes éloges, étant, » au retour de la campagne, à la Comédie,

» ſur le théatre, reçut des huées du public.
» On lui cria : *Mayence ! Mayence !* Il fut
» obligé de ſe retirer, non ſans mépriſer,
» avec les gens ſages, un peuple ſi mauvais
» eſtimateur du mérite, & dont cependant
» on ambitionne les louanges. »

MAZAGUES. (*ſiége de*) Après la priſe de Nyſe & de pluſieurs autres villes moins importantes dans les Indes, Alexandre fit avancer ſes troupes victorieuſes contre la ville de Mazagues, place forte, que la nature & l'art avoient rendue imprenable, & dont les habitans firent d'abord une vigoureuſe réſiſtance. Le Roi, qui s'expoſoit toujours en aveugle, y fut dangereuſement bleſſé. Mais bientôt les aſſiégés, ſurpris à la vue de ces hautes tours qu'on faiſoit marcher contr'eux, & du terrible effet des béliers, objets nouveaux pour eux, prirent les Macédoniens pour des dieux, & vinrent trouver Alexandre, en lui offrant en ſacrifice du vin dans des coupes d'or. La vanité calma la colere du vainqueur. Il traita les citoyens avec bonté, & rétablit Cléophe, leur reine, dans ſes Etats. *L'an du monde 3677.*

MÉADIA. (*priſe de*) La guerre que l'Empire faiſoit aux Turcs, en 1738, n'étoit point heureuſe ; & déja plus d'une fois on avoit vu l'aigle Romaine s'humilier devant le Croiſſant. Pour mettre le comble à leur fortune, les infidèles formerent, au mois de Mai, le ſiége de Méadia, ville importante, & l'une des barrieres de la Croatie. L'attaque fut vive, & la défenſe opiniâtre. Enfin, le 27, la ville ouvrit ſes portes ; & la garniſon prit la fuite.

On la poursuivit jusqu'à Orsowa qui fut aussi emportée. Enflés de ces deux conquêtes, les Turcs voulurent chasser de la Croatie tous les quartiers de l'armée impériale. Ils chargerent tour-à-tour celui de Cornia, celui d'Orsowa, & celui qui s'étoit établi sur les bords du Bog. En vain les Impériaux déployerent un courage héroïque dans toutes ces actions sanglantes. Les infidèles eurent presque toujours l'avantage, & regagnerent tout le pays jusqu'à Belgrade.

MÉANDRE. (*bataille du*) Les conquêtes des premiers Croisés s'affoiblissoient de jour en jour; & l'on voyoit disparoître, comme une ombre légère, ces monumens fameux, que les héros de l'Europe avoient élevés à leur valeur dans les différentes contrées de l'Asie. Les divisions, les discordes, les haines ébranlerent d'abord les thrônes fondés par les princes Chrétiens à Edesse, à Antioche, à Tripoli, à Jérusalem. Ensuite les infidèles parurent, & s'apprêterent à frapper le dernier coup, le coup terrible, sous la conduite du célèbre Noradin. Les projets de cet ennemi formidable, près d'éclater, allarmerent les foibles Puissances de l'Orient; & ces Chrétiens, timides dans la guerre, aveugles & jaloux durant la paix, solliciterent vivement une nouvelle croisade. Aussi-tôt S. Bernard fait entendre sa voix dans les provinces de la France, de l'Allemagne & de la Flandre, & promet, au nom du Tout-Puissant, que cette expédition sera couronnée des plus glorieux succès. En vain Suger, abbé de S. Denis, ce citoyen zélé, qui mérita, par ses services,

le glorieux surnom de *Pere de la patrie*, s'oppose à l'enthousiasme de l'abbé de Clairvaux. Il n'est point écouté. Le prophète, le thaumaturge l'emporte sur le sage & religieux politique. Par ses conseils, le roi Louis VII convoque un parlement à Vézelai, en Bourgogne. Les évêques, les abbés, les gentilshommes, les députés des villes s'y rendent en foule. L'homme de Dieu paroît à côté du monarque, & parle avec tant de force, qu'il inspire à tous ses auditeurs le desir de s'enroller pour cette pieuse expédition. Louis tombe le premier aux pieds de Bernard, pour recevoir de sa main une croix bénite, que le pape lui avoit envoyée de Rome. La reine suit l'exemple de son époux. Les plus grands seigneurs imitent la princesse, & se croisent avec elle.

Cette pieuse fureur passa bientôt de la noblesse au peuple. On crioit de tous côtés : » La croix ! la croix ! » Le prophète en avoit fait un ample magasin qui fut épuisé en un instant. Il mit ses habits en piéces : les croix manquerent encore. On envoyoit une quenouille & un fuseau à quiconque pouvoit se croiser & ne le faisoit pas. La multitude de ces religieux fanatiques fut immense. Il ne resta plus, dans plusieurs bourgs, que les femmes & les enfans ; & la France se vit presque tout-à-coup épuisée de citoyens. On se prépara au départ ; & l'on offrit le généralat de l'armée à l'auteur & à l'ame de cette sainte entreprise. Mais l'exemple de Pierre l'Hermite étoit trop récent ; & l'abbé de Clairvaux étoit trop sensé pour s'exposer au même ri-

dicule. La premiere faute de ces guerriers ſacrés fut de préférer le chemin de terre, beaucoup plus long & plus difficile, à celui de mer, plus court & moins dangereux. Le Roi prit enfin l'oriflamme, ou étendard béni, des mains de l'abbé de S. Denis; ſe mit en marche, à la tête de plus de deux cens mille hommes, & arriva heureuſement à la vue de Conſtantinople. Manuel Comnène régnoit alors dans cette capitale des débris de l'Empire Romain. Prince poli, mais fourbe comme tous les Grecs; affable & méchant, ſéduiſant & perfide; pour gagner la confiance du monarque François, il l'accabla de traitemens honnêtes. Tout le peuple, toute la nobleſſe, tout le clergé, Conſtantinople, en un mot, ſortit au-devant de Louis. Comnène y vint avec ſes ſujets, & ſe jetta au cou du Roi qu'il ſerra long-tems & tendrement entre ſes bras. Le traître ſongeoit déja à le perdre, comme il avoit fait le malheureux Conrad. Cet empereur d'Allemagne s'étoit auſſi croiſé pour la Terre-ſainte, & s'étoit avancé du côté de Conſtantinople, à la tête d'une armée de ſoixante-dix mille hommes de cavalerie, & d'une multitude innombrable de gens de pied. Séduit par les funeſtes careſſes du monarque Grec, il accepta de ſa main des guides qui l'engagerent & l'abandonnerent dans les détroits du Mont-Taurus, ſans vivres, ſans fourrages & preſque ſans eau. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer ces légions formidables, capables de conquérir l'Aſie; & Conrad, bleſſé de deux coups de flèches, fut trop heureux de ſe réfugier du côté de Nicée, preſ-

que ſans équipage & ſans armes, & ſuivi à peine de la dixieme partie de ſes troupes. Louis ignoroit cette infâme trahiſon : auſſi refuſa-t-il conſtamment de ſe rendre à l'avis de ſes plus ſages conſeillers qui, pour s'aſſurer des Grecs, vouloient qu'on fît d'abord la conquête de leurs foibles provinces. Il quitta Comnène, après avoir traité d'égal à égal avec ce prince, & s'avança vers Nicée, où il rencontra l'infortuné Conrad. Jamais entrevue ne fut plus touchante. Ils ſe ſéparerent les larmes aux yeux; & l'empereur trop crédule ſe retira dans ſes Etats, tandis que le roi de France s'empreſſoit de joindre les infidèles. Ils étoient campés au-delà du Méandre, fleuve auſſi large que profond. Louis ſe préſente à l'autre bord; ordonne le paſſage, & s'expoſe le premier. Tous les ſeigneurs, tous les ſoldats ſe précipitent pour imiter le prince. En vain les Turcs lancent une grêle de flèches ſur ces guerriers terribles. Les caſques & les cuiraſſes repouſſent les traits infidèles. Les François gagnent en foule l'autre côté du fleuve; enfoncent les premiers rangs de l'armée Muſulmane; les pourſuivent juſques dans leur camp où ils entrent avec eux; y font un horrible carnage, une multitude de priſonniers, & un butin immenſe. Heureux les vainqueurs, s'ils euſſent ſoutenu par de nouveaux ſuccès l'éclat de ce premier triomphe ! Peut-être euſſent-ils ſoumis à l'empire du Chriſtianiſme ces vaſtes contrées occupées par les diſciples de Mahomet, & rétabli Jéruſalem. Mais, quelques jours après, la négligence fit perdre tous les avantages de

la

la victoire. Deux des principaux seigneurs commandoient alternativement, l'un l'avant-garde, l'autre l'arriere-garde, & ordonnoient souverainement du lieu où l'on devoit camper. Geoffroi de Rancou, l'un des premiers barons du Poitou, conduisoit, ce jour-là, le premier corps, portant l'étendard royal, précédé de l'oriflamme. Ce capitaine, pour être toujours maître des défilés, va placer son camp sur le haut d'une montagne. Il n'y trouve ni fourrages ni eau. Il descend dans une plaine qui lui paroît délicieuse. Les Turcs profitent de cette imprudente démarche; se saisissent des hauteurs; enveloppent le Baron; fondent sur l'arriere-garde, & la chargent avec tant de fureur, que la premiere ligne est renversée presqu'aussi-tôt qu'attaquée. La seconde résiste quelque tems; mais enfin, accablée par le nombre, elle recule pas-à-pas, & profite des ténèbres de la nuit, pour prendre ouvertement la fuite. Jamais le Roi n'avoit couru de plus grands dangers. Il se défendit seul contre plusieurs Sarasins qui le poursuivoient pour avoir ses éperons dorés. Il s'adossa contre un gros arbre, & les repoussa si vivement, qu'il eut le tems d'y monter. Les Barbares l'y attaquerent à coups de flèches; mais la bonté de ses armes se trouva à l'épreuve de leurs traits. Quelques-uns essayerent d'y grimper après lui : vains efforts! Louis sçut si bien se servir du sabre, coupant têtes & bras, du haut de son espece de citadelle, que les malheureux, ne le connoissant point, l'abandonnerent pour aller piller ailleurs. Le Roi descendit alors, & revint dans son camp,

après avoir erré dans l'obſcurité; & ſa préſence conſola ſes troupes de la perte de la moitié de l'armée. Depuis cette journée funeſte, toutes les entrepriſes des Croiſés échouerent. On fit inutilement le ſiége de Damas; & le Roi, rebuté de rencontrer par-tout des obſtacles inſurmontables, revint dans ſon royaume, avec le regret d'avoir perdu, ſans aucun fruit, la plus belle armée qu'on ait jamais vue en France.

On ne ſçauroit décrire l'étonnement & la conſternation des François, en revoyant leur Prince. Tout le monde maudiſſoit un malheureux voyage qui avoit épuiſé l'Etat d'hommes & d'argent. On ſe déchaînoit ſur-tout contre l'abbé de Clairvaux. Les uns lui redemandoient un pere; les autres leurs enfans, leurs époux, leurs freres, leurs amis: peu l'excuſoient; tous le condamnoient. « Que » ne reſtoit-il dans ſon monaſtere, occupé » des devoirs de ſon état, de la priere & de » la méditation? Faut-il qu'un moine décide » de tout à ſa phantaiſie? Qu'il gouverne ſes » ſemblables. S'il veut commander & régner, » qu'il commande & qu'il règne dans les » cloîtres; mais qu'il laiſſe aux princes & aux » rois le ſoin de conduire leurs ſujets. Où » ſont ces victoires & ces triomphes qu'il » promettoit de la part de Dieu? C'étoit » donc pour nous perdre, qu'il nous exhor» toit à la conquête de l'Aſie? » Ainſi s'exprimoit la douleur. Le pieux abbé répondoit tranquillement que Moyſe qui, comme lui, avoit promis aux Iſraëlites, de la part de Dieu, de les conduire dans une terre de bé-

nédiction, avoit vu périr dans les déserts la premiere génération.

Au reste, si cette seconde croisade produisit un mal passager, elle occasionna, d'un autre côté, un bien qui subsiste encore, puisque c'est par le moyen de ce pieux enthousiasme, que S. Bernard fonda soixante-dix-sept monasteres de son ordre, trente-cinq en France, onze en Espagne, six dans les Pays-bas, cinq en Angleterre, cinq en Irlande, autant en Savoye, quatre en Italie, deux en Allemagne, autant en Suède, un en Hongrie, un en Danemarck; monumens éternels de la charité de ce siècle. Qu'importe qu'on se ruine sur la terre, si l'on amasse dans le ciel des thrésors qu'on ne pourra jamais perdre?

MEAUX. (*siéges de*) 1. L'an 888, sous le règne d'Eudes, une troupe de Normands vint assiéger Meaux, & l'attaqua, durant plusieurs jours, avec vigueur. Les habitans se défendirent avec un courage opiniâtre, quoiqu'ils n'eussent ni munitions ni vivres. Ils espéroient que le Roi viendroit à leur secours; mais ce Prince étoit occupé ailleurs. Ainsi ces braves citoyens furent obligés de capituler. On leur accorda la vie, & la permission de se retirer où ils voudroient. Mais à peine eurent-ils passé la Marne, que les Barbares les envelopperent avec leur évêque; les ramenerent à leur camp, & les firent tous esclaves. Ils couronnerent cette horrible perfidie par la ruine de Meaux qu'ils pillerent & réduisirent en cendres.

2. On ne tarda pas à relever cette ville im-

portante ; & les rois semblerent se disputer l'honneur de la rendre imprenable. La Marne sépare au midi le marché de la ville. Un canal, formé des eaux de la même riviere, acheve d'environner & de former une isle de ce marché. Il étoit fortifié de murs revêtus de parapets, & flanqués, de distance en distance, de grosses tours rondes & massives d'une hauteur égale, sur le sommet desquelles on voyoit s'élever de grands arbres qui, dans l'éloignement, offroient l'aspect d'une forêt suspendue. Charles V n'avoit épargné ni soins ni dépenses pour réparer ou pour augmenter ces travaux : aussi avoit-on vu une poignée de guerriers soutenir dans cette petite forteresse les efforts multipliés d'une armée formidable ; & cette place étoit regardée comme l'écueil des plus grands capitaines. En 1421, Henri V, roi d'Angleterre, & prétendu héritier de France, voulut essayer sa fortune contre cette ville redoutable. Dès le mois d'Octobre, elle fut investie par le comte d'Excester, qui s'empara des fauxbourgs ; &, peu de jours après, le monarque s'y rendit avec le reste de ses troupes qui pouvoient monter à vingt-cinq mille hommes. Il n'y avoit dans Meaux que mille hommes de garnison, mais tous gens d'élite, commandés par des chefs intrépides. Le bâtard de Vaurus étoit à leur tête. Tous paroissoient déterminés à se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Les obstacles ne servirent qu'à exciter le Prince à tout employer pour les vaincre. La place fut attaquée avec toutes les machines de guerre en usage. Toutefois, malgré

l'ardeur avec laquelle les opérations furent poussées, le siége dura sept mois. Les habitans, conduits par Philippe de Gamaches, abbé de S. Faron, & trois braves religieux, combattirent avec une intrépidité égale à celle de la garnison. On faisoit des sorties continuelles; on en venoit, tous les jours, aux mains, aux portes & sur les remparts; & tous les prisonniers, de part & d'autre, étoient immolés à la barbarie d'un vainqueur impitoyable. Le gouverneur, afin de redoubler l'ardeur de ses soldats, en les rendant irréconciliables avec les ennemis, avoit donné, le premier, l'exemple de ces exécutions rigoureuses. Par son ordre, on traînoit au supplice tous les Anglois qui tomboient entre ses mains. « Qu'on les conduise à mon orme, » disoit-il. L'arbre en avoit retenu le nom de *Vaurus*. A ces cruautés réciproques, les assiégés joignoient les plus piquantes insultes. Ils exposoient sur les murailles un âne couronné, qu'ils supposoient être le roi d'Angleterre. A côté de cet animal, un homme faisoit retentir un cornet, & ne s'interrompoit que pour appeller les Anglois au secours de leur souverain. Henri frémissoit, & se promettoit une vengeance terrible. Ses troupes indignées redoubloient leurs efforts. Vaurus, tranquille dans sa place, s'attendoit d'ailleurs qu'il seroit incessamment secouru par le Dauphin-Régent. Mais les Anglois, retranchés dans leur camp fortifié de fossés & de palissades, étoient à l'abri de toute surprise. D'Offemont, ayant tenté d'entrer dans la place avec quarante hommes d'armes, fut fait prisonnier. Ce con-

tre-tems, joint aux pertes considérables que faisoient les assiégés, étonna & rallentit un peu leur courage. Vaurus fit retirer dans le marché les effets les plus précieux. Il étoit tems. Le lendemain, il se livra un assaut général, qui l'obligea de se battre en retraite, abandonnant la ville à la discrétion du vainqueur. Henri vint s'y loger, le même jour; & l'on commença les attaques du marché. La prise d'une petite isle, située à la partie orientale, & de quelques moulins, fit comprendre aux défenseurs de Meaux, qu'il faudroit à la fin reconnoître un maître. L'intrépide gouverneur préféroit la mort à cette démarche humiliante. Il inspire à ses braves compagnons ce sentiment généreux. Le monarque les fait sommer de se rendre. Ils le refusent d'une voix unanime; & le Prince donne un dernier assaut. Il dure sept heures. On se bat avec une fureur inexprimable. Les assiégés, manquant de lances, se servent de broches de fer; massacrent & repoussent les Anglois; mais ce terrible effort les épuise. On parle de recevoir l'ennemi. En vain Vaurus essaie de rassurer les courages allarmés. La crainte se saisit de ces cœurs magnanimes. Ils traitent, malgré le gouverneur désespéré. L'un des articles de la capitulation fut qu'il seroit livré, lui sixieme, à la discrétion du monarque, qui le fit décoller & attacher à l'arbre fatal où il avoit exposé tant de victimes. Les cinq autres proscrits, du nombre desquels étoit celui qui avoit sonné le cor, furent conduits & exécutés à Paris. La garnison demeura prisonniere.

3. En 1439, le connétable de Richemont, l'un des plus habiles capitaines de Charles VIII, qui en avoit tant, se présenta devant la ville de Meaux, & l'investit, vers le commencement de Juillet. Ce Général, aidé par le célèbre Jean Bureau, « qui avoit appris choses très subtiles touchant l'artillerie, par le moyen d'un Juif qu'il avoit fait venir d'Allemagne, » emporta la place, après trois semaines de siége, & bloqua la garnison Angloise dans le marché. Le brave Talbot accourut de Normandie, à la tête de quatre mille hommes, résolu de délivrer ses compatriotes, à quelque prix que ce fût. Le connétable, qui ne vouloit pas manquer sa conquête, avoit muni son camp de lignes de circonvallation, fortifiées par des redoutes hérissées d'artillerie; ensorte qu'il ne pouvoit être forcé d'en venir aux mains. En vain les ennemis, pour l'attirer, vinrent le braver jusques sous ses retranchemens: en vain ils le défierent au combat. Assuré du succès, le sage capitaine demeura tranquille dans ses lignes; & le général Anglois, voyant l'inutilité de ses efforts, reprit la route de la Normandie. Les François presserent leurs attaques plus vivement que jamais; &, trois semaines après la retraite de Talbot, les ennemis capitulerent.

La ville de Meaux, par les conseils de monsieur de Vitri, son gouverneur, donna, en 1594, le premier exemple de soumission au roi Henri le Grand. C'est pour perpétuer la mémoire de cette obéissance, qu'on

a gravé ce vers sur l'une des portes de la place :

Henricum prima agnovi, regemque recepi (a).

MECQUE. (*siége de la*) Ce fut en 629, que Mahomet porta le dernier coup aux Khoraïschites, ses perpétuels ennemis. Ce prétendu prophète, s'étant mis à la tête de dix mille guerriers enyvrés de son fanatisme, marcha contre la Mecque, où les adversaires de sa doctrine s'étoient renfermés sous la conduite d'Abou-Sofian. Les Khoraïschites sortirent en ordre de bataille pour s'opposer au faux apôtre. On donna le signal aussi-tôt qu'on fut en présence. Le combat fut terrible, & la victoire balança long-tems; mais enfin Mahomet l'emporta. Les Arabes indociles prirent la fuite. Le prophète les poursuivit jusques dans la Mecque, dont il se rendit maître, & qui le reconnut pour Souverain. C'est de ce jour qu'il faut dater la fondation de l'empire des Sarasins, qui virent alors une foule de peuples se soumettre à leur croyance.

MÉDINE. (*prise de*) Les Médinois s'étoient révoltés contre le Calife Yézid I, en 682. Ce Prince, justement irrité, envoya contre les rebelles une armée de douze mille cavaliers & de cinq mille fantassins,

(*a*) » C'est moi qui la premiere ai reconnu pour maître,
» Et reçu dans mon sein un roi digne de l'être. »

ſous la conduite de Meſlem, vieil officier qui retrouvoit encore dans un corps épuiſé tout le feu de ſa jeuneſſe. Ce Général ſomma, durant trois jours, la ville ſéditieuſe, qui rejetta avec mépris ſes propoſitions. Il ſe prépara donc à donner l'aſſaut. Les habitans ſe défendirent avec courage, juſqu'à ce qu'enfin ayant perdu leurs principaux officiers, ils parlerent de capituler. Meſlem ne voulut les recevoir qu'à diſcrétion. Il entra dans la ville, l'épée à la main, & la livra au pillage. On paſſa au fil de l'épée tout ce qu'on rencontra. L'on fit un butin immenſe, & l'on prit mille femmes enceintes. Médine fut ſaccagée, durant trois jours, ſans aucun égard pour l'honneur qu'elle avoit d'être le lieu de la ſépulture du prophète Mahomet.

MÉDULLIE. (*ſiéges de*) Tullus Hoſtilius, après ce célèbre combat qui avoit ſoumis Albe à ſon empire, prétendoit que les villes du Latium, colonies d'Albe, lui appartenoient par droit de conquête. Les Latins, fiers de leur nombre, & comptant ſur leurs forces, oſerent s'oppoſer, les armes à la main, à ſes ambitieuſes prétentions. Cinq ans ſe paſſerent à faire des courſes ſur les terres les uns des autres; maniere ancienne de faire la guerre. Enfin le roi de Rome les atteignit près de Médullie, ville du Latium; les attaqua; les défit; aſſiégea la place; l'emporta d'aſſaut, & mit fin à cette guerre plus incommode que ruineuſe. Les Latins voulurent encore tenter la fortune ſous le règne d'Ancus Marcius. Ce Prince marcha contr'eux; les mit en fuite; força deux fois la ville de Po-

litoire; en transporta les citoyens à Rome, & la ruina totalement. Il assiégea ensuite Médullie qu'il prit d'emblée. Les Latins s'étoient emparés de cette ville dont on avoit fait une colonie Romaine. Irrités de tant de pertes, ils firent de nouveaux efforts qui ne servirent qu'à manifester leur impuissance. Ancus les vainquit par-tout, & ajoûta aux fruits de la victoire ceux de la paix qu'il accorda aux vaincus.

MÉDULLIUS. (*journée du mont*) Les Cantabres, peuple guerrier établi dans l'Espagne, attirerent contr'eux les armes des Romains. Agrippa, qu'Auguste avoit chargé du soin de les dompter, les enveloppa si bien sur le mont Médullius, que, désespérant d'échapper, ces cœurs fiers & intraitables aimerent mieux se donner la mort, que de recevoir la loi. Les femmes elles-mêmes le disputerent à leurs époux en férocité, & l'on remarqua, parmi les prisonniers, un jeune garçon qui, ayant trouvé une épée, tua, par l'ordre de son pere, ses freres & toute sa parenté. Les restes de la nation subirent le joug du vainqueur. *L'an 25 avant J. C.*

MÉGALOPOLIS. (*prise de*) Cette ville étoit très-considérable, & ne le cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puissance. Cléomène, roi de Lacédémone, étant en guerre contre les Achéens soutenus par Antigone-Doson, roi de Macédoine, songea à brusquer cette place, & à l'emporter d'emblée. Il supposoit, avec raison, que la garnison de la ville n'étoit pas bien forte, & qu'elle seroit peu sur ses gardes, parce qu'elle

ne craignoit aucune insulte de la part d'un ennemi aussi foible que lui. Tout arriva comme il l'avoit prévu. Il partit à grandes journées & en silence, & entra, pendant la nuit, dans le territoire de Mégalopolis. Aussi-tôt il s'approcha des murailles qu'il escalada; &, sans trouver de résistance, il se rendit maître de la ville. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du remede. *An du monde 3781.*

MEISSEN. (*affaire de*) L'armée de l'Empire, commandée par le duc de Deux-Ponts, ayant rencontré celle du roi de Prusse, près de Meissen, ville du cercle de la haute Saxe, l'attaqua, le 21 de Septembre 1759. Le combat fut tel qu'on le devoit attendre entre deux corps de troupes parfaitement aguerris; & ce ne fut qu'après un choc très-vif, qui dura plusieurs heures, que les Prussiens prirent la fuite en désordre. Les Impériaux recueillirent leurs dépouilles, & en érigerent des trophées vis-à-vis les portes de Meissen dont le roi de Prusse s'étoit emparé, en 1756.

MÉLITINE. (*bataille de*) L'an 576, Justinien, général de l'empereur Justin II, vint, à la tête de cent cinquante mille hommes, chercher le roi Chosroës qui avoit placé son camp dans les plaines de Mélitine, ville de la petite Arménie. Le roi de Perse rangea son armée sur beaucoup de hauteurs, pour lui donner plus de force dans le choc. Les Romains présenterent un front très-étendu; ce qui, vu leur grand nombre, n'empêchoit pas que leurs rangs ne fussent serrés, & leurs files profondes. Les deux armées, qui se redoutoient,

resterent long-tems en présence, & s'amuserent par des défis & des combats singuliers. Dans cet état d'incertitude, où sembloient flotter les guerriers des deux nations, un Scythe, nommé *Curs*, renommé par sa valeur, & que Justinien avoit chargé du commandement de l'aîle droite, s'élance à la tête de ses escadrons; renverse tout ce qu'il rencontre; détruit l'aîle gauche des Perses; pénètre jusqu'à la queue de leur armée, & s'empare de la tente de Chosroës, de tous les équipages, du char où brûloit le feu sacré, à la vue même du monarque que le reste de l'armée Romaine tenoit tellement en échec, qu'il n'osoit détacher aucune partie de la sienne. Curs, triomphant & chargé de riches dépouilles, vint rejoindre son Général. Chosroës, épouvanté pour la premiere fois de sa vie, se hâta de prendre la fuite, & d'aller cacher sa honte dans ses Etats. Ce Prince, par une loi aussi ignominieuse que sa défaite, défendit aux rois de Perse de jamais marcher en personne à la tête de leurs troupes, quand il s'agiroit de combattre les Romains.

MELUN. (*siéges de*) 1. Le Dauphin-Régent de France, pendant la prison de Jean II, rétablissoit, par sa sagesse & par son activité, les affaires de son malheureux pere. En 1359, ce prince, voulant profiter des heureuses dispositions des peuples à son égard, entreprit le siége de Melun, qui, par sa situation sur la Seine, incommodoit beaucoup la capitale. Cette ville, alors considérable, renfermoit dans ses murs trois reines, Jeanne, veuve de Charles IV, Blanche de Navarre, veuve de

Philippe de Valois, & la reine de Navarre; ce qui en rendoit la conquête importante. On dreſſa les machines; on ouvrit les tranchées; on s'approcha des murailles; on inveſtit la place; &, tous les jours, on forma des attaques terribles. Ce fut dans cette expédition que Bertrand du Gueſclin, attaché depuis peu au Régent, ſervit pour la premiere fois dans l'armée Françoiſe. Il fit dès-lors admirer cette rare valeur dont il avoit déja donné des preuves dans les guerres de Bretagne. Un jour, pouſſé par cette intrépidité héroïque, qui le caractériſoit, il monta ſeul à l'aſſaut d'une tour qu'il eût emportée, ſi ſon échelle n'eût été fracaſſée par un tonneau de groſſes pierres qu'on lança ſur lui. La trempe de ſes armes le garantit; mais il fut précipité dans le foſſé, d'où on le retira privé de connoiſſance. Lorſqu'il fut revenu de l'évanouiſſement cauſé par ſa chute, il courut à l'aſſaut qui duroit encore; renverſa pluſieurs Navarrois; obligea les autres de repaſſer la barriere, & de lever le pont. La nuit, qui ſurvint, ſépara les combattans. On devoit livrer un ſecond aſſaut, le lendemain; mais, la nuit même, les aſſiégeans demanderent à traiter. On promit de rendre la ville. Sur cette aſſurance, le Dauphin ſe retira; & l'on travailla, de part & d'autre, à conclure une paix ſolide.

2. Henri V, roi d'Angleterre, voulant faire valoir le prétendu droit d'adoption, qu'on avoit arraché, par le traité de Troyes, au foible Charles VI, s'avança vers Paris, en 1420, à la tête de ſon armée. Mais, avant

d'entrer dans la capitale, il voulut se rendre maître de Melun. Le valeureux Barbazan, & le prince de Bourbon, seigneur de Préaux, défendoient cette ville avec une forte garnison. Ces braves capitaines soutinrent les attaques avec un courage qui étonna le monarque Anglois. Quoique l'artillerie eût renversé une partie des murailles, jusqu'au niveau d[es] fossés de la ville, jamais l'ennemi n'osa te[n]ter l'évènement d'un assaut. On creusa d[es] mines & des contre-mines dans lesquelles [les] plus braves chevaliers firent assaut de vale[ur] suivant l'usage des guerriers de ce siécle. [Du]rant quatre mois, il ne se passa presque p[oint] de jours où l'on ne livrât quelque com[bat] sanglant. Les prêtres & les moines s'y di[stin]guoient par-dessus tous les autres citoy[ens]. On remarqua sur-tout un religieux Augu[stin] qui tiroit, sans relâche, sur les Anglois[. Ce] bon pere, excellent archer, ne perdoi[t pas] un coup. On compta soixante hommes [d'ar]mes tués de sa main, sans les simples s[oldats]. Cependant la famine faisoit dans la vi[lle les] plus tristes ravages. On eut recours à [toutes] les ressources qu'inspire un besoin ext[rême;] &, quand elles furent épuisées, on [résolut] enfin de se rendre. Le vainqueur conv[int que] les assiégés sortiroient, « sauves leur[s vies,] » sans être mis à aucune rançon. » [Mais,] par une perfidie insigne, la plûpart [de ces] malheureux furent arrêtés & conduit[s, avec] l'intrépide Barbazan, leur digne ch[ef, dans] les prisons de Paris, où plusieurs pé[rirent de] faim & de misere. La reconnoissanc[e des vé]ritables François dédommagea par l[...]

voulut ſe rendre
ux Barbazan, &
neur de Préaux,
une forte garni-
utinrent les atta-
tonna le monar-
erie eût renverſé
ſqu'au niveau des
nnemi n'oſa ten-
. On creuſa des
ans leſquelles les
aſſaut de valeur,
de ce ſiécle. Du-
uſſa preſque point
quelque combat
moines s'y diſtin-
autres citoyens.
ligieux Auguſtin,
les Anglois. Ce
, ne perdoit pas
te hommes d'ar-
s ſimples ſoldats.
dans la ville les
recours à toutes
beſoin extrême ;
ſées, on réſolut
eur convint que
ves leurs vies,
çon. » Mais,
plûpart de ces
conduits, avec
igne chef, dans
eurs périrent de
noiſſance des vé-
ea par leurs élo-

ges ces généreux citoyens ; & l'o
ces vers en l'honneur de leur ville

Dire me puis, ſur les villes de Fran
Pauvre de biens, riche de loyauté ;
Qui, par la guerre, ai eu mainte ſo
Et, par la faim, de maints rats ai tâ

MEMBRESSE. (*bataille de*)
les troupes Romaines, campées en
ſe révolterent ; élurent pour Roi u
Stozas ; ravagerent le pays, & fo
ſiége de Carthage. Cette ville, dép
défenſeurs, alloit ſe rendre, lorſqu
arriva de Sicile, pour ſauver l'Afr
rebelles ſe retirerent auſſi-tôt ; &
Romain, les ayant pourſuivis, le
près de Membreſſe, à ſeize ou dix-
de Carthage. Béliſaire n'avoit que
hommes ; & Stozas comptoit ſou
peaux plus de huit mille combatta
rangea en bataille de part & d'autr
branla : on s'attaqua avec fureur.
combat fut-il commencé, qu'il s'é
à-coup un vent impétueux, qui, d
face ſur l'armée de Stozas, lui fi
que les traits de ſes ſoldats ne per
leur force, tandis que ceux des e
acquerroient davantage. Dans cet
il fit un mouvement à droite, po
l'armée de Béliſaire, & prendre le
vent. Comme il prêtoit le flanc, &
évolution ne ſe faiſoit pas ſans q
ſordre, Béliſaire profita du momen
gea les ennemis dans cette poſitio

& mal assurée. Ils furent enfoncés du premier choc, & se réfugierent en Numidie. Le vainqueur livra leur camp au pillage, & s'enrichit de leurs dépouilles.

MÉMEL. (*prise de*) Pendant que le prince Charles de Lorraine, & le feld-maréchal Dawn réunis, forçoient le roi de Prusse d'évacuer la Bohême, en 1757, une armée de Russes, répandue dans les Etats de ce monarque, y faisoit les plus importantes conquêtes. Elle s'approcha de Mémel, au mois de Juin, & forma le siége de cette ville qui lui assuroit l'entrée de la Prusse ducale. L'entreprise ne paroissoit pas facile. Outre une bonne garnison & des provisions immenses, cette place étoit environnée de fortifications qui pouvoient la mettre à l'abri des plus grands efforts. Rien n'arrêta les troupes Moscovites. On ouvrit la tranchée. Le canon des assiégeans fit taire celui de la place. Les attaques furent multipliées; & la fortune les seconda avec tant de promptitude, que la garnison se rendit le 5 de Juillet, & laissa le vainqueur maître de la place & de toutes ses richesses.

MENIN. (*prise de*) Louis XV, étant entré en Flandres, en 1744, à la tête d'une armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, s'approcha de Menin, place forte, sur la Lys, & en forma le siége. Les Anglois n'oserent troubler les opérations du monarque; & la résistance des assiégés ne servit qu'à rendre plus éclatante la gloire du vainqueur. Durant les attaques, on dit au Roi qu'en brusquant un peu, en perdant quelques hommes, on

on feroit quatre jours plutôt dans la ville. « Eh » bien ! répondit ce bon Prince, prenons-la » quatre jours plus tard. J'aime mieux perdre » quatre jours devant une place, qu'un feul » de mes fujets. » On fe contenta de rafer les belles fortifications de cette ville, regardées comme l'un des chefs-d'œuvre de l'immortel maréchal de Vauban. On y trouva cent cinquante milliers de poudre, vingt mille boulets, cinquante-fix piéces de canon, & quelques mortiers.

MEPPEN. (*prife de*) Le prince de Condé, que le maréchal de Soubife avoit détaché de fon armée, prouvoit à l'univers, par fes exploits, que le fang des Bourbons couloit dans fes veines. Cet augufte capitaine, en 1761, entreprit la conquête de Meppen, ville de Weftphalie, petite, mais très-forte, & digne du Prince qui venoit l'affiéger. La tranchée dura quatre jours, après lefquels la place, étonnée de l'activité des François que l'exemple de leur chef rendoit invincibles, ouvrit fes portes, le 3 d'Octobre; & la garnifon fe rendit prifonniere de guerre.

MÉROÉ. (*prife de*) Les Ethiopiens, ayant fait une irruption dans la baffe Egypte, s'avancerent jufqu'à Memphis; défirent les Egyptiens en bataille rangée, & les menacerent d'une deftruction totale. La terreur étoit générale; & le Roi fe difpofoit à chercher quelqu'afyle, lorfque Moïfe, qu'il avoit élevé dans fon palais, & qui déja fe diftinguoit par cette haute fageffe qui dans la fuite en fit le plus grand des légiflateurs, arrêta le monarque, & lui promit de le fauver. Auffi-

tôt il se met à la tête des troupes ; marche aux ennemis ; les surprend ; les taille en piéces, & se présente devant Méroé, leur capitale. Le Nil, l'Astapus & l'Astaboras la rendoient imprenable en l'environnant de leurs ondes. Après bien des tentatives inutiles, Moïse, désespérant de prendre cette ville, alloit porter ailleurs ses armes victorieuses, lorsque l'amour lui en ouvrit les portes. La fille du roi d'Ethiopie, remarquant, du haut des murs, avec quelle valeur le général Egyptien repoussoit les assiégés, toutes les fois qu'ils tentoient quelque sortie, ne put refuser son cœur à ce héros. L'amoureuse Princesse lui fit dire qu'elle lui livreroit la place, s'il consentoit à l'épouser. Elle étoit aimable : ses offres étoient flatteuses. Moïse les accepta sans balancer ; entra dans la ville, & remplit fidèlement les conditions de ce singulier contrat. Mais les infortunés Ethiopiens payerent cher l'imprudente passion de leur Princesse ; car le vainqueur, emporté par ce zèle inhumain, dont on ne trouve d'exemples que chez les Juifs & chez les Musulmans, ravagea leur pays ; renversa leurs villes ; immola les deux tiers de la nation. *Vers l'an 1515 avant J. C.*

MESRAH. (*prise de*) Amrou, étant entré en Egypte à la tête de ses braves Sarasins, vint assiéger Mesrah, ville située sur le bord oriental du Nil, & que quelques auteurs ont prise pour la célèbre Memphis. C'est probablement une erreur ; & Mesrah n'est autre que la Babylone d'Egypte, bâtie un peu au-dessus de la pointe du Delta. La place étoit défendue par un ancien château fortifié ; &,

pour en rendre l'accès plus difficile aux Musulmans, on creusa tout autour un large fossé dans lequel on sema quantité de chausses-trapes. Amrou, qui n'avoit que quatre mille hommes, demeura sept mois entiers devant ce château, & fut contraint de demander de nouvelles troupes au Calife qui lui envoya encore quatre mille hommes. Mais la perfidie du gouverneur lui fut d'un bien plus grand secours. Macaucas (c'étoit le nom du traître) trouva moyen de persuader à la plus grande partie de la garnison de passer dans une petite isle voisine du château. Amrou, qu'il fit instruire du succès de ses criminelles intrigues, ordonna l'escalade. En un moment, les Sarasins furent vainqueurs, & passerent au tranchant de leurs épées tous ceux qu'ils purent atteindre. Un traité avantageux fut la récompense de Macaucas. *640 de J. C.*

MESSÈNE. (*bataille de*) Les Messéniens s'étoient détachés de la Ligue des Achéens, par les intrigues de Dinocrate, ennemi de Philopémen. Ce grand homme, âgé pour-lors de soixante-dix ans qu'il avoit passés à la tête des armées ou des affaires, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit, malgré son incommodité; fit une marche forcée, & s'avança vers Messène avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate, qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé & mis en fuite. Mais cinq cens chevaux, qui gardoient le plat pays de Messène, étant survenus & l'ayant renforcé, il tourna visage, & mit à

son tour Philopémen en déroute. Celui-ci, uniquement attentif à sauver la jeunesse qui l'avoit suivi, fit des actions extraordinaires de courage; mais, étant tombé de son cheval, & sa chute l'ayant blessé considérablement à la tête, il fut pris par les ennemis qui le menerent à Messène. Nous ne regarderons point, avec le sage Plutarque, ce malheur du plus grand homme qu'eut alors la Grèce, comme la punition d'une parole téméraire, qui lui étoit échappée, en entendant donner des éloges à un général pris les armes à la main. « Comment, dit-il alors, peut-on es-
» timer un homme qui tout armé s'est laissé
» prendre en vie par les ennemis? » Philopémen n'étoit point dans ce cas. Sa fortune l'a trahi : l'ennemi l'a surpris; mais il ne s'est point rendu. Au reste, ce héros montra dans ses fers la même grandeur d'ame qu'il avoit fait éclater dans toutes les circonstances de sa vie. Quand il fut arrivé à Messène, on l'enferma dans un caveau souterrein, où jamais n'avoit pénétré la lumiere du jour, où l'on ne respiroit plus l'air des vivans. C'étoit un véritable sépulcre, dont l'entrée se bouchoit avec une énorme pierre. A peine la nuit eut-elle dissipé le peuple répandu dans les places publiques, pour s'entretenir sur le sort du général Achéen, que Dinocrate, craignant que la compassion de ses concitoyens ne lui arrachât sa proie, fit ouvrir la prison, & y fit descendre l'exécuteur, pour porter le poison à Philopémen, avec ordre d'attendre qu'il l'eût avalé. Quand l'exécuteur entra, ce grand homme étoit couché tranquillement

ſur ſon manteau, ſongeant aux malheurs qui menaçoient ſa patrie, & oubliant ceux qui l'accabloient lui-même. Dès qu'il vit de la lumiere & le bourreau près de lui, tenant ſa lampe d'une main & la coupe empoiſonnée de l'autre, il ſe releva avec peine, à cauſe de ſon extrême foibleſſe; &, prenant la coupe ſans ſe plaindre, il demanda à l'exécuteur des nouvelles de ces jeunes cavaliers qui étoient avec lui. « J'ai ouï dire, répondit-il, qu'ils » ſe ſont tous ſauvés. » Philopémen le remercia d'un ſigne de tête; &, le regardant avec douceur : « Mon ami, lui dit-il, tu me » donnes-là une bonne nouvelle; nous ne » ſommes donc pas tout-à-fait malheureux? » &, ſans témoigner le moindre regret, il avale la liqueur mortelle, & ſe recouche ſur ſon manteau. Le poiſon opéra bientôt ſon effet; car l'infortuné général étoit ſi abbatu & ſi épuiſé, qu'en un inſtant il s'éteignit, ſans efforts & preſque ſans douleur. Ce fut l'an avant Jeſus-Chriſt 184.

MESSINE. (*journées & ſiéges de*) 1. La puiſſance Romaine avoit lutté, pendant près de cinq cens ans, contre les peuples d'Italie; & ce n'étoit qu'après bien des ſueurs, qu'elle venoit de poſer les fondemens d'un Empire qui devoit embraſſer preſque tout l'univers. Rome, maîtreſſe de ces vaſtes contrées qui s'étendent depuis le Rubicon juſqu'à l'extrémité de l'Italie, voulut pouſſer plus loin ſes conquêtes. Elle oſa attaquer les forces de Carthage, la plus puiſſante & la plus floriſſante république qui fût alors. L'union des Carthaginois avec Hiéron, roi de Syracuſe, pour la

perte des Mamertins, ou Messinois, & le siége de Messine, fut le prétexte de la premiere guerre de ces deux républiques, & la conquête de la Sicile le véritable sujet. Messine s'étoit mise sous la protection des Romains. Appius Claudius eut ordre de marcher au secours de ces peuples opprimés. Mais il falloit passer un détroit; & les Romains, sans expérience dans la marine, n'avoient que des bateaux grossièrement construits, assez semblables aux canots des Indiens. Une telle flotte pouvoit-elle résister à celle des Carthaginois, bien équipée & très-nombreuse, accoutumée d'ailleurs à dominer les mers? Appius s'apperçut bien de sa foiblesse; & cependant il falloit se hâter d'arriver à Messine que l'ennemi pressoit vivement. Dans cet embarras, le Consul eut recours à un stratagême ingénieux. Il essaie d'abord de passer le détroit; mais, paroissant intimidé à la vue des Carthaginois, il prend brusquement la fuite, & feint d'abandonner l'entreprise. Les ennemis, bien persuadés qu'il ne reviendroit plus, & qu'il étoit retourné à Rome, se retirerent, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre. Appius, profitant de cette faute, traversa le détroit, pendant la nuit, & arriva en Sicile. L'endroit où il aborda étoit assez près du camp des Syracusains. Le Consul exhorta ses troupes à tomber tout-à-coup sur l'ennemi, leur promettant une victoire facile : elle le fut en effet. L'armée d'Hiéron ne put soutenir le choc impétueux des Romains, Elle prit la fuite, & abandonna à l'ennemi l'entrée de Messine. Le Consul y fut reçu comme un li-

bérateur venu du ciel ; & la joie des citoyens fut d'autant plus sensible, qu'ils avoient désespéré de leur sort. Appius, profitant de sa victoire, attaqua sur le champ le camp des Carthaginois. Il y fut repoussé avec quelque perte, & obligé de se retirer. Il fut poursuivi : c'est à quoi il s'attendoit. Il tourna face. Alors la fortune du combat changea avec la situation du lieu. Les Carthaginois ne purent résister au courage des Romains. Ils prirent la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce fut par cette double victoire que commença la premiere guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, depuis l'an de Rome 488, jusqu'à l'an 511.

2. L'administration dure & sévère de Charles d'Anjou, vainqueur de Mainfroi & de Conradin, révoltoit toute la Sicile ; &, quoique les murmures fussent encore secrets, ce monarque ne pouvoit se dissimuler le mécontentement des peuples. Il essaya de réparer des maux dont sa négligence étoit la cause ; mais il étoit trop tard. Les François & les Provençaux rendirent ses soins inutiles ; &, par les excès auxquels ils se porterent, ces conquérans farouches & cruels mirent enfin le comble à l'indignation publique. Rien n'étoit sacré pour eux, ni les droits de l'humanité, ni les loix de la religion & de l'honneur. Le peuple, accablé de tributs jusques-là inconnus dans cette isle, se voyoit encore exposé au pillage d'une soldatesque effrénée, qui se croyoit tout permis. Point de famille où il n'y eût quelqu'un de persécuté ; point de villes dont on ne violât les priviléges ;

point d'occaſion où l'on ne mépriſât, comme des abus, les prérogatives du clergé. Si quelqu'infortuné oſoit faire entendre le moindre ſoupir, auſſi-tôt la tyrannie levoit ſa tête altiere, &, d'un air terrible, préſentoit aux regards effrayés les inſtrumens des ſupplices & des tortures. Tous les jours, on voyoit précipiter dans de noirs cachots une foule de malheureux, dont tout le crime étoit de gémir ſur les maux dont on écraſoit la patrie. Toutes les villes, toutes les bourgades étoient remplies d'échafauds ſur leſquels on faiſoit couler le plus beau ſang de la Sicile. Les peres n'étoient point maîtres de diſpoſer de leurs filles. Il leur falloit, pour les établir, une permiſſion expreſſe du gouvernement. Etoient-elles riches? On les forçoit d'accepter pour époux leurs tyrans, leurs perſécuteurs. Enfin, pour frapper les Siciliens dans la partie la plus ſenſible, on ſe faiſoit un jeu d'outrager leurs femmes. D'infâmes ſatellites amenoient aux gouverneurs François les jeunes mariées qu'ils ne renvoyoient à leurs époux, qu'après en avoir arraché les prémices. Le ſoldat, ſous prétexte d'exécuter les ordres du Roi, forçoit l'entrée des maiſons, & portoit ſur le beau ſexe une main profane & brutale. On n'entendoit parler que de viols ou d'adultères, moitié de gré, moitié de force. Un commandant de Menon faiſoit enlever, chaque ſemaine, une jeune fille des plus belles, & l'obligeoit à ſervir à ſes infâmes plaiſirs. Un gouverneur de Noto ſe faiſoit amener les plus jolies femmes de ſa juriſdiction, & les contraignoit de ſatisfaire ſon inſatiable

passion. Tant d'indignités, tant d'outrages armerent enfin le désespoir. Un lundi de Pâques, 30 de Mars 1282, les habitans de Palerme allerent, selon leur coutume, à Mont-réal, ville voisine, pour assister à une fête qui s'y faisoit tous les ans. Avant le départ des Palermitains, Saint-Remi, leur gouverneur, ordonna d'examiner s'ils n'avoient pas des armes : ce fut pour un soldat François une occasion de manquer de respect aux femmes. L'un d'eux, voyant passer une jeune personne d'une rare beauté, fille d'un homme de condition, l'arrête ; &, sous prétexte de la fouiller, il promene sur son sein & sous ses robes une main curieuse & impudente. L'outragée jette de grands cris. Son pere & son époux accourent. Leurs amis se joignent à eux. Tous, en même tems, fondent sur cette soldatesque licentieuse, armés les uns de stylets, les autres de pierres & de bâtons. La populace vient en foule soutenir les combattans. De tous côtés, on entend répéter ces terribles paroles : « Meurent les François ! » On les poursuit : on les massacre ; on les immole à une juste fureur. On poussa même la vengeance jusqu'à fendre le ventre aux femmes enceintes ; & l'on écrasoit leurs fruits contre les murailles, pour ne laisser dans la ville aucun vestige d'une nation odieuse. L'exemple de Palerme fut bientôt suivi par toutes les villes de la Sicile ; &, dans ce massacre, si connu dans l'Histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, parce qu'il commença, dit-on, au premier coup de Vêpres, il périt près de vingt mille François & Provençaux.

A cette nouvelle, Charles, au comble de la rage, exhala ſa fureur en arrêts de morts. Il jura de tirer une vengeance éclatante, qui feroit trembler la poſtérité. Rome, dont il étoit l'ouvrage, ſe déclara pour lui. Elle lança contre les ſéditieux tous les foudres qu'elle a dans ſes thréſors. Ces terribles anathêmes intimiderent d'abord les coupables. Leurs députés eſſayerent de toucher le ſaint pere. Ils ſe proſternerent devant ſon thrône; &, d'un ton reſpectueux, ils lui dirent ces touchantes paroles: « Agneau de Dieu, qui » effacez les péchés du monde, ayez pitié de » nous! » Le pontife leur répondit: « Ils le » nommoient roi des Juifs, & lui donnoient » des ſoufflets! » C'eſt ainſi que, dans ce ſiécle, on profanoit indignement la parole du Seigneur. Les Siciliens, outrés de la ſévérité du pape, lui ſignifierent que, puiſqu'il les jugeoit indignes de la grace de S. Pierre, ils auroient recours à un autre Pierre. Ils vouloient parler du roi d'Aragon, qui paroiſſoit en mer, avec une flotte formidable.

Cependant le roi Charles avoit raſſemblé ſes troupes. Impatient de punir des ſujets rebelles, il ſe met en marche, ſuivi d'un légat apoſtolique; paſſe le détroit, & vient inveſtir Meſſine qu'il preſſe vivement. Les malheureux, ſur le point d'être emportés d'aſſaut, demandent à capituler. Ils offrent de rentrer dans le devoir, ſi le monarque veut oublier tout le paſſé, & promettre de ne donner aux François ni charge ni magiſtrature dans leur ville. Charles leur répondit qu'il prétendoit les gouverner comme bon

lui sembleroit, & que, s'ils ne se soumettoient point promptement, ils se préparassent à être traités, comme ils avoient traité les François. Les Messinois, irrités de cette réponse désespérante, jurerent qu'ils mangeroient plutôt leurs enfans, que d'être désormais esclaves. En vain on essaya de les ramener à un avis plus sage : en vain on leur fit les menaces les plus terribles; ils n'écouterent rien. Ils déciderent qu'il valoit mieux périr en braves gens, que de se voir livrés aux bourreaux, comme d'infâmes scélérats. Vieillards, femmes, enfans, tout prit les armes pour la cause commune. Le Roi continua de les presser vivement. Mais les Messinois, animés d'un généreux désespoir, se défendirent toujours avec une valeur si héroïque, qu'ils donnerent à dom Pèdre, roi d'Aragon, le tems de venir à leur secours. Ce prince, à la tête d'une flotte de cinquante galères, qui avoit pour amiral Roger Doria, de Lauria, ou de Flor, le plus grand homme de mer de son siécle, s'avança dans le détroit de Messine, pour enlever la flotte Françoise, qui se trouvoit sans défense. Charles, instruit du projet, jugea qu'il se perdroit infailliblement, s'il continuoit le siége. Il prit donc le parti de se retirer sans vengeance; mais il ne put sauver ses vaisseaux, dont l'ennemi prit vingt-neuf, & brûla trente.

Cette guerre dura plusieurs années, & fut presque toujours malheureuse pour la maison d'Anjou, qui fut enfin réduite à partager la Sicile avec celle d'Aragon, & à se contenter de la Calabre, de la Pouille, de la Terre

de Labour, & de l'Abruzze, qu'elle posséda sous le titre de *Royaume de Naples.*

3. « La Sicile, dit M. de Voltaire, depuis » le tems des tyrans de Siracuse, sous lesquels » au moins elle avoit été comptée pour quel- » que chose dans le monde, a toujours été » subjuguée par des étrangers; asservie suc- » cessivement aux Romains, aux Vandales, » aux Arabes, aux Normands sous le vasse- » lage des papes; aux François, aux Alle- » mands, aux Espagnols; haïssant presque » toujours ses maîtres, se révoltant contr'eux, » sans faire de véritables efforts dignes de la » liberté, & excitant continuellement des » séditions, pour changer de chaînes.

» Les magistrats de Messine (en 1674) » venoient d'allumer une guerre civile con- » tre leurs gouverneurs, & d'appeller la » France à leur secours. Une flotte Espa- » gnole bloquoit leur port. Ils étoient réduits » aux extrémités de la famine. D'abord le » chevalier de Valbelle vint avec quel- » ques frégates à travers la flotte Espagnole. » Il rapporta à Messine des vivres, des ar- » mes & des soldats. Ensuite le duc de Vi- » vonne arrive (le 9 de Février 1675) avec » sept vaisseaux de guerre de soixante piéces » de canon, deux de quatre-vingt, & plu- » sieurs brûlots. Il bat la flotte ennemie, & » rentre victorieux dans Messine. L'Espagne » est obligée d'implorer, pour la défense de » la Sicile, les Hollandois, ses anciens en- » nemis qu'on regardoit toujours comme » les maîtres de la mer. Ruyter vient à son » secours, du fond du Zuiderzée; passe le dé-

» troit (le 8 de Janvier 1676) & joint à » vingt vaiſſeaux Eſpagnols vingt-trois grands » vaiſſeaux de guerre.

» Alors les François, qui, joints avec les » Anglois, n'avoient pu battre les flottes de » Hollande, l'emporterent ſeuls ſur les Hol- » landois & les Eſpagnols réunis. Le duc de » Vivonne, obligé de reſter dans Meſſine » pour contenir le peuple déja mécontent » de ſes défenſeurs, laiſſa donner cette ba- » taille par du Quêne, lieutenant - général » des armées navales, homme auſſi ſingulier » que Ruyter; parvenu, comme lui, au com- » mandement, à force de mérite; mais n'ayant » encore jamais commandé d'armée navale, » & plus ſignalé, juſqu'à ce moment, dans » l'art d'un armateur, que dans celui d'un » général. Mais quiconque a le génie de ſon » art & du commandement, paſſe bien vîte, » & ſans effort, du petit au grand. Du Quêne » ſe montra grand général de mer contre » Ruyter. C'étoit l'être, que de remporter ſur » ce Hollandois un foible avantage. Il livra » encore une ſeconde bataille navale aux » deux flottes ennemies, près d'Agouſte (le » 12 de Mars 1676.) Ruyter, bleſſé dans » cette bataille, y termina ſa glorieuſe vie. » C'eſt un des hommes dont la mémoire eſt » encore dans la plus grande vénération en » Hollande. Il avoit commencé par être va- » let & mouſſe de vaiſſeau : il n'en fut que » plus reſpectable. Le nom des princes de » Naſſau n'eſt pas au-deſſus du ſien. Le con- » ſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les pa- » tentes de Duc; dignité étrangere & frivole

» pour un républicain. Ces patentes ne vin-
» rent qu'après sa mort. Les enfans de Ruyter,
» dignes de leur pere, refuserent ce titre si
» brigué dans nos monarchies, mais qui n'est
» pas préférable au nom de bon citoyen.
» Louis XIV eut assez de grandeur d'ame
» pour être affligé de sa mort. On lui re-
» présenta qu'il étoit défait d'un ennemi dan-
» gereux. Il répondit qu'on ne pouvoit s'em-
» pêcher d'être sensible à la mort d'un grand
» homme.

» Du Quêne, le Ruyter de la France,
» attaqua une troisieme fois les deux flottes,
» après la mort du général Hollandois. Il leur
» coula à fond, brûla & prit plusieurs vais-
» seaux. Le maréchal-duc de Vivonne avoit
» le commandement en chef de cette ba-
» taille; mais ce n'en fut pas moins du Quêne
» qui remporta la victoire. L'Europe étoit
» étonnée que la France fût devenue, en si
» peu de tems, aussi redoutable sur mer que
» sur terre. Elle le fut davantage encore, en
» voyant les François évacuer Messine, dans
» le tems qu'on croyoit qu'ils se rendroient
» maîtres de toute l'isle. On blâma beaucoup
» Louis XIV d'avoir fait, dans cette guerre,
» des entreprises qu'il ne soutint pas, & d'a-
» voir abandonné Messine, ainsi que la Hol-
» lande, après des victoires inutiles. »

MÉTAURE. (*journée du*) Asdrubal, malgré les efforts de Scipion, étoit passé en Italie. Il en donna avis à Annibal, son frere, par des couriers qui furent arrêtés par les Romains. Néron, qui campoit aux pieds d'Annibal, crut devoir faire un coup hardi &

imprévu, capable de jetter la terreur dans l'esprit des ennemis, en se hâtant d'aller joindre le consul Livius, son collégue, pour attaquer brusquement Asdrubal, avec leurs forces réunies. D'ailleurs c'étoit sauver l'Etat, que d'empêcher la jonction des deux freres. Néron prit donc avec lui sept mille hommes d'élite; &, recommandant à son lieutenant de ne point combattre en son absence, il alla trouver son collégue, & il entra dans son camp, à la faveur de la nuit. Dès le lendemain, on rangea l'armée en bataille. Le général Carthaginois reconnut, à plusieurs marques, qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes. Il conjectura que son frere étoit défait, & fit sonner la retraite. La nuit survint; &, ses guides l'ayant abandonné, il s'égara. Il suivoit au hazard les bords du fleuve Métaure; & déja il se disposoit à le passer, lorsqu'il fut joint par les deux Consuls. Il jugea, dans cette extrémité, qu'il lui étoit impossible d'éviter le combat. Ne consultant que sa prudence & son grand courage, il prit sur le champ un poste avantageux, se mit au centre de ses bataillons, & marcha le premier pour attaquer la gauche des ennemis; bien persuadé que, dans cette action décisive, il falloit vaincre ou mourir. La mêlée fut très-vive, la résistance longue & opiniâtre; & Asdrubal mit le comble à la gloire qu'il avoit méritée par une longue suite de grands exploits. Il animoit ses soldats par ses paroles; les soutenoit par son exemple; employoit les prieres & les menaces pour ramener les fuyards, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que la victoire se déclaroit pour

les Romains, il se jetta au milieu d'une cohorte, où il périt en digne fils d'Amilcar, & en digne frere d'Annibal. Il fut tué, du côté des Carthaginois, cinquante-cinq mille hommes : on fit six mille prisonniers. Les Romains étoient si fatigués de tuer, que quelqu'un étant venu avertir Livius qu'il étoit aisé de tailler en piéces un gros d'ennemis, qui s'enfuyoit : » Il est bon, dit-il, qu'il en reste quelques-» uns pour porter aux Carthaginois la nou-» velle de leur défaite. » Cette grande victoire, dûe principalement à la sagesse du consul Néron, servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Néron arriva à son camp, le sixieme jour, après avoir quitté son collégue. Il fit jetter la tête d'Asdrubal dans le camp des Carthaginois; & ce funeste spectacle apprit à leur chef le triste sort de son frere. *An de Rome 545.*

MÉTHONE. (*siége de*) Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand, voulant assujettir la Thrace, dont la conquête assuroit celles qu'il avoit faites dans la Grèce, mit le siége devant Méthone, petite ville peu capable de lui résister, la prit & la rasa; mais elle lui coûta cher. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui, sur le pied d'un excellent tireur qui ne manquoit aucun oiseau, quelque rapide que fût son vol : « Eh bien ! » lui dit Philippe, je vous prendrai à mon » service, quand je ferai la guerre aux étour-» neaux. » L'arbalêtrier, piqué de l'insulte, se jetta dans Méthone, &, du haut des murs, lui décocha une flèche où il avoit écrit : « A » l'œil droit de Philippe. » Il prouva cruellement

lement au Prince qu'il sçavoit bien tirer; car il lui creva l'œil droit. Le Roi lui renvoya la même flèche, avec cette inscription : « Philippe fera pendre Aster s'il prend la ville; » & il lui tint parole. *An du monde 3651.*

MÉTULUM. (*siége de*) On est assez porté à croire que le fameux Octavien, surnommé, dans la suite, *César Auguste*, n'étoit qu'un heureux poltron qui, par le moyen d'habiles généraux, termina des guerres longues, difficiles, cruelles, sans jamais payer de sa personne. Pour détruire cet injuste préjugé, il suffiroit de rapporter la conduite pleine de valeur & de sagesse, qu'il tint dans plusieurs combats contre Antoine, son rival, & le seul auteur de ces soupçons injurieux, dont l'impression n'est point encore bien effacée aujourd'hui. Mais un fait qui met ce Romain au-dessus de toute critique, & qui fait briller dans tout son éclat son mérite guerrier, c'est sur-tout le siége de Métulum, ville capitale des Japodes, peuple d'Illyrie, contre lequel il faisoit la guerre depuis trois ans. Cette place, avantageusement située, & que la nature sembloit avoir rendue imprenable, étoit encore défendue si opiniâtrement par les Barbares, qu'après que le mur eut été forcé, ils en reconstruisirent un nouveau, & formerent une seconde enceinte qui contraignit Octavien de recommencer ses travaux. Il éleva des terrasses; il dressa des tours du haut desquelles on devoit jetter sur le mur des ennemis quatre ponts volans à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec précipitation; & trois des ponts se rompirent. Personne n'osoit plus

avancer sur le quatrieme. Alors Octavien, qui, du haut d'une tour, examinoit tout ce qui se passoit, descend en hâte, presse, exhorte, conjure ses soldats intimidés; mais inutilement. Enfin, pour réveiller leur courage par ses exemples, il monte lui-même sur le pont, & s'avance vers la muraille, tenant son bouclier devant lui. Le danger du général est une puissante exhortation pour ses troupes; & il semble que les périls qu'il partage sont moins effrayans de moitié. A la vue d'Octavien qui s'exposoit si avant, chacun s'empresse de le suivre; officiers & soldats, tous veulent l'accompagner. En un instant, la foule fut si grande, que le pont succomba sous le fardeau, & se rompit comme les trois premiers. Tous ceux qui étoient dessus firent une chute violente. Quelques-uns furent tués: plusieurs perdirent quelque membre, ou furent dangereusement blessés. Octavien eut la jambe droite toute froissée, & les deux bras considérablement offensés. Néanmoins, se soutenant contre un accident si fâcheux, par sa fermeté d'ame, sur le champ, il remonta au haut de la tour, & se présenta à la vue des siens pour prévenir leur découragement, & pour réprimer la présomption des ennemis qui bientôt furent obligés de se rendre.

METZ. (*siége de*) Charles-Quint, ayant recommencé la guerre contre la France, vint, sur la fin d'Octobre 1552, mettre le siége devant Metz avec une armée de cent mille fantassins, de douze mille cavaliers, & une nombreuse artillerie. La ville étoit grande, & si foible, qu'il pouvoit se flatter, avec rai-

fon, de n'y trouver pas beaucoup de réfiftance. François de Lorraine, duc de Guife, s'y étoit enfermé avec deux princes de fa maifon, trois princes du fang, cinquante feigneurs de la premiere qualité, cinq cens gentilshommes avec leur fuite, & cinq mille hommes de la meilleure infanterie de France. Avec cette poignée de guerriers illuftres, De Guife foutint durant foixante-cinq jours les efforts opiniâtres du plus redoutable potentat de l'Europe, & l'obligea enfin de fe retirer fans ofer livrer l'affaut, quoique le canon eût fait brèche en plufieurs endroits. Le froid, les maladies, les forties fréquentes, avoient détruit le tiers de cette armée formidable. Le prince de la Roche-fur-Yon en pourfuivit les triftes reftes. Ayant joint quelques compagnies de cavalerie, il leur préfenta le combat. L'officier, qui les commandoit, s'étant retourné : « Seigneur, lui dit-il, comment » voulez-vous que nous ayons la force de » combattre ? Vous voyez qu'il ne nous en » refte pas affez pour fuir. » Touché de compaffion, le prince permit à ces malheureux de continuer leur retraite. Le duc de Guife recueillit généreufement tous les malades qui n'avoient pu fuivre leurs compagnons, & les diftribua dans les villages voifins & dans les hôpitaux.

C'eft dans ce fiége que Metz perdit fon ancienne fplendeur. On fut obligé, pour la défendre, de détruire au dedans & au dehors plus de trente églifes magnifiques, dont quelques-unes renfermoient les tombeaux de plufieurs rois de la Race Carlovingienne. On

frappa plusieurs médailles pour éterniser la mémoire de la délivrance de Metz. L'une représentoit la devise de l'empereur. C'étoient les colomnes d'Hercule, avec ce mot latin *Ultrà*, pour faire entendre que, par son expédition en Afrique, ce prince avoit porté ses armes victorieuses bien au-delà des pays qu'avoit parcourus le grand Alcide. On ajoûta au corps de sa devise une aigle enchaînée & attachée aux colomnes, avec ces mots : *Non ultrà Metas*. L'équivoque du mot *Metas* devenoit très-piquante pour Charles-Quint, parce qu'elle signifioit également la ville de Metz & les colomnes d'Hercule.

MÉVANIA. (*bataille de*) L'an de Rome 445, les Ombriens déclarerent la guerre à la république ; & le consul Q. Fabius marcha contre eux à la tête d'une armée plus redoutable par le courage que par le nombre. Ce général, étant arrivé près de Mévania, choisit une plaine agréable, pour y placer son camp ; &, croyant l'ennemi éloigné, il donne ses ordres pour travailler à la construction des retranchemens. Tout-à-coup le bruit des instrumens militaires annonce l'arrivée soudaine des Barbares, la fureur qui les anime, & leur immense multitude. On court aux armes : on se range sous ses drapeaux ; on attend l'ennemi de pied ferme. Les Ombriens croyoient surprendre le Consul. Surpris eux-mêmes, ils sont déconcertés dès leur premiere attaque. Ils combattent cependant, mais sans ardeur ; & bientôt la crainte confond leurs rangs. Les Romains profitent du désordre. Ils se précipitent comme des lions

ſur ces foibles victimes : ils frappent ; ils maſſacrent ; ils diſperſent. Le Conſul fait crier qu'on eût à mettre bas les armes, ſi l'on vouloit avoir la vie ſauve. Dans le moment, les armes ſont jettées dans la plaine ; & des milliers de ſoldats demandent à l'envi des fers, heureux d'éviter à ce prix le courroux du vainqueur !

MÉZIERES. (*ſiége de*) L'empereur Charles-Quint, ayant rompu tout-à-coup la paix concluе avec François I, fit marcher trente-cinq mille hommes vers la Champagne. Les villes frontieres de cette province n'étoient point en état de réſiſter ; & les Impériaux pouvoient ſans peine pénétrer, en peu de tems, dans le centre du royaume. Le monarque François, à cette nouvelle, aſſembla ſon conſeil de guerre, pour délibérer ſur le parti qu'il falloit prendre dans une circonſtance ſi preſſante. Après bien des avis, on conclut qu'il falloit brûler Mézieres, ville qui auroit la premiere à ſoutenir les efforts de l'ennemi, & dévaſter tous les environs, pour affamer les ſoldats du perfide empereur. Bayard ſeul s'oppoſa fortement à cette réſolution déſeſpérée. « Sire, dit-il au Roi, il n'y a point » de place foible, là où il y a des gens de » bien pour la défendre. J'irai moi-même » m'enfermer dans Mézieres ; & je vous en » rendrai bon compte. » On applaudit au généreux projet de l'intrépide chevalier. Une foule de braves & l'élite de la nobleſſe ſe diſputent l'honneur de le ſuivre. Ils partent, & en peu de jours arrivent dans Mézieres qu'ils trouvent hors d'état de ſoutenir le ſiége dont

ils étoient menacés. Bayard commença par faire ſortir toutes les bouches inutiles; enſuite, ayant fait rompre le pont de la Meuſe, il ordonna de rétablir les anciennes fortifications, & d'en conſtruire de nouvelles. Il encourageoit les travailleurs : il leur diſtribuoit des récompenſes pécuniaires; il partageoit avec eux leurs pénibles fonctions. « Camarades, leur diſoit-il ſouvent, nous ſera-t-il » reproché que cette ville ſoit perdue par » notre faute, vu que nous ſommes ſi belle » compagnie enſemble, & de ſi gens de bien? » Il me ſemble que, ſi nous étions dans un » pré, n'ayant devant nous qu'un foſſé de » quatre pieds, encore combattrions-nous un » jour entier, avant que d'être défaits. Dieu » merci, nous avons foſſé, murailles & rem» parts, où je crois, avant que les ennemis » mettent le pied, beaucoup des leurs dormi» ront au foſſé. » Ces paroles rempliſſoient tous les cœurs; & chacun ſe croyoit invincible ſous un chef ſi magnanime.

Il n'y avoit que deux jours que les François étoient entrés dans la place, lorſqu'on apperçut l'armée impériale, qui s'approchoit de deux côtés, en-deçà de la Meuſe, ſous les ordres du capitaine Sickengen, & au-delà, ſous les auſpices du comte de Naſſau. Le lendemain, ils envoyerent un hérault ſommer Bayard de leur remettre la ville. Ce député lui dit « que ceux qui le meſſageoient par-de» vers lui, eſtimoient la grande & louable » chevalerie qui en lui étoit, & feroient mer» veilleuſement déplaiſans s'il étoit pris d'aſ» ſaut; car ſon honneur en amoindriroit, &

» par aventure lui coûteroit-il la vie. » ...
» Dites à ceux qui vous envoient, répondit
» en riant le chevalier Sans-Peur & Sans-
» Reproche, qu'avant que j'abandonne une
» place que le Roi mon maître a bien voulu
» confier à ma foi, j'aurai fait, des corps de
» ses ennemis entassés, le seul pont par où il
» me soit permis d'en sortir. » Le hérault,
congédié avec cette réponse, la rendit à ses
maîtres, en présence d'un capitaine François,
nommé *Jean Picard*, qui leur dit : « Mes-
» seigneurs, je connois Bayard; & j'ai servi
» sous lui. Ne vous attendez pas d'entrer dans
» Mézieres tant qu'il sera vivant : j'aimerois
» mieux qu'il y eût dans la place deux mille
» hommes de guerre davantage, & que sa
» personne n'y fût point. » ... Capitaine Pi-
» card, demanda le comte de Nassau, ce
» seigneur de Bayard est-il de bronze ou d'a-
» cier? S'il est si brave, qu'il se prépare à
» nous le faire voir; car, d'ici à quatre jours,
» je lui enverrai tant de coups de canon,
» qu'il ne sçaura de quel côté se tourner. » ...
» A la bonne heure, dit Picard; mais vous
» ne l'aurez pas comme vous croyez. » Aussi-
tôt les généraux de Charles-Quint font dres-
ser leurs batteries; &, en moins de deux
jours, plus de cinq mille boulets tomberent
dans la ville. C'est dans cette occasion qu'on
employa, pour la premiere fois, les bombes
& les mortiers, tels qu'ils sont aujourd'hui.
» Ce n'étoient de dehors, dit Mézerai, que
» canonnades, que bombes, que boulets en-
» flammés : de dedans, il pleuvoit des lances
» & des cercles à feu, de l'huile bouillante,

» des fascines goudronnées, des fusées qui » mettoient le feu par-tout. » Dès les premieres décharges, mille hommes épouvantés prirent la fuite. « Tant mieux ! dit Bayard ; » j'aime mieux de tels coquins dehors que » dedans : pareille canaille n'étoit pas digne » d'acquérir de l'honneur avec nous. » La place étoit vivement attaquée depuis plus de trois semaines. Le canon avoit renversé une partie des murailles ; & les ennemis se flattoient d'avoir bientôt entre leurs mains le Chevalier & ses soldats. Mais Bayard, qui réunissoit dans un degré éminent les deux qualités d'un grand capitaine, le courage & la ruse, imagina l'expédient le plus singulier, pour se débarrasser de Sickengen qui l'incommodoit beaucoup. Il chargea un paysan d'aller porter au seigneur Robert de la Marck, qui étoit à Sedan, une Lettre conçue en ces termes : « Il me semble que, depuis un an, » vous m'avez dit que vous vous proposiez » d'attirer le comte de Nassau au service du » Roi notre maître, & qu'il est votre parent. » Je le desirerois autant que vous, sur la ré- » putation qu'il a d'être gentil-galant. Si vous » croyez que cela puisse se faire, je vous » donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui » que demain, parce qu'avant qu'il soit vingt- » quatre heures, lui & tout son camp sera » mis en piéces. J'ai avis que douze mille » Suisses & huit cens hommes d'armes doi- » vent coucher, ce soir, à trois lieues d'ici, » qui, demain, au point du jour, fondront » sur lui, pendant que, de mon côté, je fe- » rai une vigoureuse sortie ; & sera bienheu-

» reux celui qui en échappera. J'ai cru de-
» voir vous en prévenir ; mais il faut me gar-
» der le ſecret. »

Par l'ordre du Chevalier, le villageois prend ſa route du côté du camp de Sickengen. A peine s'eſt-il éloigné de la ville, qu'on l'arrête. On le conduit au général. On le queſtionne : on le menace. Le bon homme intimidé découvre ſon ſecret, pour éviter la mort qu'il croyoit voir au-deſſus de ſa tête. Il donne la Lettre à Sickengen. Ce capitaine la lit ; &, plein d'indignation, il la communique à ſon conſeil. La fureur s'empare de tous les eſprits. On s'écrie que le comte de Naſſau eſt un traître. On bat le tambour : on leve l'étendard ; on plie le bagage : on paſſe la riviere. En vain le Comte, inſtruit de cette réſolution précipitée, veut retenir ſon collégue : ſes différentes députations ne ſervent qu'à augmenter les ſoupçons. On décampe, de part & d'autre ; & Mézieres eſt délivrée. Durant ce tumulte, le porteur de la Lettre étoit rentré dans la ville, & avoit appris au Chevalier tout ce qui lui étoit arrivé. Bayard éclata de rire en voyant l'heureux ſuccès de ſon ſtratagême ; &, dans l'excès de ſa joie, il dit : « Puiſqu'ils n'ont pas voulu commen-
» cer le jeu, ce ſera donc moi ; » &, dans l'inſtant, il leur envoya pluſieurs volées de canon, qui leur firent beaucoup de mal.

Ainſi fut levé le ſiége de Mézieres ; ſiége éternellement mémorable, puiſqu'il ſauva la France, où il n'y avoit point alors d'armée en état d'arrêter quarante mille hommes. Il mit le comble à la gloire de Bayard. Tous

les bons citoyens s'empresserent de célébrer la valeur de ce héros toujours victorieux ; & il eut l'honneur singulier de compter son Souverain au nombre de ses panégyristes. « Madame, écrivoit le monarque reconnoissant à la reine Louise de Savoye, sa mere, » tout » aseteure, ynsy que je me vouloys mètre o » lyt, est aryvé Laval, lequel m'a aporté la » sertèneté deu levement deu syege de Mésyeres. Je croy que nos anemys sont en » grant pène, vu la honteuse retrète qu'ys » ont fet. Pour tout le your de demayn, je » soré le chemyn qu'ys prendront ; & selon » sela il nous fodra gouverner. *Et, s'ys ont* » *joué le pasyon, nous jourons la vanyanse.* » Vous suplyant, Madame, vouloyr mander » par-tout pour fere remercier Dieu ; car, » sans poynt de fote, il a montré se coup » qu'yl est bon François. Et fesant fyn à ma » Lètre, remetant le tout seur le porteur, » pry à Dieu qu'yl vous doynt très-bonne » vye & longue. *Votre très-humble & très-* » *obéissant fyls*, FRANÇOIS. »

Ce Prince, pour montrer au Chevalier combien il étoit satisfait de ses importans services, le fit Chevalier de son ordre, & lui donna, par une distinction sans exemple, & qui n'étoit réservée qu'aux seuls princes du sang, une compagnie de cent hommes d'armes en chef. Enfin, quand Bayard fut de retour à Paris, tous les habitans de cette célèbre capitale allerent au-devant de lui, pour le voir & le féliciter ; & le parlement envoya pour le complimenter les présidens & les conseillers les plus illustres de son corps. *L'an 1520.*

MIDDELBOURG. (*siége de*) La défaite des Flamands rebelles, près de Gemminghen, loin d'abbatre leur audace, sembloit leur avoir donné un nouveau degré de témérité. Fiers de leur nombre, que l'excessive sévérité du duc d'Albe augmentoit sans cesse, ils oserent former le siége de Middelbourg, ville forte, mais dont la garnison étoit foible, & les habitans peu favorables aux Espagnols. Le gouverneur, à cette étrange nouvelle, se hâta d'envoyer du secours dans cette importante place; & Beauvoir partit sur le champ avec quatre cens fantassins Walons de vieilles troupes. Il fut reçu dans la ville, mais pour annoncer au Duc que le danger de la perdre devenoit pressant. Albe, sans plus attendre, fit partir les troupes dont on put disposer, sous la conduite de dom Sanche d'Avila, gouverneur du château d'Anvers, dont il estimoit beaucoup la valeur. Les rebelles, instruits des préparatifs du Duc, avoient pris toutes les mesures nécessaires pour les rendre inutiles. Ils se retrancherent par-tout où ils présumoient que les Espagnols tenteroient leur descente; &, après s'être pourvus d'un grand nombre de vaisseaux, ils projetterent même d'aller au-devant de la petite flotte qui s'avançoit pour secourir Middelbourg, & de la dissiper. D'Avila s'étoit embarqué vers la fin d'Avril. Il avoit rassemblé cinq cens hommes de pied, tous Espagnols & soldats choisis, commandés par les capitaines Osorio-d'Angulo, Gonsalve d'Ovalla, Ferdinand d'Aguasco, Ignace de Médiniglia, & Jean d'Avila. On y avoit joint autant de Walons, vieux guerriers, qui

étoient aux ordres des ſeigneurs de Lignes, de Glimes, & du capitaine Torrès. Un grand nombre d'officiers réformés & pluſieurs volontaires, la plûpart Eſpagnols, & gens de qualité, s'étoient rangés ſous les mêmes drapeaux, & vouloient partager la gloire d'une entrepriſe ſi périlleuſe. Le chef de ces braves ſoldats prit le tems de la baſſe marée, pour deſcendre d'abord dans l'Eſcaut, afin de profiter du reflux, & ſe porta enſuite dans la partie intérieure du canal qui baigne l'iſle de Valcheren. L'ennemi étoit trop bien retranché dans cet endroit, pour qu'il pût y débarquer ſes troupes. Il les conduiſit du côté oppoſé, qui regarde la pleine mer. On ne s'attendoit pas qu'il voulût y tenter une deſcente; car l'abordage y étoit très-difficile; &, d'ailleurs, il ſe trouvoit encore éloigné de la ville aſſiégée. Il n'y trouva donc d'autre obſtacle que la néceſſité de marcher quelque tems dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre. Il le ſurmonta ſans peine; &, après avoir animé ſes guerriers par ſes paroles, pour leur donner l'exemple de la bravoure, il marche le premier, accompagné de Lignes, à la tête d'un détachement compoſé d'Eſpagnols & de Walons, afin de découvrir les diſpoſitions des rebelles. Ils n'apperçoivent aucun projet de défenſe dans cette partie. Auſſitôt ils font avancer le reſte de leurs troupes, & courent avec réſolution aux aſſiégeans. Ceux-ci, étonnés de voir l'ennemi qu'ils attendoient ſi peu de ce côté, abandonnent leurs tranchées. Les aſſiégés font, en même tems, une ſortie vigoureuſe, & les rebelles

font enveloppés de toutes parts. On en fit un grand carnage. Il ne s'en fauva qu'un petit nombre qui prirent la fuite, & fe difperferent. Ainfi fut délivrée Middelbourg, l'an 1572.

MILAN. (*fiéges de*) 1. L'an 538, Uraïas, neveu de Vitigès, affiégea cette ville, alors la plus confidérable de l'occident, après Rome, par l'étendue de fon enceinte, par fon opulence & par le nombre de fes citoyens. Le général Goth avoit dans fes troupes dix mille Bourguignons envoyés par Théodebert, roi de la France Auftrafienne. Avec ce renfort, il preffa vivement la place qui n'étoit défendue que par trois cens hommes, fous la conduite d'un brave officier, nommé *Mundilas*. Il foutint les efforts des ennemis, durant plus de fix mois. Mais enfin, n'étant point fecouru, il fut obligé de céder au grand nombre. Malgré fa réfiftance, l'ennemi entra dans la ville; fit la garnifon prifonniere, & paffa au fil de l'épée tous les habitans, fans diftinction d'âge ni de condition. Si l'on en croit Procope, il en périt plus de trois cens mille. On abandonna les femmes aux Bourguignons, pour récompenfer leurs fervices.

2. En 1733, l'armée du roi de Sardaigne, allié de la France, ayant paffé le Téfin, & Milan fe trouvant abandonnée de fa garnifon Allemande, qui s'étoit retirée dans le château, fit préfenter fes clefs au monarque, fuivant un ancien privilége qu'elle a de fe rendre à la premiere armée qui paffe le Téfin. Ce Prince envoya M. de Coigni, géné-

ral de l'armée Françoiſe, avec quelques régimens, pour occuper toutes les avenues du château. Il y vint bientôt lui-même avec toutes ſes forces; & la tranchée fut ouverte, la nuit du 13 au 15 de Décembre. Le marquis de Viſconti commandoit la garniſon impériale; & ce capitaine, qui avoit abondamment pourvu la place de tout ce qu'il falloit pour ſoutenir un long ſiége, s'y défendit vaillamment. Mais les attaques des aſſiégeans furent ſi vives, & leurs travaux pouſſés avec tant de célérité, qu'il fit battre la chamade, le 29. Il ſortit avec tous les honneurs de la guerre, abandonnant aux vainqueurs une nombreuſe artillerie, & beaucoup de munitions.

3. En 1745, un détachement de l'armée du comte de Gages arriva près de Milan, le 12 de Décembre, & prit poſſeſſion des deux principales portes. Sur l'avis qu'eurent les magiſtrats que l'infant dom Philippe s'approchoit, ils donnerent ordre que tout fût préparé pour la réception de ſes troupes, & qu'on fît mettre, dès qu'il paroîtroit, la milice bourgeoiſe ſous les armes. Le 16, les troupes entrerent dans la ville, & allerent, aux acclamations du peuple, ſe ranger en bataille dans la grande place. Dès le même jour, on commença l'inveſtiſſement du château. Le 19, l'Infant, accompagné du duc de Modène, s'y rendit, & fut reçu par les habitans avec les plus grandes démonſtrations de joie. Il alla deſcendre au palais, où le ſénat lui prêta le ſerment de fidélité. Enſuite les Eſpagnols fermerent, avec de fortes paliſſades, toutes les rues qui aboutiſſent à l'eſplanade du châ-

teau, afin que la ville fût à l'abri des ſorties de la garniſon. Elle étoit de deux mille hommes, mais mal pourvue de vivres & de munitions. Le ſiége fut formé, & la tranchée ouverte ; & ſans doute que cette expédition n'eût pas été longue. Mais, au mois de Mars 1746, diverſes circonſtances engagerent l'Infant à abandonner Milan, & à ſe rapprocher du maréchal de Maillebois. Après la retraite de ce Prince, le marquis de Palavicini rentra dans le Milanez.

MILET. (*ſiéges de*) 1. Alyatte, roi de Lydie, ayant ſuccédé à Sadyatte, l'an du monde 3385, pouſſa vivement la guerre contre les Miléſiens, que ſon pere avoit commencée, & continua le ſiége de la ville, qui avoit déja duré ſix ans, avant ſon avènement au thrône, & qui en dura encore autant ſous lui. Voici comment il fut levé. Alyatte avoit envoyé des ambaſſadeurs pour propoſer une trève de quelques mois. Traſybule, tyran de Milet, averti de leur arrivée, fit porter dans la place publique toutes les proviſions qui étoient dans la ville, & commanda aux citoyens de ſe livrer au plaiſir de la bonne chère, au ſignal qu'il leur donneroit. Jamais étonnement n'égala celui des envoyés du roi de Lydie, à la vue de cette abondance; &, de retour vers leur maître, ils lui conſeillerent, non de faire une trève, mais de terminer, par un traité de paix, une guerre ſi longue & ſi ruineuſe. Alyatte eut la ſageſſe de ſuivre leur avis, & regagna ſes Etats avec ſon armée.

2. Milet réſiſta long-tems, & avec vigueur,

aux troupes victorieuses d'Aléxandre le Grand. Memnon, le plus habile des généraux de Darius, s'étoit jetté dans cette place, avec un grand nombre de braves, résolus de vendre chèrement leur vie. Le roi de Macédoine, après plusieurs jours d'un assaut continuel & inutile, mit toutes ses machines en œuvre; de sorte qu'il fit brèche en plusieurs endroits à la fois. Alors il ordonna l'escalade, & les assiégés, craignant d'être emportés d'assaut, & d'éprouver toute la fureur d'un vainqueur irrité, capitulerent. Memnon sortit avec la garnison; & Alexandre traita humainement les vaincus. *An du monde 3670.*

MINCIO. (*journée du*) Les Gaulois Insubriens, voulant humilier la puissance Romaine, s'avancerent jusques sur les bords du Mincio, l'an 197 avant J. C. Le consul C. Cornélius marcha aussi-tôt à la rencontre des Barbares, & leur livra bataille. Les Insubriens la perdirent. Trente-cinq mille morts, six mille prisonniers, tout le bagage & la soumission de tout le pays des vaincus, signalerent le triomphe des Romains.

MINDEN. (*prises & bataille de*) 1. En 1626, le comte de Tilli, général des troupes de l'Empire, vint se présenter devant Minden, la plus puissante ville du cercle de Westphalie. Cette place est avantageusement située sur le Wetz. Elle est ceinte de murailles, & couverte de quelques demi-lunes qui n'empêchent pas qu'on ne découvre tout ce qui se passe dans son sein, en montant sur une hauteur qui la commande, & d'où il est facile de la battre en ruine. Avec cet avantage, le

capitaine

capitaine Allemand se crut assuré de la victoire. Avant de commencer ses attaques, il proposa aux habitans une capitulation avantageuse. On rejetta ces propositions avec mépris ; & le Comte ne songea plus qu'à réduire, par la force, ces présomptueux citadins. Ses troupes monterent à l'assaut. La place fut emportée sans peine; & le vainqueur irrité fit passer au fil de l'épée plus de trois mille personnes.

2. En 1759, Minden fut attaquée par le duc de Broglie, qui l'emporta, l'épée à la main, le 9 de Juillet. Ce Général sauva la ville du pillage, & se contenta de faire la garnison prisonniere de guerre.

Ce fut à Todenhausen, près de Minden, que se donna, le 1er d'Août suivant, ce fameux combat si fatal à la gloire du célèbre maréchal de Contades. Le prince Ferdinand de Brunswick avoit placé son camp dans la plaine de Minden : l'attaquer, le forcer, le vaincre étoit un coup de partie. M. de Contades en forme aussi-tôt le projet. Il s'approche des retranchemens ennemis : il forme ses dispositions avec toute l'habileté dont il étoit capable ; mais malheureusement il n'avoit pu connoître au juste la position des Alliés, ni même l'emplacement de leur artillerie. Cependant, comme il n'étoit plus possible de reculer, il voulut tenter la fortune, & livrer la bataille. Le général Hanovrien, qui ne pouvoit craindre que pour sa gauche, l'avoit rendue inattaquable. Dès qu'il eut deviné le dessein du Maréchal, il se crut assuré

de la victoire ; &, la veille du combat, il écrivit dans un billet : « Demain, je bats » les François. »

A peine le jour commençoit-il à paroître, que les Anglois, qui, faisant l'élite de l'armée, en occupoient le centre, s'avancent fièrement dans la plaine en colomne, & tout-à-coup se forment en ligne. Le duc de Fitz-James, qui conduisoit la gauche de la cavalerie Françoise, s'ébranle ; s'approche, & commence l'action. Il n'étoit plus qu'à dix pas de l'ennemi. Il est aussi-tôt accueilli d'une terrible décharge de mousqueterie, qui fait dans ses rangs un horrible ravage. Il recule : on le presse ; il se retire. Les Gendarmes & les Carabiniers chargent à leur tour cette masse victorieuse, enflammée, hérissée de pointes, dont l'aspect seul inspire la terreur. Le prince de Condé, qui marche à leur tête, les anime par ses exemples, autant que par sa voix. Sous la conduite de cet auguste chef, les François se surpassent eux-mêmes. Ils pressent : ils entament de toutes parts cette redoutable colomne qui répare continuellement ses pertes. Enfin, épuisés, couverts de sang & de glorieuses blessures, ils renoncent à une victoire impossible ; & les Anglois triomphent encore. L'infanterie Françoise, chargée de déloger l'Hanovrienne des haies qu'elle occupoit, est mise en fuite ; &, dans le même instant, la cavalerie du prince Ferdinand acheve ce que l'infanterie avoit commencé. L'infortuné Maréchal comprit alors qu'il n'y avoit plus d'espérance, & qu'il falloit faire

retraite. Dans cette circonſtance critique, qui demande peut-être plus de génie que pour une bataille, M. de Contades répondit à la haute réputation qu'il s'étoit acquiſe. Il rallie ſes ſoldats, à la vue de l'ennemi qui n'oſe le troubler. Ses ordres ſont exécutés avec préciſion; & l'armée ſe retire vers Caſſel, ſans être inquiétée dans ſa marche.

MINDONE. (*bataille de*) L'an 529, Béliſaire, occupé à conſtruire une forteresſe dans la plaine de Mindone, par ordre de Juſtinien, fut ſommé par les Perſes d'interrompre cet ouvrage. Le général Romain en informa l'empereur, & lui repréſenta qu'il avoit trop peu de forces pour réſiſter à un ſi puiſſant ennemi. Juſtinien fit auſſi-tôt marcher en Méſopotamie Cuzès & Buzès, tous deux freres, jeunes & pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi, ſans ſçavoir encore préparer la victoire. Les deux partis courent à Mindone. On combat avec chaleur. Les Romains ſont repouſſés avec un grand carnage. Cuzès eſt pris en combattant avec courage. Les Perſes vainqueurs raſerent la forteresſe; firent paſſer le Tigre aux priſonniers, & les enfermerent dans des cavernes où ils les tinrent enchaînés pendant le reſte de la guerre.

MIRANDA. (*priſe de*) Le feu de la guerre, qui, depuis 1756, embraſoit les principales Puiſſances de l'Europe, s'étant communiqué à l'Eſpagne & au Portugal, en 1762, on ſe mit, de part & d'autre, en campagne; & les Eſpagnols vinrent eux-

mêmes attaquer les Portugais dans leur propre patrie. Le marquis de Sarria, vieux guerrier, avoit le commandement en chef de l'armée de France & d'Espagne. Son premier dessein étoit de voler d'abord à Lisbonne, dont la conquête pouvoit entraîner celle de tout le royaume; mais deux obstacles insurmontables l'en détournerent. Il auroit fallu, pour cet effet, laisser sur ses derrieres le camp retranché des Portugais; & alors on lui auroit coupé les vivres : ou bien il auroit dû forcer ce camp; ce qui n'étoit guères possible. Il prit un milieu; ce fut de se rendre maître des villes qui, en lui assurant la campagne, le conduiroient à la capitale. La premiere qui s'offrit à son courage fut celle de Miranda. Il l'attaqua avec cette intrépidité qui le caractérisoit; &, le 9 de Mai, il l'obligea de se rendre. Ensuite il fut arrêté par Almeyda. Il en forma le siége. La tranchée s'ouvrit la nuit du 15 au 16 du mois d'Août; & les attaques furent poussées avec cette vivacité que l'on connoît aux François, quand ils assiégent une place. Leurs canonniers firent jouer l'artillerie avec tant de succès, que, le 25, à trois heures après midi, l'on battit la chamade; &, le lendemain, les Espagnols y entrerent. Chavannes, Bragance, Salvatierra, Penamancor, par leur soumission, mirent le comble à ces conquêtes.

MIRANDOLE. (*siéges de la*) 1. Le pape Jules II, pontife plus propre à commander des armées, qu'à remplir la place de pere

commun des Chrétiens, ayant déclaré la guerre au duc de Ferrare, fit assiéger la Mirandole, en 1510. C'étoit une petite place bien fortifiée, & défendue par une garnison de cinq cens fantassins François, & de soixante-dix cavaliers. Alexandre Trivulce, gouverneur de la ville, & cousin-germain de la comtesse de la Mirandole, étoit à la tête de ces braves. La princesse elle-même, qu'un courage héroïque élevoit au-dessus de son sexe, s'étoit enfermée avec son parent, pour animer les assiégés par sa présence, & plus encore par ses exemples. Tous les habitans, qui l'adoroient, étoient devenus autant de soldats intrépides. Leur résistance fut si belle, que les ennemis désespérerent d'abord de réussir. Jules fulminoit contre ses généraux; mais ses plaintes & ses menaces étoient vaines. Enfin le fougueux pontife résolut de se transporter dans le camp, pour y commander en personne. Le célèbre Bayard apprend le dessein du saint pere; forme le projet de l'enlever, & se met en embuscade sur son chemin. Mais le bon chevalier prend les gens du pape pour le pape lui-même, qui, profitant de cette méprise, évite la rencontre du héros François, & gagne heureusement le camp de ses soldats. A la vue du monarque sacré, les troupes apostoliques recommencerent leurs attaques avec plus de vigueur. Le prêtre-roi parcouroit les rangs à cheval, armé de toutes piéces. Nuit & jour, il étoit sur les batteries; hâtoit les travaux; alloit à la tranchée; logeoit à la portée du canon, pour accélérer la

ruine des assiégés dont il étoit le pere, & de l'ame desquels il devoit répondre comme de la sienne. Plusieurs fois Trivulce, ayant reconnu la tente pontificale, la fit renverser à coups de boulets. Il fallut des supplications réitérées pour engager le serviteur des serviteurs de Dieu à prendre un logement plus sûr. Enfin, après bien des efforts, on fit une brèche considérable; & le pape, au comble de ses vœux, se voyoit en état de donner un assaut général. Alors Trivulce, qui, jusqu'à ce moment, avoit compté sur un puissant secours, ne pouvant plus résister sans imprudence, arbora le pavillon pour demander à capituler. Jules, aux instances du duc d'Urbin, son neveu, accorda des conditions tolérables; &, le 20 de Juin 1511, la garnison sortit de la ville, à la réserve des officiers qui resterent prisonniers du prélat de Rome. Le même jour, le superbe pontife entra, par la brèche, dans sa conquête, avec tout l'appareil d'un guerrier victorieux, avec cette pompe orgueilleuse, qu'auroit affectée un héros de l'ancienne Rome, enyvré de ses lauriers.

2. Dans la suite, la Mirandole eut à soutenir plusieurs autres attaques, & passa plus d'une fois d'un Souverain à l'autre. Quand la fameuse succession d'Espagne eut mis, en 1700, les armes à la main de presque toutes les Puissances de l'Europe, les Impériaux s'emparerent de cette ville. M. de Lipara en fit le siége en 1705, & la prit, le 11 de Mai, après trois semaines de travaux. En 1733, le

comte de Montemar la fit occuper par un détachement Espagnol, qui en fut chassé, l'année suivante, par les troupes impériales. Enfin, en 1735, un corps de huit mille Espagnols, sous les ordres du comte de Macéda, vint déployer devant la Mirandole toutes les horreurs de la guerre. Le siége fut commencé le 25 de Juillet, avec quatre-vingt-quatre piéces de canon & quatre mortiers. La garnison n'étoit que d'environ huit cens hommes : cependant ce ne fut que le 25 d'Août, que les assaillans, après bien des fatigues, après avoir perdu beaucoup de monde, se rendirent maîtres du chemin-couvert. L'intrépide baron de Stenz, qui commandoit dans la ville, fit battre alors la chamade ; mais, le comte de Macéda n'ayant point voulu le recevoir à capitulation, à moins que la garnison ne fût prisonniere de guerre, le baron fit retirer le drapeau blanc, qu'il avoit arboré ; & les hostilités recommencerent, de part & d'autre, avec plus de fureur qu'auparavant. Enfin le brave commandant, manquant de poudre, entra de nouveau en négociation. Les articles furent signés le 31 ; & la garnison se rendit prisonniere. En 1742, après la conquête de Modène, les Impériaux & les Piémontois formerent le siége de la Mirandole, qui leur ouvrit ses portes le 22 de Juillet.

MITTAU. (*bataille de*) Le général Schaaméton, ou Schérémétoff, ou Czérémet, qui commandoit vingt mille Moscovites, fut rencontré, dans le mois de Juillet 1705, à trois lieues de Mittau, par le comte de Lewen-

haupt qui avoit ſous ſes ordres ſept mille Suédois. Ce dernier mit ſon armée ſur deux lignes ; la premiere, ſans diſtance entre les bataillons & les eſcadrons ; la ſeconde, avec des intervalles. L'aîle droite étoit couverte par un marais, & la gauche par un ruiſſeau que l'on ne pouvoit paſſer de front. On poſta le canon ſur les deux lignes, entre les aîles & le centre ; & le bagage reſta dans les derrieres. Enſuite on donna le ſignal, ſur les neuf heures du matin. Un détachement de cavalerie Suédoiſe fut d'abord enfoncé ; & l'ennemi le pourſuivit juſqu'au gros de l'armée. Alors la bataille devint générale. L'aîle gauche des Suédois fut miſe en déroute, après une vigoureuſe réſiſtance ; & la victoire ſe feroit déclarée pour les Moſcovites, ſi l'infanterie de la ſeconde ligne n'eût pris la place de cette aîle, pour lui donner le tems de ſe rallier. L'aîle droite combattoit avec plus de ſuccès. Elle fondit ſur l'ennemi, l'épée & le ſabre à la main, car les bataillons étoient mêlés avec les eſcadrons, & le tailla en piéces. Cependant les Moſcovites, vainqueurs de l'aîle gauche, chargerent en queue les Suédois qui pourſuivoient leur avantage. Le combat devint plus terrible. Mais enfin la premiere ligne des Suédois fit plier l'ennemi qui l'attaquoit de front ; & la ſeconde ligne mit en confuſion les Moſcovites qui la combattoient en queue. Pluſieurs fois ils ſe rallierent & revinrent à la charge. La ſageſſe & la préſence d'eſprit du comte de Lewenhaupt déconcerterent toutes leurs attaques ; enſorte qu'ils

furent obligés de prendre la fuite, aux approches de la nuit, après avoir perdu sur le champ de bataille plus de six mille hommes. Mille resterent prisonniers; & cette victoire glorieuse, qui coûtoit aux Suédois près de quinze cens hommes, leur procura treize gros canons de fonte, huit drapeaux, un étendard & trois mille chariots de bagages. Mais ils éprouverent combien les Moscovites avoient profité de leurs défaites.

MITYLÈNE. (*siége de*) La quatrieme année de la guerre du Péloponnèse, les peuples de l'isle de Lesbos, & principalement les habitans de Mitylène, ayant secoué le joug des Athéniens, & envoyé secrettement des députés à Sparte, la flotte Athénienne marcha contre eux. Mitylène fut bloquée; & la famine la contraignit bientôt à se soumettre aux vainqueurs. Après avoir inutilement attendu le secours qu'on leur avoit fait espérer, les citoyens se rendirent, à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne, jusqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athènes. Le peuple Athénien s'assembla. La conduite des révoltés avoit fort aigri les esprits. Dans le premier mouvement de colere, on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en servitude. On fit partir sur le champ une galere, pour mettre le décret à exécution. Mais, la nuit ayant donné lieu aux réflexions, cette sévérité parut excessive, & poussée au-delà des justes bornes. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mi-

tylène. Ils obtinrent des magiſtrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. On prononça un arrêt plus doux, qui ne condamnoit que les auteurs de la révolte. On fit partir ſur l'heure une ſeconde galere pourvue de tout ce qui pouvoit hâter ſa courſe ; & les députés des coupables promirent une grande récompenſe à ceux qui la conduiſoient, ſi elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. La premiere galere avoit un jour & une nuit d'avance ; mais, comme elle portoit une triſte nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y répandit la plus grande conſternation. Le déſeſpoir fut à ſon comble, lorſqu'on eut lu en pleine aſſemblée l'arrêt fatal qui proſcrivoit tous les citoyens. Les hommes, les femmes, les enfans, tous ſe tenoient étroitement embraſſés. Tantôt ils gardoient un morne ſilence qui n'étoit interrompu que par des ſanglots : tantôt ils pouſſoient des cris & des hurlemens horribles ; accuſoient le moment de leur naiſſance, & vouloient prévenir la mort cruelle qui devoit terminer leur malheureuſe vie. Les Athéniens, forcés d'obéir, ne pouvoient retenir leurs larmes ; & déja ils ſe diſpoſoient à exécuter le funeſte décret, lorſqu'on vit la ſeconde galere entrer dans le port. La ſurpriſe ſuſpendit tous les ſentimens. Une eſpérance inquiète s'empara de tous les cœurs. On convoqua de nouveau l'aſſemblée ; & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un ſilence & des tranſports de joie qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'exprimer. Plus de mille factieux furent mis à mort. La

ville fut démantelée : on prit tous les vaisſeaux ; & toute l'iſle fut ſoumiſe, pour la ſeconde fois, à l'empire d'Athènes. *An du monde 3577.*

MOABITES. (*defaite des*) Miſa, roi des Moabites, ayant refuſé de payer à Joram, roi d'Iſraël, un tribut de deux cens mille moutons avec leurs toiſons, fut attaqué par ce prince, auquel s'étoient joints Joſaphat, roi de Juda, & le roi d'Idumée. L'armée des Hébreux s'égara dans les déſerts, & ſe vit ſur le point de périr de ſoif. On conſulta le prophète Eliſée ; & l'homme de Dieu promit des miracles. Le lendemain matin, ſans qu'on eût vu ni vent ni pluie, le déſert ſe trouva rempli d'eau. Les infidèles, qui s'avançoient pour combattre les enfans de Jacob, apperçoivent cette eau ſur laquelle le ſoleil dardoit ſes rayons. Ils la prennent pour du ſang, & s'imaginent que les Confédérés ſe ſont tués de déſeſpoir. Dans cette penſée, ils courent en déſordre pour enlever le butin. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils ſe virent envelopper & tailler en piéces ! Après cette facile victoire, les trois Rois entrent dans le pays ennemi ; renverſent pluſieurs villes ; aſſiégent la capitale, où le roi s'étoit renfermé, & la réduiſent à la derniere extrémité. Miſa, ſe voyant ſans reſſources, eſſaie vainement de quitter la place. Alors, le déſeſpoir dans le cœur & la fureur dans les yeux, il prend le prince, ſon fils aîné, & l'immole ſur les murailles, à la vue des aſſiégeans. Cet affreux ſpectacle toucha les trois monarques de la plus vive compaſſion ; &, gémiſſant d'avoir

réduit un pere à cette dure néceſſité, ils leverent le ſiége, & regagnerent la Paleſtine. *895 ans avant J. C.*

MODÈNE. (*bataille & ſiéges de*) 1. La guerre des Romains contre les peuples Gaulois, habitans de l'Italie, étoit devenue annuelle; & ces Barbares, pleins de fierté, ne pouvoient ſe réſoudre à recevoir un joug odieux. L'an 193 avant J. C. les Boïens, s'étant ligués avec tous leurs compatriotes, s'emparerent d'un défilé, près de Modène, dans lequel ils eſpéroient ſurprendre le conſul Mérula. Mais ce général, ayant pénétré leur deſſein, les attaqua tout-à-coup; les défit; tua quatorze mille hommes; fit onze cens priſonniers. Mais il lui en coûta cinq mille guerriers & pluſieurs officiers de la premiere diſtinction.

Une pareille victoire ſembloit annoncer à la république des diſgraces plutôt que des ſuccès. En effet, Minucius, l'autre Conſul, occupé dans la Ligurie, ſe vit deux fois expoſé au danger le plus grand. Les Barbares, toujours vaincus, mais toujours indomptables, firent un dernier effort pour ſe venger de tant de défaites. Ils ſurprirent les Romains; les aſſaillirent dans leur camp, & n'en furent repouſſés qu'avec peine. Peu de jours après, le Conſul s'étant engagé dans un défilé, les Gaulois s'emparerent des paſſages, & l'enfermerent de toutes parts. L'image des Fourches Caudines s'offrit alors à tous les yeux; & Minucius auroit été forcé de ſubir cette ignominie, ſans la généreuſe réſolution des Numides qui ſervoient dans ſon armée. Ces

guerriers, au nombre de huit cens, montent à cheval, & vont caracoller jusqu'au corps-de-garde des Liguriens, sans cependant faire aucune attaque. Au premier coup d'œil, rien de plus méprisable que cette cavalerie. Les chevaux étoient petits & maigres : les cavaliers étoient sans ceintures, & n'avoient pour arme qu'un simple javelot. Afin d'augmenter le mépris, ils se laissoient tomber, & se donnoient en spectacle par une fuite précipitée & par un retour plus soudain encore. Par ce moyen, ils s'avançoient peu-à-peu vers une issuë, sans que l'ennemi songeât à s'y opposer. Enfin ils s'ouvrirent un passage ; désolerent le pays ennemi ; &, forçant les Liguriens à voler au secours de leurs foyers, ils délivrerent l'armée Romaine.

2. En 1707, la ville de Modène fut assiégée par l'armée des Alliés qui la serrerent de très-près. Elle se défendit avec vigüeur, & n'ouvrit ses portes qu'après avoir soutenu plusieurs assauts terribles. La garnison se réfugia dans le château ; & cet asyle lui donna moyen de faire encore une longue résistance. Elle fut à la fin obligée d'arborer l'étendard, & de reconnoître un vainqueur. Elle fut faite prisonniere, & traitée cruellement.

3. Le duc de Modène ayant montré des dispositions trop favorables pour les Impériaux, M. de Maillebois eut ordre de s'avancer vers cette place, & de s'en saisir, en 1734. Le Duc, allarmé de ses approches, s'étoit retiré à Boulogne. Le gouverneur de la ville alla au-devant des troupes Françoises ; fit sa capitulation avec M. de Maillebois, &

ouvrit ſes portes. On y mit deux bataillons en garniſon.

4. En 1742, le roi de Sardaigne, allié de la reine de Hongrie, n'ayant pas pu engager le duc de Modène à ſe déclarer pour cette princeſſe, le fit ſommer de livrer ſa citadelle, pour ſûreté de ſa neutralité; &, ce prince l'ayant refuſé, le monarque s'approcha de la ville pour en faire le ſiége. Au premier bruit de la marche des troupes ennemies, le duc & toute ſa cour ſe réfugierent dans le Ferrarois; &, le 7 de Juin, les magiſtrats envoyerent des députés au roi de Sardaigne, pour lui remettre les clefs de leur ville. Il en prit poſſeſſion; &, le lendemain, il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour entrer dans la forteresſe. La tranchée fut ouverte la nuit du 8 au 9; & le 13 on fut en état de battre la place. Le général Paludi, qui y commandoit, fit un feu très-vif. Son ſouverain lui avoit ordonné de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Il obéit, & ne ſe rendit que le 28, après une vigoureuſe réſiſtance.

MODIN. (*priſe de*) Après la célèbre victoire de Cadéſie, Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, chef des Saraſins, porta la terreur de ſes armes triomphantes aux portes de Modin, capitale de la Perſe ſous l'empire des Saſſanides. Les Arabes l'appelloient *Madaïn*, c'eſt-à-dire, *les Deux-Villes*. En effet, elle réuniſſoit la fameuſe Ctéſiphon & Coqué, & s'étendoit ſur les deux bords du Tigre. Le grand Choſroës l'avoit embellie; & le palais des rois paſſoit pour le plus ſuperbe édifice de l'Orient. Les tréſors, les richeſſes, les ma-

gasins de la Perse y étoient enfermés. Le gouverneur de la ville, étant sorti, à la tête de la garnison & des habitans, fut, en un moment, terrassé & fait prisonnier. Saëd lui fit trancher la tête au pied des murailles; puis, étant entré sans résistance, il abandonna la ville au pillage. Les Sarasins trouverent dans le palais plus de quarante millions en monnoie d'or, quantité de vases & de meubles d'un prix inestimable. On parle sur-tout d'un tapis de soixante aunes en quarré, tissu d'or, de soie, d'argent, & semé de pierreries, où toute sorte de plantes & de fleurs étoient artistement figurées à l'aiguille. Les soldats l'ayant mis en piéces pour le partager, un seul morceau fort petit fut vendu vingt mille écus à des marchands de Syrie. Ce fut dans ce pillage que les Sarasins perdirent cette heureuse ignorance des richesses & du luxe, thrésor plus précieux que ceux de Chosroës, & qui fortifioit leur fanatisme dans le mépris de la vie. Cette grande révolution arriva, l'an du Seigneur 645.

MOHATS. (*bataille de*) Le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, à la tête d'une armée de cinquante-cinq mille Impériaux, voulant attirer au combat quatre-vingt mille Turcs commandés par le Grand-Visir, passerent la Drave, & firent tous les mouvemens les plus adroits pour réussir dans leur dessein; mais leurs feintes, leurs ruses, leurs stratagêmes, leurs marches, leurs contre-marches, tout fut inutile. Les infidèles les virent, sans remuer. Enfin, après bien des tentatives infructueuses, les généraux de l'empereur se

virent forcés de s'éloigner des environs de Mohats & de Darde, où ils ne pouvoient plus subsister. Cette retraite nécessaire opéra ce que tant de combinaisons sçavantes & profondes n'avoient pu faire. Le 12 d'Août 1687, le Grand-Visir, voyant décamper les Allemands, crut qu'ils fuyoient : aussi-tôt il détacha un corps de troupes considérable pour attaquer l'arriere-garde. Insensiblement on en vint à une bataille générale. Elle fut longue & sanglante. Jamais les Turcs ne s'étoient battus avec plus d'ordre & de courage; mais enfin ils céderent & prirent la fuite aux approches de la nuit. La sublime Porte perdit, dans cette journée, environ dix mille hommes, quatre-vingt piéces de canon, & dix mortiers. On se rendit maître du camp & de la tente du Grand-Visir, où l'on trouva tout son bagage & une cassette précieuse dans laquelle il y avoit deux millions en or ou en pierreries.

MOLVITZ. (*bataille de*) Un nouveau royaume s'étoit formé dans l'Europe; & la longue & sage œconomie de Frédéric-Guillaume II avoit mis la Prusse en état de faire pencher la balance des Etats qui partagent ce vaste & célèbre continent. Frédéric III, son fils, prince le plus guerrier, le plus philosophe de son siécle, fit usage de tout ce que son pere avoit préparé ; &, pour profiter de la confusion où la mort de l'empereur Charles VI jettoit les potentats de la Chrétienté, il prétendit quatre duchés en Silésie. Ses aïeux, parce qu'ils étoient foibles, avoient renoncé à tous leurs droits, par des transactions

tions réitérées. Il se trouva puissant : il les réclama. Il entra donc en Silésie, au milieu du mois de Décembre 1740. On voulut mettre cette devise sur ses drapeaux : *Pro Deo, pro Patriâ.* « Pour Dieu, pour la Patrie. » Il raya *pro Deo*, disant qu'il ne falloit point mêler le nom de Dieu dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissoit d'une province, & non de religion. Il fit porter devant son régiment des Gardes l'aigle Romaine, déployée en relief, au haut d'un bâton doré. Cette nouveauté, dit M. de Voltaire que nous suivons dans ce récit, cette nouveauté lui imposoit la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée, pour ressembler en tout aux Romains. Il entre en Silésie. Tout plie à son approche ; & cette province, dont on lui avoit refusé une partie, reconnoissoit déja son empire, lorsque le général Neuperg vint, avec environ vingt-quatre mille Autrichiens, arrêter les progrès de ce conquérant rapide. Ce capitaine met le monarque dans la nécessité de donner la bataille à Molvitz, près de la riviere de Neiss. On donne le signal : on s'ébranle ; on s'approche. La cavalerie du Roi, moins forte de moitié que l'Autrichienne, est entièrement rompue du premier choc. La premiere ligne de son infanterie est prise en flanc ; son bagage est pillé ; lui-même est entraîné loin du champ de bataille par la foule de ceux qui l'environnent. On croit la bataille perdue. On vit alors ce que valoit l'infanterie formée par Frédéric Guillaume II. La seconde ligne de cette infanterie rétablit tout, en un instant, par cette discipline iné-

branlable, à laquelle les soldats Prussiens sont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant, en un clin d'œil, leurs fusils avec leurs baguettes de fer. Frédéric recueillit les fruits des travaux de son pere. Il triompha; & cet évènement devint le signal d'un embrasement universel.

MONA. (*prise de l'isle*) Suétonius, général Romain, instruit que l'isle de Mona, maintenant Anglesey, étoit la principale retraite des Druides, résolut d'attaquer & de réduire une place devenue le centre de leurs ridicules superstitions, & le soutien de leur autorité frauduleuse. Le fanatisme & la valeur réunirent leurs efforts pour s'opposer à la descente de l'ennemi dans cette isle sacrée. Au milieu des bataillons qui bordoient le rivage, se présentoient des femmes habillées en Furies, revêtues d'ornemens lugubres, les cheveux épars, des torches ardentes à la main. Des prêtres furieux levoient les mains au ciel; lui demandoient la victoire, avec des cris affreux, & chargeoient l'ennemi d'horribles imprécations. A ce spectacle, les Romains restent immobiles. Mais bientôt, animés par les exhortations de leur chef, & s'excitant les uns les autres à ne point craindre des femmes forcenées & des prêtres fanatiques, ils s'avancent; gagnent du terrein; renversent, l'épée à la main, une foule de Barbares, & les précipitent dans les flammes qu'ils avoient eux-mêmes allumées. Cette isle cependant ne fut pas entièrement soumise. Peu de tems après la conquête de Suétonius,

elle rompit les fers de la domination Romaine. Le fameux Agricola, beau-pere de l'historien Tacite, ayant été chargé de la guerre contre la Grande-Bretagne, débarqua ses troupes dans Mona, & signala, par l'entier assujettissement des rebelles, les commencemens de ses exploits.

MONS. (*siéges de*) 1. Le comte Louis de Nassau, frere de Guillaume, prince d'Orange, & digne compagnon de ce fondateur de la liberté Hollandoise, résolut, pour couronner ses exploits, de s'emparer, par surprise, de la ville de Mons, capitale du Hainaut. Plusieurs de ses soldats, gens intrépides & adroits, se déguiserent en marchands. De concert avec quelques bourgeois qui s'étoient laissés gagner, ils font entrer dans la place des tonneaux remplis d'armes; se saisissent d'une porte; tuent celui qui en gardoit les clefs, & la défendent jusqu'à l'arrivée de leur Général qui, après avoir marché toute la nuit, paroît au point du jour, avec cent chevaux. Dès que le Comte se vit maître de cette importante cité, très-peuplée, bien bâtie, forte par sa situation avantageuse, environnée d'un triple fossé & d'anciennes murailles, il s'efforça de mettre tous les habitans dans ses intérêts. Mais aucun des François, sur lesquels il comptoit, ne se faisant voir, & personne ne remuant en sa faveur au dedans, il fut contraint de se retirer, & de renoncer à son avantage. La fortune, qui l'avoit favorisé jusques-là, ne l'abandonna pas. A peine étoit-il sorti, qu'il rencontra deux cens chevaux François qui portoient des fantassins en

croupe, & s'avançoient pour le soutenir. Ils étoient conduits par Genlis, le principal agent des Huguenots dans ce canton. Louis reprit aussi-tôt courage; &, sûr que la porte, par laquelle il venoit de sortir, étoit encore ouverte, il y marcha; rentra dans la ville, lorsque les bourgeois commençoient à fermer le pont-levis. Guitri de Chaumont, gentilhomme Huguenot, si connu dans les guerres civiles de France, sauta avec son cheval sur le pont; le fit retomber, & précéda l'armée du comte de Nassau. Ce Prince, voyant enfin Mons entre ses mains, & prévoyant bien que le duc d'Albe ne le laisseroit pas tranquille possesseur d'une place si considérable, se hâta de faire toutes les dispositions nécessaires pour la conserver & pour la défendre avec succès. Ses précautions étoient sages; car le premier soin du gouverneur Espagnol fut de recouvrer cette puissante ville, dont le siége fut résolu dans le conseil. Sur le champ, on fit partir quelques compagnies de cavalerie pour l'investir du côté de la France; &, peu de tems après, Frédéric de Tolède, fils du Duc, se mit lui-même en marche avec quatre mille hommes de pied & huit cens chevaux. Il avoit pour conseillers & pour lieutenans Vitelli & Noircarmes, capitaines qu'une longue expérience & de glorieux exploits avoient formés dans le grand art de vaincre. Ces troupes parurent à la vue de Mons, sur la fin de Juin 1572; &, s'étant emparées des meilleurs postes, elles en formerent le blocus. Les assiégés manquoient de vivres, & songeoient à s'en

procurer. Les bleds commençoient alors à être mûrs. Ils firent une sortie vigoureuse pour moissonner les champs qui étoient le plus à leur portée; mais ils rencontrerent les plus fortes oppositions de la part des Royalistes. Il y eut, à cette occasion, une action très-sanglante. Après une longue résistance, les soldats de Philippe II enfoncerent les rebelles qui furent contraints de regagner leurs murs. Vitelli fut blessé d'un coup d'arquebuse à la jambe, en les poursuivant avec trop de chaleur.

Tel étoit l'état du siége, lorsque Genlis, qui n'étoit point resté dans Mons, à l'approche des Espagnols, ayant rassemblé quelques compagnies, accourut au secours des défenseurs de la ville. L'armée royale alla à sa rencontre. Se voir & s'attaquer ne fut qu'une même chose. Le capitaine François fut battu dans la plaine d'Hoterage; & les vainqueurs reprirent les opérations du siége que ce combat avoit interrompues. Bientôt ils furent joints par Polvillier qui conduisoit quatre mille fantassins & quelques cavaliers. Encouragé par ce renfort, & plus encore par l'arrivée de la cavalerie de Fronsberg, & du régiment de Bracamonté, infanterie, Frédéric resserra très-étroitement la place. Il y avoit, près des remparts de Mons, une abbaye d'une construction forte. Les assiégés s'y étoient retranchés, & paroissoient déterminés à bien défendre ce poste avantageux. Frédéric voulut les en chasser; mais les rebelles, soutenus de l'artillerie de la ville, repousserent son premier assaut. Les Espagnols l'atta-

querent, une seconde fois, en plus grand nombre; &, après l'avoir battu avec deux piéces de canon, ils se préparoient à planter leurs échelles, quand les François, désespérant d'y tenir plus long-tems, l'abandonnerent, & resterent dans la ville.

Ce fut dans cet instant heureux, que le duc d'Albe joignit l'armée. Il venoit animer le siége par sa présence, & hâter les dispositions nécessaires pour faire échouer le projet du prince d'Orange, qui vouloit secourir Mons, & délivrer son frere. Le gouverneur fit dresser plusieurs batteries contre les endroits les plus foibles; & l'on ouvrit la tranchée dans la partie où l'on pouvoit plus aisément déboucher dans le fossé. La place fut attaquée avec fureur. La batterie principale fut dirigée contre la porte de Bertamont, & le ravelin qui la couvroit. Durant plusieurs jours, elle fit un feu si violent & si terrible, que plusieurs canons creverent, & que le ravelin fut presque totalement rasé. Mais, si l'attaque fut vive, la résistance des assiégés ne fut pas moins vigoureuse. Le comte Louis étoit secondé par le brave Lanouë, François, un des plus habiles capitaines du parti Huguenot. Cet illustre guerrier étoit l'ame des assiégés. La confiance qu'ils avoient en lui soutenoit, augmentoit leur courage. Craignant d'être enfin privés du ravelin que le canon de l'ennemi pulvérisoit, ils firent au dedans de la place un bon retranchement. Ils y monterent deux couleuvrines, & incommoderent si fort les assiégeans, qu'ils les obligerent de différer l'assaut.

Cependant les intrépides défenseurs de Mons fixoient leurs regards sur le prince d'Orange, qui, pour les secourir, s'approchoit à la tête d'une armée puissante, levée presque toute entiere en Allemagne. La renommée la faisoit monter à seize mille hommes de pied, & neuf mille chevaux. Le dessein du Prince étoit de livrer bataille au Duc. Mais ce Général avoit résolu d'en éviter l'occasion; &, comme un autre Fabius, il se proposoit de vaincre, en temporisant, ce nouvel Annibal. Il ignoroit de quel côté Guillaume oseroit se montrer. Le chemin le plus court étoit celui de Nimi & de Saint-Symphorien, qu'un bois épais séparoit l'un de l'autre. Il fortifia tous les postes, & ferma ce passage. Le Prince en fut instruit, &, changeant sa route, il détourna vers la gauche, du côté du levant, & vint à Péronne, village éloigné de Mons de plus de deux lieues. Il y traversa, sans difficulté, la Haine & la Trouille. Ensuite il marcha de l'autre côté de la ville assiégée, & prit le chemin de Jumenpel. C'est le terrein des environs de Mons le plus inégal, le plus coupé de ravins & de côteaux. Cette partie paroissoit moins susceptible d'être retranchée & bien plus propre à faciliter le secours. Mais le vigilant gouverneur y porta sur le champ le plus grand nombre de ses troupes, & joignit à cette disposition la précaution sage d'y construire un fort, dont le duc de Médina-Céli, que le Roi avoit envoyé pour lui succéder, lui suggéra l'idée. Pour arrêter encore mieux l'ennemi, le Duc enferma son camp dans de bonnes lignes; &, après les avoir

bien assurées, il défendit, sous les peines les plus séveres, de quitter les drapeaux sans ordre, & de sortir, sous quelque prétexte que ce fût, pour combattre.

Henri de Nassau, frere de Guillaume, jeune prince plein de courage, s'avança, suivi de cinq cens chevaux, pour escarmoucher l'armée Espagnole. Dans le même tems, un corps de cavalerie, envoyé par le Duc pour le même objet, prenoit le chemin du camp des rebelles. On se rencontre : on s'attaque; on se bat avec fureur : l'action est sanglante; la victoire balance, & se déclare enfin pour les Flamands. Un moment après, le prince d'Orange paroît à la tête de son armée, &, d'un air intrépide, offre le combat. Cette bravade est inutile. Le Duc se contente de faire jouer son artillerie. Le Prince lui répond avec la même vivacité; &, confus de n'avoir pu réussir, il va camper à Quézenon, village voisin de Jumenpel, où son génie industrieux emploie tous les ressorts pour engager son adversaire à la bataille. On conseilloit, sans cesse, au Duc de l'accepter. On vantoit la bonté de ses troupes, ces soldats si disciplinés, si braves, vieillis dans les camps, & accoutumés, sous ses ordres, à remporter de glorieux triomphes. L'archevêque de Cologne sur-tout, prélat guerrier, & « qui préféroit l'épée de Mars à l'olivier de Minerve, » tâchoit continuellement d'exciter le général Espagnol à prendre ce parti. Mais le Duc, inébranlable, refusoit constamment de se compromettre avec la fortune, toujours volage dans les évènemens de la vie, &

mille fois plus perfide dans ceux de la guerre. » Le but d'un général, répondoit il, est toujours de vaincre son ennemi, & non pas » toujours de le combattre. On l'a bien combattu, quand on en a triomphé. »

Le prince d'Orange ne songea plus qu'à secourir la place attaquée, & le Duc s'attacha principalement à s'opposer à ce dessein. Guillaume étoit dans une position très-critique. Son armée alloit se dissiper, s'il ne délivroit Mons au plutôt. La disette d'argent & de vivres alloit exciter la révolte parmi ses troupes. Il falloit se hâter pour prévenir cette extrémité. Il choisit deux mille chevaux & mille fantassins parmi ses meilleurs soldats, & les fit marcher, avec la plus grande résolution, par Jumenpel, côté qu'il jugea le plus facile pour entrer dans la ville. Il partagea la cavalerie en deux escadrons qui couvroient l'infanterie. Il rangea son armée dans le meilleur ordre, & prit toutes les précautions qui pouvoient lui assurer la victoire, si la fortune vouloit assez le servir pour lui faire livrer bataille. Les Royalistes avoient prévenu tous ses projets. Plusieurs compagnies, sous les ordres de d'Avila & de Romero, se présenterent au passage; attaquerent le renfort; &, secondés par le canon du fort qui commandoit la campagne, ils le menerent si vivement, qu'il fut obligé de se retirer, après une action sanglante. Ce succès fut d'autant plus sensible, qu'il coûta très-peu de monde aux vainqueurs. Le prince d'Orange perdit trois cens hommes. Cette infortuné capitaine, déséspéré de tant de disgraces, & ne pouvant

plus contenir ſes troupes ſéditieuſes, ſe retira vers le village d'Hermènes ſur la Trouille. Le Duc, parfaitement inſtruit de la confuſion qui régnoit dans l'armée ennemie, ne différa pas d'en profiter. Après avoir reconnu par lui-même les quartiers les plus voiſins des Allemands, il réſolut de les inſulter au milieu de la nuit. Noircarmes fut chargé de l'entrepriſe. On choiſit mille hommes d'infanterie Eſpagnole. On mit à leur tête Romero, & l'on y joignit autant de Walons deſtinés à favoriſer la retraite, après le combat.

Dans le tems où tout ce qui reſpire ſe livre aux douceurs d'un repos néceſſaire, les guerriers ſe mettent en marche; & chaque ſoldat, afin de ſe reconnoître, ſe couvre d'une chemiſe. Ils arrivent au camp ennemi. Ils y trouvent les Allemands plongés dans un ſommeil plein de ſécurité. Ils en font un affreux carnage. Les cris des bleſſés jettent l'allarme dans tous les cœurs. On croit d'abord qu'une querelle particuliere a mis les armes à la main d'une ſoldateſque licentieuſe. Mais les flammes, qui s'élevent des quartiers des Allemands, font appercevoir des ruiſſeaux de ſang, qui coulent de toutes parts, & l'ennemi qui, ſans ceſſe, immole de nouvelles victimes. A ce ſpectacle d'horreur, les ſoldats du Prince, ſurpris, déconcertés, ſaiſis d'épouvante, s'abandonnent honteuſement à la fuite. En vain ils veulent éviter la mort; ils la rencontrent par-tout ſur leurs pas. On ne ſçait s'il en périt davantage, ou par le fer, ou par le feu, ou ſous les eaux de la riviere dans laquelle la frayeur les faiſoit précipiter. Enfin

les Espagnols, après avoir continué long-tems ce terrible massacre, furent contraints de se retirer, parce que tout le camp, qui s'étoit réveillé, avoit pris les armes. Ce coup de main coûta la vie à plus de cinq cens Allemands; &, si quelques guerriers du Duc ne se fussent égarés, ou ne se fussent laissés entraîner par l'ardeur de l'action, il n'en auroit perdu aucun. L'armée du Prince tomba dans la plus grande consternation. Ses soldats, pleins de colere & d'audace, lui reprochoient de les avoir trompés & trahis en les conduisant en Flandres pour éprouver les maux les plus cruels, pour essuyer les pertes les plus sensibles; au lieu de les enrichir, comme il les en avoit flattés, des dépouilles de l'ennemi. Guillaume, confondu par ces cris séditieux, & réduit à plier, au lieu de se faire obéir, décampa tout-à-fait, & marcha vers Malines. Après y avoir mis une bonne garnison, il licencia son armée & se réfugia en Hollande.

A peine ce Prince infortuné avoit-il fait sa retraite, que le Duc revint au siége de Mons, pour ne s'occuper désormais que d'en accélérer le succès. Il fit augmenter les batteries & hâter les travaux. Les assiégés néanmoins se défendirent encore quelque tems avec une vigueur héroïque; mais enfin, privés de tout espoir de secours, ils se déterminerent, le 19 de Septembre, à capituler aux conditions les plus honorables. Les François, le comte Louis qui étoit malade, & la noblesse Flamande qui s'étoit enfermée dans la place, sortirent avec armes & bagages; les soldats Flamands,

avec leurs armes ; & les bourgeois, qu'on avoit armés, avec leur mobilier, sans armes. On donna amnistie à ceux d'entr'eux qui étoient Catholiques, s'ils vouloient rester ; & à ceux qui professoient les nouvelles opinions, la liberté de se retirer où il leur plairoit, hors de la Flandre. On les obligea tous à jurer de ne point porter les armes contre les rois de France & d'Espagne, pendant un an. Le comte Louis fut seul dispensé de rien promettre à cet égard.

2. Le 14 de Mars 1691, le maréchal de Luxembourg, s'étant approché tout-à-coup de la ville de Mons, l'environna avec une armée de près de quatre-vingt mille hommes. Louis XIV voulut assister à ce siége ; & ce grand monarque vint au camp le 21. Il étoit accompagné de Monseigneur, de Monsieur, du duc de Chartres qui, âgé de dix-sept ans, faisoit sa premiere campagne en qualité de Volontaire, de M. le Prince, du duc de Bourbon, du prince de Conti, du duc du Maine, du comte de Toulouse, du duc de Vendôme. Il sembloit que toute la famille royale s'étoit rassemblée pour illustrer le triomphe de son auguste chef. Le marquis de Louvois avoit pris des mesures si justes, que l'abondance régna dans l'armée, comme si l'on eût été au milieu de l'automne. Le lendemain de son arrivée, Louis visita les postes ; &, bravant le danger, il s'exposa si fort, que le cheval d'un officier fut tué tout près de lui. La nuit du 23 au 24, il fit ouvrir la tranchée & dresser les batteries qui foudroyerent, en peu de tems, divers endroits de la place.

Deux bataillons furent chargés d'attaquer l'ouvrage à corne. Ils s'y porterent avec ardeur; mais les assiégés se défendirent avec plus d'ardeur encore. Les François furent repoussés avec perte. Cet échec les déconcerta. Ils n'opérerent plus qu'avec timidité. Le Roi, instruit de cette coupable lenteur, dit, avec quelque dépit : « J'enverrai des troupes qui » ne reculeront pas, & qui sçauront vaincre » les obstacles. » En effet, il commanda les Mousquetaires ; & ces guerriers invincibles n'eurent besoin que de se montrer pour emporter l'ouvrage. Enfin, le 8 d'Avril, sur les quatre heures du soir, les assiégés battirent la chamade. Le monarque leur accorda des conditions avantageuses. La garnison sortit, le 10, au nombre de quatre mille cinq cens hommes, & de deux cens quatre-vingts officiers, emmenant six piéces de canon.

3. Après la célèbre bataille de Malplaquet, les Alliés, sous la conduite de Marlborough & du prince Eugène, se jetterent sur la ville de Mons, pour ne paroître pas avoir été battus en gagnant le champ de bataille. Quoique la place fût très-mal pourvue, elle auroit pu faire une résistance assez longue pour donner le tems au maréchal de Boufflers de venir à son secours, comme le souhaitoit ce général. Mais le Conseil, devenu timide par la difficulté de recruter les troupes, ne voulut rien hazarder; & Mons capitula, le 20 d'Octobre 1709, après vingt-six jours de siége.

4. Cette ville doit être comptée au nombre des conquêtes du prince de Conti, qui, signalant cette héroïque intrépidité & cette

valeur victorieuse, qui caractérisent cet auguste général, l'assiégea en 1746, & y entra en triomphe, le 10 de Juillet. Douze bataillons, qui la défendoient, furent faits prisonniers. La moitié de cette garnison étoit Hollandoise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats, que dans cette guerre. Le commandant de Mons avoit été trompé par les mouvemens de plusieurs corps de troupes Françoises; &, pour sauver Charleroi qu'il croyoit menacé, il avoit affoibli le nombre des guerriers destinés à la défense de la place où il s'étoit renfermé.

MONS-EN-PUELLE. (*bataille de*) La guerre s'étant allumée, en 1304, entre Philippe IV, roi de France, & les Flamands, ce monarque entra dans la Flandre, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie, & de douze mille chevaux. Les ennemis, sous la conduite de Philippe de Flandres, étoient campés entre Lille & Douai, à quelque distance de Mons-en-Puelle, ou Pévelle, où le Roi alla les chercher. Ils s'étoient retranchés fortement, en faisant de tous leurs chariots une barricade en rond, qui avoit près d'une lieue & demie de tour. Ils espéroient que Philippe les feroit attaquer dans cette position avantageuse; mais ce prince, qui n'avoit pas oublié le malheureux combat de Courtray, se contenta de les affamer dans leur camp. Cependant il fit approcher un corps d'infanterie avec des pierriers qui eurent bientôt rompu une partie de la palissade. Alors l'arbalêtrier François saute sur les chariots, d'où il décoche des traits qui portent par-tout la terreur & le carnage.

Tout leur bagage fut pillé : leurs vivres furent enlevés. On se contenta de ce premier avantage ; & le Roi fit sonner la retraite. A peine les guerriers, rentrés dans leur camp, avoient-ils quitté les armes, que tout-à-coup d'horribles clameurs se font entendre de tous côtés. Les Flamands furieux se répandent dans les retranchemens François. Tout plie sous leur effort. Les corps avancés se culbutent sur les plus éloignés. L'effroi se communique comme un mal contagieux. Les plus braves prennent la fuite. Des milliers sont massacrés ; & l'ennemi vainqueur pénetre jusqu'à la tente du Roi. Ce prince invincible, accompagné de vingt gentilshommes à moitié armés, se voue à la Mere de Dieu ; met l'épée à la main, & se dispose à résister à tout un peuple. Le combat est terrible. Une foule de Flamands expirent aux pieds & sous les coups du monarque. Mais le nombre de ses braves compagnons diminue ; & il est sur le point de succomber lui-même, lorsque le comte de Valois, son frere, qui d'abord avoit pris la fuite, vole à son secours ; le dégage ; charge l'ennemi avec fureur ; l'enfonce ; le poursuit ; l'accable & le dissipe. Six mille Flamands (Mézeray dit trente-six mille) resterent sur la place ; & tout leur bagage tomba au pouvoir de Philippe le Bel, qui ne perdit que cinq ou six cens hommes, & qui, pour immortaliser cette glorieuse victoire, remportée, suivant l'opinion commune, le 18 d'Août, fonda une rente de cent livres à l'église de Notre-Dame de Paris, & fit élever dans la nef de cette cathédrale la statue équestre qu'on y voit en-

core aujourd'hui, vis-à-vis de l'autel consacré sous l'invocation de la sainte Vierge.

MONT-ALBAN. (*prise de*) Le nom seul du maréchal de Belle-Isle faisoit trembler l'Italie, en 1747; & souvent il suffisoit qu'il se montrât, pour dissiper des armées entieres, pour conquérir des villes importantes. Ce grand général, voulant procurer une diversion en faveur de la ville de Gènes, fit passer le Var à son armée, le 3 de Juin, sur cinq colomnes commandées par le chevalier de Belle-Isle, les marquis de la Ravoie & de Bissy, & le comte de Mailly-d'Harcourt. Au premier bruit de ce mouvement, les Piémontois effrayés abandonnent la ville & le comté de Nice. Le Maréchal paroît, le 4, devant Mont-Alban, ville qui, dans cette guerre, avoit été plusieurs fois prise & reprise. Il fait ouvrir la tranchée; envoie quelques boulets sur la place; &, le 5, la garnison consternée arbore le drapeau blanc, & se rend prisonsonniere de guerre.

MONTARGIS. (*siége de*) En 1427, trois mille Anglois, sous la conduite des comtes de Warwick, de Suffolk, & Jean de la Poll, fondirent sur Montargis, dans le dessein de s'en rendre maîtres. Cette ville, avantageusement située sur la petite riviere du Loing, se défendit durant trois mois, par le courage d'une garnison médiocre, que commandoit le brave la Faille, gentilhomme Gascon, & par le zèle de ses habitans. Une si longue résistance fit épuiser tous les magasins; & la place, dépourvue de vivres & de munitions, avoit besoin d'un prompt secours, pour soutenir

tenir encore les efforts de l'ennemi. Le comte de Dunois, avec ſeize cens hommes & l'intrépide Etienne de Vignoles, dit *la Hire*, ſe chargerent de chaſſer les Anglois. Ils étoient campés dans trois poſtes différens. Dunois ſe propoſe de former deux attaques. La Hire eſt commandé pour la premiere. Le chevalier part, & ſur ſa route rencontre un chapelain. Il lui demande l'abſolution. « Confeſſez-vous, » dit le prêtre. » ... Je n'en ai pas le loiſir, » répond le guerrier : il faut tomber ſur les » Anglois. Au reſte, j'ai fait tout ce que les » gens de guerre ont accoutumé de faire (*a*). » Là-deſſus, le chapelain lui bailla l'abſolution telle quelle. La Hire réconcilié ſe proſterna, & fit cette priere : « Dieu, je te prie que tu » faſſes aujourd'hui pour la Hire, autant que » tu voudrois que la Hire fît pour toi, s'il » étoit Dieu, & que tu fuſſes la Hire. » Il ſe releve, & fond, comme un torrent, ſur le quartier de Jean de la Poll, tandis que Dunois ſe précipite ſur celui de Suffolk. La Poll réſiſte d'abord avec courage; mais enfin, accablé par les coups précipités des François, il prend la fuite, & ſe retire au quartier de Warwick. La Hire victorieux ſe réunit à Dunois. Tous deux achevent d'atterrer Suffolk qui combattoit encore, & forcent Warwick d'abandonner le ſiége. Les guerriers de Charles VII entrerent en triomphe dans la ville,

(*a*) Telle étoit, dans ce ſiécle, la piété des gens de guerre; telles étoient les idées qu'ils avoient de la religion. Le fameux Talbot diſoit que, « ſi Dieu » étoit homme d'armes, il ſeroit pillard. »

conduisant avec eux l'abondance & la sûreté. Le roi récompensa par des priviléges la valeur des habitans. Il leur accorda deux foires franches par chaque année, & la permission de porter sur leurs habits une *M* brodée d'or; distinction glorieuse, qui n'appartenoit alors qu'aux gens de condition. Cet heureux succès est la premiere époque de la supériorité que les armes de Charles reprirent sur celles de Henri VI.

MONTAUBAN. (*siége de*) Le connétable de Luines, suivi du roi Louis XIII, des maréchaux de Lesdiguieres, de Saint-Géran, de Praslin, de Thémines & de Chaulnes, des ducs de Mayenne, de Guise, de Vendôme, de Montmorenci & de Chevreuse, du prince de Joinville, de Bassompierre, de Schomberg, en un mot, de tous les grands seigneurs du royaume, se présenta devant la ville de Montauban, le 17 d'Août 1621, & en forma le siége. Cette place, que les Huguenots avoient rendue imprenable, fut aussi vigoureusement défendue par la Force, le pere, qu'elle fut mal attaquée par le favori du monarque François. Aussi fut-il obligé de se retirer, le 2 de Novembre, après avoir fait, pour l'emporter, d'inutiles efforts. Lesdiguieres fut celui qui se distingua le plus dans cette expédition. Il se portoit aux endroits les plus dangereux : il bravoit le péril en simple soldat. On l'accusoit de témérité. « Bon ! dit-il, » ne vous mettez pas en peine : il y a soi- » xante ans que nous nous connoissons, les » mousquetades & moi. »

MONTBRISON. (*prise de*) En 1562,

le baron des Adrets, capitaine Huguenot, forma le ſiége du château de Montbriſon, dans le Forez; &, l'ayant emporté d'aſſaut, il fit couper la tête aux chefs des Catholiques, qui défendoient la place. Il ordonne aux autres de monter ſur une tour fort élevée, d'où on les force de ſe précipiter eux-mêmes. Un de ces malheureux s'avance deux fois pour faire le ſaut fatal; & deux fois il s'arrête & recule. « Allons donc, l'ami, dit le Baron, » point tant de façons; tu me fais perdre » mon tems: ſaute. »... Monſieur, reprend » le guerrier, je vous le donne en dix à faire » un pareil ſaut. » Cette plaiſanterie lui ſauva la vie.

MONTCONTOUR. (*bataille de*) Après la funeſte journée de Jarnac, & la mort du prince de Condé, l'amiral de Coligni rallia les débris du parti Huguenot; &, les ayant joints à de nouvelles forces, il hazarda, le 3 d'Octobre 1569, une ſeconde bataille contre le duc d'Anjou, dans la plaine de Montcontour en Poitou. L'action commença à huit heures du matin, & dura deux heures. Les ſages diſpoſitions du maréchal de Tavannes donnerent la victoire à l'armée Catholique. On avoit placé ſur une colline le jeune Henri, prince de Navarre, âgé de ſeize ans, & le jeune prince de Condé, avec quatre mille chevaux pour les garder. Henri, voyant l'avant-garde du duc d'Anjou enfoncée par l'Amiral, dit avec vivacité: « Donnons, mes » amis, donnons; voilà le point de la vic» toire: ils branlent. » L'avis étoit bon: on ne le ſuivit point; & l'inaction de ce grand

corps de cavalerie fut la principale cause de la perte de cette bataille. Le duc d'Anjou voulut se mettre à la poursuite des fuyards : » Arrêtez, prince, lui dit le brave Crillon ; » songez que vous êtes responsable de votre » personne à l'Etat, & que les lauriers, qui » restent à cueillir, ne sont pas dignes de » vous. » Aussi-tôt il va finir lui-même la déroute des ennemis. En revenant au camp, un soldat Huguenot, qui l'attendoit, le blesse d'un coup d'arquebuse. Crillon court à lui, & va le punir de son audace. Le soldat tombe à ses pieds, & lui demande la vie. « Je te la » donne, dit le guerrier ; &, si l'on pouvoit » ajoûter foi à un homme rebelle à son Roi, » Je te demanderois parole de ne jamais por- » ter les armes que pour ton souverain. » Le soldat, gagné par cette générosité héroïque, quitte à l'instant le parti & la religion des hérétiques. L'Amiral perdit la moitié de son armée, une partie de ses bagages, & toute son artillerie. Il sembloit qu'il ne lui restoit plus de ressources ; mais son courage étoit inébranlable. Blessé, vaincu, dépouillé de tout, il fit une retraite presqu'aussi glorieuse qu'un triomphe.

MONTE-MURLO. (*bataille de*) Les exilés de Florence, ayant résolu de rendre la liberté à leur patrie, & d'en chasser les Médicis, leverent des troupes, & s'avancerent dans le territoire de la république, sous les ordres du fameux Philippe Strozzi, chef de la maison rivale des Médicis. Côme II régnoit alors dans Florence. Ce prince fit marcher une armée contre les républicains, &

leur livra bataille à Monte-Murlo. Les exilés, surpris pendant la nuit, sont défaits & taillés en piéces. La plûpart demeurerent prisonniers ; & Philippe Strozzi lui-même eut ce malheur. On enferma ce grand homme dans la citadelle : on l'appliqua à la question comme un scélérat ; on voulut l'obliger d'avouer des crimes dont il étoit incapable. Enfin, on le traita si indignement, qu'ayant trouvé une épée, il s'en perça le cœur, & mourut, comme un autre Caton, l'an 1538. Son trépas fit triompher les Médicis, dont l'autorité, depuis ce jour, fut inébranlable.

MONTE-PHILIPPO. (*prise de*) Au commencement de la campagne de 1735, le comte de Montemar vint mettre le siége devant Monte-Philippo, forteresse d'Italie, dans la Toscane, près de Porto - Hercole, dont elle est comme la citadelle. Elle étoit défendue par une garnison Impériale, qui fit une vigoureuse résistance ; & peut-être eût-elle fait échouer les efforts du général Espagnol, sans un accident imprévu, qui décida la fortune. Une des bombes des assiégeans tomba sur un magasin, & mit le feu aux poudres, aux bombes, aux grenades & aux autres artifices qui s'y trouvoient. Les soldats profiterent de cet évènement. Fatigués des longs travaux qu'ils avoient essuyés, ils coururent en foule aux remparts ; battirent la chamade, de leur chef, & reçurent les Espagnols dans les ouvrages. Les officiers furent obligés de se rendre à discrétion, & n'eurent que la liberté de se retirer. Pour les soldats, la plûpart prirent parti dans les troupes victorieuses.

MONTEREAU-FAUT-YONNE. (*siége de*) Charles VII, suivi de six mille hommes d'élite & de ses plus braves capitaines, forma le siége de cette place importante, en 1437. Elle avoit pour gouverneur un vaillant officier, nommé *Thomas Guérard*, guerrier blanchi dans le métier des armes, & qui, avec une garnison de quatre cens Anglois seulement, fit une si belle défense, qu'il auroit conservé la ville, si l'on eût pu le secourir à propos. Le monarque fit dresser ses batteries : le canon gronda ; &, quand ces terribles instrumens de mort eurent abbatu de grands pans de muraille, on disposa tout pour un assaut général. Charles, à la tête de ses troupes, s'avança jusqu'aux pieds des remparts. On apportoit les fascines, pour combler le fossé. Impatient de signaler sa valeur, le Roi s'y précipite le premier ; le traverse, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; plante lui-même une échelle, &, l'épée à la main, parvient au haut des murs, à travers une grêle de traits. Les François, ravis d'admiration, s'empressent de suivre un prince si digne de les commander. La ville est emportée en un moment. On alloit voir des flots de sang inonder cette conquête. Le monarque arrête le bras de ses guerriers. Il pardonne, & court attaquer la garnison qui s'étoit réfugiée dans la citadelle. Elle résista encore pendant quelques jours. Enfin, le 22 d'Octobre, Charles lui accorda une capitulation honorable, à la priere du Dauphin qui, dans cette expédition, fit ses premieres armes. Quelques Modernes ont dit que cette

forteresse fut assiégée par le Dauphin seulement, & que le gouverneur Anglois, en la rendant au jeune prince, lui dit que, contre tout autre, il auroit tenu plus long-tems. C'est de-là, ajoûtent les mêmes historiens, que naquit cette haine terrible, qui divisa, dans la suite, le pere & le fils. Mais, n'en déplaise à Rapin-Thoyras & à Mézerai, cette fable absurde, qu'ils ont imaginée, est démentie par les registres du parlement de Paris; monument authentique & respectable.

MONTÉSÉMO. (*combat de*) Un gros corps de Piémontois étoit campé dans la plaine de Montésémo, &, de ce poste, incommodoit beaucoup les Alliés en Italie. Les forcer dans leurs retranchemens parut au marquis de Mirepoix une entreprise digne de son courage. Il se met à la tête de douze bataillons, & paroît, le 8 de Juin 1745, à la vue de l'ennemi. Un feu terrible annonce son approche. Le général & les soldats tombent comme un torrent sur les Piémontois étonnés. Ils résistent à peine. Après une courte défense, ils cherchent leur salut dans la fuite. Le camp est emporté; & les dépouilles du vaincu deviennent les trophées du vainqueur.

MONT-FAUCON. (*bataille de*) Les Normands ne cessoient de désoler la France. Le besoin de l'Etat fit mettre la couronne sur la tête d'Eudes, comte de Paris, qui n'étoit point du sang de Charlemagne. Ce nouveau monarque marcha contre les Barbares, & les atteignit, l'an 888, près de la forêt de Mont-Faucon. Les Normands avoient près de vingt mille hommes, tant cavaliers que

fantaſſins ; & le Roi n'avoit que mille chevaux. Mais il ſe poſta ſi avantageuſement, & fondit ſur les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute dès le premier choc, & les tailla preſque tous en piéces. Dans le fort de la mêlée, Eudes, que ſon grand courage avoit précipité au milieu des bataillons barbares, reçut par-derriere un ſi furieux coup de hache ſur la tête, qu'il ne dut ſa conſervation qu'à la bonté de ſon armure. Le cavalier, qui l'avoit frappé, fut ſur le champ puni de ſon audace; & la défaite de ce guerrier fut le ſignal de la victoire.

MONTIEL. (*journée de*) Henri de Tranſtamare, ſoutenu du roi de France, & ſuivi du fameux connétable du Gueſclin, continuoit la guerre qu'il avoit déclarée à Pierre le Cruel, ſon frere, roi de Caſtille. Ce dernier étoit campé près de Montiel. Tout-à-coup Tranſtamare paroît, & tombe ſur l'ennemi qui n'a pas le tems de ſe ranger en bataille. Le déſordre ſe communique de rang en rang. En un moment, tout prend la fuite. Pierre ſeul réſiſte long-tems, & ſe bat en déſeſpéré. Enfin il ſe jette, avec douze cavaliers ſeulement, dans le château de Montiel. Le vainqueur lui coupe ſur le champ la communication des eaux, & fait travailler, toute la nuit, à un mur, afin de lui fermer les chemins de la retraite. Dans cette cruelle perplexité, le roi de Caſtille offrit, dit-on, des ſommes immenſes, & ſept ou huit terres conſidérables à du Gueſclin, pour le laiſſer échapper. Le général François, à qui Tranſtamare en promettoit autant, pour l'engager à faire

tomber le Roi dans un piége, trahit le monarque, en feignant de consentir à ses propositions. Mais cette anecdote, qui n'est fondée que sur un passage d'Ayala, n'est point authentique, & ne peut, par conséquent, attaquer la réputation du héros de ce siécle. L'Histoire dit, au contraire, que l'infortuné Pierre, ayant essayé de se sauver, pendant l'obscurité, avec ses douze cavaliers, fut apperçu par Bègue de Vilaines, officier François, qui gardoit le passage. « Arrête, ou tu » es mort! » dit le chevalier, en saisissant les rênes du cheval du Roi. Pierre se fit connoître; &, implorant la générosité du gentilhomme: « Je te prie, lui dit-il, au nom de » gentillesse, que tu me mettes en sauveté, » & je me rançonnerai à toi tout ce que tu » voudras, mais que tu m'escheves des mains » du bâtard. » Bègue touché lui donne sa parole, & le conduit à sa tente. Transtamare en est informé. Il accourt: « Où est le fils du » P. Juif, qui se dit roi de Castille? » Les deux freres s'apperçoivent. Furieux, ils s'élancent; ils se saisissent. La rage égale, qui les anime, soutient, quelque tems, la violence de leurs efforts. A la fin, Pierre, plus vigoureux, renverse Henri sur un matelas. Il alloit l'immoler, lorsque le comte de Roquebertin, Aragonnois, prenant la jambe de Transtamare, le remet sur son frere. Henri profite de cet avantage. Il tire un long poignard qu'il portoit en écharpe; il le plonge dans le corps de son ennemi, de son frere, de son roi. Il fut, à l'instant, achevé par les gens qui accompagnoient Transtamare. Sa tête, exposée sur

les murs de Montiel, & de-là portée à Séville, fut jettée dans le Guadalquivir. Ainsi périt, au mois de Mars 1368, le cruel dom Pèdre, victime de ses propres fureurs, & de l'emportement de ses passions. Bourreau de sa famille, tyran de ses sujets, ses cruautés firent, en quelque sorte, oublier le crime de celui qui lui ôta le jour. En ce prince finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne. La race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Transtamare.

MONTLHÉRY. (*bataille de*) Les princes du sang & les grands seigneurs de France, mécontens du roi Louis XI, résolurent de prendre les armes, « pour parvenir, disoient» ils, au soulagement du pauvre peuple. » Le duc de Berri, frere du monarque, se mit à leur tête; &, l'an 1465, l'on commença cette guerre fameuse, connue, dans notre Histoire, sous le nom de LIGUE DU BIEN PUBLIC. Le comte de Charolois entra le premier en campagne, & se disposa à joindre l'armée du duc de Bretagne. Le Roi, ayant appris ce dessein, se mit aussi-tôt en devoir d'en empêcher l'exécution. Il marche au-devant des troupes Bourguignones, & les rencontre dans la plaine de Longjumeau, près de Montlhéry. De part & d'autre, on délibéra si l'on donneroit bataille; &, de part & d'autre, on s'y détermina avec plus de courage que de prudence. L'armée royale étoit composée de soldats aguerris, & d'une gendarmerie bien montée, bien disciplinée. Celle des rebelles, d'un tiers plus nombreuse, brilloit de somptuosité & de richesse. Il n'y

avoit point de ſimple homme d'armes, qui n'eût pour lui ſeul cinq ou ſix courſiers de bataille. « Mais ils étoient mal armés & mal » adroits; car long-tems avoient été ces ſei» gneurs en paix. »

Le 16 de Juillet, au matin, les deux armées ſortirent de leurs retranchemens, & ſe préparerent au combat. Suivant l'uſage qui s'étoit introduit, depuis quelque tems, la gendarmerie Bourguignone mit pied à terre. Un inſtant après, on changea d'avis: la plûpart remonterent à cheval. Il n'y eut que les anciens hommes d'armes, qui n'en voulurent rien faire, parce que c'étoit un point d'honneur que de combattre à pied parmi les archers. Ces mouvemens contraires causerent quelque déſordre dans l'armée du comte de Charolois, & lui firent manquer l'occaſion d'attaquer les François, tandis qu'ils défiloient dans la plaine par le bois de *Torfou*. Les Royaliſtes eurent le tems de ſe ranger en bataille derriere un large foſſé revêtu d'une forte haie qui les ſéparoit des ennemis. Pierre de Brézé, grand ſénéchal de Normandie, commandoit l'avant-garde, le Roi le corps de bataille, & le comte du Maine l'arriere-garde. Ces trois corps, arrivés au lieu du combat, préſenterent une chaîne formée d'un centre & de deux aîles. On paſſa toute la matinée à s'obſerver; &, de chaque côté, l'on attendit qu'on fût attaqué pour combattre. Enfin, à une heure après midi, les Bourguignons s'ébranlent; franchiſſent l'eſpace qui les ſéparoit des François, &, déja fatigués par cette courſe trop rapide, tombent ſur l'avant-

garde. Dès le premier choc, Brézé expire; mais ses guerriers soutiennent avec succès l'effort de l'ennemi. Le Roi vole à leur secours. On saute le fossé. Les Bourguignons déconcertés prennent la fuite jusqu'aux chariots qui couvroient leur camp. Pendant que Louis triomphoit de l'aîle gauche, le comte de Charolois attaquoit le centre de l'armée Françoise. Il est reçu d'abord avec intrépidité; mais les Bourguignons, animés par sa présence, redoublent d'ardeur; enfoncent, renversent, culbutent tout ce qui s'offre à leurs coups. Le centre est entièrement dissipé; & le Comte victorieux poursuit les fuyards plus d'une demi-lieue au-delà de Montlhéry. Dans ce moment, le monarque, qui revenoit de la poursuite des vaincus, est rencontré par un gros d'ennnemis, conduit par le bâtard de Bourgogne. Il se défend en héros. Son cheval est tué sous lui: il tombe. Cet accident répand l'allarme; & le bruit court qu'il est mort. Ses gardes l'environnent, & le portent dans leurs bras jusqu'à Montlhéry, où les troupes, qui combattoient encore, vont se rallier. Lorsque le Roi entroit dans la tour, le comte de Charolois passe devant la porte. On envoie contre lui quinze ou seize archers de la garde. Il fait des prodiges de valeur. Blessé à la gorge, il résistoit encore, lorsque Saint-Bélin, baillif de Chaumont, mettant la main sur lui, & le saisissant: « Rendez-vous, monseigneur, lui dit-il, je vous connois bien; » ne vous faites pas tuer. » Tout-à-coup un homme d'armes, fils d'un médecin de Paris, nommé *Cadet*, fond sur les assaillans; les ren-

verse, & dégage le Prince qui regagne le champ de bataille, où il fait Chevalier son libérateur. Alors les soldats, dispersés çà & là, se rassemblent autour de lui. Bientôt il se voit à la tête de huit cens hommes d'armes. Le combat recommence. Le Roi fait mille efforts pour conserver sa supériorité. Trois fois, il rallie ses troupes. Enfin il est sur le point de remporter une victoire complette, lorsque le comte du Maine & l'amiral de Montauban prennent la fuite, & entraînent avec eux un tiers de l'armée. Heureusement la nuit survint, & fit cesser le combat. D'abord on se crut vaincu, de part & d'autre; &, le lendemain, de part & d'autre, on s'attribua l'honneur du triomphe. On vit, dans cette journée, tout ce que peut la terreur. « Tel, dit Comines, perdit ses offices » & états pour s'en être fui, qui furent don- » nés à d'autres qui avoient fui dix lieues plus » loin. Un homme d'Etat, du côté du Roi, » s'enfuit jusqu'à Lusignan, sans repaître; &, » du côté du Comte, un homme de bien s'en- » fuit, à toute bride, jusqu'au Quesnoy. Ces » deux n'avoient garde de se mordre l'un l'au- » tre. » La perte des deux côtés ne passa pas trois mille six cens hommes. Le butin qu'on enleva aux Bourguignons fut estimé deux cens mille écus d'or.

MONTMEDY. (*siége de*) En 1657, le maréchal de la Ferté eut ordre d'aller faire le siége de Montmedy, l'une des meilleures places du Luxembourg, & située avec sa citadelle sur un roc de difficile accès. Pendant que ce Général travailloit à hâter sa conquête,

le vicomte de Turenne, à la tête de l'armée d'obſervation, couvroit toutes les opérations des aſſiégeans, & tenoit les ennemis en échec. En vain le prince de Condé & dom Juan d'Autriche firent diverſes marches & contre-marches pour s'approcher de la ville & y jetter du ſecours : en vain ils feignirent de vouloir attaquer la plûpart des places voiſines, pour dépoſter ce ſurveillant incommode. Rien ne fit prendre le change à l'habile capitaine. Il ſe préſenta par-tout où ils eſſayerent d'aborder les lignes; il rompit toutes leurs meſures; il prévint tous leurs deſſeins; &, malgré leurs ſtratagêmes & leurs efforts, Montmedy fut pris en préſence de Louis XIV, par le Maréchal, le 6 d'Août, après cinquante jours de réſiſtance.

MONTMÉLIAN. (*ſiéges de*) 1. Henri IV, ayant déclaré la guerre au duc de Savoye, en 1600, envoya une armée ſur les terres de ce prince. Après une foule de triomphes, les François, toujours conduits par la victoire, s'approcherent de Montmélian, place importante, regardée comme imprenable. Le baron de Roſni, qui joignoit à la profonde ſageſſe d'un grand miniſtre, la valeur intrépide d'un capitaine invincible, fit placer ſix piéces de canon ſur une montagne qui commandoit la ville, &, de-là, fit pleuvoir ſur les remparts & ſur les maiſons un déluge de feu ſi terrible, que le gouverneur promit de ſe rendre, s'il n'étoit pas ſecouru dans un certain tems. Le Duc, à la tête de quinze mille hommes, fit alors quelques mouvemens; mais il fut arrêté par les neiges & par les troupes du

Roi ; & le gouverneur ouvrit ſes portes. La perte de cette ville fut ſi ſenſible au Duc, qu'il ſe hâta de faire ceſſer par un traité la guerre funeſte où ſon imprudence l'avoit engagé.

2. En 1691, Montmélian vit encore flotter à ſes portes les drapeaux de la France. Catinat, par ordre de la cour, s'en approcha, le 16 de Novembre, avec une armée triomphante. On forma deux attaques, l'une vers le fort de Barraux, & l'autre du côté de la Ville-brûlée. Durant trente-trois jours, on employa, de part & d'autre, les bombes, les mines, les fourneaux & tous ces inſtrumens de mort que la fureur humaine a imaginés pour ſe détruire. Jamais on ne montra plus de courage & d'habileté que le général François ; & jamais auſſi l'on ne fit briller avec plus d'éclat la prudence, le génie, la bravoure, que le marquis de Bagnaſque, gouverneur de la fortereſſe. Le mérite égal des deux capitaines tenoit la victoire en ſuſpens, lorſque la fortune, par un de ſes caprices ordinaires, la fit déclarer pour les François. Une de leurs bombes tomba, le 20 de Décembre, à l'endroit de la contre-mine que faiſoient les aſſiégés, pour éventer la mine des ennemis. Tout-à-coup on voit ſauter une partie du baſtion attaqué, & qui avoit déja coûté bien du monde. Catinat profite du déſordre. Six cens grenadiers volent à la brèche. Il y court lui-même, & paſſe la nuit dans la tranchée, réſolu de donner, au point du jour, un aſſaut général, ſi le gouverneur s'opiniâtroit à défendre la place. Mais Bagnaſ-

que battit la chamade, &, par une capitulation honorable, rendit la ville aux François qui, par cette conquête, se virent maîtres de toute la Savoye.

Lorsque le maréchal de Catinat formoit encore ses premiers ouvrages, il voulut sçavoir si le fossé de la place étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit seulement revêtu de maçonnerie. Pour s'en assurer, il faisoit descendre un soldat dans un gabion avec une corde. Mais un si grand nombre avoient péri dans cette dangereuse commission, que personne ne se présentoit plus pour la tenter. Un jeune soldat, du régiment de la Fare, eut seul cette audace. « Comment t'y prendras-tu, lui dit » le Maréchal, pour connoître si c'est ma- » çonnerie ou roc? »... Je le verrai bien, » répondit-il, par la fenêtre du gabion, en » sondant avec la pointe de ma bayonnette. » On le descend dans le fossé: il en revient heureusement, & rend un très-bon compte de ce qu'on a si grand intérêt de connoître. » Que veux-tu pour ta récompense, lui de- » manda le Général? »... Monseigneur, ré- » pondit-il, je vous supplie de m'accorder » l'honneur de me faire entrer dans la com- » pagnie des grenadiers. »

MONT-SAINT-MICHEL. (*siége du*) Les vastes Etats du conquérant de l'Angleterre furent pour ses enfans une source de discorde. Henri, le plus jeune, mécontent de son partage, se fortifia dans le Mont-saint-Michel, petite ville de Normandie, que sa situation au milieu de la mer, sur un rocher escarpé, rendoit imprenable. Guillaume le Roux,

Roux, ſucceſſeur de ſon pere ſur le thrône, & Robert, duc de Normandie, n'apprirent qu'avec indignation l'attentat de leur frere. Pleins de fureur, ils réunirent leurs armées, & vinrent aſſiéger le prince rebelle dans ſon aſyle. Ils couperent tous les aqueducs; & bientôt la place, manquant abſolument d'eau, ſe vit réduite à la derniere extrémité. Le triſte ſort de Henri toucha vivement le cœur généreux de Robert. Il lui envoya de l'eau & quelques piéces de vin pour ſa table. Guillaume, dont l'ame n'étoit pas ſi belle, murmura contre un bienfait, ſelon lui, ſi déplacé: « Eh quoi! dit Robert, ſouffrirai-je » que mon frere meure de ſoif? Pourrions-» nous en trouver un autre, ſi nous perdions » celui-ci? » Cette nobleſſe de ſentiment inſtruiſit le monarque. Il voulut imiter Robert. Un jour, qu'il alloit ſeul obſerver la forteresſe, deux ſoldats ennemis l'attaquerent; tuerent ſon cheval, & le renverſerent. Déja l'un d'eux levoit le bras pour l'immoler à ſa vengeance: « Arrête, coquin, lui dit Guil-» laume, d'un ton intrépide, je ſuis le roi » d'Angleterre. » Le guerrier, plein de reſpect, s'arrête à ces mots; baiſſe la pointe de ſon épée; s'approche du prince; le releve, & lui donne ſon cheval. Guillaume, touché de cette action, récompenſa ſon vainqueur, en jurant « par la face de S. Luc, » (c'étoit ſon ſerment ordinaire,) qu'il ſeroit déſormais au nombre de ſes plus chers amis. Le prince Henri capitula, & fut dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit. *L'an 1090.*

MOOCH. (*bataille de*) Le comte Louis

de Naſſau avoit trouvé moyen de rentrer en Flandres avec une armée de ſept mille hommes de pied & de trois mille chevaux, pour y ſoutenir la cauſe des révoltés. Son deſſein étoit de joindre le prince d'Orange, ſon frere, en côtoyant la rive droite de la Meuſe. Mais d'Avila, général des troupes Eſpagnoles, pour faire avorter ce projet, le ſuivit de ſi près, qu'il l'obligea enfin à livrer la bataille auprès du village de Mooch. Cet habile guerrier, qui ſentoit toute l'importance du combat qu'il engageoit, épuiſa toutes les reſſources de l'art dans la diſpoſition de ſes troupes. Il poſta ſon infanterie à la droite, le long de la riviere. Il la partagea en pluſieurs corps, & la fit ſoutenir, en quelques endroits, par ſes arquebuſiers & ſes mouſquetaires. La gauche fut formée par la cavalerie diviſée en eſcadrons, ſur le flanc deſquels il plaça un gros corps de mouſquetaires Eſpagnols & Walons. L'infanterie avoit pour chefs les meſtres-de-camp Gonſalve Bracamonté, Ferdinand de Tolède & Chriſtophe Mondragoné. La cavalerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza & du marquis de Monti. Les arquebuſiers Allemands, de Schenck, & ceux des autres nations formerent la premiere ligne; & la ſeconde ligne fut compoſée par la gendarmerie. Les Rebelles, outre le comte Louis, avoient à leur tête le prince Henri, ſon frere, jeune homme plein de courage, & le prince Chriſtophe de Baviere, l'un des fils de l'électeur Palatin. Ce dernier tenoit le premier rang dans l'armée, & s'étoit particuliérement réſervé le commandement de la cavalerie. Ces prin-

ces laisserent quelques enseignes de gens de pied, pour défendre le retranchement du village, qui se prolongeoit, à leur gauche, vers la riviere, & placerent à sa droite, en bon ordre, le reste de leur infanterie, dont ils formerent un gros bataillon. Leur cavalerie s'étendit jusqu'aux collines, & se développa autant que le terrein put le permettre. Les deux généraux & le prince Henri se mirent à la tête d'un escadron d'élite, qui fut posté en réserve, pour s'en servir dans le besoin. A peine les deux armées étoient-elles rangées en bataille, que, le 14 d'Avril 1574, l'action commença par une escarmouche très-vive. Les Royalistes pousserent les Rebelles jusqu'à leurs retranchemens qu'ils vinrent à bout de forcer. Cependant la cavalerie des deux armées en vint aux mains avec fureur. La victoire fut long-tems incertaine. Les Reîtres attaquerent & mirent en déroute les Allemands de Schenck, qui étoient sur la premiere ligne. Ces lâches abandonnerent leur poste, &, fuyant jusques dans les places voisines, publierent par-tout que les Rebelles triomphoient. Les Reîtres, animés par ce succès, font un mouvement pour charger de nouveau & recommencer une seconde attaque; mais les lanciers de l'armée royale courent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils percent leurs rangs, & les contraignent de reculer. Le feu de l'infanterie Espagnole les prit en flanc, & acheva de les mettre en désordre. Tout prit la fuite, malgré les efforts du Comte qui partageoit lui-même tous les dangers. Dans ce moment, le carnage succéda

au combat. Les Royalistes se rendirent maîtres du camp ennemi ; firent un grand massacre, & tuerent plus de quatre mille hommes aux Rebelles. Eux-mêmes n'en perdirent que deux cens. La bataille fut sur-tout signalée par la mort du comte Louis de Nassau & de son frere, & par celle du Palatin. Ces princes, déterminés à s'ouvrir un passage au travers de l'armée Espagnole, périrent en combattant avec la valeur la plus héroïque.

MORAT. (*bataille de*) En 1476, Charles, duc de Bourgogne, vint assiéger Morat, ville de la dépendance des Suisses, pour se venger de sa défaite à Granson par ces républicains. La place étoit bien fortifiée, & défendue par dix-huit cens hommes d'élite. Trois fois le Duc livra l'assaut avec fureur ; & trois fois il fut repoussé avec perte. Enfin, après quinze jours d'inutiles efforts, on lui apprend que l'armée des Suisses & des Confédérés du haut Rhin s'avançoit en bon ordre. A cette nouvelle, la joie éclate sur son visage. Déja sa présomptueuse vanité lui promet un triomphe éclatant, une vengeance complette ; &, laissant deux cens lances pour garder ses lignes, il ose attaquer, avec moins de vingt-cinq mille hommes, un ennemi dont les forces montoient à trente mille fantassins & à quatre mille cavaliers. A son approche, l'infanterie des Confédérés se retranche derriere une haie vive, que la cavalerie ne pouvoit percer. Pour la déloger de ce poste, Charles envoie ses francs-archers, qu'il fait soutenir de quelques escadrons. Les archers sont repoussés dès le premier choc. Le Duc s'ébranle

pour les couvrir & les ſauver. Les Suiſſes profitent de ce mouvement; tombent ſur les premiers corps qui s'avancent; les enfoncent & les diſperſent. En vain Charles, écumant de rage, veut rallier ſes ſoldats : il eſt entraîné lui-même dans la déroute qui, dans l'inſtant, devient générale, & ne ſe ſauve qu'avec peine, laiſſant ſur le champ de bataille ſeize ou dix-huit mille hommes & un butin immenſe.

MORTAGNE. (*ſiége de*) Le brave Yvain de Galles, l'un des plus grands guerriers de la France, voulant ſignaler ſon courage par quelque coup d'éclat, entreprit, en 1378, le ſiége de Mortagne, ville de l'Angoumois, très-conſidérable par ſa ſituation ſur la Gironde. La place, défendue par le Soudich de l'Eſtrade, ſeigneur Gaſcon, du parti Anglois, ne pouvoit réſiſter encore long-tems, lorſqu'elle fut préſervée par un aſſaſſinat. Un ſcélérat du pays de Galles, nommé *Jacques Laube*, ayant trouvé le moyen de s'inſinuer dans la familiarité d'Yvain, choiſit le moment favorable, & lui plongea un poignard dans le cœur. Après ce coup déteſtable, il courut vers la ville, dont il ſe fit ouvrir les barrieres; &, d'un air ſatisfait, il ſe préſenta devant le gouverneur : « Sire, lui dit-il, je » vous ai délivré d'un de vos plus grands en- » nemis. » Alors il raconta de quelle maniere il avoit exécuté ce meurtre. Le Soudich indigné lui répondit : « Tu l'as meurdri; & » ſache bien, tout conſidéré, que, ſi je ne » voyois notre très-grand profit en ce fait, » je te ferois trancher la tête. Mais, puiſqu'il

» eſt fait, il ne ſe peut défaire : mais c'eſt » dommage du gentilhomme, quand il eſt » ainſi mort; & plus nous y aurons de blâme » que de louange. » Cette mort rallentit l'ardeur des aſſiégeans; &, peu de tems après, le ſeigneur de Neuville, étant entré dans la riviere de Bordeaux avec une eſcadre Angloiſe, les mit dans la néceſſité de ne plus ſonger qu'à la retraite.

MOTHE. (*ſiége de la*) Le maréchal de la Force forma le ſiége de la Mothe, petite ville aſſez foible, qui, n'ayant que quatre cens hommes de garniſon, commandés par un brave officier, nommé *d'Iche*, ſe défendit cependant durant cinq mois, & ne ſe rendit que le 26 de Juillet 1634. D'Iche fut tué dès les premiers mois du ſiége. Un capucin, ſon frere, prit auſſi-tôt ſa place, & parut tout-à-coup capitaine habile & ſoldat intrépide. La garniſon ſe crut invincible ſous un chef de ce caractere. Il fit des ſorties avec ſuccès, & ſe diſpoſa à ſoutenir l'aſſaut. On le vit ſur la brèche, animant les Lorrains encore plus par ſon exemple que par ſes paroles. Un coup de mouſquet, qui lui caſſa le bras, termina ſes exploits militaires, & fut apparemment l'unique récompenſe d'une bravoure que ſa profeſſion paiſible & tranquille ne demandoit pas, & que les rigoriſtes excuſeront à peine en faveur du grand amour de la patrie. Cet accident fut ce qui obligea la garniſon de capituler.

MOTYA. (*ſiége de*) Denis, tyran de Syracuſe, ayant recommencé la guerre contre les Carthaginois, l'an du monde 3600, qu-

vrit la campagne par l'attaque de cette place, où étoient leurs arsenaux. Il en poussa vivement le siége, sans qu'Imilcon, qui commandoit la flotte ennemie, pût la secourir. Ce fut dans cette expédition que le tyran employa les catapultes, machines nouvellement inventées, qui lançoient en grand nombre & avec force des traits & des pierres contre les ennemis. La ville fut enfin obligée de céder. Elle fut prise d'assaut, & le pillage abandonné au soldat. Tous les citoyens furent passés au fil de l'épée. On n'épargna que ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples. Denis ne jouit pas long-tems de cette conquête qu'Imilcon lui enleva, l'année suivante, avec plusieurs autres villes.

MOUTA. (*bataille de*) Ce fut l'an 629 que s'alluma entre l'Empire de Constantinople & les disciples de Mahomet cette guerre cruelle, qui, dans le cours de plus de huit cens ans, couvrit de ruines l'Asie, l'Afrique, une grande partie de l'Europe; dépeupla les plus riantes contrées de l'univers; éteignit dans le sang des Chrétiens la Religion sainte & véritable, & ne se termina que par la chute de la puissance Romaine en Orient.

Un député de Mahomet avoit été assassiné à Mouta, par ordre du gouverneur de cette ville de Syrie. Le législateur des Arabes, justement courroucé, mit sur pied trois mille hommes d'élite, dont il donna le commandement à Zaïd, son affranchi. Cette petite armée rencontra près de Mouta les légions Romaines, que les historiens Arabes font monter, sans aucune vraisemblance, à plus

de cent mille hommes. Les infidèles furent d'abord repoussés. Zaïd, qui portoit la grande enseigne de l'Islamisme, fut tué. Giafar prend sa place, saisit le drapeau sacré, & rétablit le combat. Une légion entiere fond sur ce brave. Il soutient ce terrible choc : il fait trembler l'ennemi. On lui coupe la main droite, &, un instant après, la gauche : alors il embrasse l'étendard, & le tient serré contre sa poitrine, étonnant les plus hardis par sa contenance fiere & redoutable. Enfin un soldat Romain lui fend la tête d'un coup de sabre. Abdoullah releve le guidon précieux, & rallie les troupes fugitives. Il tombe, comme les deux autres, sous le glaive ennemi. Les Sarasins se dispersent. Dans ce moment, Khaled-Ebn-Valid, que Mahomet appelloit *l'Epée de Dieu*, le plus déterminé des Musulmans, & qui avoit déja rompu huit épées dans ce combat, court vers les fuyards; les rassemble; les ramene à l'ennemi; enfonce les Romains; les dissipe, & en fait un horrible carnage. La nuit l'empêche d'achever sa victoire soudaine. Le lendemain, l'habile capitaine, voulant tromper l'armée Chrétienne, fit faire à ses soldats des mouvemens si variés, changeant l'arriere-garde en avant-garde, l'aîle droite en aîle gauche, que les Romains, s'imaginant qu'il lui étoit arrivé de nouveaux renforts, prirent l'épouvante & la fuite, abandonnant leur camp & leurs dépouilles aux infidèles.

MUCELLE. (*bataille de*) Après la bataille de Faënza, les Goths, qui s'étoient retirés près de Mucelle, à quatre ou cinq lieues

de Florence, y furent attaqués par Jean le Sanguinaire, capitaine de l'empereur Justinien. Le combat fut opiniâtre, & le carnage terrible. Mais, comme Jean s'exposoit plutôt en soldat qu'en général, le bruit courut parmi ses troupes, qu'il venoit d'être tué. Cette fausse nouvelle intimida tellement les Romains, qu'ils prirent la fuite de toutes parts, & abandonnerent la victoire à leurs ennemis. *L'an 541.*

MULBERG. (*bataille de*) La Ligue de Smalkade, formée par les Luthériens d'Allemagne, sembloit menacer l'Empire d'une ruine totale. Mais Charles-Quint, par une seule campagne, sçut dissiper leurs desseins criminels. Le 24 d'Avril 1547, ce prince attaqua leur armée dans la plaine de Mulberg. Le combat fut opiniâtre. Une fureur religieuse animoit les deux partis. Charles & Ferdinand, son frere, s'exposerent aux plus grands dangers. L'empereur couroit, l'épée à la main, où la mêlée étoit la plus vive, & crioit d'épargner le sang par-tout où l'on pourroit vaincre sans le répandre. « Il est plus glo» rieux à un capitaine de compter des pri» sonniers que des morts, » disoit ce grand monarque. Le duc d'Albe, quoique blessé dangereusement en trois endroits, poursuivit long-tems les hérétiques qu'il avoit enfoncés. Enfin un capitaine, nommé *Sobasso*, vint apprendre à l'empereur que la bataille étoit gagnée par la prise de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, chef de l'armée Luthérienne. Plus de dix mille hérétiques resterent sur la place; & trois mille prisonniers décorerent

le triomphe de Charles qui ne perdit pas trois cens hommes. Ce prince dépouilla Frédéric de ſon électorat, pour en revêtir le prince Maurice, de la branche Albertine de Saxe.

MULHAUSEN. (*affaire de*) La jonction du marquis de Brandebourg avec les autres princes généraux de l'Empire avoit obligé le maréchal de Turenne d'abandonner une partie de l'Alſace. Il s'étoit retiré dans les détroits de Saverne, pour veiller ſur cette place & ſur Haguenau, qu'il faiſoit fortifier. Par cette poſition ſçavante, le Vicomte vouloit barrer le chemin à l'électeur de Brandebourg, dont le deſſein étoit de pénétrer en Lorraine. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les généraux des Alliés, dont l'armée étoit de ſoixante mille hommes, furent obligés de ſe ſéparer pour vivre, & de ſe répandre dans la haute Alſace. Brandebourg prit ſon poſte autour de Colmar; & les autres s'étendirent des deux côtés de la riviere d'Ill. Turenne ne les vit pas plutôt établis dans leurs quartiers, que, pour les mieux tromper, il fit courir le bruit qu'il alloit ſe cantonner en Lorraine. Il feignit d'en prendre la route, faiſant marcher ſes troupes en pluſieurs corps ſéparés, pour la commodité de la ſubſiſtance, & par des chemins qui n'avoient point encore vu d'armée. Les Allemands le croyoient fort éloigné, lorſqu'au mois de Décembre 1674, il parut tout-à-coup devant Remiremont, dont il enleva la garniſon que le duc Charles y avoit jettée, & d'où il marcha en diligence à la riviere d'Ill. Tout fuit; tout ſe diſperſe devant ce capitaine redoutable. Il traverſe la ri-

viere. Il court à Mulhauſen, où la cavalerie de l'empereur, les troupes du duc de Lorraine, celles de l'évêque de Munſter étoient raſſemblées. Il les attaque : il prend ceux qui réſiſtent ; il tue ou diſſipe les autres. Il vole à Colmar : il y arrive dans le tems que l'électeur de Brandebourg & les autres Généraux ſe mettoient à table. Il fond ſur eux : ils n'ont que le tems de chercher leur ſalut dans la fuite. En un moment, la campagne fut couverte de ſoldats errans & fugitifs. Les uns ſe jetterent dans l'armée Françoiſe, ne ſçachant où ils alloient au milieu des ténèbres : les autres trouverent des aſyles dans les bois & dans les montagnes. Le Vicomte prit des régimens entiers & quatorze étendards, & ne perdit qu'un ſeul homme, officier de ſon armée, appellé *Montauban*, qui fut fait priſonnier.

MULHEIM. (*combat de*) Le marquis de Spinola étoit campé auprès de Roërort, où il faiſoit conſtruire deux forts ſur le Rhin. Maurice étoit venu s'établir à très-peu de diſtance ſur la même rive du fleuve. Ils s'obſervoient mutuellement ; & chacun épioit les occaſions de profiter de ſes avantages, & des fautes qui pourroient échapper à ſon adverſaire. Maurice, voyant que la cavalerie Eſpagnole étoit éloignée du gros de l'armée, dans des quartiers ſéparés, projetta de la ſurprendre ; &, s'il ne parvenoit pas à la ruiner, comme il l'eſpéroit, de lui faire eſſuyer du moins un échec conſidérable. Elle étoit logée dans le village de Mulheim, & dans le château de Broëck, le château à la gauche, &

le village à la droite de la Roër. Trivulce, qui la commandoit, & qui sentoit la difficulté de sa position, avoit donné par-tout les ordres les plus précis de se tenir exactement sur ses gardes; mais il étoit mal obéi. Maurice, qui le sçut, se mit en marche de nuit, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, & arriva sans bruit, à la pointe du jour, à la vue de l'ennemi. Sur le champ, il fait avancer le prince Henri, son frere, qui étoit à la tête de sa cavalerie. Ce jeune prince, le même qui, à la mort de Maurice, ayant succédé à ses emplois & à sa réputation, est devenu depuis un si grand capitaine, n'avoit alors que vingt ans, & montroit déja une intelligence & une intrépidité au-dessus de son âge. Il dissipa d'abord les premieres gardes, & mit en désordre une compagnie de cavalerie, commandée par François Arizazaval, Espagnol, qui étoit cantonné dans plusieurs maisons assez proches de Broëck. Il fit ensuite ses dispositions pour passer la riviere, & assaillir le principal quartier de Mulheim. Mais Trivulce étoit déja à cheval, bien accompagné; &, s'étant porté au-devant du prince Henri, il en soutint les efforts avec tant de bravoure, qu'il l'empêcha de passer la Roër. Vélasco, général en chef de la cavalerie, étoit alors auprès de Spinola pour l'aider dans le travail de la construction des forts; &, par hazard, ils venoient l'un & l'autre visiter les quartiers de la cavalerie, quand ils rencontrerent en chemin un courier de Trivulce qui leur envoyoit demander du secours. Aussi-tôt Spinola retourna au

camp pour le faire partir. Vélaſco, au contraire, court en toute diligence vers le lieu du combat. Il a le bonheur de rencontrer quatre compagnies de cavalerie, que Fabrice Santo-Mago, Napolitain, conduiſoit à Roërort pour garder les forts. Il les fait revenir ſur leurs pas, & les conduit à Mulheim. Lorſqu'il y arriva, Trivulce étoit près de ſuccomber à la ſupériorité des ennemis; mais la vue de Vélaſco ranima ſon courage, & l'action recommença avec une nouvelle vivacité. Vélaſco s'y diſtingua beaucoup par la ſageſſe de ſes diſpoſitions, & par ſa valeur. Cependant Spinola accouroit en perſonne à la tête de ſix cens hommes d'infanterie, & devoit bientôt être ſuivi de deux mille autres. Pour intimider les ennemis, en leur faiſant accroire qu'il amenoit avec lui un corps de troupes plus conſidérable, il s'aviſa d'un ſtratagême déja connu. Il fit avancer un grand nombre de tambours qui battoient la générale. Cette ruſe réuſſit. Maurice, perſuadé que les ennemis arrivoient en forces, ſongea à la retraite. Il ne put néanmoins l'exécuter avec aſſez de promptitude, pour que Spinola ne pût le joindre, & lui faire perdre bien du monde. L'armée Eſpagnole fit alors une perte bien funeſte par la mort de Trivulce, brave ſoldat & grand capitaine, qui, ſuivant l'ennemi avec une ardeur infatigable, fut emporté d'un boulet de canon. Elle regretta encore le capitaine Santo-Mago qui fut tué, & Nicolas Doria, capitaine de cavalerie, qui fut pris & dangereuſement bleſſé. Le nombre des morts & des bleſſés y fut de trois cens. Il

monta à plus de cinq cens du côté des Hollandois. Ce fameux combat se donna en 1605.

MULUCHA. (*siége du château de*) Après la prise & la ruine de Capsa, Marius forma une autre entreprise dont l'exécution paroissoit presqu'impossible. Non loin de la riviere de Mulucha, qui séparoit les royaumes de Jugurtha & de Bocchus, au milieu d'une vaste plaine, s'élevoit une roche escarpée, d'une hauteur prodigieuse, sur le sommet de laquelle étoit un château de médiocre grandeur, & qui n'avoit qu'une seule avenue fort étroite, & défendue par de profonds précipices. La garnison ne manquoit de rien. Elle avoit des vivres en abondance, & une fontaine d'eau vive dans le roc. C'étoit-là que Jugurtha avoit placé son thrésor; ce qui en rendoit la conquête importante aux yeux de la cupidité. Marius fit approcher ses machines, & ordonna quelques attaques; mais il vit échouer ses efforts. Les plus braves perdoient la vie : les machines étoient brisées ou brûlées par les Numides; en un mot, par-tout la nature opposoit à la valeur la plus déterminée des obstacles insurmontables. Le général Romain, après plusieurs jours d'inutiles tentatives, se disposoit à lever le siége, lorsqu'un soldat Ligurien, en cherchant des limaçons qu'il apperçut dans des fentes de rochers, arriva insensiblement presque jusqu'au sommet de la montagne. La curiosité, si naturelle à l'homme, le porta à s'avancer encore davantage; &, s'attachant tantôt aux branches d'un chêne qui se rencontroit sous sa main, tantôt aux rochers qui lui donnoient le plus

de prise, il parvint jusqu'à la plate-forme de la forteresse, & vit que ce lieu étoit entièrement abandonné, parce que les Numides s'étoient retirés du côté que les Romains attaquoient. Le Ligurien, au comble de sa joie, descendit promptement, & vint rendre compte à son Général de ce qu'il avoit vu. Marius, après s'être assuré de la vérité de ce rapport, songea à profiter d'une si heureuse découverte. Il donna au Ligurien cinq trompettes & quatre centurions, avec leurs compagnies. Cette petite armée, après bien des fatigues & des dangers, arriva au haut de la forteresse, sous la conduite de son intrépide chef qui lui avoit donné l'exemple, & qui s'étoit, en quelque sorte, multiplié pour applanir les voies, & les rendre plus praticables. Cependant le Consul amusoit, par une attaque très-vive, les assiégés qui repoussoient ses efforts avec le succès ordinaire. Tout-à-coup ils entendent derriere eux un grand bruit de trompettes. Les femmes & les enfans, que la curiosité avoit amenés sur le rempart, prennent la fuite, à la vue des Romains qui, profitant de cette terreur soudaine, franchissent les murailles; renversent tout; font tout passer au fil de l'épée, & se rendent maîtres du château. Ainsi la témérité de Marius, corrigée par un heureux caprice de la fortune, lui fit trouver dans sa faute même un nouveau sujet de gloire. *An de Rome 645.*

MUNDA. (*bataille de*) Après la mort du grand Pompée, Sextus, son fils, héritier de la haine que ce célèbre Romain avoit portée à César, ranima les restes de son parti; &,

s'étant mis à leur tête, l'an de Rome 707, il vint attaquer l'ennemi de sa famille & de sa patrie dans la plaine de Munda. Le combat fut terrible. On se disputa long-tems la victoire qui, plus d'une fois, pencha du côté de Pompée. Les soldats de César furent mis en désordre; & ce grand capitaine au désespoir se vit, pour la premiere fois, sur le point de prendre la fuite; mais il vint à bout d'arrêter ses guerriers. « Quoi! leur crioit-il, vous » livreriez à des enfans un Général qui a » blanchi avec vous sous les lauriers! » Ce peu de mots les enflamma d'une telle fureur, qu'en un instant, ils se rétablirent; attaquerent; enfoncerent l'ennemi, & l'obligerent à chercher une retraite dans les montagnes de la Celtibérie. Cet exploit fut le dernier triomphe de César.

MUNDERKINGEN. (*action de*) Le prince Louis de Bade, ayant fait, en 1703, un détachement considérable, l'envoya contre Ausbourg, dans le dessein de surprendre cette ville, l'une des plus puissantes de la Souabe. Le maréchal de Villars, qui commandoit dans ces contrées, n'eut pas plutôt pénétré le projet du général Allemand, qu'il résolut de le faire échouer. Par son ordre, M. de Légal alla chercher le détachement; mais il fut prévenu par les ennemis qui, instruits de sa marche, avancerent sur lui vers la ville de Munderkingen. On se rencontre: le combat s'engage; on se dispute long-tems la victoire; enfin le capitaine François, quoique surpris, défait les Impériaux, & les met en déroute, le 30 de Juillet. Cet avantage n'em-

n'empêcha point qu'Ausbourg ne reçût les troupes ennemies. Mais cette cité, peu fidèle à la neutralité qu'elle avoit promise, en fut bien punie, peu de tems après, par l'electeur de Baviere, qui, l'ayant foudroyée, avec quarante-cinq mortiers & cent trente canons, la contraignit d'ouvrir ses portes, & de payer d'excessives contributions.

MUNICH. (*prises de*) 1. Au commencement de l'année 1742, les troupes Autrichiennes, commandées par le baron de Mentzel, formerent le siége de Munich, capitale de la Baviere. Après quelques attaques, cette ville fut obligée de se rendre. Le comte de Kevenhuller en chassa le vainqueur, au mois d'Avril; mais, le 5 de Mai suivant, il envoya M. de Bérenklau pour la reprendre. Il n'y avoit pas lieu de croire qu'elle se défendît long-tems; car elle n'est pas fortifiée. En effet, les batteries des Autrichiens ayant été poussées avec vigueur, le feu ayant pris à plusieurs endroits des fauxbourgs, & le rempart ayant été escaladé, elle demanda à capituler. Les Pandoures & les Croates y entrerent en ennemis victorieux, & deshonorerent leur triomphe par les plus grands désordres.

2. Munich rentra bientôt après sous la domination de l'électeur de Baviere; & il fallut que, dans les premiers jours de Juin 1743, M. de Bérenklau se présentât encore devant cette place pour la réduire de nouveau. Ses efforts furent heureux. A son approche, les Bavarois se distinguerent; & Munich reçut, pour la seconde fois, la loi de cet heureux guerrier. Les Autrichiens y resterent jusqu'au

mois d'Octobre 1744, qu'ils l'évacuerent, parce que le comte de Seckendorf, profitant de la diversion faite en Bohême par le roi de Prusse, s'avança pour la reprendre. L'électeur de Baviere, qui pour lors étoit empereur, y fit son entrée, le 22 du même mois.

MUNSTER. (*prises de*) 1. Christiern de Brunswich, évêque de Halberstad, le plus méchant homme de son siécle, se faisoit appeller l'*Ami de Dieu*, & l'*Ennemi des Prêtres.* Ornemens d'autel, vases sacrés, images des saints, il s'emparoit de tout pour assouvir sa sacrilége avarice. Il en donna une bien grande preuve dans la prise de Munster. A peine eut-il forcé les portes de cette ville, en 1622, qu'il marcha droit à la cathédrale, & s'en fit ouvrir le thrésor où il sçavoit qu'il y avoit, entr'autres richesses, les statues des douze apôtres, toutes d'argent, & d'une grandeur énorme. Dès qu'il les apperçut: « Fainéans, » leur dit-il, d'un air moqueur, est-ce ainsi » que vous suivez l'ordre de votre Maître? » est-ce ainsi que vous parcourez le monde? » De par tous les diables, je vous ferai bien » obéir. » Les statues furent aussi-tôt enlevées & fondues, par l'ordre du prélat, pour en faire des richsdales.

2. La ville de Munster fut assiégée par les François, en 1759. Elle se défendit pendant quelques jours; mais, trop foible pour résister plus long-tems, elle se rendit, le 25 de Juillet. Les vainqueurs s'y établirent, & prirent toutes les précautions possibles pour conserver cette place importante. Cette conduite étoit sage; car, à la fin d'Août suivant, un

corps d'Hanovriens se présenta devant la ville, & l'auroit prise vraisemblablement, si le marquis d'Armentieres, qui arrivoit de Wésel, s'étant montré tout-à-coup, ne les eût obligés de se retirer.

MURADAL. (*bataille de*) L'Espagne étoit menacée, depuis long-tems, par la puissance redoutable des Almohades. Les princes Chrétiens se liguerent pour prévenir le joug infidèle, & ils obtinrent du pape une bulle & les mêmes indulgences pour ceux qui se croiseroient en leur faveur, que pour ceux qui alloient combattre en Palestine, ou contre les Albigeois. Méhémed-El-Nasir, Miramolin d'Afrique, au bruit de cet armement formidable, mit sur pied plus de six cens mille hommes, & se disposa à marcher contre les ennemis de sa religion. L'Europe entiere fixoit ses regards sur l'Espagne, & attendoit, avec inquiétude, quel seroit le sort de ce beau royaume. Les deux nations se chercherent enfin. Les Chrétiens avoient à leur tête les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon, & comptoient sous leurs drapeaux plus de cent mille combattans. Ils s'avançoient vers cette longue chaîne de montagnes, appellée *Gierra-Moréna*, dont Méhémed avoit occupé le principal passage. Engagés témérairement dans des défilés arides, ils se virent bientôt réduits aux plus tristes extrémités, & ne sçurent quel parti prendre. En s'arrêtant dans ce poste, on s'exposoit à périr de faim & de soif : en décampant, à la vue des Almohades, on hazardoit de perdre toute l'armée ; en attaquant l'ennemi, il falloit défiler par une

gorge si étroite, que mille soldats pouvoient y arrêter & exterminer cent mille hommes. On se voyoit à la veille d'une destruction totale. Le Miramolin écrivoit déja qu'il tenoit les trois monarques Espagnols enfermés dans les bois comme des bêtes fauves, qui ne pouvoient lui échapper, & que bientôt la grande église de S. Pierre de Rome serviroit d'écurie à ses chevaux. Le hazard & le désespoir les tirerent pourtant de ses mains. Un berger se présente, & promet de conduire l'armée sur la cime des montagnes, par un chemin dont lui seul avoit la connoissance. On marche; on s'avance sous la conduite du pâtre. On gravit contre des rochers : on franchit des abymes ; on traverse des vallons : on se fait jour à travers des bois qui n'avoient jamais vu les traces d'un mortel. Enfin, après mille fatigues essuyées avec joie, après mille obstacles vaincus avec courage, les Chrétiens arrivent sur le sommet d'une montagne; y placent leur camp; s'y fortifient en présence des Arabes étonnés & qui leur offrent la bataille. Les Espagnols, épuisés par une marche longue & pénible, se tiennent dans leurs retranchemens durant deux jours. Enfin, le troisieme, 16 de Juillet 1210, ils descendent dans la plaine, & l'on en vient à une bataille générale, connue sous le nom des *Naves de Tolose*, ou de *Muradal* chez les Espagnols, & d'*Akab* chez les Maures.

Le roi de Castille commandoit le corps de bataille, celui de Navarre conduisoit la droite; la gauche combattoit sous les auspices du roi d'Aragon. Les infidèles firent quatre corps de

leurs troupes. L'entrée de leur camp étoit fermée par une chaîne de fer. Les généraux, de part & d'autre, haranguent leurs soldats, & donnent le signal. On s'ébranle : on se choque. Le centre des Chrétiens fond le premier sur les Mahométans. Méhémet, vêtu de noir, l'alcoran dans une main, & le sabre dans l'autre, le reçoit à la tête de ses plus braves chevaliers. Le combat est terrible. On se frappe sans pitié ; on s'immole avec fureur : des ruisseaux de sang inondent la terre ; on apperçoit de toutes parts les horreurs de la mort. Après mille efforts inutiles, les Espagnols reculent. Alfonse de Castille, au désespoir, veut s'élancer au milieu des bataillons, pour ne pas survivre à une défaite qu'il croit certaine. Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, retient le monarque furieux, qui fait avancer l'avant-garde, derniere espérance des Chrétiens. Ceux qui fuyoient, se voyant soutenus, retournent à l'ennemi, & recommencent le combat avec une nouvelle ardeur. Tout change. Le désordre se met parmi les Barbares. Ils sont enfoncés, poursuivis, renversés, culbutés, accablés, massacrés. Méhémed prend la fuite avec le reste de ses troupes, & cherche un asyle au fond de ses Etats, après avoir perdu plus de deux cens mille hommes. Cette victoire fut d'autant plus sensible, qu'elle avoit été moins espérée. Si l'on en croit la Lettre du roi de Castille au pape Innocent & les auteurs Espagnols, les vainqueurs ne perdirent que vingt-cinq soldats. On vit, durant la bataille, une croix de feu briller dans le ciel. Des anges & des saints

combatrirent en faveur des fidèles. Enfin, les Chrétiens ayant resté deux jours sur le champ de bataille, & ne s'étant servi, pour la cuisine & leurs autres usages, d'autre bois que de celui des flèches & des lances des ennemis, ne purent en brûler que la moitié. Pour éterniser la mémoire de cet heureux succès, qui sauvoit l'Espagne, on institua à Tolède une fête sous le nom de *Triomphe de la Croix*.

MURCIE. (*prise de*) Après la fameuse bataille de Léthé, le conquérant de l'Espagne, Tarik, voulant profiter de sa victoire, s'approcha de Murcie, l'une des principales villes du royaume, & se mit en devoir de l'assiéger. Le gouverneur n'étoit point en état de résister; mais il ne vouloit se rendre qu'à d'honnêtes conditions. Pour remplir ses vues, il usa de ce stratagême. Il fit habiller en hommes toutes les femmes qui se trouvoient dans la place; &, après leur avoir fait prendre les armes, il les rangea sur les remparts. Les Arabes, voyant une garnison nombreuse, accepterent avec joie l'offre, que leur firent les Chrétiens, de leur remettre la place, avec promesse que l'on ne troubleroit point les habitans dans l'exercice de leur religion, ni dans la possession de leurs biens.

MURET. (*bataille de*) Pierre II, dit *le Catholique*, ne voyoit qu'avec douleur la chute de Raimond, comte de Toulouse, son beau-frere, & la tyrannie de Simon de Monfort. Ce monarque résolut de faire enfin un grand effort en faveur du prince & des princesses dépouillés; &, en 1213, il vint mettre le siége devant Muret, vraie bicoque,

mais dont la garnifon incommodoit beaucoup Touloufe. Monfort s'enferma dans la place, avec mille ou douze cens cavaliers, tant chevaliers que fergens, & fept cens fantaffins. Il partage cette petite armée en trois corps, en l'honneur de la fainte Trinité ; leur promet qu'ils iront droit en paradis, fans paffer par le purgatoire, s'ils ont le bonheur de mourir dans cette fainte & glorieufe guerre ; fort de Muret, comme un lion affamé de carnage ; fond fur les troupes ennemies, qui montoient à cent mille combattans, difent les hiftoriens imbécilles de ce fiécle ; les renverfe, les culbute, les taille en piéces, & remporte un glorieux triomphe. Le roi d'Aragon, preffé vivement par deux feigneurs François, Alain de Rouci, & Florent de Ville, combat & meurt en héros. Tout prend la fuite. Quinze ou vingt mille hommes reftent fur la place ; fept mille fe noient dans la Garonne, en voulant éviter la pourfuite des vainqueurs : tout le refte fe diffipe. Le général de l'Eglife ne perdit pas un feul foldat, ou n'en perdit que neuf. Cette victoire abbatit entièrement le parti du malheureux comte de Touloufe.

MURGANCE. (*prife de*) Le proconful Décius-Mus avoit tellement accablé les Samnites fous le poids de fes armes toujours victorieufes, que ces anciens rivaux de la grandeur Romaine avoient enfin été forcés d'abandonner leur pays. Il ne leur reftoit plus qu'une ville ; mais c'étoit la plus forte & la plus importante de leurs places. Ils réfolurent de la défendre ; & les Romains vinrent les attaquer dans ce dernier afyle, l'an 296 avant

J. C. On dressa les machines : une grêle de pierres & de feux tomba sur la cité, & porta dans tous les quartiers la désolation & la mort. Les béliers, lancés contre les murailles par des bras vigoureux, eurent bientôt fait une large brèche. On donne le signal de l'assaut. On dresse les échelles : on grimpe sur les remparts ; on chasse les troupes qui les défendent avec courage. Le soldat vainqueur se répand dans la ville, dont les richesses deviennent la récompense de sa valeur.

MURSE. (*batailles de*) 1. L'an de J. C. 260, Ingénuus, général de l'empereur Gallien, se fit proclamer Auguste en Illyrie. A cette nouvelle, le Prince, que la colere avoit rendu courageux, se mit à la tête de ses troupes, & vint attaquer le rebelle dans la plaine de Murse, en Pannonie. Ingénuus fut vaincu & tué sur le champ de bataille. Gallien signala sa victoire en immolant à sa vengeance tous les partisans & tous les soldats de l'usurpateur.

2. L'empereur Constance, ayant résolu de détruire la tyrannie de Magnence, en 351, joignit cet ambitieux près de Murse, avec une armée qui montoit, selon Zonare, à quatre-vingt mille combattans. L'action fut vive & sanglante. Long-tems on disputa la victoire. Les premiers officiers des deux partis perdirent la vie en signalant leur courage. Parmi ceux qui se distinguerent le plus, du côté de Constance, on remarqua sur-tout le brave Ménélaüs. Ce guerrier, chef des cavaliers Arméniens, tiroit à-la-fois trois flèches, dont il perçoit en même tems trois ennemis. Une

ſoule de ſoldats tomba ſous le coups de ce redoutable capitaine ; & c'eſt principalement à ſa bravoure que l'empereur fut redevable de la victoire qui couronna ſes drapeaux. Il avoit atteint d'un trait mortel le général de Magnence, nommé *Romule*. Celui-ci, tout bleſſé qu'il étoit, recueillit ſes forces, & employa ce qui lui reſtoit de vie pour l'arracher à celui qui lui donnoit la mort. La chute de ces deux héros fut la fin du combat. Les troupes du tyran prirent la fuite, abandonnant aux vainqueurs une multitude de priſonniers & de riches dépouilles. Depuis cette défaite, Magnence ne fit plus qu'errer de provinces en provinces, juſqu'à ce qu'ayant été tout-à-fait accablé près d'un lieu nommé alors *Mont-Séléuque*, entre Luc & Gap, dans le Dauphiné, il termina ſes jours dans la ville de Lyon où il s'étoit réfugié.

MYCALE. (*combat naval de*) Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale, commandée par Xantippe, Athénien, & Léotychide, roi de Sparte, remporta une grande victoire, proche de Mycale, l'un des promontoires de l'Aſie mineure, ſur les reſtes de la nombreuſe flotte des Perſes. Les ennemis vaincus, ayant débarqué, ſe rangerent en bataille, au nombre de cent mille. Les Grecs accepterent le combat, & mirent en fuite cette grande armée. Diodore de Sicile rapporte, comme tous les autres auteurs Grecs, qu'avant ce combat, les troupes étoient inſtruites de la victoire de Platée, quoiqu'il y eût entre deux toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit traverſer qu'en

plusieurs jours de navigation. Mais le même historien nous apprend que ce fut un stratagême de Léotychide qui, voyant ses soldats troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée, fit répandre le bruit que les Perses avoient été défaits, afin de réveiller leur courage. *An du monde 3525.*

MYLE. (*combat naval près des côtes de*) Rome sentit bien que Carthage lui seroit supérieure tant qu'elle auroit l'empire de la mer. Il fallut donc songer à équiper une flotte. Les canots du détroit de Messine devinrent bientôt des vaisseaux & des galeres, parmi une nation appliquée, industrieuse, que le travail ne rebutoit pas, qui profitoit de tout, & qui aimoit à vaincre les difficultés même les plus rebutantes. La république se vit bientôt en état de combattre sur un élément nouveau; & ses essais furent des prodiges. On équipa, dans l'espace de deux mois, cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs; &, après s'être exercé à la manœuvre durant quelque tems, on mit la flotte en mer. Duilius, consul de cette année, la commandoit. Cet habile capitaine, s'appercevant que ses vaisseaux n'étoient pas faciles à remuer, à cause de leur pesanteur, suppléa sur le champ à cet inconvénient, par une machine qui accrochoit les vaisseaux ennemis, & fournissoit aux soldats le moyen de combattre homme à homme; avantage considérable pour la valeur Romaine. Les deux flottes se rencontrerent près des côtés de Myle, au septentrion de la Sicile. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis à qui la marine étoit

abſolument inconnue, s'avancent fièrement, moins pour combattre que pour recueillir les dépouilles dont ils ſe croyoient déja maîtres. Ils furent pourtant ſurpris, à la vue de ces machines inconnues, élevées ſur la proue de chaque vaiſſeau. Ils le furent bien plus encore, quand ces mêmes machines, abbatues tout-à-coup, & lancées avec force contre leurs galeres, les accrocherent, malgré leurs efforts, & les obligerent à en venir aux mains, comme ſi l'on eût été en pleine campagne. Les fiers Carthaginois furent vaincus. Les Romains prirent quatre-vingt vaiſſeaux, parmi leſquels étoit la galere à ſept rangs de rames, que montoit le général, & qui avoit appartenu à Pyrrhus. La république reſſentit une vive joie du ſuccès de ce premier combat. Pour en témoigner ſa reconnoiſſance à Duilius, elle lui décerna un glorieux triomphe, & lui accorda la permiſſion particuliere d'avoir une muſique & des flambeaux à l'heure de ſon ſouper; légere récompenſe dont Rome payoit la véritable gloire. La fauſſe s'achete à plus haut prix, dans notre ſiécle. *An de Rome 492.*

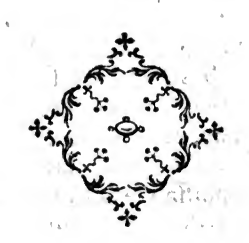
MYONNÈSE. (*combat de*) Polyxénide, amiral d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, ayant rencontré, près de Myonnèſe, ville maritime d'Ionie, la flotte Romaine, commandée par Emilius, oſa l'attaquer avec toutes ſes forces. En vain il eut recours à toutes les reſſources de l'art: il ne fut pas plus heureux qu'à la journée de Coryque. Après un aſſez long combat, il fut entièrement défait. Vingt-neuf de ſes vaiſſeaux furent coulés à

fond ou brûlés ; & treize tomberent entre les mains des vainqueurs. *L'an 190 avant J. C.*

MYSIENS. (*défaite des*) L'an 39 avant l'ère chrétienne, M. Crassus, fils de ce Crassus si connu par ses richesses immenses, fut envoyé contre les Mysiens, peuple barbare, qui avoit provoqué le courroux des Romains. Pendant que ce général rangeoit son armée en bataille, un personnage considérable d'entre les ennemis sortit de ses lignes ; &, s'avançant avec une noble fierté : « Qui êtes-» vous, s'écria-t-il ? »... Nous sommes les » Romains, maîtres de toutes les nations, » lui répondit quelqu'un. »... Avant que vous » puissiez prendre ce titre, repliqua l'auda-» cieux Mysien, il faut nous vaincre, il faut » nous dompter. » Tant d'intrépidité sembloit annoncer une vigoureuse résistance. Cependant un frivole épouvantail, un badinage d'enfant déconcerta cette nation présomptueuse, & lui fit prendre une fuite précipitée. Un centurion Romain s'avise de mettre sur son casque un brasier allumé, dont la flamme ondoyante s'élançoit par secousses. Il s'avance vers les ennemis, dans cet équipage. A cette vue, les crédules Barbares crurent avoir à combattre un monstre qui vomissoit le feu. Tout leur courage ne put tenir contre un si redoutable objet. Saisis de crainte, ils se hâterent d'augmenter, par leur soumission, le nombre des esclaves de Rome.

MYTISTRATE. (*prise de*) La septieme année de la premiere guerre Punique, le consul Atilius, qui avoit eu le département de la Sicile, s'attacha au siége de Mytistrate,

place très-forte, plusieurs fois attaquée par ses prédécesseurs, mais toujours sans succès. Après une longue & vigoureuse résistance, la garnison Carthaginoise, fatiguée des cris & des lamentations des femmes & des enfans, qui demandoient la cessation des maux cruels dont ils étoient les victimes depuis long-tems, sortit pendant la nuit, & laissa les habitans maîtres de leur fort. Ils se rendirent aux Romains. Cette soumission volontaire méritoit un traitement plein de douceur; mais le soldat furieux égorgea tout ce qui s'offrit à sa vengeance; & le carnage ne cessa qu'après que le Consul eut promis à son armée l'argent de la vente des prisonniers. Les tristes restes de ces malheureux citoyens furent vendus à l'encan; & la ville fut détruite.





[N A C]

NACOLIE. (*journée de*) Peu satisfait du haut rang qu'il tenoit dans l'Empire, l'ambitieux Procope osa s'en rendre le maître, & franchir l'immense intervalle qui sépare le sujet du souverain. Aimé des troupes, il se vit, en peu de tems, à la tête d'une armée capable de faire trembler Valens qui siégeoit alors sur le thrône des Césars. Heureux autant que peut l'être un usurpateur, les plus grands succès couronnerent ses premieres démarches. Mais bientôt il devint lui-même, par une conduite trop fiere, l'artisan de ses malheurs. La fortune rougit de ses caprices; & ceux qui avoient élevé le rebelle, s'empresserent de renverser leur ouvrage. Valens, en prince habile, sçut profiter du mécontentement général. Ses présens, ses promesses, ses menaces même gagnerent la plus grande partie des séditieux. Il ne restoit plus à Procope que des soldats sans nom, sans courage, tristes débris d'une puissance formidable, lorsque, le 27 de Mai 366, il fut rencontré près de Nacolie par l'armée Impériale. De part & d'autre, on se range en bataille. Le bruit des instrumens militaires annonce une action terrible. On s'ébranle : on s'approche. Le rebelle parcourt les rangs, anime ses guerriers, les remplit de courage. Le premier choc est furieux : la victoire balance. Elle va se déclarer pour l'usurpateur. Tout-à-coup les deux

tiers de ses troupes se joignent à celles de Valens qui les avoit gagnées : tout change. Procope, abandonné, s'abandonne lui-même. Il cherche un asyle dans les forêts de la Phrygie. On le poursuit : on l'arrête ; on le conduit au camp. Là, ce malheureux, sans proférer un seul mot, sans lever les yeux, sans pousser un soupir, attendit le coup mortel, qui lui trancha la tête ; qui renversa ses projets criminels, & qui abbatit, en même tems, la rebellion.

NAËRDEN. (*siége de*) En 1572, Frédéric de Tolède, voulant profiter de l'hiver pour continuer ses conquêtes sur les Flamands rebelles, entra dans la Hollande, avec une armée nombreuse, à laquelle il croyoit que rien ne pourroit résister. Cependant il se vit arrêté, dès le premier pas qu'il fit, sous les murs de Naërden, petite ville voisine de la mer, & située dans un terrein très-bas, au milieu d'une espece de lac que forme le Vecht, qui, après l'avoir traversée, va se précipiter dans le golfe de Zuiderzée. Ce poste avantageux étoit devenu la retraite d'un grand nombre de Protestans de toutes les nations. Frédéric fit d'abord sommer la ville de se rendre. Mais les habitans, animés par les huguenots François, & par les révoltés de la province, qui leur promettoient du secours, ne songerent qu'à défendre avec courage leur liberté, leur religion, leur fortune. Le digne fils du duc d'Albe, irrité de cette audace, fait approcher son artillerie. Des torrens de flammes fondent avec bruit sur la place rebelle. Les remparts tombent en poudre ; les édifices

s'écroulent : Naërden eſt ſur le point d'être emportée. La terreur devient générale : tous les citoyens demandent à ſe rendre. On entre en négociation. La capitulation eſt mal accueillie, & plus mal obſervée encore par les troupes d'Eſpagne ; & Naërden éprouve bientôt la plus funeſte cataſtrophe. Le pillage fut le moindre de ſes maux. Les François & les Proteſtans, renfermés dans ſes murs, furent impitoyablement maſſacrés. Les vainqueurs, épris d'une fureur aveugle, & tourmentés par la ſoif de l'or, traiterent de la maniere la plus cruelle un pere de famille, pour le forcer à découvrir ſon argent, & lui donnerent la mort, après avoir deshonoré ſa femme à ſes yeux. Ils pendirent enſuite cette malheureuſe épouſe par un pied, la tête en bas, les mains liées derriere le dos ; attacherent auprès d'elle ſon fils, encore enfant, triſte témoin de toutes ces horreurs, & laiſſerent ces deux infortunées victimes expirer de faim & de douleur. Les écrivains Hollandois diſent qu'un jeune homme parfaitement beau vint les conſoler, les nourrir, après les avoir détachés, ſans doute, & ſe déclara leur protecteur. Le plus terrible incendie mit le comble au triſte ſort de Naërden ; &, à la réſerve d'une égliſe & d'un couvent, il n'en reſta preſqu'aucun veſtige.

Quelque tems après, les Hollandois la rétablirent ; & c'étoit une place très-importante, lorſqu'en 1672, le marquis de Rochefort envoya un détachement pour s'en emparer. Les habitans, inſtruits, ſans doute, par les diſgraces de leurs peres, ſe rendirent ſans réſiſtance ;

fiſtance; & le capitaine François entra dans la ville, le 12 de Juillet. Le prince d'Orange la reprit, le 14 de Septembre de l'année ſuivante, après trois jours de tranchée ouverte.

NAËSBY. (*bataille de*) Les Parlementaires, commandés par le chevalier Thomas Fairfax, ayant rencontré, près de Naësby, l'armée de Charles I, ſe camperent avantageuſement vis-à-vis de ce monarque, dans le deſſein de le combattre, ſi la fortune leur en offroit l'occaſion favorable. Le roi d'Angleterre eut l'imprudence de marcher le premier à l'ennemi, le 25 de Juin 1645. Le prince Robert, ſon neveu, au lieu de ſe retrancher dans un poſte commode, & d'y attendre les rebelles, n'écouta que l'impétuoſité de ſon courage; &, ſur les dix heures du matin, il ſe précipita, comme un torrent, ſur tout ce qu'il trouva devant lui. Tout prit la fuite. Il s'empara de ſix piéces de canon. Il pourſuivit les fuyards loin du champ de bataille. L'infanterie, commandée par le colonel Aſtley, ne fut pas moins heureuſe. Elle enfonça le corps de bataille, qui lui étoit oppoſé. La victoire étoit certaine & complette, ſi le bouillant Robert, emporté trop loin par ſa téméraire bravoure, eût ſecondé les efforts du Colonel. Mais, ébloui par un ſuccès ſi prompt, il laiſſa le Roi avec ſon corps de réſerve, expoſé à quatre corps des ennemis, à la tête deſquels étoit Cromwel. Alors le combat changea entièrement de face. Les Royaliſtes, ſaiſis d'une terreur panique, tournerent le dos, & s'enfuirent. Robert fut obligé de les ſuivre, en ſe reprochant, mais trop tard, ſa funeſte préci-

pitation. Le monarque, outre une infinité de braves gens qui perdirent la vie dans cette triste journée, abandonna à Fairfax son infanterie, son canon & ses bagages, parmi lesquels on trouva une cassette qui renfermoit ses papiers les plus précieux, & les Lettres que la Reine écrivoit de Paris à son malheureux époux. Les sentimens d'affection & de tendresse dont elles étoient pleines, furent, pour les membres du parlement auxquels on les envoya, un objet de raillerie. Les doux épanchemens de l'amour conjugal parurent, à ces lâches sectateurs d'une liberté frivole, une chose bien ridicule dans un souverain. Ils pousserent l'insolence jusqu'à les faire imprimer, pour les exposer aux risées d'un vulgaire licentieux, impudent, sans politesse & sans mœurs (*a*).

NAGRA. (*prise de*) L'an 523, Dunaan, roi des Homérites, vint assiéger, avec une armée de cent vingt mille hommes, Nagra, grande & puissante ville située au nord de ses Etats. Il l'attaqua vainement durant plusieurs jours. Il

(*a*) Autrefois les Athéniens ayant intercepté un paquet de Lettres, que Philippe, roi de Macédoine, écrivoit à plusieurs de leurs ennemis, elles furent ouvertes en présence du Sénat. Mais, ayant trouvé, parmi les autres, une Lettre adressée à la reine Olympia, épouse du monarque, l'Aréopage l'envoya toute cachetée à cette Princesse. Ce corps illustre, bien plus sage que cette troupe de fanatiques, qui composoit alors le conseil d'Angleterre, pensoit que les secrets d'un mari & d'une femme devoient être sacrés chez toutes les nations.

jura aux habitans de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient leurs portes. Mais ce Prince perfide & cruel ne fut pas plutôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses; fit brûler les églises, les prêtres, & tout le peuple qui s'y étoit réfugié. Les habitans, qui refuserent de renoncer à la foi, furent mis à mort, avec leurs femmes & leurs enfans. L'Eglise met au nombre des Bienheureux tous ces religieux citoyens, parmi lesquels on distingue Aréthas, sa femme Rouma, & ses filles qui souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

NAHAVEND. (*bataille de*) Rostam, ayant rassemblé tous les Perses en état de porter les armes, s'avança dans l'Irac Persique, à la tête d'une armée innombrable. Nooman, général des Sarasins, vint à sa rencontre, & l'atteignit près de Nahavend. Les Perses firent les derniers efforts pour soutenir leur monarchie expirante. Nooman fut tué dans la mêlée; & les Musulmans alloient prendre la fuite, lorsque Hodaïfa, l'un des principaux officiers, s'étant mis à leur tête, ranima leur courage; &, malgré l'opiniâtre valeur des Perses, il rompit leurs escadrons, & en fit une horrible boucherie. C'est cette journée qui décida du sort de la Perse, que les Arabes appellent *la victoire des victoires*, *le triomphe par excellence*. Depuis cette bataille, les malheureux vaincus n'oserent plus paroître en corps d'armée devant leurs vainqueurs. *638 de J. C.*

NAÏSSUS. (*bataille de*) L'an de J. C. 269, une armée de Goths, composée de trois cens vingt mille combattans, inonda les terres

de l'Empire Romain, & commit par-tout les plus horribles ravages. Mais ces Barbares, peu instruits dans l'art militaire, vinrent échouer contre les villes qu'ils oserent attaquer; & ils étoient extrêmement affoiblis, lorsque l'empereur Claude II les atteignit près de Naïssus, aujourd'hui Nissa, dans la Servie. A peine les eut-il apperçus, qu'il fit donner le signal du combat. Il fut long; il fut opiniâtre. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enfin un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroissoient impraticables pour venir prendre les ennemis en queue, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths prirent la fuite, après avoir perdu plus de cinquante mille hommes.

NAJARA. (*bataille de*) Bertrand du Guesclin, le héros de son siécle, à la tête d'une armée composée de brigands François, Anglois, Flamands, Gascons, Bretons & Allemands, appellés *Tard-venus*, *grandes Compagnies*, *Marcadiers*, avoit déthrôné Pierre le Cruel, roi de Castille, pour couronner à sa place Henri de Transtamare, son frere. Le monarque dépouillé eut recours au fameux prince de Galles, qui lui promit de le rétablir, & se mit aussi-tôt en marche pour la Castille. A cette nouvelle, Henri, toujours secondé de du Guesclin, rassembla toutes ses troupes qui montoient à près de cent mille hommes, & vint au-devant de son rival. L'armée du prince de Galles étoit beaucoup moins nombreuse; mais elle ne comptoit sous ses drapeaux que des guerriers invincibles, & qui s'étoient déja couverts de gloire aux champs

de Créci & de Poitiers. Du Guesclin, qui connoissoit combien ils étoient redoutables, donna à Henri le sage conseil de ne point livrer de bataille; de couper les vivres à l'ennemi; de le ruiner en détail. Mais les Castilians, qui, pour leur malheur, sembloient avoir pris tout le feu, toute la fougue des François leurs alliés, crierent bientôt, en menaçant, qu'on les menât à l'ennemi. Transtamare eut la foiblesse de céder à leur impatience. La bataille s'engagea donc, le 6 d'Avril 1366, veille du dimanche des Rameaux, entre Najara & Navarette. Dès le commencement de l'action, le comte de Tello, frere de Henri, prit la fuite avec toute l'aîle gauche. Tout le reste de l'armée fit des prodiges de valeur. Le prince de Galles, qui parcouroit tous les rangs, & mettoit le comble à ses exploits, animoit ses soldats par son exemple. Pierre & lui tomberent ensemble sur le corps de bataille où commandoient Transtamare & du Guesclin, qui soutinrent ce double effort avec autant de présence d'esprit que de courage. Trois fois, ils rallierent leurs troupes, & les ramenerent au combat; enfin, après avoir employé tout ce que peut l'adresse & la valeur, il fallut fuir. Henri se sauva; mais le général François fut pris avec un grand nombre de chevaliers du premier mérite. Cette victoire rétablit Pierre sur le thrône, par une révolution aussi prompte que celle qui l'en avoit chassé. Aussi-tôt qu'il apperçut le prince de Galles, il voulut se jetter à ses pieds. Edouard s'avança précipitamment au-devant de lui. « Chier cousin, lui dit le mo-

» narque, je vous dois moult de graces pour » la belle journée que j'ai eu par vous. . . » Sire, reprit le modeſte & généreux vain- » queur, rendez-en graces à Dieu; car la » victoire vient toute de lui, non pas de » moi.»

NAMSLAW. (*priſe de*) En 1741, le roi de Pruſſe, voulant conſerver la communication de l'Oder, fit attaquer, ſur la fin de Juillet, par le prince d'Anhalt-Deſſau, la ville de Namſlaw, en Siléſie, dans la principauté de Breſlaw. La garniſon Autrichienne, à la premiere nouvelle de la marche du Prince, ſe retira avec précipitation. On trouva dans ce poſte important un magaſin conſidérable de fourrages, & quelques piéces de canon.

A la fin de 1744, les troupes de la reine de Hongrie s'emparerent de Namſlaw; mais elles en furent chaſſées par les Pruſſiens, au mois de Janvier 1745.

NAMUR. (*ſiéges de*) 1. En 1692, Louis XIV forma le ſiége de Namur, la plus forte place des Pays-bas, & par ſa ſituation au confluent de la Sambre & de la Meuſe, & par une citadelle bâtie ſur des rochers eſcarpés, inacceſſibles. Il prit la ville, le 5 de Juin, après huit jours de tranchée ouverte. Le château ne ſe rendit qu'à la fin du mois. Pendant que le monarque hâtoit ſa conquête, le maréchal de Luxembourg couvroit ſes opérations, & empêchoit le roi Guillaume de paſſer la Méhaigne, à la tête de quatre-vingt mille hommes.

Le gouverneur de la place hazarda une ſortie, dans laquelle il perdit environ cinq cens

hommes. Le jeune comte de Lémos un d'entr'eux, ayant été rencontré par un Grenadier à cheval, nommé *Sans-Raiſon*, lui demanda quartier, lui promettant cent piſtoles, & lui préſentant ſa bourſe où il y en avoit trente-cinq. Le Grenadier, qui venoit de voir périr le lieutenant de ſa compagnie, homme plein de valeur & de piété, chéri des troupes, eſtimé du Roi, & qui s'appelloit *Roquevert*, fut inexorable, & maſſacra l'Eſpagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps qui leur fut rendu, & le Grenadier Sans-Raiſon renvoya auſſi les trente-cinq piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant : « Tenez, » voilà ſon argent. Les Grenadiers ne mettent » la main ſur les gens que pour les tuer. »

On amena au maréchal de Luxembourg un officier Eſpagnol, qu'un des partis de l'armée d'obſervation avoit pris, & qui s'étoit fort bien battu. Le Maréchal lui trouvant de l'eſprit, lui dit : « Vous autres Eſpagnols, je » ſçais que vous faites la guerre en honnêtes » gens, & je la veux faire avec vous de » même. » Enſuite il le fit dîner avec lui; puis lui fit voir toute ſon armée ; après quoi, il le congédia, en lui diſant : « Je vous rends » votre liberté. Allez trouver M. le prince d'O- » range, & racontez-lui ce que vous avez vu. »

Un boulet de canon emporta la tête d'un des Suiſſes de l'armée Françoiſe, qui montoient la tranchée. Un autre Suiſſe, ſon camarade qui étoit auprès de lui, ſe mit à rire de toute ſa force, en diſant : » Ho ! ho ! cela eſt » plaiſant. Il reviendra ſans tête au camp. »

Dans l'attaque d'un ouvrage, M. le comte

de Toulouse, qui étoit auprès du Roi, reçut dans le bras un coup de mousquet. On entendit le bruit de la balle; & le monarque demanda si quelqu'un étoit blessé? « Il me » semble, dit, en souriant, le jeune Prince, » que quelque chose m'a touché. » Cependant la contusion étoit considérable, & la balle avoit noirci le galon de la manche, comme si le feu y avoit passé.

Un soldat du régiment des Fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion. Un coup de canon vint & emporta son gabion: aussi-tôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur le champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisieme, & l'alla poser. Un troisieme coup de canon emporta ce troisieme gabion. Alors le soldat rebuté se tint en repos; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit: « J'irai; mais j'y serai tué. » Il y alla; &, en posant son quatrieme gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, & se contenta de dire à son officier: « Je l'avois bien dit. » Il fallut lui couper le bras qui ne tenoit presqu'à rien. Il souffrit l'amputation, sans proférer un seul mot; &, après cette opération cruelle, il dit froidement: « Je suis donc hors d'état de travailler; » c'est maintenant au Roi à me nourrir. »

La prise de Namur fut le dernier des exploits de Louis XIV; car depuis il ne commanda plus ses armées en personne.

2. Trois ans après, Guillaume, à qui l'on

avoit prodigué les railleries & la satyre, pour avoir perdu Namur, vint l'attaquer aux yeux d'une armée beaucoup plus forte que n'avoit été la sienne, quand il essaya vainement de la secourir. Il y trouva de nouvelles fortifications, ouvrage de Vauban. La garnison Françoise, qui la défendoit, étoit une armée; car, dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Boufflers, général actif, appliqué, & qui ne ménageoit pas plus ses soins que sa vie, se jetta dans la place avec sept régimens de Dragons. Ainsi Namur comptoit sur ses remparts plus de seize mille combattans, & voyoit non loin d'elle une armée de cent mille hommes sous les ordres du maréchal de Villeroi, toujours prête à la secourir. Mais la situation du terrein, coupé de bois, de défilés, de marécages, arrêta les François, comme elle avoit arrêté Guillaume. Boufflers, le comte de Guiscard, gouverneur de la ville, le comte de Lomont du Châtelet, commandant de l'infanterie, tous les officiers, tous les soldats opposerent aux diverses attaques de l'ennemi la plus héroïque résistance, mais qui ne recula pas leur défaite de deux jours. Quand une place est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, que la saison est bien favorable, on sçait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelques efforts qu'on fasse pour la défendre. Guillaume entra dans Namur, le 4 d'Août, après vingt-six jours de tranchée ouverte; & sur le champ il attaqua le château, dernier asyle des assiégés. Il le fit battre avec plus de cent cinquante piéces

de canon, & cinquante-cinq mortiers. Ces foudres causerent, en peu de tems, un fracas si terrible, que les souterreins étoient à peine capables de mettre à couvert la moitié de la garnison; & tous les jours les bombes écrasoient près de cent hommes. Enfin, après avoir perdu près de dix mille guerriers, on capitula. Le maréchal de Boufflers fut d'abord arrêté, sous prétexte qu'on avoit retenu quelques soldats prisonniers contre la foi des traités. Mais, bientôt après, on rougit de cette basse politique; & Boufflers fut relâché.

A ce second siége de Namur, on vit une de ces actions magnanimes, digne de trouver place dans un ouvrage, dont l'objet est de consacrer aux éloges de la postérité toutes les vertus qui honorent & distinguent l'homme de guerre. Dans l'armée du roi Guillaume étoient deux guerriers du régiment d'Hamilton, l'un bas-officier, nommé *Union*, l'autre simple soldat, appellé *Valentin*. Une maîtresse, peut-être favorable, suivant l'usage, à tous deux à-la-fois, les avoit rendus rivaux; & les querelles particulieres, que leur amour avoit fait naître, en firent bientôt des ennemis irréconciliables. Union, qui se trouvoit l'officier de Valentin, saisissoit toutes les occasions possibles de le tourmenter & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans se plaindre; ou, s'il gémissoit quelquefois de cette tyrannie, jamais il n'oublioit l'obéissance aveugle que lui prescrivoient les loix du service. Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état, lorsqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du châ-

teau de Namur. Les François firent une sortie où l'officier Union reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba ; & , comme les François pressoient de toutes parts les troupes alliées , il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à son ennemi. « Ah ! » Valentin ! Valentin ! s'écria-t-il, peux-tu » m'abandonner ? » Valentin, à sa voix , courut précipitamment à lui ; &, au milieu du feu des François, il mit l'officier sur ses épaules, & l'enleva courageusement, à travers les dangers, jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salsine. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, sans toucher à l'officier. Valentin tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci, oubliant alors sa blessure, se releva, en s'arrachant les cheveux ; &, se jettant aussi-tôt sur le cadavre défiguré de son libérateur : « Ah ! Valentin, s'écria-t-il, » cher Valentin ! est-ce donc pour moi que » tu meurs ? pour moi, qui te traitois avec » tant de barbarie ? Homme généreux ! je ne » pourrai pas te survivre ! je ne le veux pas !... » Non. » Il fut impossible de le séparer de ce corps ensanglanté. Enfin on l'enleva, tenant toujours embrassé son cher bienfaiteur ; &, pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoissoient leur inimitié, pleuroient à-la-fois d'admiration & de douleur. Lorsqu'Union fut ramené dans sa tente, on pansa de force la blessure qu'il avoit reçue ; mais, le jour suivant, ce malheureux, appellant toujours Valentin, mourut accablé de regrets.

3. Cette expédition, qui fut regardée comme

l'un des plus grands exploits du roi Guillaume, avoit coûté beaucoup à Namur dont presque toutes les fortifications étoient renversées. On les releva : l'on en fit de nouvelles. La citadelle, déja presqu'inexpugnable par sa situation avantageuse, fut environnée de douze autres forts bâtis sur la cime des rochers voisins. Enfin plus d'un demi-siécle de tranquillité rendit à cette ville importante sa premiere opulence & son ancien éclat. En 1746, elle étoit passée sous la domination de la maison d'Autriche, lorsque le maréchal de Saxe entreprit d'en faire le siége. Le prince Charles, qui commandoit alors l'armée des Alliés, fit en vain tout ce qu'il put pour le prévenir. Le général François l'obligea de s'éloigner, & de lui laisser la campagne libre. Le prince de Clermont fut chargé de cette expédition. C'étoient douze places qu'il falloit prendre. On ouvrit la tranchée, le 10 de Septembre. On attaqua plusieurs forts à-la-fois. Ils furent tous emportés. M. de Brulart, aide-major général, plaçant les travailleurs après les grenadiers, dans un ouvrage qu'on avoit pris, leur promit double paye, s'ils avançoient le travail. Ils firent plus qu'on ne leur demandoit, & refuserent la double paye. Le fort Ballard fut pris, en plein jour, par trois officiers seulement ; M. de Launai, aide-major, M. d'Aniere, capitaine dans Champagne, & M. de Clamouze, jeune Portugais, du même régiment, qui, sautant seul dans les retranchemens, fit mettre bas les armes à toute la garnison. Après neuf jours d'attaque, la ville capitula. La garnison fut obligée de se

retirer dans la citadelle pour la capitulation. Au bout d'onze jours, elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute prisonniere de guerre. Elle consistoit en douze bataillons, dont dix étoient Hollandois.

NANCI, (*bataille de*) Charles, duc de Bourgogne, fier de ses anciens exploits, faisoit une guerre cruelle à René, duc de Lorraine. En 1476, il forma le siége de Nanci, sa capitale. Aussi-tôt René vint au secours de la place, avec une armée de dix mille Suisses, auxquels se joignirent encore huit ou neuf mille volontaires de différens pays. Charles n'avoit tout au plus que trois ou quatre mille hommes mal armés, épuisés de fatigues, à moitié vaincus. Cependant à peine eut-il appris que l'ennemi paroissoit, qu'il ordonna la bataille. En vain on lui représenta sa foiblesse. » Je ne veux rien entendre, dit ce Prince » téméraire. Quand je serois seul contre cent » mille, je me battrois toujours. » Il fallut obéir & le suivre. Le 5 de Janvier 1477, dès la pointe du jour, il quitte ses lignes & marche à son rival. Les armées ne tarderent pas à se rencontrer. On en vint aux mains, malgré la rigueur du froid & l'incommodité de la neige qui, ce jour-là, tomboit en abondance. Les troupes Bourguignones furent bientôt enfoncées & mises en déroute. Charles essayoit de les rallier, lorsqu'il fut attaqué par Charles de Beaumont, sénéchal de Saint-Dié. Le Duc étoit déja dangereusement blessé. » Sauve le duc de Bourgogne ! » cria-t-il au gentilhomme ; mais Beaumont, qui, dit-on, étoit sourd, croyant qu'il crioit : « Vive

Bourgogne ! » lui porta un ſi furieux coup, qu'il l'étendit à ſes pieds, ſans le connoître. Ainſi périt, à l'âge de quarante-quatre ans, Charles, dernier duc de la branche royale de Bourgogne, ſurnommé, à juſte titre, *le Hardi*, *le Terrible*, *le Téméraire*. Quand on eut diſtingué ſon cadavre dans la foule des morts, on l'apporta aux pieds de René qui lui prit la main, en pleurant, & dit : « Biau » couſin, vos ames ait Dieu ; vous nous avez » fait moult maux & douleurs. » Il lui fit faire de magnifiques obſèques, & le fit inhumer dans la chapelle de S. Nicolas, d'où il fut transféré, en 1550, à S. Donat de Bruges. Après cette célèbre victoire, le duc de Lorraine entra dans ſa capitale, aux acclamations de ſon peuple. On lui dreſſa à la hâte un arc de triomphe, formé des oſſemens des chevaux, des ânes, des chiens, des chats, & même des reptiles dont on s'étoit nourri durant le ſiége : ſpectacle tout-à-la-fois le plus ſingulier, le plus horrible & le plus attendriſſant qu'aucun peuple ait jamais donné à ſon ſouverain !

NAPATA. (*ſiége de*) Auguſte, ayant déclaré la guerre à Candace, reine d'Ethiopie, envoya contre cette princeſſe les redoutables légions Romaines, commandées par Pétronius. Les Ethiopiens étoient à peine armés. Leurs boucliers étoient faits de cuir crud, & peu propres à défendre ceux qui les portoient. Leurs armes offenſives étoient des épées de mauvaiſe trempe, des haches, de longues perches durcies au feu. De pareils ſoldats n'étoient pas faits pour réſiſter aux Ro-

mains. Ils voulurent pourtant combattre. L'action ne fut pas long-tems douteuse ; & les Ethiopiens s'y distinguerent plutôt par la vîtesse de leur fuite, que par la vigueur de leur résistance. Les vainqueurs allerent assiéger Napata, capitale des Etats de Candace qui, privée d'un œil, mais femme de courage, se disposoit à bien recevoir l'ennemi. La ville fut prise presque sans effort. Les habitans furent massacrés, & toutes les fortifications & la plus grande partie des maisons ruinées. La reine intimidée demanda la paix. On lui dit qu'il falloit envoyer des ambassadeurs à César. « Qui est César, reprit-elle ? Où fait-il » sa résidence ? » La fortune d'Auguste avoit précédé son nom dans ces régions éloignées. Cet empereur traita avec bonté les députés de Candace, & fit avec leur souveraine le traité qu'elle desiroit. *24 ans avant J. C.*

NAPLES. (*siéges de*) 1. L'an 536, Bélisaire, étant entré en Italie, pour abbatre la puissance des Ostrogoths, vint former le siége de Naples. Cette ville, alors moins grande qu'elle n'est aujourd'hui, mais bien située, étoit défendue par de bons remparts, & par une garnison nombreuse. Les habitans avoient résolu de périr plutôt que de se rendre ; &, durant vingt jours, toutes les propositions, tous les assauts du général Romain furent inutiles. Il alloit abandonner cette entreprise, lorsqu'un heureux hazard vint lui offrir le succès qu'il n'espéroit plus. Un soldat Isaure, curieux de voir la structure d'un aqueduc que Bélisaire avoit fait couper assez loin de la ville, s'avisa d'y entrer. En s'avançant, il

rencontra un rocher percé d'un canal assez large pour donner cours à l'eau, mais trop étroit pour laisser passer un homme. Il jugea qu'en élargissant ce canal, on pourroit pénétrer jusques dans la ville, & revint en donner avis à son général. Bélisaire chargea quelques Isaures d'élargir le passage, mais sans bruit. En peu d'heures, ils eurent pratiqué un chemin assez spacieux pour un homme armé. Alors le général Romain, par un effet de cette bonté qui caractérisoit sa grande ame, voulut essayer d'épargner aux habitans les désastres dont ils étoient menacés. Il demanda une entrevue avec Etienne, l'un des principaux citoyens de la ville, & l'exhorta vainement à prévenir les effets de la vengeance de ses soldats. Bélisaire, se voyant réduit à faire usage de la force, choisit, sur le soir, quatre cens hommes, & leur commanda de prendre leurs armes, & d'attendre ses ordres. La nuit étant venue, ils prirent des lanternes, & marcherent vers l'aqueduc. Ils étoient précédés de deux trompettes qui devoient se faire entendre, lorsqu'ils auroient pénétré dans la place. Cependant Bélisaire avoit fait préparer des échelles pour monter à l'escalade dans le même moment; & toutes ses troupes étoient sous les armes. Lorsque le détachement fut entré dans l'aqueduc, la plus grande partie prit l'épouvante, & retourna sur ses pas, malgré les efforts que faisoient leurs conducteurs pour les retenir. Bélisaire les fit remplacer par deux cens soldats des plus braves de l'armée. Ceux qui avoient fui le péril, piqués des reproches de leurs camarades, & rougissant de

paroître

paroître moins hardis, entrerent à leur suite. L'aqueduc, couvert d'une voûte de briques, pénétroit bien avant dans la ville; & les soldats étoient déja, sans le sçavoir, sous le terrein de Naples, lorsqu'ils arriverent enfin à la bouche du canal, qui se terminoit à un bassin dont les bords étoient fort élevés & impraticables, sur-tout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras. Ils se heurtoient les uns les autres : ils se pressoient dans ce lieu étroit. Un soldat, plus dispos & plus hardi, s'étant dépouillé de ses armes, s'aida si bien des mains & des pieds, qu'il parvint jusqu'au haut, & se trouva dans une méchante masure habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, si elle ouvroit la bouche, & jetta dans le fossé une corde qu'il attacha par un bout à un olivier. A l'aide de cette échelle, les soldats se trouverent tous en haut, deux heures avant le jour. Ils s'avancerent vers les murs du côté du nord; surprirent les gardes de deux tours, & les passerent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnerent le signal avec les trompettes. Aussi-tôt Bélisaire fit appliquer les échelles; mais, comme elles se trouverent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainsi le haut des murs. De-là les Romains se répandirent dans la ville où ils trouverent peu de résistance. Le soldat irrité se livra d'abord à tous les excès de la fureur la plus aveugle. Les Barbares auxiliaires exerçoient leur vengeance, sans respecter les asyles les plus sacrés. Bélisaire vint à

bout de les arrêter, en menaçant les uns, en priant les autres; &, après leur avoir abandonné le butin, comme la digne récompense de leur valeur, il rétablit le calme dans la ville, & fit rendre les enfans à leurs peres, & les femmes à leurs maris.

2. En 542, Totila vint mettre le siége devant Naples. Démétrius, géneral de l'empereur Justinien, ayant tenté de faire entrer des vivres dans la place, fut fait prisonnier. Le roi des Goths, pour intimider la garnison qu'il serroit de très-près, fit conduire jusqu'au pied des murailles Démétrius, chargé de chaînes, la corde au cou, & l'obligea de crier aux assiégés que l'empereur n'étoit plus en état de leur envoyer aucun secours. Ce discours propre à persuader, & la famine, plus éloquente encore, engagerent les Napolitains à se rendre. Totila fit éclater sa prudence & son humanité, dans la maniere dont il pourvut aux besoins de ces gens affamés. Il fit fermer toutes les portes, & ordonna qu'on distribuât à chaque habitant une petite quantité de nourriture, qu'il fit augmenter chaque jour, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement repris leurs forces. Un pauvre homme vint se plaindre au Roi qu'un de ses officiers avoit violé sa fille. Cet officier étoit brave; & toute l'armée s'intéressa pour lui. Mais Totila, sévere observateur de la justice, fit mourir le coupable, & confisqua tous ses biens au profit de la fille outragée.

3. Sicon IV, prince de Bénevent, déclara la guerre aux Napolitains, l'an 818, & vint former le siége de leur ville par terre & par

mer. Bientôt il fit aux fortifications une brèche considérable ; & il alloit se rendre maître de la place, lorsqu'Etienne, duc de Naples, lui envoya demander la paix, le priant de suspendre jusqu'au lendemain matin son entrée triomphante dans la ville. Afin de donner plus de poids à ses paroles, le rusé Duc livra pour sûreté sa mere & ses deux fils. Sicon ne songeoit plus qu'à jouir d'une victoire qu'il croyoit certaine. Mais, durant la nuit, les assiégés travaillerent avec tant d'ardeur à la réparation des murailles, que, le lendemain matin, la brèche fut fermée ; & les remparts se trouverent garnis de soldats. Il fallut recommencer l'attaque. Mais le courage infatigable des Napolitains fit long-tems échouer tous les efforts de l'ennemi. Ils céderent pourtant ; &, après avoir épuisé toutes les ressources, ils consentirent à payer tribut au victorieux Sicon.

4. L'an 1258, l'empereur Conrad, étant entré en Italie, à la tête d'une puissante armée, mit le siége devant Naples qui s'étoit soumise au pape qui ne put la défendre que par ses bénédictions & ses magnifiques promesses. L'empereur fit jouer ses machines avec tant de succès, que la ville fut obligée de se rendre. Elle fut sévèrement punie de sa révolte. Les citoyens furent forcés de démolir eux-mêmes leurs superbes remparts jusqu'aux fondemens.

5. Le pape Urbain VI, ayant excommunié Jeanne I[ere], reine de Naples, chargea du soin d'exécuter la sentence de déposition Charles de Duras, que la princesse, quelques années

auparavant, avoit déclaré ſon héritier légitime. Ce prince, ſacrifiant la reconnoiſſance au reſſentiment de l'ambitieux pontife & au deſir de régner, entra les armes à la main dans les Etats de ſa bienfaitrice, & vint camper aux portes de Naples. Il avoit dans cette ville beaucoup de partiſans. Dès qu'on ſçut qu'il étoit ſi proche, un grand nombre d'habitans paſſerent par-deſſus les murailles, & porterent des rafraîchiſſemens à ſes troupes. Ils lui apprirent en même tems que la ville étoit partagée en trois factions, dont la plus puiſſante le demandoit pour ſouverain. Sur cette nouvelle, deux chevaliers Napolitains, capitaines de cavalerie, qui ſervoient ſous Charles, ayant pour guides quelques-uns des transfuges, paſſent la mer à gué, le long des remparts, & entrent dans la ville par la porte appellée *Conciaria*. Elle n'étoit ni fermée ni gardée. La mer, qui en baignoit le pied, paroiſſoit être un retranchement aſſez sûr. Les deux chevaliers s'avancent dans la place du marché, en criant : « Vivent le roi Charles » de Duras, & le pape Urbain ! » Suivis de la populace qu'ils y trouvent, ils vont ouvrir la porte du marché, par où Charles entre avec ſon armée. Le lendemain, ce prince aſſiége le Château-neuf, où la reine s'étoit retirée, & n'oublie rien pour s'en rendre maître. Après l'avoir battu avec toutes les machines de guerre alors en uſage, il y fait jetter des barils remplis des matieres les plus infectes, & des membres de ſes priſonniers de guerre, coupés en morceaux. Ces barils, en tombant, s'effondroient

avec un bruit affreux, &, répandant une odeur insupportable, offroient en même tems aux yeux des assiégés le plus hideux spectacle. Cependant Jeanne, réduite à la derniere extrémité par la disette, n'ayant point de galeres pour s'enfuir, ne sçavoit quel parti prendre. Son unique ressource étoit dans les efforts que faisoit, pour sa délivrance, Othon de Brunswick, son époux. Mais, ce prince ayant été fait prisonnier par Charles, Jeanne se rendit au vainqueur, l'an 1380.

6. Alfonse, roi d'Aragon, l'implacable rival de René d'Anjou, voulant achever d'expulser ce prince du thrône de ses peres, vint former le siége de Naples, en 1442. Il pressoit vivement cette capitale, lorsqu'un maçon, nommé *Anello*, chargé de l'entretien des aqueducs, vint lui dire qu'il en connoissoit un par lequel on pourroit pénétrer jusques dans une maison voisine de la porte de Capouë; qu'en introduisant dans cette maison un nombre suffisant de soldats, il seroit aisé de se rendre maître de cette porte, & d'y faire entrer toute l'armée. Le monarque profite de l'avis. Il choisit pour cette expédition deux compagnies d'infanterie. Anello, gagné par l'espoir d'une grande récompense, se met à leur tête. Il les conduit, de nuit, dans l'aqueduc, par un regard éloigné de la ville de plus d'un mille. Ils marchent à la file avec des falots, & armés d'arbalêtes & de pertuisanes. Tandis qu'Alfonse s'approchoit des murailles, pour voir quel seroit le succès de cette tentative, ils arrivent heureusement, par l'aqueduc, jusques dans la maison d'un tailleur,

près de la porte de Sainte-Sophie, & ſortent, l'un après l'autre, par le puits de cette maiſon, juſqu'au nombre de quarante. Mais, n'oſant encore entreprendre de forcer la garde, ils ſe contentent de menacer la femme & la fille du tailleur, pour les empêcher de crier, & attendent leurs compagnons. Cependant le tailleur, qui étoit dehors, rentre chez lui; &, ſurpris de voir ſa maiſon remplie de ſoldats, en ſort bruſquement, & prend la fuite, en criant que les ennemis ſont dans la ville. Les quarante ſoldats, croyant alors ne devoir plus différer, attaquent la garde à la porte de Sainte Sophie. Ils trouvent tant de réſiſtance, que René a le tems de ſe porter de ce côté-là, d'en tuer une partie, & de forcer l'autre à reculer. Durant ce combat, Alfonſe, ne voyant pas le ſignal qu'on étoit convenu de lui donner, en cas de réuſſite, s'imagina que l'entrepriſe avoit échoué. Il reprenoit le chemin de ſon camp, lorſqu'il entendit dans la ville un bruit de guerre, qui l'obligea de revenir ſur ſes pas. René avoit renforcé la garde & mis la porte de Sainte-Sophie en ſûreté; mais trois cens Génois, chargés de défendre celle de Saint-Janvier, abandonnerent ce poſte, dès que le bruit ſe répandit que les ennemis étoient dans la ville. Alors un gentilhomme, appellé *Marin Spizzicaſo*, affectionné au parti d'Aragon, jetta, du haut des murailles, pluſieurs cordes, à l'aide deſquelles Pierre de Cardonne, général de l'armée d'Alfonſe, grimpa ſur les remparts, & fut bientôt ſuivi d'un grand nombre de braves. Pendant qu'il couroit dans la ville, faiſant retentir le

nom d'*Aragon*, il rencontra un guerrier, nommé *Brancazzo*, qui alloit à cheval vers la porte de Sainte-Sophie, trouver le roi René. Il le fit prisonnier; monta son cheval; &, à la tête d'un corps d'Aragonnois, il s'avança du côté de René. Ce prince, en le voyant, croit l'ennemi dans la ville. N'écoutant plus que son courage, il fond avec intrépidité sur ce corps qui s'avance, & le met en fuite. Mais bientôt il se rallie, & revient à la charge. René succombe, & cède au nombre. Il s'ouvre un passage, l'épée à la main, & se retire dans le Château-neuf. Ainsi le roi d'Aragon se rendit maître de Naples par un aqueduc, de la même maniere que Bélisaire l'avoit reprise sur les Goths, près de dix siécles auparavant. René, sans espérances & sans ressources, s'embarqua pour passer en Provence. Alfonse entra dans sa conquête en triomphe, comme les anciens Romains, sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout rendit hommage à sa fortune, à sa valeur; & le royaume de Naples fut réuni à celui de Sicile, dont il étoit divisé depuis cent soixante ans.

7. Ferdinand, roi de Castille & d'Aragon, ayant, au mépris des traités les plus solemnels, envahi la partie du royaume de Naples & de Sicile, qui appartenoit aux François, chargea le capitaine Gonsalve de former le siége de Naples pour achever la conquête de cet Etat. Aux approches des Espagnols, les François, qui ne se fioient point aux habitans, se retirerent dans le Château-neuf, & dans celui de l'Œuf. Gonsalve attaqua d'abord la

premiere de ces forteresses. Elle fit une vigoureuse résistance. Les guerriers, qui la défendoient, étoient résolus de s'ensevelir sous les ruines de la place plutôt que de la rendre; & sans doute le général Espagnol auroit échoué dans son entreprise, s'il n'eût mis en usage que les voies ordinaires. Mais il avoit dans son armée un soldat, appellé *Pierre de Navarre*, du nom de sa patrie, qui lui ouvrit les portes & les remparts du château, en employant une nouvelle espece de foudres. Ce guerrier, homme intelligent, s'étoit trouvé, en 1487, à une expédition où les Génois s'étoient servi, sans succès, de ces volcans terribles que l'on appelle *mines*. Il examina le fourneau de l'une de ces mines, & remarqua que le peu d'effet de cette invention ne venoit pas de la faute de l'art, mais de celle de l'ouvrier qui n'avoit pas pris ses dimentions assez justes. Il perfectionna ce secret, & le communiqua à Gonsalve qu'il pria d'en essayer. Pierre de Navarre prit si bien ses mesures, que la mine eut tout l'effet qu'on pouvoit souhaiter. (*a*) Il en pratiqua plusieurs

(*a*) On sçait qu'avant l'invention des mines, la maniere de faire brèche à une place consistoit à creuser sous la muraille. On étançonnoit à mesure qu'on ôtoit la maçonnerie. Quand ce travail étoit achevé, on mettoit le feu aux étançons. Dès qu'ils venoient à manquer, la muraille s'écrouloit dans le fossé. L'invention de Pierre de Navarre fut bientôt adoptée par toutes les nations du monde, parce qu'elle étoit beaucoup plus simple, plus terrible & moins dangereuse. C'est une époque dans l'art militaire.

autres qui réussirent toutes avec tant de précision, que le Château-neuf fut emporté, & que tous ses défenseurs furent taillés en piéces, ou abymés sous les débris de leurs murailles. La garnison du château de l'Œuf, commandée par un brave gentilhomme d'Auvergne, nommé *Chavagnac*, ne fut pas découragée par le sort malheureux de ses compatriotes. En vain on la somma de se rendre. Elle répondit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus glorieux que de mourir, les armes à la main, pour le service de son maître. Navarre prépara donc de nouvelles mines qui jouerent avec le même fracas que les premieres. La muraille écrasa la plus grande partie des soldats : les autres périrent, à la vue d'une flotte Génoise, qui venoit à leur secours, & qui ne s'approcha que pour être témoin de leur défaite, en 1503.

NARBONNE. (*siéges de*) 1. L'an 436, cette ville fut assiégée & vivement pressée par Théodoric, roi des Visigoths. Litorius vola sur le champ au secours de la place dépourvue de munitions, & presque de défenseurs. Avitus, si connu dans l'Empire Romain par sa valeur, ayant appris qu'un de ses esclaves venoit d'être tué par un cavalier Barbare, joignit l'armée Romaine, pour venger la mort de ce bon serviteur. Il arrive. Il monte à cheval; cherche le meurtrier; le trouve; l'oblige à se mettre en défense, & à prendre carriere. On s'écarte pour les voir combattre. Dès le premier choc, Avitus perce l'ennemi, de part en part, & lui fait mordre la poussiere. Cet exploit fit redouter la valeur des Romains ; & les Barbares intimidés laisserent

entrer dans la ville les cavaliers de Litorius; dont chacun portoit en croupe deux boisseaux de bled. Ce secours inespéré rétablit l'abondance dans Narbonne, mais découragea Théodoric qui leva le siége.

2. L'an 531, Childebert, roi de Paris, voulant venger les outrages faits à Clotilde, sa sœur, par Amalaric, roi des Visigoths, son époux, marcha vers Narbonne où l'ennemi étoit campé, & lui livra une sanglante bataille. Amalaric fut vaincu, & obligé de se réfugier à Barcelone, où quelques soldats séditieux lui ôterent la vie. Narbonne fut emportée d'assaut, & livrée au pillage. On y trouva soixante & douze vases d'or, qu'on prétendoit avoir été enlevés du temple de Salomon. La reine Clotilde ne survécut pas long-tems à sa délivrance. Elle mourut, en arrivant à Paris, & fut enterrée près du grand Clovis, son pere, dans l'église des apôtres S. Pierre & S. Paul, appellée depuis *sainte Genevieve*.

NARVA. (*bataille & prise de*) 1. Le 1er d'Octobre 1700, le Czar Pierre Alexiowitz, à la tête de cent mille Moscovites, vint se présenter devant Narva, ville forte de Livonie, située sur la riviere de même nom, qui se jette du lac Péipus dans le golfe de Finlande, & défendue seulement par mille hommes de troupes réglées, sous les ordres du comte de Hoorn. Le Prince fit dresser ses batteries; mais elles furent si mal servies, qu'en six semaines, elles purent à peine faire brèche, tandis que l'artillerie de la place renversoit à tous momens des rangs entiers dans

les tranchées. Cette lenteur donna le tems à Charles XII d'accourir avec vingt mille hommes au ſecours de Narva. Dès que le monarque Ruſſien en fut inſtruit, il ſe hâta d'arrêter la marche précipitée du roi de Suède. Il fit venir des troupes fraîches, & plaça trente mille hommes à une lieue de la ville, ſur le chemin de l'ennemi. A quelque diſtance, il poſta vingt mille Strelitz, ſoldats aguerris. Enfin il donna ſix mille chevaux au général Scharamétow, le meilleur officier de Ruſſie, avec ordre de ruiner tous les magaſins, & de déſoler tout le pays par où Charles devoit paſſer. Enſuite, ne voulant point commettre ſa fortune contre celle du roi de Suède, il ſe retira, ſous prétexte d'aller raſſembler un nouveau renfort, & laiſſa le commandement de ſon armée au duc de Croi, que le roi de Pologne lui avoit envoyé. Cependant Charles, ayant pris les devants avec huit mille hommes, arriva au défilé de Pyajège, dont Scharamétow s'étoit emparé. L'armée Suédoiſe fut arrêtée devant ce poſte, qu'elle déſeſpéroit de pouvoir forcer. Le monarque aſſembla ſon conſeil. La plûpart opinerent qu'il falloit eſſayer une autre route. Mais Charles, ne pouvant goûter un avis ſi peu conforme à ſon grand courage, reſta ſeul plus d'une heure, la tête appuyée ſur les mains, ſongeant aux moyens de vaincre ce nouvel obſtacle. Enfin, ſortant tout-à-coup de cette longue réflexion, il ordonne, vers une heure après minuit, de battre dans le moment la générale, & de faire monter douze piéces de canon ſur une hauteur d'où l'on voyoit les ennemis en flanc.

La tentative réussit au-delà des vœux du Prince. A peine eut-on tiré douze coups de canon, que les ennemis prirent la fuite, après avoir perdu seulement dix-huit hommes. Les autres corps ne firent pas plus de résistance. En deux jours & demi, Charles les dissipa. Enfin, toujours guidé par la victoire & par sa valeur, il parut devant le camp du Czar, qui étoit muni d'un bon rempart, d'un double fossé, & bordé de cent cinquante canons de bronze. Dès que ses troupes, fatiguées d'une marche longue & pénible, eurent pris quelque repos, il fit toutes les dispositions nécessaires pour attaquer les retranchemens ennemis. Voici le récit que fait de cette bataille mémorable, donnée le 30 de Novembre, l'illustre historien de Charles XII. « Le » roi de Suède donna pour signal deux fusées, » & le mot en Allemand, *Avec l'aide de Dieu.* » Un officier général lui ayant représenté la » grandeur du péril : Quoi ! vous doutez, » dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois, » je ne passe sur le corps à cent mille » Moscovites ?... Dès que le canon des Suédois » eut fait brèche aux retranchemens, ils » s'avancerent, la bayonnette au bout du » fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui » donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites » se firent tuer, pendant une demi-heure, » sans quitter le revers des fossés. Le » Roi attaquoit à la droite du camp où étoit » le quartier du Czar, dont il ignoroit l'absence. » Aux premieres décharges de mousqueterie » ennemie, Charles reçut une balle » dans le bras gauche; mais elle ne fit qu'en-

» dommager légèrement les chairs. Son ac-
» tivité l'empêcha même de ſentir qu'il étoit
» bleſſé. Son cheval fut tué ſous lui preſqu'auſ-
» ſi-tôt. Un ſecond eut la tête emportée d'un
» coup de canon. Il ſauta légèrement ſur un
» troiſieme, en diſant : Ces gens-ci me feront
» faire mes exercices, & continua de com-
» battre & de donner les ordres avec la même
» préſence d'eſprit. Après trois heures de com-
» bat, les retranchemens furent forcés de
» tous côtés. Le Roi pourſuivit la droite des
» ennemis juſqu'à la riviere de Narva, avec
» ſon aîle gauche, ſi l'on peut appeller de ce
» nom environ quatre mille hommes qui en
» pourſuivoient près de cinquante mille. Le
» pont rompit ſous les fuyards : la riviere fut,
» en un moment, couverte de morts. Les au-
» tres déſeſpérés retournerent à leur camp,
» ſans ſçavoir où ils alloient. Ils trouverent
» quelques baraques, derriere leſquelles ils ſe
» mirent. Là, ils ſe défendirent encore, parce
» qu'ils ne pouvoient pas ſe ſauver. Mais en-
» fin les généraux Dolorouky, Gollouin,
» Fédorovits vinrent ſe rendre au Roi, &
» mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant
» qu'on les lui préſentoit, arrive le duc de
» Croi, qui venoit ſe rendre lui-même avec
» trente officiers. »

Charles les reçut généreuſement, & ren-voya les ſimples ſoldats & les bas-officiers dans leur pays. Profitant enſuite du peu de jour qui reſtoit, il ſe rendit maître de l'artillerie ennemie ; puis, s'étant avantageuſement poſté entre le camp & la ville, il ſe coucha par terre ſur un manteau qu'il fit étendre dans

la boue devant un feu que les soldats de sa garde avoient fait. Un moment après qu'il eut fermé les yeux, les plaintes d'un soldat, que le froid faisoit plus souffrir encore que ses blessures, interrompirent son sommeil. Il le fit mettre à côté de lui contre un tambour pour le soutenir; &, s'étant appuyé sur les genoux de ce soldat, il s'endormit, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue.

» A deux heures du matin, le Général, » qui la commandoit, l'envoya supplier de » lui accorder la même grace qu'au duc de » Croi. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit » qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, » & venir mettre bas les armes & les dra- » peaux devant lui. Le Général parut bientôt » après avec ses Moscovites qui étoient au » nombre de trente mille. Ils marcherent, la » tête nue, soldats & officiers, à travers » moins de sept mille Suédois. Les soldats, » en passant devant le Roi, jettoient à terre » leurs fusils & leurs épées; & les officiers » portoient à ses pieds les enseignes & les » drapeaux. » Il traita tous les officiers généraux en monarque généreux & bienfaisant: il leur fit de grandes largesses, renvoya tous les prisonniers sans nom; &, ce qui releve encore plus le mérite de ce jeune conquérant, il fit tout son possible pour diminuer aux yeux de l'univers l'éclat de cette victoire. Mais la reconnoissance publique fit violence à cette glorieuse modestie. Dans cette journée fatale à la Russie, plus de vingt mille Moscovites

resterent sur la place. Il sera facile de concevoir combien cette bataille fut sanglante, quand on sçaura que vingt-quatre coups que chaque soldat Suédois avoit à tirer, ne lui suffirent pas dans l'action, & qu'il fut obligé de se servir des cartouches des Moscovites morts pour en tuer d'autres. Le seul Scharamétow sçut ménager sa retraite avec un petit nombre de soldats attachés à sa personne. Les Suédois eurent douze cens trente blessés, onze cens trente-sept morts, du nombre desquels fut le maréchal Rebbing, capitaine d'une valeur éprouvée. Un butin considérable les dédommagea amplement de ces pertes. On prit la caisse de l'armée, où l'on trouva deux cens soixante-deux mille écus. Chaque soldat eut tant de choses pour sa part, que, pour s'en débarrasser, il donnoit les chevaux Moscovites pour trente sols, ou un écu, les plus forts, & une robe fourrée de martre-zibeline, pour une botte de foin.

Le 1er d'Août 1704, le Czar, que Charles XII avoit rendu grand capitaine, à force de le battre, vint se présenter devant Narva, pour la seconde fois, avec des troupes nombreuses. Il la fit bombarder, jour & nuit; empêcha qu'elle ne fût secourue par mer & par terre, & y fit donner deux assauts furieux, avec perte de sept ou huit mille hommes, tant tués que blessés. Enfin, le canon ayant élargi les brèches, les Moscovites attaquerent la place, le 21, avec vingt mille hommes. Rien ne put résister à leur impétuosité. Les Suédois furent vaincus; & les vainqueurs, se répandant dans la ville, tuerent, pillerent, viole-

rent, jusqu'à ce que le Czar, qui vouloit arrêter cette barbarie, les eût forcés de cesser le carnage. « On montre encore à Narva » dans l'hôtel-de-ville, dit M. de Voltaire, la » table sur laquelle il posa son épée en entrant; » & l'on s'y ressouvient des paroles qu'il » adressa aux citoyens qui s'y rassemblerent: » *Ce n'est point du sang des habitans que* » *cette épée est teinte, mais de celui des Moscovites, que j'ai répandu pour sauver vos* » *vies.* » Tous ceux des Suédois qui ne purent gagner Ivanogrod bâti sur un rocher, de l'autre côté de la riviere, furent passés au fil de l'épée; & ceux qui s'y étoient retirés capitulerent, trois jours après.

NAULOQUE. (*bataille de*) Il ne restoit des débris de la république Romaine, après la funeste journée de Philippes, que le jeune Pompée qui s'étoit emparé de l'isle de Sicile, d'où il infestoit les côtes d'Italie, & causoit de cruelles allarmes à Auguste. Ce Triumvir avoit déja conçu le projet de se défaire d'Antoine & de Lépidus, ces deux cohéritiers que la fortune l'avoit obligé d'associer dans cette espece de succession à la puissance de son oncle. Mais l'habile Politique n'avoit point encore éventé ses ambitieux desseins. Il avoit besoin & de l'épée d'Antoine, & des richesses de Lépidus. Il employa les forces de l'un & de l'autre pour chasser Pompée de sa retraite. Après plusieurs combats dont les succès furent variés, on en vint à une derniere bataille sur mer; & les deux flottes, composées de trois cens vaisseaux chacune, se rangerent en bon ordre entre Nauloque &

Mylès.

Mylès. L'action fut vive, & la victoire longtems disputée. Enfin la flotte d'Auguste, commandée par le célèbre Agrippa, prit la supériorité. Le corbeau ou main de fer, invention ancienne, par le moyen de laquelle on accrochoit les vaisseaux pour combattre sur les bords, comme sur la terre ferme, contribua beaucoup à la victoire du Triumvir. Pompée, après avoir recueilli les débris de sa défaite, qui se montoient en tout à dix-sept bâtimens, car tous les autres avoient été ou pris, ou coulés à fond, ou brisés contre les côtes, abandonna la Sicile, & s'enfuit dans l'Asie, où bientôt son inquiète ambition lui fit trouver la mort. *L'an 35 avant J. C.*

NEISS. (*siége de*) En 1741, après l'expédition d'Otmachow, le roi de Prusse se présenta devant Neiss, ville de la basse Silésie, qu'une bonne muraille & un fossé plein d'eau rendoient importante. Le monarque fit sommer le comte de Brown, qui y commandoit, de se rendre avec sa garnison; mais, pour toute réponse, le gouverneur fit tirer sur l'officier du prince; &, par son ordre, quelques cavaliers le poursuivirent pour l'arrêter. Enflammé d'une juste colere, Frédéric aussi-tôt fit dresser ses batteries qui commencerent à foudroyer la place, le 19 de Janvier. Mais, quelques jours après, il fit lever le siége; & alors les habitans mirent la ville en état de défense, par les provisions qu'ils y firent entrer, & par les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûterent aux anciennes fortifications. Ces précautions ne dérangerent point le plan du roi de Prusse, qui avoit résolu la conquête de Neiss; &, vers

le mois d'Octobre suivant, le prince Théodore d'Anhalt-Dessaw vint déployer devant cette ville toutes les horreurs de la guerre. Le 27, la tranchée étant perfectionnée, on commença à battre la place en brèche; & le feu de l'artillerie fut si vif, durant trois jours, que le commandant, craignant de se voir enseveli sous un monceau de ruines, arbora l'étendard de capitulation. La garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre.

NÉMÉE. (*bataille de*) La puissance de Lacédemone, parvenue à son comble, excita à la fin la jalousie des Grecs; &, l'an du monde 3610, Thèbes, Argos, Corinthe, & ensuite Athènes se liguerent ensemble pour humilier cette superbe rivale. Les Confédérés étoient excités par les sollicitations de Tithrauste, agent du roi de Perse, qui leur promettoit, de la part de son maître, les plus puissans secours. Le bruit de cette Ligue redoutable répandit l'allarme dans le cœur des Spartiates qui jouissoient avec sécurité de leur énorme grandeur. Réveillés par la tempête qui se préparoit à fondre sur leur république, ils rappellerent aussi-tôt Agésilas, un de leurs rois, actuellement occupé dans les États du monarque Persan à venger la liberté des Grecs d'Ionie. Le Prince obéit sur le champ aux ordres des Ephores, avec la docilité d'un simple particulier. Mais, comme le péril étoit pressant, on n'attendit pas son retour. On leva une grande armée qui fut mise sous le commandement d'Aristodème, tuteur du roi Agésipolis, encore enfant.

Cependant les Confédérés s'approchoient

à grands pas du territoire de Sparte; &, pour peu qu'on négligeât d'aller à leur rencontre, Lacédémone alloit devenir le théatre de la guerre. Afin de prévenir ce malheur, Aristodème conduisit ses troupes à l'ennemi qu'il rencontra près de Némée, ville voisine de Corinthe. A peine les deux armées se furent-elles apperçues, que, de part & d'autre, on résolut de tenter la fortune dans un sanglant combat: on donne le signal; on s'approche; on se frappe; on se mêle. L'action, devenue générale, offre le terrible spectacle de deux grands corps qui s'entre-choquent pour se détruire. La mort & la fureur volent dans tous les rangs. La victoire incertaine couronne tour-à-tour les drapeaux des deux partis. Enfin, après une mêlée vive & opiniâtre, les Spartiates repousserent les Alliés, & se rendirent maîtres du champ de bataille qu'ils avoient couvert de morts & de mourans. On jugea dès-lors quelle seroit l'issue de cette guerre; & la Grèce vit, non sans frémir, qu'elle alloit être inondée du sang de ses enfans.

NÉMEZ. (*siége de*) Les Autrichiens, les Polonois & les Vénitiens, ayant, en 1686, formé contre les Turcs une ligue redoutable, le général des Polonois entra dans la Moldavie, & vint se présenter devant la forteresse de Némez. Tous les habitans l'avoient abandonnée. Il ne s'y trouvoit plus que dix-neuf chasseurs Moldaves, que le hazard y avoit amenés. Ces braves gens levent les ponts; ferment les portes, & refusent de se rendre. Les Polonois, qui ignoroient l'état de

Qq ij

la garnison, canonnent la place pendant quatre jours. Les chasseurs se défendent avec un courage plus qu'humain ; tuent un grand nombre d'assiégeans, & en particulier le maître de l'artillerie. Le cinquieme jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils demandent à capituler. On leur accorde des conditions honorables, & la permission de se retirer où ils voudront. Après qu'on eut signé, de part & d'autre, le traité, on vit sortir six hommes qui emportoient sur leurs épaules trois de leurs compagnons blessés. Dans ce moment, l'admiration, la honte, la rage se succéderent dans le cœur du général Polonois. Il resta long-tems confus, interdit, désespéré. Mais, l'honneur le rappellant bientôt à ses engagemens, il renvoya ces généreux guerriers avec éloge, & leur fit même des présens.

NÉPHÉRIS. (*siége & prise de*) Scipion, afin d'ôter à Carthage, qu'il assiégeoit, tout moyen de recevoir des vivres, s'appliqua, pendant les quartiers d'hyver, à se débarrasser des troupes du dehors. Pour remplir ce projet, il attaqua Néphéris, place voisine, qui leur servoit de retraite. Dans une derniere action, il périt, du côté des ennemis, plus de soixante-dix mille hommes, tant soldats que paysans ; & la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siége. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, & contribua beaucoup à la prise même de Carthage. *147 ans avant J. C.*

NÉRAC. (*prise de*) Le 4 de Juin 1621, les Calvinistes s'emparerent de Nérac, place

forte du Condomois, & en chasserent tout ce qu'il y avoit de magistrats & d'habitans fidèles au roi Louis XIII. Aussi-tôt le duc de Mayenne se mit à la tête d'une petite armée presque toute composée de gentilshommes, & marcha contre la ville rebelle. Il y trouva une vigoureuse résistance, parce que la garnison étoit aussi forte que ses troupes. Mais enfin ses efforts multipliés firent déclarer la victoire pour son parti. Les assiégés capitulerent; &, le 7 de Juillet, le Duc prit possession de Nérac, au nom du Roi son maître.

NERGOBRIGE. (*siége de*) Métellus avoit fait éclater la fermeté de son caractere au siége de Contrébie : il fit briller son humanité à celui de Nergobrige. Ses machines venoient de renverser une partie des murailles de cette ville; & les assiégés, se voyant près d'être forcés, s'aviserent de mettre sur la brèche les enfans de Rhétogène, illustre Celtibérien qui s'étoit attaché aux Romains. Le pere n'étoit point arrêté par la vue du danger de ses enfans, & pressoit le Géneral de donner l'assaut. Métellus le refusa, & abandonna le siége d'une place dont la conquête auroit trop coûté à son cœur. La soumission volontaire de la plûpart des villes du pays fut la récompense d'une conduite si pleine de clémence & de générosité. *143 ans avant J. C.*

NÉRIGLISSOR. (*defaite de*) L'ambition & l'orgueil, ces aveugles conseilleres de l'ame, causent souvent la perte des plus puissans Empires. Nériglissor, roi des Assyriens de Babylone, en donna une preuve éclatante, par la triste fin de sa vie, qui bientôt entraîna

la ruine de ſon vaſte royaume. Ce prince ; enyvré de ſa grandeur, & ſe croyant follement le plus puiſſant monarque de l'univers, déclara la guerre aux Perſes & aux Mèdes, dont les rois s'étoient unis par une alliance très-étroite. Ceux-ci s'occuperent, durant trois ans, à faire de grands préparatifs, afin de réſiſter à un ennemi ſi formidable. Ils avoient à leur tête le célèbre Cyrus, fils de Cambyſe, roi des Perſes, & neveu de Cyaxare, roi des Mèdes. Ce jeune prince, qu'une éducation mâle & les ſages leçons de ſon pere avoient doué d'une prudence & d'une intrépidité que n'ont pas ſouvent les plus grands héros, voyant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, fut d'avis de les mener contre les Aſſyriens, afin de vivre à leurs dépens, en déſolant leurs terres, & de leur inſpirer une vive terreur par cette démarche hardie. On ſe met en campagne, après avoir invoqué la protection des dieux ; & l'on arrive bientôt ſur les frontieres de l'Aſſyrie. Nérigliſſor s'étoit campé dans une vaſte plaine ; & ce prince avoit environné ſes retranchemens d'un large foſſé ; coutume que depuis les Romains imiterent. Cyrus, pour lui cacher le petit nombre de ſes troupes, s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut, de part & d'autre, pluſieurs jours à ſe regarder. Enfin la nombreuſe armée d'Aſſyrie ſortit la premiere ; & Cyrus, de ſon côté, s'avança fièrement contre elle. Les archers, les frondeurs & les gens de trait de Nérigliſſor firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les

Perses, animés par la présence & par l'exemple de leur illustre chef, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Crésus, roi de Lydie, allié de Nériglissor, & ce prince lui-même font en vain leurs efforts pour arrêter les fuyards. Ils ne sont point entendus. Les Assyriens éperdus ne voient que l'ennemi qui les poursuit le fer à la main. La cavalerie des Mèdes s'ébranla, en même tems, pour attaquer celle des Babyloniens, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Les vainqueurs & les vaincus entrerent pêle-mêle dans le camp, où il se fit un effroyable carnage. Nériglissor y perdit la vie. Crésus se réfugia dans ses Etats; & Cyrus se mit à sa poursuite. Il fit un grand nombre de prisonniers & un riche butin. Parmi ceux qui furent pris, se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour le général. Elle se nommoit *Panthée*, & étoit femme d'Abradate, roi de la Susiane. Cyrus refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'un objet si charmant ne l'attachât plus qu'il ne voudroit. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Le prince lui donna de sages avis, & lui fit envisager l'empire des passions. « Ah! ne craignez rien, » reprit Araspe : je suis sûr de moi; & je » vous réponds, sur ma tête, que je ne ferai » rien de contraire à mon devoir. » Sermens téméraires, présomption aveugle, que l'Amour se plut à confondre. La premiere fois, Araspe crut ne voir la princesse qu'avec indif-

férence. Cependant ses beaux yeux, l'éclat de son teint, sa bouche riante, toute la personne de sa belle captive l'attiroit sans cesse dans son appartement. Bientôt son cœur se trouva changé. Une flamme secrette le dévoroit; & sa passion devint si violente, qu'il ne put commander plus long-tems à ses desirs. Il tombe aux pieds de Panthée; embrasse ses genoux; mouille sa main de ses larmes, & la conjure, par l'amour le plus tendre, de répondre à son ardeur. La sage princesse fut invincible. Araspe se crut méprisé. Il se disposoit à employer la violence, lorsque Cyrus, instruit de tout, le manda dans sa tente. Araspe s'y rendit en tremblant. Le Prince le traita avec bonté; reconnut que lui-même avoit eu tort de l'enfermer imprudemment avec un ennemi si redoutable, & l'assura qu'il avoit toujours pour lui le même attachement. Cette clémence inattendue rendit la vie & la parole à ce jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. « Ah! je me » connois maintenant, s'écria-t-il; & j'é» prouve bien sensiblement que j'ai deux » ames, l'une qui me porte au bien, l'autre » qui m'entraîne vers le mal. La premiere » l'emporte, quand vous venez à mon se» cours : je cede à l'autre, quand je suis seul. » Il répara avantageusement cette foiblesse, & rendit un service considérable à son maître, en se retirant, comme espion, chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement. Cependant la généreuse Panthée vouloit reconnoître les égards de Cyrus. Elle

écrivit à Abradate, ſon époux; lui raconta avec quelle bonté & quelle ſageſſe ſon reſpectable vainqueur l'avoit traitée. Abradate, plein de reconnoiſſance, vint ſur le champ trouver Cyrus; &, baiſant la main de ſon bienfaiteur : « Vous voyez devant vous, lui » dit-il, l'ami le plus tendre, le ſerviteur le » plus dévoué, l'allié le plus fidèle; uſez de » moi comme il vous plaira : je me livre » pour toujours à votre ſervice. » Cyrus le reçut avec une bonté noble & une tendreſſe généreuſe, qui lui prouverent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractere merveilleux de ce Prince étoit encore beaucoup au-deſſous du vrai. Il s'appliqua à ne point ſe laiſſer vaincre en générosité, & perdit la vie à la journée de Thymbrée, en combattant pour ſon ami. O triomphe de la vertu! Puiſſe notre ſiécle fournir à la poſtérité de pareils exemples! *An du monde 3448*.

NÉSARTIE. (*priſe de*) Les proconſuls Manlius & Junius formerent le ſiége de cette ville, où les principaux Iſtriens & leur roi Epulon lui-même s'étoient enfermés. Ces infortunés furent bientôt réduits à la derniere extrémité; mais rien ne put les engager à demander la paix. Ils égorgerent leurs femmes & leurs enfans aux yeux des aſſiégeans, & jetterent leurs cadavres ſanglans du haut des remparts. Pendant ces affreuſes exécutions, les Romàins eſcaladerent la muraille, & entrerent dans la ville. Le roi, voyant la place au pouvoir de l'ennemi, ſe perça de ſon épée. Tout le reſte fut tué ou pris. On fit un aſſez grand butin; & l'Iſtrie fut ſoumiſe. *An de R. 575*.

NEUHAUSEL. (*siéges de*) 1. En 1621; les Impériaux, sous la conduite du brave comte de Bucquoy, formerent le siége de Neuhausel, place forte, dans la haute Hongrie. On ne put enfermer la ville dans des lignes de circonvallation; & les assiégés eurent toujours une porte libre & une communication aisée avec douze mille Hongrois & Transilvains, campés dans leur voisinage pour les soutenir. Le 10 de Juillet, Bucquoy, s'étant mis à la tête de quinze cavaliers, pour courir le pays, rencontra un pareil nombre de Hongrois. Il les attaqua; mais, ses soldats ne secondant point son courage, ce grand capitaine fut tué. Sa mort découragea les troupes de l'empereur. Elles leverent le siége le 17, après plus de cinq semaines de tranchée ouverte.

2. En 1663, le grand-visir Mahomet Kiuperli vint investir Neuhausel avec une armée formidable. Quoique les fortifications de la place fussent imparfaites, quoiqu'il n'y eût pas même de contrescarpe, la garnison Allemande, composée de trois mille cinq cens hommes, & commandée par le comte Adam de Forgatz, se défendit avec tant de valeur, que le général Ottoman, après avoir perdu plus de quinze mille guerriers, se disposoit à plier bagage. Il y avoit déja trente-six jours qu'il s'épuisoit devant cette ville, lorsque, le 27 de Septembre, le feu prit au magasin à poudre, sans qu'on sçût comment. Les édifices voisins & la plus grande partie de la muraille sauterent avec un terrible fracas; &, le jour même, le Grand-Visir entra dans

Neuhaufel, fans trouver de réfiftance. Montécuculli, à la tête d'une armée affoiblie, épuifée, fut l'inutile témoin de cette conquête.

3. Les Impériaux ne tarderent pas à faire de grands efforts pour arracher cette importante ville au joug infidèle. En 1685, ils fe préfenterent devant fes murs qu'ils foudroyerent avec fureur. La place étoit défendue par le brave Affan-Bacha, l'un des plus habiles officiers de la fublime Porte. Ce capitaine, pour épargner fes foldats, expofoit fur les remparts les efclaves Chrétiens tout armés; &, quand la tranchée avoit fait un grand feu fur ces infortunés qu'on ne reconnoiffoit pas, les Turcs fortoient du foffé, le fabre à la main, & tuoient quelquefois cent Chrétiens avant qu'on les eût apperçus. Affan facrifia de la forte plus de douze cens efclaves qui périrent par le feu des affiégeans. Cependant on n'oublioit rien pour feconder la valeur du gouverneur de Neuhaufel. Le Séraskier Cheitan-Ibrahim-Baffa fut chargé de le fecourir. Ce général, pour faire diverfion, fe jetta fur la ville de Gran, qu'il preffa vivement. A cette nouvelle, le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, chefs de l'armée impériale, quitterent le camp devant Neuhaufel, avec une partie de leurs troupes, & vinrent l'attaquer fur les bords du Danube. Le Séraskier, à leur approche, eut l'imprudence de paffer un grand marais qui le mettoit à couvert. Il chargea le premier avec tout le feu de fon artillerie. Les Chrétiens l'effuyerent fans remuer; mais bientôt, s'ébranlant à leur tour, ils fe précipiterent avec tant de furie fur les

infidèles, qu'ils les précipiterent dans le marais. Plus de quatre mille morts resterent sur la place. Les princes de Conti & de la Rocheguyon, qui étoient allés servir en Hongrie, se distinguerent beaucoup dans cette bataille livrée le 16 du mois d'Août. Ils combattirent toujours au premier rang de l'escadron de Lanthiéri, du régiment de Lawembourg, qui essuya le plus grand effort des Turcs, & dont la courageuse fermeté contribua beaucoup à la victoire. Ils étoient en simple juste-au-corps, quoique tous les généraux & les colonels même de l'Empire fussent armés de bonnes cuirasses & couverts de fer. La fuite du Séraskier rendit le succès complet. Dès qu'il s'apperçut que l'électeur de Baviere, qui avoit franchi le marais, le suivoit en queue, il abandonna son camp, ses tentes, ses équipages, vingt-six piéces de canon, & quantité de munitions. Les généraux vainqueurs revinrent promptement devant Neuhausel, pour en hâter la conquête. Pendant leur absence, le capitaine Caprara avoit fait donner un assaut général à deux bastions que le canon avoit renversés. Assan, qui s'étoit placé sur la brèche à la tête de ses plus braves soldats, y avoit trouvé une mort glorieuse. La perte de ce grand homme avoit jetté la consternation dans tous les cœurs; mais on n'avoit point encore perdu ce courage que ses exemples & ses discours avoient allumé dans tous les soldats. Le duc de Lorraine augmenta le feu des batteries; pressa les travaux; forma de terribles attaques. Les Turcs se défendirent pied-à-pied, de poste en poste, &

ſurent preſque tous taillés en piéces. Le 19 d'Août, Ali, ſecond Bacha, ayant ramaſſé le reſte de ſes troupes dans la grande moſquée, y ſoutint un long combat, & fut enfin forcé. Après cette nouvelle victoire, les Allemands ſe répandirent dans la ville, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur vengeance, ſans diſtinction d'âge, de ſexe & de nation.

NEUMARCH. (*priſe de*) Les troupes Bavaroiſes s'étant répandues dans le haut Palatinat, en 1745, attaquerent, le 15 de Septembre, la ville de Neumarch, ſituée ſur la riviere de Sultz, dans une plaine voiſine des frontieres de la Souabe. Cette place, quoique petite, pouvoit arrêter long-tems les ennemis de la reine de Hongrie. Mais les Bavarois, profitant de la ſurpriſe où leur arrivée ſoudaine avoit jetté les habitans, firent gronder leurs canons; donnerent l'aſſaut; emporterent les fortifications; prirent la ville, & taillerent en piéces la garniſon Autrichienne.

NICE. (*ſiéges de*) 1. En 1691, M. de Catinat, voulant porter au duc de Savoie un coup terrible, vint former le ſiége de Nice, ville importante, & qui avoit vu, en 1543, échouer devant ſes murs les efforts réunis des François & des Turcs. La place fut attaquée avec la plus grande vivacité. Mais ſa défenſe répondit à ſa réputation; & peut-être qu'elle eût bravé tous les aſſauts des aſſiégeans, ſans un accident imprévu, qui favoriſa leurs tentatives. Une bombe, jettée ſur le magaſin du château, fit tomber une partie des travaux, & forma une brèche aſſez grande pour qu'on

pût monter à l'assaut. Un danger si pressant intimida le gouverneur. Il arbora le pavillon; ouvrit les portes de la place, & capitula.

2. Depuis cette époque, Nice n'offrit plus que de foibles obstacles au courage impétueux des François. M. de la Feuillade s'en rendit maître, le 9 d'Avril 1705; &, l'année suivante, le château fut emporté, le 4 de Janvier, par M. de Berwick.

3. Le 1er d'Avril 1744, l'infant dom Philippe fit passer la riviere de Var à ses troupes, & les fit entrer dans le comté de Nice. A cette nouvelle, huit bataillons Piémontois, qui étoient dans la ville, en sortirent; & le parlement de Nice envoya des députés à dom Philippe pour l'assurer de la soumission des habitans. En 1746, l'armée combinée de France & d'Espagne abandonna le comté de Nice pour rentrer en Provence; &, quelques jours après, le roi de Sardaigne se rendit à Nice où on le reçut en souverain.

NICÉE (*bataille & prises de*) 1. Pierre l'Hermite, ce malheureux chef des premiers Croisés dont il étoit l'ame & l'idole, après avoir échoué si tristement en Hongrie, recueillit devant Constantinople les débris de son naufrage; &, s'étant joint à Gautier-sans-Argent, son lieutenant & son ami, il se présenta devant Nicée pour attaquer les infidèles. Mais Soliman, Soudan de cette ville, tomba sur l'armée Chrétienne, avec des troupes aguerries; l'enveloppa, l'accabla, la mit en piéces. Gautier-sans-Argent, Raimond de Breïs, Foucher d'Orléans, Gautier de Breteuil, Geoffroi Burel, & tous les chefs de

ces pélerins barbares & fanatiques perdirent la vie dans cette sanglante bataille. Le Soudan victorieux attaqua le camp des Chrétiens, qui renfermoit encore quelques milliers d'Enthousiastes. Il s'en rendit maître, l'inonda de sang, & n'épargna que les enfans dont il fit autant d'esclaves. Pierre seul eut le bonheur d'échapper au fer Musulman; & ce bon solitaire revint à Constantinople, avec la réputation d'un misérable Visionnaire qu'une folle ambition avoit mis à la tête d'une armée de furieux.

Quelques mois après cette funeste catastrophe, au milieu de l'an 1097, une seconde armée de Croisés, mais plus aguerrie, plus disciplinée, moins féroce, conduite par des chefs plus illustres & plus habiles, entra sur les terres de la domination Musulmane. Elle étoit composée de cinq cens mille fantassins, & de cent trente mille cavaliers couverts d'une armure complette, & comptoit autant de commandans que de princes, de grands-seigneurs, & de peuples différens. Les principaux étoient Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, qui réunissoit en lui, disent les historiens du tems, la sagesse de Nestor, la prudence d'Ulysse, la valeur d'Achille, la force du Géant aux cent bras, « enfin la douceur » & la vertu d'un moine qui auroit l'esprit de » son état. » Il conduisoit des légions nombreuses de Lorrains & d'Allemands; Robert, duc de Normandie, fils aîné du conquérant de l'Angleterre, prince courageux comme un lion, mais violent, incertain, léger, avare par goût, magnifique par ostentation, volup-

tueux autant que superstitieux : il commandoit les Normands ; Hugues le Grand, capitaine invincible, soldat intrépide, d'une probité sans tache, & qui n'avoit pour tout établissement que le titre frivole de frere du roi Philippe I. Il marchoit à la tête de ceux du Vermandois. Ceux de Chartres & de Blois recevoient les ordres du comte Étienne, seigneur qui possédoit, disoit-on, autant de places fortes qu'il y a de jours dans l'année. Son avis décidoit toujours : c'étoit l'oracle de la Ligue sainte ; mais son courage s'éclipsoit, à la vue des grands périls. Ceux de Toulouse combattoient sous les drapeaux du fameux Raimond de Saint-Gilles, vieux guerrier, qui prit la croix par pénitence, & qui fit par habitude des actions de héros. Les Italiens se rassembloient sous les auspices de Bohémond, fils de ce Robert Guiscard, conquérant de la Sicile. Infatigable, adroit, rusé, un combat n'étoit pour lui qu'une partie de plaisir ; & peut-être eût-il été le plus grand des princes Croisés, s'il se fût piqué d'être plus sincere & moins avide. Ces guerriers redoutables remplirent, dès qu'ils parurent, toutes les contrées de l'Asie du bruit de leurs victoires. Leur premiere entreprise fut le siége de Nicée, ville forte, capitale de Bithynie. Elle fut vigoureusement défendue. Soliman & son fils attaquerent deux fois l'armée Chrétienne, & furent deux fois battus. Les Turcs & les Arabes ne connoissoient ni ces grands chevaux de bataille, ni ces escadrons hérissés de fer, ni ces énormes forêts de lances. Interdits, déconcertés, vaincus avant que de combattre,

tre, ils ne purent soutenir le choc impétueux des légions Européennes. Ils prirent la fuite, & laisserent une foule de morts sur le champ de bataille. Nicée, réduite à elle-même, ne put résister à ces terribles conquérans. Elle ouvrit ses portes & capitula.

2. Orcan, second empereur des Turcs, se voyant à la tête d'une armée nombreuse & triomphante, voulut, en 1329, mettre le comble à ses victoires par la conquête de Nicée. Il vint porter l'effroi dans toutes les campagnes voisines; &, précédé de la terreur, il se présenta devant cette ville fameuse. Les habitans, sans s'étonner à l'approche de ce guerrier formidable, résolurent de défendre jusqu'à la mort leur patrie & leur liberté. En vain le Sultan donnoit assaut sur assaut : en vain il faisoit battre, jour & nuit, les remparts avec toutes les machines alors en usage; en vain il interceptoit tous les convois, tous les secours : rien ne déconcertoit ces intrépides citoyens; mais aussi rien ne rallentissoit la vigoureuse activité de l'ennemi. Enfin les défenseurs de Nicée se rendirent à discrétion, après avoir éprouvé, durant près de deux ans, tout ce que la famine, la peste & la guerre ont de plus affreux. Les députés ne demandoient au prince victorieux que la vie & la liberté de se retirer à Constantinople. Orcan, par un mouvement de cette générosité dont notre orgueil croit les Barbares incapables, leur permit encore d'emporter avec eux tout ce qu'ils pourroient de richesses. Le peuple, touché de cette clémence inespérée, se rendit aussi-tôt tributaire, & re-

connut pour maître un prince si digne de commander à des hommes. A peine le Sultan fut-il entré dans la ville, que toutes les femmes des Grecs morts par le fer, ou par la famine, vinrent à ses pieds déplorer leur veuvage. Orcan, ému par leurs prieres, commanda à ses courtisans & à ses nobles de prendre avec eux ces veuves désolées, & de les traiter comme des épouses chéries. Elles eurent lieu, dit l'Histoire, de se féliciter de ce changement de maris.

NICHABUR. (*prise de*) Nadir-Kouli, connu depuis sous le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, fils d'un pâtre du Khorassan en Perse, se sentant emporté par un courage bien au-dessus de sa naissance, rassembla auprès de lui une troupe de brigands qu'il rendit invincibles, & dont il forma bientôt une armée redoutable. Après avoir fait trembler diverses provinces de Perse, il voulut opérer dans sa patrie des révolutions fameuses. Un usurpateur siégeoit alors sur le thrône Persan : c'étoit Asraff; & l'héritier de la couronne faisoit, depuis sept ans, d'inutiles efforts pour rentrer dans ses Etats. Ce Prince infortuné s'appelloit *Scha-Thamas*. Nadir-Kouli vint lui offrir son secours, en 1727; & le monarque le déclara Général de ses troupes. Alors la fortune de Thamas changea de face. La victoire se rangea sous ses drapeaux ; & les rebelles tremblerent pour la premiere fois. L'un des premiers exploits de Nadir fut la conquête de Nichabur. Cette ville, grande & peuplée, offrit à son courage une héroïque résistance. Les troupes royales livrerent

assauts sur assauts ; &, le 15 de Mai, la place fut obligée de se rendre à discrétion. Ce coup intimida toutes les provinces de la Perse. Mached ouvrit ses portes. Conduit par son Général, Thamas fut reçu par-tout ; & bientôt ce Prince se vit proclamé dans Ispahan sa capitale.

NICOPOLIS. (*bataille de*) Bajazet I, surnommé *le Foudre de guerre*, étoit monté sur le thrône Ottoman, à la place d'Amurat, son pere. C'étoit un de ces hommes nés pour être les fléaux de l'univers. On le voyoit voler sans cesse d'Europe en Asie, avec la rapidité d'un éclair; toujours vainqueur, toujours plus redoutable. Après avoir conquis la Bulgarie, la Servie, la Macédoine; après avoir bloqué, durant dix ans, l'empereur Grec dans les murs de Constantinople, & ravagé, comme un torrent, la Bosnie, l'Albanie & la Moldavie, il paroissoit ne méditer rien moins que la conquête d'une partie de l'Occident. Sigismond, roi de Hongrie, effrayé des armes de ce terrible potentat, implora le secours des princes Chrétiens, en 1396. Aussi-tôt dix à douze mille François, l'élite de la noblesse, partirent, comme en triomphe, pour aller combattre les ennemis de Jesus-Christ. Ils avoient à leur tête le comte de Nevers, Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, Henri & Philippe de Bar, le sire de Couci, Gui de la Trémouille, Jean de Vienne, amiral de France, le maréchal de Boucicault, Regnault de Roye, les seigneurs de Saint-Paul, Mon-

torel, Saimpy, le bâtard de Flandres, & Louis de Brézé. Les Hongrois, au nombre de cent mille hommes, attendoient comme des libérateurs cette poignée de guerriers. Ils arriverent enfin, après une marche signalée par les profusions, les désordres & les excès les plus honteux ; &, s'imaginant aller à une victoire assurée, ils voulurent passer le Danube, pour attaquer dans ses propres Etats un ennemi qu'ils croyoient sans courage & sans discipline. Après avoir pris d'assaut quelques places, ils vinrent investir Nicopolis, ville extrêmement fortifiée, sur les rives du Danube qui sépare en cet endroit la Valachie de la Servie. Tandis que la garnison opposoit aux assiégeans la plus vigoureuse résistance, l'empereur Ottoman accourut au secours de la place, à la tête d'une armée de deux cens mille combattans. Les Chrétiens, quoiqu'inférieurs en nombre, méprisoient trop leurs ennemis pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre, on s'avance dans la plaine. Bajazet étend son armée en forme de croissant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes masque le front de ses troupes, & doit combattre, en reculant, jusqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroise soit assez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux aîles. Sigismond, informé de cette disposition par ses coureurs, en instruit les François qui formoient l'avant-garde, & les conjure de suspendre l'attaque jusqu'à ce que le reste de l'armée fût avancé. On rejette une priere si sage : on la traite de pusillanimité. Philippe d'Artois donne le

ſignal. Les François ſuivent leur connétable, & fondent ſur les Turcs avec cette bouillante impétuoſité qui les a caractériſés dans tous les tems. Bientôt ils ſe trouvent au milieu des infidèles. Les deux aîles ſe rapprochent, les enveloppent, les preſſent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur reſte que la triſte reſſource de vendre chèrement leurs vies, en combattant juſqu'au dernier ſoupir. Sigiſmond, témoin inutile de ce déſaſtre, juge la bataille perdue, & prend la fuite. Toute l'armée Hongroiſe imite ſon ſouverain, tandis que les malheureux François, victimes de leur téméraire bravoure, ſe défendent encore comme des lions furieux. Enfin, accablés ſous le nombre, ils périſſent les armes à la main. Ceux qui reſtoient, réduits environ à trois cens hommes, ſont pris, dépouillés, & chargés de chaînes. La plûpart furent immolés au courroux du vainqueur, & traités de la même maniere qu'ils avoient traité, quelques jours auparavant, les priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le comte de la Marche, Henri de Bar, Gui de la Trémouille, & Boucicaut. Lorſqu'après l'action, le Sultan victorieux vint ſur le champ de bataille, il vit, avec ſurpriſe, que le nombre des ſoldats qu'il avoit perdus, étoit dix fois plus conſidérable que celui des Chrétiens. Environ trois cens François, qui étoient allés au fourrage avant la bataille, eurent le bonheur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir eſſuyé des miſeres incroyables, que ces triſtes fugitifs arriverent dans leur patrie,

& répandirent la fâcheuse nouvelle de la défaite de leurs compagnons. « Le tranquille » habitant de Paris, dit M. Villaret, ce peu» ple oisif, voluptueux & frivole, accou» tumé, dans l'enceinte de ses murs, au luxe » & aux plaisirs, fruits de l'abondance & » d'une molle oisiveté, refusa d'abord de » croire un récit trop vrai. Ces paisibles Bour» geois ne pouvoient se persuader que dix » mille de leurs compatriotes eussent été vain» cus, près des rives du Danube, par deux » cens mille Turcs : *On devroit pendre ou* » *noyer cette ribaudaille*, disoient-ils, *qui* » *sement*, *tous les jours*, *de telles fallaces.* » On fut obligé de renfermer au Châtelet les » fugitifs de Hongrie, pour les soustraire aux » menaces de la populace, jusqu'à ce qu'on » eût des nouvelles plus certaines. »

NIEUPORT. (*bataille & siége de*) 1. Le prince Maurice ayant investi cette ville, en 1600, l'Archiduc, gouverneur de Flandres, se hâta d'en empêcher la prise, & vint trouver l'ennemi, sans sçavoir néanmoins s'il lui livreroit bataille. L'ardeur de ses soldats l'y détermina. Elle étoit si grande, que plusieurs jurerent de n'accorder la vie à aucun Flamand, si ce n'est à Maurice & à son frere, afin de les réserver pour le triomphe de leur Général. L'habile chef de l'armée Hollandoise attendit l'ennemi, & se campa sur la plage de la mer, près des Dunes. Il donna le commandement de l'avant-garde au colonel François de Veze, celui du corps de bataille au comte de Solms, & confia l'arriere-garde au seigneur de Temple. Il plaça la cavalerie, qui

étoit aux ordres du comte Louis de Nassau, partie sur le front de la ligne, & partie sur ses flancs. Pour lui, il ne prit point de poste particulier, & se réserva de se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. Le prince Frédéric-Henri, son frere, qui n'étoit âgé que de seize ans, l'accompagnoit. Le duc d'Holstein, le prince d'Anhalt, le comte de Coligni, petit-fils du célèbre amiral de ce nom, & plusieurs autres jeunes seigneurs de la premiere qualité, qui, des pays voisins infectés de l'hérésie, étoient passés en Flandres pour se former dans la science des armes à l'école de ce héros, ne le quitterent point. Les Espagnols arriverent harassés d'une longue marche faite par un chemin fatiguant. Le soleil, tournant alors au couchant, leur donnoit au visage, & les brûloit. Pour comble d'incommodité, un vent assez fort leur jettoit dans les yeux le sable enflammé sur lequel ils marchoient. Maurice, qui se trouvoit, au contraire, dans une position favorable, cherchoit à profiter de tous ses avantages. Il commença par établir une batterie de canon entre la mer & les Dunes. Il s'empara de celles qui étoient les plus élevées; y plaça une seconde batterie, & attendit, avec confiance, que les ennemis vinssent l'attaquer. Ils ne tarderent pas à s'ébranler. L'amiral d'Aragon conduisit la cavalerie par ce terrein étroit que la mer laisse entr'elle & les Dunes; mais il y trouva une résistance insurmontable. L'artillerie de Maurice, qui faisoit un feu terrible dans cette partie, lui causa le plus grand dommage. Le feu ne fut pas moins vif sur les

Dunes, où les deux avant-gardes se heurterent avec furie. Déja les Hollandois reculoient ; le colonel François de Veze étoit blessé. Le corps de troupes qu'il commandoit commençoit à se rompre. Mais, le corps de bataille étant venu les appuyer, ils firent les plus grands efforts, & soutinrent le combat avec un nouvel acharnement. Les décharges faites, on se joint de part & d'autre, la pique & l'épée à la main. Animés de divers motifs également puissans, transportés de haine & de fureur, enflammés du desir de se distinguer, retenus par la crainte de se couvrir de honte, se livrant tour-à-tour à l'espérance & au désespoir, tous combattent comme s'ils étoient sûrs de vaincre, ou comme si, ne comptant plus triompher, ils ne vouloient pas survivre à leur défaite. La victoire semble flotter au milieu des bataillons. On perd du terrein ; on le regagne. Le champ de bataille est jonché de morts & de mourans. Les combattans, couverts de sueur, de sang & de blessures, offrent un spectacle affreux. Le carnage est à son comble. Cependant l'action étoit devenue générale, mais avec un désavantage étonnant pour les Catholiques. Excédés de fatigues, ils se mesuroient avec des troupes fraîches. Obligés de se battre au milieu d'un sable brûlant, ils étoient encore plus incommodés du soleil & de la poussiere. Ils tenoient ferme toutefois; & leur courage ne se démentoit point, jusqu'à ce que leur cavalerie, culbutée plusieurs fois, mais toujours ralliée, ayant été tout-à-fait rompue, &, s'étant renversée, en fuyant, sur l'infanterie, l'eût mise

en désordre. Profitant de ce moment heureux, l'ennemi redoubla d'efforts, & acheva bientôt la déroute de l'armée Espagnole. Quelques compagnies de Cuirassiers, au service des Etats, se distinguerent beaucoup dans cette action, dont Maurice dut le succès à sa cavalerie. Elle étoit plus nombreuse que celle de l'Archiduc; & elle vint si à propos, à plusieurs reprises, au secours de l'infanterie, que celle-ci, également supérieure en nombre à l'infanterie Espagnole, s'assura enfin l'avantage le plus décidé. L'Archiduc fit, en cette occasion, tout ce qu'on devoit attendre d'un prince brave, & d'un grand capitaine. Il s'étoit jetté souvent au plus fort de la mêlée, où, ayant été blessé, il se retira pour faire panser sa plaie. Cet accident découragea entièrement son armée. Elle se débanda de toutes parts, cherchant son salut dans la fuite. Les Espagnols eurent trois mille hommes environ tués sur la place. La plûpart des officiers supérieurs & subalternes périrent, ou reçurent des blessures considérables, ou furent pris. Plus de cent drapeaux ou enseignes, l'artillerie, les bagages, les munitions resterent au pouvoir du vainqueur. Telle fut la fameuse bataille de Nieuport, autrement la bataille des Dunes, livrée le 2 de Juillet, qui coûta près de deux mille hommes à Maurice, & qui le couvrit de gloire. Mais elle ne lui ouvrit pas les portes de Nieuport, dont il leva le siége le 18 du même mois.

2. En 1745, après la prise d'Ostende, le Roi ordonna à M. de Lowendhal de former le siége de Nieuport. La tranchée fut ouverte

la nuit du 31 d'Août au 1[er] de Septembre. Les travaux furent poussés avec tant de célérité, que, le 5 au matin, le commandant de la ville fit battre la chamade ; &, la capitulation qu'il demandoit lui ayant été refusée, il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Cette conquête ne coûta pas plus de cinquante hommes tués ou blessés.

NIMEGUE. (*attaque de*) Le célèbre Martin Schenck, cet infatigable ennemi du roi d'Espagne, ne cessoit de former les plus hardies entreprises. Au mois d'Août 1589, il prit ses mesures pour arriver à Nimègue, à l'improviste, au milieu de la nuit, & pour l'attaquer dans la partie de son enceinte que le Vahal arrose. Il comptoit sur un heureux succès. Mais, soit qu'il eût mal estimé le tems qu'il lui falloit pour se rendre dans la place par eau, soit que ses bâtimens, trop chargés, n'eussent pu descendre aussi vîte qu'il eût été nécessaire, le soleil éclairoit la terre quand il se présenta. Loin de se déconcerter, il fait avancer ses barques les plus légères ; ordonne aux soldats qui les montent de gagner le rivage, & de tâcher de s'y maintenir jusqu'à ce qu'il les eût joints avec le reste de ses troupes. Ces intrépides guerriers obéissent. Ils descendent à terre, & se saisissent presqu'aussitôt d'une maison contiguë au mur & à la porte de la ville, où ils se barricadent. Tous les habitans volent au secours de leur patrie. Hommes, femmes, enfans, vieillards, les ecclésiastiques même attaquent l'ennemi avec fureur, & le repoussent. On le chasse de la maison dont il s'étoit emparé ; & les bour-

geois le pourſuivent juſques ſur ſes bateaux. Schenck cependant ſe diſtinguoit par les plus généreux efforts. Il faiſoit encore balancer la victoire, lorſqu'une main ennemie lui porte un coup terrible. La vue de ſon ſang décourage ſes ſoldats. Une terreur aveugle les précipite vers leurs barques. La plûpart ſe noient: un grand nombre ſont maſſacrés. Enfin cinq bâtimens, ſurchargés du poids de ceux qui s'y étoient jettés, coulent à fond; & Schenck, qui malheureuſement étoit monté ſur l'un d'eux, eſt enveloppé dans ce déſaſtre. Ainſi périt ce fameux capitaine, à l'âge de quarante ans. Sa mort fut ſi agréable aux habitans de Nimègue, qu'ils en firent, pendant pluſieurs jours, des réjouiſſances publiques.

En 1672, Nimègue eut le ſort des autres villes de la Gueldre, c'eſt-à-dire qu'elle paſſa ſous la domination des François. Elle ſe rendit à M. de Turenne, le 9 de Juillet. Mais les conquérans l'abandonnerent, en 1674, après en avoir raſé les fortifications. En 1702, M. le duc de Bourgogne, ſecondé du maréchal de Boufflers, pouſſa les ennemis juſques ſous le canon de Nimègue, & fut même ſur le point de prendre cette ville d'emblée. Divers obſtacles, qu'il eût été très-imprudent de vaincre, s'oppoſerent à cet exploit.

NINIVE. (*ſiéges de*) 1. Arbace, ſeigneur d'Aſſyrie, s'étant ligué avec pluſieurs autres miniſtres de l'Empire, pour déthrôner l'infâme Sardanapale qu'il avoit vu au milieu de ſes débauches, attaqua ce lâche monarque, & l'obligea de ſe renfermer dans Ninive, ſa capitale. Les Conjurés en formerent le ſiége

qui fut long, parce que la ville étoit bien fortifiée & munie de vivres pour un tems considérable. Sardanapale croyoit être en sûreté, se fiant sur un oracle qui avoit déclaré que Ninive ne seroit prise que quand le fleuve deviendroit ennemi de la ville. Etoit-il possible qu'une telle prophétie fût jamais vérifiée? Mais bientôt le Tigre, se débordant avec violence, abbatit vingt stades du mur, & ouvrit un passage aux Rebelles. Alors le prince se crut perdu. Il alluma un bûcher dans son palais, & s'y brûla, lui, ses eunuques, ses femmes & ses thrésors immenses : digne tombeau de ce roi, l'opprobre des hommes, & qui avoit deshonoré son thrône par les plus infâmes voluptés ! Sa mort opéra une mémorable révolution dans le vaste Empire d'Assyrie, des débris duquel se formerent trois grands royaumes : celui des Mèdes, qu'Arbace remit en liberté; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Béléfis, l'un des chefs de la conjuration; enfin celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeller *Ninus le Jeune*.

2. Sous le règne de Saracus, nommé encore *Chynaladanus*, l'an du monde 3378, Nabopolassar, général des armées de ce prince presqu'aussi efféminé que Sardanapale, & aussi méprisable, se révolta contre lui, pour se défaire d'un si indigne maître & régner à sa place. Il fit alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes; &, ayant réuni toutes leurs forces, ils assiégerent Ninive; la prirent; tuerent Saracus, & ruinerent entiérement cette grande ville.

NISIBE. (*siéges de*) 1. Lucullus, après

la bataille d'Arſamias, attaqua Niſibe, ville dès-lors importante, & qui étoit défendue par Guras, frere de Tigrane, roi d'Arménie. La place fut emportée de vive force, après quelques jours d'un aſſaut continuel. Guras fut fait priſonnier, & trouva dans ſon vainqueur une humanité qui tempéra les horreurs de ſon ſort. *An de Rome 684.*

2. L'empereur Macrin n'étoit rien moins que grand capitaine & général heureux. On le vit bien dans la guerre qu'il fit aux Parthes. Deux fois il oſa les attaquer près de Niſibe; & deux fois il fut battu par Artabane, roi des Barbares. Il s'eſtima très-heureux de ce que le vainqueur voulut bien lui vendre une paix honteuſe. Cependant le ſénat eut la baſſeſſe d'ordonner des fêtes publiques, & de décerner au timide empereur le ſurnom de *Parthique* avec le triomphe. *L'an 217 de J. C.*

3. Sapor ſe préſenta devant Niſibe, en 350, avec une innombrable armée, compoſée des plus vaillans peuples de la Perſe. Après avoir employé tous les moyens que l'art mettoit alors en uſage, ce prince fit agir les forces même de la nature. Il inonda la ville. Bientôt tout le terrein de Niſibe ne fut plus qu'un vaſte baſſin. Ouverte de tous côtés, déja Sapor s'en croyoit le maître. Mais la réſiſtance des habitans fut ſi courageuſe, que le monarque Perſan ſe vit enfin contraint de lever un ſiége qui lui avoit coûté mille ſueurs, & qui l'avoit flatté des plus belles eſpérances.

NISSA. (*priſe de*) La guerre, qui s'étoit allumée entre l'Empire & la Ruſſie d'une part, & de l'autre la puiſſance Ottomane, ſe fai-

soit avec une fureur que rien ne pouvoit ral-lentir. Après bien des exploits, de part & d'autre, les Impériaux, commandés par le comte de Seckendorf, assiégerent la ville de Nissa, en Servie. Cette place forte pouvoit résister long-tems à l'ennemi; mais les attaques furent si vives, & le feu du canon fit tant de ravages, que la ville ouvrit ses portes, le 28 de Juillet 1737. Pendant que les Chrétiens faisoient cette conquête, tout se disposoit à la paix. On étoit convenu du lieu des conférences; & les ministres de Russie & de la Porte s'y étoient déja rendus. Mais, la fortune ayant changé, dès cette campagne, en faveur des Turcs, & Nissa ayant été reprise, au mois d'Octobre suivant, le Grand-Seigneur devint plus difficile; & le congrès fut rompu.

NIVELLE. (*prise de*) Dom Juan d'Autriche attaqua cette ville, l'une des meilleures du Brabant, en 1578. Les Flamands rebelles, qui la défendoient, opposerent à ses efforts une vigoureuse résistance. Il fallut les assiéger en régle; amener du canon, & donner coups sur coups plusieurs assauts qui coûterent bien du sang. Villiers, si connu dans ces guerres par sa valeur intrépide toujours dirigée par une prudence inaltérable, animoit par ses exemples la garnison qu'il commandoit. Néanmoins il fallut céder au plus grand nombre; & les bourgeois, qui connoissoient combien la vengeance étoit chère aux Espagnols, capitulerent, & se rendirent après avoir obtenu que la garnison sortiroit avec ses armes & son bagage.

NO-AMON. (*prise de*) Vers l'an 725 avant J. C. un roi d'Assyrie, dit le prophète Nahum, vint assiéger No-Amon, ville fameuse, capable de soutenir les efforts du plus puissant monarque. Après un siége long & pénible, après avoir éprouvé la rigueur excessive de ces fléaux redoutables que la guerre conduit toujours avec elle, la place fut emportée d'assaut, & livrée à toute la fureur des soldats. Ses tristes habitans furent traînés en captivité. Les enfans furent écrasés dans les rues : les femmes furent violées au milieu des places publiques ; & les plus grands seigneurs, chargés de chaînes, furent partagés au sort entre les vainqueurs.

NOCÉRA. (*siége de*) Urbain VI, ayant excommunié Charles de Duras, roi de Naples, en 1385, le monarque, pour venger cet outrage, vint assiéger le pontife dans le château de Nocéra, en Ombrie. Pendant qu'on se hâtoit d'avancer les travaux, un messager, chargé des dépêches du saint pere, fut arrêté en sortant du château à la faveur de la nuit. On enferma cet infortuné dans un sac, pieds & mains liés, à dessein de le renvoyer dans la forteresse, par le moyen d'une machine qui servoit à lancer des pierres. Mais, le poids de cet homme excédant la force de la machine, il ne put être jetté jusques dans la place, & fut écrasé contre la muraille.

Le pape, trop foible pour hazarder des sorties, ne se défendoit qu'avec des censures & des anathêmes ; armes qui commençoient dès-lors à paroître peu terribles. Trois ou quatre fois le jour, le chef de l'Eglise, abusant

de ſa puiſſance, montoit dans une tour ſituée vis-à-vis le camp ennemi ; &, du haut de ce nouveau capitole, il lançoit ſur les aſſiégeans toutes les foudres ſpirituelles, que la cour de Rome renferme dans ſes thréſors. Durant cette cérémonie ridicule, parce qu'elle n'étoit plus redoutée, il tenoit à la main un flambeau béni & une petite clochette. Excuſable du moins, s'il n'eût deshonoré ſon caractere que par ces ſuperſtitieuſes extravagances. Mais il rougit ſes mains du ſang de l'innocence ; & l'Egliſe eut à gémir de voir ſiéger ſur le thrône apoſtolique un cruel imitateur de Néron. Quelques cardinaux, odieux au pontife, furent ſoupçonnés de vouloir ouvrir les portes à l'ennemi. Plein de fureur, il les fit arrêter & mettre à la queſtion, ſans obſerver aucune des formalités requiſes, ſans reſpect pour leur naiſſance, pour leur dignité, pour leur caractere. Pendant la torture de ces infortunés, Urbain, d'un air dévot, récitoit ſon office, & n'interrompoit ſes patenôtres que pour leur crier : « Avouez, malheureux, ou, » par S. Pierre ! vous périrez. » Comme ils proteſtoient de leur innocence, il les fit mourir à coups de haches, ſécher dans un four ; &, ayant ordonné de réduire leurs corps en poudre, il en remplit deux valiſes qu'il faiſoit charger ſur des mulets, avec les chapeaux rouges de ces triſtes victimes, voulant, par ce ſpectacle, dit un auteur Italien, inſpirer de la terreur à quiconque oſeroit attenter à ſa vie, ou former quelque complot. Tandis que le monarque ſacré faiſoit ces exécutions ſanglantes, Raimond des Urſins, fils du comte de

de Nole, parut à la tête d'une petite armée que l'exemple de sa valeur rendoit invincible. Ce jeune capitaine attaqua les assiégeans; leur fit lever le siége, & délivra le pontife.

NOLE. (*siége de*) Une des villes de l'Italie dont Annibal desiroit avec le plus de passion la conquête, étoit celle de Nole dans laquelle le fameux Marcellus s'étoit renfermé avec une garnison nombreuse. Il vint donc l'attaquer, l'an de Rome 536. Mais, s'étant approché des murailles avec moins d'ordre & de précaution qu'il n'avoit coutume, le général Romain fit sortir ses troupes par trois portes, & tomba sur les assiégeans, avec tant de force & d'impétuosité, qu'ils ne purent soutenir ce choc terrible. Annibal, confus de cet échec qui lui coûtoit deux mille hommes, n'osa pas faire de nouvelles tentatives; &, réservant cette expédition pour un tems plus favorable, il se retira. Cet avantage, le premier que les Romains avoient remporté sur les Carthaginois depuis la bataille de Cannes, leur rendit leur ancienne bravoure; &, lorsque le général de Carthage parut pour la seconde fois devant Nole, l'année suivante, ils se croyoient invincibles. Ils le furent en effet. Annibal, ayant répandu ses troupes autour des remparts de la ville, se disposoit à l'assaillir par tous les côtés. Des sorties vives & fréquentes firent échouer ses desseins; & l'on en vint à une bataille hors des portes de Nole. Après une action sanglante, les Carthaginois furent vaincus; perdirent près de six mille hommes, & leverent le siége pour la seconde fois. Annibal cepen-

dant ne perdit point courage; &, croyant se raccommoder avec sa fortune, il fit de nouveaux efforts, en 538. Ils eurent le même succès. Vaincu pour la troisieme fois, ce fier Carthaginois fut enfin obligé d'avouer sa foiblesse. Il se retira, pendant la nuit, & renonça désormais à la conquête d'une ville si fatale à sa gloire.

NORA. (*siége de*) Le brave Eumène, après la triste journée d'Orcynima, se vit contraint de se renfermer, avec cinq cens hommes déterminés, dans le château de Nora, situé sur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie. Antigone parut bientôt devant cette place avec sa nombreuse armée. Avant d'en former le siége, il envoya proposer une entrevue à son rival. Eumène répondit qu'il n'y consentiroit, qu'après qu'on lui auroit envoyé des ôtages. Antigone insista, & lui fit dire que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort : « Je ne reconnoîtrai jamais » d'homme plus fort que moi, s'écria fièrement Eumène, » tant que je serai maître » de mon épée. » Il fallut donc employer la force. Elle fut inutile ; & l'ennemi se vit contraint d'attendre de la famine ce qu'il ne pouvoit obtenir ni par ses artifices, ni par ses tentatives. Durant ce siége, qui occupa Antigone pendant un an, Eumène s'apperçut que rien n'incommodoit tant sa garnison, que le petit espace qu'elle occupoit. Pour rémédier à cet inconvénient, il changea la plus grande maison du lieu en une sale d'exercice, où ses soldats, doublant peu-à-peu le pas, & courant les uns après les autres, faisoient les

mouvemens les plus violens, & se trouvoient aussi animés & aussi dispos que s'ils se fussent exercés dans une vaste enceinte. Pour les chevaux, il les faisoit suspendre avec de grandes sangles qu'on leur mettoit sous le col, & qu'on passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moyen de quelques poulies, on les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre. Pendant qu'ils étoient dans cette posture gênante, le palefrenier venoit les irriter à grands coups de fouet. Les chevaux, pleins de fureur, poussoient d'inutiles ruades de leurs pieds de derriere, & faisoient les plus grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant. Ce pénible exercice donnoit une telle extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât; &, à force de hennir & de se tourmenter, ces animaux étoient tout couverts de sueur & d'écume. Cependant ni la sagesse ni la valeur d'Eumène ne purent le préserver des maux ordinaires dans les longs siéges. Il étoit aux abois, lorsqu'Antigone, fatigué de tant de résistance, lui fit faire des propositions avantageuses par Jérôme de Cardie, fameux historien de ce tems-là. Eumène conduisit cette négociation avec tant d'adresse, qu'il se délivra de l'extrémité où il étoit réduit, sans s'engager à rien de ce que prétendoit son ennemi. *An du monde 3685.*

NORDLINGEN, *ou* NORDLINGUE. (*batailles de*) 1. Les Impériaux, sous la conduite

du roi de Hongrie, du cardinal-infant, & du duc Charles de Lorraine, assiégeoient Nordlingue, place forte entre le Neckre & la Franconie, & qui dépend des Protestans. A peine cette nouvelle se fut-elle répandue, que le duc de Weïmar & le maréchal Horn partirent, à la tête d'une armée de Suédois, pour secourir cette ville qu'ils regardoient comme l'une de leurs plus fortes barrieres. Ils parurent, à la vue des lignes des ennemis le 6 de Septembre 1634; &, sur l'heure, ils se disposerent à les attaquer. Leurs troupes étoient beaucoup moins nombreuses que celles des Impériaux; mais ils comptoient sur leur courage. Le combat fut long & terrible. Enfin les Protestans céderent, après avoir perdu seize mille hommes tués sur le champ de bataille ou dans la fuite, soixante-dix piéces de canon, & tout le bagage. Quatre mille furent faits prisonniers; & Nordlingue se rendit, le lendemain, à discrétion. Cet échec auroit entièrement anéanti la Ligue Protestante, si Louis XIII, qui faisoit une guerre cruelle à ses sujets hérétiques, n'eût soutenu ceux d'Allemagne.

2. La malheureuse journée de Mariendal allarma la cour de France. On jetta les yeux sur le vainqueur de Rocroi & de Fribourg; & le duc d'Enguien, déja couvert de lauriers, dans un âge où les héros commencent à peine à l'être, s'empressa de joindre le vicomte de Turenne. Il le rencontra sur les bords du Neckre qu'il traversa pour faire la conquête de la Franconie, & pour suivre l'ennemi qui vouloit éviter une action générale. Il l'y força bientôt par ses marches, ses contre-marches,

ſes ruſes, & toutes ſes manœuvres ſçavantes; &, dans les premiers jours d'Août 1645, il le ſerra de ſi près dans les plaines de Nordlingue, qu'il l'obligea d'accepter une des batailles les plus mémorables du ſiécle dernier.

La plaine, à laquelle la ville de Nordlingue donne ſon nom, eſt l'une des plus vaſtes de la Franconie. Vers le milieu, elle eſt coupée par deux collines ſituées à quinze cens toiſes l'une de l'autre. La premiere, appellée *le Vineberg*, eſt aſſez haute & aſſez eſcarpée. La ſeconde, connue ſous le nom d'*Allerheim*, eſt fortifiée par un château. Entre ces deux collines règne un vallon qui aboutit à un village plus avancé vers Nordlingue d'environ trois cens pas. Le terrein, qui ſépare la colline d'Allerheim du village, eſt uni, mais traverſé, dans toute ſon étendue, par un foſſé également large & profond. Le chemin, qui conduit de ce même village au Vineberg, eſt rude & eſcarpé, à cauſe de l'élévation du Vineberg. C'eſt dans ce poſte admirable, que le comte de Merci, chef des troupes Impériales, & l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, s'étoit campé, ſur les neuf heures du matin; &, depuis ce tems-là, il n'avoit rien oublié pour rendre ſa poſition encore plus formidable. Comme il traînoit toujours à ſa ſuite un grand nombre de chariots qui n'étoient remplis que d'inſtrumens propres à remuer la terre, & qu'il y avoit occupé toute ſon armée, il avoit élevé, ſur preſque toute l'étendue de ſon front, des retranchemens qu'il étoit difficile de forcer.

Telle étoit la diſpoſition de ſon armée. Le

général Gléen commandoit la droite établie sur le Vineberg, & composée des régimens Impériaux. La gauche, retranchée sur le sommet de la colline d'Allerheim, obéissoit à Jean-de-Vert, capitaine fameux, & l'émule de Merci. Ce dernier s'étoit réservé le commandement du centre qui remplissoit le vallon, d'une colline à l'autre. Il avoit devant lui le village, où il avoit jetté l'élite de son infanterie. Son artillerie étoit disposée avec la même habileté le long des lignes dont il avoit couvert le village & les deux collines. L'armée entiere, composée de trente-six escadrons, & de dix-huit bataillons, montoit à seize mille combattans, presque tous vieux soldats qui n'avoient cessé de servir depuis le commencement de la guerre.

Cependant le duc d'Enguien, suivi des maréchaux de Grammont & de Turenne, étoit allé reconnoître l'ennemi. A la vue des retranchemens, de la position & de la fiere contenance de Merci, Turenne soutint qu'il y auroit de la témérité à l'attaquer. Mais Condé & Grammont, plus hardis, plus impétueux, lui prouverent qu'il falloit combattre & vaincre; & l'on se disposa à exécuter ce projet digne de son auguste auteur. Sur les cinq heures après midi, l'armée s'ébranla pour agir. Tel étoit son ordre de bataille. Dix escadrons François, rangés sur la même ligne, formoient l'aîle droite, commandée par Grammont, le plus ancien des deux maréchaux de France. Il étoit secondé par Arnaud, maréchal de camp, & soutenu du corps de réserve, composé de six bataillons & de six

escadrons des troupes de la même nation, aux ordres du comte de Chabot, maréchal de camp, qui présentoit une seconde ligne. Turenne commandoit la gauche. Il étoit à la tête de douze escadrons Véïmariens, qui passoient pour la meilleure cavalerie de l'Europe. La seconde ligne de la gauche n'étoit composée que de Hessois, au nombre de six escadrons & de six bataillons. Au milieu des deux aîles étoit rangée en bataille la plus grande partie de l'infanterie Françoise, consistant en dix bataillons, à la tête desquels combattoient Marsin, Bellenave, maréchaux de camp, & Castelnau-Mauvissiere, maréchal de bataille. Plus loin, dans la plaine, on voyoit cinq escadrons de Gendarmes & de Carabiniers prêts à seconder les efforts de cette infanterie. Le Duc ne prit point de poste. Il se proposoit de marcher avec le marquis de la Moussaie, maréchal de camp, par-tout où il s'agiroit d'animer les troupes, & de décider la victoire.

Jamais Merci ni ses troupes n'avoient montré tant de confiance & tant d'audace, qu'ils le firent en cette journée fameuse. Le général de l'Empereur, qui croyoit marcher à un triomphe certain, avant de donner l'ordre, avala plus de quarante verres de vin, sans que les fumées de cette liqueur traîtresse jettassent dans son cerveau le moindre nuage. Dans l'excès de sa joie, il embrasse avec transport son épouse qui le suivoit par-tout : » Voilà, lui dit-il, le baiser le plus doux » que je vous donnerai de ma vie. Voyez- » vous cette armée de téméraires, qui appro-

» che ? Dieu lui-même la livre entre mes » mains : réjouiſſez-vous. Le ſuccès de cette » journée va rendre à l'Empire la paix & ſon » ancien éclat. » En achevant ces mots, il donne le ſignal. Auſſi-tôt la plaine retentit au loin du bruit de l'artillerie. Les François, malgré le feu de l'ennemi, s'avancent en corps vers le village d'Allerheim. Marſin eſt à leur tête. Il aborde les retranchemens du village; il les attaque avec furie ; il les emporte ; il pénètre dans les rues. Merci, qui comprend que de ce poſte dépend la victoire, détache ſans ceſſe de nouvelles troupes pour le défendre. Le combat eſt terrible. Marſin eſt dangereuſement bleſſé. Les François reculent. La Mouſſaie vient les ſoutenir. La mêlée recommence avec plus de chaleur. Mais enfin les Bavarois, favoriſés par l'avantage du poſte, & ſecondés par quantité de Mouſquetaires qui, ayant percé ces maiſons, ne perdoient aucun coup dans la multitude de leurs ennemis, arrêtent les François. La Mouſſaie, Caſtelnau-Mauviſſiere ſont mis hors de combat. Les troupes s'ébranlent : c'en étoit fait du retranchement emporté avec tant de peine, ſi Condé n'eût pris le parti de conduire lui-même à la charge tout ce qui lui reſtoit d'infanterie. A la vue de ce mouvement hardi, Merci s'écrie : « Courage, ſol» dats, la victoire eſt à nous ! Dieu aveugle » les François ! » A l'inſtant, il fond ſur l'ennemi avec preſque toutes les troupes du centre. Condé le reçoit avec courage. Il voit, ſans s'effrayer, tomber à ſes pieds tous ſes aides-de-camp, tous ſes officiers. Son cheval

est tué: deux autres qu'il prend sont blessés. Il reçoit une terrible contusion à la cuisse, & vingt coups dans ses armes & dans ses habits. Mais le général Merci tombe mort au milieu des siens, d'un coup de mousquet. Les Bavarois frémissent, & veulent venger leur grand capitaine, ou périr comme lui. Les efforts sont inutiles. Les François gagnent le village entier, à la réserve de l'église & d'une grande maison dans lesquelles deux régimens sembloient vouloir s'ensevelir. Après plusieurs attaques aussi sanglantes qu'infructueuses, Condé fit mettre le feu aux autres maisons, dans l'espérance que l'incendie, se communiquant de proche en proche, chasseroit ou dévoreroit tout ce qui restoit d'ennemis; mais en vain. La victoire, achetée par tant de sang, demeura, malgré toute la valeur du Duc, imparfaite au centre. Il vole à l'aîle gauche, où il trouve le vicomte de Turenne qui s'avançoit entre le village & le Vineberg, exposé à tout le feu de la droite de l'armée ennemie, & à celui du centre, formé derriere le village, qui le prenoit en flanc. Quoique blessé, Turenne n'en marchoit qu'avec plus d'audace au général Gléen. Après un combat opiniâtre les François furent enfoncés. D'Enguien appelle à leur secours les Véïmariens & les Hessois, les seules troupes de l'armée, qui n'eussent pas été battues. Ils accourent à travers les foudres & la mort. Ils grimpent sur le sommet du Vineberg; taillent en piéces l'infanterie qui y est retranchée; s'emparent du canon; le pointent contre l'infanterie Bavaroise du centre; la forcent de

chercher ſon ſalut dans la fuite ; tournent vers le village ; prennent le général Gléen, & forcent les deux régimens d'infanterie, poſtés dans l'égliſe & dans la maiſon, dont on a parlé, de ſe rendre à diſcrétion. Les François triomphoient, lorſqu'on apperçut Jean-de-Vert qui s'avançoit à la tête de ſon aîle gauche. Ce général, las d'attendre le maréchal de Grammont qui lui étoit oppoſé, étoit deſcendu de la colline d'Allerheim ; avoit franchi le foſſé qui coupoit le vallon, & s'étoit précipité, comme un torrent, ſur les François. Après une longue réſiſtance, les eſcadrons attaqués prirent l'épouvante & la fuite. Grammont, bleſſé, abandonné, combattoit encore à la tête de deux régimens qui ſeuls n'avoient pas cédé à l'exemple contagieux de la terreur. Il fut enveloppé, & pris avec tous ceux qui l'accompagnoient. Arnauld s'étoit ſauvé du carnage, pour ſe joindre à Chabot qui commandoit le corps de réſerve. Chabot part, veut arrêter le vainqueur. Jean-de-Vert redouble d'effort. L'officier François eſt vaincu, & toute la réſerve battue & diſſipée. Jean revenoit de pourſuivre les fuyards, quand il apprit la mort de Merci, & la captivité de Gléen, la perte du village & de l'artillerie. A cette triſte nouvelle, il ſe retira ſur la colline d'Allerheim, &, bientôt après, à Donawert, abandonnant aux François une mémorable victoire, quinze piéces de canon, quarante drapeaux & étendards, deux mille priſonniers & quatre mille morts. Ce glorieux ſuccès coûta près de quatre mille hommes tués ou bleſſés. Merci fut enterré dans le champ

de bataille ; &, ſur la tombe de cet illuſtre capitaine qui réuniſſoit toutes les vertus guerrieres, on grava cette inſcription qui fait ſon panégyrique :

Sta, Viator; Heroëm calcas.

« Arrête, Voyageur ; tu foules un Héros. »

NORTH-ALLERTON. (*bataille de*) Henri I, roi d'Angleterre, n'ayant point d'enfans mâles, déclara pour ſon ſucceſſeur le prince Henri Plantagenêt, ſon petit-fils. Mais, après la mort du monarque, les Anglois, redoutant la hauteur & la fierté de Mathilde, mere du jeune roi, éleverent ſur le thrône Etienne de Blois, petit-fils de Guillaume le Conquérant. L'ambitieuſe princeſſe, vivement piquée de ce ſanglant affront, voulut venger ſon orgueil outragé. Par ſes intrigües cachées, par ſes plaintes ſecrettes, elle alluma le flambeau de la diſcorde dans le ſein du royaume. David, roi d'Ecoſſe, parut à la tête d'une armée nombreuſe, pour ſoutenir les droits de ſa niéce, &, pénétrant dans le Yorckshire, ravagea cette province avec la derniere barbarie. Irritée de tant d'excès, la nobleſſe de ces contrées prit les armes ; alla camper à North-Allerton, ſous la conduite de Turſtan, archevêque d'Yorck, prélat fougueux, plus propre à manier l'épée qu'à porter la croſſe, & dans ce poſte attendit l'ennemi. Les Anglois combattirent avec un courage invincible. En vain David eſſaya de rallier pluſieurs fois ſes ſoldats effrayés : il fut

obligé de prendre la fuite avec eux, & d'abandonner une victoire fur laquelle il avoit témérairement compté. Cette journée, fameufe dans les Annales Angloifes, eft appellée *la Bataille de l'Etendard*, parce que les vainqueurs avoient élevé fur un chariot un grand Crucifix, autour duquel, par une piété aveugle & bien conforme au génie de ce fiécle ignorant & fuperftitieux, ils avoient attaché des Hofties confacrées & des Bannieres de Saints. Le fuccès de la nobleffe rétablit, pour quelque tems, le calme dans l'Angleterre; & les féditieux attendirent une circonftance plus favorable pour exciter de nouvelles tempêtes. *L'an 1138.*

NORTHAMPTON. (*bataille de*) De nouveaux fujets de mécontentemens, ou plutôt l'ambition de régner, mirent une feconde fois les armes à la main du duc d'Yorck, en 1460. Au bruit de cette révolution, la reine Marguerite leva une armée, & vint au-devant des Rebelles qui, au nombre de près de quarante mille combattans, s'étoient poftés dans la plaine de Northampton, fous les ordres du comte de la Marche, fils du Duc. Le célèbre Warwick, dont les confeils dirigeoient la conduite du jeune Général, envoya faire au roi Henri VI des propofitions vagues. Trois fois fon député fut renvoyé avec mépris. Le comte indigné fit dire au monarque qu'avant qu'il fût quatre heures fonnées, il auroit l'honneur de lui parler, ou qu'il feroit étendu, fans vie, fur le champ de bataille. Cette menace fut regardée comme le fignal du combat. L'armée royale franchit une riviere

qu'elle avoit à dos ; &, ſur les deux heures après midi, elle s'ébranle la premiere pour attaquer. Les Révoltés, après avoir publié qu'on ne touchât point à la perſonne du Roi, qu'on épargnât les ſimples ſoldats, & qu'on fît main-baſſe ſur les officiers, la reçurent avec intrépidité. La mêlée dura deux heures, avec tant de furie, que la terre étoit jonchée de morts & de mourans. Enfin le lord Gray, qui commandoit un corps conſidérable de l'armée du Roi, s'étant rangé du côté des Mécontens, cette défection imprévue abbatit le courage des troupes royales. Elles commencerent peu-à-peu à lâcher pied ; &, la riviere, qu'elles avoient derriere elles, s'oppoſant à leur paſſage, il s'en noya un grand nombre. Ceux qui réſiſterent furent taillés en piéces. On en compta plus de dix mille ſur le champ de bataille. La Reine prit la fuite. Le Roi fut fait priſonnier dans ſa tente, & conduit, par le vainqueur, à Londres où il entra plutôt en eſclave qu'en ſouverain.

NOVARE. (*priſe de*) En 1733, au mois d'Octobre, le roi de Sardaigne fit inveſtir Novare, l'une des meilleures villes du duché de Milan. M. de Coigni en fit le ſiége. La tranchée fut ouverte le 3 de Janvier ; &, quatre jours après, la garniſon demanda à capituler. On lui accorda des conditions honorables ; & elle fut conduite à Mantouë. On trouva dans la place plus de trois cens milliers de poudre, quarante-quatre piéces de canon, & quantité d'autres munitions de guerre.

NOVI. (*action près de*) En 1745, le comte de Schullembourg, qui commandoit

l'armée Autrichienne, étoit campé à Novi; où il avoit construit des retranchemens, dans l'espace de près d'une lieue & demie, aux environs de cette ville. Mais le duc de Modène, avec l'armée combinée d'Espagne & de Naples, força ces retranchemens; obligea le général Allemand de les abandonner; fit plus de mille Croates prisonniers; &, le 5 de Juillet, trois mille cinq cens hommes entrerent, sous ses ordres, dans Novi.

L'année suivante, vers la fin du mois de Mai, ou le commencement de Juin, le maréchal de Maillebois, ayant été chargé de joindre l'armée de dom Philippe, fit transporter à Tortone les magasins qu'il avoit à Novi, parce que cette derniere villle est sans défense. Dès que les François en furent éloignés, le roi de Sardaigne passa le Tanaro, & se présenta devant la place. Il y fit son entrée sans résistance; &, pour mortifier les habitans, il exigea une contribution de vingt mille livres de Piémont.

NUMANCE. (*siége de*) Les Arvaques, peuple d'Espagne, dont Numance étoit la capitale, avoient uni leurs forces à celles de Viriathus. Les Romains songerent à venger cette infraction des traités. Pendant plusieurs années, on ne fit que quelques tentatives peu importantes. Q. Pompéius, le premier noble de la maison des Pompées, voulut entreprendre le siége de la capitale. Mais il fut battu; & ses troupes furent tellement affoiblies, qu'il envoya des agens secrets pour conclure un traité de paix avec les Numantins. Quand son successeur fut arrivé, il nia qu'il eût fait aucun

traité ; & la guerre recommença de nouveau. Les Romains essuyerent encore de grandes pertes. Popilius, leur général, s'approcha de Numance. Les habitans n'allerent point, suivant leur usage, à la rencontre de l'ennemi. Ils se tinrent renfermés dans leurs murs, sans paroître & sans faire aucun mouvement. Cette apparente tranquillité trompa le Proconsul. Persuadé que les assiégés, découragés par les défaites précédentes, craignoient d'en venir aux mains, il ordonne à ses troupes d'appliquer les échelles aux murailles, pour escalader la ville. On s'empresse d'obéir. Popilius alors, voyant qu'on ne se disposoit pas à lui résister, conçoit quelque soupçon. Il fait sonner la retraite. Mais le soldat, flatté d'emporter la ville d'assaut, & de s'enrichir du butin, se retire à regret & lentement. Tout-à-coup les assiégés sortent par plusieurs portes ; renversent tous ceux qui étoient montés sur les échelles ; poursuivent les autres, & défont une partie de l'armée.

Mancinus, successeur de Popilius, vint mettre le comble à l'ignominie des Romains. Il n'y eut pas une rencontre, il ne se donna pas une escarmouche où les Numantins n'eussent l'avantage ; ensorte que le soldat Romain, découragé, ne pouvoit plus soutenir ni la voix ni la vue d'un Numantin. Le Général voulut dissiper cette frayeur indigne des légions de la république. Dans cette vue, il s'éloigna de Numance pendant la nuit. Mais les assiégés, avertis de sa retraite, partirent au nombre de quatre mille ; coururent, sans perdre de tems, après les fuyards ; donnerent sur

la queue; en firent un grand carnage; pousserent le reste dans des lieux fort difficiles & presque sans issuë; &, quoique l'armée Romaine montât à plus de vingt mille hommes, ils l'envelopperent de telle sorte qu'il ne lui fut pas possible de se retirer de ce mauvais pas. Mancinus désespéré envoya un hérault, pour demander quelque composition. Il conclut un indigne traité, par le ministere de Tibérius Gracchus, & partit pour Rome. Ce traité fut déclaré nul; & l'on continua une guerre qui affligeoit extrêmement & qui deshonoroit le peuple Romain. Vainqueur de tant de nations, il voyoit, depuis plusieurs années, tous ses efforts échouer devant une ville, & ses armées presque toujours battues par des ennemis qui d'eux-mêmes étoient très-foibles, & que la seule incapacité des généraux avoit rendus jusques-là formidables. Pour remédier à de si grands maux, on songea à mettre en place un homme d'un grand mérite, & qui fût capable de rétablir l'honneur de la république. Le destructeur de Carthage parut le seul en état de terminer la guerre de Numance. On le créa Consul; & on lui donna l'Espagne pour département.

A peine Scipion se fut-il montré à ses troupes, que tout changea de face. La discipline fut rétablie : le luxe fut proscrit. Les femmes de débauche, qui se trouvoient dans le camp au nombre de plus de deux mille, les valets inutiles, les marchands, & tous ceux dont le talent est de nourrir la mollesse & le libertinage, furent obligés de prendre la fuite. Le soldat s'accoutuma à reprendre ses travaux ordi-

ordinaires, & à ſe conformer aux ordres du Général. Cette importante réforme occupa Scipion pendant toute ſa premiere campagne. Il vint enſuite près de Numance, pour y prendre ſes quartiers d'hyver. En vain les aſſiégés préſenterent la bataille : le général Romain ne l'accepta jamais. Une ſeule fois il en vint aux mains avec eux, parce que ſes fourrageurs étoient en danger. Il força les Numantins de prendre la fuite ; mais il ne les pourſuivit pas, content d'être parvenu à faire voir à ſes ſoldats, ce qui paroiſſoit preſqu'un prodige, ces fiers Eſpagnols fuyant devant eux. Pour ôter aux aſſiégés toute eſpérance & toute reſſource, il fit conduire une ligne de contre-vallation autour de la ville. Numance étoit ſituée ſur une colline, & avoit près d'une lieue de circuit. La contre-vallation en eut le double. Enſuite on creuſa un large foſſé qui fut revêtu de pieux ; & l'on conſtruiſit un mur qui avoit huit pieds d'épaiſſeur & dix de hauteur, ſans compter les créneaux. Le fleuve Durius paſſoit le long des murs, & ſervoit à faire entrer des vivres & des troupes dans la place. Pour le fermer, Scipion bâtit ſur les deux rives deux forts, d'où il jetta ſur toute la largeur du fleuve de longues & fortes poutres attachées, des deux côtés, à de gros cables. Ces poutres étoient armées de grandes pointes de fer, qui, étant perpétuellement agitées par le mouvement des eaux, fermoient le paſſage aux nageurs & aux plongeurs, & à ceux qui auroient voulu paroître dans des barques. Pour être informé de tout, il établit, ſur toute l'étendue des retranche-

mens, des ſoldats aſſez près les uns des autres, qui, jour & nuit, devoient donner avis, chacun à ſon voiſin, de tout ce qui ſe paſſoit & de tout ce qu'il apprenoit. L'armée Romaine montoit à ſoixante mille hommes. La moitié étoit deſtinée à garder les murs; vingt mille à combattre, quand il en ſeroit beſoin, & dix mille à relever ceux-ci & à les ſoutenir. Chacun avoit ſa place & ſon devoir marqués; & les ordres qu'on recevoit étoient exécutés ſur le champ. Il n'étoit pas poſſible qu'un ſiége ſi bien conduit ne couvrît de gloire celui qui en étoit l'ame. Vainement les Numantins formoient-ils des attaques. Ils rencontroient par-tout une main prête à repouſſer leurs inutiles efforts. Déſeſpérés, ils ſe renfermoient dans leur ville, pour y dévorer un reſte de proviſions que, juſqu'à ce jour, la famine avoit épargnées. Quelqu'opiniâtre que fût leur courage, quelqu'exceſſive que fût leur fierté, les maux qu'ils éprouvoient les contraignirent de demander la paix. Abarus, chef de l'ambaſſade, dit à Scipion que toute la grace, qu'il le ſupplioit de leur accorder, étoit de les traiter humainement, ou de leur permettre de périr dans un combat, les armes à la main. Le général Romain lui répondit qu'ils n'avoient qu'à s'abandonner à la diſcrétion des Romains, & livrer toutes leurs armes. Cette condition mit les aſſiégés en fureur. Ils maſſacrerent leurs députés, & recommencerent leurs ſorties, toujours ſans ſuccès. La famine devint ſi grande, qu'on ſe nourriſſoit de chair humaine. Vaincus enfin par ce terrible fléau, ils ſe rendirent à

Scipion. Plusieurs ne voulurent point survivre à leur patrie, & se donnerent la mort. La ville fut renversée de fond en comble. Tous les citoyens furent vendus ; cinquante seulement furent réservés pour le triomphe du vainqueur. Tout le crime des Numantins avoit été de ne point fléchir sous la domination d'une république ambitieuse, qui prétendoit donner des loix à l'univers. C'est faire l'éloge de cette ville belliqueuse, que de dire que, pendant toute cette guerre qui dura tant d'années, elle n'avoit que huit mille hommes qui portassent les armes. Jugurtha & Marius se couvrirent de gloire dans ce siége, & mériterent l'estime de Scipion. Numance fut détruite, l'an 133 avant J. C.

NUYS. (*prise de*) Le prince de Parme justifioit, tous les jours, le choix que Philippe II avoit fait de lui pour dompter les Flamands rebelles ; & les victoires multipliées de ce grand Général faisoient enfin espérer à la cour de Madrid qu'on verroit bientôt terminer avantageusement cette guerre sanglante, qui, depuis plusieurs années, désoloit un des plus beaux domaines de la monarchie Espagnole. En 1586, le gouverneur, pour mettre le comble à sa gloire, voulut faire la conquête de Nuys, ville importante, située au nord de Cologne, au confluent de l'Erfft & du Rhin. Cette place avoit près de ses murs une petite isle qui la masquoit, & dans laquelle les Flamands s'étoient bien retranchés. Le prince de Parme voulut commencer son expédition par les chasser de ce poste. Il y court, à la tête de ses guerriers :

il les attaque; mais, après un combat opiniâtre, il est repoussé avec perte. Cet échec ne fait qu'enflammer son courage. L'isle est une seconde fois assaillie. Les soldats font des prodiges. En vain les assiégés opposent à leur valeur une résistance héroïque. Tout fuit, tout se disperse : l'isle est enfin emportée. Ce premier obstacle vaincu, un nouveau se présente. Une tour énorme, élevée sur le bord du Rhin, foudroie les assiégeans, & met la place hors d'insulte. L'armée demande, à grands cris, qu'on l'y conduise. Le prince se rend à ses vœux. Un feu terrible menace de la mort quiconque ose avancer. On brave les foudres & la mort. On s'approche à travers les périls & les tonnerres. On arrive au pied de la tour. On escalade; on prend les ouvrages avancés. Bientôt le soldat Espagnol entre pêle-mêle avec les vaincus dans la citadelle; &, par ce dernier exploit, Nuys se voit désormais sans espérances & sans ressources. Cependant cette ville se défendoit avec cette intrépidité mâle, que les malheurs ne peuvent abbatre; & peut-être qu'elle eût occupé long-tems les Royalistes, sans le terrible effet de leur artillerie. Les remparts tomboient en poudre. Les bombes & les boulets écrasoient les maisons & leurs malheureux habitans. Dans tous les quartiers de la place, la mort menaçoit, ou montroit des victimes. Il fallut donc enfin songer à se rendre. Mais, pendant la négociation, les Espagnols & les Italiens, entraînés par un mouvement aveugle, se précipitent tout-à-coup dans la ville, l'épée à la main; immolent tout ce qui

s'offre à leurs coups; allument un horrible incendie qui, augmenté par un vent impétueux, ne fait bientôt, de cette malheureuse cité, qu'un monceau de cendres & de ruines. On ne put sauver que deux églises. Un grand nombre de religieuses & de femmes s'y étoient réfugiées. Elles n'en coururent pas moins les plus grands dangers; &, si l'on n'eût fait les plus généreux efforts pour les arracher à la fureur lubrique des soldats, les scènes les plus affreuses auroient mis le comble à l'horreur de cette journée.

NYSE. (*prise de*) Après la conquête de l'Asie, Alexandre, pour imiter Bacchus, voulut subjuguer les Indes. Le roi de Macédoine vole dans ces vastes régions, à la tête de ses guerriers victorieux. Nyse, ville forte, grande, habitée par un peuple nombreux & guerrier, ose lui fermer ses portes. On l'assiége, l'an 327 avant J. C. Après quelques attaques soutenues avec courage, les Barbares font sur les ennemis une sortie générale. La fortune les abandonne. Ils sont repoussés, poursuivis, accablés par les Macédoniens; &, ne voulant plus lutter contre des adversaires si redoutables, ils se rendent à discrétion. Les présens flatteurs, qu'ils firent au monarque, calmerent sa colére, en chatouillant sa vanité; & Nyse fut heureuse de trouver un vainqueur qui, voulant passer pour dieu, pardonnoit à quiconque partageoit sa folie, en adorant sa puissance.





[O C T]

OCTOLOPHE. (*bataille d'*) Pour peu qu'on fît ombrage à l'ambition de Rome, on attiroit sur soi les armes toujours victorieuses de cette redoutable république; &, dès qu'un prince osoit, sans son agrément, agrandir, ou même défendre ses Etats, on lui déclaroit la guerre; on songeoit à l'opprimer. Philippe, pere de Persée, roi de Macédoine, provoqué par ses voisins, les attaque; les bat; fait sur eux des conquêtes. Rome prend aussi-tôt le parti des vaincus; &, l'an 200 avant l'ère chrétienne, le consul Sulpicius est chargé de marcher contre cet heureux monarque, dont la puissance, par ses progrès rapides, inquiète la fiere république. Au reste, Philippe n'étoit pas un ennemi peu formidable. Successeur d'Alexandre, il avoit les vertus guerrieres de ce conquérant; & c'étoit alors le seul prince qui pût lutter contre les Romains, & balancer la fortune de ces tyrans du globe. Les armées des deux puissances se mirent en campagne avec ce desir de vaincre, qui d'ordinaire enflamme les soldats, quand ils vont combattre un ennemi nouveau. Les deux peuples firent, en quelque sorte, l'essai de leurs forces, dans une foule de petits combats qui ne décidoient rien. Enfin ils engagerent une action générale près d'un bourg appellé *Octolophe.* Le premier choc fut terrible. Les Macédoniens, animés

par l'exemple de leur roi, montrerent qu'ils avoient hérité du courage de leurs aïeux. Leur redoutable phalange, ce rempart vivant, qui, en couvrant leurs différens corps, portoit dans les rangs ennemis l'épouvante, la mort & la confusion, fut par-tout victorieuse. Les Romains plierent; la fortune alloit abandonner leurs enseignes. Tout-à-coup Sulpicius se montre aux dernieres lignes; rallie les fuyards; les ramene au combat qui recommence avec plus de fureur. Alors la phalange étoit rompue. Les Macédoniens triomphans n'avoient songé qu'à jouir de leur victoire. Quelle fut leur surprise, quand ils virent les vaincus accourir, charger, enfoncer, massacrer leurs vainqueurs! Rien n'ose résister à la valeur Romaine. Tout fuit; tout se disperse, & le roi cherche son salut dans une prompte retraite.

OHOD. (*bataille d'*) Abou-Sofian s'étoit mis à la tête des Khoraïschites, ennemis mortels du faux prophète Mahomet. Cet Arabe, suivi de trois mille hommes de pied & de deux cens chevaux, s'avança vers Médine, en 623, & se fortifia sur la montagne d'Ohod. Hendah, son épouse, & quinze autres dames des plus nobles familles portoient les tambours, & animoient les soldats. Mahomet n'eut pas plutôt appris le progrès de son rival, qu'il voulut le chasser du poste avantageux qu'il avoit choisi. Il marche à lui avec huit ou neuf cens fantassins seulement, & engage le combat. D'abord il fait plier l'ennemi; mais bientôt, accablé par le nombre, & couvert de blessures, il est contraint de se retirer honteusement. La victoire ne coûta que vingt-deux

hommes aux Khoraïſchites ; & l'impoſteur perdit ſoixante-dix de ſes diſciples. Son oncle Hamzah fut trouvé au nombre des morts. La cruelle épouſe d'Abou-Sofian ſe jetta ſur le corps de ce Muſulman ; l'éventra, & en mangea le foie. Toutes les femmes imiterent ſa barbarie. La défaite de Mahomet le faiſoit regarder comme un fourbe. Mais le prophète, pour ſe tirer d'embarras, & de l'avis, ſans doute, de ſon bon ami S. Gabriel, eut recours à la doctrine de la prédeſtination abſolue, & dit hautement qu'il n'étoit rien arrivé à ces hommes, dont on regrettoit la perte, que ce que Dieu avoit déterminé d'une maniere inévitable ; qu'au reſte, on devoit les regarder comme martyrs, puiſqu'ils étoient morts, en combattant pour la foi.

OÏA. (*priſe d'*) Les Portugais, voulant faire des conquêtes dans les Indes, s'attacherent, en 1508, au ſiége de la ville d'Oïa, qu'ils attaquerent avec fureur. Les habitans ſe défendirent avec le courage qu'inſpire le déſeſpoir. Mais, trop foibles pour réſiſter à des Européens armés de la foudre, ils prirent la fuite, & chercherent dans les bois & dans les montagnes voiſines des aſyles contre la cruauté des vainqueurs. Un officier Portugais, nommé *Sylvéïra*, découvrant un Maure de fort bonne mine, qui ſe déroboit par un ſentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point allarmé pour lui-même ; mais, après avoir tourné le viſage pour ſe défendre, il fit ſigne à ſa compagne

de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina, au contraire, à demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimeroit mieux mourir, ou rester prisonniere, que de s'échapper seule. Sylvéïra, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivoient: « A Dieu ne plaise que mon » épée coupe des liens si tendres! »

OLAW. (*prise d'*) Le roi de Prusse faisoit, tous les jours, des progrès rapides en Silésie; & toutes les villes de cette vaste province n'osoient résister à ce conquérant redoutable. Olaw, petite ville du duché de Brieg, voulut arrêter le nouvel Alexandre. Le monarque se présenta devant ses portes, en 1741, & fit sommer le commandant de les ouvrir à ses guerriers. Un refus humiliant fut la réponse de l'officier Autrichien; & le roi, plein de colére, fit avancer deux canons & deux mortiers pour foudroyer la place. L'approche du péril intimida les citoyens. Ils demanderent, à grands cris, qu'on laissât entrer les Prussiens. Il fallut en passer par-là; & le gouverneur, vaincu par ces clameurs séditieuses, se rendit, sans attendre l'attaque.

OLDENSEL. (*prise d'*) Le prince Maurice s'étoit emparé de cette place, en 1597; mais, comme elle étoit peu importante, il avoit négligé de la fortifier. En 1605, le marquis de Spinola, si connu par sa science dans le métier de la guerre, & digne rival du César Hollandois, l'investit; fit ouvrir la tranchée de trois côtés, & sur le champ établit trois batteries avec tant de célérité, que la garnison, encore plus foible que dé-

courageée, capitula aux premiers coups de canon.

OLKIRKEN. (*affaire d'*) Le roi de Prusse, suivi du maréchal Daun, se retiroit en Bohême, lorsque, le 14 d'Octobre 1758, à cinq heures du matin, il fut surpris près d'Olkirken, & attaqué tout-à-la-fois en front & en queue. Son général Keith, à qui il avoit confié la garde du principal poste, fut tué, en voulant le reprendre. Dix mille Prussiens demeurerent sur la place; & leur camp tout dressé, défendu par cent piéces d'artillerie, devint la proie du vainqueur. Si ses ordres eussent été ponctuellement exécutés, & qu'il y eût eu moins de mésintelligence entre les généraux subalternes, qui conduisoient les colomnes, cette journée auroit mis fin aux malheurs de l'Allemagne. Le sort de la Saxe n'en devint cependant pas meilleur. Elle resta sous l'oppression.

OLMULTZ. (*siége d'*) En 1758, après une marche de trente-quatre lieues, faite en trois jours, le roi de Prusse se présenta devant Olmultz, capitale de la Moravie. Cette ville avoit été prise & reprise dans la derniere guerre. On y avoit fait de nouveaux ouvrages pendant la paix; mais elle ne paroissoit pas en état d'arrêter une armée accoutumée à vaincre. Le maréchal-comte de Marshall, chargé de la défense de cette place, avoit une garnison composée de vieux régimens pleins de bravoure. La cour se reposoit sur la valeur du capitaine, & sur l'intrépidité des soldats. Ils firent tous au-delà de ce qu'on avoit espéré. Le grand défaut des armées Prussiennes

a toujours été, dit-on, de manquer de bons ingénieurs. Ceux qui conduisirent ce siége s'y prirent assez mal. Les canonniers & les bombardiers servirent mieux l'impatience du monarque. En peu de jours, une partie des remparts s'écroula. Le feu dévora les plus beaux édifices; & ces globes meurtriers, qu'on lançoit jour & nuit contre la ville, réduisirent en poudre les maisons des citoyens. Déja Frédéric se croyoit vainqueur; déja ses courtisans le félicitoient sur son triomphe. Tout-à-coup le bruit se répand qu'une armée Autrichienne approche, sous les ordres du comte de Daun. Ce Général, toujours circonspect, toujours caché dans ses desseins, donnoit de la jalousie au roi de tous côtés, sans lui laisser appercevoir celui par lequel il prétendoit délivrer Olmultz. Il sçavoit que les assiégeans n'avoient des munitions de guerre & de bouche que pour peu de jours, & qu'ils en faisoient venir un grand convoi de Silésie, escorté de près de dix-huit mille hommes. Enlever le convoi, c'étoit délivrer la place assiégée. Le comte de Daun voulut exécuter ce projet. Parmi les officiers généraux de son armée, il en choisit deux, non-seulement capables de remplir ses desseins, mais encore d'y suppléer par leur profonde intelligence. L'un étoit M. de Siskovitz; l'autre, le général-baron de Lowdon. Ils partent; ils rencontrent le convoi; ils l'attaquent avec impétuosité: on les reçoit avec courage. Pendant près de neuf heures, le canon, la mousqueterie, l'arme blanche, ensanglantent à la fois le théatre du combat. Enfin les Prussiens

enfoncés, coupés de toutes parts, cherchent leur ſalut dans une prompte fuite, abandonnant au pouvoir du vainqueur trois mille priſonniers, leurs proviſions & la moitié de leur thréſor, & laiſſant ſur le champ de bataille pluſieurs milliers de morts & de mourans. La nouvelle de cette diſgrace précéda de quelques inſtans l'arrivée du comte de Daun au camp de Frédéric. Ce monarque ne s'opiniâtra point à continuer le ſiége. Il ne ſongea qu'à ſe ſouſtraire aux malheurs dont il étoit menacé. Le général Autrichien, par une marche ſçavante & admirée des connoiſſeurs, étoit parvenu à un quart de lieue des retranchemens ennemis. Il choiſiſſoit déja le moment de les attaquer, lorſque le Roi, par une retraite qui ne lui fait guères moins d'honneur qu'une victoire, vint à bout d'échapper à la fureur des redoutables Autrichiens. Il prit ſon chemin vers la Bohême, & tous les lieux de ſon paſſage n'offrirent plus aux yeux qu'un effrayant tableau de ce que peut faire la licence, quand le beſoin & la néceſſité l'autoriſent.

OLYMPE. (*journée du Mont-*) L'an 189 avant J. C. le conſul Manlius marcha contre les Gallo-Grecs qui habitoient dans une partie de l'Ionie. Les brigandages de ces peuples ſur les terres des alliés de la république furent le motif de cette guerre. Manlius les atteignit près du Mont-Olympe. La victoire ne fut pas ſi facile qu'il ſe l'étoit promis; mais enfin les Barbares furent entièrement défaits. Le nombre des priſonniers, de tout âge & de tout ſexe, fut immenſe. Une des femmes qui furent priſes fit une action bien mémorable.

Elle s'appelloit *Chiomare*, & étoit l'épouſe d'Ortiagon, l'un des chefs ou princes Gaulois. Elle étoit dans cet âge où la beauté, relevée par les graces de la jeuneſſe, fait naître les violens deſirs. Le Centurion, qui la gardoit, étoit avare; mais il étoit homme. Il vit ſa belle captive, & en devint éperdument amoureux. Prieres, promeſſes, langage flateur, tout fut employé pour obtenir les faveurs de Chiomare. Qui le croiroit? Cette femme, quoique barbare, joignoit à ſes attraits une auſtere vertu. Le Romain, irrité de tant de réſiſtance, parle en maître qui veut être obéi; &, ce que le cœur ne veut point accorder, la violence vient à bout de le ravir. Il voulut couvrir d'une apparence de bonté la noirceur de cet outrage. La jouiſſance avoit aſſouvi les premiers accès de ſa paſſion brutale. Il offrit à la vertueuſe Chiomare de la renvoyer en liberté, non pourtant ſans rançon. On convint de la ſomme & du lieu où elle ſeroit touchée. Le jour pris, les parens de la dame vinrent dans l'endroit marqué, & donnerent un talent au Centurion. A peine eut-il reçu cet argent avec joie, que Chiomare le fait tuer par ſes proches, & lui coupe la tête qu'elle porte à ſon mari. Avant que d'embraſſer ce cher époux, elle jette à ſes pieds la tête du perfide; &, le viſage enflammé d'une fiere indignation, elle lui avoue l'outrage qu'elle a reçu, & la vengeance qu'elle en a tirée. Tout le reſte de ſa vie, cette généreuſe femme ſoutint la gloire de cette action; & Plutarque, l'auteur de ce récit, le propoſe comme un parfait modèle.

Mais qui voudra l'imiter dans ce siécle philosophe !

OLYNTHE. (*siéges d'*) 1. Cette ville, située dans la Thrace, s'agrandissoit de jour en jour, & devenoit formidable. Lacédémone en conçut de l'ombrage. La guerre lui fut déclarée. Téleutias fut mis à la tête des troupes. Il marcha, sans différer, vers la ville, & en forma le siége. Olynthe étoit très-forte & munie de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne & longue résistance. Il se donna plusieurs combats, dans l'un desquels le Général fut tué; & les Spartiates furent vaincus. Le roi Agésipolis accourut aussi-tôt avec un renfort; mais il mourut, bientôt après, de maladie. On donna le commandement à Pélopidas, après la mort du Roi; & l'on fit de grands efforts pour réduire Olynthe. Elle manquoit de tout. Elle ne tarda pas à se rendre, après trois ans de siége. *L'an du monde 3624.*

2. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, s'empara de cette ville, malgré les secours d'Athènes, par le moyen de deux traîtres, Euthycrate & Lasthène, qui étoient les premiers des citoyens. Ils reçurent pour salaire de leur perfidie le mépris du vainqueur & la haine de tous les gens de bien. Tout, jusqu'au simple soldat, fit honte à ces misérables. Ils en demandoient justice à Philippe. » Quoi! leur répondit ce Prince, prenez-» vous garde à ce que disent ces marauts qui » nomment chaque chose par son nom? » *An du monde 3656.*

ONOGURE. (*bataille d'*) L'an 554, cinquante mille Romains vinrent se présenter

devant cette ville de la Lazique, qui se nommoit encore la *forteresse de Saint-Etienne*, & en formerent le siége. Ils se disposoient à l'attaquer, lorsque trois mille Perses fondirent tout-à-coup sur eux. Les Romains, croyant avoir sur les bras toute l'armée ennemie, abandonnent leurs tentes & leurs machines. La garnison sort en même tems de la place, & s'empresse d'achever la victoire des Perses. La cavalerie Romaine se mit bientôt en sûreté; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée. Il en périt beaucoup au passage d'un pont; & peut-être même qu'il n'en seroit pas échappé un seul, sans le courage de Buzès qui se rendit maître de la tête du pont, & favorisa la fuite de ses soldats. Le camp des Romains fut pillé; & toutes leurs richesses servirent à décorer le triomphe des vainqueurs.

ORAN. (*siéges d'*) 1. Le célèbre cardinal Ximénès, voulant rendre aux Maures les maux qu'ils avoient faits à sa patrie, & surtout assurer les côtes d'Espagne, insultées sans cesse par des escadres infidèles, entreprit, à ses frais, en 1508, la conquête d'Oran, l'une des plus puissantes villes du royaume d'Alger. Ce ne fut pas sans peine que ce grand homme obtint le consentement de Ferdinand V, qui le haïssoit. On lui refusa le grand Gonsalve pour général; il choisit Pierre Navarre. L'armée Espagnole n'étoit que de quatorze mille hommes; mais Ximénès avoit des intelligences dans la place qu'il vouloit attaquer. Il étoit convenu avec le roi, que, s'il ne réussissoit point, il en seroit pour ses dépenses; mais

que, si la fortune couronnoit cet exploit, Oran dépendroit des archevêques de Tolède, jusqu'à ce qu'on leur eût remboursé ce qu'il en auroit coûté pour l'exécution de l'entreprise.

Ximénès & Navarre s'embarquent & font voiles pour l'Afrique. Sur le point de prendre terre, une nombreuse armée de Barbares vient s'opposer à leur descente. Les Chrétiens attaquent les infidèles, & remportent la victoire. Bientôt après, on en vient à une bataille générale. Avant le combat, le cardinal se contente de haranguer ses troupes; &, durant l'action, comme un autre Moyse, il va dans sa tente implorer à genoux la protection du Dieu des batailles. L'action fut vive & meurtriere. Après une longue résistance, la férocité des Maures céda au courage tranquille de Navarre qui, pour profiter de ce nouveau triomphe, marcha droit vers Oran. Cette grande cité s'efforça vainement d'arrêter le vainqueur. Elle fut prise d'assaut. Plus de vingt mille citoyens périrent; & les Espagnols ne perdirent presque personne, & firent un butin immense. Le succès justifia à peine Ximénès dans l'esprit des Grands, qui avoient regardé son projet comme chimérique. Dans le tems que ce prélat songeoit à pousser ses conquêtes, il lui tomba entre les mains une Lettre du roi, adressée à Pierre Navarre, dans laquelle Ferdinand manifeste son caractere dissimulé & ingrat. « Empêchez, » disoit-il, empêchez le bon-homme de re» passer si-tôt en Espagne; il faut user, au» tant qu'on le pourra, sa personne & son » argent. »

2. La perte d'Oran toucha ſenſiblement les infidèles; &, durant près de deux ſiécles, ils firent de continuels efforts pour reprendre cette ville importante. Ce ne fut qu'en 1708, que, profitant des troubles qui déchiroient l'Eſpagne, ils vinrent en ſi grand nombre attaquer la place, qu'ils s'en rendirent maîtres, & s'y maintinrent juſqu'en 1732.

3. Philippe V n'avoit pas oublié que cette ville avoit été priſe ſous ſon règne. Il n'avoit jamais perdu de vue le deſſein de la faire rentrer ſous ſa domination; mais les troubles perpétuels, qui, plus d'une fois, avoient fait chanceler ſa couronne, l'inquiétude que l'empereur n'avoit ceſſé de lui donner; ſes démêlés avec la France, l'Angleterre & la Hollande, ne lui avoient pas encore permis d'exécuter cette réſolution utile & glorieuſe. Voyant enfin que dom Carlos étoit établi en Italie, il réſolut de ne pas différer plus longtems une conquête qu'un ſimple citoyen avoit eu le courage d'entreprendre. Il le fit en prince habile. L'armée, les vaiſſeaux, les vivres & les munitions deſtinés pour l'expédition d'Oran, étoient déja prêts, que l'Europe en ignoroit l'objet. L'empereur n'étoit pas ſans inquiétude; mais, quand il apprit que l'orage étoit allé fondre ſur l'Afrique, il ceſſa de craindre. Quarante-cinq, tant vaiſſeaux de guerre que frégates, galères & galiotes, eſcortoient cinq cens navires marchands, chargés de vingt-cinq mille hommes. Le comte de Montemar, général de l'armée, deſcendit en Afrique, le 22 de Juin, aux environs d'Oran, &, deux jours après, attaqua, dans la

plaine de Mazarquivir, l'armée des Maures ; forte de quarante mille hommes, ſur laquelle il remporta une victoire complette. De-là, il alla aſſiéger à-la-fois Mazarquivir & Oran, que défendoient une garniſon de dix mille hommes, & preſqu'autant de bourgeois. La ville & la forteresse furent priſes, après trois jours d'attaque. Montemar laiſſa dans cette conquête huit mille hommes, ſous les ordres du marquis de Santa-Cruz, & alla jouir de ſon triomphe à Madrid, n'ayant pas employé un mois à une expédition ſi éclatante. Dom Joſeph Patinho, miniſtre de la marine, partagea la gloire de cette conquête avec Montemar. L'activité, la prévoyance & l'ordre de ce miniſtre habile contribuerent pour le moins autant à la victoire, que la valeur & les talens du Général.

L'arrivée ſoudaine des Eſpagnols avoit épouvanté les Maures. Ils étoient vaincus, mais non pas accablés. Quand ils furent revenus de leur terreur, ils formerent à leur tour le ſiege de Ceuta & d'Oran, avec deux puiſſantes armées. Le duc de Saint-Blas, Grand d'Eſpagne, enveloppé avec un détachement conſidérable, fut pris & paſſé au fil de l'épée, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le comte de Cécil vengea ce déſaſtre, en taillant en piéces un corps de troupes ennemies, & en leur enlevant un convoi de mille chameaux. La garniſon de Ceuta, après avoir reçu des renforts, fit une ſortie générale, le 17 d'Octobre, ſur les aſſiégeans qu'elle vainquit, & chaſſa de leur camp.

Le marquis de Santa-Cruz ne ſe défendoit

pas avec moins de valeur & de ſuccès dans Oran. L'armée qui l'attaquoit, compoſée de l'élite des Maures, étoit très-nombreuſe. D'abord il lui tua dix mille hommes dans les commencemens du ſiége. Le 15 d'Octobre, il ſortit de la place avec trois bataillons; combattit dix-huit mille ennemis, & ne rentra dans Oran, qu'après leur avoir tué trois mille hommes, & nettoyé la tranchée. Le 23 du même mois, le brave gouverneur fit une nouvelle ſortie dans laquelle il attaqua tous les poſtes des aſſiégeans. Le combat fut long & ſanglant. Le Marquis fut tué, avec MM. de Valdecagnas & Pinel. Les Eſpagnols, après des prodiges de valeur, épuiſés d'une action qui duroit depuis douze heures, rentrerent dans la place; mais, à peine avoient-ils pris quelques momens de repos, que l'officier général, qui rempliſſoit la place du marquis de Santa-Cruz, les ramena au combat. Les Maures, qui ne s'attendoient pas à une attaque ſi bruſque & ſi imprévue, furent chaſſés de tous leurs poſtes, & mis en fuite, après avoir perdu dix mille hommes.

Tous ces revers ne laſſoient point l'opiniâtreté des Barbares, auxquels l'empereur de Maroc envoyoit, chaque jour, de nouvelles troupes. Les Eſpagnols, fatigués de ſe voir inveſtis par des ennemis tant de fois vaincus, les attaquerent, le 6 de Février, & les battirent; mais la victoire ne fut pas aſſez déciſive, pour les obliger à ſe retirer. Il fallut encore en venir aux mains avec eux, le 20 d'Avril. Les Maures furent plus maltraités que dans l'action précédente. Mais, quoi-

qu'ils eussent perdu trois mille hommes, loin de se décourager, ils s'approcherent de plus près de la place. Enfin, le marquis de Miromesnil, colonel François au service d'Espagne, étant sorti d'Oran, le 10 de Juin, les attaqua avec tant d'ordre & de valeur, qu'il remporta sur eux une victoire signalée. Mais un coup de mousquet, tiré au hazard, blessa mortellement le vainqueur dans le sein même de la victoire. Il mourut, deux jours après, au milieu de ses lauriers. Les Maures, consternés de cette derniere défaite, leverent le blocus d'Oran, & renoncerent à l'espérance de reprendre cette ville importante.

ORBEGUE. (*bataille de l'*) Théodoric, roi des Visigoths, s'étant brouillé avec Réchiaire, son beau-frere, roi des Suèves, lui livra bataille, le 5 d'Octobre 456, sur les bords de la riviere d'Orbegue, à quatre lieues d'Astorga. Elle fut sanglante. La plûpart des Suèves y périrent ou furent faits prisonniers. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, entre lesquels Réchiaire blessé s'enfuit au fond de la Galice. Mais on le poursuivit avec tant d'ardeur, qu'il fut pris, & conduit à son beaufrere. Théodoric lui fit trancher la tête, après avoir pris & saccagé Brague, capitale de la Galice.

ORCHOMÈNE. (*bataille d'*) Le mauvais succès de la bataille de Chéronée ne découragea pas Mithridate. Sur le champ, ce prince assembla une nouvelle armée, & l'envoya contre Sylla. Mais elle ne fut pas plus heureuse que la précédente. Le général Romain l'attaqua près d'Orchomène, & la défit

ſi bien, que Plutarque rapporte que, de ſon tems encore, près de deux cens ans après ce combat, on trouvoit dans le limon d'un marais où les vainqueurs avoient pouſſé les Barbares, une multitude innombrable d'arcs, de caſques, de cuiraſſes & d'épées fracaſſés. *86 ans avant J. C.*

ORCYNIUM. (*bataille d'*) Antigone, toujours acharné à la perte dEumène, ſe mit de bonne heure en campagne, & atteignit ſon rival dans les plaines d'Orcynium, en Cappadoce. On en vint bientôt aux mains; &, de part & d'autre, on fit des prodiges de valeur. Mais Eumène fut battu, & perdit huit mille hommes, par la trahiſon d'Apollonide, un des principaux officiers de ſa cavalerie, qui, gagné par Antigone, paſſa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Ce perfide n'évita pas long-tems le ſupplice qu'il méritoit. Eumène le prit, & le fit pendre, ſans autre forme de procès. L'adverſité mit dans tout ſon jour la grandeur d'ame de ce héros. Obligé, depuis cette défaite, de changer ſans ceſſe d'aſyle, pour ſe ſouſtraire à la vive pourſuite d'un ennemi puiſſant, manquant ſouvent du néceſſaire, & ayant encore à contenir les plaintes de ſes ſoldats affamés, il ſoutint ce coup de la fortune avec une intrépidité mâle, & fit paroître dans cette vie errante & fugitive la tranquillité & la conſtance la plus inaltérable.

ORIENT. (*attaque du port d'*) Les Anglois, étant deſcendus en Bretagne, le 1er d'Octobre 1746, réſolurent de ſe rendre maîtres de l'Orient, l'un des meilleurs ports de

France. C'étoit un coup terrible qu'ils vouloient porter au commerce de la compagnie des Indes, qui tient dans cette ville le magasin de toutes les marchandises de l'univers. M. de Sinclair, qui commandoit les troupes de la flotte Angloise, plaça son camp entre le bourg de Plomeur & de Guidel, & l'environna de bons retranchemens. Il fit sommer ensuite la garnison de se rendre ; &, comme il paroissoit déterminé à ne la recevoir qu'à discrétion, on ne songea dans la ville qu'à trouver les moyens de résister aux efforts de l'ennemi. On y fit entrer quelques compagnies de Cavalerie & de Dragons, & des compagnies de Milices-Gardes-Côtes. Cependant les Anglois s'approcherent ; &, le 5, ils commencerent à tirer quelques coups de canon. Le lendemain, ils fortifierent un camp à un quart de lieue de la place, & dresserent contre la ville une batterie de quatre canons. Mais le comte de Voluire, maréchal de camp, survint durant ces préparatifs ; &, pour répondre aux assiégeans avec supériorité, ce capitaine établit trois batteries composées de vingt-six piéces de canon. Le 7, les Anglois jetterent quelques bombes sur l'Orient, & firent contre cette place le feu le plus vif qu'ils pouvoient. Les canons de la ville firent taire ces vains foudres ; & l'artillerie fut servie avec tant de précision & de vivacité, que les ennemis, écrasés, pulvérisés par ces globes meurtriers, chercherent leur salut dans une prompte retraite que la nuit couvroit de ses ombres. Le 8, on fut instruit qu'ils se rembarquoient, n'emportant avec eux de

cette expédition que la honte de n'avoir pu réussir.

ORINGIS. (*prise d'*) Scipion l'Africain envoya L. Scipion, son frere, dans la Bétique, avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, pour assiéger Oringis, la ville la plus opulente de cette contrée. Cette conquête étoit importante, parce qu'elle pouvoit arrêter les efforts des Carthaginois. La place ne fit pas une longue résistance. Les habitans, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenoit d'assaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberoient sous la main, sans distinction d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent leurs portes aux légions. Il y eut environ deux mille ennemis de tués; & les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingt-dix hommes. *An de Rome 545.*

ORLÉANS. (*siéges d'*) 1. En 451, Attila, étant entré dans les Gaules, le fer & la flamme à la main, mit le siége devant Orléans. Cette ville célèbre n'avoit pour toute défense que la valeur de ses habitans, & la sainteté de son évêque. Anianus, qu'on nomme ordinairement *Saint-Agnan*, remplissoit alors le siége épiscopal. Ce respectable prélat, rempli de ce divin courage que la religion seule inspire à ses héros, prit sur lui le soin de défendre son peuple. Avant que le roi des Huns eût passé la Seine, le saint évêque se hâta de relever les murs de la ville. Il fit des amas de vivres; &, par la ferveur de ses prieres, il s'efforça d'armer le ciel contre les Barbares. Il alla lui-même solliciter, presser Aëtius, campé pour lors à Arles, de se-

courir Orléans, & revint se renfermer dans cette ville, résolu d'y périr avec son troupeau, si les Romains ne pouvoient seconder leur courage. Bientôt après son retour, les Huns arriverent d'un air menaçant, & attaquerent avec fureur la partie de la ville qui étoit sur la rive droite de la Loire. Toutes les machines, alors en usage dans les siéges, furent mises en œuvre. On réitera les assauts; on multiplia les efforts. Cependant Agnan, prosterné au pied des autels, ne cessoit, comme un autre Moyse, d'implorer l'assistance du Tout-Puissant. Le Ciel parut exaucer ses vœux. Une pluie orageuse, qui dura trois jours, fit interrompre les attaques. Mais, quand elle eut cessé, les Barbares donnerent un nouvel assaut; enfoncerent les portes; entrerent en foule. Déja ils se disposoient à remplir la ville de meurtres & d'incendies, lorsqu'on entend sonner les trompettes Romaines. C'étoient Aëtius & Théodoric à la tête de toutes leurs troupes. Ils étoient entrés dans la ville de l'autre côté de la Loire, en même tems qu'Attila y entroit par la porte opposée. Les Huns étoient en désordre, & se croyoient vainqueurs. Les Romains en font un horrible carnage. En vain le zélé prélat voulut-il les sauver. On les poursuivoit; on les enveloppoit; on les massacroit de toutes parts. Enfin Attila, vaincu au milieu de sa conquête, rallia les fuyards, & se retira honteusement, en jettant sur la ville de furieux, mais inutiles regards.

2. Depuis long-tems, le conseil du roi d'Angleterre, pour ruiner le parti de Char-

les VII, deshérité, disoit-on, par le traité de Troyes, portoit ses vues sur Orléans; mais une foule de considérations en avoit toujours retardé le siége. Enfin, le 8 d'Octobre 1428, dix mille Anglois s'approcherent pour reconnoître les environs de la place, après avoir conquis rapidement Château-neuf, Rambouillet, Bétancourt, Rochefort, Nogent-le-Roi, le Puiset, Janville, Toury, Meun, Mont-Pipeau, Jargéau, Sulli, Cléri, Beaugency, Marche-noire, & toutes les forteresses circonvoisines. Gaucourt, gouverneur de la ville, fit une sortie vigoureuse, & repoussa les ennemis. Ils allerent saccager encore quelques places; &, le 12 du même mois, ils reparurent devant Orléans, du côté de Sologne. La garnison étoit foible; mais elle avoit pour chefs des guerriers intrépides, les Gaucourt, les Dunois, les La Hire, les Xaintrailles, une foule de noblesse de ce nom, de ce mérite, qui tous inspiroient aux moindres soldats la valeur héroïque qui les animoit. Les habitans, résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de subir un joug étranger, étoient devenus autant de héros. Les femmes partageoient cette ardeur martiale, & se dévouoient elles-mêmes pour la défense commune.

La tête du pont, du côté de la Sologne, étoit défendue par une forteresse appellée *les Tourelles*, au-devant de laquelle on avoit commencé un boulevard. Ce fut par ce retranchement que le comte de Salisbury, général de l'armée Angloise, fit ses premieres attaques. Les fauxbourgs, embrasés à l'appro-

che de l'ennemi, n'étoient pas encore entièrement consumés. Cette barriere l'arrête d'abord. Mais bientôt on éleva une bastille sur les ruines du couvent des Augustins, & l'on y dressa des batteries qui sans cesse foudroyerent les murs de la ville, les Tourelles & le boulevard dont on vouloit se rendre maître. Le canon fit une large brèche; on résolut d'y monter, l'épée à la main. Le 21 d'Octobre, la trompette donne le signal; & tout-à-coup les guerriers placent leurs échelles au pied du rempart. Ils se poussent, ils se précipitent. On les reçoit avec intrépidité; on combat, de part & d'autre, avec une égale fureur. La haine nationnale ajoûte encore au desir de vaincre. Tandis que les assiégés précipitoient les ennemis dans les fossés; lançoient des pots à-feu; faisoient rouler des pierres d'un volume énorme; les accabloient de cercles de fer embrasés; versoient des torrens d'huile bouillante, de cendres rouges, les femmes de la ville, non moins actives, « leur apportoient tout ce qui à la défense pouvoit » servir, &, pour les rafraîchir du grand » travail, pain, vin, viandes, fruits, vinaigre & touailles (serviettes) blanches leur » bailloient. Aucunes furent vues durant l'assaut, qui Anglois repoussoient, à coups de » lances, des entrées du boulevard, & ès » fossés les abbatoient. » Une si furieuse résistance déconcerte Salisbury. Il fait sonner la retraite; &, par son ordre, on travaille, à l'instant, à une mine. Elle est bientôt achevée. On se prépare à la faire jouer. Les assiégés s'en apperçoivent; &, désespérant de

conserver plus long-tems un poste menacé de toutes parts, ils y mettent le feu à la vue des Anglois, & se retirent dans la forteresse des Tourelles. Pour la défendre encore quelques instans, ils élevent un nouveau boulevard sur le pont même dont ils abbatent deux arches. Cependant ils ne purent résister plus long-tems aux efforts multipliés des Anglois. Le fort des Tourelles fut emporté; & ce poste avantageux offrit aux assiégeans une position commode & redoutable. Alors les Orléanois dirigerent toutes leurs batteries contre cette partie de leur ville pour laquelle ils avoient tant combattu. Les ennemis, de leur côté, n'oublierent rien pour s'y maintenir; &, de part & d'autre, on épuisa, soit pour attaquer, soit pour repousser, tout ce que la valeur la plus héroïque a de ressources.

On étoit au milieu de l'automne. Salisbury, prévoyant que le siége seroit long, résolut d'embrasser la place par une enceinte de plusieurs forts qui, placés, de distance en distance, rendroient presqu'impossible l'entrée des secours & des convois. Pour rédiger l'exécution de ce projet sur l'assiette de la ville, il se rendit au fort des Tourelles, d'où l'on pouvoit considérer toute l'étendue des environs d'Orléans. Il s'occupoit attentivement à cet examen, lorsqu'un boulet de canon lui emporta l'œil & la moitié du visage. Après avoir exhorté les principaux officiers à continuer le siége, suivant le plan qu'il leur en avoit tracé, il se fit transporter à Meun, où bientôt sa blessure lui donna la mort. Le comte de Suffolck, le lord Poll son frere, Talbot,

Glacidas & les autres chefs furent revêtus de son autorité ; & ces capitaines, pleins de respect pour leur Général, continuerent leurs opérations, suivant les instructions qu'il leur avoit données.

Tous les jours, les assiégeans & les assiégés recevoient de nouveaux renforts. La garnison, qui d'abord montoit à peine à douze cens hommes, se trouvoit composée de près de trois mille combattans ; & l'armée Angloise, qui ne comptoit au commencement que dix mille guerriers, s'étoit accrue jusqu'à vingt-trois mille soldats qui se croyoient invincibles. La ville, attaquée premièrement par le seul côté de la Sologne, se trouvoit investie presque toute entiere par celui de la Beauce. Vis-à-vis des principales avenues d'Orléans, on éleva six grandes bastilles qui se communiquoient par soixante redoutes moins considérables, construites dans les intervalles. Il n'étoit pas possible d'entrer dans la place, sans passer sous l'artillerie des forts. Plus d'une fois, les chefs François forcerent des quartiers de l'armée ennemie pour introduire des convois. La rigueur de la saison n'interrompit pas les travaux. Seulement, le jour de Noël, les Anglois proposerent une suspension d'armes, & prierent les assiégés de leur envoyer des musiciens pour célébrer cette grande fête avec plus de solemnité. Les Généraux se firent des présens. Le comte de Suffolck envoya au bâtard d'Orléans des rafraîchissemens, en échange d'une robe de panne que ce seigneur lui avoit donnée. Jusqu'au commencement du Carême, il ne se

paſſa rien de remarquable. Les ennemis commençoient à manquer de vivres, parce qu'ils avoient ruiné le pays. Dès les premiers jours de Février, le duc de Bedfort fit partir un convoi eſcorté de deux mille cinq cens hommes, ſous la conduite du brave Faſtot. Le comte de Clermont, ayant raſſemblé près de trois mille ſoldats auxquels ſe joignit un détachement de la garniſon d'Orléans, réſolut d'enlever le convoi. Il atteignit les Anglois à Rouvray, village de la Beauce. Faſtot s'arrêta; fit un retranchement des chariots qui portoient les munitions, & ne laiſſa que deux iſſuës, à l'une deſquelles il plaça ſes archers. L'armée Françoiſe, plus courageuſe que prudente, voulut, dès la nuit même, forcer ce retranchement, avec cette impétuoſité ſi ſouvent funeſte à nos troupes. Les François veulent combattre à cheval, & les Ecoſſois à pied. Ce défaut de diſcipline produit l'effet qu'on en devoit attendre. Après un combat opiniâtre, les Anglois ſont vainqueurs. Six-vingt ſeigneurs des plus diſtingués reſtent ſur la place; & les autres chefs rentrent dans la ville, ayant à peine cinq cens hommes d'armes. On nomma ce combat *la Journée des Harengs*, parce que le convoi, conduit par Faſtot, conſiſtoit principalement en barils remplis de cette eſpece de poiſſons.

Autant le ſucès de cette petite bataille releva les eſpérances des Anglois, autant la défaite des troupes royales conſterna le foible & voluptueux Charles VII, campé pour lors à Chinon. Déſeſpérant de ſa fortune, le timide monarque délibéra s'il ne devoit point

ſe réfugier dans le Dauphiné. C'étoit ſon avis: on s'y conforma. Déja l'on étoit près d'exécuter une réſolution ſi honteuſe, lorſque deux héroïnes réveillerent le courage du prince aſſoupi dans les bras de la molleſſe. La reine, princeſſe au-deſſus de ſon ſexe & de ſon rang, & la belle Agnès Sorel (*a*) employerent l'autorité que leur donnoient leurs charmes, pour retenir le Roi qui ne put s'empêcher de rougir d'avoir moins de magnanimité que ſon épouſe & ſa favorite.

Cependant Orléans alloit inceſſamment ſe trouver réduit aux dernieres extrémités. Les aſſiégés n'oſoient plus attendre leur délivrance d'un prince hors d'état de les aſſiſter, & qui lui-même conſervoit à peine une ombre de royauté. Il ne reſtoit plus qu'un eſpoir de ſauver la place; c'étoit de la mettre en ſequeſtre entre les mains du duc de Bourgogne. Les envoyés, du nombre deſquels étoit Xaintrailles, ſe rendirent d'abord près du Duc qui agréa la propoſition, & vint avec eux à Paris, dans le deſſein d'engager le duc de Bedfort à l'accepter. Mais le fier Régent répondit que la ville ne ſeroit reçue à traiter, qu'aux conditions de ſe ſoumettre aux Anglois. Cette

(*a*) On connoît le fameux quatrain que François I compoſa pour immortaliſer l'action de cette célèbre & reſpectable maîtreſſe de Charles VII:

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Clauſe Nonnain, ou bien dévot Hermite.

nouvelle réveilla l'indignation & le courage des Orléanois. Tous résolurent de se défendre jusqu'aux derniers soupirs.

Tandis que la France consternée n'attendoit plus que le coup qui devoit consommer sa perte, cette puissance invincible, dit l'éloquent auteur de notre nouvelle Histoire, dont nous empruntons souvent, dans ce récit, les expressions & les pensées, cette puissance invincible, qui semble quelquefois enchaîner les plus grands évènemens aux plus foibles causes, lui préparoit un vengeur. Une jeune fille, âgée pour lors de dix-sept ans, s'étoit fortement persuadée que Dieu la destinoit à sauver sa patrie (*a*). Née près des rives de la Meuse, à Dom-Remy, village de Lorraine, ses parens pauvres, mais honnêtes, lui avoient donné une éducation conforme à la simplicité de leur fortune. Jeanne d'Arc, c'étoit le nom de l'héroïne, dès son enfance, avoit été nourrie dans l'horreur du nom Anglois. Sans cesse elle prioit le Ciel de délivrer la monarchie de ces ennemis éternels qui la tyrannisoient. Son zèle s'enflammant avec l'âge, elle eut à treize ans des extases dans lesquelles elle assura qu'elle s'étoit entretenue avec S. Michel, sainte Marguerite, sainte Catherine, qui lui avoient annoncé que Dieu l'appelloit pour chasser les Anglois, & faire couronner le Dauphin. Elle possédoit toutes les vertus dont une ame simple est susceptible, innocence, piété, can-

---

(*a*) On ne parle ici de la Pucelle, que suivant l'opinion qu'en eurent nos aïeux, puisque c'est cette opinion qui a produit la révolution qui nous étonne.

deur, générosité, courage. La vie agreste avoit encore fortifié son corps naturellement robuste. Elle n'avoit que l'extérieur, & même les graces naïves de son sexe, sans éprouver les infirmités qui en caractérisent la foiblesse.

Après plusieurs années de révélations, Jeanne, pressée de plus en plus par cette voix intérieure, qui l'excitoit à s'armer pour son roi, pour sa patrie, prit enfin la résolution de se faire présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, petite ville dans le voisinage. « Capitaine messire, lui dit-elle, » sçachez que Dieu, depuis aucun tems en-» çà, m'a plusieurs fois fait à sçavoir & com-» mandé que j'allasse devant le gentil Dau-» phin qui doit être & est vrai roi de France, » & qu'il me baillât des gens d'armes, & » que je leverois le siége d'Orléans, & le » menerois sacrer à Rheims. » Baudricourt étonné la prit pour une folle, & voulut la faire exorciser par le curé du lieu. Jeanne le pressa durant six mois. Enfin le gouverneur, obsédé sans cesse, l'arma de toutes piéces; lui donna deux gentilshommes, avec leurs domestiques, & la congédia, en lui disant: » Va, & advienne tout ce qu'il pourra. » Elle arriva, sur la fin de Février, à Chinon où étoit le roi. C'étoit précisément dans le tems que Charles indécis paroissoit succomber sous le poids de sa disgrace (*a*). Elle s'annonce à la

---

(*a*) Cette circonstance semble autoriser l'opinion de ceux qui prétendent que la Pucelle ne fut qu'une fille spirituelle, adroite, courageuse, que le comte

cour

cour du monarque. Pendant deux jours, on délibére ſi on l'écoutera. Enfin la curioſité l'emporte. Elle eſt admiſe. Le Roi, ſans aucune marque de dignité, s'étoit mêlé dans la foule des courtiſans, à deſſein de l'éprouver. Jeanne le diſtingue, le déſigne. En vain on lui dit qu'elle ſe trompe. « C'eſt lui, s'écrie-t-elle ; c'eſt lui ! » On admire ſa noble hardieſſe. On l'environne ; on promene ſur elle des regards étonnés. Charles lui-même ne ſçait ce qui ſe paſſe au-dedans de ſon cœur, à l'aſpect de cette inconnue. « Gentil Dauphin, » lui dit l'héroïne, ſans ſe déconcerter, j'ai » nom *Jeanne la Pucelle.* Le Roi du Ciel m'a » envoyé pour vous ſecourir. S'il vous plaît » me donner gens de guerre, par grace di- » vine & force d'armes, je ferai lever le » ſiége d'Orléans, & vous menerai ſacrer à » Rheims, malgré tous vos ennemis. C'eſt » ce que le Roi du Ciel m'a commandé de » vous dire, & que ſa volonté eſt que les An- » glois ſe retirent en leur pays, & vous laiſ- » ſent paiſible en votre royaume, comme en » étant le vrai, unique & légitime héritier ; » que ſi vous en faites offre à Dieu, il vous » le rendra beaucoup plus grand & floriſſant » que vos prédéceſſeurs n'en ont joui ; & » prendra mal aux Anglois, s'ils ne ſe reti- » rent. »

Ainſi dit la Pucelle. La chaleur de ſes paroles, la naïveté de ſon diſcours, ſes répon-

---

de Dunois fit agir pour exciter le courage chancelant des ſerviteurs de Charles VII, & retenir ce monarque lui-même, qui vouloit ſe retirer.

ses simples, mais précises; tout persuade. Le Roi la fait examiner par des femmes, des théologiens, & son parlement. Yoland d'Aragon, reine de Sicile, accompagnée des dames de Gaucourt, de Tiènes, & de plusieurs autres de la premiere distinction, visiterent Jeanne d'Arc, « ès parties secrettes de son corps; &,
» après qu'elles eurent vu & regardé tout ce
» qui requis étoit en ce cas, ladite Roine dit
» au Roi, qu'elle & ses dames trouvoient
» certainement que c'étoit une bonne & va-
» lable, une vraie & entiere Pucelle, en la-
» quelle ne paroissoit aucune corruption ou
» violence. » Les théologiens, après plusieurs interrogatoires, déciderent qu'elle étoit inspirée. Le parlement de Poitiers, après les observations les plus scrupuleuses, lui fit demander qu'elle manifestât par quelques prodiges la vérité de ses révélations. « Je ne suis
» pas venue, dit-elle, à Poitiers pour faire
» des signes; mais conduisez-moi à Orléans,
» & je vous donnerai des signes certains de
» ma mission. » Cette réponse si ferme étonne, surprend les juges. Tous, d'une voix unanime, déclarent qu'il faut se servir au plutôt de cet instrument céleste que le Tout-Puissant envoie à la patrie. Charles lui fait une armure complette; lui donne un étendard, des écuyers, des pages, un intendant, un chapelain, une suite conforme à l'état d'un chef de guerre. La nouvelle Amazone se met à la tête d'un convoi considérable, destiné pour Orléans. Bientôt ses guerriers sont remplis de son enthousiasme. Elle part, suivie du maréchal de Boussac, de Gilles de Rais,

de l'amiral de Culant, d'Ambroiſe de Loré, de La Hire : elle arrive, le 29 d'Avril, à la vue de la place. Dunois vient au-devant d'elle. Il l'invite à ſatisfaire l'empreſſement que les habitans avoient de voir leur libératrice. Elle ſe rend à ſes prieres : elle entre comme en triomphe. Mille cris de joie ſe font entendre. Dès ce moment, les Orléanois ſe crurent invincibles, & le furent en effet. Tout change. Les Anglois, vainqueurs juſqu'à ce jour, tremblent au ſeul nom de Jeanne d'Arc. Ils la croient magicienne, d'auſſi bonne foi que les François la croient céleſtement inſpirée. « Anglois, leur écrit l'héroïne, vous » qui n'avez aucun droit à ce royaume de » France, Dieu vous ordonne, de par moi » Jeanne la Pucelle, d'abandonner vos forts, » & de vous retirer. » On arrête les couriers : on ne répond que par des injures à cette effrayante ſommation. Jeanne, outragée, mais redoutée, ſe diſpoſe à prouver ſa miſſion. Le mercredi, 4 de Mai, elle choiſit un corps de troupes ; &, remplie d'une ardeur plus qu'humaine, elle ſe précipite ſur les forts ennemis, & les emporte, après un aſſaut de quatre heures. Elle ſonge enſuite à s'emparer du boulevard & du fort des Tourelles, où l'élite des Anglois s'étoit cantonnée ſous les ordres du célèbre Glacidas. Après avoir fait ſes diſpoſitions durant la nuit, elle donne le ſignal aux premiers rayons du jour. On la ſuit ; on monte avec elle ſur les brèches ; on ſe bat avec ardeur : on preſſe ; on enfonce ; on culbute l'ennemi qui ſe défend avec courage. On alloit triompher, lorſque Jeanne, bleſſée à la gorge,

eſt contrainte de ſe retirer pour mettre le premier appareil à ſa bleſſure. Son abſence éteint le courage des aſſaillans. Le ſoldat perd cette illuſion guerriere, qui le rendoit victorieux. Déja chacun vouloit ſe mettre en sûreté. Dunois lui-même étoit de cet avis. Tout-à-coup la Pucelle ſe montre : elle court au pied du fort ; elle y place ſon étendard. Son intrépidité paſſe dans tous les cœurs. On redouble d'efforts ; on oublie ſes premieres fatigues. Les Anglois fuyent : le boulevard eſt emporté. Le lendemain, les vaincus ſe rangent en bataille du côté de la Beauce. Les François, toujours conduits, toujours animés par leur héroïne, ſe préſentent dans le même ordre, réſolus de combattre, quoiqu'inférieurs en nombre. Mais ces ennemis, autrefois ſi fiers & ſi terribles, n'oſent tenir devant eux. Ils s'éloignent précipitamment; ils abandonnent leurs malades, leurs bagages, leurs vivres, leur artillerie, & près de cinq mille morts. Ainſi, contre toute eſpérance, la ville d'Orléans fut délivrée, le 8 de Mai 1429. La reconnoiſſance publique s'épuiſa, en quelque ſorte, pour témoigner à Jeanne d'Arc combien on ſentoit vivement la grandeur de ſes bienfaits. Le Roi l'ennoblit avec ſon pere, ſes trois freres & toute ſa poſtérité. On lui érigea une ſtatue ſur le pont de la ville qu'elle venoit de ſauver; &, pour éterniſer la mémoire de cet heureux évènement, on établit une fête qui ſe célèbre encore, tous les ans, le 8 de Mai. On y prononce l'éloge de Jeanne d'Arc qui, depuis ce moment, n'eſt plus appellée que LA PUCELLE D'ORLÉANS.

3. En 1563, le duc de Guiſe, voulant terminer les guerres domeſtiques, qui déchiroient la France, vint former le ſiége d'Orléans, l'une des places fortes du parti Huguenot. D'abord une double attaque, qu'il feignit de donner, le rendit maître du fauxbourg du Portereau, & du boulevard qui le protégeoit. Enſuite on s'empara du pont; & l'on s'approcha des Tourelles. Les batteries ne ceſſerent de foudroyer cette importante forteresse qui ne pouvoit pas tenir long-tems. Le Duc ſe flatoit d'un prompt ſuccès, lorſqu'un gentilhomme, appellé *Jean Poltrot*, ſeigneur de Mérey, Calviniſte fanatique, le bleſſa d'un coup de piſtolet. Le Duc ne ſurvécut pas long-tems à ſon malheur. Son aſſaſſin fut écartelé; & la Reine-Mere, qui étoit à Chartres avec le Roi, déconcertée par cet accident, fit la paix avec les rebelles.

ORSOI. (*priſes d'*) 1. L'amiral d'Aragon, qui commandoit en Flandres, en l'abſence de l'archiduc Albert, étant entré dans le pays de Clèves, en 1598, ſe préſenta devant Orſoi, ville forte, dont la conquête flatoit ſon ambition. Il menaça ceux qui défendoient le château de les faire pendre, s'ils refuſoient plus long-tems de lui ouvrir leurs portes; &, leur ayant fait voir des bourreaux prêts à exécuter ſes ordres, & des capucins diſpoſés à les préparer à la mort, il les intimida tellement par cette effrayante ſommation, qu'ils ſe rendirent au même inſtant.

2. Orſoi fut attaqué par les François en 1672; &, le 3 de Juin, cette ville accrut le nombre de leurs triomphes. Les vainqueurs y

resterent jusqu'en 1683, qu'ils en détruisirent les fortifications pour la remettre au roi de Prusse.

ORVIETE. (*prise d'*) L'an 538, après la prise d'Urbin, Bélisaire, toujours victorieux & toujours digne de l'être, vint assiéger Orviete, place importante, située sur une colline isolée, dont le pied étoit escarpé & impraticable, & dont le haut se terminoit en plate-forme. Quoique cette ville n'eût ni murailles ni autre fortification, sa position seule la défendoit de tout, excepté de la famine. Ce terrible fléau s'y fit bientôt cruellement sentir. Cependant les Goths, lors même que leurs provisions furent épuisées, se soutinrent encore quelques jours, en mangeant des peaux & des cuirs détrempés dans l'eau. Enfin ils se rendirent, lorsqu'il leur restoit à peine assez de force pour capituler.

OSTALRIC. (*prise d'*) Après la conquête de Girone, qui l'avoit occupé durant quatre jours, le maréchal de Noailles vint assiéger Ostalric, ville forte de la Catalogne. Il s'en rendit maître, le 20 de Juillet 1694, après avoir forcé les sept retranchemens que les Espagnols avoient faits l'un sur l'autre par le seul endroit qui fût accessible. La garnison se rendit prisonniere de guerre. A la fin de la même campagne, le duc d'Escalon, qui commandoit les Espagnols, voulut rentrer dans Ostalric. Il en forma le siége; mais le maréchal le contraignit de se retirer.

OSTENDE. (*prises d'*) 1. Le fameux siége d'Ostende, entrepris par les Espagnols, en 1601, est un des plus célèbres évènemens du

ſiécle dernier. Il dura trois ans & ſoixante-dix-huit jours ; &, à l'inſtant même qu'il fut terminé, on doutoit encore de ſa réuſſite. Les aſſiégés, quoique rafraîchis ſans ceſſe par mer, ne purent laſſer le courage & la patience des aſſiégeans qui pouſſerent leurs attaques ſans relâche, au milieu des plus grands obſtacles. Il ſeroit difficile de rendre compte du nombre des batteries qu'ils établirent (*a*), des aſſauts qu'ils livrerent, des mines qu'ils firent jouer. Celles-ci furent ſi fréquentes, que l'on travailla, pour ainſi dire, beaucoup plus ſous terre, que ſur ſa ſurface. On épuiſa toutes les reſſources de l'art, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. On inventa des machines juſqu'alors inconnues. On vit, en quelque ſorte, l'eau & la terre ſe partager entre les deux partis, ſeconder & détruire alternativement les ouvrages des Eſpagnols qui n'en avançoient aucun ſur terre, que la mer en furie ne s'efforçât de le renverſer. Ce ſiége leur coûta plus de ſoixante & dix mille hommes, & plus de dix millions. Leurs adverſaires y perdirent auſſi beaucoup. Le carnage & l'acharnement y furent terribles des deux côtés. On y penſoit moins à ſe défendre des coups de l'ennemi, qu'à lui en porter de mortels. En-

(*a*) On a compté que les aſſiégeans avoient tiré, pendant les ſix premiers mois du ſiége, cent ſoixante-un mille cinq cens coups de canon, & qu'en vingt-deux mois, ils en tirerent deux cens cinquante mille, & que les aſſiégés leur renvoyerent cinquante mille coups. Le bruit étoit ſi grand, qu'on l'entendit à Londres.

fin, les assiégés, après avoir vu périr successivement neuf commandans, n'abandonnerent le petit monceau de ruines où ils s'étoient concentrés, que, lorsqu'ayant perdu pied-à-pied tout le terrein qu'ils occupoient, il vint à manquer à leur insurmontable défense. La garnison obtint une capitulation honorable. On vit, avec surprise, sortir d'Ostende plus de quatre mille soldats vigoureux, & que l'abondance, dont ils avoient joui pendant le siége, avoit maintenus dans la meilleure santé. Outre une artillerie nombreuse, on trouva dans cette ville un amas prodigieux de vivres, de munitions de guerre, & de tout ce qui étoit nécessaire à la défense des places les plus considérables. L'Archiduc, qui avoit commencé cette expédition célèbre, & l'Infante, son épouse, eurent la curiosité de venir voir les tristes ruines d'Ostende. Ils n'y trouverent qu'une masse informe de décombres où l'on n'appercevoit presqu'aucuns vestiges de la place assiégée. Spinola, qui l'avoit prise, fut comblé d'honneurs, & élevé aux premieres dignités, qu'il étoit digne de remplir. Au reste les Hollandois, qui, durant le siége, avoient pris Rhimberg, Grave & l'Ecluse, se consolerent aisément de cette perte; &, pour marquer par un monument public qu'ils se croyoient bien dédommagés, ils firent frapper une médaille avec cette inscription : *Jehova plus dederat quàm perdidimus.* « Dieu » nous en a plus donné que nous n'en avons » perdu. »

2. Les Espagnols n'oublierent rien pour rétablir Ostende dans tout son éclat; & bien-

tôt cette ville importante devint une des places les plus redoutables & les plus opulentes des Pays-bas. Elle étoit bien mieux fortifiée que du tems de Spinola, lorsqu'en 1745, le comte de Lowendhal en forma le siége. Cette entreprise paroissoit téméraire. M. de Chanclos, lieutenant-général des armées d'Autriche, défendoit la ville avec une garnison de quatre mille hommes choisis, dont la moitié étoit d'Anglois. Mais la terreur & le découragement étoient au point que le gouverneur capitula, dès que le marquis d'Hérouville, homme digne d'être à la tête des ingénieurs, & citoyen aussi utile que bon officier, eut pris le chemin-couvert, du côté des Dunes. Une flotte Angloise, qui avoit apporté du secours à la ville, & qui canonnoit les assiégeans, sembla n'être venue là, que pour être spectatrice de la conquête d'une place qu'elle devoit défendre. Ce succès ne coûta que quinze jours de travaux. La tranchée avoit été ouverte le 13 d'Août : la capitulation se fit le 23 ; & la garnison sortit, le 27, avec tous les honneurs de la guerre.

OTMACHOW. (*prise d'*) En 1741, dans les premiers jours de Janvier, le comte de Schwerin, qui commandoit l'aîle droite de l'armée Prussienne, s'avança jusques dans le voisinage d'Otmachow, ville de Silésie, dans le duché de Grotkau, afin de se saisir du pont jetté sur la Neisse. Il y trouva quatre cens Dragons qu'il fit attaquer par ses Hussards ; &, ayant forcé les portes de la ville, il y fit entrer trois bataillons. Cependant la garnison s'étoit retirée dans le château, d'où

elle faifoit un feu fort grand fur les Pruffiens. Le Roi fit braquer fix piéces de campagne contre la porte & les fenêtres du château, qui ne purent être forcées ; mais la garnifon, découragée par la perte de plufieurs foldats qui furent ou tués ou bleffés, demanda à capituler. Elle ne fut reçue à compofition, qu'en fe rendant prifonniere de guerre.

OUDENARDE. (*fiéges & combat d'*) 1. Cette ville, l'une des meilleures de Flandres, par fon commerce, fa population & fa fituation fur l'Efcaut, fut affiégée par le prince de Parme, au mois d'Avril 1582. Le général Efpagnol, après l'avoir inveftie, s'empara de l'élévation qui la domine, & fit, du haut de ce pofte, le feu le plus terrible. On ouvrit enfuite la tranchée, & l'on difpofa d'autres batteries affez proche des murs de la ville, pour y faire brèche. Le canon ayant abbatu une grande partie d'un ravelin qui couvroit l'une des portes de la place, on y donna un affaut qui fut très-malheureux. Un pont, qui devoit fervir à traverfer le foffé pour monter au rempart, ayant été jetté en défordre, fe trouva trop court. La défenfe des affiégés fut d'ailleurs très-brave ; & il fallut fonner la retraite. Le prince alors préféra la fappe & les mines aux affauts ; &, après s'être retranché de maniere qu'il ne fût pas poffible aux ennemis d'introduire le moindre fecours dans la ville affiégée, il attendit fes fuccès de la prudence & du tems. Bientôt les rebelles, perfécutés par tous les maux ordinaires dans les longs fiéges, perdirent tout efpoir de continuer plus long-tems leur dé-

fense. La place se rendit enfin, après une résistance de trois mois, & obtint des conditions honorables pour la garnison, & avantageuses pour les habitans.

2. En 1708, le 7 de Juillet, l'armée Françoise, conduite par le duc de Vendôme, rencontra, près d'Oudenarde, celle des Alliés, commandée par le prince Eugène & Marlborough. Aussi-tôt on résolut de s'attaquer. Sept bataillons François, postés dans le village de Hegne, furent enfoncés, après un combat assez vif. Les vainqueurs les poursuivirent jusques dans la plaine où la cavalerie les arrêta entre les villages de Rotz & de Mullen. Le terrein étoit si inégal & si coupé, qu'on ne put engager d'action générale. La nuit sépara les combattans; & la retraite fut fatale aux François. Les fautes se multiplierent. Les régimens alloient où ils pouvoient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par les ennemis, à quelques milles du champ de bataille.

3. Oudenarde céda, comme presque toutes les villes des Pays-bas, à la fortune de notre auguste monarque. En 1745, ce prince chargea le comte de Lowendhal d'en faire le siége. La tranchée fut ouverte, la nuit du 18 au 19 de Juillet; &, le 22 au soir, le commandant fit arborer le drapeau blanc. Il se rendit prisonnier de guerre, avec sa garnison, composée de quatorze cens hommes, & qui sortit, le 25, avec armes, bagages, & tambours battans, pour être conduite à Tournai. On trouva dans la place

trente-six canons, & des munitions prodigieuses.

OUDEWATER. (*prise d'*) Après la prise de Buren, le seigneur d'Hierges vint mettre le siége devant Oudewater, place importante, baignée d'un côté par l'Yssel, & renforcée de l'autre par un fossé profond. Les assiégés montrerent beaucoup de résolution, & parurent vouloir se défendre avec opiniâtreté. Ils soutinrent d'abord le feu des batteries Espagnoles, & repousserent les ennemis dans un premier assaut. Bientôt ceux-ci revinrent à la charge avec plus de fureur. Mêlés sur la brèche avec les bourgeois, ils entrerent avec eux dans la ville. Ils y mirent tout à feu & à sang; la détruisirent presqu'entièrement, & en firent un affreux désert, l'an 1575. Il n'y eut que vingt habitans qui se sauverent de ce désastre. On peut remarquer que ce fut après la perte de cette ville, que les Etats de Hollande interdirent l'exercice de la Religion Catholique-Romaine.

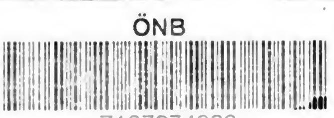
OXFORD. (*siége d'*) La célèbre Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre, s'étoit retirée dans Oxford. Etienne, ennemi mortel de la princesse, & qui croyoit ne pouvoir conserver le thrône, où l'avoit placé une faction puissante, qu'au prix des jours de sa rivale, vint l'assiéger dans son asyle. Il jura de ne point quitter la partie, qu'il ne l'eût entre ses mains, vive ou morte. Mais l'illustre proscrite sçut bien tromper son implacable ressentiment. Au défaut de la force, elle trouva dans la fécondité de

ſon génie un expédient qui la ſauva. Une nuit qu'il tomboit une grande quantité de neige, elle ſe revêt d'habits blancs; paſſe au milieu des gardes; arrive, à travers mille dangers & après avoir eſſuyé mille fatigues, à un port où elle s'embarqua ſur unvaiſſeau qui la tranſporta vers Henri, ſon fils, duc de Normandie. *1142 de J. C.*

OXYDRAQUES. (*ſiége de la ville des*) Alexandre, après ſon expédition contre les Indiens, paſſa dans le pays des Oxydraques, & aſſiégea leur ville capitale. Il fait planter les échelles ſans perdre de tems; &, comme on tardoit trop à ſon gré, il en arrache une à un ſoldat; monte le premier, couvert de ſon bouclier, & arrive ſur le haut du mur. On ſe hâte pour le ſoutenir; mais les échelles ſe briſent, & le Roi demeure ſans ſecours. Alors, ne conſultant que ſa bravoure, ou, pour mieux dire, ſon orgueilleuſe témérité, il ſaute dans la place; tombe heureuſement ſur ſes pieds; &, l'épée à la main, il écarte tout ce qui s'offre à ſes coups; tue le chef des ennemis, qui alloit le percer; puis, s'appuyant contre un gros arbre, il pare avec ſon bouclier tous les traits qu'on lançoit ſur lui. Perſonne n'oſoit l'approcher. Le feu de ſes yeux, ſa contenance fiere & terrible, toute ſa perſonne intimidoit les plus hardis. Enfin, un Indien décocha une longue flèche qui lui entra bien avant, un peu au-deſſus du côté droit. Il en ſortit une ſi grande quantité de ſang, qu'il tomba ſur le champ, & reſta évanoui. L'Indien accourt, plein de joie, pour le dépouiller; mais le Roi,

réveillé par l'attouchement de cet homme, lui plonge son épée dans le corps, & punit l'audacieux. Aussi-tôt des officiers qui avoient fait mille efforts pour le secourir, arrivent & lui font un rempart de leurs corps. En même tems, les soldats se rendent maîtres d'une petite porte ; l'enfoncent, & font entrer l'armée. Bientôt après, la ville fut prise. Le soldat furieux immola tout à sa vengeance, sans distinction ni d'âge ni de sexe. *An du monde 3678.*

Fin du Tome second.


ÖNB
+Z137274309





